



... inv.   ... sculps. 1722

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

Avec des Remarques

HISTORIQUES ET CRITIQUES,

PAR Mr. DACIER,

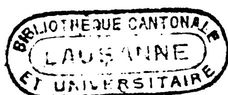
De l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, &c.

Nouvelle Edition, augmentée de plusieurs Notes & d'un dixiéme Tome.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez *ZACHARIE CHATELAIN.* 1735.
Avec Privilege.





NICIAS.



OMME j'ai cru pouvoir avec grande raison comparer Crassus à Nicias, & les malheurs, qui arriverent à l'un dans le païs des Parthes, à ceux qui arriverent à l'autre dans la Sicile, [1] il faut auparavant me justifier auprès de ceux qui liront ces Vies. Je les prie donc de ne pas croire qu'en écrivant les mêmes choses que Thucydide a écrites d'une maniere si touchante, si pleine de force, de vivacité, d'énergie & de varieté, qu'il *s'est surpassé* lui-même, & a ôté aux autres l'esperance de l'imiter, [2] je sois tombé dans

Modestie de Plutarque. Eloge de Thucydide.

1. *Il faut auparavant me justifier auprès de ceux qui liront ces Vies.*] Plutarque a peur que ceux qui liront cette Vie de Nicias, dont Thucydide a écrit l'Histoire, ne s'imaginent qu'il pretend entrer en lice contre ce grand Historien, & lui ravir la couronne qu'il a si bien meritée; il prend ici les devants, & déclare d'abord qu'il est très-éloigné d'une présomption si folle, de croire surpasser celui qui a ravi à tout Ecrivain sage l'esperance de l'imiter. Que diroit aujourd'hui Plutarque de l'orgueil de ceux qui se croyent capables de corriger & d'embellir des chef-d'œuvres incomparables que toute l'Antiquité a admirés?

2. *Je sois tombé dans la folie de Timée.*] Plutarque note ici avec beaucoup de justice la folie & la présomption de Timée l'Historien, qui étoit si plein de lui-même, qu'il

Timée noté de folie & de présomption.

dans la folie de Timée, qui se flatant qu'il surpasseroit Thucydide en gravité & en force, & qu'il feroit passer Philistus pour un impertinent & pour un sot, va se jetter dans son Histoire au milieu des combats par terre, & des batailles navales, que ces deux Historiens ont admirablement décrites, & des harangues où ils ont si parfaitement réussi. Cependant [3] ce pauvre Timée n'est auprès de ces deux Historiens, je ne dis pas *ce qu'est un piéton auprès d'un char de Lydie*, pour me servir de la comparaison de Pindare; mais un enfant & un

Proverbe.

qu'il croyoit surpasser Thucydide, & faire passer Philistus pour un sot, Philistus que Ciceron a appellé le petit Thucydide, parce qu'il a imité son style. Il étoit un peu plus foible, & n'avoit pas les nerfs de Thucydide, mais il reparoit cette foiblesse par une plus grande clarté.

3. *Ce pauvre Timée n'est auprès de ces deux Historiens.*] Voilà ce que Timée a gagné par sa presomption. Il a obligé un sage Ecrivain à remarquer sa folie, & à le rendre par là ridicule à toute la posterité. Timée n'étoit pourtant pas d'ailleurs sans merite. Ciceron le louë dans le livre de l'Orateur : *Post Callisthenem Timæus longe eruditissimus & rerum copia, & sententiarum varietate, & ipsa compositione verborum non impolitus magnam eloquentiam ad scribendum attulit.* Diodore le louë de son exactitude à bien marquer les temps, & de la grande étenduë de ses connoissances. Mais voici le jugement qu'en a porté Longin, & qui concilie admirablement les louanges, qu'on lui a données, avec le ridicule que Plutarque lui donne ici. *Pour ce qui est de ce froid ou puerile dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs, il ne manque pas quelquefois de grand & de sublime, il sait beaucoup, & a une imagination fertile. Mais il est naturellement enclin à reprendre les autres, quoiqu'aveugle pour ses propres deffauts, & si curieux au reste d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la derniere puerilité.*

4. *Et tout bouffi de la graisse de Sicile.*] Il paroît que c'étoit un proverbe, pour dire un grossier, un sot, on di-

un Ecrivain entierement ignorant & inepte, & pour parler comme le Poëte Diphilus, *un homme de la derniere grossiereté*[4] *& tout bouffi de la graisse de Sicile.* Car même[5] il descend souvent dans les visions impertinentes de Xenarque, comme lorsqu'il dit, *qu'il est persuadé que c'étoit un très-mauvais présage pour les Atheniens qu'ils eussent nommé pour cette guerre contre la Sicile*[6] *un Capitaine comme Nicias, qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise.*[7] Comme aussi, *que par la mutilation des Hermes*, c'est-à-dire, *des*

Homme bouffi de la graisse de Sicile. Proverbe. Timée imite les visions & les impertinences de Xenarque.

Exemples de ces impertinences de Timée.

disoit *un homme bouffi de la graisse de Sicile.* Car les Siciliens passoient pour glorieux & sots.

5. *Il descend souvent dans les visions impertinentes de Xenarque.*] Je croi que c'étoit un Historien qui vivoit avant Timée, ou de son temps, car il ne faut pas prendre ici cet Ecrivain pour le Xenarque Philosophe Peripateticien, qui fut maître de Strabon. On a voulu l'expliquer de Xenarque, Poëte Comique, qui avoit fait des Mimes.

6. *Un Capitaine comme Nicias qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise.*] En effet il n'y a rien de plus impertinent, ni de plus visionaire, que d'augurer le malheureux succès de cette entreprise, sur ce qu'ils avoient choisi pour Capitaine Nicias, qui tiroit son nom du mot *νίκη victoire*, & qui s'opposoit à cette expedition, comme la victoire se refusant par là à leurs armes.

7. *Comme aussi* que par la mutilation des Hermes, *c'est-à-dire*, des Statuës de Mercure.] C'est ce même passage que Longin a rapporté pour un exemple de ce style froid, & de ces puerilités, qu'il a reprochées à Timée. *Mais à propos des Atheniens, qui étoient prisonniers de guerre en Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve? Il dit que c'étoit une punition du Ciel, à cause de leur impieté envers le Dieu Hermes, autrement Mercure, pour avoir mutilé ses Statuës. Vu principalement qu'il y avoit un des Chefs de l'Armée ennemie, savoir Hermocrate, fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si maltraité.* Rien n'est plus froid ni plus puerile, que de pré-

des Statuës de Mercure, les Dieux leur avoient declaré par avance qu'ils souffriroient beaucoup de maux dans cette guerre de la part du Capitaine des Syracusains, qui s'appelloit Hermocrate, fils d'Hermon. Et dans un autre endroit il dit, *qu'il est vrai-semblable qu'Hercule donnera du secours aux Syracusains, à cause de Proserpine, qui lui avoit livré Cerbere, & qu'il est en colere contre les Atheniens de ce qu'ils soutenoient les Egestains qui descendoient des Troyens ses mortels ennemis, dont il avoit été forcé de saccager la Ville, pour se venger de l'injure que lui avoit faite Laomedon.*

Grande impertinence d'asseoir sur des fables un jugement positif de ce qui doit arriver.

[8] Mais peut-être que le fonds de doctrine & de jugement, qui a fourni à cet Ecrivain toutes ces gentillesses, est le même qui l'a porté à reprendre & à corriger le style de Philistus, & à dire des injures à Aristote & à Platon.

Timée prétendoit corriger Philistus, & disoit des injures à Aristote & à Platon.

Pour moi je trouve que cette contention, ou cette jalousie, qui porte à se piquer de mieux écrire que les autres, est en général très-basse, & digne seulement d'un Sophiste. Mais lorsque cette vaine ambition s'attache à des ouvrages qu'on ne sauroit imiter, elle me paroît une stupidité, ou une veritable folie. Comme il m'est donc impossible de passer sous silence plusieurs faits de Nicias, que Thucydide & Philistus ont detaillés, & particulie-

Se piquer de mieux écrire qu'un autre, c'est une contention de Sophiste.

C'est une stupidité & une folie quand cette ambition s'attache à des ouvrages qu'on ne sauroit imiter.

prétendre que Dieu, pour faire voir qu'il punissoit les Atheniens de cette mutilation des Statuës de Mercure, appellées Hermes, les puniroit par les mains d'Hermocrate, fils d'Hermon. Et Longin a grande raison d'ajoûter qu'il s'étonne que cet Historien n'ait dit aussi de Denys le Tyran que les Dieux permirent qu'il fût chassé de son Royaume par Dion & par Heraclide, à cause de son peu

culierement ceux qui marquent & qui caracterisent son humeur & son inclination, souvent cachées sous une infinité de malheurs épouventables, je les passerai legerement, & je n'en dirai qu'autant que la necessité le demandera, afin qu'on ne puisse pas m'accuser de negligence ou de paresse; & tous les autres faits, qui ne sont pas connus de tout le monde, & qui ont été dits çà & là par d'autres Historiens, ou qu'on trouve dans de vieilles inscriptions, ou dans quelques anciens Decrets de Villes, je tâcherai de les rassembler, non pas pour donner une histoire, qui flate seulement la curiosité, & d'ailleurs inutile, mais pour faire connoître les mœurs & le naturel de ce personnage, ce qui peut être d'une solide instruction.

Plutarque passe legerement sur les particularités que Thucydide & Philistus ont écrites.

Ce qu'on peut dire d'abord de Nicias, c'est ce qu'Aristote a écrit, qu'il y eut en même temps à Athenes trois hommes très-vertueux, les plus gens de bien de la Ville, & qui conserverent toûjours une veritable amitié & une affection paternelle pour le Peuple, Nicias, fils de Niceratus, Thucydide, fils de Milesias, & Theramene, fils d'Agnon, mais moins ce dernier que les deux autres, car il avoit été raillé sur sa naissance, & traité d'étranger venu de l'Isle de Ceos, & parce qu'il n'étoit pas ferme dans un parti, & que dans le Gouver-

peu de respect à l'égard de *Dios* & d'*Heracles*, c'est-à-dire, de Jupiter & d'Hercule.

8. *Mais peut-être que le fonds de doctrine & de jugement, qui a fourni à cet Ecrivain toutes ces gentillesses, est le même qui l'a porté.*] Il n'en faut pas douter, ces gentillesses & ces critiques viennent du même principe & du même fonds de jugement & d'érudition.

Theramene, pourquoi appellé *Cothurne*.

vernement il penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il fut appellé *Cothurne*, qui est une espece de brodequin, dont se servent les Comediens pour les Tragedies, & qui convient également à l'un & à l'autre pied.

Thucydide souvent opposé à Periclès pour soûtenir le parti des Nobles.

Nicias déja en reputation du vivant de Periclès.

De ces trois Personnages Thucydide étoit le plus âgé, & souvent pour soûtenir le parti des Nobles & des gens de bien, il s'opposa aux entreprises de Periclès, qui vouloit plaire au Peuple. Nicias étoit le plus jeune, quoiqu'il eût déja de la reputation & du credit du vivant de Periclès, jusques-là qu'il partagea souvent avec lui le commandement des troupes, & que même il commanda souvent seul en chef, mais après la mort de Periclès, il fut poussé à la premiere place du Gouvernement par la faveur des riches & des nobles, qui cherchoient à s'en faire un rempart contre l'insolence & l'audace de Cleon. Il ne laissa pourtant pas d'avoir aussi les bonnes graces & la protection du Peuple. Il est vrai que Cleon avoit un très-grand credit dans la Commune, qu'il avoit gagnée par ses complaisances, par ses flateries, & par quelques distributions de deniers qu'il lui avoit procurées. Cependant la plûpart de ceux même pour l'amour desquels il faisoit toutes choses, voyant son avarice, sa temerité, & son audace, se prêtoient à avancer Nicias, parce que sa gravité n'étoit ni austere ni fâcheuse, mais au contraire mêlée d'une certaine circonspection, qui ressemblant fort à la timidité, plaisoit extrêmement au Peuple. Car Nicias étoit naturellement timide & deffiant, & à la guerre il cachoit ces défauts sous les faveurs de la Fortune, qui pen-

Caractere de la gravité de Nicias.

Nicias naturellement timide.

pendant qu'il commanda fut toûjours constante à lui procurer de grands succès. Mais dans les Assemblées du Peuple, cette timidité, qui s'allarmoit du moindre bruit, & cette grande frayeur qu'il avoit des Sycophantes, & qui le deconcertoit souvent, paroissant en lui des qualités populaires, lui donnoient une très-grande puissance & un très-grand credit par la bienveillance du Peuple, qui craint toûjours ceux qui le méprisent, & qui avance ordinairement ceux qui le craignent. Car le Peuple regarde toûjours comme un très-grand honneur de n'être point méprisé des Grands.

Le Peuple craint toûjours ceux qui le méprisent, & aime ceux qui le craignent.

Pour Periclès, comme il gouvernoit la Ville par une veritable & solide vertu, & par la force de son éloquence, il n'avoit besoin d'aucune affectation, ni d'aucun artifice pour gagner la faveur du Peuple. Mais Nicias, qui lui étoit inferieur dans ces qualités, & superieur en richesses, se servoit de son bien pour se concilier la multitude. D'un autre côté, comme il ne pouvoit pas imiter la souplesse & les bouffonneries de Cleon, qui gagnoit la populace en la divertissant, il prit le parti de se la concilier, en lui donnant des Chœurs de Tragedie, des Combats d'Athletes, & autres tels Jeux & Spectacles, où il surpassoit en magnificence & en bon goût, non seulement tous ceux qui avoient été avant lui, mais tous ceux de son temps. Il reste encore aujourd'hui quelques-uns des dons qu'il avoit consacrés aux Dieux; comme une Statuë de Pallas, qu'il avoit dediée dans la Citadelle, & qui a perdu sa doru-

Pourquoi Periclès n'avoit besoin ni d'affectation ni d'artifice, pour gagner le Peuple.

Nicias inferieur à Periclès en vertu & en éloquence.

Moyens dont il se servoit pour gagner le Peuple.

Il surpassoit en bon goût tous ceux de son temps.

Dons qu'il consacra.

re, [9] & une petite Chapelle, qu'il offrit dans le Temple de Bacchus, [10] & qui est sous les trepieds qu'il consacra, & qui sont les offrandes ordinaires de ceux qui ont remporté le prix en donnant des Chœurs de Tragedie; car Nicias fut toûjours vainqueur dans cette sorte de dépense. On rapporte à ce propos qu'un jour dans certain Chœur de Tragedie qu'il donnoit, on vit passer un de ses esclaves très-jeune, merveilleusement beau, & parfaitement bien fait, qui étoit habillé en Bacchus. Les Atheniens, transportés de plaisir, battirent long-temps des mains, ce que voyant Nicias, il se leva & dit, *qu'il croiroit commettre une impieté s'il retenoit dans la servitude un esclave, qui par des acclamations publiques avoit été comme consacré à un Dieu*, & sur le champ il mit en liberté le jeune homme.

[1] Ingenieuse complaisance de Nicias pour plaire au Peuple.

On parle encore aujourd'hui avec estime des beaux presens qu'il fit à Delos, comme de marques éclatantes de sa magnificence & de sa devotion. [11] Avant lui les Chœurs de Musique, que les Villes envoyoient à Delos pour chan-

Chœurs de Musique envoyés toutes les années à Delos pour chanter des Hymnes à Apollon.

9. *Et une petite Chapelle qu'il offrit dans le Temple de Bacchus.*] C'étoit une des devotions des Payens, de consacrer à leurs Dieux de petites Chapelles, ou de petits Temples, ce qui apportoit un grand profit aux Ouvriers qui travailloient à ces sortes d'ouvrages. Nous en avons une belle preuve dans ce qui arriva à Saint Paul à Ephese. Saint Luc nous apprend qu'un Orfévre, nommé Demetrius, qui faisoit des Temples d'argent de Diane d'Ephese, & qui par là faisoit beaucoup gagner ceux de ce métier, excita contre lui une grande sedition, parce que la Doctrine, qu'il prêchoit, decreditoit les faux Dieux, & par conséquent les offrandes qui leur étoient faites. Act. XIX, 24. Ces deux passages, celui des Actes, & celui de Plutarque, se donnent reciproquement un fort grand jour, en nous apprenant cette coûtume.

10. Et

chanter des Hymnes & des Cantiques à Apollon, arrivoient d'ordinaire avec beaucoup de desordre, parce que les habitans de l'Isle, accourant sur le rivage au devant du vaisseau, n'attendoient pas qu'ils fussent descendus à terre, mais poussés par leur impatience, ils les pressoient de chanter en debarquant. De sorte que ces pauvres Musiciens étoient forcés de chanter dans le temps même qu'ils se couronnoient de leurs chapeaux de fleurs, & qu'ils prenoient leurs habits de ceremonie, ce qui ne pouvoit se faire qu'avec beaucoup d'indecence & de confusion.

Impatience des Deliens pour entendre ces Chœurs.

Quand Nicias eut l'honneur de conduire cette pompe sacrée, appellée *Theorie*, il se garda bien d'aller aborder à Delos, mais pour éviter cet inconvenient, il alla descendre dans l'Isle de Rhenée, ayant avec lui son Chœur de Musiciens, les victimes pour le sacrifice, & tous les autres préparatifs pour la fête; surtout il avoit amené un pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire à Athenes, à la mesure de la largeur du canal qui separe l'Isle de

Cette pompe étoit appellée Theorie.

Isle vis-à-vis de Delos.

Ce canal a environ cinq cens pas de large.

10. *Et qui est sous les trepieds qu'il consacra.*] Il est parlé de ces trepieds dans le *Gorgias* de Platon, où il paroît que ce n'étoient pas les trepieds de Nicias seul, mais aussi de ses freres, car Socrate dit, *Et c'est ce que vous temoigneront, si vous voulez, Nicias, fils de Niceratus & ses freres, dont nous voyons les trepieds tout de suite dans le Temple de Bacchus.*

11. *Avant lui les Chœurs de Musique, que les Villes envoyoient à Delos pour chanter des Hymnes & des Cantiques à Apollon.*] Les principales Villes Grecques envoyoient toutes les années des Chœurs de Musique à Delos pour y chanter des Hymnes à Apollon. Et cette pompe s'appelloit *Theorie.* On choisissoit pour la conduire un des principaux Citoyens, & c'étoit un grand honneur que d'être choisi.

de Rhenée de celle de Delos. Ce pont étoit d'une magnificence extraordinaire, orné de dorures, de beaux tableaux, & de riches tapisseries. Nicias le fit jetter la nuit sur le canal, & le lendemain au point du jour il fit passer toute sa Procession & ses Musiciens superbement parés, qui en marchant en bel ordre & avec decence, remplissoient l'air de leurs cantiques. Dans cette belle ordonnance il arriva au Temple d'Apollon.

Magnificence du pont que Nicias avoit fait faire pour passer de l'Isle de Rhenée à Delos.

Après le Sacrifice, les Jeux, & les Festins, il planta devant le Temple un palmier de bronze, qu'il consacra au Dieu, & acheta des terres pour dix mille drachmes, qu'il donna au Temple, afin que tous les ans les Deliens fissent un sacrifice & un festin, & qu'ils priassent les Dieux pour la santé & pour la prosperité de Nicias. Et cette clause fut expressément gravée sur une colomne qu'il fit dresser, & qu'il laissa à Delos, comme un témoin fidele, qui conserveroit toûjours la memoire de sa fondation. [12] Mais son palmier, deraciné par

Il consacra un palmier de bronze devant le Temple.

Cinq mille livres.

Fondation de Nicias à Delos pour un sacrifice annuel.

12. *Mais son palmier, deraciné par les vents, tomba sur une grande Statuë, que les Naxiens avoient consacrée.*] C'étoit une Statuë d'Apollon, que les Naxiens avoient consacrée. Des Voyageurs, qui ont été à Delos, rapportent que près du Temple d'Apollon, parmi des ruines & des debris de Statuës, on trouve un grand morceau de marbre qui servoit de plinthe à cette Statuë, & que sur son épaisseur on lit,

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ

Les Naxiens à Apollon.

13. *Et sa pieté, comme dit Thucydide, alloit jusqu'à la superstition.*] Plutarque se sert ici des propres termes de Thucydide, qui dans son VII. Liv. écrit que comme les Atheniens étoient prêts à se retirer à la sourdine, la Lune vint à s'éclipser tout d'un coup. Les Atheniens & les au-

par les vents, tomba sur une grande Statuë, que les Naxiens avoient consacrée, & la renversa.

Il est certain que dans toutes ces choses il entre pour l'ordinaire beaucoup de vanité, d'ambition, & d'ostentation, pour se faire admirer du Peuple; mais ici le reste des mœurs & du naturel de ce Personnage peut faire croire avec raison, que le dessein de faire plaisir au Peuple, de lui plaire & de le divertir, étoit en lui l'accessoire, & que le principal étoit un veritable fonds de pieté & de Religion. Car il étoit du nombre de ceux qui craignent extrêmement la Divinité, [13] & sa pieté, comme dit Thucydide, alloit jusqu'à la superstition. On trouve dans un des Dialogues de Pasiphon, qu'il sacrifioit tous les jours, & qu'il avoit chez lui à ses gages un Devin, sous prétexte de le consulter sur les affaires publiques, & d'en avoir son avis, [14] mais qu'il consultoit plus souvent sur ses propres affaires, & principalement sur de grandes & belles mines d'argent

Jugement remarquable que Plutarque fait des fondations.

Nicias pieux jusqu'à la superstition.

Pasiphon Ecrivain qui avoit fait des Dialogues.

Nicias avoit chez lui un Devin à ses gages.

Mines d'argent qu'il avoit dans l'Attique.

autres, tout étonnés, ordonnent aux Chefs de s'arrêter, & sur-tout Nicias, ἦν γάρ τι καὶ ἄγαν θειασμῷ τε καὶ τῷ τοιούτῳ προσκείμενος. *Car il étoit fort adonné au culte des Dieux, & fort porté à la crainte superstitieuse de ces sortes de signes.*

14. *Mais qu'il consultoit le plus souvent sur ses propres affaires.*] La credulité des Payens pour les Devins alloit à un excès qu'on ne sauroit exprimer. Il n'y avoit rien dans toutes leurs affaires domestiques sur lesquelles ils ne les consultassent. Ils regloient toutes leurs demarches sur leurs avis, & ils n'entreprenoient pas la moindre chose sans leur permission; cela dura même fort long-temps, puisque nous voyons dans Epictete des regles fort sages pour moderer cette superstition. Il auroit été plus sage s'il l'avoit combatuë.

gent qu'il possedoit dans le Bourg de Laurium, dont il tiroit un grand profit, non sans un extrême danger de ceux qu'il employoit à y travailler, car il nourrissoit là pour cet effet un grand nombre d'esclaves, qui l'enrichissoient.

La plus grande partie de son bien étoit en argent comptant, c'est pourquoi il étoit toûjours environné d'une foule de demandeurs, à qui il donnoit; car il étoit toûjours prêt à donner sans distinction, aux méchans, qui ne pensoient qu'à mal faire, & aux bons, qui étoient dignes de ses liberalités par leur vertu; en un mot sa timidité étoit un fonds sûr pour les méchans, & son humanité, pour les gens de bien. Et de tout ce que je viens d'avancer, il n'en faut d'autres témoins que les Poëtes comiques mêmes. Le Poëte Teleclidès dit, en parlant contre un Sycophante : *Chariclès ne lui a pas donné une seule mine d'argent pour l'obliger à ne pas découvrir qu'il étoit l'aîné des enfans de sa mere, & le premier fruit de ses amours. Et Nicias, le fils de Niceratus, lui en a donné quatre. Quoique je sache parfaitement la raison de cette liberalité, je n'en dirai pourtant rien à personne, car Nicias est mon ami, & il me paroît honnête homme.*

Nicias donnoit sans distinction aux méchans par timidité, & aux bons par humanité.

Teleclidès Poëte Comique, contemporain de Nicias.

Le Poëte Eupolis dans sa piece intitulée, *Marica*, introduit un autre calomniateur, dont il se moque, & qui s'entretenant avec un pauvre homme ignorant & simple dit,

Poëte Comique du même temps.

LE

15. *Je prendrai à la gorge les Delateurs.*] C'est-à-dire, je les empêcherai de parler, je leur fermerai la bouche. Et *j'épouvanterai Nicias*, c'est-à-dire, je l'effrayerai tellement par mes menaces, qu'il n'osera souffler, tant il est timide.

LE CALOMNIATEUR.

Di-moi, bon-homme, quand as-tu vu Nicias?

LE BON-HOMME.

Je ne l'ai jamais vu qu'avant-hier, que je le vis un moment à la Place.

LE CALOMNIATEUR.

Entendez-vous? Cet homme confesse qu'il a vu Nicias. Pourquoi l'auroit-il donc vu, si ce n'est pour recevoir de lui de l'argent & pour lui vendre son suffrage? Mes camarades, je vous appelle à témoin, nous avons pris Nicias en flagrant delit.

LE POËTE.

Quoi, insensés, pensez-vous pouvoir jamais persuader que vous avez surpris dans quelque mauvaise pratique un homme de bien comme Nicias?

Et Cleon dans les *Chevaliers* d'Aristophane, dit d'un ton menaçant : [15] *Je prendrai à la gorge les Delateurs, & j'épouvanterai Nicias.* Et le Poëte Phrynichus donne assez à entendre son naturel timide & facile à épouvanter, quand il dit en parlant d'un autre, *Il passoit pour un fort bon Citoyen & pour un honnête*

Poëte Comique du même temps.

15. Mais ce n'est pas Cléon qui parle, c'est Agoracrite. Plutarque est tombé dans cette faute, parce qu'il a cité de memoire.

te homme; je le sai fort bien, mais il ne marchoit pas dans les ruës le cœur transi, comme Nicias.

Vie de Nicias extrêmement retirée.

Cette timidité naturelle & cette crainte, qu'il avoit des Delateurs, faisoient qu'il ne mangeoit jamais avec aucun des Citoyens, qu'il n'alloit point dans les compagnies, qu'il ne recevoit ni ne faisoit aucune visite, en un mot qu'il n'avoit aucun de ces commerces, qui font l'amusement & le delassement des hommes. Mais quand il étoit Archonte, il se tenoit au Palais jusqu'à la nuit, & sortoit le dernier du Conseil, après y être entré le premier. Quand il n'avoit aucune affaire publique, qui l'obligeât de sortir, il étoit fort difficile à voir, parce qu'il se tenoit toûjours renfermé dans sa maison, qui étoit fermée à tout le monde, & ses amis particuliers venoient parler à ceux qui alloient à sa porte, & les prioient de l'excuser, parce qu'occupé à des affaires importantes pour la Republique, il n'avoit pas le temps de leur parler.

Hieron, domestique de Nicias.

Celui qui lui aidoit le plus à jouër cette Comedie, & qui contribuoit plus que personne à lui donner cette reputation d'homme grave & surchargé d'affaires, c'étoit un certain Hieron, qui avoit été nourri dans la maison de Nicias, & à qui il avoit fait apprendre les Lettres & la Musique. Il vouloit passer pour fils d'un certain Dionysius, qui fut surnommé *Chalcus*, dont

Dionysius Chalcus fondateur de la Ville de Thuries.

16. *Notre vie est environnée de tous les dehors de la grandeur, mais dans le fond nous sommes les esclaves du Peuple.*] Ce sont deux vers d'Euripide dans son *Iphigenie* en Aulide. V. 449. Mais ils sont autrement écrits dans toutes les éditions que j'ai vuës.

dont on conserve encore aujourd'hui quelques Poësies, & qui ayant été élu Capitaine d'une Colonie qu'on envoya en Italie, y fonda la Ville de Thuries. Cet Hieron servoit Nicias à aller consulter pour lui les Devins sur des affaires secretes, & il alloit semant parmi le Peuple : *que Nicias, pour le service de son païs, menoit une vie trop laborieuse & trop miserable ; qu'il n'avoit pas un moment de repos ; que dans le bain même, & à table il lui survenoit toûjours quelque nouvelle affaire pressée ; qu'il étoit forcé d'abandonner ses propres affaires pour ne penser qu'à celles du Public ; qu'il en étoit si occupé, qu'il ne se couchoit jamais que lorsque tous les autres Citoyens avoient fait leur premier somme. Et il n'y a rien qui n'y paroisse*, ajoûtoit-il, *sa santé deperit tous les jours, & il devient si difficile, & de si mauvaise humeur pour ses amis, qu'il les perd tous après avoir perdu son bien pour procurer celui de la Republique. Au lieu que les autres conservent leurs amis, en acquierent de nouveaux, s'enrichissent de leur charge, se divertissent, font bonne chere, & se jouent du Gouvernement.* Et à la verité la vie de Nicias étoit telle qu'Hieron la representoit, de sorte qu'il pouvoit fort justement s'appliquer ce qu'Agamemnon dit de lui-même dans une Tragedie d'Euripide: [16] *Notre vie est environnée de tous les dehors de la grandeur, mais dans*

Services qu'Hieron rendoit à Nicias.

Portrait d'un veritable homme d'Etat, qui prefere les affaires publiques à ses affaires particulieres.

Portrait des faux hommes d'Etat, qui dans les affaires publiques ne cherche que son avancement particulier.

Veritable condition des Rois.

—— προστάτην γε τοῦ βίου
Τὸν δῆμον ἔχομεν, τῷ τ' ὄχλῳ δουλεύομεν.

Mot à mot, *Nous avons le Peuple pour Gouverneur, pour inspecteur de notre vie ; mais au fond nous sommes les esclaves de la populace.* A quoi bon cette opposition entre le Peuple

dans le fond nous sommes les esclaves du Peuple.

Le Peuple est toûjours en garde contre l'habileté de ceux même dont il se sert.

Nicias voyoit que le Peuple dans certaines affaires se servoit volontiers de l'experience & de la capacité de ceux qui étoient les plus éloquens, ou qui surpassoient les autres en bon sens & en prudence, mais il voyoit aussi qu'il craignoit toûjours leur habileté, qu'il étoit toûjours en garde contre eux, & qu'il travailloit toûjours à rabaisser leur courage, & à diminuer leur gloire & leur reputation. Cela ne parut que trop par la condamnation de Periclès, par le bannissement de Damon, par les défiances où il entra contre Antiphon de Rhamnuse, & plus que tout cela encore, par le desespoir de Pachès, qui avoit pris Lesbos, & qui ayant été appellé en justice pour rendre compte de sa charge, tira son épée en plein palais, & se tua.

C'est Pachès, & non pas Lachès.

Thucydide raconte cette Histoire dans son III. Liv.

Politique trop prudente de Nicias.

Il ne vouloit jamais rien mettre au hazard.

Il attribuoit à la Fortune tous ses grands succes.

L'esprit rempli de ces exemples, il tâchoit de refuser le commandement dans les occasions qu'il trouvoit, ou trop difficiles, ou trop petites, & quand il commandoit, il ne vouloit jamais rien hazarder, & alloit toûjours au plus sûr. Aussi réussit-il dans la plûpart de ses entreprises. Mais il n'attribuoit jamais ces grands succès ni à sa sagesse, ni à ses forces, ni à son courage, il en donnoit l'honneur à la Fortune, & recouroit à la Divinité, en sacrifiant à l'envie une partie de sa gloire.

En

ple & la Populace? Je suis persuadé qu'il faut rétablir la leçon du texte de Plutarque, & qu'au lieu de τὸν δῆμον il faut lire τὸν ὄγκον, car c'est ce qu'Agamemnou doit dire.

17. *Ce fut lui qui prit l'Isle de Cythere, si commodément située pour faire des courses dans la Laconie.*] Cythere, ou Cytheres, aujourd'hui *Cerigo*, est une Isle située vis-à-vis de

En effet de tous les grands malheurs, qui tomberent ſur Athenes, & qui la mirent ſur le penchant de ſa ruïne, il n'y en a pas un ſeul auquel Nicias ait eu la moindre part. Si les Atheniens furent défaits en Thrace par les Chalcïdéens, ce fut ſous la conduite de Calliadas & de Xenophon; s'ils reçurent un échec en Etolie, c'étoit Demoſthene qui les commandoit; s'ils perdirent mille de leurs meilleurs ſoldats à Delium dans la Beotie, ce fut ſous le commandement d'Hippocrate. Et pour ce qui eſt de la peſte, dont Athenes fut affligée, le principal reproche en eſt dû à Periclès, qui enferma dans la Ville, à cauſe de la guerre, tout le Peuple de la campagne, ce qui par le changement des lieux & par la différente maniere de vivre produiſit cette horrible contagion.

Il ne contribua à aucun des malheurs qui arriverent de ſon temps à Athenes.

Periclès fut la ſeule cauſe de la peſte qui affligea Athenes.

Aucune de ces calamités ne fut imputée à Nicias. Au contraire [17] ce fut lui qui prit l'Iſle de Cythere, ſi commodément ſituée pour faire des courſes dans la Laconie, & qui étoit occupée par les Lacedemoniens. Il reprit en Thrace pluſieurs places, qui s'étoient revoltées contre les Atheniens, & les remit ſous leur obeïſſance. Ayant forcé les Megariens de ſe renfermer dans leur Ville, il ſe rendit d'abord maître de l'Iſle de Minoa. Et de là il alla s'emparer bientôt après du port de Niſée, & ayant fait une deſcente dans les terres de Co-

Exploit de Nicias.

Iſle vis-à-vis de Megare.

de la Laconie, au bas du Promontoire de Malée, où les Lacedemoniens avoient une garniſon, & où ils envoyoient tous les ans un Magiſtrat pour y rendre la juſtice. Thucydide raconte cet exploit de Nicias dans ſon IV. Liv.

Fort de Megare, Phocion le joignit depuis à la Ville par deux longues murailles.

Corinthe, il vainquit dans un grand combat, & tailla en pieces grand nombre de Corinthiens, & tua leur Général Lycophron.

Nicias s'arrête en chemin pour envoyer demander deux de ses morts qui avoient échappé à sa recherche.

Là il eut le malheur, sans le savoir, de laisser les corps de deux de ses gens, qui échapperent à la recherche quand on enleva les morts pour les enterrer. S'en étant apperçu comme il s'en retournoit, il arrêta sa Flotte, & envoya un Heraut aux ennemis leur demander la permission d'enlever ces deux morts. Or c'est une Loi & une coûtume reçuë de tout temps, que ceux qui demandent une treve pour retirer leurs morts, semblent ceder la victoire & se confesser vaincus, de sorte qu'il ne leur est plus permis de dresser un trophée, parce qu'en effet ceux qui ont ces morts en leur puissance sont les vainqueurs, & que ceux qui les demandent sont les vaincus, comme n'étant pas en leur puissance de les enlever.

Celui qui demandoit à retirer les morts après un combat, se confessoit vaincu, quoiqu'il fût vainqueur.

*

Pieté de Nicias envers les morts.

[18] Malgré tout cela Nicias aima mieux abandonner la victoire, & trahir sa reputation, que de laisser deux de ses Citoyens sans les honneurs de la sepulture.

Après avoir ravagé toute la côte de la Laconie, & mis en fuite les Lacedemoniens, qui avoient voulu s'y opposer, [19] il s'empara du Fort

18. *Malgré tout cela Nicias aima mieux abandonner la victoire & trahir sa reputation.*] Ce soin des morts étoit si recommandé, que sept ou huit ans après la mort de Nicias les Atheniens firent mourir six de leurs Généraux, qui n'avoient pas enterré les Soldats tués au combat des Arginuses.

19. *Il s'empara du Fort de Thyrée, qui étoit occupé par les Eginetes.*] C'étoit un Fort entre la Laconie & le païs d'Argos. Il appartenoit aux Lacedemoniens, mais ils l'avoient donné aux Eginetes, qui avoient été chassés de leur

Fort de Thyrée qui étoit occupé par les Eginetes, il les fit tous prisonniers & les mena à Athenes. [20] Le Capitaine Demosthene ayant fortifié Pylos, tous les Peuples du Peloponese, quittant l'Attique, où ils faisoient le degât, y accoururent avec une nombreuse Armée de terre, & une grosse Flotte pour l'assieger. Mais ayant été vaincus dans un grand combat, ils jetterent environ quatre cens hommes dans l'Isle de Sphacterie. Les Atheniens trouverent qu'il étoit très-important pour eux, comme il l'étoit en effet, de les prendre prisonniers. Mais ce Siege étoit très-difficile, parce que le païs étoit sec & aride, & qu'il étoit très-malaisé & d'une grosse dépense d'y conduire les convois, car en Eté il falloit faire un grand circuit, & en Hyver cela devenoit entierement impossible. C'est pourquoi ils furent bientôt très-fâchés d'avoir fait cette entreprise, & se repentirent d'avoir renvoyé l'Ambassade, que les Lacedemoniens leur avoient envoyée pour traiter de la paix.

Isle très-voisine de Pylos, dont elle couvre le port.

Il falloit doubler tout le Peloponese.

Ils la renvoyerent par les conseils & par les menées de Cleon, qui s'opposa à cette Paix, sur-tout pour faire deplaisir à Nicias, car il étoit son ennemi capital, & comme il voyoit que

leur païs. Thucyd. Liv. IV.

20. *Le Capitaine Demosthene ayant fortifié Pylos, tous les Peuples du Peloponese, quittant l'Attique où ils faisoient le degât.*] Les Peuples du Peloponese avec leurs Alliés étoient entrés dans l'Attique sous la conduite du Roi Agis, fils d'Archidamus, & y faisoient de grands ravages. Cependant Demosthene, Capitaine Athenien, s'empare de Pylos, & le fortifie. Cela obligea Agis à quitter l'Attique, & à courir au secours de son païs. Tout ceci est conté au long dans le IV. Liv. de Thucyd.

que Nicias aidoit les Lacedemoniens de tout son credit pour leur faire obtenir ce qu'ils demandoient, parce qu'il y trouvoit l'avantage des Atheniens, lui au contraire il persuada au Peuple de rejetter toutes les propositions d'accommodement, ce qu'ils firent. Mais voyant que le siege de Pylos traînoit en longueur, & que leur Armée y souffroit de grandes incommodités & une extrême disette, alors ils commencerent à s'irriter contre Cleon. Celui-ci en rejettoit toute la faute sur Nicias, & lui reprochoit que, par sa timidité & par sa mollesse, il laissoit échapper les ennemis, & que s'il avoit été lui à la tête de cette Armée, ces Spartiates n'auroient pas duré si long-temps. Alors les Atheniens lui dirent tout d'une voix, *Que ne vas-tu donc tout à l'heure contre ces Spartiates?* & Nicias lui-même se levant dit: *qu'il lui cedoit de bon cœur l'honneur de cette expedition contre Pylos.* En même temps il lui ordonna de lever autant de troupes qu'il le jugeroit necessaire, & de s'embarquer. *Ne t'amuse point ici*, ajoûta-t-il, *à faire de ces bravades, que le plus lâche peut faire, parce qu'on les fait sans danger, & va rendre à ton païs quelque service important & considerable.*

Cleon fait rejetter toutes les propositions d'accommodement des Lacedemoniens.

[21] Cleon nommé Général pour l'expedition de Pylos.

Cleon, surpris & étonné qu'on l'eût pris au mot, car il ne s'y attendoit point, commença d'abord à reculer, & à vouloir se dedire; mais les

21. *Les Atheniens furent plus tentés d'en rire que de le croire.*] Il est etonnant que les Atheniens confiassent leurs troupes à un fou comme Cleon, dont ils ne pouvoient s'empêcher de se moquer. Thucydide, qui a raconté ces particularites, en donne une raison que Plutarque a ômise, c'est que la promesse de cet étourdi plut aux plus sages.

les Atheniens lui ordonnant de partir, & Nicias s'étant mis à crier, alors le courage enflé & son ambition rallumée, non seulement il se chargea de cette commission, mais il eut encore la folie, en s'embarquant, de limiter un temps, & de dire, *qu'en moins de vingt jours il passeroit au fil de l'épée les ennemis, ou qu'il les ameneroit prisonniers à Athenes.* [21] Les Atheniens furent plus tentés d'en rire que de le croire; car même ils étoient d'ailleurs très-accoûtumés à se faire un jeu de sa vanité & de sa folie, & d'en plaisanter.

Cleon se charge de cette expedition, & marque un temps pour sa victoire.

Les Atheniens accoûtumés à se divertir de sa folie.

On raconte qu'un jour, qu'il devoit parler, l'Assemblée étant déja toute formée, le Peuple assis l'attendit fort long-temps; enfin il vint fort tard avec une couronne de fleurs sur la tête, & en arrivant il pria le Peuple de remettre l'Assemblée au lendemain, *car*, dit-il, *je n'ai pas le temps de vous parler aujourd'hui, parce que je dois traiter quelques étrangers, qui me sont venu voir, & que j'ai fait un sacrifice.* Les Atheniens, riant de cette belle raison, se leverent & congedierent l'Assemblée. Cependant malgré sa folie, dont on se moquoit, il fut si favorisé de la Fortune, qu'après Demosthene, personne ne s'acquitta si bien que lui de cet emploi, & qu'il obligea tous les Spartiates, qui n'avoient pas été tués dans le combat, à se rendre, & les mena prisonniers à Athenes avant le temps qu'il avoit marqué.

Insolence de Cleon.

Cleon réussit dans le temps qu'il avoit marqué. La Fortune favorise quelquefois les fous.

Ce

ges, parce qu'ils esperoient qu'il en arriveroit un de ces deux biens, ou qu'ils auroient le plaisir de voir à Athenes les Lacedemoniens prisonniers, si Cleon réussissoit, ou, s'il ne réussissoit pas, ils auroient la consolation d'en être défaits. Mais n'étoit-ce pas acheter trop cherement ce dernier avantage?

Ce fut un très-grand affront & une très-grande honte pour Nicias ; car s'il est honteux de jetter son bouclier dans le combat, on regarda comme un acte plus honteux & plus lâche encore d'avoir abandonné volontairement par timidité le commandement de l'Armée, & cedé à son ennemi l'occasion de faire un si grand exploit, en se deportant lui-même d'une charge qui lui avoit été donnée.

Nicias blâmé d'avoir abandonné à Cleon le commandement de l'Armée.

Aussi le Poëte Aristophane, dans sa Comedie des *Oiseaux*, se moque ouvertement de lui en ces termes ; *O de par Jupiter, il n'est pas temps pour nous de sommeiller, ni d'imiter les lenteurs & les remises de Nicias.* Et dans sa Piece, intitulée *les Laboureurs*, il introduit deux Atheniens, dont l'un veut se racheter pour n'aller pas commander, & dit:

Aristophane se moque de Nicias dans sa Comedie des *Oiseaux*.

Et dans celle des *Laboureurs*.

LE PREMIER ATHENIEN.

Je veux cultiver mes terres.

LE SECOND ATHENIEN.

Qui est-ce qui t'en empêche ?

LE PREMIER.

C'est vous. Cependant je suis prêt à donner mille drachmes, si vous voulez me dispenser d'aller commander.

LE SECOND.

Eh bien, nous les recevons. Car en voilà deux mille avec les mille que Nicias nous offre pour le même sujet.

Succès toûjours funeste

Mais Nicias ne fit pas seulement par-là u-

ne grande tache à sa reputation, il fit encore un très-grand mal à sa Ville, en laissant monter Cleon à ce degré de gloire & de puissance, qui lui inspirerent une fierté insupportable & une audace que l'on ne put plus refrener. Et ce fut la cause de beaucoup de calamités, qui fondirent sur Athenes, & dont Nicias eut sa bonne part. Car Cleon depuis ce moment, foulant aux pieds toute l'honnêteté & la decence qu'on apportoit alors dans les Assemblées, donnant le premier l'exemple de crier à tuë tête, de rejetter ses habits en arriere, & de paroître presque nud, de frapper ses cuisses, & d'aller & venir en haranguant, introduisit parmi les Orateurs, & parmi tous ceux qui se mêloient du Gouvernement, une licence effrenée, & un mépris de toutes les bienséances, licence & mépris qui produisirent bientôt un bouleversement general dans les affaires & une horrible confusion.

à un Etat quand il sert à l'élevation d'un fou.

Le mépris de l'honnêteté & de la decence dans les Assemblées, produit une infinite de maux.

Alcibiade commençoit alors à se pousser dans le Gouvernement, & à haranguer le Peuple. Il n'étoit pas si licencieux ni si corrompu que les autres; mais on peut dire de lui, ce qu'Homere dit du terroir d'Egypte, qu'à cause de sa bonté & de sa grande fertilité, *il porte beaucoup de drogues medicinales très-excellentes, & aussi quantité de poisons*. Il en étoit de même du naturel d'Alcibiade; il se portoit impetueusement & avec éclat dans les deux excès contraires, & par-là il causa dans la Republique de très-grands changemens. De-là vint que Nicias, après même qu'il fut défait de Cleon, n'eut pas le temps de calmer entierement la Ville, & d'y rétablir la tranquillité, mais lorsqu'il avoit déja remis les affaires dans

Alcibiade comparé au terroir d'Egypte.

le

le chemin de salut, il fut obligé d'y renoncer, & se vit encore entraîné dans les horreurs de la guerre par l'impetuosité & par la violence de l'ambition d'Alcibiade, & voici comment cela arriva:

f L'ambition impetueuse d'Alcibiade, rompt toutes les mesures de Nicias.

Pourquoi Cleon & Brasidas s'opposoient à la paix.

Ceux qui s'opposoient le plus opiniâtrement à la paix de la Grece, c'étoit Cleon & Brasidas; celui-là, parce que la guerre cachoit ses vices & sa méchanceté, & celui-ci, parce qu'elle donnoit un nouveau lustre à sa vertu. Car en effet elle fournissoit à l'un des occasions de commettre de grandes injustices, & à l'autre celles de faire de grandes & de belles actions. Mais après qu'ils eurent été tués tous deux dans le combat qui fut donné près d'Amphipolis, Nicias prenant d'abord d'un côté les Spartiates, qui desiroient la Paix depuis longtemps, & de l'autre côté les Atheniens, qui n'esperoient plus de si grands avantages de la guerre, & les deux partis étant également recrus, & laissant aller leurs bras pendans de fatigue & de lassitude, il recommença à travailler de toutes ses forces à faire renaître l'amitié entre ces deux Villes, à delivrer tous les autres Grecs des maux dont ils étoient travaillés, à les remettre en repos, & par ce moyen à les rétablir tous dans une felicité durable. Il trouva d'abord les riches, les vieillards, & les laboureurs très-disposés à la paix, & en parlant aux autres en particulier, il fit tant par ses raisons & par ses remontrances, qu'il les rendit moins vifs & moins ardens pour la guerre.

f Cleon & Brasidas tués au combat d'Amphipolis, la troisieme année de l'Olymp. LXXXIX. 420. ans avant l'Ere Chrétienne.

Nicias n'oublie rien pour rétablir la paix entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

Ayant

22. *Rejettant donc, & maudissant ceux qui disoient qu'il étoit porté par les Destinées que la guerre dureroit trois fois neuf*

Ayant heureusement porté les choses en ces termes, il reveilla les esperances des Lacedemoniens, en leur faisant entendre que tout étoit favorablement disposé pour la paix, & en les pressant d'y concourir. Les Lacedemoniens ajoûterent foi à ses paroles, à cause de l'honnêteté & de la bonté qu'ils avoient toûjours reconnuës en lui, & dont il venoit encore tout fraîchement de leur donner des marques par tous les soins qu'il prit des prisonniers qui avoient été faits à Pylos, & par tous les bons traitemens qu'il leur fit, & qui adoucirent extrêmement leur infortune. Nicias attire la confiance des Lacedemoniens.

Ils commencerent d'abord par faire une suspension d'armes d'un an, pendant laquelle se trouvant tous les jours les uns avec les autres, & goûtant les douceurs de la sûreté & du repos, & les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis & avec les étrangers, ils desiroient avec passion de passer une vie sans guerres, & qui ne fût point souillée de sang. Ils entendoient avec de grandes demonstrations de joye les Chœurs de leurs Tragedies chanter, *que les araignées fassent desormais leurs toiles sur nos lances & sur nos boucliers.* Et ils se ressouvenoient avec plaisir de celui qui a dit, *que ceux qui s'endorment dans le sein de la Paix, ne sont point reveillés en sursaut par le son des trompettes, mais que leur sommeil est agreablement dissipé par le plaisible chant du coq.* [22] Rejettant donc & maudissant ceux qui disoient qu'il étoit porté par les Destinées que la guerre dureroit trois fois neuf Treve d'un an entre Athenes & Lacedemone.

neuf ans.] Il paroît par un passage de Thucydide, que ce bruit s'étoit généralement répandu en vertu de quelques an-

neuf ans; & parlant les uns avec les autres, & s'entretenant de leurs affaires, [23] enfin ils signerent la Paix.

La Paix signée entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

La plûpart ne doutoient plus qu'ils ne fussent veritablement delivrés de toutes leurs miseres, & ils n'avoient dans la bouche que Nicias, disant que c'étoit un homme aimé des Dieux, & que c'étoit pour le recompenser de sa pieté, que les Dieux lui avoient donné un nom tiré du plus grand & du plus beau de tous les biens qui soient au monde. Car ils étoient veritablement persuadés que cette Paix étoit l'ouvrage de Nicias, comme la Guerre avoit été celui de Periclès. En effet celui-ci pour de très-petits sujets les avoit précipités dans des calamités sans nombre, & celui-là leur avoit fait oublier tous leurs maux en les rendant amis. Voilà pourquoi ils appellent encore aujourd'hui cette Paix *Nicieium*, comme qui diroit *le chef-d'œuvre de Nicias*.

Car Nicias est un nom tiré du mot νίκη qui signifie victoire.

Cette Paix appellée *Nicieium*.

Dans les articles de cette Paix il fut convenu qu'ils rendroient reciproquement les places & les prisonniers, & que l'on tireroit au sort ceux qui feroient les premiers cette restitution. Nicias à force d'argent acheta le sort, afin que ce fût aux Lacedemoniens à évacuer les premiers les places des Atheniens, com-

Articles de la Paix.

On tire au sort à qui évacuera le premier les places.

Nicias achete le sort pour le faire tomber sur les Lacedemoniens.

anciens Oracles. *Je me ressouviens*, dit-il, Livre V. *que depuis le commencement de cette Guerre jusqu'à la fin plusieurs soutenoient qu'il falloit qu'elle durât trois fois neuf ans.* Et cela arriva, car, & ce sont encore ses termes, *si l'on compte les dix premieres années de la Guerre, la Treve très-courte & très-mal observée qui la suivit, les Traités mal executés, & la Guerre qui se ralluma ensuite, on trouvera que l'évenement a justifié à la lettre ce que les anciens Oracles avoient predit.*

23. *En-*

comme l'écrit Theophraste. Les Corinthiens & les Beotiens étoient fort mécontens de ce *Traité*, & par leurs griefs & par leurs plaintes ils sembloient rappeller la guerre. Mais Nicias persuada aux Atheniens & aux Lacedemoniens d'ajoûter comme un dernier sceau & un dernier lien à cette Paix, une ligue offensive & défensive, qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient se separer d'eux, & plus sûrs les uns des autres.

Nicias scelle la Paix par une ligue offensive & défensive, entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

Pendant que tout cela se passoit, Alcibiade, qui n'étoit pas né pour le repos, & qui d'ailleurs étoit piqué contre les Lacedemoniens, de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias, dont ils avoient une très-grande opinion, & qu'au contraire ils le méprisoient & ne faisoient de lui aucun compte, avoit bien d'abord fait tous ses efforts pour s'opposer à cette Paix & pour la rompre, & il l'avoit fait inutilement. Mais peu de temps aprês voyant que les Atheniens n'étoient plus si contens des Lacedemoniens, & qu'ils croyoient même en recevoir des torts fort considerables, en ce qu'ils avoient fait une Ligue avec les Beotiens, & qu'ils n'avoient pas restitué la Ville de Panacte & celle d'Amphipolis en l'état qu'elles étoient, il s'attacha à ces griefs, & irrita le Peuple, en les faisant va-

Alcibiade n'étoit pas né pour le repos,

Il met tout en œuvre pour rompre la Paix, & il en vient à bout.

23. *Enfin ils signerent la Paix.*] L'année suivante. Cette Paix fut signée, dit Thucydide, pour cinquante ans, à la fin de l'Hyver & au commencement du Printemps le 24. du mois Elaphebolion, d'Avril, incontinent aprês les fêtes de Bacchus, qu'on celebroit dans la Ville, & dix ans entiers, & quelques jours aprês le commencement de cette guerre, & la premiere incursion des Lacedemoniens dans l'Attique.

Il veut faire conclurre une ligue entre les Atheniens & les Argiens.

valoir, & en les exaggerant l'un après l'autre. Enfin ayant fait venir une Ambassade d'Argos, il cherchoit à moyenner & à faire conclurre une ligue entre les Argiens & les Atheniens.

Les Lacedemoniens envoyent des Ambassadeurs à Athenes.

Ces nouvelles portées à Sparte, les Lacedemoniens envoyent des Ambassadeurs à Athenes avec de pleins pouvoirs. Ces Ambassadeurs, introduits dans le Conseil, deduisirent leurs plaintes, & firent leurs demandes. Il n'y eut personne qui ne les trouvât très-raisonnables & très-justes. Alcibiade craignant donc que par ces mêmes discours ils n'entraînassent aussi le Peuple, s'avisa de les circonvenir par ses artifices & par ses sermens, en les assurant, *qu'il les aideroit de tout son credit, pourvu qu'ils ne se vantassent point d'avoir les pleins pouvoirs de Sparte, & qu'ils assurassent qu'ils n'en étoient pas munis ; que c'étoit-là le seul moyen d'obtenir toutes leurs demandes.* Ces Ambassadeurs le crurent, & quittant là Nicias, ils s'attacherent à lui.

Supercherie dont use Alcibiade auprès des Ambassadeurs de Lacedemone.

Cette demarche faite, Alcibiade les mena d'abord à l'Assemblée du Peuple, & là il leur demanda à haute voix, *s'ils étoient pourvus des pleins pouvoirs necessaires pour regler toutes choses.* Ils dirent que non. Et alors Alcibiade, changeant tout-à-coup contre leur attente, appella le Conseil à témoin de leur discours, & ex-

24. *Et de l'envoyer Ambassadeur à Sparte.*] Ils ne l'envoyerent pas seul, ils envoyerent d'autres Ambassadeurs avec lui, comme le raconte Thucydide, qui a fort bien detaillé tout ce fait. Mais Nicias étoit Chef de l'Ambassade.

25. *Mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit.*] Dans la premiere audience Nicias deduisit toutes les demandes des

exhorta le Peuple *à ne croire ni écouter des hommes qui mentoient si ouvertement, & qui sur le même sujet disoient aujourd'hui une chose, & demain tout le contraire.*

On ne sauroit exprimer le trouble & la surprise de ces Ambassadeurs. Nicias lui-même ne savoit que penser ni que dire, mais il étoit saisi de douleur & d'étonnement. Et sur l'heure même le Peuple se mit en devoir de faire venir les Ambassadeurs d'Argos pour conclurre avec eux la ligue. Mais dans ce moment un grand tremblement de terre vint au secours de Nicias, & rompit l'Assemblée.

Un grand tremblement de terre à Athenes, empêche la conclusion de la ligue.

Le lendemain, le Peuple s'étant encore assemblé, Nicias se tourmenta si fort & dit tant de choses, qu'enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, il persuada au Peuple de surseoir un peu de temps la ligue qu'ils vouloient faire avec les Argiens, [24] & de l'envoyer Ambassadeur à Sparte, moyennant quoi il les assura que toutes choses iroient bien, & qu'ils seroient contens.

Nicias persuade au Peuple de surseoir la conclusion de la ligue, & de l'envoyer Ambassadeur à Sparte.

Quand il fut arrivé à Sparte il se vit respecté & honoré de tous les Lacedemoniens, qui le regardoient comme un homme de bien, & comme un homme, qui avoit marqué beaucoup d'affection pour eux en toutes rencontres; [25] mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit, & vaincu par le parti de ceux qui favo-

Nicias ne peut rien faire de tout ce qu'il vouloit.

des Atheniens, & tous leurs sujets de plainte, & finit en disant, *que si les Lacedemoniens ne rompoient l'alliance, qu'ils avoient faite avec les Beotiens, qui n'avoient pas été compris dans le Traité de Paix, les Atheniens feroient une ligue avec les Argiens & leurs Alliés.* Les Lacedemoniens, entraînés par la faction d'un des Ephores, repondirent, *qu'ils ne romproient point l'alliance avec les Beotiens.* Tout ce-

Mal reçu des Atheniens à son retour.

Alcibiade élu Général. Ligue des Atheniens avec les Mantinéens, les Eléens & les Argiens, pour cent ans.

vorisoient les Beotiens, il s'en retourna comme il étoit venu, & non-seulement il se vit méprisé & baffoué, mais en danger même de recevoir quelque insulte, les Atheniens étant fort affligés & fort irrités de l'avoir cru, & d'avoir renvoyé un si grand nombre de prisonniers, & de prisonniers si considerables. Car ces Spartiates, qu'on avoit amenés de Pylos, étoient des premieres Maisons de Sparte, & avoient les plus puissans de la Ville pour parens ou pour amis. Cependant, quelque grande que fût leur colere, ils ne se porterent à aucun excès contre lui, ils élurent seulement Alcibiade pour Général, firent une bonne ligue avec les Mantinéens & les Eléens, qui avoient quitté le parti de Lacedemone, y joignirent les Argiens, & envoyerent des troupes à Pylos faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongerent dans la guerre, qu'ils avoient voulu éviter.

Ostracisme renouvellé de temps en temps. Nicias & Alcibiade croyent que ce ban les regarde l'un ou l'autre.

Comme le different d'Alcibiade avec Nicias étoit dans sa plus grande force, arriva le temps de l'Ostracisme, que les Atheniens avoient accoûtumé de renouveller de fois à autre, pour se défaire pendant dix années de quelqu'un de ceux qui étoient les plus suspects pour leur reputation, ou les plus enviés pour leurs richesses. Les voilà donc tous deux dans un grand trouble & dans un grand danger, ne doutant point que ce ban ne tombât sur l'un ou

ce que Nicias put obtenir, pour pouvoir dire qu'il ne s'en étoit pas retourné sans avoir rien fait, c'est que les Lacedemoniens renouvellerent le serment de la Paix. Thucydide Livre V.

26. *Que dans une sedition, c'est ordinairement le plus méchant*

ou sur l'autre ; car les Atheniens detestoient la vie d'Alcibiade, & redoutoient son audace & sa fierté, comme cela paroît plus clairement par tout ce que nous en avons dit dans sa Vie ; & Nicias avoit excité une furieuse envie par ses richesses, & par sa maniere de vivre, où l'on ne découvroit rien de populaire, ni aucune sorte de douceur ou d'humanité, mais qui au contraire étoit retirée & tournée vers l'Oligarchie, & paroissoit entierement étrange & sauvage. D'ailleurs en s'opposant toûjours à leurs cupidités sans les menager, & en les forçant de prendre toûjours les partis les plus utiles, il leur étoit devenu très-odieux. En un mot il s'éleva alors deux partis, qui partagerent la Ville, l'un celui des jeunes gens, qui vouloient la guerre, & l'autre celui des vieillards, qui souhaitoient la paix.

Les Atheniens detestoient la vie d'Alcibiade, & redoutoient son audace.

La vie de Nicias n'avoit rien de populaire ni de doux.

Le premier s'efforçoit de faire tomber le ban sur Nicias, & l'autre, de le détourner sur Alcibiade. Or quelqu'un a fort bien dit, [26] *que dans une sedition, c'est ordinairement le plus méchant qui prospere & qui monte au premier degré d'honneur.* Cela fut vrai dans cette rencontre ; la Ville ainsi partagée donna le premier lieu aux plus audacieux, aux plus insolens, & aux plus fourbes des hommes. De ce nombre étoit Hyperbolus, du Bourg de Perithoides, homme audacieux, qui ne tiroit son

Celui-ci sur l'auteur de la paix.

Qui vouloit la guerre.

Dans les seditions ce sont les plus méchans qui s'élevent.

Caractere d'Hyperbolus.

chant qui prospere.] C'est une verité que l'experience a souvent confirmée. Un méchant audacieux profite du trouble que la sedition excite, le bon parti n'étant pas en état de s'y opposer.

ſon audace d'aucun credit, ni d'aucun merite qu'il eût, au contraire qui tiroit tout ſon merite & tout ſon credit de ſon audace, & qui étoit la honte & le deshonneur de ſa Ville par ce credit-là-même qu'il y avoit acquis.

Un méchant en credit eſt la honte de ſa Ville.

Cet homme donc ſe trouvant en ce temps-là par ſon indignité fort à couvert de l'Oſtraciſme, comme plus digne des fers, que d'un banniſſement qui ne tomboit jamais que ſur les premiers de l'Etat, & qui ſe flattoit que ſi l'un de ces deux Perſonnages venoit à être banni, il ſeroit lui à la tête du parti oppoſé à celui qui reſteroit dans la Ville, il paroiſſoit ravi du danger qui les menaçoit tous deux, & alloit irritant le Peuple contre l'un & l'autre. Mais Nicias & Alcibiade, voyant ſa malice, & s'étant abouchés ſecretement, réunirent les deux partis, & devenus par là les plus forts, ils firent que ce ban ne fut ni pour l'un ni pour l'autre, & qu'il tomba ſur Hyperbolus.

Nicias & Alcibiade ſe réuniſſent, & font tomber ce ban ſur Hyperbolus.

D'abord le Peuple ne fit qu'en rire & s'en divertir, mais enſuite ils prirent l'affaire plus ſerieuſement & en furent très-fâchés, dans la penſée que ce ban tombé ſur un ſujet ſi indigne, étoit flêtri & deshonoré. Car ils étoient perſuadés qu'il y avoit une ſorte d'honneur & de dignité dans cette punition, ou plûtôt que c'étoit une punition pour un Thucydide, pour un Ariſtide, & pour autres tels grands hommes, mais que c'étoit un très-grand honneur pour

' Les Atheniens ſe repentent d'avoir fait tomber un ban ſi noble ſur un perſonnage ſi indigne.

27. *De tout ceci il reſulte que la Fortune eſt une choſe ſur laquelle on ne peut aſſeoir de jugement ferme & ſolide.*] Plutarque dit ceci pour faire voir combien Nicias ſe trompa dans les meſures qu'il prit avec Alcibiade pour éviter d'ê-

pour un Hyperbolus, & que ce malheureux pouvoit tirer un très-grand sujet de vanité d'avoir été puni de ses vices comme les plus honnêtes gens l'étoient de leurs vertus. Et c'est aussi ce que Platon, le Poëte comique, fait entendre, lors qu'il dit en parlant de lui; *Il est vrai qu'il meritoit d'être châtié pour ses vices & pour ses mœurs corrompues; mais les flêtrissures dont il est couvert, n'étoient pas dignes du châtiment qu'il a reçu. L'Ostracisme n'a pas été inventé pour de vils esclaves.*

Ce ban de l'Ostracisme étoit une punition de la vertu.

Passage de Platon, Poëte comique.

Aussi depuis ce temps-là il n'y eut plus personne de banni du ban de l'Ostracisme; Hyperbolus fut le dernier; & Hipparchus, du Bourg de Cholarges, avoit été le premier, comme proche parent du Tyran. [27] De tout ceci il resulte que la Fortune est une chose sur laquelle on ne peut asseoir de jugement ferme & solide, & qui échappe à tous nos raisonnemens. Car si Nicias eût partagé le danger de ce ban avec Alcibiade, il seroit arrivé de deux choses l'une, ou il auroit été vainqueur, & auroit chassé son ennemi, & par là il seroit demeuré dans la Ville maître de tout, ou il auroit été vaincu & chassé lui-même, & en ce cas il seroit sorti de la Ville avant ses derniers malheurs, & auroit conservé la reputation de très-sage & très-excellent Capitaine. Je sai bien que Theophraste écrit que le bannissement d'Hyperbolus fut la suite & l'effet de la dissension de Phæax avec Alcibiade, & non pas de

Après Hyperbolus, le ban de l'Ostracisme fut si diffamé, qu'on ne s'en servit plus.

On ne sauroit asseoir de jugement certain sur la Fortune.

d'être banni. Il crut faire un grand coup pour sa fortune, & ce fut ce qui le perdit. Les voyes de la Fortune sont incomprehensibles, & l'aveuglement des hommes très-grand.

de Nicias. Mais la plûpart des Auteurs l'écrivent comme je viens de le raconter.

Les Ambassadeurs des Egestains & des Leontins arrivent à Athenes.

Nicias s'oppose de toutes ses forces à l'expedition de la Sicile.

L'ambition d'Alcibiade l'emporte sur lui.

Entêtement des Atheniens pour cette expedition.

Dans ce temps-là arriverent à Athenes les Ambassadeurs des Egestains & ceux des Leontins, pour presser les Atheniens de porter la guerre en Sicile. [28] Nicias s'opposoit de toutes ses forces à cette expedition, mais il fut vaincu par l'adresse & par l'ambition d'Alcibiade, qui avant le jour de l'Assemblée eut gagné & corrompu le Peuple par ses discours, en le remplissant de vaines esperances. De sorte que les jeunes gens dans les lieux d'exercice, & les vieillards dans leurs boutiques, & dans les lieux où ils s'assembloient pour causer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, & qu'à s'entretenir de la nature & de la qualité de la mer dont cette Isle est environnée, de la bonté de ses ports, & des plages qu'elle a du côté qui regarde l'Afrique. Car ils ne se proposoient pas la Sicile pour le prix de la guerre qu'ils entreprenoient, mais ils meditoient d'en faire leur place d'armes, & leur arsenal, d'où ils partiroient pour aller conquerir Carthage, & se rendre maîtres de toute l'Afrique & de la mer jusqu'aux colomnes d'Hercule.

Grands desseins des Atheniens.

Comme ils faisoient donc leurs preparatifs pour ce grand dessein, Nicias, qui s'y opposoit, n'eut pour lui ni le Peuple, ni les Nobles: car les riches, craignant que leur opposition

28. *Nicias s'opposoit de toutes ses forces à cette expedition, mais il fut vaincu par l'adresse & par l'ambition d'Alcibiade.*] Thucydide, qui a parfaitement detaillé toute cette Guerre dans son VI. Liv. rapporte la Harangue que Nicias fit en plein Conseil pour en detourner les Atheniens,

ſition ne fût mal interpretée, & qu'on ne crût qu'ils la faiſoient uniquement de peur de ſervir & de faire beaucoup de dépenſe pour équiper des Galeres, ſe tinrent en repos contre leur ſentiment.

Pour tout cela Nicias ne ſe rebuta point, & ne renonça point à ſon entrepriſe, mais dès que les Atheniens eurent paſſé le Decret, qui ordonnoit qu'on feroit la guerre, & qu'on le nommeroit le premier Général avec Alcibiade & Lamachus, dans la premiere Aſſemblée qui ſe tint enſuite il ſe leva, parla fortement contre ce projet pour en détourner les Atheniens, proteſta hautement contre ce Decret, & enfin il attaqua Alcibiade en perſonne, & lui reprocha que pour ſon profit particulier, & pour ſatisfaire ſon ambition, il engageoit ſa Ville dans une Guerre d'outre-mer très-dangereuſe, & qui ſeroit funeſte à la Republique. Mais il n'avança rien, au contraire ſa grande experience le fit juger plus propre à conduire cette entrepriſe, & rien ne parut plus capable d'en aſſurer le ſuccès que ſa timide & ſage prevoyance mêlée avec l'audace d'Alcibiade, & avec la douceur de Lamachus, & l'élection en fut d'autant mieux confirmée. D'ailleurs un des Orateurs, nommé Demoſtratus, celui qui excitoit le plus les Atheniens à cette Guerre, ſe leva & dit, qu'il alloit empêcher Nicias d'alleguer davantage ſes vaines excuſes, & en-

De Decret pour la guerre paſſé.

Nicias eſt nommé Général avec Alcibiade & Lamachus.

Nicias proteſte contre ce Decret, & n'oublie rien pour le faire caſſer.

Général timide & precautionné pour corriger l'audace d'un Général trop hazardeux.

niens, & celle qu'Alcibiade fit enſuite pour les y porter, & la ſeconde de Nicias pour faire voir les grands preparatifs qu'il falloit faire pour en aſſurer le ſuccès. Ce ſont trois chef-d'œuvres.

en même temps ayant proposé un Decret que les Généraux auroient un plein pouvoir de conseiller & de faire & à Athenes & en Sicile tout ce qu'ils jugeroient à propos, il porta le Peuple à le passer & autoriser.

Les Prêtres & les Sacrificateurs s'opposent à cette guerre.

Cependant on dit que les Prêtres & les Sacrificateurs alleguoient beaucoup de choses pour empêcher cette expedition; mais Alcibiade, qui avoit aposté d'autres Devins, faisoit courir quelques anciens Oracles, qui portoient, *qu'une grande gloire attendoit les Atheniens en Sicile*. Il lui arriva aussi en même temps des gens qui revenoient du Temple de Jupiter Ammon, qui lui rapporterent un Oracle du Dieu, où il étoit dit expressément, *que les Atheniens prendroient tous les habitans de Syracuse*.

Alcibiade aposte d'autres Devins pour l'autoriser par des Oracles.

Oracle rapporté du Temple d'Ammon.

Mais tout ce qui étoit contraire à ce dessein, oracles, presages, augures, tout le monde le cachoit, de peur de paroître troubler par de malheureux pronostics une entreprise formée sous d'heureux auspices, d'autant plus même qu'on voyoit que les signes les plus visibles & les plus clairs ne pouvoient les en détourner. [29] On fermoit les yeux à la mutilation des Hermes, ou Statuës de Mercure, qui un matin se trouverent toutes mutilées, hors une seule, qu'on appelloit l'Hermes d'Andocidès, qui avoit été consacrée par la Tribu Egeide, & qui étoit devant la maison, qui appartenoit alors à cet Andocidès; & l'on ne faisoit aucune attention à ce qui étoit arrivé

Cela est ordinaire dans ces occasions, la Religion est étouffée par la politique.

La mutilation des Hermes.

Prodiges arrivés dans le même temps, & ausquels on ne fit point d'attention.

29. *On fermoit les yeux à la mutilation des Hermes, ou Statuës de Mercure.*] Cette mutilation arriva justement dans ce temps-là. Ces Hermes, ou Statuës de Mercure, étoient

vé à l'autel des douze Dieux; car un jeune homme sauta tout à coup sur cet autel, se mit à cheval dessus, & avec une pierre il se coupa les parties. Dans le Temple de Delphes il y avoit une Statuë de Pallas toute d'or, qui étoit sur un palmier de bronze, offrande que la Ville d'Athenes avoit faite des dépouilles des Medes; une troupe de corbeaux étant volée sur cette Statuë, la bequeta pendant plusieurs jours, rongea le fruit du palmier, qui étoit d'or, & l'abbattit enfin.

Statuë de Pallas d'or massif sur un palmier de bronze. Offrande des Atheniens.

Les Atheniens, pour éluder ces presages, disoient que c'étoient des fictions imaginées par les habitans de Delphes, que les Syracusains avoient gagnés. Il y eut un Oracle qui ordonna aux Atheniens de faire venir de Clazomene à Athenes la Prêtresse de Minerve. Ils envoyerent donc chercher cette Prêtresse, & il se trouva qu'elle avoit nom *Hesychia*. Et tout ce que le Dieu ordonnoit à la Ville par cet Oracle, c'étoit sans doute de se tenir en repos. L'Astrologue Meton, soit qu'il fût effrayé par tous ces prodiges, soit que par les regles de son Art, ou par quelque raisonnement humain, il craignît l'issuë de cette guerre, car il y avoit quelque commandement, contrefit le fou & mit le feu à sa maison. D'autres disent qu'il ne supposa point de folie, mais qu'ayant mis le feu la nuit à sa maison, il alla le lendemain à l'Assemblée du Peuple dans un état très-pitoyable, & que là, comme si cet incendie étoit arrivé par

Un Oracle ordonne de faire venir de Clazomene la Prêtresse de Minerve.

Elle étoit appellée *Hesychia*. Presage qu'on devoit tirer de ce nom, qui signifie *repos*.

Meton, celebre Astrologue, contrefait le fou, & met le feu à sa maison.

étoient des Statuës quarrées, que les Atheniens, selon une ancienne coûtume, plaçoient aux portes de leurs maisons, & aux portes des Temples.

par accident, 30 il supplia les Citoyens d'avoir égard à son infortune, & de dispenser de ce voyage de Sicile son fils, qui devoit commander & defrayer une Galere, & qui étoit sur le point de s'embarquer.

Socrate averti par son bon Genie des malheurs de cette guerre.

31 Le Demon de Socrate donna en cette occasion à cet homme sage les signes ordinaires, dont il se servoit pour l'avertir de ce qui devoit arriver, & lui declara que ce voyage seroit funeste à la Ville. Socrate le dit dans le temps même à ses amis, & à plusieurs autres gens de sa connoissance, & le bruit s'en répandit aussi-tôt par-tout. Il y en eut même plusieurs qui furent fort troublés & fort découragés par les fêtes qui se rencontrerent justement dans les jours que l'on embarqua les troupes, & que l'on appareilla pour faire voile. Les femmes celebroient alors les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la Ville étoit pleine d'images de morts & de convois funebres, & retentissoit des cris & des gemissemens des femmes qui les suivoient & qui lamentoient, de sorte que tous ceux qui faisoient quelque compte de ces sortes de presages, étoient très-affligés, & craignoient beaucoup que tout ce grand appareil, & cet armement

Fêtes d'Adonis celebrées le jour qu'on s'embarquoit. V. les Remarques sur la Vie d'Alcibiade, Tome II. p. 425.

Pourquoi cette fête paroissoit de mauvais augure.

30. *Il supplia les Citoyens d'avoir égard à son infortune, & de dispenser de ce voyage de Sicile son fils.*] Ce Meton pouvoit gagner beaucoup en sacrifiant sa maison pour éloigner son fils de ce danger, & pour épargner la grande dépense qu'il auroit été obligé de faire pour l'équipement d'une Galere. La peur de perdre son fils, & cette vuë d'épargne pouvoient avoir autant de part à cette action, que la vuë des malheurs que son Art lui decouvroit.

31. *Le Demon de Socrate donna en cette occasion à cet homme sage les signes ordinaires dont il se servoit.*] C'est ce que

ment si brillant & si magnifique [32] ne perdît bientôt tout cet éclat, & ne se flêtrît comme une fleur.

Pour revenir à Nicias, de s'être toûjours opposé à cette expedition pendant qu'on en deliberoit dans l'Assemblée du Peuple, & après avoir été nommé Général, de ne s'être laissé, ni enfler par de vaines esperances, ni éblouïr par la grandeur & par l'importance de cet emploi, & d'avoir toûjours persisté dans son opposition sans jamais changer, c'est l'action d'un homme de bien, & d'un homme sage. Mais après avoir vu qu'il ne pouvoit ni détourner le Peuple de cette guerre par tous ses efforts, ni s'exempter de cette charge par ses prieres, & que le Peuple, le prenant pour ainsi dire au corps, le portoit & le mettoit à la tête de cette puissante Armée, alors il n'étoit plus temps de deployer sa craintive prevoyance, d'user de lenteur, jusqu'à regarder toûjours derriere lui comme un enfant, en repetant sans cesse que cette guerre étoit entreprise contre toute sorte de raison, & contre toutes les regles de la prudence, & qu'elle se faisoit malgré lui. Et il avoit grand tort [33] de refroidir par-là les deux autres Généraux, d'ab-

Nicias loué de s'être opposé à cette guerre, mais blâmé avec raison de tout ce qu'il fit après qu'elle eut été resoluë.

que Socrate dit lui-même dans le Theagès : *Vous pouvez encore savoir de beaucoup de nos Citoyens ce que je leur dis sur l'expedition de Sicile, & sur l'échec que notre Armée devoit y recevoir.*

32. *Ne perdît bien-tôt tout cet éclat, & ne se flêtrît comme une fleur.*] Ces sages Atheniens pensoient ainsi en tirant cet augure du peu de durée des plantes que l'on portoit à cette fête dans des cuvettes, & que l'on appelloit *les jardins d'Adonis.*

33. *De refroidir par-là les deux autres Généraux, d'abatre le courage des troupes.*] Cette censure de Plutarque est très-

La confiance & l'esperance affurent le succès des grandes entreprises.

d'abbattre le courage des troupes, & d'émousser cette pointe & cette fleur de confiance & d'esperance qui assurent le succès des grandes actions. Il falloit marcher d'abord aux ennemis, s'attacher à eux, [34] & en donnant des batailles, forcer la Fortune à rougir des maux qu'elle leur preparoit.

Differents avis des Généraux, celui de Lamachus etoit le seul bon.

Mais il fit tout le contraire, [35] car Lamachus ayant proposé d'aller descendre à Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles, & Alcibiade étant d'avis de commencer par faire revolter les Villes contre les Syracusains, & ensuite de marcher contre eux, il rejetta ces deux avis, & dit qu'il falloit aller tout doucement, côtoyer la Sicile tout alentour, faire voir leurs armes & leurs Galeres, [36] & de là s'en retourner promptement à Athenes, après avoir laissé seulement quelques troupes aux Egestains pour leur aider à se défendre. Cet avis rompit tous les projets des autres Généraux, & abbattit leur fierté & leur courage.

Avis de Nicias, qui étoit le plus mauvais.

Peu

très-juste. Dès qu'une chose est resoluë, il ne faut plus penser qu'aux moyens de la faire réussir, & celui qui l'a le plus combattuë, est obligé de la pousser comme si elle avoit passé par son avis.

34. *Et en donnant des batailles, forcer la Fortune à rougir des maux qu'elle leur preparoit.*] Cela me paroît fort beau. Il est souvent arrivé qu'un grand courage a obligé la Fortune à revenir à ceux qu'elle avoit abandonnés; c'est ainsi qu'Homere dit que de vaillans hommes ont forcé les destinées.

35. *Car Lamachus ayant proposé d'aller descendre à Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles.*] C'étoit le seul bon avis, & il en donnoit de bonnes raisons. *Lamachus dit*, ce sont les termes de Thucydide, Liv. VI. *qu'il falloit aller droit à Syracuse, & donner tout au plûtôt un grand combat devant ses murailles pendant que*

les

Peu de temps après, les Atheniens ayant mandé Alcibiade, pour lui faire son procès, Nicias resté avec le titre de second Général, mais étant en effet le premier en autorité, ne cessa jamais d'user de remises, tantôt en se tenant en repos sans rien entreprendre, tantôt en ne faisant que tourner çà & là le long des côtes, tantôt en perdant le temps à consulter & à deliberer, de sorte que cette fleur d'esperance, qui brilloit dans ses troupes, fut fanée & flêtrie; & au contraire la crainte & la frayeur, dont les ennemis avoient été saisis à la premiere vuë de cette Armée si puissante & si formidable, furent écoulées avant qu'il eût rien entrepris.

Alcibiade rappellé pour être jugé sur la mutilation des Hermes.

Remises de Nicias, la cause de l'échec que les Atheniens reçurent en Sicile.

Il est vrai qu'avant le départ d'Alcibiade, ils s'avancerent vers Syracuse avec soixante Galeres, dont ils en mirent cinquante en bataille à l'entrée du port, & envoyerent les dix autres dans le port pour reconnoître la place. Celles-ci, s'étant avancées jusqu'au pied des murailles, [37] firent crier par un Heraut, *que les*

les Syracusains étoient effrayés, & qu'ils n'avoient fait aucuns preparatifs. Car une Armée est d'abord terrible, quand elle n'est point attenduë, au lieu que si elle ne fait que traîner & que differer avant que de paroître, elle trouve les gens revenus de leur frayeur & pleins de mépris, quand ils la voyent, &c.

36. *Et de là s'en retourner promptement à Athenes.*] On ne comprend pas comment un homme aussi sage & un aussi grand Capitaine que Nicias donnoit un avis si peu sensé; car par-là il perdoit tout le fruit de cet armement, en donnant aux Siciliens le temps de se preparer. Mais il faut entrer dans ses vuës, il ne cherchoit qu'à éluder cette guerre, & à porter les Atheniens à s'en deporter par les grandes difficultez qu'ils y trouveroient.

37. *Firent crier par un Heraut, que les Leontins n'avoient qu'à rentrer en possession de leur Ville & de leurs terres.*] Ils firent

les Leontins n'avoient qu'à rentrer en possession de leur Ville & de leurs terres. En même temps elles prirent une Galere des ennemis qui portoit les Tables où étoient écrits par nom & surnom tous les Syracusains selon leurs Tribus. Jusques-là elles avoient toûjours été gardées loin de la Ville dans le Temple de Jupiter Olympien. Mais alors on les avoit fait venir pour faire le dénombrement de ceux qui étoient en âge de porter les armes. Ces Tables ayant donc été prises par les Atheniens & portées aux Généraux, quand on vit ce nombre infini de noms qui comprenoient tout le Peuple de Syracuse, [38] les Devins furent consternés dans la crainte que ce ne fût là l'accomplissement de l'Oracle, qui portoit, *que les Atheniens prendroient tous les Syracusains.* Cependant on prétend [39] que cet Oracle fut accompli à la lettre par un autre exploit des Atheniens, lorsque Callippus, après avoir tué Dion, se rendit maître de Syracuse.

Tables où étoit tout le dénombrement des Syracusains, prises par une Galere des Atheniens.

Les Devins en sont consternés, & pourquoi.

Alcibiade étant parti de Sicile avec peu de gens, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias. Car Lamachus étoit bien homme de grand courage, plein de justice, & qui ne s'épargnoit nullement dans les combats, mais si

Caractere de Lamachus.

firent crier par un Heraut que les Atheniens venoient pour ramener les Leontins dans leur patrie, en vertu de la parenté & de l'alliance qui étoit entre eux, c'est pourquoi tous les Leontins, qui étoient à Syracuse, n'avoient qu'à se retirer hardiment & sans aucune crainte, auprès des Atheniens leurs amis & leurs bienfaicteurs.

38. *Les Devins furent consternés dans la crainte que ce ne fût là l'accomplissement de l'Oracle, qui portoit, que les Atheniens prendroient tous les Syracusains.*] Car il n'en falloit pas

si pauvre & si simple que toutes les fois qu'il avoit commandé l'Armée, dans les comptes qu'il rendoit à son retour, il n'oublioit jamais de marquer, *tant pour son habit, tant pour ses pantousles*. Comptes que rendoit Lamachus. Au lieu que Nicias étoit un homme fier de toutes ses grandes qualités, & surtout de sa reputation & de ses richesses. On dit qu'un jour dans une autre occasion les Généraux Atheniens étant assemblés dans le Conseil pour deliberer sur une affaire importante, Nicias ordonna au Poëte Sophocle, qui étoit un des Généraux, de dire le premier son avis parce qu'il étoit le plus vieux. Le Poëte Sophocle, un des Generaux des Atheniens. *Je suis vrayement le plus vieux, si l'on compte les années*, lui répondit Sophocle, *mais vous êtes mon ancien, si l'on a égard au merite & aux services que vous avez rendus*. Grande modestie de Sophocle. Ainsi donc Nicias tenant alors Lamachus comme à ses ordres, quoiqu'il fût plus homme de guerre que lui & meilleur Capitaine, usant toûjours avec timidité & lenteur de ses forces, & ne faisant que roder autour de la Sicile toûjours loin des ennemis, il releva leur audace. Lamachus plus grand homme de guerre que Nicias. Ensuite étant allé mettre le siege devant Hybla, qui n'étoit qu'une petite Ville, & l'ayant levé peu de jours après, il tomba dans un très-grand mépris.

pas davantage pour justifier l'Oracle. Dans le texte je croi qu'il y a une faute, & qu'au lieu de λέγοντες, il faut lire, λέγοντος, en le rapportant à χρησμῷ à l'Oracle; car c'étoit l'Oracle qui portoit, que *les Atheniens prendroient tous les Syracusains*, & c'est ainsi qu'on lit dans un manuscrit.

39. *Que cet Oracle fut accompli à la lettre par un autre exploit.*] Au lieu de ἀλλ' ἕτερον φασὶν ἔργον, il est mieux de lire comme dans quelques manuscrits, ἀλλ' ἑτέρῳ φασὶν ἔργῳ, &c.

40. Et

pris. Enfin il ſe retira à Catane ſans avoir fait d'autre exploit que de ruïner Hyccara, petit Bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'étoit la Courtiſane Laïs, qui fort jeune encore alors fut venduë parmi les autres priſonniers, & menée dans le Peloponeſe.

La Courtiſane Laïs priſe dans le Bourg d'Hyccara.

Sur la fin de l'Eté il eut nouvelles que les Syracuſains, ayant repris courage, ſe diſpoſoient à venir l'attaquer les premiers, & déja leur Cavalerie venoit avec inſolence l'inſulter juſques dans ſon camp, luï demandant avec de grandes riſées, *s'il n'étoit pas plûtôt venu pour s'établir à Catane, que pour ramener les Leontins dans leurs maiſons.*

Ce ne fut qu'avec la derniere peine que Nicias ſe reſolut enfin à profiter de cette occaſion, & à faire voile à Syracuſe. Mais comme il vouloit avoir le temps d'établir ſon camp devant la place [40] & d'y prendre ſes quartiers ſûrement & en repos, il envoya ſecretement de Catane à Syracuſe un homme, comme un transfuge, pour donner avis aux Syracuſains que s'ils vouloient ſurprendre le camp des Atheniens ſans défenſe & ſe rendre maîtres de leurs armes & de leurs bagages ſans coup ferir, ils n'avoient qu'à venir avec leur Armée un certain jour qu'il leur marquoit; car les Atheniens paſſant la plus grande partie du temps dans la Ville, les habitans, amis des Syracuſains, avoient reſolu, ſi-tôt qu'ils les verroient arriver, de ſe ſaiſir des portes & de met-

Stratageme de Nicias.

40. *Et d'y prendre ſes quartiers ſurement & en repos.*] Il ſavoit bien, dit Thucydide, qu'il lui ſeroit impoſſible de réuſſir s'il tentoit une deſcente contre des gens preparez à le recevoir, encore moins s'il entreprenoit de marcher à

mettre le feu à leur Flotte; que déja le nombre de ceux qui avoient fait ce complot, étoit très-grand, & qu'ils n'attendoient que leur approche.

Voilà le plus grand exploit de guerre que Nicias ait fait en Sicile, car ayant obligé par ce stratageme les ennemis de sortir de leur Ville avec toutes leurs troupes, & de la laisser sans défense, il y arriva de Catane avec toute sa Flotte, se rendit d'abord maître de tous les ports, & choisit tout à son aise pour son camp un lieu avantageux, où les ennemis ne pourroient se prévaloir contre lui de ce qui les rendoit les plus forts, & d'où il pourroit leur faire la guerre sans nul empêchement, avec ce qui faisoit le plus sa force & sa confiance.

Nicias se rend maître de tous les ports de Syracuse, & établit son camp devant la place.

Les Syracusains, arrivés à Catane, & se voyant si honteusement trompés, s'en retournerent tout court à Syracuse, & pleins de depit ils se mirent en bataille devant les murailles; Nicias sortit de ses retranchemens, les attaqua & les battit. Il ne leur tua pourtant pas beaucoup de monde, car leur Cavalerie arrêta la poursuite. Et comme Nicias avoit rompu tous les ponts, qui étoient sur la riviere, il donna lieu au Capitaine Hermocrate de dire en encourageant les Syracusains, *Nicias est plaisant, il est à la tête d'une Armée pour ne pas combattre, comme s'il étoit venu pour toute autre chose que pour le combat.* Mais malgré ce bon mot Nicias combattit & les Sy-

Il bat les Syracusains en bataille rangée.

Bon mot d'Hermocrate sur ce que Nicias avoit rompu les ponts.

à eux par terre & à découvert, car comme il n'avoit point de Cavalerie, & que les ennemis en avoient une très-bonne & très-nombreuse, il auroit beaucoup à souffrir.

41. Leur

Les Syracusains, au lieu de quinze Generaux qu'ils avoient, n'en nomment que trois, Hermocrate, Heraclide & Sicanus.

Syracusains furent battus. [41] Leur épouvante & leur frayeur furent même si grandes qu'au lieu de quinze Généraux, qu'ils avoient alors, ils n'en nommerent que trois, auxquels le Peuple promit par serment qu'il les laisseroit maîtres absolus de resoudre & d'executer tout ce qu'ils jugeroient à propos sans attendre de nouveaux ordres.

Le Temple de Jupiter Olympien étoit assez près du camp des Atheniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or & d'argent, que la Religion des Rois & des Peuples y avoit consacrées. Nicias, differant de jour en jour d'envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, & donna le temps aux Syracusains d'y faire passer un détachement pour le défendre, ce qu'il fit à dessein, [42] dans la crainte que ses Soldats venant à piller ce Temple, le public n'en retireroit aucun profit, & que le sacrilege retomberoit sur lui seul.

Scrupule de Nicias, qui marque sa pieté.

La

41. *Leur épouvante & leur frayeur furent même si grandes, qu'au lieu de quinze Generaux, qu'ils avoient alors, ils n'en nommerent que trois.*] Plutarque attribue ici à leur épouvante & à leur frayeur, ce qui ne fut que l'effet de leur prudence; car ils ne prirent ce parti de diminuer le nombre de leurs Generaux, que sur ce qu'Hermocrate dans le Conseil, qui fut tenu après la bataille, leur representa que cet échec leur étoit arrivé en partie par le grand nombre de leurs Generaux; ils en avoient quinze, n'y ayant rien de plus nuisible dans une Armée que la quantité des Commandans, selon cette sentence d'Homere, *la pluralité de Chefs n'est point bonne.* C'étoit même trop d'en nommer trois.

42. *Dans la crainte que ses Soldats venant à piller ce Temple, le public n'en retireroit aucun profit, & que le sacrilege en retomberoit sur lui seul.*] Un Général est très-louable de

La nouvelle de cette grande victoire fut bien-tôt portée dans toute la Sicile, mais Nicias n'en tira pas le moindre avantage, car peu de jours après il ramena ses troupes à la Ville de Naxe, où il hyverna, consumant de grandes provisions avec une si grosse Armée, & ne faisant que de très-petites choses avec quelques Siciliens, qui s'étoient venu rendre à lui. De sorte que les Syracusains revenus de leur consternation & pleins d'audace retournerent à Catane, ravagerent tout le Païs, & brûlerent le camp des Atheniens. Et de tout cela on rejettoit la faute sur Nicias, qui à force de raisonner, de differer, & de se précautionner, perdoit tout le temps d'agir; mais quand il faisoit tant que de mettre la main à l'oeuvre, personne ne pouvoit rien trouver à reprendre dans ses actions, car il étoit aussi vif & aussi ardent à executer, que timide & lent à entreprendre.

Grande faute de Nicias.

Ville entre Catane & Syracuse.

Nicias aussi ardent à executer que lent à entreprendre.

Ayant fait dessein de ramener pour la seconde fois son Armée devant Syracuse, il se con-

Il ramene son Armée devant Syracuse.

de respecter les Temples chez les ennemis mêmes, il ne fait pas la guerre aux Dieux. Dans le I. liv. de l'Iliade Homere fait entendre que les Grecs épargnerent Chrysa, Cilla & Tenedos, Villes voisines d'Ilion, & n'y commirent aucun desordre, à cause du grand respect qu'ils avoient pour le Dieu qui y présidoit. J'ai vu des gens qui soûtenoient que Nicias, en s'empêchant de toucher aux richesses immenses, dont ce Temple étoit rempli, avoit poussé trop loin son scrupule. Ne dépendoit-il pas de lui de prendre ses mesures, pour empêcher ce Temple d'être pillé, & pour faire servir tous ces thresors à son Armée? Pourquoi laisser ce secours à ses ennemis? La superstition, disoient-ils, est un méchant fonds pour la guerre; mais pour moi je trouve ce scrupule de Nicias très-juste & trèsbien fondé.

Sa prudence & sa diligence.

conduisit avec tant de prudence, & mena la chose avec tant de diligence, & en même temps avec tant de sûreté, qu'il fut arrivé avec sa Flotte dans la Peninsule de Thapse, qu'il eut fait sa descente, & qu'il se fut rendu maître du Fort d'Epipoles, avant que les Syracusains en eussent le vent. Il battit en cette occasion quelques troupes d'Infanterie, qu'ils avoient envoyées au secours du Fort, fit trois cens prisonniers, & mit en fuite leur Cavalerie, qui passoit pour invincible. Mais ce qui étonna le plus les Siciliens, & qui parut incroyable aux Grecs, c'est qu'en très-peu de temps il eut environné d'une bonne muraille la Ville de Syracuse, qui n'est pas moins grande qu'Athenes, & qui par l'inégalité de son terrein, par le voisinage de la mer, & par les marais, qui l'entourent, est plus difficile à envelopper d'un mur. Cependant il s'en fallut bien peu que ce grand ouvrage ne fût entierement achevé, quoique Nicias ne jouît pas d'une bonne santé, à cause des soins qui l'occupoient sans cesse, & qu'il fût même attaqué d'une colique nefretique, à laquelle il est juste d'imputer ce qui manque à cet ouvrage pour sa derniere perfection.

Près de Syracuse, elle est jointe au Continent par une petite langue de terre.

Nicias environne Syracuse d'une bonne muraille.

Il est attaqué d'une colique nefretique.

Pour moi je ne saurois que je n'admire les soins

43. *Ici gisent ces braves Soldats, qui ont battu huit fois les Syracusains, autant de fois que les Dieux ont été neutres.*] C'étoit un point de la Theologie Payenne, que Dieu assistoit quelquefois les hommes, & étoit la cause de leurs succès, & que quelquefois aussi il les laissoit agir par leurs propres forces. On trouve ce sentiment établi dans Homere, qui dit au commencement du XIII. liv. de l'Iliade : *Après que Jupiter eut ouvert à Hector & aux Troyens le chemin des vaisseaux, il les laissa soûtenir seuls les travaux & les dangers de cette journée.* C'est

infatigables du Général & le courage invincible des Soldats dans les divers succès qu'ils eurent. Le Poëte Euripide, après leur défaite même, & après qu'ils eurent été tués, fit pour eux cette glorieuse Epitaphe : [43] *Ici gisent ces braves Soldats, qui ont battu huit fois les Syracusains, autant de fois que les Dieux ont été neutres.* Et ils ne les ont pas battus huit fois seulement, mais plus souvent encore avant que les Dieux & que la Fortune se fussent élevés contre eux, comme ils s'éleverent dans le temps qu'ils étoient parvenus au plus haut degré de leur puissance. Nicias se trouva en personne à la plûpart de toutes ces actions, forçant son corps foible & extenué. Mais lorsque sa maladie fut dans sa force, il se vit obligé de garder le lit, & il ne retint qu'un petit nombre de gens pour le servir.

Epitaphe qu'Euripide fit pour les Atheniens tués en Sicile.

Nicias obligé de garder le lit.

Cependant Lamachus, commandant seul l'Armée, profita de cette occasion pour combattre les Syracusains, qui travailloient à tirer une muraille depuis la Ville jusqu'à l'enceinte des Atheniens, pour les couper & pour les empêcher de l'achever. Comme dans tous ces combats les Atheniens avoient ordinairement l'avantage, il arriva un jour qu'emportés par la victoire ils poursuivirent les Syracusains

Lamachus profite de cette occasion pour combattre seul.

C'est cet esprit qu'Euripide a suivi dans cette épitaphe très-fiere ; mais c'est une doctrine fausse & impie. Les hommes n'agissent par leurs propres forces, que quand ils font mal. Si quelqu'un avoit demandé à Euripide, qui vous a dit que les huit fois que les Atheniens ont battu les Syracusains, ils les ont battus parce que les Dieux ont été neutres ; & non pas plûtôt parce que les Dieux les ont assistez, & leur ont donné la force de vaincre, qu'auroit-il répondu ?

sains trop loin, & avec assez de desordre; Lamachus, resté seul avec une poignée de gens, s'arrêta pour soûtenir tout l'effort de la Cavalerie ennemie, qui venoit fondre sur lui. Cette Cavalerie étoit commandée par Callicrate, bon homme de guerre, & distingué par sa valeur; cet Officier devançant sa troupe, défie Lamachus au combat. Lamachus pousse à lui & reçoit le premier une blessure mortelle; mais il le joint & le perce de son épée, de sorte que dans le même moment ils tombent tous deux sans vie aux pieds de leurs chevaux. Les Syracusains, demeurés maîtres du corps & des armes de Lamachus, l'enlevent, & sans perdre un moment vont à bride abattue pour gagner les retranchemens des Atheniens, où Nicias étoit au lit sans avoir auprès de lui aucunes troupes pour se défendre. Cependant averti de leur approche, il fait de necessité vertu, il se leve, & voyant le grand danger dont il est menacé, il ordonne à ses gens de mettre promptement le feu à tout le bois qui étoit devant les retranchemens pour les machines, & aux machines mêmes. Cela arrêta les Syracusains, & sauva Nicias, les retranchemens, & toutes les richesses des Atheniens, car les ennemis voyant cette flamme qui s'élevoit par gros tourbillons, se retirerent.

Combat de Callicrate, Général de la Cavalerie, & de Lamachus. Ils se tuent tous deux.

Les Syracusains vont attaquer les retranchemens des Atheniens. Nicias se leve & fait mettre le feu à ses machines pour se sauver.

Après ce combat Nicias resta seul Général avec de grandes esperances, car plusieurs Villes

Nicias reste seul Général.

44. *Il ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe.*] Cette faute de Nicias fait voir que même dans les plus grands succès, il ne faut rien negliger de ce que la prudence ordonne pour les assurer, & que la moindre negligence

les se rendoient à lui, & de tous côtés il lui arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour son Armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires prenoient un bon train & qu'il étoit favorisé de la Fortune. Déja même les Syracusains n'esperant plus de pouvoir défendre leur Ville, lui faisoient des propositions d'accommodement, & Gylippe, qui venoit à leur secours de Lacedemone, ayant appris en chemin l'extremité où ils étoient reduits, environnés d'une bonne muraille qui les resserroit, continua sa route, non plus dans le dessein de defendre la Sicile, qu'il croyoit déja entre les mains des Atheniens, mais pour conserver aux Peuples d'Italie les Villes qu'ils y avoient, s'il en étoit encore temps, & si cela étoit possible. Car la Renommée avoit répandu de tous côtés que les Atheniens étoient déja maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête un Capitaine, que sa prudence & les faveurs de la Fortune, rendoient invincible. Nicias lui-même, rassuré contre son naturel, & se confiant outre mesure dans ses forces & dans ses grands succès, & qui plus est, persuadé par les nouvelles secretes qu'il avoit tous les jours de Syracuse, & par les gens qu'on lui envoyoit, qu'il alloit incessamment avoir la Ville par composition, [44] il ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, & ne mit aucuns Gardes pour l'empêcher d'aborder; de sorte qu'à

Il est favorisé de la Fortune.

Syracuse commence à parlementer.

Gylippe, qui vient avec un secours de Lacedemone, n'espere pas la sauver.

Confiance outrée de Nicias.

Grande faute de Nicias qui laisse arriver Gylippe.

gence peut faire perdre ce que l'on a acquis par les plus grands exploits. Que Nicias eût envoyé le moindre detachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il étoit maître de Syracuse, & tout étoit fini.

qu'à la faveur de cette negligence, & de ce mépris Gylippe aborda en Sicile dans un bateau de passage, sans qu'on en fût rien dans le camp de Nicias. Il descendit fort loin de Syracuse, & assembla une grosse Armée. Les Syracusains savoient si peu son arrivée & l'attendoient si peu, qu'ils avoient convoqué ce jour-là une Assemblée pour regler les articles de la capitulation qu'on devoit presenter à Nicias, & qu'il y en avoit déja plusieurs qui s'y étoient rendus, & qui disoient qu'on devoit hâter la capitulation, avant que la Ville fût entierement enfermée; car il ne restoit plus qu'une très-petite partie de la muraille à faire, & elle alloit bientôt être achevée, les materiaux étant tout prêts & déja portés sur le lieu.

Les articles de la capitulation devoient être reglés le jour que Gylippe arriva.

45 Dans ce moment, & sur le point de ce pressant danger, un Officier, nommé Gongylus, arrive de Corinthe sur une Galere à trois rangs de rames. A son arrivée tout le monde s'assemble en foule autour de lui. Il leur dit que Gylippe arrive incessamment, & qu'il est suivi de plusieurs autres Galeres qui viennent à leur secours. Les Syracusains n'osent ajoûter foi à ces nouvelles, & comme ils sont en balance, ils voyent arriver un courrier de Gylippe, qui leur ordonne de sortir en armes au devant de lui. Alors ils reprennent cou-

Arrivée de Gongylus à Syracuse, qui apprend aux assiegés l'arrivée de Gylippe.

Il est suivi d'un courrier de Gylippe.

45. *Dans ce moment, & sur le point de ce pressant danger, un Officier, nommé Gongylus, arrive de Corinthe.*] Ce n'est ici qu'une narration très-simple & très-naturelle. La verité bien menagée par un habile Ecrivain, fournit souvent des surprises aussi agréables que pourroit faire l'art le plus ingenieux; il n'y a point de Tragedie où l'on trouve un moment plus vif & un denouement plus sur-

courage, & pleins d'esperance ils vont s'armer.

Dès que Gylippe fut arrivé devant la place, il met ses troupes en bataille; Nicias de son côté y met aussi les siennes, & les deux Armées étant en présence toutes prêtes à charger, Gylippe mettant à terre ses armes, envoye un Heraut aux Atheniens, leur dire qu'il leur donne toute sûreté pour se retirer s'ils veulent abandonner la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à cette proposition; mais quelques-uns de ses Soldats se mettant à rire, demanderent au Heraut, *si l'arrivée d'une Cappe Lacedemonienne & d'un méchant bâton rendoit tout d'un coup la situation des Syracusains bien meilleure, & les mettoit en état de mépriser les Atheniens bien plus forts que Gylippe, & qui venoient tout fraîchement de rendre aux Lacedemoniens trois cens de leurs prisonniers, qu'ils avoient dans les fers, & tous plus chevelus que lui.*

Nicias & Gylippo mettent leurs Armées en bataille.

Gylippe envoye un Heraut aux Atheniens. La proposition qu'il leur fait.

Les Soldats de Nicias se moquent de cette proposition.

Timée écrit que les Siciliens ne firent pas grand cas de Gylippe ni d'abord, ni dans la suite, car dès qu'ils eurent connu son avarice & son insatiable avidité, ils le mépriserent, & à son arrivée ils firent des railleries piquantes sur sa cappe & sur ses longs cheveux. Cependant le même Historien ajoûte dans la suite que dès que Gylippe parut, [46] comme on

Gylippe méprisé à cause de son avarice & de son insatiabilité.

surprenant & plus agréable, que celui qui se trouve dans cette simple narration.

46. *Comme on dit que les oiseaux s'assemblent autour de la chouette, dès qu'ils la voyent.*] Je ne sai pas sur quoi cela est fondé. Je m'imagine que comme la chouette étoit consacrée à Minerve, on avoit fondé sur cela cette opinion que les autres oiseaux s'assembloient autour d'elle,

On dit que tous les oiseaux s'assemblent autour de la chouette.

on dit que les oiseaux s'assemblent autour de la chouette dès qu'ils la voyent, les Syracusains s'assemblérent de même autour de lui, prêts à le suivre. Et cela est beaucoup plus vrai-semblable que tout ce qu'il a dit auparavant. Car les Syracusains voyant dans cette cappe & dans ce bâton la marque & la dignité de Sparte, se rangerent autour de lui avec toute sorte de respect & d'obeïssance. Aussi Thucydide écrit que le salut de la Sicile fut l'ouvrage de Gylippe seul; & non-seulement Thucydide, Philistus Syracusain, & témoin oculaire de tout ce qui se passa, dit la même chose.

Gylippe battu dans un premier combat.

Dans le premier combat les Atheniens eurent l'avantage, & tuerent quelques Syracusains. Gongylus de Corinthe fut aussi tué. Mais le lendemain Gylippe fit bien voir ce que c'est que l'experience d'un grand Capitaine; car avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, & dans les mêmes lieux, 47 en changeant seulement son ordonnance

se, comme autour de leur Reine pour lui rendre hommage.

47. *En changeant seulement son ordonnance de bataille.*] Car il s'apperçut, & il le dit même à ses troupes, que sa deffaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la sienne, de ce que les ayant mis en bataille entre des murailles où ils étoient trop serrez, il leur avoit rendu inutiles leur Cavalerie & leurs gens de trait.

48. *Il continua celle que les Syracusains avoient commencée, & en coupant celle des Atheniens, il les empêcha de l'achever.*] Ce texte de Plutarque n'auroit pas été intelligible, si on n'avoit le passage de Thucydide d'où il a été pris; & ce n'est que pour ne l'avoir pas eu devant les yeux, que les Interprêtes s'en sont si mal tirez, & l'ont laissé dans une obscurité impenetrable. Voici les paroles de Thucydide, Livre VII. [illegible]

nance de bataille, il défit les Atheniens, & les mena battant jusques dans leur camp. Ensuite se servant des pierres & des materiaux qu'ils avoient apportés pour achever leur muraille, [48] il continua celle que les Syracusains avoient commencée, & en coupant celle des Atheniens, il les empêcha de l'achever; de maniere qu'ils ne pouvoient plus en tirer aucun avantage contre eux, quand même ils auroient remporté la victoire.

Gylippe bat à son tour les Atheniens, en changeant seulement son ordre de bataille.

Après cet heureux succès les Syracusains reprenant courage, armerent plusieurs Galeres, & sortant en campagne avec leur Cavalerie & leurs valets, ils firent beaucoup de prisonniers, & Gylippe alla lui-même par toutes les Villes pour les solliciter de se joindre à lui, & il en gagna la plus grande partie, qui lui obéïrent, & lui donnerent de puissants secours. De sorte que Nicias retombé dans ses premieres défiances, & considerant le changement si soudain de ses affaires, recommen-

κοδομήσαντες καὶ παρελθόντες τὴν τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν, ὥστε μηκέτι μήτε αὐτοὶ κωλύεσθαι ὑπ' αὐτῶν, ἐκείνους τε καὶ παντάπασιν ἀπεστερηκέναι, εἰ καὶ κρατοῖεν, μὴ ἂν ἔτι σφᾶς ἀποτειχίσαι. *La nuit suivante les Syracusains prévinrent les ennemis, & continuerent leur muraille, en la poussant au de-là de celle des Atheniens qu'ils couperent; de sorte que ni eux ne pouvoient être empêchez par les Atheniens, ni les Atheniens, quand même ils remporteroient la victoire, ne pouvoient s'empêcher d'être comme assiegés & hors d'état de tirer aucun secours de leur muraille.* Ce que Thucydide a dit παροικοδομήσαντες καὶ παρελθόντες τὴν τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν, c'est ce que Plutarque a expliqué παροικοδομῶν εἰς διαστολὰς ἀπέκοψε τὸν ἐκείνων παρατειχισμόν. *En poussant sa muraille au travers de celle des Atheniens qu'il coupa, il la leur rendit entierement inutile.*

mença à perdre courage, & non content d'envoyer aux Atheniens des gens pour leur representer l'état des choses, il leur écrivit encore très-fortement pour les presser de lui envoyer une autre Armée, ou de retirer la sienne de Sicile, & en même temps pour les supplier de vouloir le décharger du commandement à cause de sa maladie.

Thucydide rapporte cette Lettre qui est pleine de sens.

Nicias perd courage, & demande à être déchargé du commandement.

Avant que les Atheniens eussent reçu ses Lettres, ils avoient été sur le point de lui envoyer une nouvelle Armée; mais l'envie qu'avoient excitée ses premiers succès, si heureux pour sa patrie, & si glorieux pour lui, avoit fait retarder cet envoi sous divers prétextes. Ses malheurs firent un effet tout contraire, on se hâta de lui envoyer ce secours, & il fut resolu sur le champ, que des deux Généraux, qu'on nomma pour ses Collegues, Demosthene & Eurymedon, le premier partiroit au commencement du Printemps avec toute la Flotte qu'on alloit preparer, & qu'Eurymedon partiroit le premier sans attendre la fin de l'Hyver avec dix Galeres, ce qu'il fit. Il porta à Nicias six vingt talens, avec la nouvelle, qu'en attendant que Demosthene pût arriver en Sicile, les Atheniens avoient nommé deux des Officiers qui étoient auprès de lui, Menandre & Euthydeme, pour l'aider & le soulager.

Malheureux effet de l'envie.

Les Atheniens envoyent du secours à Nicias, & nomment deux Généraux pour ses Collegues.

Six vingt mille ecus.

Les Atheniens donnent à Nicias deux de ses Officiers pour l'aider, en attendant l'arrivée de Demosthene.

Pendant que Demosthene se prepare à faire voile, Nicias est attaqué tout à coup par terre & par mer avec un succès bien different. D'abord une partie de sa Flotte est vaincuë par la Flotte des Syracusains, mais ensuite il bat la Flotte victorieuse, la met en fuite, coule dix de ses Galeres à fond, & tuë beaucoup de mon-

Nicias, dont une partie de la Flotte est vaincuë, bat la Flotte victorieuse.

monde. Il ne fut pas si heureux par terre, car n'ayant pu secourir assez promptement ses troupes, Gylippe prit d'assaut le Fort de Plemmyrion, malgré le triple mur qui le défendoit, se rendit maître de tout l'argent, de toutes les provisions, & de tout l'équipage de plusieurs Galeres, dont il étoit rempli, & passa au fil de l'épée, ou fit prisonniers, la plus grande partie de ceux qui le gardoient. Mais ce qui est plus considerable encore, il ôta par-là à Nicias la facilité des convois, car pendant qu'il tenoit Plemmyrion, le transport des vivres étoit sûr & prompt, au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile & hazardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce Fort. D'ailleurs les Syracusains étoient persuadés que l'échec, qui étoit arrivé à leur Flotte, ne venoit pas de la force & de la superiorité des ennemis, mais seulement du desordre où ils s'étoient jettés eux-mêmes en les poursuivant. C'est pourquoi ils se preparoient à un *second* combat naval, avec un appareil plus éclatant & plus magnifique. Mais Nicias ne vouloit point tenter la fortune de ce second combat, disant que dans le temps qu'ils attendoient à toute heure une nouvelle Flotte, & un grand renfort, que Demosthene leur amenoit en diligence, c'étoit une folie que d'aller hazarder un combat avec des troupes inferieures, déja fatiguées & mal pourvuës.

C'étoit un Château à l'entrée du grand port.

Prudence de Nicias.

Au contraire Menandre & Euthydeme, qui venoient d'être nommés pour partager le commandement de l'Armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Demosthene, piqués d'ambition & de jalousie contre ces deux Généraux, se hâ-

Les malheurs que cause une folle ambition.

Mais cette gloire auroit été bien plus sûre s'ils avoient attendu le renfort.

toient de faire quelque exploit éclatant avant l'arrivée de l'un, & de surpasser la gloire de l'autre. Le prétexte qu'ils prenoient, c'étoit la gloire d'Athenes, & ils soûtinrent avec tant d'ardeur, qu'elle étoit entierement perduë & ruïnée, si l'on évitoit le combat, que presentoient les Syracusains, qu'enfin ils forcerent Nicias à donner la bataille, [49] où il fut défait par la ruse d'Ariston de Corinthe, le plus excellent Pilote que les Syracusains eussent dans leur Armée. Toute la pointe gauche de la Flotte des Atheniens fut défaite, comme l'écrit Thucydide, & ils perdirent beaucoup d'hommes & de vaisseaux.

Nicias forcé par ses Collegues de donner la bataille.

Il est défait par la ruse d'Ariston, excellent pilote.

Cette perte jetta Nicias dans la derniere consternation. Tous les malheurs, qui lui sont arrivés pendant qu'il a été seul Capitaine en chef, lui reviennent dans l'esprit, & en voici un plus grand qu'il s'est attiré par la faute que lui ont fait commettre ses Collegues. Comme il est dans ce desespoir, les ennemis voyent au dessus du port la Flotte de Demosthene dans un appareil très-magnifique & qui leur paroît très-formidable. Car il vient avec soixante & treize Galeres montées par cinq mille combattans, & environ trois mille, tant archers que frondeurs & gens de trait, richement parées, leurs proües ornées d'écla-

Arrivée de la Flotte de Demosthene.

49. *Où il fut défait par la ruse d'Ariston de Corinthe.*] Cet Ariston de Corinthe avoit pris le parti des Syracusains ; c'étoit le plus excellent Pilote qu'ils eussent. Thucydide raconte la ruse dont il se servit, & que Plutarque n'explique point. Il dit qu'il conseilla aux Capitaines de Galeres d'envoyer à la Ville dire qu'on vînt tenir le marché sur le rivage, afin que les Matelots n'eussent qu'à descendre pour repaître, & qu'incontinent ils fussent

tantes enseignes, équipées de bons rameurs, commandées par de bons Officiers, & retentissant du bruit des clairons & des trompettes, & il s'avance ainsi fierement comme en pompe triomphale pour effrayer les ennemis.

Voilà donc les Syracusains retombés dans leurs premieres allarmes; ils ne voyent ni fin ni treve à leurs maux; leurs travaux passés, leurs blessures, leurs pertes, sont inutiles, ils sont à recommencer. Mais Nicias ne se réjouït pas long-temps de l'arrivée de cette grosse puissance, car dès qu'il se fut abouché avec Demosthene, celui-ci voulut à toute force qu'on allât à la chaude attaquer les Syracusains, qu'on avançât le danger, & qu'en mettant le tout pour le tout, on prît Syracuse d'assaut, & qu'après cet exploit on s'en retournât à Athenes.

Consternation des Syracusains.

Demosthene veut combattre sans differer.

Nicias, étonné & effrayé de cette précipitation & de cette audace de Demosthene, le conjuroit de ne rien hazarder follement & en desesperé; il lui remontroit que les délais étoient *tous* contre les ennemis; qu'ils n'avoient plus ni vivres, ni argent; que leurs Alliés étoient prêts à les abandonner; que pressés bientôt par la disette, ils prendroient le parti de se rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant. Car il y avoit dans la place des gens

Sages remontrances de Nicias à Demosthene.

fent en état d'aller attaquer les Atheniens qui ne s'y attendoient point; cela fut executé. Tous les Matelots vont à terre, & se mettent à dîner. Les Atheniens trompés & croyant qu'ils se retiroient vers la Ville, descendent aussi & se mettent à repaître; en même temps les Syracusains remontent sur leurs Galeres, & vont les attaquer.

gens qui entretenoient avec lui une ſecrete intelligence, & qui l'exhortoient à demeurer, & à ne pas s'impatienter, parce que les Syracuſains étoient fatigués de la guerre, & las de Gylippe, & que pour peu que la neceſſité, où ils étoient reduits, vînt à augmenter, ils ſe remettroient à ſa diſcretion.

Voilà ce que Nicias repreſentoit en paroles couvertes, & ſans rien expliquer trop clairement, ce qui fit que Demoſthene & les autres Généraux interpreterent mal ſes remontrances, & crurent que c'étoit timidité & poltronnerie qui le faiſoient parler. *C'étoient-là*, diſoient-ils, *ſes anciennes longueurs, ſes remiſes, ſes défiances, ſes craintives précautions, par leſquelles il avoit perdu & éteint toute la vigueur de ſes troupes, en ne les menant pas d'abord contre les ennemis, & en attendant pour les attaquer que ſes forces fuſſent affoiblies & mépriſées.* Cela fit que les autres Généraux & tous les Officiers ſe rangerent à l'avis de Demosthene; Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre comme eux.

Les remontrances de Nicias mal expliquées par Demosthene, & par les autres Généraux.

Demoſthene donc ſe mettant dès la nuit du lendemain à la tête des troupes de terre, attaque le Fort d'Epipoles, & avant que les ſentinelles l'ayent apperçu, il tue une partie des ennemis qu'il ſurprend, & renverſe ceux qui ſe mettent en défenſe. Non content de cet avantage, il pouſſe plus loin, & tombe dans les bandes des Beotiens, qui ſe ſont mis en bataille les premiers, & qui marchant d'abord contre les Atheniens les piques baiſſées, les chaſſent avec de grands cris, & en font un grand meurtre. Le trouble & l'effroi ſe répandent dans le reſte de l'Armée. Ceux qui combat-

Demoſthene attaque le Fort d'Epipoles.

Il eſt chaſſé par les bandes des Beotiens.

battent encore, & qui conservent leur avantage, trouvent de front ceux qui sont chassés, & ceux qui descendent des hauteurs d'Epipoles, pour soûtenir les premiers, sont repoussés & blessés même par ceux qui fuyent tout éperdus, & se renversent sur eux-mêmes, s'imaginant que ces fuyards sont des gens qui poursuivent, & prenant les amis pour ennemis. Cette confusion avec laquelle ils se trouvoient pêle-mêle les uns dans les autres, tous également saisis de frayeur, & l'impossibilité de discerner les objets dans l'horreur d'une nuit, qui n'étoit ni si obscure qu'on ne pût rien voir, ni si claire que l'on distinguât ce que l'on voyoit, mais qui donnoit une lueur infidelle, la Lune étant déja près de son coucher, & son obscure clarté se trouvant même offusquée par tant d'armes & tant d'hommes qui alloient & venoient, de sorte qu'on voyoit bien assez pour s'entretuer, mais non pas assez pour s'entrereconnoître, & que la peur de l'ennemi rendoit l'ami suspect & redoutable, tout cela jettoit les Atheniens dans de grandes detresses, & les précipitoit dans des accidens très-fâcheux. Desordre & confusion qui regnent dans l'Armée des Atheniens à ce combat de nuit.

Pour comble de malheur, ils avoient encore à leur dos la Lune, qui renvoyant devant eux leurs ombres, cachoit leur nombre & l'éclat de leurs armes, au lieu que tombant sur les armes de leurs ennemis, & éclairant leurs casques & leurs boucliers, la reverberation les multiplioit en quelque sorte, & les faisoit paroître mieux armés. Enfin environnés de tous côtés, dès qu'ils eurent une fois lâché le pied; & entierement mis en deroute, ils perirent par les armes de leurs ennemis, ou par Atheniens défaits.

les leurs propres. Il y en eut plusieurs qui se précipiterent du haut des rochers, & de ceux qui se sauverent, la plûpart égarés dans la campagne, & écartés les uns des autres, furent rattrapés le lendemain matin par la Cavalerie de Syracuse, qui sortit après eux, & qui les passa au fil de l'épée. Il y eut deux mille morts du côté des Atheniens, & de ceux qui échapperent, il y en eut bien peu qui se fussent sauvés avec leurs armes.

Nicias au desespoir de cet échec, qu'il avoit bien prévu & qu'on auroit évité, si l'on avoit suivi ses conseils, se plaignit hautement de la temerité & de la précipitation de Demosthene.

Demosthene conseille de se retirer & d'abandonner la Sicile.

Et Demosthene, après s'être justifié le mieux qu'il put, fut d'avis que sans perdre temps, on remontât sur les vaisseaux pour se retirer, parce, disoit-il, qu'il ne leur viendroit pas une nouvelle Armée, & qu'avec celle qui leur restoit, ils ne pouvoient pas esperer de venir à bout des ennemis. Que quand même ils pourroient être assurés de la victoire, ils seroient obligés d'abandonner & de fuir des lieux, toûjours dangereux, comme on sait, & mal-sains pour une Armée, & alors sur-tout absolument mortels, comme ils le voyoient eux-mêmes à cause de la saison; car on étoit au commencement de l'Automne, & la plûpart des Soldats étoient déja malades, & tous les autres decouragés.

Nicias s'oppose à cette retraite.

Mais Nicias ne pouvoit entendre parler d'embarquement ni de fuite; non pas qu'il ne craignît les Syracusains, mais c'est qu'il craignoit encore davantage les Atheniens, leurs Tribunaux & leurs calomnies. Il soûtenoit donc *qu'il n'y avoit aucun danger à demeurer*

Il en donne de fort bonnes raisons

dans

dans ce camp, & que quand il y en auroit, il aimoit encore mieux mourir par les mains de ses ennemis, que par celles de ses Citoyens, bien éloigné en cela de penser comme Leon de Byzance, qui long-temps après dit à ses Citoyens, *J'aime mieux perir par vous qu'avec vous.* Il ajoûta *que s'il falloit changer de camp, on delibereroit à loisir sur le choix des lieux où il faudroit mener l'Armée.*

dans Thucydide.

Il vaut mieux mourir par les mains des ennemis, que par celles de ses Citoyens.

Beau mot de Leon de Byzance.

Nicias ayant ainsi parlé, Demosthene, qui ne s'étoit pas bien trouvé de son premier avis, n'osa s'opiniâtrer à celui-ci, sur-tout voyant tous les autres persuadés que Nicias avoit quelque intelligence, & qu'il s'attendoit à quelque chose qu'ils ne savoient pas, puisqu'il s'opposoit si ouvertement & avec tant de force à leur retraite, & y donna enfin les mains. Mais bien-tôt une nouvelle Armée étant arrivée à Syracuse, & la maladie s'étant renforcée dans le camp des Atheniens, alors Nicias changea de sentiment, & fut d'avis de se retirer. Il donna donc ordre aux Soldats de se tenir prêts pour s'embarquer.

Sicanus & Gylippe retournerent à Syracuse avec de nouvelles troupes.

Nicias est forcé de changer d'avis. Il consent à se retirer.

Quand tout fut en état, & qu'on alloit mettre à la voile sans que les ennemis en eussent rien apperçu, comme ne s'attendant point à un départ si précipité, tout à coup la Lune au milieu de la nuit vint à s'éclipser, & à perdre entierement sa lumiere, ce qui remplit de frayeur Nicias & tous les autres, qui par ignorance & par superstition étoient étonnés de ces changemens, & en redoutoient les suites; car pour ce qui est de l'Eclipse de Soleil, qui arrive dans le temps de la conjonction, la plûpart en connoissoient à peu près la cause, & le Peuple même savoit que c'est l'interposition

Eclipse de Lune dans le moment que Nicias alloit s'embarquer.

de

Du temps de Nicias on connoissoit la cause des Eclipses de Soleil, mais on ignoroit celle des Eclipses de Lune. Ce qui est assez étonnant.

de la Lune qui fait cet obscurcissement ; mais pour la Lune on ne savoit ni par l'opposition de quel corps, ni comment étant dans son plein, elle perd tout-à-coup la lumiere, & change à tout moment de couleur. C'est ce qu'ils trouvoient très-difficile à comprendre, & ils le regardoient comme un accident étrange & comme un signe que les Dieux menaçoient les hommes de quelque grand malheur.

Anaxagore l'avoit fort bien expliquée, mais ses Ecrits n'étoient pas encore bien connus.

Anaxagore fut le premier qui écrivit très-clairement & très-hardiment sur l'illumination de la Lune, sur ses diverses phases, & sur ses ombres, & il en avoit fait un Traité. [50] Mais cet Auteur n'étoit pas ancien, ni son Ecrit encore fort connu, on le tenoit même fort secret, il n'y avoit que peu de gens qui l'eussent, & ils ne le communiquoient qu'à des personnes sûres, & encore avec beaucoup de re-

50. *Mais cet Auteur n'étoit pas ancien, ni son Ecrit encore fort connu.*] Il étoit si peu ancien, qu'il étoit du temps de Periclès & contemporain de Nicias, car il mourut la 1. année de l'Olympiade LXXXVIII. & Nicias fut tué la IV. année de l'Olymp. XCI. quinze ans après la mort d'Anaxagore, & voila pourquoi l'ouvrage de ce Philosophe n'étoit encore que peu connu.

51. *Car le Peuple n'aimoit pas, & ne souffroit pas volontiers les Physiciens.*] Cela paroît par les Ouvrages de Platon, & avoit bien paru par la mort de Socrate, qu'on avoit accusé de chercher par une curiosité criminelle à penetrer ce qui se passe dans les Cieux, & à sonder ce qui est dans les abîmes de la Terre, comme Socrate lui-même le rapporte dans son Apologie.

52. *Persuadé que par leurs raisonnemens ils reduisoient toute la Divinité à des causes purement naturelles & dépourvuës de raison.*] C'est ce que le Peuple disoit pour ne pas être desabusé de ses anciennes erreurs, & pour persecuter ceux qui pouvoient l'instruire. Bien loin qu'Anaxagore reduisît la Divinité à des causes purement naturelles, il fut le premier de ces Philosophes Payens qui dit, que l'Intelligence,

reserve & de precaution. [51] Car le Peuple n'aimoit pas, & ne souffroit pas volontiers les Physiciens, qu'on appelloit alors *Meteorolesches*, c'est-à-dire, *qui discourent des Meteores*, [52] persuadé que par leurs raisonnemens ils reduisoient toute la Divinité à des causes purement naturelles & dépourvuës de Raison, à des puissances, ou facultés sans providence, & à des accidens ou passions involontaires & de pure necessité. Protagoras fut banni d'Athenes pour un pareil systeme, Anaxagore fut mis en prison, d'où Periclès ne le tira qu'avec beaucoup de peine, & Socrate, quoique très-éloigné de ces sentimens, & qu'il ne se mêlât en aucune maniere de la Physique, fut cependant condamné à mort, à cause de la Philosophie. Ce ne fut qu'après sa mort, & encore assez tard [53] que l'opinion de son Disci-

Le Peuple n'aimoit pas les Physiciens, & pourquoi.

Protagoras banni pour un pareil systeme. Anaxagore mis en prison.

Socrate condamné à mort.

gence, l'Entendement, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu, arrangea les parties de l'Univers, qui étoient ensemble pêle-mêle, & leur donna le mouvement; & c'est par-là qu'il avoit commencé ses Traités de Physique. Il est vrai que ce Philosophe ne suivit pas bien ce grand principe, car dans la suite de son Traité, laissant là cette premiere cause, & ne la faisant intervenir sur rien, il se jetta sur les causes secondes, & substitua, comme dit Socrate, l'air, les tourbillons, les eaux & d'autres choses aussi absurdes. Mais ne valloit-il pas mieux developper ce beau principe, & s'appliquer à en tirer les consequences, que d'en persecuter l'Auteur?

53. *Que l'opinion de son Disciple Platon venant à éclairer le monde, fut généralement reçuë à cause de la vie de ce personnage.*] Plutarque dit ici deux choses très-glorieuses à Platon; la premiere, que son opinion éclaira le monde, & cela est très-vrai, rien de plus lumineux dans le Paganisme que la Philosophie de Platon; & la seconde, que cette opinion fut reçuë à cause de la vie de ce personnage, c'est-à-dire que la grande sagesse de Platon servit de passeport à cette Philosophie si lumineuse, car la sagesse du

L'opinion de Platon soutenuë par la sagesse de sa vie, éclaira le monde. Platon soûmettoit la necessité des causes à un Principe Divin.

ciple Platon venant à éclairer le monde, fut generalement reçuë à cause de la vie de ce personnage, & parce qu'il soûmettoit la necessité des causes naturelles à un Principe Divin & intelligent qui les gouverne, & coupa chemin à toutes les calomnies dont on noircissoit ces sortes de disputes & de dissertations, & mit en vogue l'étude des Mathematiques.

Dion ne fut pas troublé d'une Eclipse de Lune qui arriva dans le moment qu'il s'embarquoit.

Aussi son ami Dion, dans le temps qu'il partoit de Zacynthe, pour aller en Sicile contre Denys, la Lune étant venuë à s'éclipser tout à coup, il n'en fut nullement troublé, ne laissa pas de mettre à la voile, & étant abordé à Syracuse, il en chassa le Tyran.

Le malheur de Nicias fut de n'avoir pas un Devin habile.

Le malheur de Nicias en cette occasion fut de n'avoir pas un Devin experimenté & habile, celui qu'il avoit & qui rabattoit une grande partie de sa superstition, nommé Stilbides, étoit mort peu de temps auparavant. Car une

Eclipse de Lune, presage favorable à ceux qui veulent fuir & se cacher.

Eclipse de Lune, comme le dit fort bien Philochorus, n'étoit pas un mauvais presage pour des gens qui vouloient fuir, mais au contraire un des meilleurs, les actions qu'on fait avec peur ayant besoin des tenebres pour être cachées,

du Philosophe dispose bien les esprits à goûter & à recevoir ses opinions. Que penser donc de quelques Modernes qui font tous leurs efforts pour décrier la Philosophie de Platon & pour le faire passer lui-même pour un monstre de débauche? Mais j'ai assez refuté ailleurs un sentiment si injuste & si insensé.

54. *Cependant dans le temps de la plus grande ignorance, après les Eclipses de Soleil ou de Lune, on n'étoit que trois jours à observer ces Astres.*] Cela étoit très-naturel, on voyoit ces Astres défaillir, on vouloit donc voir ce qu'ils deviendroient, & après qu'ils avoient reparu avec leur lumiere, on croyoit que trois jours suffisoient pour se rassurer.

chés, & la lumiere étant toûjours leur plus redoutable ennemi. 55 Cependant dans le temps de la plus grande ignorance, aprés les Eclipses de Soleil, ou de Lune, on n'étoit que trois jours à observer ces Astres & à se tenir en repos sans rien entreprendre, comme Autoclidès l'a remarqué dans ses Commentaires, où il explique ces signes; 56 au lieu que Nicias voulut attendre la revolution entiere de la Lune, & son retour à pareil jour du mois suivant, comme s'il ne l'avoit pas vuë bien nette & bien claire dès le moment qu'elle fut sortie de l'espace ombragé & obscurci par l'opposition de la Terre. Quittant donc par superstition le soin de presque toutes les autres affaires, il se mit à sacrifier en se tenant en repos, jusqu'à ce que les ennemis, profitant de cette inaction, fussent venus l'assaillir; avec leur Armée de terre ils attaquerent son camp & sa muraille, & avec leurs Galeres ils environnerent le port. Il n'y eut pas jusqu'aux enfans qui ne se missent de la partie. Il y en eut plusieurs qui s'étant jettés dans des bateaux de pêcheurs & dans de petites barques,

Ce qu'on faisoit aprés des Eclipses dans le temps de la plus grande ignorance.

Superstition aveugle de Nicias.

55. *Comme Autoclidès l'a remarqué dans ses Commentaires.*] Au lieu d'*Autoclidès*, un savant Critique a prétendu qu'il faut lire *Anticlidès*, & que c'est le même Anticlidès dont Plutarque parle dans la Vie d'Alexandre & dans son Traité d'Isis & d'Osiris. Il faut voir le savant Henri de Valois sur Harpocration, pag. 177.

56. *Au lieu que Nicias voulut attendre la revolution entiere de la Lune, & son retour à pareil jour du mois suivant.*] Thucydide écrit qu'il voulut attendre *trois fois neuf jours*, comme les Devins l'avoient ordonné. Cela prouve bien la verité de ce que Plutarque vient de dire, que Nicias n'avoit pas auprés de lui d'habiles Devins, car voilà l'ignorance la plus grossiere.

ques, s'approcherent des Galeres des Atheniens, les défioient au combat, & les accabloient d'injures avec le dernier mépris.

Accident qui engagea la bataille navale où les Atheniens furent battus.

Un de ces jeunes garçons, nommé Heraclide, qui étoit d'une des plus nobles maisons de Syracuse, s'étant avancé trop inconsidérément, fut pris par une des Galeres d'Athenes qui s'étoit mise à le poursuivre. Pollychus, son oncle, craignant pour lui, courut à son secours avec dix Galeres qu'il commandoit; les autres Galeres, craignant de même pour Pollychus, se mirent en avant pour le soûtenir. Cela engagea une grande bataille navale qui fut très-disputée, & où les Syracusains remporterent enfin l'avantage, après avoir tué le Général Eurymedon & beaucoup d'autres Officiers considerables.

Eurymedon est tué.

Les Atheniens voyant donc qu'il n'étoit pas possible de demeurer là plus long-temps, se mirent à crier contre leurs Généraux, & à dire qu'il falloit se retirer par terre, car les Syracusains après leur victoire avoient fermé l'entrée du port pour les empêcher d'en sortir. Mais c'est à quoi Nicias ne voulut jamais entendre, trouvant qu'il n'y avoit rien de plus honteux que d'abandonner à l'ennemi tant de vaisseaux de charge, & près de deux cens Galeres. Faisant donc promptement embarquer sa meil-

57. *Car Hercule lui-même n'étoit venu à bout de ses grands travaux.*] Le veritable courage & la veritable force consistent, non à faire des violences, mais à les repousser, c'est pourquoi Plutarque a remarqué dans la Vie de Thesée que ce Heros, qui vouloit en tout imiter Hercule, se mit en chemin, resolu de n'attaquer personne, mais de repousser courageusement tous les outrages & toutes les violences qu'on lui feroit. Mais cette maxime n'est plus de

meilleure Infanterie, & ses plus braves gens de trait, il en remplit cent dix Galeres, les autres n'ayant plus de rames, & il mit en bataille sur le rivage le reste des troupes, abandonnant son camp & ses murailles, qui alloient jusqu'au Temple d'Hercule. C'est pourquoi les Syracusains, qui jusqu'à ce jour-là n'avoient pas eu la liberté de faire à ce Dieu le sacrifice ordinaire, y envoyerent leurs Prêtres & leurs Généraux pour s'en acquiter.

Les Syracusains envoyent faire un sacrifice dans le Temple d'Hercule, qui jusques là avoit été au pouvoir des ennemis.

Quand les troupes furent embarquées, les Devins annoncerent aux Syracusains que les entrailles des victimes leur promettoient une gloire éclatante & une victoire signalée, s'ils n'attaquoient pas les premiers, & s'ils ne faisoient que se défendre, [57] car Hercule lui-même n'étoit venu à bout de ses grands travaux, & n'avoit tout vaincu qu'en se défendant & en repoussant les injures qu'on lui vouloit faire ; pleins de confiance ils se mettent donc à voguer. La bataille fut des plus rudes & des plus sanglantes, & ce qu'il y a d'admirable, elle ne causa pas moins de trouble, de passion & d'agitation aux deux Armées qui la regardoient de dessus le rivage, qu'à celles qui combattoient ; car elles voyoient à clair tout le combat, dans lequel [58] comme on se battoit dans un très-pe-

Hercule n'attaquoit point, & ne faisoit que se défendre.

Autre bataille navale très-sanglante.

de saison pour deux Armées, qui sont en presence ; celle qui attaque la premiere n'est pas moins censée repousser la violence, que celle qui se défend.

58. *Comme on se battoit dans un très-petit espace, il arriva des changemens très-divers & peu attendus.*] C'est ainsi que le mot du texte ἐν ὀλίγῳ doit être expliqué, & non pas *en peu de temps*, comme on a fait. Car Plutarque l'a pris de Thucydide, ξυμπεσουσῶν δὲ ἐν ὀλίγῳ πολλῶν νεῶν &c.

Nicias donne dans ce piege.

de tous les chemins. Nicias, abusé par ce stratageme, assura qu'il demeureroit & demeura effectivement, comme s'il eût eu peur de ne pas tomber dans les pieges que ses ennemis lui tendoient; car dès le lendemain matin ils occuperent les passages les plus difficiles, fortifierent les gués des rivieres, rompirent les ponts, & mirent des pelotons de Cavalerie çà & là dans la plaine, de sorte qu'il ne resta pas un seul lieu par où les Atheniens pussent passer sans combat. Ayant donc resté encore tout ce jour-là, ils se mirent en marche la nuit suivante avec de grands cris & de grands gemissemens, comme s'ils avoient quitté, non une terre ennemie, mais leur païs natal, tant à cause de l'extrême disette où ils se trouvoient de toutes choses, que de la douleur qu'ils avoient d'abandonner leurs parens & leurs amis, qui malades, ou blessés ne pouvoient les suivre. Dans cet état si deplorable ils trouvoient encore leurs maux presens legers au prix de ceux qui les attendoient, & qu'ils ne pouvoient éviter.

Etat deplorable des Atheniens.

De tous les spectacles horribles & lamentables qui s'offroient par-tout dans ce camp, le plus terrible & celui qui faisoit le plus de compassion, c'étoit Nicias lui-même, abbattu & extenué par sa maladie, indignement reduit à la derniere necessité, & manquant des choses mêmes les plus necessaires, dans le temps que son âge & ses infirmités les demandoient le plus, & en avoient le plus grand besoin. Cependant malgré sa grande foiblesse il faisoit & soûtenoit avec force & courage ce que les plus sains & les plus robustes ne soûtenoient que très-difficilement, & il étoit aisé de voir que ce

Grand courage de Nicias dans cette extremité.

ce n'étoit ni pour l'amour de lui-même, ni pour l'amour de la vie, qu'il resistoit à tant de travaux, mais que c'étoit pour l'amour d'eux qu'il ne renonçoit pas à sa derniere esperance. Car lorsque la peur & le desespoir portoient tous les autres à gemir & à pleurer, lui au contraire, s'il étoit forcé quelquefois de verser quelques larmes, il faisoit bien connoître que ce n'étoit pas le danger present qui les lui arrachoit, & qu'il ne les donnoit qu'au souvenir de l'abaissement & de la honte qui lui revenoient de cette expedition, au lieu de la grandeur & de la gloire, qu'il en avoit attenduës par les grands succès qu'il s'étoit promis.

Le sujet des larmes de Nicias.

Que si l'on étoit si fort touché de pitié de le voir dans cette misere, cette pitié augmentoit infiniment, quand on venoit à rappeller les discours qu'il avoit tenus, & les remontrances qu'il avoit faites pour empêcher ce voyage; car alors on trouvoit qu'il meritoit encore moins ses malheurs. Pour comble de maux on se défioit même des esperances qu'on met aux Dieux, [60] & on calomnioit la Providence, en voyant qu'un homme qui avoit toûjours aimé les Dieux, qui n'avoit jamais rien épargné quand il s'agissoit de leur honneur & de leur culte, & qui avoit donné tant de marques éclatantes de sa pieté, n'éprouvoit en rien une fortune plus heureuse, que les plus méchans & les derniers hommes de l'Armée.

Les malheurs d'un homme de bien jettent dans l'impieté & portent à calomnier la Providence.

Cependant Nicias tâchoit & par le ton de sa

Effort de Nicias pour se montrer superieur à ses maux.

60. *Et on calomnioit la Providence.*] Cela est fort bien dit, *calomnier la Providence.* Car tous les reproches qu'on lui fait ne sont que des calomnies.

d'emmener prisonniers les deux Generaux des ennemis. Relevant donc Nicias il le consola; & donna ordre que l'on sauvât la vie à tous les autres; mais cet ordre n'étant porté que tard, ceux qui furent sauvés se trouverent en bien moins grand nombre que ceux qui perirent, quoique les Soldats en eussent derobé plusieurs à l'insu de leurs Capitaines.

Les Syracusains decorent des armes captives les plus beaux arbres du champ de bataille.

Après qu'ils eurent mis ensemble tous les prisonniers qu'ils purent ramasser, ils decorerent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres qui fussent sur les bords du fleuve, dont ils firent comme des trophées, & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrerent comme en triomphe dans la Ville, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais euë contre les Grecs, & remporté par leur force & par leur valeur une victoire très-signalée & très-complette.

Ils rentrent triomphans dans leur Ville.

Dès qu'ils furent entrés, on convoqua une Assemblée de tous les Syracusains & de leurs Alliés. Là l'Orateur Euryclès proposa ce Decret : *Premierement que le jour que Nicias avoit été fait prisonnier, seroit une fête solemnelle, où l'on ne feroit aucune œuvre de ses mains, & que l'on passeroit à faire des sacrifices; que la fête seroit appellée* Asinaria, *du nom du Fleuve sur le bord duquel ce grand bonheur leur étoit arrivé.* C'étoit le vingt-sixieme jour

Decret très-cruel de l'Orateur Euryclès.

Les Syracusains font une fête solemnelle du jour que Nicias fut pris.

62. *Et lui-même ayant detourné trente talens des mille que Lysandre envoyoit par lui à Sparte.*] Gylippe ne tomba dans cette infamie qu'après cette affaire de Sicile; car si ce-

jour du mois, appellé *Carnéen*, que les Atheniens appellent *Matagitnion*. *Quant aux prisonniers, que les Valets & tous les Alliés seroient vendus publiquement, & que tous les Atheniens de condition libre, & tous les Siciliens, qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en prison dans les carrieres, excepté les deux Généraux, que l'on feroit mourir sans differer.* Qui repond au mois de Septembre.

Les Syracusains reçurent ce Decret avec applaudissement. Hermocrate se leva & voulut representer qu'il étoit plus glorieux de bien user de la victoire, que d'avoir vaincu, mais à ces mots il se fit une émeute presque générale; & Gylippe ayant demandé aux Syracusains les deux Généraux pour les mener à Lacedemone, attendu qu'ils étoient ses prisonniers, les Syracusains enorgueillis de leurs prosperités, le traiterent avec insolence & l'accablerent d'injures. Ils se plaignoient déja beaucoup de lui, sur-tout ils ne pouvoient supporter sa grande severité & sa maniere de commander toute Lacedemonienne. Timée ajoûte qu'ils l'accusoient d'avarice & de concussion, vices qu'il tenoit de famille; car son pere Cleandrides avoit été banni de Sparte, pour s'être laissé corrompre par des presens, 62 & lui-même ayant détourné trente talens des mille, que Lysandre envoyoit par lui à Sparte, & les ayant cachés sous les tuiles de sa maison, il fut découvert & obligé de se bannir très-honteusement lui-même de sa patrie, com-

Hermocrate veut s'opposer à ce Decret.

Gylippe demande les deux Généraux comme ses prisonniers.

Les Syracusains le traitent avec insolence.

Gylippe accusé d'avarice & de concussion.

Son pere Cleandrides avoit été banni, pour s'être laissé corrompre par argent.

Vol honteux qu'il fit lui-même.

62 cela lui étoit arrivé auparavant, jamais les Lacedemoniens ne lui auroient donné le Commandement de leurs troupes,

comme nous l'avons écrit plus amplement dans la Vie de Lysandre.

Timée ne dit point que Demosthene & Nicias [63] furent lapidés par les Syracusains, comme l'écrivent Philistus & Thucydide; mais il écrit formellement que, pendant que l'Assemblée tenoit encore, Hermocrate les envoya avertir de ce qui se passoit par un de ses gens, que leurs Gardes laisserent entrer, & que sur cet avis ils se tuerent eux-mêmes. Leurs corps jettés à la porte de la prison furent long-temps exposés à la vuë de ceux qui voulurent jouïr de ce spectacle. J'entends dire qu'encore aujourd'hui dans un Temple de Syracuse on montre un bouclier qu'on dit être le bouclier de Nicias, dont le dessus est d'or & de pourpre tissus ensemble avec un art merveilleux.

Demosthene & Nicias se tuent eux-mêmes.

Bouclier de Nicias montré encore du temps de Plutarque dans un Temple de Syracuse.

Des autres prisonniers Atheniens [64] la plûpart moururent dans les carrieres, de la maladie que causerent le méchant air & la mauvaise nourriture, car ils n'avoient par jour chacun que deux écuelles d'orge & une écuelle d'eau. Plusieurs de ceux qui avoient été cachés par les Soldats, ou qui avoient échappé en passant pour valets, furent vendus comme esclaves, & on leur imprima sur le front la marque d'un cheval; & de ces derniers, qui avec la peine de l'esclavage souf-

Nourriture des prisonniers Atheniens.

Marque d'un cheval imprimée sur le front des prisonniers par les Syracusains.

63. *Furent lapidés par les Syracusains, comme l'écrivent Philistus & Thucydide.*] Mais Thucydide n'écrit point que les Syracusains les lapiderent; il dit qu'ils les égorgerent, ἀπέσφαξαν.

64. *La plûpart moururent dans les carrieres, de la maladie que causerent le méchant air & la mauvaise nourriture.*] Ils étoient entassés les uns sur les autres dans ces lieux étroits;

souffrirent encore cette flêtrissure, le nombre en fut assez grand, mais leur sagesse, leur patience & leur honnêteté leur furent d'un grand secours, car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurerent auprès de leurs maîtres, qui les traiterent avec toute sorte d'estime & de consideration.

Il y en eut même plusieurs qui durent leur salut à Euripide; car de tous les Grecs qui habitent au cœur de la Grece, il n'y en a point qui soient si touchés & si amoureux de la Poësie d'Euripide que les Siciliens; & quand ceux qui voyageoient dans leur Isle, leur en apportoient des morceaux, ils les apprenoient par cœur avec grand plaisir, & se les communiquoient les uns aux autres. On dit qu'en cette occasion il y en eut plusieurs qui étant de retour à Athenes, allerent voir Euripide pour le remercier,* en lui disant les uns, *qu'ils avoient été délivrés de servitude pour avoir enseigné à leurs maîtres les endroits de ses pieces, dont ils avoient pû se souvenir*, & les autres, *qu'errant à travers champs après le combat, ils avoient trouvé de quoi se nourrir en chantant ses vers*. Et cela ne doit pas paroître bien étonnant, puisque l'on raconte qu'un navire de la Ville de Caunus poursuivi par des Corsaires, étant entré dans un port

Grande estime que les Siciliens avoient pour Euripide.

Plusieurs Atheniens vont remercier Euripide, comme l'auteur de leur salut.

troits; où ils furent pendant huit mois à l'air, brûlez par la chaleur, & ensuite morfondus par les froids des nuits d'Automne, empoisonnés par la puanteur & de leur ordure & des cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures, ou de la maladie, & consumés par la faim & par la soif.

elle s'étoit passée. Ainsi on ne crut à Athenes qu'avec beaucoup de peine que Nicias fût tombé dans les malheurs qu'il leur avoit si souvent predits.



MAR-



MARCUS CRASSUS.

MARCUS CRASSUS étoit fils d'un pere qui avoit été Censeur, & qui avoit eu l'honneur du triomphe. Il fut élevé dans une petite maison avec ses deux freres, qui tous deux furent mariés du vivant de leurs parens, & ils n'avoient tous qu'une même table; & ce ne fut pas ce qui contribua le moins à le rendre sobre & temperant dans toute sa maniere de vivre. [1] Après la mort de l'un de ses freres, il prit avec lui sa veuve & ses enfans dans sa maison. Car sur l'amour des femmes il n'y avoit point de Romain plus sage & plus moderé que lui. Il est vrai qu'étant un peu avancé en âge il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec Licinnia, une des Vierges Vestales. Licinnia même fut appellée en justice à la poursuite d'un certain Plotinus, qui se declara son accusateur. Mais la verité est

Crassus sobre & temperant.

Moderé dans l'amour des femmes.

Accusé d'un commerce criminel avec une Vestale.

Fausseté de cette accusation, & ce qui y donna lieu.

1. *Après la mort de l'un de ses freres il prit avec lui sa veuve & ses enfans dans sa maison.*] Xylander a eu raison de reprendre les Interpretes qui avoient traduit, *il épousa sa veuve, & en eut des enfans.* Car cela est faux, & la lettre du texte ne souffre pas ce sens-là. Crassus prit avec lui sa belle-sœur & ses neveux.

est [2] que cette Vestale avoit une maison de campagne fort belle, & que Crassus voulant l'avoir à bon marché, s'attacha à elle, & lui fit la cour fort assidument; de sorte que ses frequentes visites donnerent lieu à ce soupçon. Le jour qu'il fut jugé, ce qui lui aida le plus à refuter cette accusation, ce fut son avarice, car ses Juges ayant connu que c'étoit le seul motif de son attachement, il fut absous à pur & à plein, & il ne laissa pas un moment de repos à la Vestale jusqu'à ce qu'elle lui eût vendu sa maison. Aussi les Romains disent-ils que l'amour des richesses étoit le seul vice qui obscurcissoit en lui beaucoup de vertus. Je croi en effet que ce vice paroissoit seul, mais c'est parce qu'étant plus fort & plus violent que tous les autres, il les effaçoit tous, & les empêchoit d'éclater.

Son avarice servit à le justifier.

Ses vertus obscurcies par l'amour des richesses.

Les grandes preuves que l'on donne de son avarice, sont sa maniere d'acquerir & ses biens immenses. Car il n'avoit au plus que trois cens talens quand il entra dans le monde; pendant le temps qu'il fut en charge il consacra à Hercule la dixme de ses biens, il donna un festin au Peuple, & fit à chaque Citoyen une distribution de bled pour trois mois, & après ces grandes largesses ayant voulu faire un état de tous ses biens avant son départ pour aller faire la guerre aux Parthes, il trouva que son fonds montoit à la somme de sept mille cent talens. Et la plus grande partie de tout ce bien, s'il faut dire cette verité avec l'execration qu'elle merite, il l'avoit acquise par le fer

Trois cens mille écus.

Vingt & un million trois cens mille livres.

On ne peut parler qu'avec execration de ces richesses acquises par des voyes si atroces.

2. *Que cette Vestale avoit une maison de campagne fort belle.*] Car les Vestales ne renonçoient pas à leur bien comme

fer & par le feu, ayant tiré ses plus grands revenus des calamités publiques. Car lorsque *Sylla*, après avoir pris Rome, vendoit publiquement les biens de ceux qu'il avoit fait mourir, appellant & estimant veritablement ces biens des dépouilles ennemies, & un butin qui lui appartenoit, & voulant que la plûpart & les plus considerables des Citoyens participassent à son crime, Crassus fut des plus ardens à recevoir de lui en don, ou à acheter à vil prix tout ce qui lui convenoit.

Incendies frequens à Rome.

De plus, voyant que les fléaux les plus ordinaires & les plus frequens de Rome étoient les incendies & les croulemens des maisons à cause de la quantité infinie des bâtimens & de leur hauteur excessive, il acheta pour esclaves des maçons, des charpentiers, des architectes, jusqu'à cinq cens, & quand le feu étoit en quelque endroit, il achetoit, non seulement les maisons qui brûloient, mais encore les maisons contiguës, que les maîtres abandonnoient pour peu de chose, à cause de la crainte & de l'incertitude de l'évenement; de sorte que par ce moyen il se trouva que la plus grande partie de Rome lui appartenoit. Mais quoiqu'il eût un si grand nombre d'ouvriers, il ne bâtit jamais aucune maison, que la seule où il demeuroit, car il disoit ordinairement, *que ceux qui bâtissoient, se détruisoient sans avoir d'autres ennemis qu'eux-mêmes.*

Hauteur excessive des maisons de Rome.

Moyens dont Crassus se servoit pour s'enrichir.

Mot de Crassus sur ceux qui bâtissent.

Quoiqu'il eût plusieurs mines d'argent qui lui

me nos Religieuses; & la raison de cela étoit, qu'elles pouvoient sortir de cette Religion & se marier.

lui rapportoient beaucoup, quantité de terres de grand revenu, & beaucoup de laboureurs pour les faire valoir, cependant on peut dire que tout cela n'étoit rien au prix du profit qu'il retiroit de ses esclaves, considerables par leur nombre & par leurs talens, car ils étoient les uns lecteurs, les autres écrivains, ceux-ci banquiers, ceux-là bons hommes d'affaires, maîtres d'Hôtel, ou cuisiniers. Et non seulement il étoit present quand ils apprenoient, mais il se donnoit la peine de les former & de les enseigner lui-même, très [3] persuadé que le principal soin du maître, c'est de dresser ses esclaves comme les organes vivans de l'Oeconomique. En quoi il avoit grande raison, s'il estimoit, comme il le disoit souvent, qu'il faut gouverner tous ses biens par ses esclaves, & ses esclaves par soi-même. [4] Car nous voyons que l'Oeconomique, qui se borne aux choses inanimées, n'est qu'un trafic pour le gain, au lieu que celle qui regarde les hommes, fait partie du grand Art de la Politique. Mais

Car les esclaves n'acqueroient que pour leur maître.

Esclaves, les organes vivans de l'Oeconomique.

Comment l'Oeconomique fait partie de la Politique.

3. *Persuadé que le principal soin du maître, c'est de dresser ses esclaves comme les organes vivans de l'Oeconomique.*] Aristote a fort bien dit dans son Traité de l'Oeconomie que de toutes nos possessions, la premiere & la plus necessaire, c'est celle qui est la meilleure en elle-même, & la plus capable de conduite; & par consequent que ce sont les esclaves, qui sont des hommes. C'est pourquoi Crassus les appelle avec raison, *les organes vivans & animés de l'Oeconomique.*

4. *Car nous voyons que l'Oeconomique qui se borne aux choses inanimées, n'est qu'un trafic pour le gain, au lieu que celle qui regarde les hommes, fait partie du grand Art de la Politique.*] Ce jugement de Plutarque est certain. Celui qui saura bien conduire des esclaves, pourra être capable de conduire aussi d'autres hommes, ce que ne fera jamais bien celui qui a borné son œconomie aux choses in-

Mais en quoi il n'avoit pas raison, c'est qu'il croyoit & soûtenoit qu'un homme n'étoit pas *riche* quand il n'avoit pas assez de bien pour entretenir & soudoyer lui seul une Armée; car, comme disoit Archidamus, [5] la guerre est un animal dont l'entretien n'est ni fixe ni reglé, de sorte que les fonds dont elle a besoin, sont toûjours indéterminés & indéfinis. Et en cela Crassus étoit bien éloigné de la pensée de Marius, qui ayant distribué à chacun de ses Soldats quatorze arpens de terre, & ayant sû qu'il y en avoit qui se plaignoient & qui en demandoient davantage, dit, *A Dieu ne plaise qu'un Romain trouve trop petite une portion de terre qui suffit pour le nourrir.*

Le seul que Crassus appelloit riche.

Les fonds de la guerre ne sçauroient être fixés.

Mot de Marius.

L'avarice de Crassus n'empêcha pas qu'il ne fût toûjours très-honnête & très-généreux pour les Etrangers, car sa maison leur étoit toûjours ouverte, & il prêtoit à ses amis son argent sans interêt; mais aussi quand le terme du payement étoit échu, il l'exigeoit rigoureusement & sans quartier, de sorte que le plaisir qu'il

Crassus prêtoit son argent à ses amis sans interêt.

inanimées, seulement pour le gain, & par-là l'Art du premier entre dans l'Art de la Politique. On peut dire aussi d'un autre côté que l'Oeconomique est une partie de la Politique, & qu'elle en est même l'origine, car l'Oeconomie regarde le soin d'une maison, d'un menage, & la Politique regarde le soin des Villes & des Etats, & les Villes & les Etats sont composés de maisons & de menages.

5. *La guerre est un animal dont l'entretien n'est ni fixe ni reglé.*] On peut appliquer à ce sujet cet apologue celebre. *La Lune pria un jour sa mere de lui faire un manteau juste à sa taille. Eh ma fille*, lui répondit sa mere, *comment cela se peut-il? Tu n'es pas un seul jour dans la même forme, & tu crois ou decrois continuellement. Ce manteau que tu demandes ne te seroit plus bon dès qu'il seroit fait.*

qu'il avoit fait gratuitement, devenoit souvent plus à charge que n'auroit été la plus grosse usure. Sa table étoit populaire, il n'y invitoit le plus souvent que les gens du Peuple. Mais la simplicité, qui y regnoit, étoit accompagnée de tant de propreté & d'un accueil si gracieux, qu'elle la rendoit beaucoup plus agreable que la bonne chere la plus somptueuse.

Simplicité & propreté de sa table, où il n'appelloit guere que le Peuple.

Pour ce qui est de son application aux Lettres, il s'attacha particulierement à l'Eloquence, sur-tout à cette Eloquence qui est utile à plus de monde, je veux dire, à celle du Barreau; & il y réussit si bien qu'il se rendit un des plus grands Orateurs qui fussent de son temps à Rome, surpassant par son travail & par une application continuelle ceux que la Nature avoit plus favorisés que lui. [6] Car il n'y avoit point de cause si petite & si méprisable qu'il n'y vînt tout preparé, jusques-là qu'il arriva souvent que Pompée, Cesar, & Ciceron même, craignant & refusant de se lever pour plaider, il prit leur place, & défendit les causes dont ils étoient chargés. Cela le rendit d'autant plus agreable au Peuple, qui le regardoit comme un homme très-appliqué & très-secourable. Ce qui plaisoit encore infiniment

Il s'appliquoit sur-tout à l'Eloquence du Barreau.

Il se rendit un des plus grands Orateurs de son temps.

Car c'est le travail & l'exercice qui forment les Orateurs.

Il se preparoit pour toutes les causes dont il n'étoit pas chargé.

6. *Car il n'y avoit point de cause si petite & si méprisable qu'il n'y vînt tout preparé.*] Plutarque ne veut pas dire que Crassus ne plaidoit pas la moindre petite cause sans être preparé, il dit une chose plus considerable; il veut faire entendre qu'on ne plaidoit point de cause pour si petite qu'elle fût, que Crassus ne l'étudiât & ne s'y preparât, comme s'il en avoit été chargé. Et c'est pourquoi il ajoûte que souvent Pompée, Cesar, & Ciceron même refusant de se lever pour parler dans quelque affaire, parce qu'ils n'étoient pas preparés, Crassus fut en état de se lever & de parler à leur place.

7. O

niment, c'étoit sa douceur, sa politesse, & la civilité avec laquelle il recevoit & caressoit tous ceux qui alloient le voir, ou qui s'adressoient à lui. Il ne rencontroit pas un Romain dans la ruë, pour si pauvre & de si basse condition qu'il fût, qui le saluât, qu'il ne lui rendît son salut en l'appellant par son nom.

Sa douceur, sa politesse & sa civilité.

On dit aussi qu'il étoit très-profond dans l'Histoire, & qu'il n'étoit point ignorant dans la Philosophie. Il s'étoit attaché aux Livres d'Aristote, qu'il avoit lus avec un Maître, appellé Alexandre, qui donna de grandes preuves de son desinteressement, de sa douceur, & de sa patience par le commerce qu'il eut avec Crassus; car il ne seroit pas aisé de dire s'il étoit plus pauvre quand il entra auprès de lui, que quand il en sortit, après avoir vêcu longtemps avec lui très-familierement. C'étoit le seul de ses amis que Crassus menoit toûjours à la campagne; & par les chemins il lui donnoit toûjours un chapeau pour se garentir du soleil; mais dès qu'ils étoient de retour, il ne manquoit jamais de le lui redemander. [7] O la grande & merveilleuse patience de cet homme! Et d'autant plus merveilleuse [8] que ce pauvre homme faisoit profession d'une Philosophie qui ne

Il étoit profond dans l'Histoire, & assez instruit de la Philosophie.

Horrible avarice de Crassus.

7. *O la grande & merveilleuse patience de cet homme.*] C'est une exclamation d'admiration, & elle est très-juste. Comment cet Alexandre pouvoit-il supporter l'avarice sordide de ce richard, qui lui redemandoit jusqu'à un chapeau? L'homme le plus desinteressé auroit perdu patience à une telle infamie.

8. *Que ce pauvre homme faisoit profession d'une Philosophie qui ne tenoit pas que la pauvreté fût une chose indifferente.*] Car la Philosophie d'Aristote, comme celle de Platon, comptoit les richesses parmi les biens desirables, & regardoit la pauvreté comme un obstacle à l'exercice de la vertu.

ne tenoit pas que la pauvreté fût une chose indifferente. Mais c'est de quoi nous parlerons dans la suite.

Quand Cinna & Marius se furent rendu les plus forts, il n'y eut personne qui ne vît qu'ils revenoient à Rome, non pour le bien de leur patrie, mais pour la ruïne & la mort des plus gens de bien. Aussi tous ceux qui furent trouvés dans la Ville, furent sacrifiés à leur fureur. De ce nombre furent le pere de Crassus & son frere. Pour lui étant encore fort jeune, il se deroba à ce danger. Car voyant que les Tyrans le faisoient chercher, & qu'ils avoient détaché après lui des gens comme autant de limiers pour le prendre dans leur enceinte, il prit avec lui trois de ses amis & dix domestiques, & usant d'une extrême diligence, il se sauva en Espagne, où il avoit déja été avec son pere qui y commandoit, & où il avoit fait des amis. Mais à son arrivée il trouva tout le monde, & ses amis même saisis de crainte & tremblans au seul nom de Marius, & aussi allarmés de sa cruauté, que s'il eût déja été à leurs portes. C'est pourquoi il n'osa se découvrir ni se faire connoître à personne, mais il prit le parti de se retirer dans une petite terre de Vibius Pacianus sur le bord de la mer, où il y avoit une caverne fort grande & fort profonde. Il s'y cacha, & envoya de là un de ses domestiques à Vibius pour sonder la disposition où il seroit pour lui, d'autant plus même qu'il ne pouvoit plus se menager, car il commençoit à manquer de vivres.

Son pere & son frere sacrifiés à la fureur de Marius & de Cinna.

Crassus encore jeune se sauve en Espagne.

Caverne sur le bord de la mer où Crassus demeura caché huit mois

Vibius ayant entendu son avanture, se réjouït de ce qu'il étoit sauvé, & ayant demandé à ce domestique le nombre de ceux qui l'ac-

l'accompagnoient & le lieu où il s'étoit refugié, il ne voulut pas aller lui-même le voir, de peur de donner du soupçon. Mais ayant fait venir son Receveur, qui gouvernoit cette terre, il lui ordonna de faire preparer tous les jours un souper, de le porter lui-même tout seul à l'entrée de la caverne, de le mettre au pied de la roche, & de se retirer ensuite dans un grand silence sans s'informer de rien davantage, & sans vouloir rien connoître ni approfondir. Il le menaça qu'il le feroit mourir s'il faisoit la moindre démarche pour satisfaire sa curiosité, & lui promit qu'il lui donneroit la liberté s'il executoit fidellement ses ordres.

Generosité de Vibius Pacianus.

Cette caverne n'est pas loin de la mer. Les rochers dont elle est ceinte, qui bouchent son entrée, la garantissent de la violence des vents, & n'y laissent passer qu'un petit vent doux & agreable. Mais dès qu'on y est entré, on la trouve d'un exhaussement merveilleux, & si spacieuse qu'elle renferme plusieurs autres cavernes où l'on entre de l'une dans l'autre, & qui sont comme de vastes appartemens. Elle ne manque ni d'eau, ni de lumiere, car un ruisseau d'une eau très-excellente coule au pied des rochers, & les fentes, qui se trouvent naturellement dans les roches qui la couvrent, sur-tout aux endroits où elles se joignent, recevant la lumiere du dehors, la transmettent au dedans; de sorte que toute la caverne en est éclairée, & qu'il y fait un grand jour. Et l'air du dedans est très-pur & exempt de toute humidité, à cause de l'épaisseur des roches qui ne permet pas à la vapeur de la percer, & qui fait qu'elle suinte en dehors, & qu'elle coule jusqu'au pied de

Description de la caverne où Crassus s'étoit retiré.

de ces mêmes roches, & grossit l'onde de ce ruisseau.

Pendant que Crassus fut dans cette tranquille retraite, l'homme de Vibius ne manqua pas d'y apporter tous les jours les vivres necessaires, sans connoître ni voir ceux qu'il servoit, mais en étant fort bien vu, parce que comme ils savoient l'heure, ils l'observoient & le voyoient venir. Ces soupers n'étoient pas seulement pour assouvir la faim, mais encore pour contenter le goût, la delicatesse étoit jointe à l'abondance. Car Vibius vouloit faire sa cour à Crassus en le regalant de son mieux, & en lui faisant la meilleure chere qu'il lui seroit possible, jusques là que faisant reflexion à l'âge de Crassus, il lui vint dans l'esprit que comme il étoit jeune, il étoit juste de lui fournir aussi les plaisirs que cet âge demande ordinairement; car de ne subvenir qu'à ses necessités seulement, c'étoit l'action d'un homme qui le secouroit plûtôt par force, que par amitié. Il choisit donc deux Esclaves très-belles & très-bien faites, & les mena sur le rivage de la mer. Quand il fut vis-à-vis de la caverne, il leur en montra le chemin, & leur commanda d'y entrer, les assurant qu'elles n'avoient rien à craindre.

Galanterie que Pacianus fait à Crassus.

Crassus voyant entrer ces deux esclaves, craignit d'abord que sa retraite n'eût été découverte, & leur demanda qui elles étoient, & ce qu'elles venoient chercher. Comme elles

9. *Fenestella écrit qu'il avoit vu une de ces esclaves déja avancée en âge.*] Fenestella étoit un Historien qui avoit fait plusieurs livres d'Annales. Il pouvoit bien avoir vu une de ces esclaves déja âgée, car il ne mourut que la sixieme année de l'Empire de Tibere à l'âge de soixante-dix ans.

10. *Nom-*

les avoient été fort bien embouchées, elles répondirent, *qu'elles venoient chercher leur maître, qui étoit caché dans cette caverne.* Alors Craſſus vit bien que c'étoit un bon tour & une galanterie de Vibius qui ne cherchoit qu'à le divertir. Il reçut donc ces eſclaves qui demeurerent toûjours avec lui, & qui lui ſervirent à aller & venir, & à faire entendre à Vibius tout ce qu'il vouloit lui faire ſavoir, & à lui en rapporter la réponſe. L'Hiſtorien [9] Feneſtella écrit qu'il avoit vu une de ces eſclaves déja avancée en âge, & qu'il lui avoit ſouvent ouï faire cette hiſtoire, qu'elle racontoit avec un très-grand plaiſir.

Craſſus, après s'être tenu huit mois caché dans cette caverne, ayant appris la mort de Cinna, ne balança plus à ſe montrer & à ſe faire connoître. D'abord grand nombre de gens de guerre accoururent autour de lui. Il en choiſit deux mille cinq cens avec leſquels il traverſa toutes les Villes qui étoient ſur ſon paſſage, & pluſieurs Hiſtoriens ont écrit qu'il en pilla une [10] nommée Malaca. Mais il le nioit, & il s'inſcrivoit en faux contre ces Hiſtoriens. Enſuite ayant aſſemblé quantité de vaiſſeaux, il paſſa en Afrique, & alla joindre Metellus Pius, homme de grande reputation & qui avoit ramaſſé une Armée aſſez conſiderable. Il n'y fut pas longtemps, car s'étant bien-tôt brouillé avec Metellus il alla trouver *Sylla*, qui le reçut avec grand plaiſir, & qui lui

A la nouvelle de la mort de Cinna, Craſſus ſe montre.

Il paſſe en Afrique où il joint Metellus Pius.

Il va trouver Sylla.

10. *Nommée Malaca.*] Ville de la Bætique, à preſent du Royaume de Grenade, ſur la côte de la mer à l'embouchure du fleuve Guadalquivir. Elle eſt celebre par ſon commerce & par ſes bons vins, on la nomme aujourd'hui *Malgue*, où l'on reconnoît ſon ancien nom.

lui témoigna autant de consideration & de confiance qu'à aucun autre de ses amis.

Quand Sylla fut passé en Italie, il voulut exercer & tenir en haleine tous les jeunes gens qu'il avoit avec lui, c'est pourquoi il leur donna à chacun differentes commissions, & Crassus eut ordre d'aller au païs des Marses pour y lever des troupes. Comme il falloit traverser un païs ennemi, Crassus demanda à Sylla une escorte. Sylla, qui n'attendoit pas de lui cette timide précaution, lui répondit d'un ton vehement, & qui marquoit sa colere, " *L'escorte que je te donne, c'est ton pere, ton frere, tes parens, tes amis, qui ont été égorgés contre les Loix, avec la derniere injustice, & dont je poursuis aujourd'hui les meurtriers.*

Beau mot de Sylla à Crassus qui lui demandoit une escorte.

Crassus, piqué de ces paroles & enflammé de ressentiment & de vengeance, passa courageusement au milieu des ennemis, leva une grosse Armée, & se montra toûjours des plus affectionnés à Sylla & des plus ardens dans toutes les occasions les plus perilleuses. Ce fut de ces occasions-là que nâquirent, dit-on, la contention de gloire & la jalousie dont Crassus fut toûjours animé contre Pompée. Car Pompée, quoique plus jeune que lui, & né d'un pere fort diffamé à Rome, & pour lequel ses Citoyens avoient la derniere haine, brilla extrêmement dans toutes ces occasions, & se rendit si grand, que Sylla lui rendoit des honneurs, qu'il ne rendoit que très-rarement aux plus vieux Capitaines & à ses égaux, comme

Jalousie de Crassus contre Pompée.

V. le commencement de la Vie de Pompée.

11. *L'escorte que je te donne, c'est ton pere, ton frere, tes parens, tes amis, qui ont été égorgés contre les Loix.*] Il y a une grande force dans ce mot. Le ressentiment de tous a

me de se lever de son siége quand il approchoit, de se découvrir la tête, & de lui donner le titre d'*Imperator*. Honneurs que Sylla rendoit à Pompée.

Ces distinctions si marquées allumerent le feu de la jalousie dans le cœur de Crassus, & l'aigrirent même, quoique Pompée lui fût préferé avec grande raison; car outre que Crassus n'avoit pas encore alors tant d'experience que lui pour la guerre, tout ce qu'il y avoit de bon & de beau dans ses actions, étoit gâté & corrompu par ses deux vices naturels, qui étoient une avarice sordide & un insatiable desir du gain. Les deux vices qui corrompoient les plus belles actions de Crassus. Ayant pris la Ville de Tuder dans l'Ombrie, il fut soupçonné de s'être approprié la plus grande partie du butin, & deferé à Sylla. Il est vrai que dans la derniere bataille, qui fut donnée aux portes de Rome, & qui fut la plus grande & la plus sanglante, Sylla fut vaincu, les troupes de l'aile gauche, qu'il commandoit, ayant été poussées & renversées; mais Crassus, qui commandoit l'aile droite, vainquit de son côté, & après avoir poursuivi les ennemis jusqu'à la nuit, il envoya vers Sylla lui apprendre ce bon succès, & lui demander à souper pour ses troupes.

Dans les proscriptions & dans les ventes des biens confisqués, il fut encore fort décrié, comme ayant acheté à fort vil prix, ou demandé en don, des biens très-considerables. Il profitoit des proscriptions. Et l'on dit que dans le païs des Brutiens il proscrivit un homme sans la participation de Sylla, seulement pour profiter, & pour se revêtir Il proscrit un homme pour avoir son bien.

vêtir

ces meurtres devoit tenir lieu d'escorte à Crassus; car qu'est-ce qu'un homme offensé si cruellement ne devoit point entreprendre pour se venger?

vêtir de ses richesses. Sylla en ayant été informé, ne voulut plus se servir de lui pour aucune affaire publique.

Quoique grand flateur il se laissoit prendre par les flateurs.

Quoique personne ne fût plus capable que lui de gagner les hommes par ses flateries, il étoit cependant l'homme du monde le plus propre à se laisser prendre aux flateurs. Il avoit encore cela de particulier, qu'étant le plus avare de tous les hommes, il haïssoit surtout & railloit amerement ceux qui lui ressembloient. Mais ce qui lui causoit une douleur, qu'il ne pouvoit dissimuler, c'étoient les grands succès de Pompée dans les commandemens dont il étoit honoré, c'étoit de le voir triompher avant qu'il eût été fait Senateur, & ce qui augmentoit sa rage, de l'entendre appeller le grand Pompée par tous ses Citoyens. Car un jour quelqu'un ayant dit en sa presence, *Voici le grand Pompée*, il lui demanda avec un ris moqueur, *De quelle taille est-il?*

Il haïssoit les avares.

Sa jalousie contre Pompée.

Il se glisse dans les affaires pour acquerir un credit qui l'égale à Pompée.

Mais desesperant de l'égaler dans les actions de guerre, il se glissa dans les affaires civiles; & par son application & son empressement à servir ses amis, à les défendre en justice, à leur prêter de l'argent, & à solliciter & briguer en faveur de ceux qui demandoient des charges ou quelque autre grace au Peuple, il parvint bientôt à une puissance qui contrebalançoit celle de Pompée, & à une gloire égale à celle que son rival avoit acquise par un grand

12. *Au lieu que quand il étoit present, il avoit le deplaisir de voir que Crassus l'emportoit sur lui.*] Je m'étonne que Plutarque appelle cela une difference bien singuliere, car il me semble au contraire qu'il n'y a rien de plus ordinaire, ni de plus commun. Pendant qu'un Général fait de grands exploits à la guerre, qu'il gagne des batailles,

grand nombre d'exploits éclatans. *Mais il y eut entre eux une difference bien singuliere, c'est que le nom & le credit de Pompée étoient plus grands à Rome quand il en étoit absent, à cause des grands services qu'il rendoit à la Republique, [12] au lieu que quand il étoit present, il avoit souvent le déplaisir de voir que Crassus l'emportoit sur lui. Et cela venoit de la gravité & d'une certaine grandeur qu'il affectoit dans toute sa maniere de vivre, car il se montroit rarement, il se retiroit des assemblées, il ne servoit que fort peu de gens, & encore avec beaucoup de peine & très-difficilement, pour conserver son credit plus entier quand il en auroit besoin pour lui-même. Crassus au contraire étoit toûjours prêt à servir tous ceux qui avoient recours à lui, il ne se rendoit ni rare, ni de difficile accès, il étoit toûjours sur la Place, se livrant à tout le monde, & passant sa vie à rendre tous les bons offices qu'on lui demandoit; de sorte que par ces manieres faciles & humaines il supplantoit cette gravité & cette majesté affectées dont Pompée se remparoit.

Difference entre Crassus & Pompée pour le credit.

Gravité & grandeur qu'affectoit Pompée.

Simplicité de Crassus.

Pour ce qui est de la dignité de la personne, de la persuasion qui animoit leurs discours, de la grace du visage & des airs insinuans & engageans, on dit que tout cela étoit égal dans l'un & dans l'autre. Cependant quelque grande que fût l'envie que Crassus avoit conçuë

Ce que Crassus & Pompée avoient de commun.

les, son nom & son credit sont grands dans sa Patrie. Est-il revenu, il devient un simple particulier qui n'est estimé & consideré qu'autant qu'il peut servir, & il a la douleur de se voir supplanté par des gens inferieurs, mais qui sont en état de rendre service. On en voit des exemples dans tous les siecles, & dans tous les Etats.

quë contre Pompée, elle ne le porta jamais à aucune haine ni à aucune malignité, même cachée. Veritablement il étoit très-fâché de voir Pompée & Cesar plus honorés que lui, [13] mais cette jalousie ambitieuse ne fut jamais accompagnée ni d'inimitié, ni d'aigreur; quoi que Cesar ayant été pris un jour en Asie par des Corsaires, & étant gardé fort étroitement, s'écria, *Ah Crassus, quelle joye va être la tienne quand tu apprendras ma prison!* Ils furent même fort bons amis dans la suite, jusques-là que Cesar étant sur le point de partir pour aller commander l'Armée en Espagne, & n'ayant point d'argent pour satisfaire ses creanciers, qui étoient tombés sur lui, & qui avoient saisi ses équipages, Crassus ne l'abandonna point en cette occasion, mais le dégagea en se rendant sa caution pour huit cens trente talens.

L'envie & la jalousie de Crassus n'étoient accompagnées ni d'inimitié ni d'aigreur.

Mot de Cesar sur Crassus.

Crassus cautionne Cesar, dont les équipages étoient saisis pour huit cens trente mille écus.

Il y avoit alors à Rome trois factions qui partageoient toute sa puissance, celle de Pompée, celle de Cesar, & celle de Crassus. Car pour Caton sa gloire étoit plus grande que son pouvoir, & sa vertu plus admirée que suivie. Ce qu'il y avoit de gens plus sages & plus moderés s'attachoient à Pompée; les plus turbulens, les plus entreprenans, & les plus hardis suivoient les esperances de Cesar; & Crassus tenant le milieu, se servoit également de l'un & de l'autre, & changeoit souvent de parti dans

Vertu de Caton plus admirée que suivie.

13. *Mais cette jalousie ambitieuse ne fut jamais accompagnée ni d'inimitié, ni d'aigreur.*] C'est cela qui est bien singulier & bien rare; car il n'y a pas naturellement de plus grande source de haine & d'aigreur que l'envie & la jalousie.

14. *C'est qu'il a du foin à la corne.*] Ce mot de Sicin-

nius

dans les affaires de la République, n'étant ni ferme ami ni ennemi irreconciliable ; mais passant aisément de la haine à la faveur, & de la faveur à la haine, selon que cela convenoit à ses interêts ; de sorte que très-souvent dans un bien petit espace de temps on lui voyoit soûtenir les deux propositions contraires, & accuser & defendre les mêmes hommes & les mêmes Loix. Il se rendit très-redoutable par son credit & par la crainte qu'il imprimoit, mais sur-tout par la crainte. Aussi un delateur banal, nommé Sicinnius, qui faisoit des affaires à tout le monde, aux principaux Magistrats même, & aux Orateurs, interrogé par quelqu'un pourquoi Crassus étoit le seul qu'il n'attaquoit point, & qu'il laissoit en repos, répondit, [14] *C'est qu'il a du foin à la corne.* Car c'étoit la coutume des Romains, quand il y avoit des boeufs dangereux & qui frappoient, de leur attacher du foin aux cornes, afin qu'en les voyant de loin, on pût y prendre garde & s'en garantir.

Crassus inconstant dans les partis qu'il embrassoit.

Crassus s'étoit rendu très-redoutable.

Sicinnius delateur banal.

Foin attaché aux cornes des boeufs dangereux.

Le soulevement des Gladiateurs & le pillage de l'Italie, sont connus sous le nom *de la guerre de Spartacus*. Voici leur origine : Il y avoit un certain Lentulus Batiatus qui entretenoit à Capouë un grand nombre de Gladiateurs, dont la plûpart étoient Gaulois ou Thraces. Ces Gladiateurs se voyant enfermés par force, non pour aucun crime qu'ils eussent

Origine de la guerre de Spartacus.

nius passa ensuite en proverbe, pour dire qu'un homme étoit dangereux. Horace s'en est heureusement servi en parlant des Poëtes satiriques. Sat. IV. Livre I.

Foenum habet in cornu, longe fuge.

Spartacus mét les Romains en fuite, & se rend maître de leur camp.

les mirent d'abord en fuite & se rendirent maîtres de leur camp. Plusieurs bouviers & bergers, qui paissoient leurs troupeaux aux environs, tous gens de main, robustes & dispos, se joignirent à ces fugitifs, qui en armerent les uns, & firent des autres des Soldats armez à la legere, & des coureurs pour battre l'estrade.

Ou Publius Varenus.

Le second Général, qu'on envoya contre eux, fut Publius Varinus, dont ils défirent d'abord le Lieutenant, appellé Furius, qui les attaqua avec deux mille hommes. Ensuite

Spartacus bat les Lieutenans de Varinus.

Spartacus ayant épié un autre Officier, nommé Cossinius, qu'on avoit donné à Varinus pour Collegue & pour Conseiller, & qu'il avoit détaché contre lui avec de plus grandes forces, il pensa l'enlever comme il se baignoit aux bains de Salines. Cossinius eut beaucoup de peine à se sauver. Spartacus se saisit d'abord de tous ses bagages, & le suivant à la trace avec grand meurtre il prit son camp. Cossinius fut tué dans cette déroute. Enfin ayant battu le Général même en plusieurs combats, & lui ayant pris les Licteurs qui portoient devant lui les faisceaux de verges, & son cheval, il se rendit par cette derniere action très-grand & très-redoutable.

Salines, dans la Campanie, près du lac Pompée.

Il bat Varinus même en plusieurs rencontres.

Sagesse de Spartacus dans ses plus grands succès.

Cependant il ne se laissa point trop enfler par ces grands succès, & n'esperant pas de venir à bout de la puissance des Romains, il mena son Armée vers les Alpes, dans la pensée qu'il n'y avoit pas de meilleur parti pour eux que de passer les monts, & de se retirer chacun dans leur païs, les uns dans les Gaules, & les autres dans la Thrace. Mais ses troupes, qui se voyoient déja très-fortes par le

le nombre, & qui avoient conçu de hautes esperances, ne voulurent pas lui obéir, & se mirent à ravager l'Italie. Ce ne furent donc plus la honte & l'indignité de cette revolte qui irriterent le Senat; ce furent la crainte & le danger, qui le jettant dans une veritable peine, le porterent à y envoyer les deux Consuls comme à une des plus difficiles & des plus dangereuses guerres qui eussent pû affliger Rome.

Le Senat envoye les deux Consuls contre Spartacus.

Gellius, l'un des Consuls, ayant surpris un corps de Germains, qui par fierté & par mépris s'étoient separés des troupes de Spartacus, le défit entierement, & le passa au fil de l'épée. Lentulus, l'autre Consul, poursuivit à grandes journées Spartacus, qui ayant tourné visage, vint hardiment à sa rencontre, lui livra bataille, défit ses Lieutenans, & prit tout le bagage. Comme il continuoit sa marche vers les Alpes, Cassius, qui commandoit dans la Gaule autour du Po avec une Armée de dix mille hommes, vint au devant de lui. Il y eut là un combat sanglant. Cassius fut battu, perdit beaucoup de monde, & eut lui-même beaucoup de peine à se sauver.

L. Gellius Publicola défait quelque troupe separée.

L. Cornelius Lentulus Clodianus. Il est battu.

Cassius qui commandoit dans la Gaule, battu.

Ces tristes nouvelles portées à Rome, le Senat, très-mal satisfait des Consuls, leur envoya ordre de quitter le commandement de l'Armée, & nomma Crassus pour leur succeder & pour prendre la conduite de cette guerre. La plûpart des jeunes gens des meilleures maisons de Rome voulurent le suivre par amitié, & à cause de sa grande reputation. Crassus s'étant mis en marche, alla camper dans le païs des Picentins pour y attendre de pied ferme Spartacus, qui devoit le traverser; &

Crassus envoyé contre Spartacus.

cependant il envoya Mummius, l'un de ses Lieutenans, avec deux Legions prendre un grand circuit pour suivre l'ennemi, avec ordre exprès de n'engager avec lui ni combat, ni escarmouche même. Mais Mummius à la premiere occasion, où un rayon d'esperance le flatta de quelque succès, presenta la bataille à Spartacus & fut défait, beaucoup de ses gens furent tués, & la plûpart des autres se sauverent sans armes.

Mummius Lieutenant de Crassus est défait.

Crassus reçut fort mal Mummius, & le tança fort aigrement, donna de nouvelles armes aux Soldats, & leur demanda des cautions qui répondissent qu'ils les garderoient mieux qu'ils n'avoient fait les premieres, & prenant les cinq cens, qui avoient été à la tête de tout, & qui avoient les premiers commencé la fuite, il les partagea en cinquante dixaines, les fit tirer toutes au sort, & de chaque dixaine il fit mourir celui sur lequel le sort tomba. Il rappella en cette rencontre l'ancien usage des Romains interrompu depuis plusieurs siecles, de decimer les Soldats qui avoient mal fait leur devoir. Ce genre de mort est accompagné d'une grande ignominie; & comme cette punition se fait devant toute l'Armée, elle y répand l'horreur & la frayeur.

Crassus fait decimer les cinq cens qui avoient pris la fuite.

Decimation, ancien usage des Romains, qui avoit été interrompu pendant long-temps.

Crassus ayant donc ainsi châtié ses Soldats, les mena contre les ennemis; mais Spartacus se retira toûjours en arriere, traversa la Lucanie & arriva sur le rivage de la mer. Il trouva

16. *Pour rallumer la guerre des esclaves qui ne venoit presque que d'être éteinte.*] Il n'y avoit que dix-huit ou dix-neuf ans que le Consul Manlius Aquilius avoit achevé de

vâ dans le port quelques vaisseaux de Corsaires Ciliciens dont il voulut se servir pour passer en Sicile, où il ne lui auroit fallu que deux mille hommes [16] pour rallumer la guerre des esclaves, qui ne venoit presque que d'être éteinte, & qui ne demandoit qu'une legere amorce pour causer un terrible embrasement. Mais ces Corsaires, après avoir fait marché avec lui & reçu de grands presens, le tromperent & firent voile sans l'emmener. Se voyant donc déchu de ses esperances, il s'éloigna de la mer, & alla asseoir son camp dans cette presqu'Isle des Rhegiens, qui est au bas de l'Italie, vis-à-vis de Messine. Crassus l'y suivit, & voyant que la nature du lieu lui marquoit ce qu'il devoit faire, il se mit à fermer cet Isthme d'une bonne muraille, & par là il retrancha à ses Soldats toute oisiveté, & à ses ennemis tout moyen de faire venir des vivres. Cette entreprise étoit grande & difficile, cependant contre l'attente de tout le monde il en vint à bout en fort peu de temps. Il fit tirer par le travers d'une mer à l'autre une tranchée de trois cens stades, large & profonde de quinze pieds & remparée d'une muraille très-forte, & d'une merveilleuse hauteur.

Spartacus voulant passer en Sicile, est trompé par des Corsaires Ciliciens.

Comment Crassus enferma Spartacus dans la pointe de l'Italie.

D'abord Spartacus ne fit aucun compte de ce travail, & il en tiroit tous les jours des sujets de risée & de moquerie. Mais lorsque le pillage vint à lui manquer, & qu'il voulut sortir de son camp pour aller fourrager, alors trouvant devant lui cette muraille & cette tranchée,

de défaire les esclaves en Sicile, car il les défit l'an XCIX. avant la naissance de N. S.

chée, & ne tirant presque plus rien de sa pres-qu'Isle, il prit son temps une nuit qu'il tomboit beaucoup de neige & qu'il faisoit un vent très-froid, & avec beaucoup de terre, d'arbres & autres materiaux, il combla une petite partie de la tranchée dont la muraille n'étoit pas encore faite, & fit passer environ le tiers de son Armée. Sur le moment Crassus craignit que Spartacus ne formât le dessein de pousser droit à Rome, mais il se rassura bientôt, quand il vit que ces troupes étant entrées en quelque debat, une partie s'étoit separée, & étoit allé camper sur le lac de la Lucanie, dont l'eau a cette merveilleuse proprieté qu'elle change souvent de nature, elle est douce un temps, & ensuite elle devient si salée, qu'on n'en sauroit boire. Crassus alla d'abord attaquer cette partie, qui campoit séparément, & la chassa du lac, mais il n'eut pas le temps d'en faire un grand carnage, parce que Spartacus, survenu tout à coup, l'empêcha de la poursuivre, & arrêta même la fuite de ses gens.

Comment Spartacus se deroba & se retira avec le tiers de son Armée.

Lac de la Lucanie, & la merveilleuse proprieté de son eau.

Crassus avoit déja écrit au Senat qu'il étoit necessaire de rappeller Lucullus de Thrace, & Pompée d'Espagne. Mais alors il s'en repentit, & avant qu'ils pussent arriver, il se hâta de terminer cette guerre, sachant bien que tout l'honneur du succès seroit donné à celui des deux qui seroit venu le premier à son secours, & nullement à lui-même. Il resolut donc d'aller premierement attaquer les troupes, qui s'étoient separées des autres, & que commandoient deux Capitaines, nommés Cannicius & Castus. Dans ce dessein il détacha six mille hommes auxquels il donna ordre d'aller se saisir d'une éminence, qui dominoit les ennemis,

Crassus se hâte de finir cette guerre avant que Lucullus ou Pompée viennent à son secours.

&

& sur-tout de se cacher si bien qu'ils ne fussent point apperçus. Ils n'oublierent rien pour executer cet ordre, & pour cet effet ils couvrirent le mieux qu'il leur fut possible leurs armets. Mais malheureusement, ils furent découverts par deux femmes, qui faisoient des sacrifices devant le camp pour les ennemis. Ils étoient en danger d'être défaits, si Crassus survenant tout à coup avec ses troupes, n'eût rendu là le plus grand combat qui eût encore été donné dans toute cette guerre. Car il y eut douze mille trois cens des ennemis tués sur la place, & de ce grand nombre il n'y en eut que deux que l'on trouva blessés au dos; tous les autres en combattant avec une extrême valeur étoient tombés sur le lieu même où ils avoient été rangés.

Sacrifices faits par des femmes devant le camp de Spartacus.

Crassus défait Spartacus dans un grand combat.

Après cet échec Spartacus dressa sa marche vers les montagnes de Petelie. Quintus, un des Lieutenants de Crassus, & Scroffa, son Questeur, le suivirent en queue, escarmouchant toûjours. Spartacus tourne tout à coup sur eux & les met en fuite. Scroffa y fut griévement blessé, & on eut bien de la peine à le sauver dans cette déroute. Cet avantage fut seul la cause de la perte de Spartacus, à cause de la fierté & de l'arrogance qu'il inspira à ces fugitifs. Car ils ne voulurent plus entendre parler de fuir le combat, ni obeïr à leurs Capitaines, mais les environnant avec leurs armes sur le chemin même, ils les forcerent de retourner sur leurs pas au travers de la Lucanie, & de les mener contre les Romains. En cela ils seconderent merveilleusement le desir & l'impatience de Crassus, car il recevoit des nouvelles de l'approche de Pompée, & déja les

Quintus Lieutenant de Crassus, & Scroffa son Questeur, battus.

La cause de la perte de Spartacus.

les Comices étoient remplis de gens qui briguoient pour lui, disant que cette victoire lui étoit reservée, & qu'il ne seroit pas plûtôt arrivé en presence des ennemis, qu'il termineroit cette guerre par un grand combat.

Crassus donc, pressé d'en venir à une affaire décisive, campoit le plus près qu'il pouvoit de l'ennemi. Un jour qu'il faisoit tirer une grande tranchée pour l'empêcher de se retirer, ces esclaves vinrent fondre sur les travailleurs; le combat s'échauffe, & comme des deux côtés il venoit toûjours de nouvelles troupes pour soûtenir les premieres, Spartacus, voyant enfin la necessité où il étoit, mit toute son Armée en bataille, & lorsqu'on lui amena son cheval, il tira son épée, & le tua disant: *Si je remporte la victoire, j'aurai assez d'autres bons & beaux chevaux des ennemis, & si je suis défait, je n'en ai plus que faire.* Après quoi fendant les bataillons & poussant au travers de monceaux d'armes & de morts, il cherchoit Crassus, mais n'ayant pu le joindre, il tua de sa main deux Centeniers Romains, qui s'étoient attachés à lui. Enfin tous ceux qui l'accompagnoient ayant pris la fuite, resté seul & enveloppé d'une foule d'ennemis, il se défendit encore long-temps avec un courage invincible, & fut enfin tué, accablé par le nombre. Mais quoique Crassus eût fort bien pro-

Spartacus, forcé d'en venir à un combat décisif, tuë son cheval.

Valeur heroique de Spartacus.

Il est tué, & son Armée défaite.

17. *Mais que la racine de cette guerre, c'étoit lui seul qui l'avoit entierement coupée.*] Il paroît étrange que Pompée, pour avoir achevé de défaire ces fugitifs, que Crassus venoit de battre, ait voulu s'attribuer la gloire d'avoir terminé cette guerre, qui n'étoit plus rien. Mais c'est là le caractere des ambitieux, ils tournent tout à leur profit, & les actions même des autres. On en voit souvent des

profité des momens que la Fortune lui offrit, qu'il eût fait tout le devoir de bon Capitaine, & qu'il eût exposé sa personne aux plus grands perils sans se menager, il ne put pourtant empêcher que ce succès, qui étoit uniquement dû à sa prudence & à son courage, ne tournât encore à la gloire de Pompée. Car Pompée ayant heureusement rencontré ceux qui s'étoient enfuis de la bataille, il les mit en pieces, de sorte qu'il écrivit sur le champ au Senat, *que Crassus avoit bien défait en bataille rangée ces fugitifs,* [17] *mais que la racine de cette guerre, c'étoit lui seul qui l'avoit entierement coupée.* Pompée donc arrivé à Rome triompha de Sertorius, & de l'Espagne. Mais Crassus n'entreprit point de demander le grand triomphe. Il sembla même qu'on avoit eu tort de lui decerner le petit triomphe appellé *Ovation*, pour avoir vaincu des esclaves fugitifs. Or en quoi ce petit triomphe differe du grand, & ce qui l'a fait appeller *Ovation*, c'est ce que nous avons expliqué au long dans la Vie de Marcellus.

Pompée défait les restes de ces esclaves.

Lettre qu'il écrit au Senat pour s'attribuer la gloire d'avoir terminé cette guerre.

Après tous ces grands exploits Pompée étant appellé au Consulat, quoique Crassus eût des esperances bien fondées qu'il seroit nommé Consul avec lui, il ne dédaigna pourtant pas de le solliciter & de demander ses bons offices. Pompée reçut très-volontiers sa sollicita-

Crassus sollicite Pompée, & le prie de l'aider à obtenir le Consulat.

des exemples. Pompée auroit eu plus d'honneur à laisser à Crassus la gloire qui lui étoit duë, & il meritoit que le Senat lui répondît ce mot de Terence:

Labore alieno magno partam gloriam
Verbis sæpe in se transmovet qui habet salem,
Quod in te est.

tation & promit de le servir, car il étoit en quelque façon bien aise que Crassus lui eût de l'obligation, aussi l'aida-t-il de tout son pouvoir, jusqu'à dire en pleine assemblée, *qu'il n'auroit pas moins de reconnoissance de ce Collegue qu'on lui auroit donné, que du Consulat même*. Mais dès qu'ils furent installés dans la charge, cette bienveillance reciproque & cette bonne intelligence ne durerent pas long-temps. Bientôt ils furent en different presque sur tout, prenant tout en mauvaise part, se plaignant incessamment l'un de l'autre, & ne cherchant qu'à rompre ensemble & à se brouiller avec éclat. Cette dissension continuelle fit que leur Consulat se passa sans qu'ils fissent rien de considerable. Crassus fit seulement un sacrifice à Hercule, & après avoir traité tout le Peuple Romain sur dix mille tables, il lui fit une largesse de bled pour trois mois.

Pompée l'aide de tout son pouvoir.

Crassus nommé Consul avec Pompée.

Leur brouillerie.

Crassus fait un sacrifice à Hercule, donne la dixme de son bien, traite le Peuple Romain, & lui distribuë du bled pour trois mois.

Sur la fin de l'année comme ils étoient prêts à sortir de charge, un jour que le Peuple étoit assemblé, un certain homme, qui n'étoit pas fort illustre, mais pourtant Chevalier Romain, nommé Onatius Aurelius, bon campagnard, & qui ne se mêloit nullement des affaires publiques, monta sur la Tribune, & s'avançant, dit tout haut au Peuple un songe qu'il avoit eu la nuit en dormant. *Jupiter s'est apparu à moi cette nuit*, lui dit-il, *& m'a ordonné de vous avertir que vous ne souffriez pas que les Consuls sortent de charge avant que d'être devenu bons amis*. Cet homme ayant ainsi parlé, le Peuple ordonna aussi-tôt aux Consuls de renoncer à leur mesintelligence & de

* Un Chevalier Romain monte sur la Tribune pour dire au Peuple un songe qu'il avoit eu la nuit.

Le Peuple ordonne à Crassus & à Pompée de se reconcilier.

18. *Mais personne n'y ajoûta foi.*] Saluste ne parle pas de

de se reconcilier. Pompée se tenoit là debout sans dire une parole, & sans faire le moindre mouvement; mais Crassus courant l'embrasser, dit : *Romains, je croi ne rien faire de bas ni d'indigne de moi, d'offrir le premier mon amitié & mes services à Pompée, à qui vous avez donné vous-mêmes le surnom de Grand, avant qu'il eût encore de la barbe, & à qui vous avez accordé l'honneur du triomphe avant qu'il eût celui d'être Senateur.* Voilà ce qui se passa de plus memorable sous le Consulat de Crassus.

Crassus court le premier embrasser Pompée.

Sa Censure ne fut ni plus utile, ni plus occupée, car il ne fit ni la recherche des vie & mœurs des Senateurs, ni la revuë des Chevaliers, ni le denombrement du Peuple, quoi qu'il eût pour Collegue dans cette charge Lutatius Catulus, qui étoit le plus doux des Romains, & qui ne s'y seroit pas opposé. Il est vrai qu'on rapporte que Crassus ayant voulu entreprendre une affaire très-violente & très-injuste, qui étoit de rendre l'Egypte tributaire des Romains, Catulus s'y opposa de toutes ses forces ; & ce fut là la source des differens qu'ils eurent ensemble, & qui les obligerent à se demettre volontairement de leur charge.

La Censure de Crassus se passa sans rien faire. Il fut Censeur six ans aprés son Consulat, 63. ans avant l'Ere Chrétienne.

Crassus voulut rendre l'Egypte tributaire, son Collegue Catulus s'y opposa.

Peu de temps après éclata la conjuration de Catilina, cette terrible conjuration qui pensa renverser Rome de fond en comble. Crassus fut soupçonné d'y avoir quelque part, & il y eut un des complices qui le nomma dans sa deposition. [18] Mais personne n'y ajoûta foi; il est vrai que Ciceron dans une de ses Oraisons, ac-

Crassus soupçonné d'avoir part à la conjuration de Catilina.

de même. Il dit que cela parut incroyable aux uns, & que

accusoit assez ouvertement Crassus & Cesar d'y avoir trempé; mais cette Oraison ne parut qu'après la mort de l'un & de l'autre. Le même Ciceron, dans l'Oraison qu'il fit sur son Consulat, écrit formellement que Crassus vint une nuit le trouver dans sa maison, [19] qu'il lui remit entre les mains une Lettre où il étoit parlé de Catilina, & qu'il l'assura que cette conjuration, dont on informoit, étoit très-certaine & très-veritable. Quoi qu'il en soit, il est constant que Crassus eut toûjours depuis une haine mortelle pour Ciceron. Et s'il ne chercha pas à la faire éclater & à lui nuire ouvertement, il en fut empêché par son fils Publius Crassus, qui possedé d'une passion demesurée pour les Lettres & pour la Philosophie, ne bougeoit d'auprès de Ciceron, & avoit un si grand attachement pour lui, que quand on lui fit son procès, & qu'on le bannit, il changea comme lui de robe en signe de deuil, & obligea tous les autres jeunes Romains de qualité de suivre son exemple, & qu'enfin il porta son pere à devenir son ami.

Le fils de Crassus fort attaché à Ciceron, à cause des Lettres & de la Philosophie.

Dans ce temps-là Cesar, revenu de son Gouvernement, se preparoit à briguer le Consu-

que les autres étoient persuadés de la verité de la deposition, mais qu'étant d'avis qu'il falloit plûtôt adoucir qu'aigrir un homme si puissant, ils voulurent qu'on la rejettât, & que tous ensemble avec ceux à qui Crassus avoit prêté de l'argent s'écrierent que cela étoit faux, & qu'il falloit remettre la chose au jugement du Senat. Le rapport fait, le Senat declara la deposition fausse, & ordonna que le témoin seroit retenu dans les prisons. Il y en eut qui crurent que ce témoin avoit été aposté par Ciceron même. Et Saluste ajoûte qu'il avoit oüi dire à Crassus lui-même que Ciceron avoit été l'auteur de cet affront.

ſulat; mais voyant Craſſus & Pompée retombés dans leurs premieres brouilleries, il ſe trouva dans un grand embarras, car il vit que s'il s'adreſſoit à l'un, il auroit l'autre pour ennemi, & en même temps qu'il lui étoit impoſſible de réuſſir, s'il n'étoit appuyé de l'un ou de l'autre. Il prit donc le parti de les remettre bien enſemble, en les talonnant continuellement, & en leur remontrant *que de travailler comme ils faiſoient reciproquement à ſe détruire, c'étoit travailler à augmenter la puiſſance des Cicerons, des Catulus, & des Catons, dont on ne feroit aucun compte, ſi étant bien unis & de concert ils ſavoient profiter de leur amitié & de leur ſocieté, & gouverner la Ville d'un commun accord, & par une ſeule & même autorité, ſans aucune contention, ni jalouſie.*

Ceſar remet bien enſemble Craſſus & Pompée. Sa vuë en cela.

Les remontrances qu'il leur fait.

Par ces remontrances il les reconcilia, & en ſe joignant à eux, il fit cette ligue invincible du Triumvirat, qui ruïna toute l'autorité du Senat & du Peuple, & dont il retira ſeul tout le profit, car il ne rendit pas Craſſus & Pompée plus grands par le moyen l'un de l'autre, mais il ſe rendit lui-même plus grand par

Ligue invincible du Triumvirat entre Ceſar, Craſſus & Pompée.

Ceſar retire ſeul tout l'avantage de cette ligue.

19. *Qu'il lui remit entre les mains une Lettre, où il étoit parlé de Catilina.*] On a cru ce paſſage corrompu. Nous n'avons pas l'endroit de Ciceron pour le verifier. Pour moi il me ſemble qu'il preſente un très-bon ſens. Craſſus va trouver Ciceron, il lui remet une Lettre qui regardoit Catilina, & il lui confirme que cette conjuration étoit très-certaine; c'eſt le mot *ζητουμένων* qui a fait de la peine, mais il ne faut que l'expliquer, *de qua quaritur*, „ dont on fait les informa„ tions". Ciceron juſtifie par-là Craſſus, qu'il accuſeit ailleurs.

par le moyen des deux. Car porté par l'un & par l'autre il fut d'abord nommé Consul tout d'une voix. Et comme il se gouvernoit bien dans son Consulat, ils lui firent decerner le commandement des Armées, & donner le

Le Gouvernement des Gaules regardé comme une forteresse qui rendoit maître de Rome.

Gouvernement des Gaules, & l'établirent par là comme dans une Citadelle, qui le rendoit maître de la Ville. Ils esperoient qu'en lui assurant ce Gouvernement ils partageroient entre eux tranquillement & sans aucune opposition tout le reste. Pompée suivoit en cela les

Ambition de Pompée sans bornes.

vuës de son ambition qui étoit sans bornes, & Crassus étoit poussé par son ancienne maladie,

L'avarice de Crassus aiguisée par la jalousie qu'excitoient en lui les victoires & les triomphes de Cesar.

qui étoit l'avarice, à laquelle s'étoit jointe nouvellement une soif immoderée de triomphes & de victoires, que les grands exploits de Cesar avoient allumée en lui. Car se voyant fort superieur dans toutes les autres choses, comme en credit, en autorité, en richesses, il ne pouvoit souffrir de lui être inferieur dans la gloire des armes, de sorte qu'il n'eut point de cesse que par cette malheureuse passion il ne se fût précipité dans une mort honteuse, & n'eût entraîné avec lui sa patrie dans de très-grands malheurs. Cesar étant venu de sa Province des Gaules à la Ville de Luques, plusieurs Romains y allerent pour le voir, entre autres Crassus & Pompée. Ils eurent avec

Conferences de Crassus & de Pompée avec Cesar à Luques, & le Traité qui y fut fait.

lui plusieurs conferences secretes, où ils comploterent de mettre tout de bon la main à l'oeuvre pour se rendre absolument maîtres des affaires, & pour partager entre eux toute l'autorité, ce qui leur seroit facile, Cesar demeurant armé, & eux se faisant donner d'autres Gouvernemens & d'autres Armées. Le seul chemin pour réussir dans ce dessein, c'étoit de

de-

demander pour eux un second Consulat, & Cesar se chargea de les aider dans cette brigue, en écrivant à tous les amis qu'il avoit à Rome, & en envoyant bon nombre de ses Soldats qui favoriseroient l'élection par leurs suffrages.

Crassus & Pompée font dessein de demander un second Consulat.

Ce Traité fait, Crassus & Pompée revinrent à Rome, où ils furent d'abord très-suspects, & il courut incontinent un bruit sourd, que le voyage, qu'ils avoient fait à Luques, & l'entrevuë, qu'ils avoient euë avec Cesar, n'étoient nullement pour le bien de la Republique, jusques-là que dans le Senat même Marcellinus & Domitius demanderent tout haut à Pompée s'il brigueroit le Consulat. Pompée répondit, *que peut-être il le brigueroit, & que peut-être aussi il ne le brigueroit point*. Ils lui firent pour la seconde fois la même demande, & il répondit, *qu'il le brigueroit pour des gens de bien & non pour des méchans*. Ces réponses ayant paru trop hautaines & trop méprisantes, Crassus interrogé de même, répondit plus modestement, *qu'il le brigueroit si cela étoit utile à la Republique, sinon qu'il s'en deporteroit*.

Demande que Marcellinus & Domitius font à Pompée en plein Senat. Réponse de Pompée.

Réponse plus modeste de Crassus à la même demande.

Cette réponse donna courage à plusieurs concurrens de se presenter. De ce nombre étoit Domitius. Mais dès que Crassus & Pompée se furent déclarés & qu'ils eurent commencé à faire ouvertement leurs brigues, tous les autres se retirerent par crainte, excepté Domitius, que Caton, comme son parent & son ami, exhorta, excita, encouragea à ne pas demordre de ses esperances, lui representant, *que c'étoit combattre pour la Liberté. Car Crassus & Pompée ne briguoient pas proprement*

Domitius Ahenobarbus.

ment le Consulat, mais la Tyrannie, & ils ne demandoient pas une charge de Magistrature, mais le moyen de piller & de fourager impunément les Provinces & les Armées.

Avec ces discours que Caton tenoit & dont il étoit fortement persuadé, il poussa presque par force Domitius sur la Place. Plusieurs se joignirent à eux; car on étoit fort surpris & fort étonné de cette nouvelle demarche de Crassus & de Pompée, & l'on faisoit assez connoître son étonnement. *Qu'est-il besoin*, disoit-on, *qu'ils demandent un second Consulat? Pourquoi le demandent-ils ensemble? Que ne le demandent-ils avec d'autres? N'avons-nous pas ici plusieurs Personnages qui ne sont pas indignes d'être les Collegues de Crassus & de Pompée, & de partager cet honneur avec l'un des deux?*

Violences atroces de Pompee pour écarter ses concurrens au Consulat.

Ces discours, qui étoient publics, ayant donné quelque crainte à Pompée pour le succès de son entreprise, il n'y a sorte d'injustices & de violences auxquelles il ne se portât. Il les couronna même par une action des plus atroces: il dressa une embuscade à Domitius, de sorte que le jour de l'élection, comme Domitius alloit avant le point du jour à la Place, suivi de quelques domestiques & de plusieurs Romains qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, les Emissaires de Pompée se jetterent sur sa troupe, tuerent l'esclave, qui portoit le flambeau devant lui, & blesserent plusieurs de sa suite, entre autres Caton, & les ayant tous mis en fuite par cette violence, ils les tinrent enfermés dans une maison jusqu'à ce qu'ils eussent été élus.

Quelque temps après ils environnerent la Tri-

Tribune aux harangues de gens armés, chasserent par force Caton de la Place, blesserent plusieurs de ceux qui oserent leur resister, & s'étant rendu maîtres du champ de bataille, ils continuerent à Cesar le Gouvernement des Gaules pour autres cinq ans, & se firent decerner pour eux les Gouvernemens de la Syrie & des deux Espagnes, qu'ils tirerent au sort. La Syrie échut à Crassus, & les Espagnes à Pompée.

Crassus & Pompée continuent à Cesar le Gouvernement des Gaules. Ils se font decerner celui de la Syrie & celui des deux Espagnes qu'ils tirent au sort.

Cette décision du sort ne fut pas desagréable à la multitude, car le Peuple souhaitoit que Pompée ne s'éloignât pas pour longtemps de Rome; & Pompée, qui étoit passionnément amoureux de sa femme, en fut très-aise, parce que cela lui donnoit le moyen d'y être la plus grande partie du temps. Pour Crassus, le sort n'eut pas plûtôt reglé leur partage, que transporté de joye il fit connoître publiquement qu'il tenoit cette fortune pour la plus grande, & la plus éclatante qui lui fût jamais arrivée.

Les transports de joye de Crassus de ce que le sort lui avoit donné le Gouvernement de la Syrie.

Quand il étoit en compagnie, & même avec des étrangers, il ne pouvoit moderer ses transports, & quand il étoit avec ses amis, il se laissoit emporter à des vanteries étranges & pueriles, & tout opposées à son âge & à son naturel; car dans toute sa vie il n'avoit jamais paru ni fanfaron ni superbe; mais alors enflé & corrompu par ce succès flateur, il ne bornoit pas ses exploits à la conquête de la Syrie & des Parthes, mais se promettant de faire que les grandes actions de Lucullus contre Tigrane, & celles de Pompée contre Mithridate, ne paroîtroient que des jeux d'enfant à comparaison des siennes; il devoroit déja par

Folles esperances dont Crassus repaissoit sa vanité.

ses

ses esperances la Bactriene & les Indes, & se portoit jusqu'à la grande mer Oceane & aux bouts de l'Orient. Cependant dans le Decret, qui fut dressé, la guerre contre les Parthes n'y étoit nullement comprise. Mais tout le monde savoit que c'étoit là la grande passion de Crassus, & Cesar même lui en écrivit des Gaules pour louër son dessein, & pour l'exhorter à l'executer sans remise.

La guerre contre les Parthes n'étoit point comprise dans le Decret donné à Crassus.

Quand il fut en état de partir, un des Tribuns, nommé Ateius, menaça qu'il s'opposeroit à sa sortie, & beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gayeté de cœur faire la guerre à des Peuples, qui n'avoient fait aucun tort aux Romains, & qui étoient leurs amis & leurs Alliés. Crassus, allarmé de cette menace, pria Pompée de venir à son secours, & de le mener jusques hors des portes de la Ville, car le Peuple avoit pour lui beaucoup de consideration & de respect. Et il y parut, car une infini-

Les Romains ne pouvoient souffrir qu'on allât faire la guerre aux Parthes, leurs Alliés.

Respect que le Peuple avoit pour Pompée.

20. *Mit à terre un brasier plein de feu, & dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums.*] Comme on accompagnoit d'ordinaire les imprecations d'images sensibles, on avoit besoin de ce brasier, de ces parfums, de ces libations pour executer en figure ce que l'on demandoit par ces maledictions. Tout cet épouvantail n'étoit pas mal imaginé pour imprimer la terreur dans les esprits.

21. *Un brasier.*] C'est ainsi que j'explique ἐσχαρίδα, *un brasier*; ce mot signifie aussi ce que nous appellons *un rechaud*. Clement d'Alexandrie met cet ustensile parmi les instrumens du luxe, parce qu'on s'en servoit de son temps, comme nous nous en servons aujourd'hui, pour avoir du feu sur la table, & empêcher les viandes, qu'on y sert, de se refroidir. C'est ce qui sert à nous faire entendre ce passage de Seneque, Epist. LXXXV. *Circa cœnationes ejus tumultus coquorum est, ipsos cum obsoniis focos, trans-*

finité de gens assemblés sur le passage de Crassus, tous preparés à s'opposer à son départ & à crier contre lui, n'eurent pas plûtôt vu Pompée marcher devant avec un œil gai & un visage ouvert, qu'ils furent adoucis, & qu'ils s'ouvrirent d'eux-mêmes pour les laisser passer. Mais Ateïus, ferme dans sa resolution, alla à sa rencontre, & d'abord il lui défendit à haute voix de passer outre, & protesta contre lui s'il l'entreprenoit. Ensuite il ordonna à son Huissier de le prendre au corps & de l'arrêter. Comme les autres Tribuns s'y opposerent, l'Huissier fut obligé de le lâcher. Alors Ateïus, prenant le devant, courut à la porte de la Ville, [20] mit à terre [21] un brasier plein de feu, & dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, & prononça dessus des imprecations terribles, qu'on ne put entendre sans horreur, en invoquant & nommant par leurs noms [22] certaines Divinités étranges & formida-

Le Tribun Ateïus s'oppose au départ de Crassus.

Parfums jettés dans un brasier par Ateïus, qui prononce des imprecations horribles contre Crassus.

transferentium. Hoc enim jam luxuria commenta est, ne quis intepescat cibus, ne quid palato jam calloso parum ferveat, cœnam culina prosequitur. „ A ses soupers tout retentit du bruit des cuisiniers, qui transportent des rechauds avec les viandes, car la luxure a déja imaginé cela, afin qu'aucun mets ne tiedisse, & que tout soit assez chaud pour ces palais endurcis, la cuisine suit le souper ". Voilà bien du bruit pour un rechaud porté sur la table. Au reste, Seneque ne veut pas dire que l'invention du rechaud étoit recente de son temps, il ne parle que de l'usage que l'on en faisoit, qui en effet étoit nouveau. Au moins je ne croi pas que l'antiquité fournisse aucun exemple d'un rechaud sur la table ni des Grecs, ni des Romains avant le temps dont Seneque parle.

22. *Certaines Divinités étranges & formidables.*] On ne sait point quelles étoient ces Divinités; c'étoient sans don-

Idée que les Romains avoient de ces imprecations.

dables. [23] Les Romains assurent que ces imprecations, aussi secrettes & mysterieuses, qu'anciennes, ont une telle force, que jamais aucun de ceux contre qui elles ont été faites, n'en a pu éviter l'effet. Ils ajoûtent même que ceux qui les font, ont immanquablement aussi une fin malheureuse. C'est pourquoi peu de gens s'en servent, & ce n'est que dans des occasions extraordinaires, où il s'agit de prévenir les plus grands fleaux. [24] Mais en cette rencontre on blâma fort Ateïus de ce qu'étant irrité contre Crassus pour les interêts de Rome, ce fut pourtant contre Rome qu'il prononça ces maledictions, & qu'il pratiqua ces moyens horribles qui la devouoient aux Dieux.

Ateïus fort blâmé d'avoir eu recours à ces moyens horribles.

Crassus méprise ces imprecations, & passe outre.

Crassus donc, sans être touché des imprecations d'Ateïus, continua sa route, arriva à Brunduse, & quoique la mer fût encore dangereuse, l'Hyver n'étant pas encore passé, il ne voulut pas attendre, s'embarqua, & perdit beaucoup de vaisseaux dans son passage. Mais ayant rassemblé le reste de ses troupes, il conti-

Il perd beaucoup de vaisseaux en passant à Brunduse.

doute les Divinités infernales, invoquées sous des noms terribles; car la bizarrerie du nom aidoit bien à la chose.

23. *Les Romains assurent que ces imprecations.*] C'est sur cette opinion generalement reçuë qu'Horace dit dans l'Od. V. du Liv. V.

——— *Dira detestatio*
Nulla expiatur victima.

„ Les imprecations ne peuvent être expiées ni détour„ nées par des victimes.

24. *Mais en cette rencontre on blâma fort Ateïus de ce qu'étant irrité contre Crassus pour les interêts de Rome, ce fut pour-*

tinua son chemin par terre au travers de la Galatie, où il trouva le Roi Dejotarus, qui étoit fort avancé en âge, & qui ne laissoit pas de bâtir une nouvelle Ville, sur quoi Crassus le raillant, lui dit : *Seigneur Roi, vous vous prenez bien tard à bâtir une Ville vers la douzieme heure du jour. Et vous-même, Seigneur Capitaine*, lui répondit Dejotarus, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes ;* [25] car alors Crassus avoit soixante ans passés, & son visage le faisoit paroître encore plus vieux qu'il n'étoit.

Conversation de Crassus avec le Roi Dejotarus.

Dès qu'il fut arrivé en Syrie, les affaires lui succederent d'abord aussi heureusement qu'il l'avoit pu esperer. Car il fit un pont sur l'Euphrate sans aucun obstacle, passa surement son Armée, & reçut dans la Mesopotamie plusieurs Villes qui se rendirent volontairement. Une seule, dont étoit Tyran un certain Apollonius, osa se défendre, & Crassus y perdit environ cent soldats. Irrité de cette audace il mene contre elle toutes ses troupes, la prend d'assaut, pille toutes ses richesses,

Premiers succès de Crassus en Syrie.

pourtant contre Rome.] Et ce blâme étoit fort juste. Ces imprecations ne pouvoient s'accomplir sur Crassus sans tomber sur la Republique. Un homme de bien ne fait jamais d'imprecation qui puisse nuire à son païs. Ces imprecations n'étoient pardonnables, si elles pouvoient jamais l'être, que quand elles ne pouvoient perdre que celui contre lequel on les faisoit.

25. *Car alors Crassus avoit soixante ans passés.*] Ceci nous mene surement à la connoissance de l'année de la naissance de Crassus. Il partit pour cette expedition l'an de Rome 699. 52 ans avant N. S. il avoit soixante ans passez, il étoit donc né l'an de Rome 638, & l'an 113. avant l'Ere Chrétienne.

Elle étoit de la Province d'Oshoëne dans la Mesopotamie.

C'est une honte à un Général de souffrir qu'on lui donne de grands titres pour de petits exploits.

chesses, & vend tous ses habitans. Les Grecs appelloient cette Ville *Zenodotie*. Pour cette prise Crassus souffrit que son Armée lui donnât le titre d'*Imperator*. Ce qui lui tourna à grande honte, car il parut par-là avoir le cœur fort bas, & desesperer de faire de plus grandes choses, puisqu'il étoit si flaté d'un si petit succès.

Crassus s'en retourne hyverner en Syrie.

Il est joint par son fils qui lui amene mille cavaliers.

Après que, pour s'assûrer des Villes qui s'étoient renduës, il y eut mis en garnison sept mille hommes de pied & mille chevaux, il s'en retourna en Syrie avec le reste de son Armée, pour y passer l'Hyver. Il fut joint là par son fils, que Cesar lui envoyoit des Gaules, jeune homme qui avoit déja été honoré de plusieurs prix d'honneur que les Généraux donnent à ceux qui se sont distingués par leur courage, & qui lui amenoit mille Cavaliers choisis.

Les grandes fautes de Crassus, & la plus grande.

De toutes les fautes que Crassus fit dans cette expedition, & qui furent toutes fort grandes, la plus grande sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce prompt retour en Syrie. Car il devoit passer outre sans s'arrêter, [26] & occuper Babylone & Seleucie, Villes toûjours ennemies des Parthes. Au lieu que par ce retour il donna aux en-

26. *Et occuper Babylone & Seleucie, Villes toûjours ennemies des Parthes.*] Et qui par consequent auroient ouvert leurs portes, & lui auroient fourni tous les secours dont il avoit besoin. Il en auroit fait ses places d'armes, & il en auroit tiré toutes les commoditez necessaires, pour pousser ses succès contre ce commun ennemi; au lieu que, par son retour en Syrie, il perdit tous ces avantages, & ce fut à recommencer.

27. *Tous les thresors qui étoient dans le Temple de la Déesse*

ennemis le temps de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruïne. D'ailleurs on blâma fort les occupations qu'il eut en Syrie, qui étoient plûtôt d'un commerçant, que d'un Général d'Armée. Car il ne s'amusa pas à visiter les armes de ses soldats, à faire des revuës, à faire faire l'exercice à ses troupes, & à leur proposer des prix de Jeux & de Combats pour les tenir en haleine; mais il s'appliquoit entierement à calculer les revenus des Villes & les contributions, & à peser lui-même à la balance [27] tous les Thresors qui étoient dans le Temple de la Déesse à Hierapolis. Il envoyoit signifier aux Principautés, aux Villes, & aux Communautés le nombre de Soldats qu'elles devoient fournir, & il les en exemptoit ensuite pour certaine somme d'argent dont on convenoit, ce qui le rendoit vil & méprisable à tout le monde, & à ceux même qu'il favorisoit.

Ses indignes occupations en Syrie.

Le premier présage, qu'il reçut de son malheur, lui vint de cette Déesse même d'Hierapolis, que les uns disent être Venus, les autres, Junon, & quelques-uns, la Nature, la premiere Cause, qui de l'humidité tire les principes & les semences de toutes choses, & qui a découvert la source de tous les biens qui ar-

Le premier présage du malheur qui menaçoit Crassus.

Déesse à Hierapolis.] Après avoir passé l'Euphrate, à vingt milles du fleuve, on trouvoit une Ville appellée Bambyce, qui étoit aussi appellée Edesse, & *Hierapolis* ou *Ville sacrée*, & par les Syriens *Magog*. La Déesse Syriene Atargatis y étoit particulierement adorée. Lucien dans son Traité de la Déesse de Syrie parle de ce Temple, comme du plus riche qui fût dans l'Univers, car de toutes parts on y apportoit des offrandes.

arrivent aux hommes. Comme ils sortoient de son Temple, le jeune Crassus tomba à la porte, & son pere qui le suivoit, tomba sur lui.

Ambassadeurs du Roi des Parthes.

[1]Dans le temps qu'il rassembloit toutes ses troupes de leurs quartiers d'hyver, il lui arriva des Ambassadeurs du Roi des Parthes, Arsace, qui lui exposerent en peu de mots leur commission.

Discours de ces Ambassadeurs à Crassus.

Ils lui dirent, *que si cette Armée étoit envoyée par les Romains contre les Parthes, ce seroit une guerre immortelle, qu'aucun Traité de paix ne termineroit, & qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres. Que si, comme ils l'avoient ouï dire, c'étoit Crassus seul, qui, contre le sentiment de sa patrie, & pour assouvir son avarice particuliere, avoit pris les armes contre eux, & étoit entré dans une de leurs Provinces, le Roi, leur maître, vouloit bien user de sa moderation en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, & laisser aller vies & bagues sauves les Romains, qu'il tenoit dans ses Etats, & qui étoient bien plûtôt assiegés qu'assiegeants.*

Crassus répond aux Ambassadeurs par une rodomontade.

Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade, il leur dit, *qu'il leur feroit entendre sa réponse dans la Ville de Seleucie.* Surquoi le plus âgé des Ambassadeurs, nommé Vahises, se prenant à rire & lui montrant la paume de sa main, lui dit:

Réponse fiere d'un des Ambassadeurs à la rodomontade de Crassus.

Crassus, tu verras plûtôt naître du poil dans ce creux de ma main, que tu ne verras Seleucie.

[18] Ces

18. *Ces Ambassadeurs se retirerent donc, & allerent annoncer à leur Roi Hyrodes.*] Plutarque nomme ici Hyrodes (Orodes) ce Roi des Parthes qu'il vient de nommer Arsace. C'est à mon avis qu'Arsace étoit le nom général de

* Ces Ambassadeurs se retirerent donc, & allerent annoncer à leur Roi Hyrodes qu'il falloit se préparer à la guerre. Cependant quelques Soldats Romains s'étant sauvés avec beaucoup de danger des Villes où ils étoient en garnison dans la Mesopotamie, allerent annoncer à Crassus des choses très-capables d'inquieter & d'alarmer; ils disoient *qu'ils avoient vû de leurs propres yeux le nombre effroyable des ennemis & les grands & sanglants combats qu'ils avoient rendus aux attaques des Villes qu'on avoit prises.* Et comme c'est la coûtume des gens épouvantés de grossir tous les objets pour les rendre plus terribles, ils rapportoient, *que c'étoient des gens à qui on ne pouvoit échapper quand ils poursuivoient, & qu'on ne pouvoit atteindre quand ils prenoient la fuite; que les traits dont ils se servoient, étoient inconnus, qu'on n'en avoit jamais vû de semblables, qu'ils étoient *plus vîtes que les éclairs, qu'ils devançoient même la vuë, & qu'ils avoient plûtôt frappé & porté la mort qu'on ne les avoit vu partir. Que des armes, dont leur Cavalerie étoit armée, les offensives perçoient tout sans que rien pût leur resister, & les défensives étoient à l'épreuve de tout & ne pouvoient être faussées.*

Rapport de quelques Soldats Romains, très-capable d'effrayer.

Grande & terrible idée que les Soldats Romains avoient des Parthes.

Ces discours diminuerent & rabattirent infiniment le courage & l'audace des Soldats Romains, qui s'étant imaginé que les Parthes ne differoient en rien des Armeniens & des Cappado-

de ces Rois qui étoient Arsacides, & Orodes, ou Hyrodes étoit le nom particulier de celui-ci. Il étoit fils de Phraate II. & étoit monté au Throne après avoir fait tuer Mithridate son frere aîné.

padociens, que Lucullus s'étoit lassé de mener battant, & flattés que le plus difficile de cette guerre, seroit la longueur du chemin, & la poursuite des ennemis qui n'oseroient jamais en venir aux mains avec eux, voyoient contre leurs esperances de grandes batailles & de grands dangers qui les attendoient. Ce decouragement monta même à un tel point que plusieurs des principaux Officiers furent d'avis que Crassus devoit s'arrêter là, & assembler le Conseil pour mettre encore en deliberation toute l'entreprise. De ce nombre étoit le Questeur Cassius. Les Devins même alloient disant sourdement que les signes des victimes étoient toûjours funestes, & que les sacrifices de Crassus n'avoient jamais pu être reçus. Mais Crassus ne voulut jamais les écouter, ni suivre d'autres avis que ceux qui le pressoient de se mettre en marche & de se hâter.

Grand decouragement de l'Armée de Crassus.

Augmenté par le rapport sourd des Devins.

Crassus ne suit d'autres avis que les siens.

Ce qui le rassura le plus, & qui le fortifia dans cette pensée, [29] ce fut l'arrivée d'Artavasde, Roi d'Armenie, car il vint le joindre à la tête de six mille chevaux, qu'on disoit être seulement ses Gardes du Corps, & qui lui promit encore dix mille chevaux bardés de fer, & trente mille hommes de pied, tous entretenus à ses dépens. Ce Prince conseilloit à Crassus d'entrer dans le Païs des Parthes par l'Armenie, car non seulement son Armée seroit dans l'abondance de toutes choses qu'il fourniroit lui-même, mais, ce qui seroit encore très-avantageux pour lui, il passeroit très-sûrement & très-facilement, mettant devant lui de longues chaî-

Artavasde vient joindre Crassus avec six mille chevaux, & lui promet un secours plus considerable.

Sage conseil qu'il lui donne.

29. *Ce fut l'arrivée d'Artavasde, Roi d'Armenie.*] Ce Roi est appellé *Artavasde* par les uns; *Artuasde* ou *Artvasde*

chaînes de montagnes & un Païs bossu, très-difficile & presque impraticable à la Cavalerie qui faisoit toute la force des Parthes. Crassus le remercia assez froidement de sa bonne volonté, & des magnifiques secours qu'il lui offroit, & dit, *qu'il prendroit son chemin par la Mesopotamie, où il avoit laissé beaucoup de braves Romains.* Cette réponse entenduë, le Roi d'Armenie partit d'auprès de lui & retourna dans ses Etats.

Crassus refuse de suivre le conseil d'Artavasde.

Artavasde le quitte.

Crassus s'étant mis en marche, comme il faisoit passer ses troupes sur le pont, qu'il avoit dressé sur l'Euphrate près de la Ville de Zeugma, voilà tout à coup des tonnerres effroyables & d'affreux éclairs, qui donnent dans le visage de ses Soldats comme pour les arrêter. En même temps un nuage noir, d'où sortit un tourbillon impetueux accompagné d'une foudre embrasée, tomba sur le pont & en abbattit une partie. Le lieu où il devoit camper, fut frappé de deux coups de tonnerre, & un de ses chevaux de bataille le plus richement harnaché emporta son Ecuyer, se jetta avec lui dans le fleuve, où il fut englouti, & on ne le vit plus paroître. On dit aussi que l'Aigle de la premiere Compagnie, quand on voulut l'enlever pour faire marcher l'Armée, se tourna d'elle-même en arriere. Outre tous ces mauvais signes, il arriva encore après qu'on eut passé l'Euphrate, qu'en distribuant aux Soldats leurs vivres, on leur donna d'abord du sel & des lentilles, que les Romains regardent comme funestes, & comme des

Ville de la Comagene sur le bord de l'Euphrate.

Horribles présages arrivés à Crassus.

Les lentilles & le sel regardés comme signes funestes par les Romains.

vasde ou *Artabase*, par les autres, & *Orteadisse* par Justin.

des marques de deuil, & qu'ils servent par cette raison sur les tombeaux des trepassez. De plus comme Crassus haranguoit les troupes, il lui échappa une parole, qui jetta le trouble & l'effroi dans l'esprit de tous les Soldats, car il dit, *qu'il avoit fait rompre le pont, afin qu'aucun d'eux n'échappât*; & quand il eut senti le mauvais effet que cette parole lâchée si inconsiderément avoit produit dans l'Armée, au lieu de la corriger, ou de l'expliquer pour rassurer les timides, il la negligea par un esprit d'opiniâtreté & de fierté. Enfin quand il fit le sacrifice accoûtumé pour purifier l'Armée, le Devin lui ayant remis entre les mains les entrailles de la victime, il les laissa tomber, & voyant que tous ceux qui assistoient à ce sacrifice en étoient fâchez & alarmez, il se prit à rire, & dit, *Voyez ce que c'est que de la vieillesse, mais les armes ne me tomberont pourtant pas des mains.*

Parole imprudente échappée à Crassus, & qui consterna son Armée.

Il laisse tomber les entrailles de la victime.

Mot qu'il dit pour guerir la frayeur que causoit cet accident.

En même temps il se mit en marche le long de l'Euphrate avec sept Legions de gens de pied, près de quatre mille chevaux, & autant de gens de trait armés à la legere. Il n'eut pas marché long-temps, que ses coureurs, qu'il avoit envoyez à la découverte, vinrent lui rapporter qu'il ne paroissoit pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avoient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval, qui paroissoient avoir pris tout à coup la fuite, comme si on les avoit poursuivis.

Rapport des coureurs de Crassus.

Sur ce rapport Crassus se fortifia dans ses esperances, & ses Soldats commencerent à mépriser les Parthes, comme des gens qui n'auroient jamais l'audace de les attendre, & d'en venir à un combat. Cassius ne laissoit pour-

Crassus se flatte sur le rapport de ses coureurs.

pourtant pas de lui representer encore & de lui remontrer, *qu'il devoit s'arrêter dans quelqu'une des Villes où il avoit garnison, pour laisser reposer & rafraichir son Armée, jusqu'à ce qu'il eût appris des nouvelles certaines des ennemis; que s'il ne vouloit pas prendre le parti, il falloit gagner Seleucie en côtoyant toûjours l'Euphrate; car les vaisseaux de charge leur faciliteroient les vivres en suivant toûjours leur camp, & marchant avec lui comme de conserve; & la riviere qu'ils auroient toujours à leur droite, les empêcheroit d'être enveloppés, de sorte qu'ils seroient toujours en état de combattre l'ennemi sans desavantage.*

Sages remontrances que Cassius fait à Crassus.

Pendant que Crassus tenoit le Conseil pour déliberer sur cette proposition, un Capitaine d'Arabes, nommé Ariamnes, vint le trouver. C'étoit un homme plein de ruse & de fraude; & l'on peut dire que de tous les malheurs, que la Fortune assembla dans ce moment pour l'entiere ruine de Crassus, ce fut là le plus grand & le plus entier. Quelques-uns des Officiers, qui étoient alors à l'Armée, & qui avoient autrefois servi sous Pompée dans ce païs-là, le connoissoient & savoient qu'il avoit tiré de grands plaisirs de l'amitié de Pompée, & qu'il passoit alors pour un homme très-affectionné aux Romains. Mais alors ce fourbe, gagné par les Capitaines du Roi des Parthes, fut lâché par eux & envoyé à Crassus, pour tâcher de le porter à s'éloigner de la riviere & des païs difficiles & bossus, & de le jetter dans ces plaines immenses, où il pourroit être envelopé de tous côtés, car les Parthes ne pensoient à rien moins qu'à venir l'attaquer de front.

Crassus se laisse tromper par Ariamnes, Capitaine d'Arabes. Dion le nomme. *Augarus* ou *Abgarus*.

Ce Barbare donc étant arrivé dans la tente de Crassus, commença d'abord à loüer hautement Pompée comme son bienfaicteur, car il étoit aussi éloquent que fourbe. Ensuite après avoir admiré le bonheur de Crassus, d'être à la tête d'une Armée si belle & si nombreuse, il le reprit de ce qu'il tiroit la guerre en longueur, en differant toûjours & en consumant le temps en preparatifs, comme s'il avoit besoin d'armes, & non pas plûtôt de mains & de pieds très-legers contre des ennemis, qui depuis long-temps ne cherchoient qu'à enlever ce qu'ils avoient de plus precieux dans leurs meubles, & les personnes les plus cheres, pour se retirer au plus vîte chez les Scythes ou chez les Hyrcaniens. *Mais quand même vous auriez à les combattre*, ajoûta-t-il, *il faudroit d'autant plus vous hâter avant que le Roi, revenu de son épouvante, eût rassemblé toutes ses forces; car presentement il jette au devant de vous Surena & Syllaces, qui sont chargés de vous amuser & de vous empêcher de le poursuivre; mais pour lui il est fort loin, & ne paroîtra nulle part.*

Adresse & éloquence de ce traître.

Tout cela étoit faux, car le Roi Hyrodes avoit d'abord partagé son Armée en deux; avec l'une il étoit entré dans l'Armenie qu'il ravageoit, pour se venger d'Artavasde, & il avoit envoyé Surena à la tête de l'autre contre les Romains, non point par aucun mépris pour eux,

Le Roi Hyrodes partage son Armée en deux.

30. *De plus il avoit par sa naissance le droit de ceindre le bandeau Royal aux Rois des Parthes le jour qu'ils étoient couronnés.*] Ce qui est attaché aujourd'hui à certains Prelats de sacrer les Rois, & de leur mettre la couronne sur la tête, étoit alors dans les Cours de ces Princes d'Orient,

eux, comme quelques-uns l'ont voulu dire, car Hyrodes n'étoit pas assez ignorant ni assez insensé, pour mépriser un Antagoniste comme Crassus, qui étoit un des premiers Personnages de Rome, & pour trouver plus de gloire à combattre Artavasde, & à faire le dégât dans l'Armenie. Il est au contraire très-vraisemblable que craignant le danger qu'il y avoit à aller se presenter aux Romains, il prit le parti de se tenir au loin, pour attendre & voir ce qui arriveroit, & qu'il envoya devant Surena pour tenter la fortune du combat, & pour amuser les Romains & les empêcher d'avancer. Car Surena n'étoit pas un homme du commun, mais en richesses, en noblesse & en gloire, il étoit le premier après le Roi; en valeur, en prudence & en experience pour la guerre, le premier des Parthes; & en beauté de corps & en bonne mine il égaloit ou surpassoit les mieux faits. Quand il marchoit en campagne, son train seul étoit composé de mille chameaux qui portoient son bagage, de deux cens chariots pour ses concubines, de mille cavaliers tout couverts de fer, & d'un plus grand nombre d'autres plus legerement armés, car de ses vassaux ou de ses esclaves, il pouvoit faire jusqu'à dix mille chevaux. 3° De plus il avoit par sa naissance ce droit hereditaire dans sa famille de ceindre le bandeau Royal aux Rois des Parthes le jour qu'ils étoient cou-

Sa vuë dans ce partage.

Surena, homme très-considerable à la Cour du Roi des Parthes.

La magnificence de son train.

Droit hereditaire dans la maison de Surena.

rient, une fonction attribuée à un de leurs principaux Officiers; & cela est remarquable que ce fût un droit hereditaire dans la famille de celui qui en étoit honoré.

couronnés. C'étoit lui qui avoit rétabli ſur le throne le Roi Hyrodes, qu'on en avoit chaſſé, & qui lui avoit conquis la ville de Seleucie, étant monté le premier ſur les murailles, & ayant renverſé de ſa main tous ceux qui s'oppoſerent à lui. Quoiqu'il n'eût pas encore alors trente ans, il avoit déja la reputation d'un homme de grand ſens, de grande prudence, & dont les conſeils étoient ſûrs; & ce fut principalement par-là qu'il ruïna Craſſus, qui d'abord par ſa vaine audace & par ſon orgueil, & enſuite par ſa crainte & par l'épouvante & l'abattement où le précipiterent ſes malheurs, ſe rendit très-aiſé à ſurprendre.

Valeur de Surena.

Alors donc le traître Ariamnes, après lui avoir perſuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine par un chemin d'abord uni & facile, mais qui devint enſuite très-difficile par les ſables profonds où il ſe trouva engagé au milieu d'une vaſte campagne toute raſe & d'une affreuſe aridité, & où la vuë ne découvroit ni fin ni bornes, où l'on pût eſperer de trouver quelque repos & quelque rafraîchiſſement. De ſorte que ſi la ſoif & la fatigue du chemin decourageoient les Romains, la vuë les jettoit dans un deſeſpoir encore plus terrible, car ils ne voyoient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruiſſeau, pas une ſeule colline, pas une ſeule herbe verte; ce n'étoient par-tout que monceaux de brûlantes arenes, comme les flots entaſſés d'une mer immenſe, qui dans ce deſert enveloppoient & engloutiſſoient

Craſſus engagé dans des ſables profonds & arides.

31. *Et je punirai Artavaſde de ſa trahiſon.*] Il accuſe Artavaſde de trahiſon, parce qu'il ne lui envoyoit pas les

soient ses troupes. Tout cela ensemble devoit suffire pour leur faire soupçonner qu'ils étoient trahis, & ils n'en devoient plus douter après l'arrivée des courriers d'Artavasde. Ce Prince mandoit à Crassus *que le Roi Hyrodes lui étoit tombé sur les bras avec une grosse Armée; que la guerre qu'il avoit à soûtenir, l'empêchoit de lui envoyer le secours qu'il lui avoit promis, mais qu'il lui conseilloit de se rapprocher de l'Armenie, afin qu'ils pussent unir leurs forces contre leur ennemi commun; que s'il ne vouloit pas suivre cet avis, il l'avertissoit au moins d'éviter sur-tout dans ses marches & dans ses campemens les lieux ouverts & favorables à la Cavalerie, & de s'approcher toûjours des lieux montagneux.* Mais Crassus, emporté par sa colere & par son arrogance, ne daigna pas lui récrire, ni lui faire la moindre réponse, il dit seulement à ses courriers, *Je n'ai pas le temps presentement de penser aux affaires des Armeniens, bientôt j'irai en Armenie,* [31] *& je punirai Artavasde de sa trahison.*

Artavasde envoye des courriers à Crassus, pour lui donner des avis utiles.

Arrogante réponse de Crassus aux courriers d'Artavasde.

Cassius fut très-fâché de cette réponse, mais il cessa de donner davantage ses avis à Crassus, qui ne pouvoit les souffrir, & prenant ce fourbe d'Ariamnes en particulier, il l'accabla de maledictions & d'injures. *O le plus scelerat de tous les hommes,* lui dit-il, *quel mauvais Demon s'est emparé de toi, & t'a conduit vers nous? Par quels breuvages, par quels enchantemens, par quels sortileges ès-tu venu à bout de persuader à Crassus de jetter son Armée dans ces deserts infinis & dans ces abîmes de sable,*

Cassius accable d'injures le fourbe Ariamnes.

&

les secours qu'il lui avoit promis, sans penser aux raisons qui l'empêchoient de tenir sa parole.

& de prendre un chemin plus convenable à un Capitaine de voleurs Numides, qu'à un Général des Romains?

Le Barbare, qui étoit homme fin, & qui savoit prendre toutes sortes de figures, s'humiliant devant lui, & lui parlant avec douceur, tâchoit de le rassurer, & le conjuroit de supporter encore un peu de temps cette fatigue. Après quoi il alloit le long des files des Soldats, & marchant avec eux il les consoloit, les fortifioit, les aidoit, & leur jettoit quelques brocards; car il leur disoit avec un ris moqueur, *Mes amis, vous croyez marcher dans les campagnes riantes & delicieuses de la Campanie; vous voudriez trouver ici sans doute les fontaines, les ruisseaux, les ombrages verds, les bains & les hôtelleries dont elle est pleine, & vous ne vous souvenez pas que vous traversez les deserts, qui sont les limites des Arabes & des Assyriens.* Voilà comme ce fourbe consoloit & amadouoit les Romains, & avant que sa trahison fût entierement découverte, il se retira, encore fut-ce du consentement de Crassus même qu'il trompa en le quittant, car il lui fit entendre & lui persuada qu'il alloit travailler pour lui, en jettant le desordre & le trouble parmi ses ennemis.

Ariamnes se moque des Soldats, en faisant semblant de les consoler.

Il trompe encore Crassus en se retirant.

On dit que ce jour-là Crassus, au lieu de paroître en public avec sa cotte d'armes rouge, comme c'est la coûtume des Généraux Romains, parut avec une robe noire, & que s'en étant apperçu d'abord, il alla la changer. Les Porte-enseignes ayant voulu prendre leurs enseignes pour partir, eurent beaucoup de peine à arracher les bâtons qui les soûtenoient, & qui étoient comme enracinés dans la terre; de quoi

quoi Craſſus ne faiſoit que rire, & les hâtoit de marcher, contraignant ſes gens de pied d'aller auſſi vîte que ſa Cavalerie. Sur cela quelques-uns des coureurs qu'il avoit envoyé battre l'eſtrade, revinrent & rapporterent qu'ils avoient donné dans un Corps des ennemis; que leurs camarades avoient été tués; que pour eux ils s'étoient ſauvés ſeuls avec beaucoup de peine, & que toute l'Armée des Parthes, qui étoit très-nombreuſe & pleine de fierté & d'audace, venoit inceſſamment les attaquer.

Rapport des coureurs de Craſſus.

Cette nouvelle jetta le trouble & la conſternation dans tout le camp. Craſſus en fut plus troublé que les autres; la hâte & l'effroi, où il étoit, ne lui laiſſant pas l'entiere liberté de ſon eſprit, il mit ſes troupes en bataille. D'abord il ſuivit le ſentiment de Caſſius, il étendit le plus qu'il put ſon Infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrein, & pour ôter aux ennemis la facilité de les envelopper, & jetta toute ſa Cavalerie dans les ailes; mais enſuite il changea d'avis, & ſerrant ſon Infanterie, il en fit un corps de bataille quarré qui faiſoit face de tous côtés, & dont chacun des côtés preſentoit douze Cohortes de front. Chaque Cohorte avoit près d'elle une Compagnie de chevaux, afin que chaque partie de ce bataillon pût être ſoutenuë à propos par la Cavalerie, & que tout le Corps en étant également remparé, chargeât avec plus de ſûreté & d'audace. Il donna l'une des ailes à Caſſius, l'autre à ſon fils le jeune Craſſus, & ſe mit au centre. Ils avancerent dans cet ordre, & arriverent ſur le bord d'un ruiſſeau, appellé Baliſſus, qui n'étoit pas fort grand, & qui n'a-

Effroi & deſordre de Craſſus à la nouvelle de l'approche des Parthes.

Ordre de bataille de Craſſus.

n'avoit pas beaucoup d'eau, mais qui ne laissa pas de faire un très-grand plaisir à ses Soldats, tant à cause de l'extrême secheresse & de l'excessive chaleur qu'il faisoit, qu'à cause de la grande fatigue qu'ils avoient essuyée dans cette longue & penible marche au travers de ces arides sablons.

Sage avis des Officiers de Crassus.

La plûpart des Officiers étoient d'avis qu'il falloit camper en cet endroit, & y passer la nuit, pendant laquelle on tâcheroit, autant qu'il seroit possible, d'avoir des nouvelles des ennemis, & quand on auroit su leur nombre & leur ordonnance, dès le lendemain matin on iroit les attaquer. Mais Crassus, se laissant emporter à la fougue de son fils, & à celle de la Cavalerie, qu'il commandoit, qui le pressoient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui voudroient repaître, repussent debout chacun dans son rang; & sans leur donner le temps d'achever, il fit marcher, & les mena, non au petit pas, & en leur faisant faire des pauses, comme on a accoûtumé de faire marcher des troupes quand on les mene au combat, mais rapidement & tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis, qui contre leur attente ne leur parurent ni en si grand nombre, ni si terribles qu'on leur avoit dit: car Surena avoit usé de ce stratageme, il avoit caché la plûpart de ses Bataillons derriere les premiers corps avancés, & pour les empêcher d'être apperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avoit ordonné de les

Grande imprudence de Crassus.

Stratageme de Surena marchant contre Crassus.

32. *Car il se fardoit à la façon des Medes.*] Voici un beau titre pour certains hommes effeminez que nous voyons encore aujourd'hui qui mettent du rouge comme des

les couvrir avec leurs hocquetons ou avec des peaux.

Quand ils furent en presence & prêts à charger, le Général n'eut pas plûtôt fait lever le signal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables & d'un bruit affreux. Car les Parthes ne s'excitent point au combat avec des cornets ou des trompettes; mais ils ont quantité d'instrumens creux couverts de cuir, & environnés de sonnettes d'airain, sur lesquels ils frappent en même temps, & le bruit que font ces instrumens, est un bruit sourd & terrible qui paroît mêlé du rugissement des bêtes feroces, & de l'éclatant fracas du tonnerre, ces Barbares ayant fort bien observé que de tous les Sens, l'Ouïe est celui qui trouble le plus l'ame, qui émeut le plus vivement toutes ses passions, & qui fait sortir le plus promptement l'homme hors de lui-même.

Espece de tambours dont se servoient les Parthes.

L'Ouïe est de tous les Sens celui qui fait le plus d'impression sur l'ame.

Comme les Romains étoient étonnés & effrayés de ce bruit, les Parthes, jettant tout à coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs casques & de leurs cuirasses, qui étoient d'un acier Margien, plus étincelant que les rayons du Soleil, & par celui du fer & de l'airain dont leurs chevaux étoient bardés. A leur tête paroissoit Surena, beau, bien fait, d'une taille avantageuse, & d'une reputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit sa beauté effeminée. [32] Car il se fardoit à la façon

Dans la Margiane, près du mont Taurus, il y avoit des mines d'excellent acier.

des femmes. Un Général des Parthes, un Général très-brave, très-vaillant se farde; mais apparemment il faut entendre qu'il mettoit sur son visage quelque couleur, com-

Surena se fardoit à la façon des Medes.

çon des Medes, & portoit comme eux les cheveux frisés & mipartis, au lieu que les autres Parthes les portoient encore à la maniere des Scythes, tels que la Nature les donne, sans en avoir aucun soin, pour en paroître plus effroyables.

Les Parthes font semblant de se disperser, & enveloppent tout d'un coup les troupes de Crassus.

D'abord les Barbares vouloient charger les Romains à coups de piques pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs, mais ayant vu de près la profondeur de ce bataillon quarré si serré, si uni, & où les hommes étoient si fermes & se soûtenoient si bien les uns les autres; ils se retirerent aussi-tôt en arriere, faisant semblant de se disperser & de rompre leur ordonnance; mais les Romains furent bien étonnés de voir tout à coup leur Bataillon enveloppé de tous côtés. Dans l'instant Crassus ordonna à ses gens de trait & à son Infanterie legere de les charger, mais ils n'allerent pas bien loin, car accablés d'une grêle de fléches, ils furent obligés de se retirer & de se mettre à couvert sous leur Infanterie pesamment armée. Ce fut là le commencement du trouble & de l'effroi quand on vit la roideur & la force de ces fleches contre lesquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, & qui perçoient également tout ce qu'elles frappoient. Les Parthes, se separant, se mirent de tous les côtés à tirer de loin tous ensemble en même temps sans prendre de visée certaine pour tirer juste, car le Bataillon des Romains étoit si serré, qu'ils ne pouvoient manquer d'assener leur coup quand même ils l'au-

comme nous voyons que font aujourd'hui les Perses. Ils croyent que c'est de la grandeur de se peindre la barbe

l'auroient voulu ; & ils portoient des coups effroyables, & faisoient des blessures très-profondes, tant à cause de la force & du poids de leurs fleches, qu'à cause de la grandeur & de la flexibilité de leurs arcs, qui par leur souplesse joignoient presque leurs deux bouts quand on les tendoit, & par leur grandeur donnoient une si grande étenduë à la corde, qu'employant toute la longueur de la fléche, elle la chassoit avec une impetuosité & une roideur que rien ne pouvoit soûtenir.

La force des fléches des Parthes, & la grandeur de leurs arcs.

Les Romains étoient donc par-là en très-mauvais termes ; s'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement blessés, & s'ils en sortoient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire aucun dommage, & en étoient également maltraités. Les Parthes prenoient la fuite devant eux, & en fuyant ils tiroient toûjours, car ce sont les Peuples du monde qui font le plus agilement cette manoeuvre après les Scythes, ce qui est très-sagement imaginé, puisqu'en fuyant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Sage invention de fuir en combattant.

Tant que les Romains purent esperer que ces Barbares, après avoir épuisé toutes leurs fleches, cesseroient de combattre, ou qu'ils en viendroient aux coups de main, ils se soûtinrent, & supporterent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils se furent apperçus qu'à la queuë des Bataillons il y avoit des chameaux chargés de fleches, où ceux qui avoient déja employé les leurs, en alloient pren-

be & les ongles ; cela paroissoit horrible aux Romains.

prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus ne voyant point de fin à ses miseres, envoya ordre à son fils de tâcher à quelque prix que ce fût de joindre les ennemis avant qu'il fût entierement enveloppé, car c'étoit lui principalement qu'une des ailes de l'Armée des Parthes cherchoit à tourner pour le prendre à dos.

Ordre que Crassus envoye à son fils.

Le jeune Crassus prenant donc treize cens chevaux, dont il y en avoit mille que Cesar lui avoit donnés, cinq cens Archers & huit Cohortes de Rondachers, qui étoient le plus à sa portée, il s'élargit, & prenant le tour, il alloit charger ceux qui tâchoient de l'envelopper. [33] Mais ceux-ci, soit, comme quelques-uns l'ont dit, qu'ils craignissent, & qu'ils voulussent éviter le choc d'une troupe si serrée, & qui marchoit en si belle ordonnance, ou que leur dessein fût d'attirer le jeune Crassus le plus loin qu'ils pourroient de son pere, se mirent d'abord à tourner bride & à s'enfuir. Le jeune Crassus criant alors de toute sa force, *Ils ne nous attendent point*, poussa à eux à bride abbatuë. Il avoit avec lui Censorinus [34] & Megabacchus, celui-ci celebre par son courage & par sa force, & Censorinus distingué par sa dignité de Senateur & par son éloquence. Ils étoient tous deux amis particuliers du jeune Crassus, & à peu près de même âge.

Le jeune Crassus execute cet ordre, & ce qui lui en arriva.

Manœuvre des Parthes à l'approche du jeune Crassus.

Censorinus & Megabacchus, amis & compagnons du jeune Crassus.

La

33. *Mais ceux-ci, soit, comme quelques-uns l'ont dit, qu'ils craignissent, & qu'ils voulussent éviter le choc d'une troupe si serrée.*] Le texte paroît corrompu en cet endroit, car que veut dire ὅτε συντάγμασιν ἐντυχόντες. Il manque certainement quelque chose qu'on ne peut suppléer, que par le-

La Cavalerie s'étant donc debandée à poursuivre l'ennemi, les gens de pied se piquerent de ne pas demeurer derriere, & suivirent d'un pas égal, portés par leur bonne volonté & par la joye que leur donnoit l'esperance de la victoire. Ils croyoient fermement avoir vaincu, & ne faire que poursuivre, jusqu'à ce que s'étant fort éloignés de leur gros, ils reconnurent la fraude, car ceux qui faisoient semblant de fuir, tournerent tête, & une infinité d'autres se joignirent à eux pour fondre sur les Romains. Ce que voyant le jeune Crassus, il arrêta sa troupe, dans l'esperance que les ennemis, les voyant en si petit nombre, viendroient les charger à coups de main; mais ces Barbares se contenterent de leur opposer leur Cavalerie pesamment armée, & debanderent sur eux leur Cavalerie legere, qui caracollant tout autour, & les environnant de tous côtés sans les joindre, les accabloient de fléches, & en remuant jusqu'au fond ces monceaux de sable, ils excitoient une poussiere si épaisse que les Romains ne pouvoient ni se voir, ni se parler, & que se resserrant en un petit espace, & se pressant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits, & mouroient d'une mort, qui n'étoit ni facile ni prompte. Car se sentant déchirer les entrailles & ne pouvant supporter la douleur, ils se vautroient & se rouloient sur le sable, avec les fléches qu'ils a-

Etat horrible où se trouvent les troupes du jeune Crassus.

le secours de meilleurs manuscrits; j'ai suivi le sens qui se presente le plus naturellement.

34. *Et Megabacchus.*] Il n'y a personne qui ne voye que ce nom est corrompu, ce n'est pas un nom Romain.

avoient dans le corps, & expiroient ainsi avec des tourmens horribles, ou tâchant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés, qui avoient penetré au travers des nerfs & des veines, ils déchiroient encore davantage leurs playes, & augmentoient leurs douleurs.

La plûpart moururent dans cette détresse, & ceux qui restoient encore en vie, n'étoient pas plus en état d'agir; car le jeune Crassus les exhortant d'aller charger cette Cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains cousuës à leurs boucliers, & leurs pieds percés de part en part, & cloués à terre; de sorte qu'il leur étoit également impossible de se défendre & de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de sa Cavalerie, il chargea vigoureusement

Grande valeur du jeune Crassus.

cette Gendarmerie couverte de fer, se mêla fierement dans ses escadrons, mais avec un grand desavantage, tant pour l'attaque que pour la défense; car ses gens avec des javelines foibles & courtes, donnoient contre des cuirasses d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur, au lieu que les Barbares avec de bons & forts épieux donnoient sur les corps

Les Gaulois étoient les troupes sur lesquelles le jeune Crassus s'assuroit le plus.

des Gaulois qui étoient nuds, ou legerement armés. C'étoient les troupes auxquelles le jeune Crassus avoit le plus de confiance, & c'étoit avec elles qu'il faisoit des exploits mer-

Leur grand courage.

veilleux. Car ces Gaulois empoignoient à belles mains les épieux des Parthes, & les joignant au corps, ils les colletoient & les tiroient de dessus leurs chevaux à terre où ils demeuroient sans pouvoir se remuer, accablés sous

35. *Car dans un lieu uni.*] Il y a une faute considerable dans le texte, car que signifie ἐν μὲν γὰρ τῷ ὁμαλῷ? Il

sous la pesanteur de leurs armes. Il y en avoit plusieurs qui abandonnant leurs chevaux, se glissoient sous ceux des ennemis, & leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux effarouchés par la douleur, bondissoient, se cabroient & renversant leurs maîtres, ils les fouloient aux pieds pêle-mêle avec les ennemis, & tomboient morts sur les uns & sur les autres.

Les Gaulois peu propres à supporter la chaleur & la soif.

Mais ce qui travailloit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur & la soif, car ils n'étoient pas accoûtumés à les supporter; ils perdirent aussi la plûpart de leurs chevaux, qui courant de vîtesse contre cette Cavalerie pesamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur Infanterie, & d'emmener le jeune Crassus, qui se trouvoit fort mal de ses blessures.

Desavantage qu'ont des troupes postées sur une colline contre des gens de trait.

Chemin faisant ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirerent. Ils attacherent les chevaux au milieu, & firent tout autour une enceinte de leurs pavois pour se retrancher, esperant que cela leur aideroit beaucoup à se défendre contre les Barbares. Mais il en arriva tout autrement; [35] car dans un lieu uni les premiers couvrent les derniers, & leur procurent quelque relâche, au lieu que sur cette colline l'inégalité du lieu, faisant paroître les uns au dessus des autres, & découvrant davantage celui qui étoit derriere, les offroit tous aux coups; de sorte que ne pouvant se dérober aux fléches, que les Barba-

[35] Il faut lire comme dans un manuscrit ἐν μὲν γὰρ τῷ ὁμαλῷ, *car dans un lieu uni.*

bares decochoient continuellement sur eux, ils en étoient tous également atteints, & ils déploroient leur malheureuse destinée, de ce qu'ils perissoient ainsi miserablement sans pouvoir se servir de leurs armes, & faire sentir leur valeur à leurs ennemis.

Le jeune Crassus avoit avec lui deux Grecs de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la Ville de Carres. Ils avoient nom, l'un Hieronymus, & l'autre Nicomachus. Ces deux hommes, touchés de le voir en cet état, le pressoient de se derober avec eux, & de se retirer dans la Ville d'Ischnes, qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit, *qu'il n'y avoit pas de mort si cruelle dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de lui.* Il leur ordonna de se sauver, & en les embrassant il les congedia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui étoit traversée d'un trait, il ordonna à son Ecuyer de le percer de son épée, & lui presenta le flanc. On dit que Censorinus mourut aussi par une main empruntée, & que Megabacchus se tua lui-même de sa propre main, tous les autres principaux Officiers se tuerent de même, & ceux qui resterent, furent tués en combattant avec beaucoup de valeur.

Conseil que deux Grecs donnoient au jeune Crassus.

Ischnes, Ville de la Mesopotamie, non loin de l'Euphrate, elle est aussi appellée *Ichnes.*

Genereuse réponse qu'il leur fit.

Il se fait tuer par son Ecuyer.

Les Parthes ne firent qu'environ cinq cens prisonniers, & après avoir coupé la tête du jeune Crassus, ils marcherent à l'instant contre son pere, dont les affaires étoient en cet état: Après qu'il eut ordonné à son fils de charger les Parthes, & qu'on lui eut annoncé qu'ils étoient en déroute, & qu'on les pour-

Les Barbares lui coupent la tête.

sui-

suivoit vivement, & qu'il eut vu d'un autre côté que ceux, qu'il avoit en tête, ne le pressoient plus avec tant d'ardeur, car la plûpart étoient allés avec les autres contre le jeune Crassus, il reprit un peu courage, & rassemblant son Armée, il la retira en arriere sur un côteau, esperant que son fils alloit bien-tôt revenir de sa poursuite.

De tous les messagers, que son fils lui avoit envoyés pour lui apprendre le danger où il étoit, les premiers étoient tombés entre les mains des Barbares qui les avoient égorgés; il n'y eut que les derniers, qui s'étant sauvés avec beaucoup de peine, arriverent auprès de lui, & lui annoncerent que son fils étoit perdu s'il ne lui envoyoit très-promptement un puissant secours. A cette nouvelle Crassus se sentit dechiré par une foule de passions, & sa Raison fut tellement obscurcie, qu'il n'étoit plus capable de rien voir ni de rien entendre. D'un côté la crainte de tout perdre, & de l'autre le desir de revoir son fils, le portoient à l'aller secourir.

Horrible état de Crassus à la nouvelle du danger où étoit son fils.

Dans cette resolution il donna ordre enfin à son Armée de marcher. Mais dans ce moment les Parthes, qui reviennent de la défaite du jeune Crassus, arrivent avec de grands cris & des chants de victoire qui les font paroître encore plus terribles; en même temps les tambours & les timbales remplissent l'air de leur son effroyable, & retentissent aux oreilles des Romains, qui voyent bien que ce bruit leur annonce un nouveau combat, & les Barbares portant la tête du jeune Crassus au bout d'une lance, s'approchent d'eux, & les insultant avec une insolence pleine de moquerie,

Les Barbares insultent les Romains en leur montrant la tête du jeune Crassus au bout d'une pique.

ils leur demandent quelle est la famille, & qui sont les parens de ce jeune homme, *car il n'est pas possible*, disent-ils, *qu'un jeune homme si courageux & d'une valeur si brillante, soit le fils d'un pere aussi lâche & aussi timide que Crassus.*

Ce spectacle abbattit plus le courage & les forces des Romains, que tous les autres maux dont ils se voyoient accablés. Car il n'excita point en eux ce feu de la colere, qui anime le desir de la vengeance, comme il convenoit, mais il les remplit d'une frayeur & d'une crainte qui les glacerent. Cependant Crassus montra dans ce malheur plus de fermeté & plus de courage qu'il n'avoit encore fait, car parcourant les rangs il alloit criant; *Romains, c'est moi seul que ce deuil regarde. La grande fortune de Rome & sa gloire sont entieres & demeurent invulnerables & invincibles tant que vous serez debout. Que si vous avez quelque compassion d'un pere, qui vient de perdre un fils, dont vous admiriez la valeur, faites-la paroître par votre colere & par votre ressentiment contre ces Barbares, ravissez-leur cette joye insolente, punissez leur cruauté, & ne vous laissez point abbattre à mon malheur. C'est une necessité que l'on souffre quelque échec quand on aspire à de grandes choses. Lucullus n'a point défait Tigrane, ni Scipion le grand Antiochus, qu'il ne leur en ait coûté du sang. Nos ancêtres ont perdu mille vaisseaux sur les côtes de la Sicile; ils ont perdu en Italie beaucoup de leurs Généraux & de leurs meilleurs Capitaines, & pas un d'eux par sa défaite ne les a empêché de vaincre leurs vainqueurs. Car ce n'est point par les faveurs de la Fortune que les Romains sont mon-*

Courage & fermeté de Crassus dans cet accident.

Discours qu'il tient à ses Soldats.

montés à ce haut degré de puissance, mais par leur patience & par leur courage, en se roidissant contre les adversités.

Par ces discours Crassus tâchoit de ranimer & de fortifier ses troupes, mais il ne trouva presque personne qui les écoutât volontiers, & qui reprît courage, & ayant ordonné qu'on jettât le cri du combat, il découvrit le dernier decouragement de son Armée, car le cri qu'elle jetta, fut foible, petit, inégal, timide, au lieu que celui des ennemis fut très-fort, très-éclatant & également ferme & brave. L'attaque étant donc commencée, la Cavalerie legere des Parthes se répand sur les ailes des Romains, & les prenant en flanc, les accable de flêches, pendant que leur Gendarmerie les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui pour prévenir les flêches, dont les atteintes causoient une mort douloureuse & longue, eurent le courage de se jetter sur eux en desesperés. Non qu'ils leur fissent beaucoup de mal, mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très-promptement des larges & profondes blessures qu'ils recevoient, car les Barbares leur passoient leurs lances entieres au travers du corps avec tant de roideur & de force, que souvent ils en enfiloient deux d'un même coup.

Personne n'est ranimé par ce discours.

Le cri de l'Armée Romaine marque son decouragement.

La roideur des coups de lance que portoient les Barbares.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit venuë les Barbares se retirerent, disant, *qu'ils accordoient à Crassus cette nuit seule afin qu'il la donnât à pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expedient de penser à ses affaires, & qu'il n'aimât mieux aller volontairement vers Arsaces, que d'y être traîné.* Et ils

campoient en presence de l'Armée Romaine; dans la ferme esperance que le lendemain ils en auroient bon marché & qu'ils acheveroient de la défaire.

Terrible nuit pour les Romains.

Cette nuit-là fut terrible pour les Romains. Ils ne pensoient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessés, dont la plûpart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun ne faisoit que deplorer ses propres malheurs, car ils voyoient bien tous qu'ils ne pouvoient échapper, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils se hazardassent pendant la nuit à se jetter dans cette plaine immense où l'on ne voyoit point de fin. D'ailleurs leurs blessés leur faisoient beaucoup de peine pour ce dernier parti, car de les emporter c'étoit un embarras, qui retarderoit extrêmement leur fuite, & de les laisser, ils ne manqueroient pas par leurs gemissemens & par leurs plaintes de découvrir leur évasion.

Compassion & amour des Soldats pour Crassus.

Quoiqu'ils sussent bien tous que Crassus seul étoit la cause de tous leurs maux, cependant ils souhaittoient tous de voir son visage & d'entendre sa voix. Mais lui, couché à terre à

36. *Il presentoit pour les ignorans & pour les fous un grand exemple de l'instabilité de la Fortune, & pour les sages & bien sensés.*] Plutarque represente admirablement ici le different effet que produisent sur l'esprit des hommes ces terribles accidens. Les ignorans & les fous, qui ne s'arrêtent qu'à ce qu'ils voyent, n'y découvrent que l'inconstance de la Fortune, comme si c'étoit elle, qui par son caprice, eût changé le bonheur en malheur. Mais les sages & les sensés penetrent plus avant; ils vont jusqu'à la cause, & ils voyent que cette pretenduë Fortune est très-innocente, & que ces malheurs sont l'effet de la temerité & de l'ambition.

37. *Et qu'il étoit le dernier de tous, parce qu'il y en avoit*

à l'écart dans un lieu obscur sans lumiere, & la tête couverte de son manteau, [36] il presentoit pour les ignorans & pour les fous un grand exemple de l'instabilité de la Fortune, & pour les sages & bien sensés, un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la temerité & de l'ambition, qui faisoient qu'il ne pouvoit souffrir de n'être pas le premier, & le plus grand parmi tant de millions d'hommes, & qu'il croyoit que tout lui manquoit, [37] & qu'il étoit le dernier de tous, parce qu'il y en avoit deux qui lui étoient préferés.

Different effet que ces terribles accidens produisent sur l'esprit des hommes.

Horrible effet de l'ambition.

Octavius, un de ses Lieutenans, & Cassius s'approcherent de lui, & voulurent le faire lever, le consoler, & lui redonner courage; mais le voyant entierement accablé sous le poids de sa douleur, & rebelle à toutes leurs consolations & à toutes leurs remontrances, ils appellerent les Tribuns, les Centurions, & les Chefs des bandes, tinrent un Conseil sur le champ, & tous ayant été d'avis qu'il falloit partir, on fit lever le camp sans se servir de trompettes. Cela se fit d'abord avec un grand silence. Mais ensuite les malades & les bles-

Crassus décampe sans bruit.

voit deux qui lui étoient preferés.] Telle est la nature des ambitieux, non seulement deux hommes seuls qui leur seront préferés, mais un seul qui leur refusera l'honneur & le respect qu'ils prétendent, les empêchera de sentir la joye de se voir élevés au dessus de tous les autres, & la corrompra entierement. Le Roi Assuerus avoit élevé Aman au-dessus de tous les Princes de sa Cour, *& posuit solium ejus super omnes Principes quos habebat.* Esth. III. 1. Et le seul Mardochée, qui ne flechissoit pas le genou devant lui, le desesperoit & l'empêchoit de sentir toute la grandeur dont il étoit revêtu. Il dit, *cum hac omnia habeam, nihil me habere puto, quamdiu videro Mardochaeum Judaeum sedentem ante fores regias.* v. 13.

blessés, qui ne pouvoient suivre, sentant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de tumulte & de confusion, avec des cris, des hurlemens, & des lamentations horribles, tellement que les Corps, qui marchoient les premiers, en furent saisis de trouble & d'effroi, dans la pensée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainsi revenant souvent sur leurs pas, & se remettant ensuite en bataille, ou s'empressant à charger sur des bêtes de somme les blessés qui les suivoient, & à décharger ceux qui étoient moins malades, ils perdirent beaucoup de temps. Il n'y eut que trois cens chevaux, que conduisoit Ignatius, qui ne s'arrêterent point, & qui arriverent à la Ville de Carres sur le minuit. Ignatius appelle en langage Romain, les Gardes, qui étoient sur les murailles; quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius, qui commandoit dans la place, que Crassus avoit donné un grand combat contre les Parthes, & sans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il poussa droit au pont que Crassus avoit fait sur l'Euphrate, & sauva sa troupe par ce moyen; mais il fut blâmé de tout le monde d'avoir abandonné son Général.

Ignatius se sauve avec trois cens chevaux.

Au dessous du pont de l'Euphrate, vis-à-vis d'Hierapolis.

Ignatius blâmé avec raison.

Cependant ce mot, qu'il avoit jetté à ces Gardes en passant, afin qu'ils le dissent à Coponius, fut très-utile à Crassus; car ce Gouverneur conjecturant sagement que la grande hâte de cet inconnu, & l'obscure brieveté de son discours étoient une marque sûre qu'il n'avoit aucune bonne nouvelle à lui annoncer, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes. Et si-tôt qu'il fut averti que Cras-

Craſſus avoit pris ce chemin, il ſortit au devant de lui & le conduiſit lui & ſon Armée dans la Ville. Les Parthes, quoique bien informés de ſa fuite, ne voulurent pas le pourſuivre la nuit, mais le lendemain matin ils entrerent dans le camp, égorgerent tous les bleſſés, qu'il y avoit laiſſés au nombre de quatre mille, & leur Cavalerie s'étant debandée dans la plaine après les fuyards, elle en reprit un grand nombre, qu'elle trouva égarés çà & là. Un des Lieutenans de Craſſus, nommé Barguntinus, s'étant ſeparé la nuit du gros de l'Armée avec quatre Cohortes, manqua ſon chemin, & fut trouvé le lendemain ſur une colline par les Barbares, qui l'attaquerent. Il ſe défendit avec beaucoup de valeur, mais enfin il fut accablé par le nombre, & tous ſes gens furent tués, excepté une vingtaine, qui l'épée à la main ſe jetterent en deſeſperés au travers des ennemis pour ſe faire jour. Les Barbares furent ſi étonnés de cette audace, que pleins d'admiration ils s'ouvrirent, & leur donnerent paſſage; ils arriverent heureuſement à Carres.

Valeur de Barguntinus, un des Lieutenans de Craſſus.

Vingt hommes ſe font jour l'épée à la main au travers de l'Armée des Barbares.

Dans ce moment on donna à Surena une fauſſe nouvelle, que Craſſus s'étoit ſauvé avec ce qu'il avoit de plus braves gens, & que les troupes, qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramaſſées, qui ne valoient pas la peine qu'on les pourſuivît. Surena croyant donc avoir perdu le prix de ſa victoire, mais en étant pourtant encore incertain, & voulant en ſavoir la verité afin de ſe déterminer ou à faire le ſiege de Carres, ſi Craſſus y étoit encore, ou à le pourſuivre, s'il en étoit ſorti, il depêcha un de ſes truchemens

Surena envoye un truchement à Carres propoſer une conference à Craſſus pour le tromper.

mens qui parloit parfaitement les deux Langues, & lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, & en se servant du langage Romain, d'appeller Crassus même, ou Cassius, & de dire que Surena demandoit à avoir avec eux une conference.

Crassus accepte la proposition.

Le truchement ayant executé cet ordre, cela fut d'abord rapporté à Crassus, qui accepta avec joye cette proposition. Peu de temps après il vint de la part des Barbares quelques Soldats Arabes qui connoissoient de vuë Crassus & Cassius, pour les avoir vus dans le camp avant la bataille. Ces Soldats s'approcherent de la place, & ayant vu Cassius sur les murailles, ils lui dirent, *que Surena étoit disposé à traiter avec eux, & à leur donner la liberté de se retirer, à condition qu'ils demeureroient amis du Roi son maître, & qu'ils lui abandonneroient la Mesopotamie, que cela paroissoit expedient pour les uns & pour les autres, plûtôt que d'en venir à la derniere extremité.*

Cassius y donne aussi les mains.

Cassius y donna les mains, & demanda que l'on convînt promptement du temps & du lieu de cette entrevuë entre Surena & Crassus. Les Arabes l'assurerent qu'ils y alloient travailler, & le quitterent.

Surena, ravi de tenir ces gens en lieu où il pouvoit les assieger, mena dès le lendemain contre eux les Parthes, qui leur parlerent d'abord avec la derniere insolence, & leur declarerent que si les Romains vouloient recevoir d'eux quelque composition favorable, il falloit avant toutes choses qu'ils leur livrassent entre les mains Crassus & Cassius pieds & poings liés. Les Romains furent très-indignés de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il falloit

ſoit renoncer aux longues & vaines eſperances du ſecours des Armeniens, & lui declarerent que ſans perdre un moment il falloit penſer à la fuite. C'eſt ce qu'il étoit très-important qu'aucun des Carreniens ne ſût avant le moment de l'execution. Mais Andromachus, le plus perfide des hommes, en fut informé le premier, & ce fut Craſſus lui-même qui lui en fit la confidence, & qui le choiſit pour ſon guide.

Les Parthes ne tarderent donc pas à être avertis de point en point de toute la reſolution des Romains par l'entremiſe de ce traître. Mais comme ce n'eſt pas leur coûtume de combattre la nuit, & que cela n'étoit pas même facile, Craſſus ayant pris ce temps-là pour partir, ce deloyal, pour empêcher qu'ils ne puſſent avancer chemin, & mettre les Parthes dans l'impuiſſance de les atteindre, imagina cette deteſtable ruſe; de les mener tantôt par un chemin, tantôt par un autre, & enfin de les engager dans des marais profonds & dans des lieux coupés de grands foſſés où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il falloit faire pluſieurs tours & détours pour ſe tirer de ce labyrinthe.

Insigne perfidie d'Andromachus.

Sa deteſtable ruſe pour empêcher Craſſus d'échapper.

Il y en eut quelques-uns qui ſe doutant que ce n'étoit pas à bon deſſein qu'Andromachus les faiſoit ainſi tourner & retourner, refuſerent enfin de le ſuivre, & Caſſius lui-même reprit le chemin de Carres. Et ſur ce que ſes Guides, qui étoient Arabes, lui conſeilloient d'attendre que la Lune eût paſſé le ſigne du Scorpion, il leur répondit, *Mais je crains encore plus celui du Sagittaire*, & hâtant ſa marche il ſe ſauva dans l'Aſſyrie avec cinq cens chevaux.

Caſſius reprend le chemin de Carres.

Bon mot de lui.

La plûpart des autres, qui eurent des guides fidelles, gagnerent les pas des montagnes appellées *Sinnaques*, & se mirent en fureté avant le point du jour, & ces derniers pouvoient être environ cinq mille, qui étoient conduits par un homme de bien nommé Octavius.

Près du Tigre, où il y a une Ville qui porte ce nom.

Pour Crassus, le jour le surprit comme il étoit encore embarrassé par la ruse du perfide Andromachus dans ces lieux marécageux & difficiles. Il avoit avec lui quatre Cohortes de gens de pied armés de rondaches, peu de Cavalerie, & cinq Licteurs qui portoient devant lui les faisceaux. Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail & de peine, lors que les ennemis étoient déja sur lui & qu'il n'avoit plus que douze stades pour joindre la troupe que conduisoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promptement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la Cavalerie, & par consequent beaucoup moins sûr, qui étoit sous celui des *Sinnaques*, auquel il s'alloit joindre par une longue chaîne de montagnes qui remplissoit tout l'intervalle qui l'en separoit. Octavius voyoit donc tout à plein le danger qui menaçoit Crassus; il descendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ses gens pour l'aller secourir, mais il fut bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâcheté, volerent à son secours. En arrivant ils chargerent si rudement les Barbares, qu'ils les obligerent à s'éloigner du côteau. Ensuite ils mirent Crassus au milieu d'eux, & lui faisant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fierement que jamais flêche ennemie n'approcheroit du corps de leur Général, qu'ils

Quinze cens pas.

Belle action d'Octavius.

Les Soldats mettent Crassus au milieu d'eux pour lui servir de rempart.

n'eus-

n'eussent tous mordu la poussiere autour de lui jusqu'au dernier en combattant pour sa défense.

Surena voyant donc que les Parthes, déja rebutés, alloient plus mollement à l'attaque, & que si la nuit survenoit, & que les Romains gagnassent les montagnes, il lui seroit impossible de les prendre, il eut recours à la ruse pour abuser Crassus. Il fit lâcher sous main quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses Soldats, qui faisant semblant de s'entretenir ensemble, disoient, comme un bruit général de l'Armée, que le Roi ne vouloit point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au contraire qu'il vouloit acquerir leur amitié & leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité. Et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les Barbares se retirerent du combat, & Surena s'avançant paisiblement avec ses principaux Officiers vers le côteau, son arc debandé, & tendant la main, invita Crassus à venir parler d'accommodement. Il dit tout haut, *que le Roi son maître leur avoit fait éprouver sa force & sa puissance malgré lui, reduit à la necessité de se défendre, mais que presentement il vouloit leur faire connoître sa douceur & sa bonté, & leur donner des marques de sa bienveillance en leur accordant la paix, & en leur donnant la liberté de se retirer avec une entiere sûreté de sa part.*

Surena a recours à la ruse pour surprendre Crassus.

Discours trompeur de Surena aux Romains.

Les troupes de Crassus prêterent très-volontiers l'oreille à ce discours de Surena, & en témoignerent une extrême joye. Mais

Les troupes de Crassus y sont trompées.

Crassus s'en défie, & refuse de l'écouter.

Crassus, qui n'avoit jamais été que trompé par ces Barbares, & à qui ce changement si prompt étoit fort suspect, parce qu'il lui paroissoit hors de toute raison, ne vouloit point y entendre, & déliberoit avec ses amis. Mais ses Soldats se mirent à crier & à le presser d'aller. Ensuite ils en vinrent aux outrages & aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté en lui reprochant, *qu'il les exposoit à la boucherie en les faisant combattre contre des ennemis avec lesquels il n'avoit pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paroissoient devant lui sans armes.*

Ses troupes s'emportent contre lui.

Crassus eut d'abord recours aux prieres, & leur remontra qu'en continuant de se soûtenir le reste du jour dans ces hauteurs & dans ces lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient se sauver dès que la nuit seroit venuë, il leur montra même le chemin, & les exhorta à ne pas trahir ces esperances d'un salut prochain. Mais voyant qu'ils s'irritoient, qu'ils étoient prêts à se mutiner, & qu'en frappant leurs armes de leurs épées, ils alloient jusqu'à le menacer, alors craignant cette émeute il commença à descendre, & se tournant il dit seulement ce peu de mots : *Octavius, & toi Petronius, & vous tous Officiers & Capitaines Romains, qui êtes ici presens, vous voyez la necessité qui me force de prendre ce chemin que je voulois éviter, & vous êtes témoins des indignités & des violences que je souffre. Mais quand*

Crassus forcé par ses Soldats d'aller à cette entrevuë.

Discours de Crassus à ses Officiers.

38. *Qu'est-ce que je vois ? dit il, quoi, le Général des Romains à pied ! & nous à cheval !*] Ce Barbare par fierté & par orgueil s'imagine que Crassus est venu à pied par humilité, & pour lui marquer plus de respect ; & Crassus.

quand vous serez retirés en sureté, dites à tout le monde que Crassus a peri par la tromperie de ses ennemis, sans avoir été abandonné par ses Citoiens. Mais Octavius & Petronius n'eurent pas la force de le laisser descendre seul, ils descendirent le côteau avec lui, & Crassus renvoya ses Licteurs, qui vouloient le suivre.

Les premiers que les Barbares envoyerent au devant de lui, furent deux Grecs Métifs, qui étant descendus de cheval, le saluerent avec un profond respect, & lui dirent en langage Grec, *qu'il n'avoit qu'à envoyer quelques-uns des siens ausquels Surena feroit voir que lui & sa troupe venoient sans armes avec toute sorte de bonne foi.* Mais Crassus leur répondit, *que pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne seroit pas venu se remettre entre leurs mains.* Et il envoya deux freres, appellés Roscius, pour savoir seulement sur quel pied on devoit traiter, & quel nombre on devoit être.

C'est à dire, nés d'un Grec & d'une femme Barbare.

Surena faisant prendre ces deux freres, les retint, & s'avançant à cheval suivi des principaux Officiers de son Armée, dès qu'il apperçut Crassus, [38] *Qu'est-ce que je vois? dit-il, quoi, le Général des Romains à pied! & nous à cheval! Qu'on lui amene un cheval au plus vîte.* Crassus répondit, *qu'il n'y avoit point de leur faute à l'un ni à l'autre s'ils venoient à une entrevuë, chacun à la maniere de leur païs.* Ob

Orgueil de Surena, & noble réponse de Crassus.

sus, qui sent bien l'arrogance cachée sous cette fausse politesse, la repousse fort noblement par sa réponse, qui lui fait entendre qu'il vient à pied, parce que telle est la coûtume de son païs.

Oh bien, repartit Surèna, *il y a dès ce moment un Traité de paix & d'alliance entre le Roi Hyrodes & les Romains, mais il faut en aller dresser & signer les Articles sur les rives de l'Euphrate, car vous autres Romains*, ajoûta-t-il, *vous ne vous souvenez pas toûjours de vos conventions.* En même temps il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un cheval, mais Surèna lui dit, *qu'il n'en étoit pas besoin, & que le Roi lui faisoit present de celui-là.*

Insolence des Ecuyers du Roi.

A l'instant on lui presenta un cheval, qui avoit un frein d'or, & les Ecuyers du Roi, le prenant par le milieu du corps, le mirent dessus, l'environnerent & commencerent à frapper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier, qui, choqué de ces manieres, prit le cheval par la bride; il fut suivi de Petronius qui commandoit mille hommes, & ensuite de tous ceux qui l'accompagnoient, qui se mirent tout à l'entour pour tâcher d'arrêter le cheval, & de faire retirer par force ceux qui pressoient trop Crassus. D'abord on se poussa avec beaucoup de tumulte & de desordre, ensuite on en vint aux coups. Octavius, tirant son épée, tua un palefrenier d'un de ces Barbares. En même temps un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derriere & le renversa mort sur la place.

Octavius est tué.

Petronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse, & sauta de son cheval à terre sans être blessé; & Crassus fut tué dans ce moment par un Parthe nommé Pomaxaithres. Il y en a qui disent que ce fut un autre qui le tua, & que ce fut lui qui lui coupa la tête & la main. Mais tout cela se

Crassus tué par un Parthe.

dit;

dit plûtôt par conjecture que par aucune connoissance certaine de la verité. Car de tous ceux qui étoient presens, les uns furent tués en combattant autour de Crassus, & les autres s'étoient retirés de bonne heure sur le côteau.

Les Parthes les y suivirent bientôt, & leur dirent que Crassus avoit porté la peine duë à son infidelité, mais que pour eux, Surena leur mandoit qu'ils n'avoient qu'à descendre avec confiance, & qu'il leur donnoit sa parole qu'il ne leur seroit fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole les uns descendirent & se livrerent entre leurs mains, & les autres profiterent de la nuit, & se disperserent çà & là. Mais de ces derniers il y en eut fort peu qui se sauverent; tous les autres poursuivis le lendemain, & chassés par les Arabes, furent repris & passés au fil de l'épée. On dit qu'il mourut en tout dans cette occasion vingt mille hommes, & qu'il y eut dix mille prisonniers.

Nombre des Romains qui furent tués ou faits prisonniers en cette occasion.

Surena envoya la tête & la main de Crassus au Roi Hyrodes jusques dans l'Armenie. Et en même temps il depêcha par-tout des courriers pour répandre la nouvelle qu'il menoit Crassus vivant dans la Ville de Seleucie, & prépara une pompe burlesque, qu'il appelloit par insulte & par derision *son triomphe*. Parmi ses prisonniers il en trouva un appellé Caïus Paccianus, qui ressembloit parfaitement à Crassus. Il l'habille d'une robe à la Barbare, le dresse à répondre à ceux qui l'appelloient *Crassus* ou *Général*, & en cet équipage il le fait marcher à cheval à la tête des troupes. Devant lui marchoient des Trompettes & des

Surena envoye à Hyrodes la tête & la main de Crassus.

Pompe burlesque de Surena en guise de triomphe.

Huis-

Huissiers qui portoient des faisceaux de verges & de haches, tous montés sur des chameaux. Aux verges étoient pendues des bourses vuides, & aux haches étoient fichées des têtes de Romains fraîchement coupées. Et après lui marchoient des courtisanes de Seleucie, toutes excellentes Musiciennes, qui chantoient des chansons pleines de brocards, & de plaisanteries sur la mollesse efféminée, & sur la lâcheté de Crassus.

Cette pompe bouffonne étoit pour amuser le Peuple, & pour lui servir de divertissement. Mais ce qui se passa en particulier, fut plus sérieux. Surena non content de cette farce, assembla le Senat de Seleucie, [39] & produisit devant lui les livres obscenes d'Aristide, appellés *les Milesiaques*; & ce n'étoit pas là une chose supposée pour noircir les Romains; ces livres avoient été veritablement trouvés, [40] dans le bagage de Rustius, & donnerent à Surena un juste sujet de se moquer d'eux, & de les décrier comme des infames, qui à la guerre même n'avoient pas la force de s'empê-

Surena assemble le Senat pour lui produire les livres obscenes trouvez dans le bagage d'un Officier Romain.

39. *Et produisit devant lui les livres obscenes d'Aristide, appellés* les Milesiaques.] Voici un Général des Parthes, qui pour décrier les Romains & les rendre ridicules, produit un livre obscene qu'on avoit trouvé daus l'équipage d'un Officier Romain; cela me paroît remarquable, & mérite quelque attention. Cet Aristide étoit un Historien de Milet; il avoit acquis beaucoup de reputation par une Histoire qu'il avoit faite des choses qui s'étoient passées en Sicile, par un Traité de ce qui étoit arrivé en Italie, & par une Histoire de Perse; mais il se deshonora par ses Milesiaques, où il avoit écrit les avantures galantes, ou plûtôt les débauches abominables qui s'étoient passées à Milet.

40. *Dans le bagage de Rustius.*] Cet Officier est inconnu. A la marge de l'exemplaire de M. Bigot, je vois qu'il a

pêcher de faire & de lire de ces abominations.

Quand Surena eut bien declamé contre ces mœurs Romaines, [41] il parut aux Senateurs de Seleucie qu'Esope étoit un homme bien sage d'avoir dit *que tous les hommes portoient une besace; que dans la poche de devant ils mettoient les défauts de leur prochain, & dans celle de derriere leurs propres défauts.* Car ils voyoient que Surena avoit mis dans le devant de sa besace ces impudicités Milesienes, & dans le derriere les delices & les voluptés qu'il traînoit après lui, & qui faisoient qu'au milieu du païs des Parthes, [42] on croyoit trouver une autre Sybaris; car il étoit suivi d'une infinité de chariots qui portoient ses concubines, & tout l'attirail que ce train demande necessairement, de sorte que son Armée ressembloit proprement aux viperes & aux serpens, appellés Scytales: car sa tête étoit furieuse & épouvantable, elle ne presentoit que lances, que piques, que javelines, que dards, que chevaux de bataille, & la queuë en étoit très-ridicule;

Sage jugement des Senateurs de Seleucie sur cette action de Surena.

Train infame de Surena.

A quoi ressembloit l'Armée de Surena.

la *Pæonie*, de *Rescius*; c'est peut-être un de ces deux freres dont Plutarque a déja parlé.

41. *Il parut aux Senateurs de Seleucie, qu'Esope étoit un homme bien sage.*] Jamais cette fable d'Esope n'a été mieux appliquée qu'à ce Surena. Il voyoit l'infamie de cet Officier Romain, qui lisoit de ces Livres abominables, & il ne voyoit pas les abominations qu'il commettoit lui-même en se plongeant dans toutes sortes de voluptés.

42. *On croyoit trouver une autre Sybaris.*] Sybaris Ville de la Lucanie au bas de l'Italie; c'étoit le siege du luxe & de la mollesse. Ses grandes prosperités & la grandeur, à laquelle la Fortune l'avoit elevée, la plongerent dans toutes sortes de débauches & d'abominations, qui causerent enfin sa perte.

cule; car ce n'étoit que courtisanes, qu'instrumens de musique, que chansons, que festins, que nuits passées en dissolutions & en débauches avec ces prostituées. [43] Je ne nie pas que Rustius ne meritât d'être blâmé; mais il me paroît que ces Parthes étoient bien impudens de se récrier si fort sur ces dissolutions Milesienes, eux qui dans la famille des Arsacides avoient eu plusieurs Rois qui venoient de ces courtisanes d'Ionie & de Milet.

Mariage de Pacorus avec la fille du Roi d'Armenie.

Pendant que ces choses se passoient, le Roi Hyrodes avoit déja conclu la paix avec Artavasde, & il venoit de faire le mariage de la sœur de ce Roi d'Armenie avec son fils Pacorus. Ce n'étoit donc entre eux que fêtes & banquets, qu'ils se donnoient les uns aux autres, & où ils faisoient toûjours entrer quelques divertissemens, tirés de Tragedies Grecques. Car le Roi Hyrodes n'étoit pas ignorant dans la Langue des Grecs, & il avoit lû leurs Livres; & le Roi Artavasde avoit fait en Grec des Tragedies, des Traitez & des Histoires, dont une partie est venuë jusqu'à nous.

Divertissemens tirés des Tragedies Grecques à la Cour du Roi Orodes.

Arrivée de Sillaces à la Cour du Roi Orodes avec la tête de Crassus.

Pendant ces rejouïssances, Sillaces, qui portoit la tête de Crassus, arriva un soir aux portes du Palais, [44] les tables n'étant pas encore le-

43. *Je ne nie pas que Rustius ne meritât d'être blâmé.*] Plutarque ne pouvoit pas manquer de condamner la corruption de cet Officier Romain; mais outre qu'il y avoit de l'injustice à juger de tous les Romains par la débauche d'un seul, ce n'étoit ni à Surena ni aux Parthes à tant blâmer ces corruptions Milesienes, puisque c'étoit à des corruptions semblables qu'ils devoient plusieurs de leurs Rois; cette reflexion de Plutarque est très-sensée.

44. *Les tables n'étant pas encore levées.*] Il faut ajoûter dans

Jason excellent Acteur pour le tragique, recitoit des morceaux des Bacchantes d'Euripide.

levées, & dans le moment qu'un Comedien nommé Jason, natif de la Ville de Tralles, excellent Acteur pour le tragique, recitoit quelques morceaux de la Tragedie des Bacchantes d'Euripide, & les avantures tragiques de Penthée & de sa mere Agave; comme tout le monde étoit dans l'admiration; Sillaces entre dans la salle, adore le Roi, & jette à ses pieds la tête de Crassus. En même temps les Parthes se mettent à battre des mains avec de grands cris & de grandes marques de joye. Les Gardes font asseoir Sillaces à table par ordre du Roi, & alors Jason, donnant à un des personnages du Choeur les habits de Penthée, dont il étoit revêtu, & prenant ceux d'Agave, il prit entre ses mains la tête de Crassus, & avec la fureur d'une veritable Bacchante, plein d'enthousiasme il chanta cet endroit, où Agave, revenant des montagnes, & portant au bout de son thyrse la tête de Penthée, qu'elle croit celle d'un jeune lion, dit, *Nous portons de la montagne ce lionceau, que nous venons de tuer; nous apportons dans le Palais cette heureuse chasse.*

Ce que cet Acteur fait de la tête de Crassus, & l'application heureuse des vers des Bacchantes d'Euripide.

Ces vers rejouïrent toute la compagnie, & comme on continua de chanter la suite où Agave & le Choeur se répondent, [45] & où le Choeur

dans le texte la negative, *ἀπηρμέναι μὲν οὐκ ἦσαν αἱ τράπεζαι, les tables n'étoient pas encore levées.* On n'étoit pas encore sorti de table, car on voit dans la suite que les Gardes par l'ordre du Roi font asseoir à table Sillaces; ou si l'on retient la leçon du texte, *les tables venoient d'être levées*, il faut entendre qu'on avoit desservi les viandes, & qu'on étoit au fruit, ce qu'on appelloit la seconde table.

45. *Et où le Choeur demande*, qui l'a tué?] Ces mots du texte *τίς ἐφόνευσεν*, ne sont qu'une glose du texte d'Euripide

Chœur demande, *qui l'a tué, qui est-ce qui l'a frappé la premiere ?* & Agave répond, *C'est à moi que cet honneur est dû;* alors Pomaxaithres se levant, car il étoit encore à table, voulut prendre la tête des mains de Jason, disant que c'étoit à lui à chanter ces vers plûtôt qu'à cet Acteur, puisque c'étoit lui qui avoit tué Crassus.

Le

pide qu'il faut rétablir ici, & remettre comme il y a dans Euripide, c'est le Chœur qui parle.

ΧΟ. *Τίς ἁ βαλοῦσα πρώτα γᾶς;*
ΑΓ. *Ἐμὸν ἐμὸν τὸ γέρας.*

LE CHOEUR.

Qui est la premiere qui l'a frappé?

AGAVE.

C'est à moi, c'est à moi que l'honneur en est dû.

46. *Elle finit comme une veritable Tragedie par une piece ridicule, qu'on appelle* Exode.] Les anciens Romains avoient des farces, qui étoient appellées *Satires*, que l'on chantoit & que l'on dansoit, & où les spectateurs & les acteurs étoient joués indifferemment, mais avec de certaines bornes & sans blesser la Loi. Ces Satires furent en vogue pendant deux cens vingt ans jusqu'à Livius Andronicus, qui eut le courage de faire de veritables Tragedies à la maniere des Grecs. On goûta si fort ce spectacle, que les Satires furent abandonnées pendant que les Poëtes jouerent eux-mêmes leurs pieces, mais après qu'ils les eurent données à des Comediens, la jeunesse Romaine rapporta sur le theatre ces Satires, & les joua d'abord dans les intermedes de ces Tragedies à la place du Chœur, car comme les sujets de ces farces n'étoient pas suivis, elles pouvoient se separer. Enfin on les reserva pour la fin des Tragedies, sur-tout des Tragedies appellées *Atellanes*, & on changea leur nom de Satires en celui d'*Exodia*, d'*Exodes*, c'est-à-dire d'*Issues*, parce qu'on

Le Roi ayant pris plaisir à ce debat, fit à Pomaxaithres le present que la Loi du païs ordonne de faire à ceux qui ont tué le Général des ennemis, & donna un talent à Jason; & voilà, dit-on, quelle fut l'issuë de l'expedition de Crassus, [46] elle finit comme une veritable Tragedie par une piece ridicule, qu'on appelle *Exode*. Mais la vengeance divine ne tarda

Loi des Parthes qui regloit le present qu'on devoit faire à celui qui avoit tué le Général des ennemis.

Piece ridicule appellée *Exode*.

qu'on les jouoit à la fin de ces Tragedies, comme nous jouons aujourd'hui nos farces. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que les Acteurs jouoient ces farces sous le même masque, & avec les mêmes habits qu'ils avoient dans la Tragedie, & en continuant les mêmes personnages & les mêmes rolles; & c'est ce qui nous fait entendre ce passage de Plutarque, qui n'avoit jamais été bien expliqué. Car nous voyons que ce sont les mêmes Acteurs des Bacchantes, qui jouent cette farce avec la tête de Crassus. Mais, dira-t-on, le mot *Exodion*, *Exode*, signifie proprement dans les Pieces Grecques, non pas une Piece détachée, qui se joue après la Tragedie, mais la fin, le denouement de la Tragedie même, comme on le voit dans la Poëtique d'Aristote, & cela est vrai. C'est ainsi que Plutarque a employé ce mot à la fin de la Vie de Pelopidas, & à la fin de la Vie d'Alexandre, où l'on voit manifestement qu'Exode est mis pour la fin, pour le denouement de la Tragedie. Pourquoi donc ne le prendra-t-on pas ici dans le même sens? En voici la raison. Dans la Vie de Pelopidas & dans celle d'Alexandre, il parle d'avantures Grecques, & il employe les idées & les expressions connuës aux Grecs; & dans celle de Crassus il parle d'une avanture Romaine, c'est pourquoi il employe les idées & les expressions familieres aux Romains. Ici la veritable Tragedie finit à la mort de Crassus, & ce qui se passe dans le Palais du Roi Hyrodes rassemble deux choses, la Tragedie & l'*Exode*; ce qu'on y joue des Bacchantes d'Euripide, voilà la Tragedie, & tout ce que fait le Comedien Jason avec la tête de Crassus, & la dispute de Pomaxaithres avec lui, voilà l'Exode, qui se jouoit après la Tragedie sous les mêmes habits de la Tragedie même, & en continuant les mêmes personnages & les mêmes rolles. Il me semble que cela est sensible, & qu'il meritoit d'être éclairci.

da pas à punir le Roi Hyrodes de sa cruauté, & Surena de sa perfidie. Car bientôt Hyrodes fit mourir Surena par un effet de l'envie qu'il portoit à sa gloire, & Hyrodes, après avoir perdu son fils Pacorus, qui fut défait par les Romains dans un grand combat, tomba dans une maladie de langueur qui degenera en hydropisie, & fut empoisonné par Phraate son second fils. [47] Mais le poison & la maladie, contre l'attente de ce fils impie, ayant servi de remede l'un à l'autre, & s'étant chassés reciproquement par une heureuse crise, comme le malade commençoit à se mieux porter, Phraate prit une voye plus sûre & plus courte, & l'étrangla de ses propres mains.

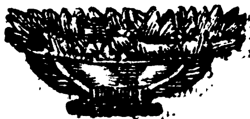
Par Ventidius.

C'est Phraate III.

Cure bien singuliere.

Phraate étrangle son pere de ses propres mains.

47. *Mais le poison & la maladie, contre l'attente de ce fils impie, ayant servi de remede l'un à l'autre.*] Voici une chose bien singuliere, le poison sert de remede à l'hydropisie, & l'hydropisie au poison, c'est-à-dire que le feu du poison dessecha les eaux de l'hydropisie, & que ces eaux de l'hydropisie amortirent le feu du poison.



L A

LA COMPARAISON

DE NICIAS ET DE CRASSUS.

DANS cette Comparaiſon nous dirons premierement que les richeſſes de Nicias, comparées à celles de Craſſus, paroiſſent acquiſes par des voyes plus juſtes, ou moins blâmables. [1] Il eſt vrai qu'il n'y a perſonne qui puiſſe approuver le travail que Nicias faiſoit faire à ſes mines, où l'on n'employe ordinairement que des ſcelerats ou des Barbares, dont la plûpart ſont enchaînés, & periſſent tôt ou tard dans ces cavernes ſouterraines où l'air eſt toûjours mal ſain. Mais ſi l'on compare cette maniere d'acquerir avec celle de Craſſus, qui s'enrichiſſoit des biens confiſqués & vendus par les proſcriptions de Sylla, ou des maiſons qu'il achetoit au milieu des embraſemens lors qu'elles étoient, ou qu'on croyoit, qu'elles ſeroient bien-tôt en proye aux flammes, elle paroîtra plus honnête & plus digne d'un homme de bien. Car ces voyes de s'enrichir, Craſſus les ſuivoit auſſi publiquement, & avec auſſi peu de façon que

Richeſſes de Nicias, moins injuſtement acquiſes que celles de Craſſus.

1. *Il eſt vrai qu'il n'y a perſonne qui puiſſe approuver le travail que Nicias faiſoit faire à ſes mines.*] Voici un Payen qui trouve honteux pour l'homme de faire travailler à des mines, parce que ceux qu'on y employe y finiſſent malheureuſement leurs jours par le méchant air qu'ils y reſpirent. Cette maniere de s'enrichir, que Nicias avoit ſuivie, n'eſt bonne que comparée à celle de Craſſus, qui étoit la plus atroce de toutes les injuſtices.

que celles de l'Agriculture & de la Banque. Et pour tous les autres crimes qu'on lui imputoit, & qu'il nioit très-fortement, comme de prendre de l'argent des parties pour opiner en leur faveur dans le Senat, de piller ses Alliés, d'aller faire la cour aux femmes par ses flateries & par ses cajolleries, & de donner retraite aux méchans dans sa maison pour un certain salaire, c'est de quoi la calomnie même n'a jamais osé accuser Nicias. Au contraire on le railloit publiquement de ce que par timidité il jettoit beaucoup d'argent aux Delateurs, faisant en cela une action, qui n'auroit peut-être pas été seante à un Periclès, ni à un Aristide, mais qui étoit devenu necessaire pour lui, à cause de ce naturel timide à qui tout faisoit peur. C'est même d'une semblable action que l'Orateur Lycurgue se glorifia dans la suite auprès du Peuple; car étant accusé de s'être racheté d'un de ces Delateurs pour de l'argent, & de lui avoir fermé la bouche, *Je suis charmé*, lui dit-il, *de ce qu'ayant administré vos affaires pendant si long-temps, il s'est trouvé enfin que j'ai plûtôt donné, que pris.*

Timidité de Nicias qui jettoit beaucoup d'argent aux Delateurs.

Bon mot de l'Orateur Lycurgue, accusé d'avoir donné de l'argent à un Delateur.

Pour ce qui est de leur dépense, celle de Ni-

Dépense de Nicias, plus d'un homme

2. *Lorsqu'il fit un festin à tant de milliers d'hommes.*] Plutarque oublie ici la dixme de son bien, qu'il consacra à Hercule, comme il l'a dit au commencement de sa Vie. Au reste voici un jugement de Plutarque bien remarquable. Crassus avoit consacré la dixme de son bien à Hercule, il avoit donné à tout le Peuple Romain un grand festin, & distribué ensuite à tout ce Peuple du bled pour trois mois. Nicias n'avoit fait que consacrer aux Dieux de legeres offrandes, que donner quelques Jeux au Peuple, & quelques Choeurs de Tragedies; tout cela ne faisoit pas la millieme, que dis-je, la cent millieme partie de la dépense de Crassus. Cependant Plutar-

Nicias étoit plus d'un homme d'Etat ; car par une honnête ambition il dépensa à consacrer des offrandes aux Dieux, à donner des Jeux au Peuple, & à défrayer des Chœurs de Tragedie. On dira peut-être que tout ce que Nicias employa dans ces sortes de liberalités, & tout le bien qui lui restoit, n'est qu'une très-petite partie de ce que Crassus dépensa en une seule fois, * lorsqu'il fit un festin à tant de milliers d'hommes, & qu'il leur donna encore dequoi se nourrir long-temps après. [3] Mais moi je réponds que je suis fort étonné qu'il y ait quelqu'un qui ignore que le Vice n'est qu'une inégalité & une dissonance dans les mœurs, sur-tout quand on voit qu'un homme dépense en choses honnêtes le bien qu'il a acquis par des voyes honteuses. En voilà assez sur leurs richesses, & sur l'usage qu'ils en ont fait.

d'Etat que celle de Crassus.

Le vice n'est qu'une inégalité & une dissonance dans les mœurs.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner, dans celle de Nicias il n'y eut jamais ni fourberie, ni injustice, ni violence, ni emportement ; car au contraire il fut la dupe d'Alcibiade, & il ne se presenta jamais pour parler devant le Peuple qu'avec beaucoup de crainte & de precaution. Au lieu qu'on reproche à Crassus beaucoup d'infidelité, de mal-

La maniere de gouverner de Nicias plus louable que celle de Crassus.

Infidelité & bassesse de Crassus.

tarque lui donne l'avantage, & il traite même de vice la liberalité de Crassus; c'est ce qu'il va expliquer.

3. *Mais moi je reponds que je suis fort étonné qu'il y ait quelqu'un qui ignore que le Vice n'est qu'une inégalité dans les mœurs.*] Ainsi on ne doit pas tenir compte à Crassus de ces liberalitez immenses, qui ne sont que l'effet du vice qui étoit en lui, & de cette inégalité de mœurs, qui le portoit à dépenser en choses honnêtes, ce qu'il avoit acquis par des voyes très-honteuses. Les largesses honorables sont celles qui viennent de l'égalité des mœurs, & qui sont les suites & les accompagnemens d'une vie vertueuse.

malhonnêteté, & de bassesse dans ses fréquens changemens d'amis & d'ennemis. Et quant à la violence, il ne peut pas nier lui-même qu'il n'y ait eu recours pour parvenir au Consulat, ayant loué des assassins pour tuer Caton & Domitius. De plus, quand le Peuple tira au sort les Provinces, il y eut quatre hommes tués, & plusieurs autres blessés; & Crassus lui-même, ce que j'ai oublié de marquer dans sa Vie, donna un grand coup de poing dans le visage à un Senateur, nommé Lucius Analius, qui s'opposoit à son sentiment, & le chassa de la place après l'avoir mis tout en sang.

Ses violences.

Il donne un grand coup de poing dans le visage d'un Senateur.

Mais si en cela Crassus étoit violent, emporté, & d'un naturel entierement tyrannique, [4] aussi l'extrême pusillanimité de Nicias, qui dans les affaires s'alarmoit du moindre bruit, sa poltronnerie, & sa soûmission pour les méchans, sont dignes des plus severes censures. Car au moins de ce côté-là Crassus avoit une magnanimité & une fierté d'autant plus dignes de louange, que ce n'étoit pas contre des hommes de neant, contre des Cleons & des Hyperbolus qu'il avoit à combattre, mais contre la gloire la plus éclatante de Cesar, & con-

Le naturel violent de Crassus preferable à la pusillanimité de Nicias.

Magnanimité & fierté de Crassus dans son ambition.

Difference des Antagonistes qu'ils eurent tous deux à combattre dans le gouvernement.

4. *Aussi l'extrême pusillanimité de Nicias, qui dans les affaires s'alarmoit du moindre bruit.*] Si les naturels emportez & violens, comme celui de Crassus, sont dangereux pour les Etats, & capables de leur attirer de grands maux, les naturels poltrons, timides & soûmis aux méchans, comme celui de Nicias, ne le sont pas moins. C'est pourquoi Plutarque préfere avec raison à cet égard à la timidité de Nicias l'audace de Crassus; car au moins dans cette audace il y avoit une fierté & une magnanimité dignes de grande louange, & d'autant plus dignes que les Antagonistes qu'il eut en tête dans le Gouvernement,

contre les trois triomphes de Pompée. Ce fut en ce temps-là qu'il leva contre eux le masque, qu'il ne voulut pas leur ceder, qu'il entreprit d'égaler sa puissance à celle dont ils étoient revétus, & qu'il emporta la dignité de Censeur sur Pompée. Car dans les grandes places il faut toûjours qu'un homme d'Etat recherche, non ce qui le fait envier, mais ce qui le rend éclatant & illustre, & que ce soit à amortir l'envie qu'il fasse servir sa puissance & son autorité.

Ce qu'un homme d'Etat doit rechercher dans les grandes places.

Que si vous préferez à toutes choses la sûreté & le repos, que vous craigniez Alcibiade sur la Tribune, les Lacedemoniens à Pylos, & Perdiccas en Thrace, eh, mon cher Nicias, la Ville d'Athenes est assez grande pour y vivre en quelque coin dans un grand loisir, retiré des affaires, & pour y composer une couronne de tranquillité dont vous vous couronnerez vous-même, [5] comme parlent les Philosophes les plus éloquens. L'amour que Nicias avoit pour la paix, étoit un amour veritablement divin, & ce qu'il fit pour terminer la guerre, est un acte très-digne de la douceur, & de l'humanité des Grecs. [6] Et cette seule action l'emporte si fort, & donne un si grand avan-

Un homme timide & qui aime le repos, ne doit pas se mêler du gouvernement.

Couronne de tranquillité.

L'amour que Nicias avoit pour la paix, lui donne un grand avantage sur Crassus.

ment, étoient bien autres que ceux qui s'opposerent à Nicias.

5. *Comme parlent les Philosophes les plus éloquens.*] Le Grec dit *comme parlent quelques Sophistes.* Mais ici *Sophiste* n'est pas un terme de mépris, pour dire de faux Philosophes, mais un terme honorable: on appelloit ainsi les Philosophes qui avoient écrit le plus éloquemment.

6. *Et cette seule action l'emporte si fort, & donne un si grand avantage à Nicias sur Crassus, que celui-ci ne pourroit jamais lui être comparé, &c.*] Je voudrois que ces grands Capitaines qui ne respirent que la guerre, que tous les Con-

avantage à Nicias sur Crassus, que celui-ci ne pourroit jamais lui être comparé, quand même par ses conquêtes il auroit ajoûté la mer Caspiene & l'Ocean de l'Inde à la domination des Romains.

La paix vaut mieux que les plus grandes conquêtes.

Il est pourtant certain que celui qui a la principale autorité dans une Ville, où l'on conserve quelque sentiment pour la vertu, doit ne point donner lieu aux méchans de s'avancer, ne point élever aux charges ceux qui en sont incapables, & ne point accorder sa confiance à ces hommes de neant qui ne cherchent que l'occasion d'en abuser; & c'est ce que fit Nicias, qui éleva jusqu'au commandement de l'Armée un Cleon, qui n'avoit pour toutes qualités que l'imprudence & les criailleries dont il étourdissoit les Tribunaux.

Trois devoirs principaux de ceux qui gouvernent.

Nicias blâmé de ce côté-là.

D'un autre côté aussi je ne saurois louër Crassus, lorsque dans la guerre contre Spartacus il chercha à combattre plus promptement, que sûrement. Il est vrai qu'il avoit pour excuse son ambition, qui lui faisoit craindre que Pompée survenant ne lui ravît toute la gloire de cette expedition, comme Mummius avoit ravi à Metellus celle de Corinthe; au lieu que l'action de Nicias est entierement deraisonnable, horrible, & sans aucun prétexte qui ait la moindre couleur. Car il ne ceda pas à son adversaire l'honneur & la charge de Ca-

Crassus blâmé aussi, mais en quoi moins blâmable que Nicias.

Horrible action de Nicias d'avoir cedé le commandement de l'Armée à Cleon.

Conquerans meditassent cette grande décision de Plutarque, qui appelle l'amour, que Nicias avoit pour la paix, un *amour divin*, & qui assure que ce qu'il fit pour terminer la guerre, est préferable à tous les exploits de Crassus, quand même il auroit ajoûté la mer des Indes à la domination des Romains.

7. *Et cela même fut cause dans la suite qu'on le chargea d'al-*

Capitaine Général, lorsqu'il voyoit de grandes esperances, & une grande facilité de réussir, mais au contraire, voyant que ce commandement étoit accompagné d'un très-grand danger, il aima mieux se mettre en sûreté lui-même & abandonner le public. Ce n'est pas là ce que fit Themistocle, qui dans la guerre contre les Perses, de peur qu'un homme qui n'avoit aucun merite, & qui étoit très-fou & très-étourdi, ne ruinât la Ville, s'il venoit à être nommé Général, lui donna de l'argent pour le faire desister de sa poursuite; ni ce que fit Caton qui demanda la charge de Tribun du Peuple, lorsqu'il vit qu'il y auroit le plus d'affaires & de dangers. Au contraire Nicias se reservant pour Capitaine lorsqu'il falloit marcher contre la Ville de Minoa ou contre Cythere, ou contre les malheureux Meliens, dépouilloit la cotte d'armes dès qu'il falloit aller combattre contre les Lacedemoniens, & livroit à la folie & à la temerité de Cleon les navires, les troupes, les armes, & un commandement qui demandoit une extrême sagesse & la plus grande experience. En quoi faisant il ne trahissoit pas sa gloire, mais il abandonnoit la sûreté & le salut de son païs. [7] Et cela même fut cause dans la suite qu'on le chargea d'aller faire le siege de Syracuse malgré lui & malgré tous les efforts qu'il fit pour s'en

Belle action de Themistocle.

Belle action de Caton.

Censure des Capitaines qui ne se chargent que des affaires faciles, & laissent aux autres les difficiles & perilleuses.

d'aller faire le siege de Syracuse malgré lui.] Plutarque impute avec raison à la paresse & à la timidité de Nicias le choix qu'on fit de lui, pour l'envoyer faire le siege de Syracuse, malgré tout ce qu'il dit pour s'opposer à cette expedition. Car si dans les autres occasions il avoit témoigné plus d'activité & plus de hardiesse, ses conseils auroient été d'un plus grand poids.

s'en dispenser. Car on se persuada que ce refus n'étoit pas un effet de sa Raison, qui lui disoit que cette entreprise n'étoit pas expediente, mais l'effet de sa molleſſe & de sa pareſſe, qui le portoient à faire perdre à sa Ville, en tant qu'il étoit en lui, la conquête de la Sicile.

Autre avantage de Nicias sur Craſſus.

Cependant une grande marque de son merite, & de la haute opinion qu'on avoit de lui, c'eſt que bien qu'il haït mortellement la guerre, & qu'il évitât avec grand soin le commandement des Armées, ses Citoyens ne ceſſerent point de le nommer toûjours Général, tant ils étoient persuadés qu'il étoit le meilleur & le plus experimenté de leurs Capitaines. Au lieu que Craſſus, qui toute sa vie avoit desiré le commandement, ne put jamais l'obtenir qu'une seule fois dans la guerre contre les Esclaves, encore fut-ce par neceſſité, faute d'autres Capitaines, Pompée, Metellus, & les deux Lucullus étant alors absens, occupés à d'autres guerres; & ce qui eſt très-remarquable, Craſſus se trouvant alors au plus haut degré de son autorité & de sa puiſſance. Ce qui fait croire que ceux-même qui le favoriſoient le plus, étoient persuadés, comme dit le Poëte Comique, *qu'il étoit bon à tout, hors au métier de Mars*. Mais cette persuasion ne servit de rien aux Romains, ils furent entraînés par son ambition desordonnée & par son ar-den-

Craſſus jugé bon à tout hors à la guerre.

8. *Et Craſſus au contraire pouſſa ses Citoyens à la guerre contre les Parthes.*] Voici une grande marque de la sageſſe de Plutarque; il louë Nicias de s'être opposé à l'expedition de Sicile, mais il ne veut pas blâmer Craſſus de ce qu'il porta ses Citoyens à celle des Parthes, parce qu'il croyoit cette entreprise moins difficile qu'il ne la trouva, &

dente cupidité de commander. En effet les Atheniens envoyerent Nicias à la guerre malgré lui; mais Crassus y entraîna les Romains malgré eux. Crassus fut la seule cause des malheurs de Rome, mais Athenes le fut des malheurs de Nicias. Cependant en cela même il y a plus de sujet de louër Nicias que de blâmer Crassus. Car Nicias se servant de son experience & de son jugement en bon & sage Capitaine, ne se laissa pas surprendre aux grandes esperances de ses Citoyens, mais s'opposa toûjours de tout son pouvoir à l'expedition de la Sicile, [8] & Crassus au contraire poussa ses Citoyens à la guerre contre les Parthes, comme à une entreprise facile & qui ne pouvoit manquer, en quoi il se trompa; mais au moins on ne peut lui refuser la gloire d'avoir aspiré à de grandes choses, car pendant que Cesar domptoit l'Occident, les Gaulois, les Germains, & la Grande Bretagne, lui de son côté il vouloit pousser ses conquêtes jusqu'à l'Orient & à la mer des Indes en subjugant toute l'Asie. Ce que Pompée voulut faire aussi & que Lucullus entreprit ensuite. Cependant ils étoient tous deux d'un naturel doux, & ils conserverent la reputation de gens de bien dans l'esprit de tout le monde, quoiqu'ils eussent fait le même projet que Crassus, & qu'ils eussent eu les mêmes vuës. Car lorsque l'Asie fut decernée à Pompée par le Decret du Peuple, le Senat s'y opposa très-fortement, & quand

Difference essentielle entre Nicias & Crassus.

Entreprise de Crassus justifiée par l'exemple.

Pompee & Lucullus firent le même projet que Crassus.

8 & il va même jusqu'à la justifier par l'exemple de Pompée & de Lucullus après lui, qui tous deux entreprirent la conquête de l'Asie, & par la grande joye qu'eut le Peuple des grandes victoires de Cesar contre les Germains.

quand les nouvelles furent portées à Rome, que Cesar avoit défait trois cens mille Germains, Caton opina en plein Senat qu'il le falloit livrer entre les mains des vaincus, pour détourner la colere du Ciel sur la tête de celui qui avoit violé les Traités. Mais le Peuple se moquant de cet avis de Caton, fit pendant quinze jours des sacrifices & des prieres publiques pour remercier les Dieux de cette victoire.

Que n'auroit-il donc point fait, quel n'auroit point été l'excès de sa joye, & combien de jours n'auroit-il point employés en sacrifices & en actions de graces, si Crassus avoit écrit de Babylone qu'il étoit victorieux, & qu'ensuite entrant dans la Medie, & dans la Perse, & traversant le païs des Hyrcaniens, Suse, & Bactres, il eût fait de tous ces Royaumes des Provinces des Romains? [9] En effet, *s'il faut violer la justice*, comme dit Euripide, quand on ne peut vivre en repos, & qu'on ne sait pas se contenter du bien qu'on a, il ne faut pas que ce soit pour raser la méchante petite Ville de Scandie, ou le petit Château de Mendes, ni pour aller à la chasse des Eginetes, qui ont abandonné leur païs, & qui comme

Si la justice doit être violée, ce ne doit être que dans les grandes choses.

9. *En effet, s'il faut violer la justice, comme dit Euripide.*] Plutarque a égard ici à ce que l'on opposoit à Crassus, pour le détourner de cette guerre des Parthes, qu'il alloit faire la guerre à des Peuples amis & alliés des Romains, & qui n'avoient rien fait pour s'attirer leurs armes; & c'est à cela qu'il applique ce mot si celebre, *s'il faut violer la justice, c'est pour regner;* ce qui justifie en quelque sorte Crassus, qui ne violoit le droit des gens que pour conquerir des Royaumes. Mais Plutarque a beau dire, cette maxime d'Euripide ne justifiera jamais Crassus, car à quelque haut prix qu'on mette l'injustice, elle

me des oiseaux se sont retirés dans d'autres contrées ; mais il faut mettre l'injustice à un très-haut prix pour ne pas la commettre legerement, & pour une mediocre recompense, en abandonnant la justice comme une chose vile & méprisable dont on ne doit faire aucun cas. [10] Car ceux qui louent l'entreprise d'Alexandre, & qui blâment celle de Crassus, font très-mal à mon avis, de juger des actions de l'un & de l'autre par les succès qu'elles ont eus.

L'injustice doit être mise à un très-haut prix.

L'entreprise d'Alexandre aussi blâmable que celle de Crassus.

Pour ce qui est de leurs faits d'armes, il y a de grands & beaux exploits de Nicias, car il battit les ennemis dans plusieurs grandes batailles, & peu s'en fallut qu'il ne se rendît maître de la Sicile, & les malheurs, dont il fut accueilli, ne lui arriverent pas tous par sa faute ; mais il faut imputer les uns à la maladie, qui se mit dans son Armée, & la plûpart des autres, à l'envie de ses Citoyens. Au lieu que Crassus fit tant & de si grandes fautes, qu'il ne permit pas à la Fortune de lui faire la moindre faveur ; de sorte qu'il n'y a pas tant de sujet de s'étonner que son incapacité ait été surmontée par la puissance des Parthes, [11] qu'il y en a qu'elle ait été assez gran-

Avantage de Nicias sur Crassus du côté des exploits de guerre.

L'incapacité de Crassus assez grande pour surmonter la fortune des Romains.

elle est toûjours condamnable, la justice vaut mieux que la conquête du Monde entier.

10. *Car ceux qui louent l'entreprise d'Alexandre, & qui blâment celle de Crassus, font très-mal à mon avis.*] Plutarque marque ici bien nettement qu'il croyoit l'entreprise d'Alexandre contre les Perses aussi injuste que celle de Crassus contre les Parthes. Je ne sai s'il a raison; il seroit peut-être plus aisé de justifier Alexandre, que d'excuser Crassus.

11. *Qu'il y en a qu'elle ait été assez grande pour vaincre la bonne fortune des Romains.*] Voilà une idée bien grande

&

grande pour vaincre la bonne fortune des Romains.

Leur mort également malheureuse.

Leur fin a été semblable, car ils sont morts tous deux malheureusement, avec cette difference que l'un a toûjours eu beaucoup d'attention & de respect pour toutes les choses, qui concernoient la Divination, & que l'autre les a toûjours méprisées & negligées. [12] Or il est très-difficile de juger quel parti est en cela le plus sage & le plus sûr. [13] Il semble pourtant que les fautes, que l'on commet par une espece de Religion fondée sur les opinions anciennes & reçuës de tout le monde, sont plus pardonnables, que celles que l'on commet par un esprit de presomption & d'opiniâtreté, en se mettant soi-même au dessus

Les fautes que l'on fait par soumission aux opinions reçuës, plus pardonnables que celles qu'on fait en s'y opposant par presomption.

& bien forte. Ce n'est pas une grande merveille que l'incapacité de Crassus ait été vaincuë par la grande puissance des Parthes, mais c'en est une bien grande qu'elle ait vaincu la grande fortune des Romains. N'y a-t-il pas là du sublime? Quelqu'un pourroit-il encherir & donner une plus grande idée de l'incapacité de ce Général Romain?

12. *Or il est très-difficile de juger quel parti est en cela le plus sage & le plus sûr.*] Ce doute de Plutarque est étonnant pour un homme superstitieux, comme il étoit; il ne veut pas decider quel parti est le plus sûr & le plus sage, ou de mépriser la Divination, ou de la respecter. Il se déclare pourtant plûtôt pour le dernier, mais seulement par deference pour l'autorité des anciens usages.

13. *Il semble pourtant que les fautes, que l'on commet par une espece de Religion fondée sur les opinions anciennes & reçuës.*] En effet cette seule raison doit retenir les hommes d'ailleurs les plus incredules. Car pour peu qu'on ait de sagesse, on aimera encore mieux faire une legere faute en se soûmettant à des usages reçus, que de s'exposer à en faire une plus grande, en se mettant par presomption au-dessus des Loix les mieux établies. Cette maxime est très-importante, & j'ose dire qu'elle coupe la gorge aux Libertins.

ſus des Loix les mieux établies. On peut encore dire ſur la mort de l'un & de l'autre, que Craſſus eſt beaucoup moins à blâmer que Nicias, en ce qu'il ne ſe livra pas lui-même volontairement, qu'il ne fut point lié, qu'il ne ſe laiſſa point abuſer par de vaines eſperances, mais qu'il ceda aux inſtantes prieres de ſes amis, & qu'il fut ſeulement la victime de la perfidie & de la deloyauté des Barbares; au lieu que Nicias, vilainement flaté par l'eſpoir de ſauver lâchement ſa vie, ſe ſoûmit lui-même à ſes ennemis, & rendit par-là ſa mort plus honteuſe.

La mort de Craſſus en quoi moins honteuſe que celle de Nicias.





SERTORIUS.

IL n'est peut-être pas fort surprenant que dans le cours infini des siecles, la Fortune étant toûjours inconstante, & indéterminée, le hazard ramene souvent dans le monde les mêmes accidens. [1] Car soit que le nombre des évenemens, qui doivent arriver, soit infini & sans bornes, la Fortune trouve dans la fecondité de la matiere une riche source d'accidens tout pareils; soit que leur nombre soit déterminé & fixe, c'est encore une necessité que les mêmes cas arrivent souvent, puisqu'ils sont produits par les mêmes causes & par les mêmes combinaisons.

Deux opinions sur le nombre des mêmes évenemens, l'une qu'il est infini, & l'autre qu'il est déterminé & fixe.

Il y a des gens qui prennent plaisir à faire des recueils de tout ce qu'ils ont lu ou entendu dire

1. *Car soit que le nombre des évenemens soit infini & sans bornes.*] Cela ne sauroit être, car il est impossible que l'infini se trouve dans le fini. Mais quoique le nombre des évenemens ait ses bornes, cela n'empêche pas, comme Plutarque le dit fort bien dans la suite, que la Fortune ne puisse ramener souvent les mêmes accidens. L'Histoire est pleine de ces exemples.

2. *Tous deux appellés Attis, & tous deux devorés par un sanglier.*] Dans les Achaïques de Pausanias on lit qu'un certain Attis, ou Attes, fils de Calaus de Phrygie, né hors d'état d'avoir des enfans, alla en Lydie, que là il en-

dire de ces avantures, que la Fortune a ramenées sur ce grand Theatre du monde, & qui sont si semblables, qu'elles paroissent l'ouvrage de la Raison & de la Providence. Par exemple, ils remarquent qu'il y a eu deux hommes de grande naissance, l'un Syrien, & l'autre d'Arcadie, [2] tous deux appellés Attis, & tous deux devorés par un sanglier; [3] que de deux Acteons, l'un a été dechiré par ses chiens, & l'autre par ses amans; que de deux Scipions, le premier a vaincu les Carthaginois, & l'autre les a entierement détruits; qu'Ilion a été pris trois fois, la premiere fois par Hercule à cause des chevaux de Laomedon, la seconde fois par Agamemnon avec le secours du cheval de bois, & la troisieme fois par Charidemus à l'occasion d'un cheval qui s'abattit sous la porte, & qui empêcha que les Troyens ne pussent la fermer assez promptement pour l'empêcher d'entrer; & enfin que de deux Villes qui portent le nom de deux plantes odoriferantes, Ios & Smyrne, on prétend qu'Homere nâquit dans l'une, & mourut dans l'autre. Nous aussi de notre côté, ajoûtons à ces avantures, une avanture qui n'est pas moins remarquable, c'est que les plus belli-

Deux Attis devorés par un sanglier.

Deux Acteons, l'un dechiré par ses chiens l'autre par ses amans.

Deux Scipions vainqueurs des Carthaginois.

Ilion pris trois fois, & toûjours avec des circonstances de chevaux, ce qui fait le singulier.

Ios est une violette, & Smyrne de la Myrrhe.

Homere né à Ios, & enterré à Smyrne.

enseigna les ceremonies & le culte de la Mere des Dieux, & qu'il fut si aimé & si honoré de cette Déesse, que Jupiter indigné envoya en Lydie un monstrueux sanglier qui ravagea toutes les terres, & tua beaucoup de Lydiens, & cet Attis même. Mais je n'ai vu nulle part l'Histoire du second Attis.

3. *Que de deux Acteons, l'un a été dechiré par ses chiens, l'autre par ses amans.*] Acteon, fils d'Aristée fut dechiré par ses chiens. Et Acteon, fils de Melissus, fut enlevé par les Bacchiades, & mis en pieces, comme on le voit dans le Scholiaste d'Apollonius, Liv. IV.

Les plus belliqueux de tous les Capitaines ont été borgnes.

liqueux de tous les Capitaines, & ceux qui ont executé les plus grandes choses par les ruses de guerre & par leur profonde capacité, ont tous été borgnes, Philippe, Antigonus, Annibal, & Sertorius, dont nous écrivons la Vie, & qui sans contredit a été plus sage & plus continent avec les femmes que Philippe, plus fidelle envers ses amis qu'Antigonus, plus humain envers ses ennemis qu'Annibal, & qui n'a cedé à aucun d'eux en habileté & en prudence, mais qui leur a été inferieur à tous dans les faveurs de la Fortune, car il l'a éprouvé toûjours plus cruelle que ses ennemis; cependant il n'a pas laissé d'égaler en experience Metellus, en audace Pompée, en heureux & glorieux succès Sylla, & de tenir tête longtemps à toute la puissance des Romains, tout banni & fugitif qu'il étoit, & Chef de Barbares en terre étrangere. Parmi tous les Capitaines Grecs il n'y en a point que nous puissions plus justement lui comparer qu'Eumenès de la Ville de Cardie dans la Chersonese de Thrace. Car ils ont été tous deux de grands Généraux, ils ont joint tous deux la ruse à l'audace, tous deux bannis de leur païs, ils ont commandé des Armées étrangeres, & ils sont morts tous deux d'une mort violente, ayant été tués tous deux par la trahison de ceux-même avec lesquels ils avoient défait leurs ennemis.

Grandes qualités de Sertorius,

La Fortune toûjours contraire à Sertorius.

Conformités de Sertorius & d'Eumenès.

Origine de Sertorius.

Quintus Sertorius étoit né d'une famille peu noble, de la ville de Nyrsie dans le païs des Sa-

4. *Il fit sa premiere campagne sous Scipion.*] Je croi qu'il faut lire sous Cæpion. C'est sous le Proconsul Q. Servilius Cæpio qui avec le Consul Gn. Mallius fut battu par les

Sabins. Il perdit son pere étant encore en bas âge, & fut élevé fort honnêtement & avec beaucoup de soin par sa mere, qu'il aima toûjours avec une extrême tendresse; elle s'appelloit Rhea. Il s'exerça d'abord à plaider & y réussit passablement; de sorte qu'encore fort jeune il alla à Rome, & y acquit assez de credit & de reputation par son éloquence. Mais quelques actions brillantes, qu'il fit à la guerre, & quelques succès heureux, qui honorerent ses premieres armes, tournerent de ce côté-là toute son ambition. [4] Il fit sa premiere campagne sous Scipion, lorsque les Cimbres & les Teutons inonderent les Gaules. Les Romains ayant été vaincus dans une bataille & mis en déroute, Sertorius, qui avoit eu son cheval tué sous lui, & qui étoit fort blessé, se jetta à la nage dans le Rhône, & tout armé qu'il étoit de sa cuirasse & de son bouclier, il nagea long-temps contre le torrent, & traversa enfin ce fleuve, tant il avoit le corps robuste & endurci à toutes les fatigues par l'exercice & par le travail.

Elevé par sa mere.

Il s'exerça d'abord à plaider.

Sa premiere campagne.

Grand courage & grande force de Sertorius.

Ces mêmes ennemis étant revenus une seconde fois avec des Armées encore plus nombreuses & des menaces plus fieres & plus terribles, l'effroi fut si grand, qu'il parut alors que ce seroit une action bien difficile & bien hardie même pour un Romain, de demeurer dans son poste, & d'obéir à son Général. Marius commandoit l'Armée, [5] & Sertorius s'offrit pour aller espion dans celle des ennemis, &

Sertorius va espion dans l'Armée des ennemis.

les Cimbres la IV. année de l'Olymp. CLXVIII. 103. ans avant la naissance de Notre Seigneur.

5. *Et Sertorius s'offrit pour aller espion dans celle des ennemis.*]

& promit d'en rapporter des nouvelles. Il prit donc un habit Gaulois, apprit les termes les plus communs de la Langue, & ceux qui sont les plus necessaires pour un entretien court & passager, se mêla avec les Barbares, & après avoir vu & entendu tout ce qui se passoit & ce qu'on projettoit, il retourna vers Marius, qui l'honora des prix dont on recompense la valeur & le courage. Dans la suite de cette guerre il fit plusieurs actions qui marquoient & sa prudence & son audace, qui lui attirerent l'estime de Marius & sa confiance, & lui acquirent beaucoup de reputation.

Envoyé en Espagne Capitaine de mille hommes de pied.

Ville de la Castille neuve sur les confins de l'Andalousie.

Après la guerre des Cimbres & des Teutons il fut envoyé en Espagne Capitaine de mille hommes de pied sous Didius, qui y commandoit l'Armée, & alla passer l'Hyver à Castulon, Ville des Celtiberiens. Comme les Soldats se trouvoient là dans un païs gras où ils avoient les vivres à foison, ils ne faisoient tous les jours que boire, s'enyvrer & commettre mille insolences. Cela donna un si grand mépris pour eux aux Barbares, qu'une nuit ils envoyerent demander du secours à leurs plus proches voisins les Gyrisœniens, & entrant dans toutes les maisons ils firent main basse sur tous ceux qu'ils y trouverent.

Peuples de l'Andalousie sur les frontieres du Royaume de Grenade.

Belle action qu'il fit à Castulon.

Pendant ce tumulte, Sertorius, s'étant sauvé, sortit avec un petit nombre de ses gens, &

mis.] L'emploi d'espion n'étoit point regardé parmi les Romains comme parmi nous ; des gens considerables s'offroient volontiers pour cette commission, la regardant comme d'autant plus glorieuse, qu'elle étoit accompagnée de plus grands dangers. Voilà pourquoi Sertorius, qui avoit déja acquis beaucoup de reputation, s'offre ici. Chez les Grecs cette commission étoit encore plus

& ralliant ceux qui se sauvoient après lui, il fit le tour de la Ville, & trouvant encore ouverte la porte par où les Gyrisœniens étoient entrés à la sourdine, il ne fit pas la même faute qu'ils avoient faite, car il y plaça un Corps de Garde, se rendit maître ensuite de tous les quartiers, & passa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Cette execution faite, il commanda à ses Soldats de quitter leurs armes & leurs habits, & de prendre les armes & les habits des Barbares qu'ils avoient tués, tant des habitans de Castulon, que de ces Gyrisœniens, & de le suivre à la Ville d'où ces derniers étoient sortis pour les assaillir la nuit. Les Barbares trompés par la vuë de ces habits & de ces armes, qu'ils connoissoient, ouvrirent leurs portes, & sortirent en foule au devant d'eux pour les recevoir, croyant que c'étoient leurs gens & leurs voisins qui venoient se réjouïr après avoir heureusement executé leur entreprise. Les Romains en tuerent une grande partie près des portes, & les autres s'étant rendus à discretion, furent vendus.

Stratagemé dont il usa.

Cette action rendit le nom de Sertorius celebre dans toute l'Espagne, & à son retour il fut d'abord nommé Questeur de la Gaule qui est autour du Po. Ce qui fut très-heureux pour Rome, car la guerre des Marses, qu'on appel-

Sertorius nommé Questeur de la Gaule autour du Pô.

La troisiéme année de l'Olympiade CLXXII. 88. ans avant N. S.

plus honorable & plus briguée, comme nous le voyons dans le X. Liv. de l'Iliade où Ulysse & Diomede vont espions dans le camp des Troyens, & où les Généraux & les Princes mêmes s'offrent pour suivre Ulysse, & se disputent la gloire d'être choisis. Dans l'Ecriture Sainte on voit Gedéon descendre espion dans le camp de Madian.

pella la guerre des Confederés, guerre très-dangereuſe & très-redoutable, s'éleva en ce temps-là, & Sertorius eut ordre de lever des Soldats & de faire forger des armes. Il s'acquitta de cette commiſſion avec tant de ſoin & de diligence au prix de la molleſſe & de la lenteur des autres jeunes gens, qu'il fit juger que toute ſa vie il ſeroit actif, diligent, & homme d'execution.

Quand il eut obtenu le grade de Capitaine, il ne modera pas davantage ſon audace guerriere, que lorſqu'il n'étoit que ſimple Soldat, mais il fit des coups de main admirables, & s'expoſa toûjours aux plus grands perils ſans ſe ménager. En ſe hazardant ainſi ſans aucune retenuë, il perdit un œil dans un combat; & bien loin d'avoir honte de cette difformité, il en fit gloire toute ſa vie, diſant que les autres ne portoient pas toûjours avec eux les témoignages de leur valeur, & qu'ils quittoient ſouvent les chaînes, les carquans, les piques & les couronnes, dont ils avoient été honorés, mais que pour lui il portoit toûjours les marques de ſon courage, & que tous ceux qui voyoient ſa perte étoient en même temps ſpectateurs de ſa vertu. Auſſi le Peuple lui fit-il tout l'honneur que meritoit ſon action. Car la premiere fois qu'il entra dans le Theatre, il le reçut avec de grands battemens de mains, des acclamations & de grandes louanges, honneur que les plus vieux Capitaines, ceux qui avoient le mieux ſervi, & qui s'étoient acquis le plus de gloire par les armes, avoient de la peine à obtenir.

Il perd un œil dans un combat.

Honneur que lui fait le Peuple la premiere fois qu'il entre dans le theatre.

Malgré cette diſtinction, quand il brigua le Tribunat, il en fut exclus par la faction de Syl-

Il brigue le Tribunat, & en eſt exclus [par] la fac[tion] de Sylla.

Sylla, qui lui fut contraire, & c'est de là apparemment que nâquit cette haine irreconciliable que Sertorius eut toûjours pour Sylla. Car après que Marius, vaincu par Sylla, eut pris la fuite, que Sylla fut parti pour aller faire la guerre à Mithridate, & qu'on eut vu que des deux Consuls, Octavius demeuroit ferme dans le parti de Sylla, & que Cinna, qui ne cherchoit que des nouveautés, faisoit tous ses efforts pour ressusciter la faction de Marius, Sertorius se joignit à ce dernier, d'autant plus même qu'il voyoit qu'Octavius n'agissoit qu'avec lenteur, & qu'il se défioit des amis de Marius.

Source de la haine qu'il eut toûjours pour lui.

Des Consuls Cn. Octavius Nepos & L. Cornelius Cinna, l'an 85. avant J. C.

Il se joint à Cinna.

Quelque temps après il y eut sur la Place même de Rome un furieux combat. Octavius eut l'avantage, Cinna & Sertorius, après avoir perdu environ dix mille hommes, furent obligés de s'enfuir. Mais ayant gagné & rassemblé par leurs belles paroles & par leurs grandes promesses la plûpart des gens de guerre, qui étoient répandus dans toute l'Italie, ils se trouverent bientôt assez forts pour aller combattre encore Octavius. Dans ce temps-là Marius, arrivé d'Afrique, vint se ranger auprès de Cinna, comme un Particulier auprès de son Consul. Tous les Officiers de Cinna étoient d'avis qu'il falloit le recevoir; Sertorius seul s'y opposoit, soit qu'il crût que le credit & la consideration, qu'il avoit auprès de Cinna, diminueroient considerablement, quand Cinna auroit auprès de lui un homme si superieur & beaucoup plus grand Capitaine, soit qu'il craignît que Marius par ses cruautés & par ses violences ne brouillât & ne ruinât encore leurs affaires, car jusques

Cinna & Sertorius battus par Octavius dans la Place de Rome.

Marius revenu d'Afrique se joint à Cinna.

Sertorius s'oppose à ce que Cinna reçût Marius. Les raisons qu'il pouvoit avoir.

dans

dans la victoire il se laissoit tellement emporter à sa colere, qu'il ne pouvoit moderer son ressentiment, & qu'il le poussoit au delà de toutes les bornes de la raison & de la justice.

Marius extrême dans sa colere.

Il leur disoit donc qu'avec le grand avantage qu'ils avoient déja, ce qui leur restoit à faire étoit peu de chose, & que s'ils recevoient Marius, non seulement il remporteroit seul toute la gloire de leurs succès, mais qu'il attireroit à lui toute la puissance, étant naturellement homme difficile, qui ne souffroit pas volontiers que quelqu'un voulût entrer en partage de son autorité, & d'ailleurs très-infidelle quand il s'agissoit de ses interêts.

Remontrances que Sertorius faisoit à Cinna.

Cinna lui répondit que toutes ses raisons & ses remontrances lui paroissoient très-bonnes, mais en même temps il lui avoua qu'il avoit honte & qu'il faisoit grande difficulté de rejetter Marius après l'avoir appellé lui-même & l'avoir sollicité de venir prendre part à ses affaires & à ses dangers. Sertorius, l'interrompant alors, lui dit: *Mais moi, je croyois que Marius étoit venu de son propre mouvement en Italie, c'est pourquoi dans le conseil que je vous donnois, je n'avois égard qu'à ce qui me paroissoit utile. Mais puisque c'est vous-même qui l'avez fait venir, & qu'il n'est ici que par vos ordres,* [6] *il ne vous a pas été permis même de deliberer, & le seul parti qui vous reste, c'est de le recevoir & de vous en servir.* [7] *La bonne foi*

Belle réponse de Sertorius à Cinna.

Il n'est pas permis de deliberer sur ce qu'on a promis.

6. *Il ne vous a pas été permis même de deliberer.*] Car ceux qui deliberent sur une chose, qui est manifestement contre leur devoir, ont grande envie de la faire, & sont déja vaincus. *Qui deliberant desciverunt*, dit fort bien Tacite.

7. *La bonne foi ne souffre ni raisonnement, ni incertitude.*] C'est

foi ne souffre ni raisonnement, ni incertitude.

La bonne foi ne souffre ni raisonnement, ni incertitude.

Cinna fit donc venir Marius. D'abord ils firent trois Armées, & ils commanderent chacun un de ces corps. La victoire s'étant declarée pour eux, Cinna & Marius commirent tant d'insolences & de cruautés, que les maux de la guerre parurent aux Romains de grands biens au prix des miseres qu'ils souffroient. Sertorius fut le seul qui après la victoire ne fit mourir aucun homme par un ressentiment particulier, & qui ne fit aucun outrage à personne; au contraire il s'emporta contre Marius, & lui reprocha ses cruautés, & prenant à part Cinna, & usant auprès de lui de prieres & de remontrances, il fit tant qu'il le rendit plus doux & plus moderé. Enfin voyant que les Esclaves, dont Marius avoit fait ses Alliés pour la guerre, & qu'il avoit retenus ensuite pour les Satellites & les Ministres de sa tyrannie, étoient en très-grand nombre, & qu'ils se rendoient tous les jours plus redoutables par les excès qu'ils commettoient, soit par la permission & par les ordres mêmes de Marius, soit par leur propre insolence en se portant contre leurs Maîtres à toutes sortes d'injustices jusqu'à les égorger, à abuser de leurs maîtresses, & à violer leurs enfans, il trouva cette licence si insupportable, qu'il les fit tous tuer à coups de fleches dans le camp où ils se re-

Insolences & cruautés de Cinna & de Marius.

Sertorius reproche à Marius ses cruautés, & rend Cinna plus doux.

Il parle des Satellites de Marius qui étoient appellés *Bardiéens*. V. la Vie de Marius.

Il fait tuer les esclaves que Marius avoit enrollés, & qui commettoient toutes sortes d'insolences.

C'est un beau mot. Lorsqu'il s'agit de la bonne foi, il n'est plus permis de raisonner ni d'être irresolu; il faut la garder. Cette réponse fait grand honneur à Sertorius, & d'autant plus d'honneur que les remontrances qu'il faisoit à Cinna, étoient justes & très-fondées.

Sa condefcendance n'alla pourtant pas à faire tout ce qui auroit pu plaire à ces Peuples, car de tous les Romains, qui s'étoient transplantés en Efpagne, il choifit ceux qui étoient en état de porter les armes, & les mit dans fes troupes ; il fit bâtir beaucoup de vaiffeaux & toutes fortes de machines de guerre, & par ce moyen il s'affura des Villes. Et dans le temps qu'il paroiffoit doux & humain dans le commerce de la vie pendant la paix, il fe rendoit terrible par les grands preparatifs qu'il faifoit pour la guerre.

Sage politique de Sertorius.

Dès qu'il eut appris que Sylla étoit maître de Rome, & que la faction de Marius & de Carbon étoit détruite, il ne douta pas qu'il n'arrivât inceffamment contre lui une Armée conduite par un bon Chef. C'eft pourquoi il envoya d'abord occuper les fommets des Pyrenées par Julius Salinator avec fix mille hommes de pied. Il y fut à peine, que Caïus Annius, détaché par Sylla, y arriva avec des troupes, mais voyant que Salinator ne pouvoit être forcé dans fon pofte, il demeura au pied des montagnes fans favoir à quoi fe déterminer. Enfin un certain Calpurnius, furnommé Lanarius, ayant tué Salinator en trahifon, & fes Soldats ayant auffi-tôt abandonné les hauteurs des Pyrenées, Annius les paffa facilement avec fes nombreufes troupes, qui repoufferent fans peine ceux qui voulurent s'y oppofer. Sertorius, qui n'étoit pas en état de lui faire tête, fe retira avec trois mille hommes à Carthage la Neuve, où il s'embarqua, traverfa la mer, & alla aborder en Afrique fur la côte des Maurufiens, où fes gens defcendirent pour aller faire de l'eau, mais comme ils

Car Marius fut défait par Sylla, & oblig. de fe tuer, & Carbon fut tué par Pompée.

Grande prevoyance de Sertorius.

Salinator tué en trahifon par Calpurnius Lanarius.

Sertorius s'embarque pour paffer en Afrique.

mar-

marchoient sans précaution & sans se tenir sur leurs gardes, les Barbares tomberent sur eux & en tuerent un grand nombre. Cela obligea Sertorius à se rembarquer promptement pour repasser en Espagne. Mais il ne put y faire de descente, car on le repoussa. C'est pourquoi avec un renfort de quelques flûtes de Corsaires Ciliciens, qui le joignirent, il cingla vers l'Isle de Pityuse, où il aborda malgré la resistance de la Garnison d'Annius, qu'il battit.

Il se rembarque pour repasser en Espagne.

Il aborde à l'Isle de Pityuse, une des Isles Baleares, & bat la Garnison d'Annius.

Peu de temps après, Annius parut avec une grosse Flotte montée par cinq mille combattans. Sertorius resolut de le combattre par mer, quoi qu'il n'eût que des vaisseaux très-legers qui avoient été faits pour la course, & nullement pour le combat. Mais tout à coup il se leva un vent du couchant si impetueux, & la mer fut agitée avec tant de violence, que la plûpart des vaisseaux de Sertorius, à cause de leur legereté, furent jettés de travers par la force des vagues contre les rochers du rivage, & que Sertorius avec peu de vaisseaux chassé de la mer par la tempête & de la terre par ses ennemis, fut dix jours entiers battu de la tourmente à lutter contre les vents & les flots, & ayant une peine infinie à se soûtenir. Mais enfin le vent étant un peu tombé, il fut porté sur quelques Isles qui sont semées çà & là sur cette plage, & qui n'ont point d'eau. Il les quitta bientôt, passa le détroit de Cadis, & prenant à droite, il aborda à la côte d'Espagne un peu au dessus de l'embouchure du Betis, qui traversant un grand païs pour aller se décharger dans la mer Atlantique, donne son nom à cette partie de l'Espagne qu'il baigne de ses eaux.

Il est resolu de combattre par mer Annius qui venoit avec une grosse Flotte.

Il est battu d'une horrible tempête.

Il aborde à la côte occidentale d'Espagne.

A la Betique, aujourd'hui l'Andalousie.

Isles Atlantiques, les Canaries, les Isles des Bienheureux.

Quatre cens lieuës.

L'heureuse temperature du climat de ces Isles, & le bonheur de leurs habitans.

Là il rencontra quelques patrons de vaisseaux, qui revenoient tout nouvellement des Isles Atlantiques. Ce sont des Isles separées l'une de l'autre par un petit bras de mer, & éloignées de l'Afrique de dix mille stades. [9] On les appelle *les Isles des Bienheureux*. [10] Il y pleut rarement, & les pluyes, qui y tombent, sont des pluyes douces. Il n'y regne que des vents agreables, qui portant toûjours une benigne rosée sur leurs ailes, engraissent tellement la terre, que non-seulement elle est toûjours en état de répondre aux soins & aux voeux de ceux qui voudroient la labourer & la planter, mais qu'elle produit d'elle-même toutes sortes d'excellens fruits, & en si grande abondance, qu'ils suffisent à nourrir ses habitans, sans qu'ils se donnent le moindre travail ni la moindre peine, de sorte que toute leur vie se passe dans un délicieux repos. L'air y est toûjours serein, & n'y cause jamais la moindre maladie à cause de la douce temperature des saisons, dont les changemens ne sont jamais subits, mais toûjours insensibles. Car les

9. *On les appelle les Isles des Bienheureux,*] Plutarque a cru que ces Isles mêmes étoient les lieux heureux, où Homere a placé ses Champs Elysées; mais Strabon fait fort bien voir que ces Champs Elysées, ou champs heureux, sont la Betique, l'Andalousie, & que ces Isles n'étoient appellées les Isles des Bienheureux, que parce qu'elles appartenoient aux habitans de l'Andalousie, à cause du voisinage; car les Isles voisines d'une côte appartiennent d'ordinaire aux habitans de cette côte-là. Ainsi ces Isles des Bienheureux n'étoient pas elles-mêmes ces lieux heureux, mais les Isles qui appartenoient aux Peuples heureux, c'est-à-dire, aux habitans de l'Andalousie, qui étoient ces Peuples fortunez.

10. *Il y pleut rarement, & les pluyes qui y tombent.*] Tout ceci s'accorde fort bien avec la description qu'Homere en

les vents de notre Continent, comme les vents du Nord & du Levant, après avoir parcouru cet espace immense de notre terre, venant à tomber & à se répandre dans cette vaste étenduë d'air & de mer, se partagent, se rompent, & se perdent avant que d'y arriver, ou n'y arrivent que languissans & foibles, & les vents, qui y soufflent du côté de la mer, comme les vent du Midi & du Ponant, venant à passer sur cette grande plaine d'eau, se chargent d'une pluye douce & menuë dont ils les arrosent quelquefois, & dont le plus souvent ils ne font que les rafraichir par une moiteur douce & feconde, qui nourrit & fait croître tout ce que la terre y produit. De sorte que c'est une opinion generalement reçuë, même parmi les Barbares, & crue comme un article de Religion, que là sont les Champs Elysées & la demeure des Bienheureux qu'Homere a chantée.

Ces Isles sont les Champs Elysées qu'Homere a chantés.

Sertorius, entendant toutes ces merveilles, sentit naître en lui une merveilleuse passion d'aller habiter ces Isles, & d'y vivre en repos, de-

Sertorius tenté d'aller habiter ces Isles.

en fait dans le IV. Livre de l'Odyssée, & qui marque si bien que toute la Côte occidentale de l'Espagne lui étoit parfaitement connue. *Les Immortels vous envoyeront dans les Champs Elysées à l'extremité de la Terre, où le sage Rhadamanthe donne des Loix, où les hommes passent une vie douce & tranquille, où l'on ne sent ni les neiges, ni les frimats de l'Hyver, ni les pluyes, mais où l'air est toûjours rafraichi par les douces haleines des Zephyres, que l'Ocean y envoye continuellement*; & l'un & l'autre, Homere & Plutarque, tirent un grand jour de ces paroles de Justin, *Salubritas cœli per omnem Hispaniam æqualis, quia aeris spiritus nulla paludium gravi nebula inficitur. Huc accedunt & marinæ auræ undique versus assidui flatus, quibus omnem provinciam penetrantibus eventilato terrestri spiritu præcipua hominibus sanitas redditur.*

delivré de la tyrannie & de toutes les guerres. Mais les Ciliciens, qui s'en apperçurent, & qui n'avoient besoin ni de paix ni de repos, & seulement de richesses & de dépouilles, le laisserent là & firent voile en Afrique pour rétablir Ascalis, fils d'Iphtha, sur le throne des Maurusiens. Sertorius, bien loin de perdre courage, resolut sur le champ d'aller au secours de ceux qui faisoient la guerre à Ascalis, tant pour se venger de ces Corsaires, que pour donner aux gens de guerre, qu'il avoit avec lui, quelque nouvelle esperance qu'ils trouveroient encore à servir & à s'employer, & pour les empêcher par-là de se débander & de l'abandonner, à cause de l'extrême necessité où ils alloient bientôt être reduits. Son arrivée fit grand plaisir aux Maurusiens, il mit d'abord la main à l'œuvre, & ayant battu Ascalis dans un grand combat, il l'assiegea dans la Ville, où il se retira.

Ce qui l'en empêcha.

Il bat Ascalis, & l'assiege dans la Ville où il s'est retiré.

A la premiere nouvelle que Sylla en eut, il envoya Paccianus avec des troupes au secours d'Ascalis. Sertorius le défit en bataille, le tua, obligea son Armée à se rendre à lui, & l'ayant join-

Il défait Paccianus que Sylla avoit envoyé au secours d'Ascalis, & prend d'assaut la Ville de Tingis.

11. *Un corps de soixante coudées de haut.*] Voilà en effet une grandeur bien monstrueuse. Il est peut-être ridicule de vouloir mettre les fables à la raison, je dirai pourtant qu'il pourroit y avoir faute à la lettre numerale; & ce qui me le persuade, c'est que l'Ecriture Sainte, qui parle des Geants, marque comme une grandeur excessive que le lit d'Og Roi de Basan, un des Geans, étoit de neuf coudées de long & de quatre coudées de large. Goliath n'avoit que six coudées & une paume de haut; que seroit-ce donc qu'un Geant de soixante coudées? Homere dit de Polypheme qu'il étoit aussi haut que la plus haute montagne; mais on sait combien il faut rabattre des hyperboles poëtiques. Strabon dans son dernier livre don-

jointe à ses troupes il prit d'assaut la Ville de Tingis où Ascalis s'étoit enfui avec ses freres. Les Afriquains disent que c'est là qu'Antée est enterré, & Sertorius ne pouvant croire ce que les Barbares disoient de sa grandeur monstrueuse, fit ouvrir son tombeau, où ayant trouvé, à ce qu'on dit, [11] un corps de soixante coudées de haut, il fut très-étonné, immola des victimes, fit religieusement refermer le tombeau, & par-là il augmenta beaucoup le respect & la veneration qu'on avoit pour ce Geant dans toute la contrée, & tous les bruits qu'on en semoit.

Tombeau d'Antée, Roi de Libye, fils de la Terre, qui fut tué par Hercule.

Il trouve dans ce tombeau un corps de soixante coudées.

Les habitans de Tingis racontent qu'après la mort d'Antée, sa veuve, appellée Tinga, coucha avec Hercule, & en eut un fils, nommé Sophax, qui regna dans le païs, & fonda cette Ville à qui il donna le nom de sa mere; que de ce Sophax naquit Diodorus, qui soumit plusieurs Nations d'Afrique [12] avec une Armée de Grecs d'Olbies & de Mycenes, qui avoient été ménés dans ces quartiers-là par Hercule, & qui s'y étoient établis. Cela soit dit en passant pour faire honneur au Roi Juba, le

Tinga, veuve d'Antée, eut d'Hercule un fils nommé Sophax.

Le Roi Juba grand Historien.

donne aussi soixante coudées à ce corps d'Antée; mais il fait entendre en même temps que c'est une fable que Gabinius avoit debitée dans son Histoire Romaine avec plusieurs autres.

12. *Avec une Armée de Grecs d'Olbies & de Mycenes.*] Il y a eu plusieurs Villes appellées *Olbies*, & Strabon parle de quelques-unes, mais il n'y en a aucune dans la Grece. On conjecture que celle dont Plutarque parle ici, étoit une ancienne ville de l'Arcadie, ainsi nommée du fleuve d'Olbius, qui coule dans l'Arcadie, & dont il est parlé dans les Arcadiques de Pausanias; ce qui est d'autant plus vraisemblable, que Plutarque joint ici *Olbies* avec Mycenes, Ville celebre du Peloponese.

le plus grand Historien qui ait jamais été parmi les Rois, car on pretend qu'il descendoit en droite ligne de ces Princes Diodorus & Sophax, fils & petit-fils d'Hercule.

Son origine.

Sertorius, après avoir soûmis tout le païs, ne fit aucun mal, ni aucun déplaisir à ceux qui se mirent à sa merci, & qui se fierent à sa parole, au contraire il leur rendit leurs Villes, leurs biens, leurs Loix, & leurs privileges, & se contenta de ce qu'ils voulurent bien lui donner. Ensuite dans le temps qu'il déliberoit de quel côté il tourneroit ses armes, il reçut des Ambassadeurs des Lusitaniens, qui l'appelloient & qui le pressoient de venir commander leurs troupes, parce qu'ils avoient besoin d'un Capitaine de reputation & d'experience pour la guerre, dont ils étoient menacés par les Romains, & qu'il étoit le seul en qui ils pussent avoir de la confiance, ayant été fort bien informés de ses mœurs & de son naturel par ceux qui avoient porté les armes sous lui. Voici son veritable caractere : il n'étoit aisé à seduire ni à prendre par la volupté, ni par la crainte ; il étoit naturellement intrepide dans les perils, & supportoit avec moderation la bonne fortune ; il ne cedoit à aucun Capitaine de son temps pour joindre l'ennemi de près & lui donner bataille ; dans toutes les occasions où il falloit dérober quelque marche, ou quelque dessein aux ennemis, ou les prévenir &

Il est appellé par les Lusitaniens, les Portugais.

Son caractere.

23. *Il n'est nullement impossible que les hommes du meilleur naturel, & de la volonté la mieux affermie dans le bien. &c.*] Loin que cela soit impossible, il est très-possible & très-ordinaire, & rien n'est plus vrai que ce qu'Electre dit dans Sophocle : *Mes amies, il est bien difficile de se mon-*

& se saisir de quelque poste avantageux, en un mot par-tout où il falloit employer la surprise, ou la diligence, & user de force, ou de ruse, il n'y avoit pas de plus excellent ouvrier que lui ; magnifique jusqu'à l'excès dans les recompenses dont il honoroit les belles actions, & très-moderé dans les peines dont il punissoit les fautes.

Il est vrai que l'action, qu'il commit sur la fin de ses jours contre les jeunes enfans Espagnols qu'il avoit en ôtage, & qui est pleine d'animosité & de cruauté, semble marquer qu'il n'étoit ni doux ni humain naturellement, mais qu'il prenoit les dehors de ces vertus par des motifs d'interêt, & lorsqu'il y étoit forcé par la necessité de ses affaires. Or il me paroît qu'une vertu vraye, pure & bien affermie par la Raison, ne se dement jamais, quelque grand malheur qu'il arrive. D'un autre côté aussi [11] il n'est nullement impossible que les hommes du meilleur naturel, & de la volonté la mieux affermie dans le bien, se trouvant indignement affligés & accablés de grandes adversités, ne changent de moeurs en changeant de fortune. Et c'est à mon avis ce qui arriva à Sertorius, quand la Fortune l'eut abandonné; aigri par le mauvais état de ses affaires, il devint méchant & cruel envers ceux qui l'avoient trahi.

Acte de cruauté qu'il commit à la fin de ses jours.

Une vertu vraye & pure ne se dement jamais.

L'adversité change souvent les mœurs.

Pour reprendre le fil de notre Histoire, les Lu-

moderer dans l'état où je me trouve, & de ne pas murmurer contre les Dieux. Des maux si terribles changent notre naturel, & nous forcent malgré nous à être méchans. Voilà la seule raison qui puisse excuser en quelque façon Sertorius.

Lusitaniens ayant donc appellé Sertorius, il partit incontinent d'Afrique, & dès son arrivée, comme Général, revêtu d'une autorité souveraine, il leur fit prendre à tous les armes, les distribua en divers corps, & composa une Armée avec laquelle il soûmit les Provinces voisines. La plus grande partie se rendoient volontairement à lui à cause de la reputation qu'il avoit d'être doux & humain, & en même temps homme d'execution, joint aussi qu'il employa la ruse & l'artifice pour tromper & pour apprivoiser ces Peuples.

Sertorius arrivé en Lusitanie, compose une Armée.

Ses grands succès.

Sa ruse la plus considerable & la plus singuliere fut celle de la biche: un habitant du païs, nommé Spanus, qui passoit sa vie à la campagne, rencontra un jour dans son chemin une biche, qui venoit de mettre bas son faon, & qui avoit été lancée par des chasseurs. La biche fuyoit si rapidement, qu'il ne pensa pas à la prendre, mais surpris & charmé de la beauté du faon & de la nouveauté de sa robe, car il étoit tout blanc, il le poursuivit & le prit. Par bonne fortune Sertorius étoit alors campé près de là, & tous les petits presens qu'on lui faisoit, soit de fruits, ou de venaison, il les recevoit avec plaisir, & recompensoit liberalement ceux qui lui faisoient ainsi leur cour. Cet homme donc lui porta son faon, qui étoit une petite biche. Sertorius la reçut agréablement,

La biche de Sertorius, & l'usage qu'il en fit.

14. *Il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait present.*] L'Histoire ancienne nous fournit de grands exemples de pareils artifices, dont les plus grands Capitaines & les plus graves Legislateurs se sont servis, pour profiter de la superstition & de la credulité des Peuples. Nous venons d'en voir un grand exemple dans la Vie de Marius, qui peu d'années avant le temps dont Plutar-

ment, selon sa coûtume, sans y faire plus d'attention; mais dans la suite l'ayant rendu si privée & si familiere, qu'elle entendoit quand il l'appelloit, & qu'elle le suivoit par-tout quand il sortoit, & qu'elle étoit si accoûtumée au bruit des Soldats, & à tout le tumulte du camp, que rien ne l'effarouchoit, peu à peu il la consacra en quelque maniere, & en fit une affaire de Religion; [14] il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait present, & sema par-tout le bruit qu'elle lui découvroit une infinité de choses cachées, car il savoit que les Barbares sont naturellement portés à la superstition.

Bruits que Sertorius sema sur sa biche.

Les Barbares naturellement superstitieux.

Voici l'artifice dont il se servoit pour confirmer & pour faire recevoir ces bruits. Quand il avoit eu des avis secrets que les ennemis s'étoient jettés sur quelque endroit de sa Province, ou qu'ils travailloient à lui enlever quelque place par quelque intelligence qu'ils y avoient, il faisoit semblant que sa biche l'en avoit averti la nuit pendant son sommeil, & lui avoit ordonné de tenir ses troupes sous les armes. D'autres fois qu'il avoit eu des nouvelles de quelque avantage remporté par ses Lieutenans, il faisoit cacher le courrier, & produisoit en public sa biche couronnée de bouquets de fleurs pour marque de quelque bonne nouvelle, exhortant ses Soldats à avoir bon courage & à faire des sacrifi-

L'artifice dont il se servoit pour faire recevoir ces bruits.

ces;

tarque parle ici, s'étoit servi utilement d'une pareille ruse, en produisant une femme Syriene, qui se disoit grande Prophetesse, & en se faisant suivre par des vautours apprivoisez qu'il lâchoit à propos. Mais ce n'est pas seulement dans les temps de tenebres & d'ignorance qu'on a employé ces moyens, on les voit renouvellés & pratiqués dans le temps de la plus grande lumiere.

merveilleusement composé pour la force, la legereté & la temperance. Car il ne s'étoit jamais adonné au vin, ni au plaisir de la table, même pendant son loisir, & il s'étoit accoûtumé de jeunesse à supporter les plus grands travaux, à faire de grandes marches, à passer plusieurs nuits de suite sans dormir, & cela en mangeant très-peu & en se contentant de la nourriture la plus simple & la plus commune. Quand il étoit en repos, il passoit les jours à chasser & à courir deçà & delà par la campagne, ce qui lui acquit une si grande connoissance des lieux qui étoient accessibles, ou impraticables, qu'en fuyant il n'étoit jamais embarrassé pour se tirer des plus mauvais pas, & en poursuivant il savoit toûjours enfermer son ennemi & le pousser dans les lieux les plus difficiles pour l'empêcher d'échapper.

Sa sagesse & la temperance de Sertorius.

La vie dure & laborieuse qu'il avoit embrassée.

Grands avantages qu'il tiroit de la connoissance des lieux accessibles ou impraticables.

Par ce moyen Metellus en cherchant le combat, & ne pouvant y attirer son ennemi, souffroit tout ce que souffrent les vaincus, & Sertorius en le fuyant avoit tous les avantages qu'ont ordinairement ceux qui ont défait l'ennemi & qui le poursuivent, car il lui coupoit l'eau, les vivres, & les fourrages. Quand Metellus se mettoit en marche, Sertorius étoit incontinent sur lui & l'empêchoit d'avancer, & quand il étoit campé, il lui donnoit tant d'alarmes & le harceloit si continuellement, qu'il le forçoit de déloger. S'il mettoit le siege devant une place, il y arrivoit tout aussi-tôt, & l'assiegeoit lui-même par la disette, ou il le reduisoit à tel point que ses Soldats n'en pouvoient plus, & que Sertorius ayant défié Metellus à un combat singulier, ils

Etat bien different de Metellus qui cherche à combattre, & de Sertorius qui fuit le combat.

Methode de Sertorius contre Metellus.

Sertorius envoye defier Metellus.

ils se mirent tous à crier que cela étoit bien pensé, & à le presser d'accepter le défi, disant qu'il falloit qu'ils combattissent Général contre Général, & Romain contre Romain; & sur ce que Metellus refusa le combat, ils se moquerent de lui, & en firent des railleries; mais Metellus ne fit qu'en rire & fit fort bien, car, comme dit Theophraste, *il faut qu'un Général meure en Général, & non pas en simple avanturier.*

Metellus refuse le combat, & se moque de Sertorius.

Mot de Theophraste.

Un jour Metellus s'étant apperçu que les Laccobrites donnoient beaucoup de secours à Sertorius, & qu'on pouvoit facilement les prendre par la soif, car ils n'avoient dans la Ville qu'un puits, & les ruisseaux & les fontaines, qui se trouvoient dans les fauxbourgs, ou aux environs de la Ville, seroient au pouvoir de celui qui l'assiegeroit, il resolut d'en faire le Siege, dans l'esperance qu'il en seroit maître en deux jours, parce qu'ils manqueroient d'eau. Il ordonna donc à ses troupes de prendre des vivres pour cinq jours, & se mit en marche. Mais Sertorius imagina promptement les moyens de la secourir; il ordonna qu'on remplît d'eau deux mille outres, & promit pour chaque outre une certaine somme d'argent. Quantité d'Espagnols & de Maurusiens se presenterent pour executer l'entreprise. Sertorius choisit les plus robustes & les plus legers, & les envoya par la montagne, avec ordre que quand ils auroient livré leurs outres aux habitans, ils fissent sortir de la place toutes les bouches inutiles, afin que cette eau pût fournir plus long-temps à ceux qui la défendroient.

Langobriga, ou Laccobriga, Ville de l'Andalousie.

Metellus l'assiege.

Comment Sertorius donna du secours à cette place qui manquoit d'eau.

Metellus, averti du succès de ce stratage-

me, en fut très-fâché, car les vivres, qu'il avoit fait prendre à ses troupes, étoient déja consumés. Il envoya sur l'heure Aquinus avec six mille hommes pour lui amener un convoi. Sertorius en fut bien-tôt averti; dès qu'Aquinus fut passé, il lui dressa une embuscade sur le chemin, & quand il revint avec son convoi, il fit lever trois mille hommes du ravin couvert où il les avoit cachés pour le charger en queuë, & lui-même en personne l'attaquant de front, il le mit en fuite, lui tua une grande partie de ses gens, & fit prisonniers les autres. Aquinus perdit ses armes & son cheval dans ce combat, & se sauva de vîtesse dans le camp de Metellus, qui par cet échec fut obligé de lever honteusement le siege, & eut la douleur de se voir moqué & sifflé par les Espagnols.

Il bat un convoi de Metellus, & l'oblige à lever le siege.

Tous ces heureux succès attirerent à Sertorius l'admiration, l'estime, & l'amitié des Barbares. Mais ce qui les charma sur-tout, ce fut de voir qu'en les armant à la Romaine, qu'en les dressant à garder leurs rangs, à prendre le mot & à lui obeïr, & en ôtant à leur maniere de combattre ce qu'elle avoit de furieux, de desordonné & de brutal, il avoit fait d'une multitude de brigands & de bandits une Armée bien aguerrie & bien disciplinée. Une chose encore qui ne contribua pas peu à lui

Sertorius fait d'une Armée de bandits une Armée bien disciplinée. Les Espagnols n'étoient pas encore disciplinés du temps de Metellus.

15. *Et les mit tous ensemble dans Osca, belle & grande Ville.*] C'étoit une Ville de l'Espagne Tarraconoise, voisine d'Ilerda, comme nous le voyons par Strabon où l'on a mal écrit Ileosca. Περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ἰλεόσκαν, il faut lire περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ὄσκαν. La suite ne permet pas d'en douter, car il ajoûte, *Ilerda est éloignée d'Osca d'environ cinq cens stades.*

26. Mais

lui acquerir leurs bonnes graces, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques & enrichir leurs bouchiers, & qu'il leur enseignoit à avoir des tuniques brodées à fleurs, & de magnifiques hocquetons par dessus leurs armes, ne leur plaignant rien pour cela, & entrant même avec eux dans cette sorte d'émulation & d'ambition de propreté & de magnificence.

Il leur donne de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques & enrichir leurs bouclier.

Mais ce qui acheva de les gagner, c'est ce qu'il fit pour leurs enfans. Parmi toutes les Nations, qui lui étoient soûmises, il fit choisir les enfans des plus grandes & des plus nobles Maisons, [15] & les mit tous ensemble dans Osca, belle & grande Ville, & leur donna des Maîtres pour leur enseigner les Lettres Grecques & Romaines. En apparence c'étoit pour les dresser & les instruire afin que quand ils seroient en âge on pût les employer dans les affaires, & leur confier les charges & les emplois, [16] mais en effet c'étoient autant d'ôtages qu'il prenoit habilement de ces Peuples pour s'assûrer de leur fidelité. Les peres étoient ravis de voir que leurs enfans, vêtus de belles robes bordées de pourpre, alloient tous les jours aux Ecoles avec beaucoup de decence & de modestie, que Sertorius payoit toute leur dépense, que souvent il prenoit lui-même la peine de les examiner & de les interro-

Grand trait de Politique de Sertorius.

16. *Mais en effet c'étoient autant d'ôtages.*] Voilà le trait d'un Politique habile. Sertorius trouve le secret de se faire aimer des Peuples en s'assurant de leur fidelité; par ce bienfait il gagne plus que les autres ne font par la violence. Alexandre avoit fait la même chose avant lui.

interroger, & qu'il distribuoit des prix à ceux qui avoient le mieux fait, & qu'il leur donnoit des joyaux d'or que les Romains mettent au cou de leurs enfans, & qu'ils appellent *Bullas*.

Coûtume des Espagnols de se devouer à mourir avec leur Prince ou leur Général.

[17] C'étoit en ce temps-là une coûtume en Espagne, que ceux qui étoient attachés au Prince, ou au Général, mourussent tous avec lui, ou après lui quand il venoit à mourir, & [18] les Barbares appelloient cette sorte de devouëment d'un mot, qui signifie [19] *libation faite sur le sacrifice.* Malgré cette coûtume il y avoit bien peu de ces Ecuyers, ou compagnons d'armes des autres Commandans, qui se devouassent à mourir ainsi avec eux, mais pour Sertorius il y eut plusieurs milliers d'hommes qui le suivirent avec cette sorte de devotion. On dit qu'un jour que son Armée fut mise en fuite près d'une certaine Ville d'Espagne, & que les ennemis la pour-

Plusieurs milliers d'hommes se devouent pour mourir avec Sertorius.

17. *C'étoit en ce temps-là une coûtume en Espagne, que ceux qui étoient attachés au Prince, ou au Général, mourussent tous avec lui quand il venoit à mourir.*] C'étoit la même coûtume qui étoit dans les Gaules, où certains braves, que l'on appelloit *Soldnriers*, s'attachoient à un Prince, ou à un grand Seigneur, pour avoir part à sa bonne & à sa mauvaise fortune, & qui lorsqu'il perissoit mouroient avec lui, ou se tuoient après sa défaite, sans que jamais aucun ait manqué à ce point d'honneur. *Cés.* liv. III. *de la guerre des Gaules.* Dion liv. LIII. rapporte qu'un certain Sextus Pacuvius, ou Apudius, au milieu du Senat de Rome se devoua de même à Auguste selon cette coûtume des Espagnols, & voulut obliger tous les autres à suivre son exemple. Mais ce devouement n'étoit que le devouement d'un vil flateur interessé, qui ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit, & qui vouloit surprendre les graces du Prince, & il y réussit; car auprès des Princes l'hypocrisie est souvent aussi efficace que la verité. Ces sortes de devouemens n'étoient pas seulement en usage en Espagne & dans les Gaules, on les trou-

poursuivoient chaudement, les Soldats Espagnols, negligeant leur propre vie, ne songerent qu'à sauver Sertorius, & que l'enlevant sur leurs épaules, ils le firent ainsi passer de l'un à l'autre jusqu'aux murailles de la Ville, & qu'après l'avoir mis en sûreté, alors ils se debanderent & se sauverent par la fuite comme ils purent. Ce que ses Soldats firent dans une deroute pour le sauver.

Il n'étoit pas seulement aimé des Espagnols, mais encore des gens de guerre, qui venoient d'Italie. En effet Perpenna Vento, qui suivoit le même parti que Sertorius, étant arrivé en Espagne avec beaucoup d'argent & beaucoup de troupes, mais résolu de faire la guerre à Metellus en son particulier avec ses seules forces, ses Soldats s'emporterent contre lui, & on ne parloit que de Sertorius dans leur camp. Ce qui faisoit un dépit extrême à Perpenna bouffi de l'orgueil que lui donnoient sa naissance & ses richesses. Bien plus encore, Orgueil de Perpenna.

trouve pratiquez dans les Indes, en Portugal, dans l'Isle de Ceylan, dans le Royaume de Tunquin & ailleurs, & ces devouez étoient appellez en quelques endroits *les fidelles du Roi en ce monde & en l'autre.* La flaterie, l'interêt & l'amour même pour le Prince, ont pu inspirer ces devouemens aux Peuples, sans qu'il soit necessaire qu'ils les ayent imitez d'ailleurs.

18. *Les Barbares appelloient cette sorte de devouement d'un mot qui signifie* libation faite sur le sacrifice.] Je voudrois bien que Plutarque nous eût conservé le terme dont ils se servoient pour exprimer ce devouement, comme Cesar nous a conservé le nom que les Gaulois donnoient à ces braves.

19. *Libation faite sur le sacrifice.*] C'est ce que signifie proprement κατάσπεισις, mot emprunté des sacrifices, où l'on faisoit une aspersion, une libation sur le sacrifice que l'on offroit, & sur la victime qui alloit être immolée; & c'est ce qui peut servir à nous faire entendre ce passage de S. Paul dans la II. Epît. à Timothée IV. 6. ἐγὼ γὰρ ἤδη σπένδομαι, *ego enim jam delibor.*

re, dès qu'on eut appris que Pompée étoit en chemin & qu'il passoit déja les Pyrenées, ces mêmes Soldats prenant leurs armes, & arrachant les enseignes des endroits où elles étoient plantées, se mirent à crier contre Perpenna & à le presser de les mener à Sertorius; que s'il ne le faisoit, ils le menacerent qu'ils l'abandonneroient, & qu'ils se retireroient auprès de ce Capitaine, qui savoit se sauver lui-même, & sauver les autres. Perpenna, forcé de leur obeïr, alla joindre Sertorius avec cinquante trois Cohortes.

† La Cohorte étoit la dixiéme partie d'une Legion.

Sertorius se trouva donc avec une Armée très-nombreuse, sur-tout après que les Peuples, qui sont en deça de l'Ebre, se furent soûmis à lui, car de tous côtés il lui arrivoit incessamment des troupes. Mais il étoit allarmé de voir que c'étoit une multitude de Barbares ramassés, sans ordre, sans discipline & pleins d'audace, qui crioient qu'on marchât à l'ennemi, & qui dans cette impatience ne pouvoient supporter le moindre delai. Il tâcha de les adoucir & de les ramener par ses remontrances, mais voyant qu'ils s'emportoient & qu'ils étoient prêts à se mutiner, & à en venir aux dernieres violences, voulant à toute force qu'on allât attaquer les ennemis mal à propos & hors de saison, il les laissa aller, & ne fut pas fâché du danger auquel ils couroient, car il espera qu'étant battus, sans être entierement deffaits, cet échec les corrigeroit, & les rendroit dans la suite plus souples & plus soûmis à ses ordres.

Sertorius n'est pas fâché que ses troupes mutinées soient battuës.

L'utilité qu'il tira de cet échec.

Cela

20. *Il commanda qu'on menât au milieu deux chevaux.*] Cet apologue de Sertorius est devenu fort celebre. Horace

Cela arriva comme il l'avoit prévu. Ces troupes furent battuës ; il marcha à leur secours, recueillit les fuyards & les ramena dans son camp. Mais voulant guerir le decouragement où cette malheureuse avanture les avoit jettés, peu de jours après il fit assembler toute son Armée, & [20] commanda qu'on amenât au milieu deux chevaux, l'un vieux, maigre, défait, & d'une extrême foiblesse, & l'autre jeune, gras, vigoureux & fort, & remarquable sur-tout par la beauté de sa queuë, & par la quantité des crins dont elle étoit fournie. Auprès du cheval foible, il mit un homme grand & fort, & auprès du cheval vigoureux & fort, il mit un petit homme de nulle apparence, & qui n'avoit ni force ni vertu. Le signal étant donné, l'homme fort prit à deux mains la queuë du cheval foible, & la tiroit à lui de toute sa force, comme pour l'arracher ; & le petit homme foible se mit à arracher un à un les crins de la queuë du cheval fort. Après que le premier eut pris beaucoup de peine inutilement, & qu'il eut bien fait rire tous les spectateurs, il renonça à son entreprise. Mais le petit homme foible dans un moment & sans aucun effort fit voir la queuë de son vigoureux cheval toute nuë & dépouillée de ses crins.

Bel apologue dont Sertorius se sert pour relever le courage de ses troupes.

Alors Sertorius se levant dit : *Mes Alliés, vous voyez que la patience est plus efficace que la force, & que la plûpart des choses, dont on ne sauroit venir à bout tout à la fois, quelques efforts qu'on fasse, on les fait sans peine peu à peu.*

La patience plus efficace que la force.

ace y a fait allusion dans sa 1. Epît. du Livre II.

La continuation, chose invincible. Le temps, un grand ami, & un grand allié pour ceux qui savent le connoître. Cette idée est grande & noble.

peu. Car la continuation est une chose invincible. C'est par elle que le temps même détruit & ruine ce que le monde a de plus fort. C'est un ami & un allié très-sûr & très-secourable pour ceux, qui par un raisonnement prudent & sage, savent en discerner & saisir l'opportunité; mais aussi c'est un ennemi très-dangereux pour ceux qui le prenent à rebours, & qui par une précipitation aveugle & temeraire, veulent ravir les occasions avant qu'il les ait amenées.

Les habitans de la Ville de Caracca, dans la Castille nouvelle, près du rivage du Tage. Côteau des Characitaniens inaccessible.

[21] C'est par de semblables apologues que Sertorius consoloit tous les jours ses Soldats, relevoit leur courage, & leur enseignoit à attendre les occasions favorables, que le temps leur presenteroit. Mais ce qu'il imagina contre les Characitaniens, parut aussi admirable qu'aucun de ses plus grands exploits. Les Characitaniens sont des Peuples qui habitent au-delà du Tage; ils n'ont pour leur demeure ni Villes, ni Bourgs, mais ils ont un côteau fort haut & fort grand tout rempli de cavernes & de creux de rochers qui sont tournés vers le Nord, où ils font leur habitation. Toute la campagne, qui environne ce côteau, ne produit qu'une bouë d'argile & une terre très-fine & très-menuë, qui ne peut soûtenir ceux qui y marchent, & qui, pour peu qu'on y touche, s'éleve & se resout en une poudre très-

21. *C'est par de semblables apologues que Sertorius consoloit tous les jours ses Soldats.*] Il paroît par ce passage que du temps de Plutarque on conservoit encore plusieurs apologues, dont Sertorius s'étoit servi dans plusieurs occasions importantes. Je voudrois qu'il nous les eût conservez, car il n'y a rien de plus instructif que ces apologues appliqués à un fait particulier.

22. Et

très-subtile, comme la chaux vive, ou la cendre. Quand ces Barbares craignent d'être attaqués, & qu'ils ont pillé leurs voisins, ils se renferment dans ces cavernes avec leur proye, & se tiennent là tranquilles comme dans un lieu inaccessible où l'on ne sauroit les forcer.

Un jour Sertorius, s'étant éloigné de Metellus, alla camper au-dessous de ce côteau. Les Barbares, qui crurent qu'il n'étoit venu là que parce qu'il avoit été battu, se mocquoient de lui & faisoient des huées. Sertorius, soit qu'il fût en colere, ou qu'il voulût montrer qu'il ne fuyoit point, monta à cheval dès le lendemain à la pointe du jour, & alla reconnoître le côteau. Mais comme il n'y avoit aucun chemin pour en approcher, il étoit au desespoir, & ne faisoit que courir çà & là inutilement, & user contre eux de menaces vaines. Tout d'un coup il s'apperçoit que le vent élevoit de cette terre fine & subtile beaucoup de menuë poussiere, & la portoit contre l'entrée de ce côteau. Ces cavernes, comme je l'ai déja dit, sont tournées vers le Nord, [22] & le vent qui souffle de ce Pole Arctique, & qui est appellé *Cæcias*, est celui de tous les vents qui regne le plus dans cette contrée, car il s'engendre dans les plaines marécageuses d'alentour, & dans les montagnes

Sertorius va camper au dessous de ce côteau.

Il est mocqué de ces Barbares.

22. *Et le vent qui souffle de ce Pole Arctique, & qui est appellé Cæcias.*] Plutarque s'éloigne ici du sentiment d'Aristote, qui dans son livre *de Mundo*, écrit que le Cæcias n'est pas le vent du Nord, mais le vent qui vient du Levant d'Eté, & qui est directement opposé au vent d'Afrique, qui vient du couchant d'Hyver.

gnes couvertes de neige qui les bornent. Et comme on étoit alors au cœur de l'Eté, ce vent étoit encore plus fort, étant nourri par la fonte des neiges & des glaces du Septentrion, de sorte qu'il souffloit agreablement pendant ces grandes chaleurs, & rafraichissoit le jour ces Barbares & leurs troupeaux dans leurs cavernes.

Ce que Sertorius imagina pour reduire ces Barbares, & se rendre maître du côteau.

Après que Sertorius eut bien refléchi sur ce qu'il voyoit, & qu'il se fut informé des habitans des lieux voisins, qui l'assurerent que ce qu'il voyoit, étoit ordinaire, & ne manquoit point, il commanda à ses Soldats de prendre des charges de cette terre fine & cendreuse, de la porter vis-à-vis de ces cavernes, & d'en faire un grand monceau. Les Barbares pensant que c'étoit une levée qu'il faisoit pour aller les attaquer, s'en moquoient au commencement. Quand ses Soldats eurent bien travaillé jusqu'à la nuit à porter de cette terre, il les ramena dans son camp.

Le lendemain matin à l'aube du jour un petit vent doux commença à souffler, & enleva le dessus & ce qu'il y avoit de plus subtil & de plus delié dans cette terre entassée, & le répandoit par-tout comme la menuë paille de l'aire. Ensuite le vent devenant plus fort à mesure que le Soleil haussoit, dans un moment tout le côteau fut couvert de cette poussiere. Alors les Soldats de Sertorius se mirent à remuer jusqu'au fond & à bouleverser tout ce monceau qu'ils avoient amassé, & à briser les mottes de cette argile seche. Il y en eut même qui y menerent leurs chevaux, & qui les faisant manier sur ces amas, élevoient une plus grande quantité de poussiere,

&

& la livroient au vent, qui s'en emparant, la portoit dans les cavernes des Barbares, dont les ouvertures étoient tournées de ſon côté. Comme ces cavernes n'avoient d'autre entrée ni d'autre iſſuë que ces ouvertures mêmes par où elles recevoient ce vent, elles en furent bien-tôt remplies, de ſorte que ces Barbares ne pouvoient plus voir, car leurs yeux en étoient bouchés, & ils ne pouvoient reſpirer ſans attirer cette vapeur étouffante, chargée de cette pouſſiere fine qui les ſuffoquoit. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils ſupporterent ce ſupplice deux jours entiers, le troiſieme ils ſe remirent à la diſcretion de Sertorius, & par-là ils accrurent moins ſes forces qu'ils n'augmenterent ſa reputation, en faiſant voir que par ſa ſeule habileté & par ſon adreſſe il étoit venu à bout de ce que tout l'effort des armes n'auroit pû emporter.

Ces Barbares ſe rendent à diſcretion le troiſiéme jour.

L'habileté & l'adreſſe font ſouvent ce que toute la force des armes ne ſauroit faire.

Pendant que Sertorius fit la guerre contre Metellus ſeul, il ſembloit que tous les avantages qu'il remportoit ſur lui, étoient en partie l'effet de la vieilleſſe & de la lenteur naturelle de Metellus, qui ne pouvoit reſiſter à un jeune homme hardi, & qui commandoit des troupes agiles & legeres, qu'on eût plûtôt priſes pour des bandes de voleurs, que pour une Armée de gens de guerre. Mais après que Pompée eut paſſé les Pyrenées, que Sertorius eut planté ſon camp vis-à-vis du ſien, que ces deux Generaux, comme deux excellens lutteurs, eurent fait preuve de leur adreſſe, & pratiqué l'un contre l'autre les plus grands tours de paleſtre, qu'ils avoient ou inventés ou appris, & qu'on eut vû que Sertorius

Sertorius & Pompée comparés à deux lutteurs qui vont faire preuve de leur adreſſe.

torius en savoit davantage, soit pour éluder les coups de son adversaire, soit pour lui en porter ausquels il n'étoit point preparé, alors la reputation de Sertorius vola jusqu'à Rome, & l'on fut persuadé qu'il étoit le plus grand Capitaine de son temps, & le plus capable de bien conduire une guerre. Car la gloire de Pompée n'étoit pas alors mediocre, elle étoit au contraire très-florissante, depuis les grands exploits qu'il avoit faits sous Sylla, qui obligerent Sylla même à lui donner le surnom de Grand, & avant même que la barbe ombrageât son menton, lui firent decerner les honneurs du triomphe. Cette haute reputation avoit fait même qu'à son arrivée plusieurs Villes, qui obeïssoient à Sertorius, avoient jetté les yeux sur lui, & étoient prêtes à lui ouvrir leurs portes. Mais elles changerent ensuite de volonté sur l'avanture qui arriva devant la Ville de Lauron contre l'attente de tout le monde.

Combien Pompée servit à relever la gloire de Sertorius.

Ville de l'Espagne citerieure, à cinq lieuës de Valence.

Sertorius assiegeoit cette place ; Pompée vint avec toute son Armée pour la secourir. Il y avoit à quelque distance des murailles une colline d'où l'on pouvoit fort incommoder les assiegés. Sertorius y marcha pour s'en saisir, & Pompée y accourut pour l'en empêcher ; mais Sertorius le prévint. Pompée arrêta là son Armée, & se rejouït de cette bonne rencontre, dans la pensée qu'il tenoit Sertorius assiegé entre son Armée & la Ville, & envoya dire aux habitans de Lauron qu'ils eussent bon courage, & qu'ils se tinssent sur leurs murailles pour jouïr du spectacle de voir Sertorius assiegé. Ce que celui-ci ayant entendu, il ne fit qu'en rire, & dit, *qu'il en-*

Ce qui se passa entre Sertorius, qui assiegeoit Lauron, & Pompée qui alla pour la secourir.

sei-

seigneroit bien-tôt à cet écolier de Sylla, car c'est ainsi qu'il appelloit Pompée par moquerie, *qu'il faut qu'un General regarde toûjours plûtôt derriere lui, que devant lui*, & en même temps qu'il parloit ainsi, il fit voir aux assiegés six mille hommes de bonne Infanterie dans le premier camp, d'où il étoit parti pour venir occuper ce poste, qu'il y avoit laissés, afin que quand Pompée viendroit l'attaquer sur sa colline, ils tombassent sur ses gens & les prissent en queuë.

Sertorius appelloit Pompee l'écolier de Sylla.

Principal devoir d'un General.

Prudence de Sertorius.

Pompée, s'en étant apperçu trop tard, n'ose l'attaquer, de peur d'être enveloppé, & il avoit honte d'abandonner les assiegés, qui étoient à la veille d'être pris. Ainsi il eut le déplaisir de les voir perir à sa vuë, sans pouvoir les en empêcher, car les Barbares desesperant d'être secourus, se rendirent. Sertorius pardonna aux habitans, & les laissa aller où ils voulurent, mais il brûla leur Ville, non par auçun accès de colere ou de cruauté, car de tous les Generaux c'étoit celui qui se laissoit le moins emporter à ces mouvemens, mais pour faire honte & pour fermer la bouche aux grands admirateurs de Pompée, afin qu'on dît parmi les Barbares que present avec toute son Armée, & se chauffant presque à l'embrasement d'une Ville de ses alliés, il ne l'avoit pas secouruë.

De tous les Generaux, Sertorius étoit celui qui se laissoit le moins emporter à la colere.

Pourquoi il fit brûler la Ville de Lauron.

Il est vrai que pendant le cours de cette guerre il reçut plusieurs échecs, non par lui-même, car il se maintint toûjours invincible, & maintint de même ceux qu'il commandoit, il ne les reçut que par ses Lieutenans qui furent souvent battus. Mais comme il racommodoit toûjours leurs fautes, & re-

Sertorius se maintint toûjours invincible.

Il raccommodoit toûjours les fautes de ses Lieutenans.

reparoit leurs malheurs, il arrivoit de là qu'il étoit plus admiré, que ceux qui avoient vaincu, comme cela arriva à la bataille de Sucron contre Pompée; & une autre fois à celle de Tuttie contre Pompée & Metellus ensemble.

Riviere de l'Espagne Citerieure, *Zucar.* Ville de la même Province, entre les Villes d'Huesca & de Jacca.

Pour la bataille de Sucron, on dit qu'elle fut donnée, parce que Pompée se hâtoit d'en venir aux mains avant que Metellus pût venir partager l'honneur de sa victoire, & que Sertorius de son côté étoit ravi de combattre Pompée avant que Metellus l'eût joint. Sertorius se mit en bataille sur le soir pour attaquer la nuit, dans l'esperance que comme ses ennemis étoient étrangers dans le païs, & n'avoient aucune connoissance des lieux, les tenebres leur seroient un grand obstacle pour la fuite, s'ils étoient vaincus, & pour la poursuite, s'ils étoient vainqueurs. Les deux Armées ayant donné, Sertorius, qui menoit son aile droite, s'apperçut qu'il n'étoit pas opposé à Pompée, comme il l'avoit souhaité, & qu'il l'étoit à Afranius, qui commandoit l'aile gauche des ennemis. Sur la nouvelle qu'il eut dans le combat que son aile opposée à Pompée plioit & qu'elle étoit déja défaite, il laissa son aile droite à ses Lieutenants, & vola au secours de sa gauche qu'il trouva en effet rompuë, n'y ayant plus que quelques troupes qui faisoient ferme & se soûtenoient encore. Il rallie d'abord les fuyards, leur redonne courage, & les ramene au combat contre Pompée qui les poursuivoit, & qu'il met à son tour en fuite. Il s'en fallut même bien peu que Pompée ne fût tué, ou pris, car il fut fort blessé, & il ne se sauva que par un

Pourquoi Sertorius voulut donner la bataille à Pompée la nuit.

Sertorius vole au secours de son aile gauche qui plioit, la rétablit, & met Pompée en fuite.

bon-

bonheur extraordinaire. Les Africains, qui avoient marché avec Sertorius, prirent son cheval qui avoit un harnois enrichi d'or, & qui étoit couvert d'ornemens très-precieux. Pendant qu'ils s'arrêtent à partager cette proye, & à se battre entre eux à qui en aura la meilleure part, ils cessent de le poursuivre, & lui donnent le temps d'échapper.

Ce qui empêche Pompée d'être pris.

Sertorius n'eut pas plûtôt quitté son aile droite pour aller soûtenir sa gauche, qu'Afranius renversa tout ce qu'il trouva devant lui, & le mena battant jusques dans leur camp, où il entra pêle-mêle avec eux, & qu'on se mit à piller, la nuit étant déja toute noire, car il ne savoit pas la déroute de Pompée, qu'il croyoit victorieux, & il ne pouvoit retirer ses gens du pillage. Dans ce moment, Sertorius, qui avoit vaincu à son aile gauche, revint de la poursuite des ennemis, & tombant sur ces troupes d'Afranius, déja troublées de leur seul desordre, il en fit un grand meurtre.

Afranius pousse l'aîle droite de Sertorius jusques dans son camp.

Sertorius revenant de la poursuite de Pompée, tombe sur Afranius, & fait un grand meurtre de ses troupes.

Le lendemain dès le matin il fit reprendre les armes à ses gens, & se presenta encore en bataille; mais sur l'avis qu'il reçut que Metellus approchoit, il fit sonner la retraite, & leva le camp en disant : *Si cette vieille ne fût venuë, j'allois renvoyer ce petit garçon à Rome, après lui avoir fait à coups de verges une petite correction.* Mais il étoit fort affligé de ce que sa biche blanche étoit perduë, & qu'on ne la retrouvoit nulle part, car par-là il étoit privé d'un merveilleux secours pour contenir les Barbares, sur-tout dans cette conjoncture, où ils avoient plus besoin que jamais d'être encouragés & fortifiés. Par bonheur quel-

Mot de Sertorius, qui appelle Metellus une vieille, & Pompée un petit garçon.

Il est fort affligé de ce que sa biche étoit perduë.

ques-uns de ses Soldats s'étant égarés une nuit à la campagne, la rencontrerent, & l'ayant reconnuë à sa blancheur; ils la prirent, & la lui ramenerent sur le champ. Sertorius, ravi, leur promit une grosse somme s'ils tenoient le cas secret, & qu'ils ne dissent à ame vivante qu'ils la lui eussent ramenée, & cacha sa biche très-soigneusement.

Il est ravi de l'avoir retrouvée.

Quelques jours après il parut en public avec un air gai pour donner audience à ses troupes, racontant aux Officiers des Barbares qui l'accompagnoient, que les Dieux lui avoient annoncé la nuit pendant son sommeil, que bien-tôt il lui arriveroit un bonheur insigne. Il monte sur son Tribunal, reçoit les requêtes de tout le monde, & écoute tous ceux qui ont à lui parler. Dans ce moment la biche, lâchée près de là par ceux qui la gardoient, voyant Sertorius, accourt pleine de joye, monte sur le Tribunal, appuye sa tête sur ses genoux, & lui baise la main droite, car elle étoit dressée à cela dès le commencement. Sertorius de son côté lui fait de grandes caresses, avec toutes les demonstrations les plus naturelles d'une veritable affection, jusqu'à verser des larmes de joye. Tous les assistans en furent d'abord étonnés, mais ensuite revenus à eux ils se mirent à battre des mains & à crier que Sertorius étoit un homme Divin & l'ami des Dieux, & le reconduisirent dans sa tente avec toutes les marques que leur courage étoit raffermi, & qu'ils étoient pleins de grandes & belles esperances.

Ce qu'il fit de sa biche retrouvée pour en imposer aux Barbares.

Une autre fois dans les plaines de Sagunte, après avoir reduit les ennemis à la derniere

Ce qui arrive à Sertorius dans les plaines de Sagunte.

niere disette, il fut obligé d'en venir aux mains avec eux, parce que pressés par la necessité, ils voulurent sortir pour fourrager & amasser des vivres. On combattit des deux côtés avec beaucoup de valeur. Memmius, un des Lieutenants de Pompée, & le plus grand Capitaine qu'il eût auprès de lui, fut tué au plus fort de la mêlée. Sertorius remportoit déja la victoire, & renversant avec grand meurtre tout ce qui osoit lui resister, il poussa jusqu'à Metellus. Ce vieillard, malgré son grand âge, s'oppose genereusement à ses efforts, & se faisant connoître à ses grands coups, il est enfin porté par terre d'un coup de lance. Les Romains, qui le virent tomber, & ceux qui en apprirent la nouvelle, furent également saisis de honte d'abandonner leur Général. La colere, allumée par cette honte, enflamme leur courage, ils tournent tête, & couvrant Metellus de leurs boucliers, ils l'emportent avec vigueur, & mettent les Espagnols en fuite.

Metellus blessé d'un coup de lance & porté par terre.

Grand combat autour du corps de Metellus.

La victoire ayant changé de cette maniere, Sertorius, pour faciliter à ses gens le moyen de fuir sûrement, & pour donner le temps à un nouveau renfort de le venir joindre à son aise, se retira dans une Ville de la montagne, très-forte par son assiete, & se mit incontinent à reparer ses murailles, & à fortifier ses portes. Rien n'étoit plus éloigné de sa pensée que de s'y renfermer, & d'y soûtenir un siege, mais c'étoit un leurre qu'il jettoit à ses ennemis, qui en effet ne manquerent pas de le suivre, & de planter leur camp devant cette place, dans l'esperance qu'ils la prendroient bientôt sans beaucoup de peine. Et cependant ils

Prudence de Sertorius & sa vuë en se retirant dans une Ville de la montagne.

laisserent échapper les Barbares, qui eurent tout le temps de se retirer, & negligerent d'empêcher le renfort qu'on assembloit pour Sertorius, qui avoit envoyé de ses Officiers dans les Villes de son obeïssance, avec ordre d'y assembler des troupes, & quand ils en auroient un nombre assez considerable, de lui envoyer un homme sûr & fidelle pour l'en avertir.

Action fort singuliere de Sertorius.

Ces Officiers ayant executé cet ordre, & lui ayant donné de leurs nouvelles, il sortit de la Ville, passa sans beaucoup de peine au travers des ennemis, alla joindre ses nouvelles troupes, & avec ce renfort, il retourna sur ses pas, assiegea ceux qui l'assiegeoient, leur coupa entierement les vivres par terre & par mer; par terre, en les enveloppant de tous côtés, en leur dressant des embûches, & en se portant lui-même par-tout avec une extrême vivacité, sans se donner le moindre relâche; & par mer en croisant continuellement sur la côte avec quelques brigantins, de sorte que ses ennemis furent obligés de se separer. Metellus se retira dans les Gaules, & Pompée alla passer l'Hyver dans les terres des Vaccéens, reduit à une telle disette d'argent, qu'il écrivit au Senat qu'il rameneroit son Armée en Italie, si on ne lui en envoyoit au plûtôt, car il avoit déja dépensé tout son propre bien en combattant pour la défense de son païs. Déja même c'étoit un bruit tout commun à Rome, que Sertorius arriveroit en Italie avant Pompée, si grande étoit l'extremité où, par son grand sens & par sa bonne conduite, il avoit su reduire les deux plus grands Capitaines que Rome eût alors.

Extremité ou Sertorius par son grand sens avoit reduit les deux plus grands Capitaines de Rome.

Me-

Metellus de son côté fit bien connoître aussi combien il le redoutoit, & la grande opinion qu'il avoit de lui. Car il fit publier à son de trompe qu'il donneroit cent talens & vingt mille arpens de terre à tout Romain qui le tuëroit, & si c'étoit un banni, il l'assuroit de son rappel, montrant assez par-là qu'il desesperoit de pouvoir se défendre contre lui à force ouverte, puisqu'il achetoit sa tête par une trahison.

Metellus met la tête de Sertorius à prix. Cent mille écus.

Cela parut encore par ce qu'il fit après l'avoir vaincu dans un combat ; il en conçut une si grande vanité, & fut si charmé de ce grand bonheur, qu'il se fit donner le titre d'*Imperator*, & qu'il souffrit que par-tout où il passoit, les Villes le reçussent avec des sacrifices & des autels. On dit même qu'il voulut qu'on lui mît sur la tête des couronnes, & qu'on lui fît des festins somptueux, où il étoit assis, avec une robe triomphale, & pendant qu'il étoit à table, tout à coup on voyoit descendre du plancher par des machines ingenieusement inventées des figures de la Victoire, qui portoient dans leurs mains des trophées d'or, & des couronnes, & il y avoit des entrées de Chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient à sa louange des hymnes & des chants de triomphe.

Grande vanité de Metellus pour avoir battu Sertorius une seule fois.

Machines inventées pour faire honneur à Metellus pendant un festin.

En quoi il étoit certainement très-digne de risée d'être si bouffi d'orgueil, & de ne pouvoir contenir sa joye pour avoir battu dans une retraite celui qu'il appelloit lui-même *le fugitif échappé à Sylla, & le vil reste de la déroute de Carbon.*

Metellus digne de risée pour cette joye excessive d'avoir battu Sertorius dans une retraite.

Noms que Metellus donnoit à Sertorius.

Sertorius étoit bien éloigné d'avoir des sentimens si bas ; sa magnanimité & la grandeur de son courage paroissoient en tout. Premiere-

Magnanimité de Sertorius.

ment tous les Senateurs, qui s'étoient enfuis de Rome, & qui étoient avec lui, il les appella toûjours *le Senat*, & prit toûjours dans leurs Corps ses Questeurs & ses Lieutenans, ne s'écartant en rien des Loix & des Coûtumes Romaines. Ensuite, ce qui est même plus considerable, quoiqu'il ne fît la guerre qu'avec les armes, les Villes, & l'argent des Espagnols, jamais cependant il ne leur ceda la moindre partie de l'autorité souveraine, pas seulement en paroles, & il leur donna toûjours des Romains pour Gouverneurs, & pour Capitaines, comme n'étant venu que pour rendre la superiorité & la liberté aux Romains, & nullement pour accroître & fortifier les Espagnols à leur préjudice. Car il étoit veritablement plein d'amour pour sa patrie, & uniquement possedé du desir d'y retourner. Mais malgré ce desir, dans ses plus grands malheurs, on ne lui a jamais vu faire la moindre indignité ni la moindre bassesse auprès de ses ennemis. Au contraire c'étoit alors qu'il témoignoit le plus de courage; au lieu que dans ses prosperités & dans ses victoires il envoyoit toûjours dire à Metellus & à Pompée qu'il étoit prêt à mettre bas les armes & à aller vivre à Rome en simple particulier, si on vouloit l'y rappeller, leur declarant qu'il aimoit beaucoup mieux être à Rome le dernier des Citoyens & sans aucun nom, que d'être ailleurs Roi & Empereur de tout le monde.

Sertorius ne donna jamais aux Espagnols ni Gouvernemens ni Charges dans l'Armée.

Il étoit plein d'amour pour sa patrie.

Sa fierté dans ses malheurs, & sa douceur dans la victoire.

Il aimoit mieux être le dernier des Citoyens de Rome, que d'être Roi ailleurs.

On dit que cet amour pour la patrie, venoit en lui sur-tout du grand amour qu'il avoit pour sa mere, qui l'avoit élevé avec beaucoup de soin depuis son bas âge où il avoit perdu son pere, & aux volontés de laquelle il étoit

Le grand amour qu'il avoit pour sa mere.

étoit entierement soûmis. Il l'aimoit avec tant de tendresse, qu'ayant appris la nouvelle de sa mort dans le temps que les amis, qu'il avoit en Espagne, l'appelloient pour en venir prendre le Gouvernement, & se mettre à leur tête, sa tristesse & sa douleur penserent le porter à renoncer à la vie, car pendant sept jours il fut toûjours couché à terre sans donner le mot à ses troupes, & sans voir ses amis, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ses Officiers & ceux qui partageoient avec lui le commandement, environnant sa tente, l'obligerent enfin d'en sortir, de se faire voir à ses Soldats, de leur parler, & de reprendre le soin de ses affaires, qui étoient en très-bon état. C'est pourquoi il parut à la plupart du monde qu'il étoit homme naturellement doux & ami du repos; que des raisons indispensables l'avoient obligé de se mettre à la tête des Armées contre son naturel, & que ne trouvant nulle part de sûreté pour lui, & poussé par ses ennemis à prendre les armes, il avoit été reduit à la triste necessité de se faire de la guerre même une garde à sa personne.

A quel excès de douleur le porta la nouvelle de la mort de sa mere.

Sertorius naturellement doux & ami du repos.

Sertorius forcé à se faire une garde de la guerre même.

Une grande marque encore de sa magnanimité, c'est le Traité qu'il fit avec Mithridate. Ce Prince après avoir été terrassé par Sylla, s'étoit relevé de sa chute comme un vigoureux lutteur pour une nouvelle lutte, & s'étoit jetté sur l'Asie. La gloire de Sertorius voloit déja alors de tous côtés, & les Marchands, qui revenoient des mers du Ponant, remplissoient le Levant, & particulierement le Royaume de Pont, des nouvelles de ses exploits, qu'ils debitoient comme des marchandises étrangeres, qui plaisent par leur nou-

Sa magnanimité dans le Traité qu'il fit avec Mithridate.

Mithridate envoye des Ambassadeurs à Sertorius.

veauté. Mithridate resolut de lui envoyer une Ambassade, excité sur-tout par les flatteries & par les vanteries de ses Courtisans, qui le comparant à Pyrrhus, & comparant Sertorius à Annibal, soûtenoient que les Romains attaqués en même temps des deux côtés, ne pourroient jamais resister à deux Puissances si formidables, & à deux si grands Personnages, quand le plus habile & le plus experimenté de tous les Capitaines seroit joint au plus grand de tous les Rois. Il envoya donc en Espagne ses Ambassadeurs chargés de Lettres & de paroles pour Sertorius, à qui il offroit des navires & de l'argent pour continuer la guerre, moyennant que Sertorius lui assûrât la possession de l'Asie, que lui Mithridate avoit cedée aux Romains par le Traité fait avec Sylla.

D'un côté par Sertorius, & de l'autre par Mithridate.

Offres que Mithridate fait à Sertorius, & à quelles conditions.

Dès que ces Ambassadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, & qu'ils lui eurent exposé leur commission, Sertorius assembla le Conseil, qu'il appelloit *le Senat*. Ils étoient tous d'avis qu'on devoit accepter avec joye les offres de ce Prince, attendu qu'il ne demandoit qu'un vain nom, & un titre inutile d'une chose qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de lui donner, & qu'il donnoit actuellement & réellement des choses, dont ils avoient un très-grand besoin. Mais malgré ces raisons d'utilité, Sertorius seul fut d'un avis contraire. Il dit qu'il consentoit volontiers que Mithri-

Sertorius assemble le Conseil pour examiner les propositions de Mithridate.

Tous étoient d'avis de recevoir les offres de Mithridate.

Sertorius s'y oppose seul.

23. *Car il faut*, dit-il, *que Rome croisse par mes victoires, & non pas que mes victoires croissent par l'affoiblissement & par la ruine de Rome.*] Voilà une réponse bien grande & bien noble, & voilà le devoir de tout homme

-thridate gardât la Bithynie & la Cappadoce, accoûtumées à être gouvernées par des Rois, & sur lesquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune pretention legitime; mais que pour une Province, que les Romains avoient possedée à très-juste titre, qu'il avoit ensuite perduë par la guerre, ayant été vaincu par *Fimbria*, & qu'il venoit nouvellement encore de ceder par un Traité authentique qu'il avoit fait avec Sylla, il ne souffriroit jamais qu'il s'en remît en possession. [23] *Car il faut*, dit-il, *que Rome croisse par mes victoires, & non pas que mes victoires croissent par l'affoiblissement & par la ruïne de Rome. Et tout homme de cœur doit chercher à vaincre avec gloire, & s'il ne le peut qu'avec honte, il ne doit pas même sauver sa vie à ce prix.* Ses raisons.

Belle réponse de Sertorius.

Cette réponse rapportée à Mithridate le jetta dans un très-grand étonnement, & l'on assure qu'il dit alors à ses amis: *Quels ordres ne nous donnera donc point Sertorius quand il sera assis dans le Senat au milieu de Rome, puisqu'aujourd'hui confiné sur le rivage de l'Ocean Atlantique il prescrit des bornes à mes Etats, & nous declare la guerre, si nous entreprenons quelque chose sur l'Asie?* Cependant il y eut un Traité fait & juré que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce, que pour cet effet Sertorius lui envoyeroit des troupes & un de ses Capitaines pour les commander, & que de son côté Mithridate donneroit à Sertorius trois

Mithridate étonné de la réponse de Sertorius.

Ce que Mithridate dit sur cela à ses amis.

Traité entre Sertorius & Mithridate.

-me de bien; il doit chercher par ses victoires à faire croître sa patrie, & non à augmenter ses victoires par la ruïne de son païs.

Neuf millions.

trois mille talens comptant & quarante Galeres.

Marcus Marius envoyé à Mithridate pour commander ses troupes.

Mithridate très-content de n'être que le courtisan du Proconsul.

Le Capitaine, que Sertorius lui envoya en Asie, fut un des Senateurs bannis de Rome, & qui s'étoient retirés avec lui, nommé Marcus Marius, avec lequel Mithridate prit quelques Villes d'Asie, & à qui il rendoit de grands honneurs, car lorsque Marius precedé de ses faisceaux de verges & de haches entroit dans ces Villes, Mithridate le suivoit, très-content de n'avoir que le second rang après lui, & de ne faire auprès de ce Proconsul que la figure d'un de ses Courtisans. Cependant Marius declaroit libres quelques-unes de ces Villes, & affranchissoit les autres de tous subsides & impôts, & bien loin d'en faire honneur à Mithridate, il ne manquoit pas de mettre dans toutes les Lettres qu'il leur donnoit, *que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius, & qu'elles lui en avoient toute l'obligation.* De sorte que la pauvre Asie, qui étoit encore en proye aux Fermiers du Peuple Romain, & foulée par l'avarice & par l'insolence des gens de guerre, qui y étoient en garnison, se sentit tout d'un coup soulever par des esperances, comme par de nouvelles ailes, & commença à desirer le nouveau Gouvernement qu'on lui faisoit esperer.

Les graces que Marius accordoit aux Villes, étoient toutes au nom de Sertorius.

L'envie s'allume dans le cœur des Senateurs contre Sertorius.

D'un autre côté en Espagne les Senateurs & autres qui étoient auprès de Sertorius & de mê-

24. *Que leurs craintes finies, une folle jalousie & une envie effrenée s'allumerent dans leur cœur contre la puissance de Sertorius.*] Rien n'est plus ordinaire, une puissance qui nous est utile, & qui peut nous sauver, nous est agreable, & nous lui sommes soumis. N'est-elle plus necessaire,

même rang & dignité que lui, n'eurent pas plûtôt conçu l'esperance de pouvoir faire tête à leurs ennemis, [24] que leurs craintes finies, une folle jalousie & une envie effrenée s'allumerent dans leur cœur contre la puissance de Sertorius. A leur tête étoit Perpenna, qui enflé d'un vain orgueil, à cause de la noblesse de sa naissance, aspiroit au Commandement, & alloit semant en secret parmi ses amis ces propos seditieux : *Quel mauvais Demon s'est emparé de nous, & nous traîne ainsi de mal en pis, nous qui pouvant demeurer tranquillement dans nos maisons, avons dedaigné d'obéïr à Sylla, qui étoit maître de la Terre & de la Mer? C'est bien à la malheure que nous sommes venus ici au bout du Monde pour y vivre en liberté; eh, nous y subissons la plus honteuse servitude! &, ce qui est plus horrible encore, nous la subissons volontairement, en nous rendant nous-mêmes les Gardes & les Satellites de l'exil & de la fuite de Sertorius. Nous nous laissons flater & amuser par ce vain nom de Senat dont il nous leurre, & qui est la risée & le mépris de tous ceux qui l'entendent prononcer. O les beaux Senateurs qui souffrent les mêmes insolences, qui obeïssent aux mêmes commandemens, & qui supportent les mêmes corvées & les mêmes travaux que ces Barbares de l'Espagne & de la Lusitanie!*

Perpenna se met à la tête de ces envieux.

Ses propos seditieux.

La plûpart ayant continuellement les oreilles

re, & nous voyons-nous en état de nous soûtenir par nous-mêmes, la jalousie & l'envie commencent à faire sentir leur aiguillon, & nous portent à secouer un joug qui nous gêne.

les battuës de ces discours, n'oserent pas veritablement en venir à une revolte ouverte, car ils craignoient la puissance de Sertorius, mais en secret ils ruïnoient peu à peu ses affaires en décriant ses actions, & en accablant de maux les Barbares, dont ils faisoient de très-severes punitions pour la moindre faute, & qu'ils accabloient d'impôts, en disant toûjours que c'étoit par l'ordre de Sertorius. De là sourdirent une infinité de revoltes & de seditions dans les Villes, & ceux que Sertorius y envoyoit pour les appaiser, ne faisoient qu'augmenter le desordre, irriter ces commencemens de desobeïssance & de rebellion, & attiser le feu au lieu de l'éteindre.[25] Ces infidelités aigrirent tellement l'esprit de Sertorius, qu'il perdit la bonté & la douceur qu'il avoit témoignées jusqu'alors, & qu'il se porta à une injustice atroce contre les jeunes enfans Espagnols qu'il faisoit élever dans la ville d'Osca, car il fit tuer les uns, & vendre les autres.

Moyens dont ces mutins se servent pour décrier Sertorius & pour le rendre odieux.

Sertorius aigri par ces infidelités perd sa bonté ordinaire.

Injustice atroce où il se porta contre les enfans Espagnols qu'il faisoit élever.

Perpenna donc ayant engagé beaucoup de gens dans la conjuration, qu'il formoit contre Sertorius, [26] y attira aussi Manius, qui étoit un des principaux Officiers de l'Armée. Ce Manius étoit amoureux d'un jeune garçon, & pour lui faire voir jusqu'où alloit l'excès de son amour, il lui fait confidence de la conjura-

Perpenna attire Manius dans la conjuration.

25. *Ces infidélités aigrirent tellement l'esprit de Sertorius, qu'il perdit la bonté & la douceur qu'il avoit témoignées jusqu'alors, & qu'il se porta à une injustice atroce.*] Sertorius pouvoit dire en cette rencontre pour sa justification, ce qu'Electre dit dans Sophocle, & que j'ai rapporté dans une remarque précedente. Mais son injustice & sa cruauté sont si atroces, qu'elles ne peuvent être excusées, & qu'el-

ration, & le presse de mépriser ses rivaux, & de ne s'attacher qu'à lui, parce que dans peu de jours il sera dans une fortune éclatante. Ce jeune garçon va d'abord declarer la chose à un autre de ses amans, nommé Aufidius, pour lequel il avoit plus d'inclination. Aufidius fut fort étonné de l'entendre, car il étoit un des conjurés, mais il ne savoit pas que Manius fût du nombre; son trouble & son étonnement redoublerent encore quand le jeune garçon lui eut nommé Perpenna, Grecinus, & plusieurs autres qu'il savoit bien être de la conspiration.

D'abord il se moqua de ces discours, exhorta le jeune homme à n'y ajoûter point de foi, le pressa de mépriser Manius comme un homme vain & un fanfaron qui ne cherchoit qu'à le tromper par de fausses esperances. En même temps il court chez Perpenna, lui découvre le danger où ils étoient, & lui declare que le temps presse, & qu'il faut hâter l'execution. Tous les conjurés sont du même avis. En même temps ils menent à Sertorius un homme, qu'ils avoient attiré, & qui lui apportoit des Lettres, par lesquelles on lui apprenoit qu'un de ses Lieutenans avoit remporté une grande victoire, & fait un grand carnage des ennemis. Sertorius, ravi de cette bonne nouvelle, fait un sacrifice pour en remercier

Comment les conjurés executent leur complot.

qu'elles diminuent la compassion qu'on a de sa mort. Que Sertorius seroit grand sans cette tache!

26. *Y attira aussi Manius.*] Il y a dans le texte *Manlius*, & cette faute est continuée dans toute la suite: il faut lire *Manius*, comme je l'ai corrigé, car c'est *Manius Antonius*.

cier les Dieux. Et Perpenna, pour celebrer cette heureuse journée, veut lui donuer un festin chez lui avec ses amis, tous complices de la conjuration, & fait tant par ses prieres qu'il l'oblige d'y venir.

Grand respect que Sertorius avoit pour la table.

[27] C'étoit la coûtume de Sertorius d'avoir du respect pour la table, & d'y garder beaucoup de modestie & de pudeur. Il n'y vouloit rien voir ni rien entendre de malhonnête, d'obscene, ou de dissolu, & il accoûtumoit tous ceux qui mangeoient avec lui à des plaisirs honnêtes & sages, & à faire bonne chere sans insolence, & sans le moindre emportement.

A ce souper de Perpenna, quand on fut au milieu du repas, les conjurés, qui ne cherchoient qu'une occasion de querelle, commencerent à prononcer ouvertement des paroles sales, & faisant semblant d'être yvres, ils commirent entre eux beaucoup de vilenies & d'obscenités pour piquer & aigrir Sertorius. Et lui, soit qu'il ne pût supporter cette infamie, soit qu'il eût penetré leur dessein au begayement de leur langue, aux signes qu'ils se faisoient, & au man-

27. *C'étoit la coûtume de Sertorius d'avoir un grand respect pour la table, & d'y garder beaucoup de modestie & de pudeur.*] Voici un grand exemple qu'un Payen nous donne du respect qu'on doit avoir pour la table, & de la pudeur qu'il faut y garder. En effet la table est une chose sacrée, il ne faut y assister qu'avec des benedictions & des actions de graces, &, c'est offenser la Divinité, qui nous y étale ses dons, que de la deshonorer par des actions infames & par des paroles obscenes.

28. *Dès que sa mort est divulguée.*] Plutarque ne nous a pas nommé le lieu où Sertorius fut tué; mais de tout ce qui précede, on recueille que ce fut dans la Ville même d'Osca. C'est pourquoi Claude Pithou a eu raison de corriger le texte de Strabon, qui, en parlant de cette mort,

manque de respect qu'ils lui témoignoient contre leur coûtume, changea la situation qu'il avoit à table, & se renversa sur son lit, comme ne voulant plus rien voir ni rien entendre. Alors Perpenna prit une coupe pleine de vin, & en buvant il la laissa tomber. Au bruit qu'elle fit, c'étoit là le signal dont ils étoient convenus, Antonius, qui étoit assis au-dessus de Sertorius, tire son épée & le frappe. Sertorius se retourne au coup dont il se sent frappé, & veut se relever, mais le traître se jette sur son estomac & lui prend les deux mains, de sorte que sans pouvoir se défendre, il est en butte à tous les coups des conjurés, qui se jettent tous sur lui, & l'achevent.

Sertorius tué à table par les conjurés.

[28] Dès que sa mort est divulguée, la plûpart des Espagnols se retirent, & envoyant des Deputés à Metellus & à Pompée, ils se rendent à eux. Perpenna rassembla tous les autres, & se mettant à leur tête, il tenta quelque chose, mais il ne se servit des armes, des troupes, & de tous les preparatifs de Sertorius [29] que pour faire voir qu'il étoit aussi incapable de commander, que d'obeïr. Il donna

Les armes, les troupes & tous les preparatifs de Sertorius ne servent à Perpenna qu'à faire voir son incapacité.

mort, écrit *ἐτελεύτα δὲ νόσῳ, il mourut de maladie.* Il n'est pas possible que Strabon ait ignoré la mort de Sertorius, & qu'il ait écrit qu'il mourut de maladie. Ce texte de Strabon est donc manifestement corrompu, & il faut lire, comme ce savant homme a corrigé, *ἐτελεύτα δ' ἐν Ὄσκᾳ, il fut tué à Osca.*

29. *Que pour faire voir qu'il étoit aussi incapable de commander, que d'obéïr.*] Toutes les forces & tous les preparatifs d'un grand Capitaine sont comme les instrumens d'un grand ouvrier. Ils deviennent inutiles, quand ils tombent entre les mains de gens incapables de s'en servir, & ne servent qu'à montrer leur incapacité & leur ignorance.

Perpenna est battu par Pompée, & pris.

na un combat à Pompée, & ne tint point, il fut d'abord battu & pris. Et dans ce dernier malheur il ne se comporta ni en Capitaine, ni en Soldat. Il s'étoit saisi des papiers de Sertorius, & il promit à Pompée qu'il lui feroit voir les Lettres de plusieurs hommes Consulaires, & d'autres des plus puissans de Rome, toutes originales & écrites de leur propre main, qui appelloient Sertorius en Italie, lui faisant entendre que la plûpart, dégoutés du Gouvernement present, souhaitoient de le voir changer.

Action très-prudente de Pompée.

En cette rencontre Pompée fit une action qui n'étoit nullement d'un jeune homme, mais au contraire d'un homme d'un très-grand sens & d'une prudence consommée, & qui délivra Rome de grandes craintes, & d'une infinité de nouveautés qui alloient s'allumer dans son sein. Rassemblant toutes ces Lettres & tous les papiers de Sertorius, [30] il les brûla jusqu'au dernier sans les lire, & sans permettre que personne les lût, & [31] sur l'heure même

30. *Il les brûla jusqu'au dernier sans les lire.*] Plutarque releve avec raison la prudence de Pompée d'avoir brûlé ces Lettres & ces papiers, car ils alloient rallumer au milieu de Rome une guerre bien plus dangereuse que celle de Sertorius. La sagesse veut qu'on étouffe de bonne heure toutes les semences de troubles & de divisions.

31. *Sur l'heure même il fit executer Perpenna.*] Ce scelerat est mis à mort, & tous ses complices perissent malheureusement ; c'est le juste salaire de ces méchantes actions. Dieu ne souffre pas qu'elles demeurent long-temps impunies, & par ces vengeances il veut effrayer les mechans qui sont capables de les imiter. Tous les complices de la conjuration contre Cesar perirent d'une maniere aussi funeste, & toutes les Histoires jusqu'à notre temps sont pleines de pareils exemples.

me il fit executer Perpenna, de peur qu'il ne découvrît & ne nommât quelques-uns de ceux qui avoient écrit ces Lettres, & que ce ne fût une source de troubles & de seditions. De tous les complices de Perpenna, les uns furent menés à Pompée, & eurent le même sort, & les autres s'étant retirés en Afrique, y furent tués à coups de fléches par les Maurusiens. Aucun n'échappa, que le seul Aufidius, le rival de Manius. Ce malheureux, soit qu'on ne l'eût pas connu, ou qu'on le méprisât, & qu'on n'en fît aucun compte, vieillit dans une méchante bourgade, accablé de misere & de pauvreté, & l'objet de la haine de tout le monde.

Il fait mourir Perpenna.

Fin malheureuse de tous les complices de Perpenna.





EUMENES.

Naissance d'Eumenes.

Cardia, ville de la Chersonese de Thrace, sur la côte de la mer Egée.



'HISTORIEN Duris écrit qu'Eumenes, de la Ville de Cardia, étoit fils d'un homme que la pauvreté avoit reduit à être Roulier dans la Chersonese de Thrace, [1] & qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition dans les Lettres & dans tous les exercices de la Palestre. Pendant qu'il étoit encore enfant, le Roi Philippe passa par la Ville de Cardia, & comme il se trouvoit sans affaires, il eut la curiosité de voir les exercices des jeunes hommes, & la lutte des enfans. Parmi ces derniers le jeune Eumenes réussit si bien, & fit paroître tant d'adresse, de gentillesse, & de courage, qu'il plut à Philippe, qui voulut l'avoir auprès de lui, & qui l'emmena. [2] Mais je trouve plus vrai-semblable ce que

Le Roi Philippe le prend auprès de lui.

1. *Et qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition dans les Lettres & dans tous les exercices de la Palestre.*] Car comme dans les Villes il y avoit des Ecoles publiques, tous les enfans de quelque condition qu'ils fussent pouvoient y aller.

2. *Mais je trouve plus vraisemblable ce que d'autres assurent.*] Mais cela n'est pas contraire à la premiere tradition. Philippe pouvoit avoir pris Eumenes auprès de lui par affection pour son pere, & attiré par la gentillesse de l'enfant.

3. Car

que d'autres assurent, que Philippe le prit en affection, & l'avança à cause de l'amitié qu'il avoit pour son pere, & en reconnoissance de l'hospitalité, [3] car il logeoit dans sa maison.

Après la mort de ce Prince, comme il parut ne ceder ni en bon sens, ni en fidelité à aucun de ceux qui étoient attachés à Alexandre, il fut nommé premier Secretaire; mais quoiqu'il n'eût que cette Charge, le Roi lui faisoit pourtant autant d'honneur qu'à ceux qui étoient le plus avant dans son amitié & dans sa confidence, car dans son expedition des Indes il l'envoya commander un Corps, & après la mort d'Ephestion, lorsque Perdiccas fut envoyé remplir sa place, [4] Eumenes eut le Gouvernement de Perdiccas. C'est pourquoi Neoptoleme, qui étoit le Grand-Ecuyer, ayant dit un jour après la mort d'Alexandre, *que pour lui il portoit le bouclier & la lance du Prince, & qu'Eumenes le suivoit portant son écritoire & son portefeuille*, les Macedoniens ne firent que rire de cette vanité, sachant fort bien qu'outre tous les autres grands honneurs qu'Alexandre avoit faits à Eumenes, il l'honora encore de son alliance. Car Barsine, fille d'Artabase, qui fut la premiere personne qu'Alexandre aima en Asie, & dont il eut un fils nom-

Il est fait premier Secretaire d'Alexandre.

Alexandre lui donne le commandement d'un Corps de troupes.

Il lui donne le Gouvernement de Perdiccas, envoyé remplir la place d'Ephestion.

Vanité de Neoptoleme Grand-Ecuyer.

3. *Car il logeoit dans sa maison.*] Ceci me feroit douter de ce que Plutarque vient de dire du vil métier du pere d'Eumenes. Le Roi Philippe logeoit chez lui dans la Ville de Cardia; n'y avoit-il point de maison plus considerable que celle d'un Roulier pour loger Philippe?

4. *Eumenes eut le Gouvernement de Perdiccas.*] Au lieu de ἐπαρχίαν, *Gouvernement*, on lit dans un Manuscrit, ἱππαρχίαν, *le commandement de la Cavalerie*. Je n'ai trouvé nulle part aucune mention du Gouvernement d'Eumenes; mais on voit dans Quinte-Curse qu'il a été Général.

Alexandre fait épouser à Eumenes une fille d'Artabase.

nommé Hercule, avoit deux sœurs; Alexandre donna l'aînée, nommée Apama, à Ptolemée, & la seconde, qui avoit aussi nom Barsine, il la donna à Eumenes,[5] dans cette celebre occasion où il choisit dans les plus nobles maisons de Perse plusieurs filles qu'il fit épouser à ses principaux amis.

Eumenes souvent en disgrace à cause d'Ephestion.

Malgré cette grande faveur, Eumenes ne laissa pas d'être souvent en disgrace auprès du Prince, & de courir même quelque danger à cause d'Ephestion. Premierement Ephestion ayant fait donner à un Joueur de flûte, nommé Evius, un logement que les valets d'Eumenes avoient déja retenu pour leur Maître, Eumenes transporté de colere alla à Alexandre[6] avec Mentor, beau-frere d'Artabase, & se mit à crier, *qu'il valloit bien mieux jetter les armes & apprendre à flûter, & à jouer des Comedies, puisqu'on préferoit des Flûteurs & des Comediens à ceux qui avoient toûjours le harnois sur le dos, & qui soûtenoient tous les travaux de la guerre.* Alexandre fut très-fâché d'abord contre lui, & ensuite contre Ephestion qu'il reprit très-aigrement; mais peu de temps

Eumenes va se plaindre à Alexandre de ce qu'Ephestion avoit fait donner à un Joueur de flûte un logement qu'on avoit retenu pour lui.

5. *Dans cette celebre occasion où il choisit dans les plus nobles maisons de Perse plusieurs filles qu'il fit épouser à ses principaux amis.*] Après qu'il eut épousé la Princesse Statira, fille aînée de Darius, & donné la plus jeune, nommée Drypetis, à Ephestion, afin qu'on trouvât son mariage moins étrange, il persuada aux plus grands Seigneurs de sa Cour & à ses principaux favoris de se marier de même, & choisit dans les plus nobles familles de Perse quatre-vingts filles qu'il leur fit épouser. Quinte-Curse, Liv. X.

6. *Avec Mentor, beau-frere d'Artabase.*] Mentor, un des grands Seigneurs de Perse, frere de Memnon, avoit marié sa sœur avec Artabase. Je n'ai jamais vû de cor-

rec-

temps après il changea, & fit retomber toute sa colere sur Eumenes, trouvant qu'il lui avoit manqué de respect, & qu'il lui avoit parlé avec plus d'insolence, qu'il n'avoit parlé contre Ephestion avec liberté.

Alexandre trouve qu'il lui avoit manqué de respect, & est irrité contre lui.

Une autre fois Alexandre voulant envoyer Nearque avec des vaisseaux reconnoître les côtes de l'Ocean, & n'ayant point d'argent dans son Epargne pour cette expedition, il eut recours à ses amis, & demanda trois cens talens à Eumenes, qui n'en offrit que cent, & encore de fort mauvaise grace, disant qu'il avoit eu beaucoup de peine à les ramasser de ses Receveurs. Alexandre ne lui en fit aucun reproche, & refusa ses cent talens, mais il ordonna à ses gens de mettre secretement le feu à sa tente, pour le prendre sur le fait & pour le convaincre de mensonge quand il feroit emporter son argent. Malheureusement la tente fut brûlée avant qu'on pût y apporter aucun secours, & Alexandre se repentit bien d'avoir donné cet ordre, car tous les papiers du cabinet, qu'Eumenes avoit sous sa garde, furent brûlés. [7] On y trouva de l'or & de l'argent

Alexandre prie Eumenes de lui prêter trois cens mille écus. Eumenes dit qu'il n'en peut donner que cent mille. Alexandre le refuse. Le moyen dont il se sert pour le convaincre de mensonge.

rection plus malheureuse que celle que le savant Reinesius a voulu faire ici. Au lieu de *μετὰ Μέντορος*, *avec Mentor*, il veut qu'on lise *κατὰ Στέντορος*, *d'une voix de Stentor*. *Eumenes*, dit-il, *se mit à crier d'une voix de Stentor*. Voilà une érudition bien mal placée. Outre que cela n'est pas Grec, rien n'est plus mal imaginé. Et au contraire il n'y a rien de plus naturel, ni de plus raisonnable que ce que Plutarque dit, qu'Eumenes allant se plaindre à Alexandre de l'injure que lui a faite Ephestion, soit accompagné de Mentor, dont il a épousé la petite-fille, car sa femme Barsine étoit fille de la fille de Mentor, femme d'Artabase.

7. *On y trouva de l'or & de l'argent que l'embrasement avoit*

gent que l'embrasement avoit fondu en masse, plus de mille talens, dont il ne voulut rien prendre. Et il fit écrire aux Satrapes & à tous ses Lieutenans, Capitaines, & Gouverneurs des places, d'envoyer des copies de toutes les dépêches qui avoient été consumées par le feu, & il les rendit toutes à Eumenes.

Trois millions.

Comment Alexandre repara la perte de ses papiers qui avoient été brûlés.

Autre querelle d'Eumenes avec Ephestion.

Quelque temps après, Eumenes eut une autre querelle avec Ephestion au sujet de quelque don d'Alexandre. Ils en vinrent l'un & l'autre à des reproches fort vifs & à des injures sanglantes, & Alexandre ne lui en fit pas plus mauvais visage pour l'heure; mais Ephestion étant venu à mourir, le Prince, qui étoit dans une affliction qu'on ne peut exprimer, conservoit beaucoup de ressentiment & d'aigreur contre tous ceux qu'il soupçonnoit d'avoir porté envie à la fortune de ce favori pendant sa vie, & de s'être réjouis de sa mort, & ses soupçons tomboient encore plus sur Eumenes, car il se souvenoit toûjours, & lui parloit souvent des disputes & des querelles qu'il avoit eues avec lui. Mais Eumenes qui étoit homme fin, insinuant, & persuasif, chercha un remede à sa disgrace dans la chose même qui l'avoit perdu, car il prit le parti de seconder l'affection, l'empressement & le zele qu'Alexandre témoignoit pour honorer la memoire & pour embellir les obseques de son ami. Il inventa de nouveaux honneurs, & tout ce

Caractere d'Eumenes.

Il seconde l'affection d'Alexandre pour Ephestion mort.

voit fondu en masse, plus de mille talens.] Quelle horrible ingratitude! Eumenes a plus de trois millions dans sa tente, & il refuse trois cens mille écus à son Roi, à son bienfaicteur, à l'auteur de toute sa fortune! L'avarice ne reconnoît aucuns droits.

8. *La plus grande partie des sommes qu'il fallut pour celebrer*

ce qu'il crut le plus capable d'augmenter la gloire du défunt, & fournit très-liberalement & très-genereusement [3] la plus grande partie des sommes qu'il fallut pour celebrer ses funerailles, & pour lui élever un magnifique tombeau.

Il fournit la plus grande partie des sommes qu'il fallut pour ses funerailles.

Après la mort d'Alexandre, il s'émut un fort grand different entre la Phalange & les Seigneurs de la Cour. Eumenes étoit interieurement du parti des derniers, mais en public & dans tous ses discours il faisoit sémblant d'être neutre, & jouoit le rolle d'un simple particulier, disant qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme lui de se mêler des affaires & des disputes des Macedoniens. Et quand les autres Seigneurs sortirent de Babylone, il resta dans la Ville, travailla efficacement à adoucir les gens de guerre, & les disposa à écouter des propositions d'accommodement. Aussi quand les premiers troubles furent calmés, & que les principaux Officiers s'étant abouchés dans une Conference, dont on étoit convenu, distribuerent les Gouvernemens des Provinces & les Commandemens des Armées, Eumenes eut pour lui la Cappadoce, & la Paphlagonie, qui confine à la mer du Pont, jusqu'à Trapezonte, & qui n'étoit pas encore en ce temps-là aux Macedoniens, car Ariarathes en étoit Roi, & il étoit expressément porté par le Traité que Leonatus & Antigonus avec une grosse

Alexandre mort, il s'émeut un grand different entre les gens de guerre & le Seigneurs de la Cour.

Eumenes travaille efficacement à adoucir les troupes.

Eumenes est fait Satrape de la Cappadoce & de la Paphlagonie.

Leonatus & Antigonus chargés d'aller établir

brer ses funerailles.] Les frais de ces funerailles montoient à douze mille talens, qui font trente-six millions de notre monnoye. Eumenes donne ici plus qu'il n'avoit refusé de prêter. Cet avare n'est pourtant pas changé, il donna par avarice, de peur qu'une disgrace ne lui fît perdre plus qu'il ne donnoit.

Eumenes dans ses Gouvernemens.

se Armée y conduiroient Eumenes pour l'établir Satrape de cette contrée, & pour en chasser le Roi Ariarathes. Antigonus ne fit pas grand compte de ce que Perdiccas lui écrivit, car il étoit si rempli de hautes esperances, qu'il méprisoit tout le monde, & qu'il ne pensoit qu'à son propre agrandissement. Leonatus descendit dans la Phrygie, s'étant chargé de cette expedition en faveur d'Eumenes. Mais Hecatée, Tyran des Cardianiens, l'étant venu trouver, & l'ayant prié avec de grandes instances de marcher plûtôt au secours d'Antipater & des Macedoniens, qui étoient assiegés dans la Ville de Lamia, il se disposa à faire ce voyage, & pressoit fort Eumenes de se joindre à lui, & de se reconcilier avec Hecatée. Car Eumenes & Hecatée étoient fort mal ensemble, & se défioient fort l'un de l'autre depuis quelques differens que leurs peres avoient eus sur le Gouvernement. Souvent même Eumenes avoit accusé ouvertement Hecatée de tyrannie, & conjuré Alexandre de rendre la liberté aux Cardianiens. Voilà pourquoi il tâchoit de détourner Leonatus d'entreprendre cette guerre contre les Grecs, & refusoit de l'y suivre, lui disant qu'Antipater lui étoit très-suspect, & qu'il craignoit que pour faire plaisir à Hecatée, & en même temps pour satisfaire la haine particuliere, qu'il avoit depuis long-temps pour lui, il ne lui dressât des embuches & ne le fît perir; alors Leonatus, prenant en lui une entiere confiance, ne lui cacha rien de tout ce qu'il avoit dans l'esprit. Il declara que ce secours d'Antipater n'étoit qu'un vain prétexte, & que son veritable dessein étoit de passer en Grece pour se rendre maî-

Antigonus refuse d'obeïr.

Leonatus se dispose à le conduire & il en est empêché par Hecatée.

Ville de la Thessalie.

Eumenes & Hecatée fort brouillés.

Confidence que Leonatus fait à Eumenes.

maître de la Macedoine, & il lui fit voir des Lettres de Cleopatre, qui le sollicitoit de venir à Pella, & lui promettoit de l'épouser.

De Cleopatre, Sœur d'Alexandre.

Après cette belle confidence, Eumenes, soit qu'il craignît veritablement Antipater, ou qu'il vît bien qu'il n'y avoit rien de bon à attendre de Leonatus, qui se montroit si étourdi, & qui ne paroissoit plein que d'une temerité précipitée, qui le portoit à suivre des extravagances comme des réalités, il le quitta, & partit la nuit avec tout son équipage, qui consistoit en trois cens chevaux & deux cens de ses domestiques bien armés, & tous ses effets, qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or, & se retira auprès de Perdiccas, à qui il découvrit les desseins de Leonatus. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de credit auprès de lui, & entra dans tous ses Conseils.

Effet que cette confidence de Leonatus fait sur l'esprit d'Eumenes.

Equipage d'Eumenes, & ses thresors.

Quinze millions.

Il se retire auprès de Perdiccas, & en est bien reçu.

Peu de temps après il fut mené en Cappadoce avec une bonne Armée que Perdiccas même voulut commander. Ariarathes fut fait prisonnier, la Cappadoce subjuguée, & Eumenes établi Satrape, & reconnu. D'abord il partagea les Gouvernemens des Villes à ses amis, & établit Commandans des Garnisons, Juges & Intendants tous ceux qu'il lui plut, Perdiccas ne se mêlant point du tout de ces sortes d'affaires, & lui en laissant l'entiere disposition. Après cela il partit avec Perdiccas pour lui faire la cour, & pour ne pas laisser les Rois l'obseder seuls & se rendre maîtres de son esprit. Mais Perdiccas s'assurant qu'il viendroit à bout tout seul de l'entreprise qu'il meditoit, & voyant d'ailleurs que les Provinces, qu'il laissoit derriere, avoient besoin d'un hom-

Perdiccas le mene en Cappadoce & l'y établit.

Il laisse à Eumenes la disposition des Emplois, des Charges & des Gouvernemens.

Eumenes suit Perdiccas pour lui faire la cour.

Perdiccas le renvoye de la Cilicie, afin qu'il tînt en bride l'Armenie, où Neoptoleme remuoit.

me ferme & fidelle pour les contenir, renvoya Eumenes de la Cilicie, en apparence afin qu'il fût dans son Gouvernement, & en effet afin qu'il tînt en bride l'Armenie contiguë à ses Provinces, & qui étoit troublée par les menées de Neoptoleme, qui y fomentoit de grandes nouveautés.

Caractere de Neoptoleme.

Ce Neoptoleme étoit un homme bouffi d'orgueil, & que les vaines esperances dont il se repaissoit, avoient rendu d'une fierté insupportable. Eumenes tâchoit de le ramener par sa conversation, & voyant que la Phalange des Macedoniens étoit devenuë très-audacieuse & très-insolente, il travailla à assembler un Corps de Cavalerie qui pût la tenir en respect, & lui faire tête; pour cet effet il donna toutes sortes d'immunités & d'exemptions de tous impôts à ceux du païs qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux qu'il donna à ceux de sa Cour auxquels il se fioit le plus, aiguisa & releva leur courage par les honneurs & par les dons qu'il leur faisoit, les dressa & les accoûtuma au travail & à la fatigue par des revuës, des exercices, & des mouvemens continuels. De sorte que de tous ces Macedoniens, les uns furent fort surpris, & les autres très-rassurés en voyant qu'en si peu de temps il avoit assemblé six mille trois cens chevaux en état de bien servir.

Comment Eumenes assembla un Corps de Cavalerie capable de tenir tête à la Phalange Macedonienne.

Cratere & Antipater passent en Asie pour ruïner la puissance de Perdiccas.

Environ dans ce temps-là Cratere & Antipater, après avoir subjugué les Grecs, passerent

9. *Et à entrer dans ses troupes, après lui avoir prêté serment de fidelité.*] Il y a dans le texte, καὶ λαβόντας ὅρκους αὐ-

rent en Asie pour ruïner la puissance de Perdiccas, & on avoit nouvelles qu'ils marchoient à grandes journées pour se jetter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui étoit obligé d'aller faire la guerre à Ptolemée, declara Eumenes Generalissime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Armenie, & écrivit des Lettres à Alcetas & à Neoptoleme pour leur ordonner d'obeïr à Eumenes, à qui il avoit donné pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Alcetas répondit franchement qu'il ne se joindroit point à Eumenes & qu'il ne marcheroit point à cette guerre, parce que les Macedoniens, qui étoient à ses ordres, avoient honte de combattre contre Antipater, & qu'ils étoient même tout prêts à obeïr à Cratere à cause de l'affection qu'ils lui portoient. D'un autre côté on voyoit clairement que Neoptoleme machinoit quelque trahison contre Eumenes, car lorsqu'il fut mandé, non seulement il refusa de marcher, mais il rangea même ses troupes en bataille & alla l'attaquer.

Perdiccas déclare Eumenes Généralissime de toutes les troupes de la Cappadoce & de l'Armenie. Il ordonne à Alcetas & à Neoptoleme de lui obéïr. Ce qu'ils refusent.

Neoptoleme va attaquer Eumenes, & est battu.

Ce fut là qu'Eumenes jouït pour la premiere fois des fruits de sa prévoyance, & des preparatifs qu'il avoit faits, car son Infanterie ayant été battuë, il défit Neoptoleme avec sa Cavalerie, prit ses bagages, & tombant en corps sur sa Phalange, qui s'étoit debandée à la poursuite de cette Infanterie qu'elle avoit rompuë, il l'obligea à mettre bas les armes, ? & à entrer dans ses troupes, après lui avoir prê-

Fruit qu'Eumenes tira de sa prevoyance.

Il oblige la Phalange Macedonienne à se rendre à lui, & à entrer dans ses troupes.

αὐτῷ συςρατεύειν. J'avoue que je ne l'entens point. Il me semble que λαβόντας ne peut avoir lieu ici, & que ce

prêté serment de fidelité. Neoptoleme rallia quelques fuyards & s'enfuit avec eux ; auprès de Cratere & d'Antipater. Ils avoient déja envoyé des Ambassadeurs à Eumenes pour le presser de quitter le parti de Perdiccas, & de se tourner de leur côté, lui promettant qu'il garderoit les Gouvernemens qu'il avoit déja, & qu'ils lui en donneroient encore d'autres avec de nouvelles troupes, pourvu que d'ennemi il voulût devenir l'ami d'Antipater, & que d'ami il voulût bien ne pas devenir l'ennemi de Cratere.

Cratere & Antipater envoyent des Ambassadeurs à Eumenes, pour le détacher de Perdiccas.

Eumenes ayant entendu ces propositions, répondit, *Qu'étant ancien ennemi d'Antipater, il ne commenceroit pas à devenir son ami lorsqu'il voyoit qu'il traitoit ses amis comme ses ennemis. Que pour Cratere, il étoit tout prêt à le reconcilier avec Perdiccas & à le remettre dans ses bonnes graces à des conditions justes & raisonnables ; mais que s'il commençoit à l'attaquer & à lui enlever son bien, il marcheroit à son secours, & l'aideroit de tout son pouvoir, tant que le sang couleroit dans ses veines, & qu'il abandonneroit plûtôt son corps & sa vie que de trahir sa foi.*

Généreuse réponse d'Eumenes à ces Ambassadeurs.

Cette réponse rapportée à Cratere & à Antipater, ils deliberoient à loisir sur le parti qu'ils devoient prendre, & dans ce moment Neoptoleme arrive auprès d'eux. Il leur raconte d'abord le malheureux succès de la bataille, & les conjure l'un & l'autre de le secou-

Neoptoleme demande du secours à Cratere & à Antipater contre Eumenes.

ce mot doit être corrigé, car ce n'est pas cette Phalange battue qui reçoit le serment, c'est elle qui le prête. Je croi qu'il faut lire καὶ λαβόντι ὅρκους αὐτῷ συστρατεύειν, *& à entrer dans ses troupes, après qu'elle lui auroit prêté serment de fidelité.*

10. *Mais*

courir, sur-tout il presse Cratere, lui disant qu'il étoit extremement desiré des Macedoniens, & que pourvu qu'ils vissent son chapeau à la Macedoniene, & qu'ils entendissent sa voix, ils courroient se rendre à lui avec leurs armes. En effet la reputation de Cratere étoit très-grande, & après la mort d'Alexandre la plûpart des Macedoniens le desiroient pour leur Chef, se souvenant que pour l'amour d'eux, & pour soûtenir leurs interêts, il avoit souvent encouru la disgrace du Prince. Car voyant qu'il affectoit d'imiter les mœurs & les manieres des Perses, il eut le courage de le contredire, & de soutenir les coûtumes de son païs que l'on méprisoit déja, pour embrasser le luxe, le faste, & l'orgueil des Barbares.

Grande reputation de Cratere.

Courage de Cratere qui soûtint les mœurs de son païs contre Alexandre.

Alors donc Cratere envoya Antipater en Cilicie, & lui, avec la plus grande partie de l'Armée il marcha avec Neoptoleme contre Eumenes, dans l'esperance qu'il le surprendroit, & qu'il tomberoit sur lui pendant que ses troupes seroient en desordre & qu'elles ne songeroient qu'à boire & à faire la débauche après la victoire signalée qu'elles venoient de remporter. Or cette prudence d'Eumenes d'avoir prévu de bonne heure l'arrivée de son ennemi, & de s'y être préparé, on la prendra toûjours sans doute pour la marque d'un Capitaine vigilant & sage, [10] mais non pas pour un acte de la derniere habileté; au lieu que d'a-

Cratere envoye Antipater en Cilicie, & marche avec Neoptoleme contre Eumenes.

Chef-d'œuvre d'Eumenes, qui marque un grand Capitaine.

10. *Mais non pas pour un acte de la derniere habileté*]. Car de prévoir l'arrivée d'un ennemi, dont on est menacé, & de se preparer à le recevoir, cela marque bien de la vigilance, de la prévoyance, & de la sagesse dans un Capitaine, mais nullement sa grande capacité dans son

d'avoir fait non feulement que fes ennemis n'ayent rien fu de ce qu'ils devoient ignorer, [11] mais que fes troupes mêmes ayent attaqué Cratere avant que de favoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le Général ennemi, il n'y a perfonne qui n'avouë que c'eft là le chef-d'œuvre d'un grand Capitaine. Car il fit courir le bruit que c'étoit Neoptoleme, qui revenoit contre lui avec Pigres à la tête de quelque Cavalerie de Paphlagoniens & de Cappadociens; & la nuit qu'il avoit refolu de décamper pour fe mettre en marche, après qu'il fe fut endormi, il eut une vifion fort extraordinaire; [12] il lui fembla qu'il voyoit deux Alexandres qui fe preparoient à combattre l'un contre l'autre en bataille rangée, chacun à la tête de fa Phalange, [13] enfuite que Minerve vint pour affifter l'un, & Cerès pour donner fecours à l'autre; que le combat fut rude & fanglant, qu'enfin celui que Minerve appuyoit, fut vaincu, & que Cerès fit une couronne d'épics, dont elle couronna le vainqueur qu'elle protegeoit. Sur cela il s'éveilla, &

Vifion fort extraordinaire qu'Eumenes eut en fonge.

fon métier. Il n'en eft pas de même de ce qui fuit.

11. *Mais que fes troupes mêmes ayent attaqué Cratere avant que de favoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le Général ennemi.*] Plutarque releve avec raifon cette prudence d'Eumenes, qui marque en effet un grand Capitaine qui fait dérober à fes troupes la connoiffance de ce qui pourroit nuire à fes deffeins. Si Cratere avoit été connu, tous les Macedoniens feroient paffés de fon côté, & Eumenes n'avoit plus d'Armée. Ce ftratageme d'Eumenes a été pratiqué quelquefois, & on en trouve des exemples dans l'Hiftoire.

12. *Il lui fembla qu'il voyoit deux Alexandres.*] Pourquoi deux Alexandres, & comment expliquer cette premiere partie du fonge? car dans un fonge fi myfterieux, il faut bien qu'il y ait de la raifon. C'eft que ces Capitaines, qui

& la derniere circonstance de ce songe ne lui laissa pas douter un moment qu'il ne lui fût très-favorable, d'autant qu'il combattoit pour un païs excellent, qui même étoit alors tout couvert d'épics déja jaunes. Car toute cette terre étoit cultivée & ensemencée, & elle presentoit un spectacle très-agreable aux yeux comme dans la paix la plus tranquille, des campagnes couvertes par-tout de riches moissons. Mais il se confirma encore plus dans cette pensée quand il eut appris que le mot de la bataille, que les ennemis avoient donné, étoit *Minerve & Alexandre*. Il donna tout aussi-tôt pour le sien *Cerès & Alexandre*, & il ordonna à ses troupes de se couronner d'épics, & d'en couvrir leurs armes. Plusieurs fois il fut sur le point de découvrir à ses principaux Officiers & à ses Capitaines qui étoit l'ennemi qu'ils alloient combattre, afin de ne pas prendre sur lui seul, de retenir & de leur cacher un secret si important, & dont il étoit peut-être necessaire qu'ils fussent informés. Il persista pourtant dans sa premiere resolution, & ne

Comment Eumenes expliqua ce songe en sa faveur.

Mot de bataille de Cratere.

Mot de bataille d'Eumenes.

qui devoient combattre les uns contre les autres, étoient tous des Géneraux de l'Armée d'Alexandre, & qu'ainsi cette Armée étant divisée & prête à en venir aux mains, c'étoient comme deux Alexandres, qui alloient se choquer. Le reste du songe est assez expliqué dans la suite.

13. *Ensuite que Minerve vint pour assister l'un, & Cerès pour donner secours à l'autre.*] Nos songes viennent ordinairement des idées qui nous sont les plus familieres. La Theologie de ces temps-là, confirmée par les Poëmes d'Homere, nourrissoit les hommes dans cette opinion, que les Dieux eux-mêmes venoient à leur secours dans les occasions, qu'ils combattoient pour eux jusqu'à se battre les uns contre les autres. Voilà ce qui donna lieu à ce songe d'Eumenes.

Ordonnance de bataille d'Eumenes. ne confia ce danger qu'à sa pensée. Dans l'ordonnance de sa bataille il n'opposa à Cratere aucun Macedonien, mais deux Corps de Cavalerie étrangere, qui étoient conduits, l'un par Pharnabase, fils d'Artabaze, & l'autre par Phœnix de Tenedos, & il leur ordonna que si tôt qu'ils verroient l'ennemi, ils poussassent à lui, & qu'ils le chargeassent, sans lui donner le tems de se retirer, ni de parler, & sans recevoir aucun Heraut de sa part, pour quoi que ce pût être, car il craignoit extremement que les Macedoniens venant à reconnoître Cratere, ne se tournassent de son côté. Pour lui il composa un Corps de trois cens chevaux de l'élite de sa Cavalerie, avec lequel il passa à son aile droite pour être opposé à Neoptoleme, qui commandoit l'aile gauche des ennemis.

Eumenes se met à son aile droite pour être opposé à Neoptoleme.

Quand ils eurent passé une petite colline, qui separoit les deux Armées, & qu'ils furent en presence, ils s'ébranlerent & firent leur charge avec tant d'impetuosité, que Cratere surpris vomit mille injures contre Neoptoleme, lui reprochant qu'il l'avoit trompé, en le flatant d'un prompt changement des Macedoniens dès qu'ils le verroient paroître. Il exhorta ses Officiers à donner en cette occasion des preuves de leur courage, & poussa à l'ennemi. Le premier choc fut très-rude, les lances volerent bien-tôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratere ne fit point de deshonneur à Alexandre dans ce dernier jour, car il tua plusieurs ennemis de sa main, & renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin blessé par un Thrace, qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la Cavalerie en-

Valeur heroïque de Cratere.

Sa mort.

ne-

nemie passa sur son corps sans le reconnoître. Gorgias seul, un des Lieutenans d'Eumenes, l'ayant reconnu, mit pied à terre, & établit une garde autour de lui, mais il tendoit déja à sa fin & luttoit contre la mort.

Dans ce moment Neoptoleme charge l'aile droite où étoit Eumenes ; ils se haïssoient tous deux de longue main, & ce jour-là leur colere étoit encore plus enflammée. Ils firent deux charges sans se reconnoître, mais à la troisieme, s'étant reconnus, ils poussent impetueusement l'un contre l'autre l'épée à la main avec de grands cris. Leurs chevaux, courant de roideur, se heurtent de front comme deux Galeres qui se choquent, alors ils abandonnent la bride, se saisissent tous deux au corps, & tâchent de s'arracher leurs casques & de rompre les épaulettes de leurs cuirasses. Pendant qu'ils se tiraillent de cette maniere, leurs chevaux se derobent de dessous eux; ils tombent tous deux à terre sans lâcher prise, & se colletant toûjours, leur combat devient une lutte. Neoptoleme se releve le premier; Eumenes, profitant de ce moment, lui coupe le jarret, & se trouve tout aussi-tôt sur ses pieds; Neoptoleme, qui ne pouvoit se tenir sur sa jambe blessée, s'appuye à terre sur un genou, & combat ainsi d'en-bas avec beaucoup de courage, sans pouvoir porter de coup mortel à son ennemi; enfin il reçoit un grand coup d'épée à la gorge, & tombe à la renverse tout étendu; Eumenes se jette sur lui, le dépouille de ses armes, l'accable d'injures, & il est si transporté par sa haine inveterée & par sa colere, qu'il ne s'apperçoit pas que son ennemi a encore l'épée au poing, dont il le bles-

Eumenes & Neoptoleme se chargent, se saisissent au corps, & rendent un furieux combat.

ſe par deſſous ſa cuiraſſe à l'endroit de l'aine à cauſe de la poſture où il eſt ſous lui. Mais le coup lui fait plus de peur que de mal, étant pouſſé par un bras foible, que la mort gagne déja.

Après qu'il l'eut dépouillé de ſes armes, il ſe trouva très-mal de ſes bleſſures, car il avoit les cuiſſes & les bras percés en pluſieurs endroits. Il eut pourtant la force de ſe jetter ſur ſon cheval, & de pouſſer à ſon aile gauche, où il croyoit que les ennemis faiſoient encore ferme. Ayant appris là que Cratere a été tué, il pique à l'endroit où on lui dit qu'il

Douleur que témoigne Eumenes en voyant expirer Cratere.

trouvera ſon corps. Et voyant qu'il reſpire encore, & qu'il n'a pas entierement perdu connoiſſance, il deſcend de cheval, ſe met à pleurer, lui tend la main, maudit & deteſte Neoptoleme, deplore le malheureux état où il le voit reduit, & ſe plaint & gemit de ſa propre infortune, & de la fatale neceſſité qui l'a forcé de ſe trouver en armes contre ſon compagnon & ſon meilleur ami, & de lui porter, ou de recevoir de lui les coups les plus terribles.

La reputation d'Eumenes fort accruë par le gain de cette bataille.

Eumenes gagna cette bataille dix jours après la premiere. Et cette victoire augmenta beaucoup ſa reputation, car tout le monde vit que de ſes deux ennemis, il étoit venu à bout de

Ce grand ſuccès excite contre lui une haine furieuſe & une extrême envie.

l'un par ſa prudence, & qu'il avoit vaincu l'autre par ſa valeur. Mais ſi ce grand ſuccès releva infiniment ſa gloire, il excita auſſi contre

14. *Mais malheureuſement cette nouvelle ne fut ſue dans ſon camp que deux jours après qu'il eut été tué.*] Cet endroit doit être expliqué par un paſſage de Diodore Liv. XVIII. pag. 647. & il faut changer la ponctuation du texte en rejettant la virgule qui ſuit le mot Αἰγύπτῳ après *ἀνεῖν* [illegible]

tre lui une haine furieuse & une envie extrême, non seulement parmi ses ennemis, mais encore parmi ses alliés, de ce qu'un avanturier & un étranger comme lui avoit défait & tué le premier & le plus renommé Capitaine des Macedoniens avec les bras & les armes des Macedoniens mêmes. Si la nouvelle de la mort de Cratere eût été portée plûtôt à Perdiccas, jamais les Macedoniens n'auroient eu d'autre Roi que lui. [14] Mais malheureusement cette nouvelle ne fut sûe dans son camp que deux jours après qu'il eut été tué dans une sedition en Egypte, où, comme nous l'avons dit, il étoit allé faire la guerre contre Ptolemée. Les Macedoniens ne l'eurent pas plûtôt apprise, que pleins de colere ils resolurent tous la mort d'Eumenes, & nommerent Antigonus & Antipater pour aller executer cette vengeance. Cependant Eumenes ayant rencontré les haras du Roi, qui paissoient sur le mont Ida, prit tous les chevaux qui lui étoient necessaires, & envoya des Lettres de décharge à ceux qui en avoient soin. Et l'on rapporte qu'Antipater, en ayant été informé, se prit à rire, & dit, *qu'il admiroit la prévoyance d'Eumenes, qui s'attendoit à leur rendre, ou à leur demander compte des biens du Roi.*

Perdiccas tué en Egypte dans une sedition.

Les Macedoniens resolvent la mort d'Eumenes, & en chargent Antigonus & Antipater.

Eumenes prend des chevaux dans les haras du Roi, & donne des Lettres de décharge. Mot d'Antipater sur cela.

Le dessein d'Eumenes étoit de donner la bataille dans les plaines de la Lydie autour de Sardis, parce qu'il étoit plus fort en Cavalerie,

ἡμέραις πρότερον, si cette nouvelle étoit arrivée en Egypte deux jours plûtôt, & un moment avant la mort de Perdiccas, les Macedoniens n'auroient eu d'autre Roi que Perdiccas même, car personne n'auroit osé attenter contre lui. On auroit été retenu par sa grande fortune.

rie, & qu'il avoit l'ambition d'étaler sa grande puissance aux yeux de Cleopatre; mais à la priere de cette Princesse, qui craignit que, s'il attendoit là les ennemis, Antipater ne l'accusât d'avoir eu avec lui quelque intelligence, il marcha vers la haute Phrygie, [15] & passa l'Hyver dans la Ville de Celenes. Là Alcetas, Polemon, & Docimus entrerent en contestation avec lui pour le commandement de l'Armée, & sur cela il s'écria, *Ne voilà-t-il pas ce que l'on dit communément,* [16] *Chacun pense à s'avancer, & pas un ne pense au danger qu'il y a de perdre tout & de se perdre soi-même?*

Ce qui obligea Eumenes à changer le dessein de donner bataille dans les plaines de la Lydie.

Mot d'Eumenes sur l'ambition de quelques Officiers qui lui disputoient le commandement de l'Armée.

Il avoit promis aux Soldats qu'il les payeroit dans trois jours, mais n'ayant point d'argent pour satisfaire à sa promesse, il leur vendit les fermes & les châteaux du païs, avec tout le bétail & toutes les personnes dont ils étoient pleins. Le Capitaine, ou le Chef de bande, qui avoit acheté un Château, prenoit les machines & les engins de batterie, qu'Eumenes lui fournissoit, & alloit prendre ce Château de force, après quoi il partageoit à ses Soldats tout ce qu'on y avoit pris jusqu'à con-

Comment Eumenes paye à ses Soldats ce qu'il leur doit.

15. *Et passa l'Hyver dans la Ville de Celenes.*] Cette Ville étoit ainsi appellée du nom de Celenus, fils d'Hercule, qui y étoit adoré, ou plûtôt de la couleur des pierres du païs, qui étoient toutes noires, *κελαίνοι*, à cause que toute cette campagne est brûlée par les feux souterrains, dont elle est pleine, & qui a fait que cette partie de la Phrygie a été appellée *la Phrygie brûlée*, *κατακεκαυμένη*. On prétend que ce fut dans cette Ville de Celenes qu'arriva la celebre dispute de Marsyas contre Apollon, ce qui est fondé sur ce que le fleuve Marsyas passe au milieu de la Ville, & va se jetter dans le Meandre. On peut voir Tite-Live, Livre XXXVIII. & les notes de Casaubon sur Strabon à la fin du XII. l.

16. *Chacun pense à s'avancer, & pas un ne pense au danger*

concurrence de ce qui leur étoit dû. Par ce moyen il regagna tellement l'affection de toute l'Armée, que les Soldats ayant trouvé dans le camp plusieurs billets, que les Officiers des ennemis y avoient fait jetter, & par lesquels ils promettoient cent talens ª & de grands honneurs à celui qui tueroit Eumenes, les Macedoniens en furent très-irrités, & sur le champ ils firent une ordonnance que desormais il y auroit toûjours mille des plus vaillans & des principaux Officiers qui seroient ses Gardes-du-corps, qui se tiendroient tour à tour auprès de lui, & passeroient la nuit devant sa tente. Il n'y eut pas un Officier qui refusât cette fonction, & qui ne fût ravi de recevoir de lui les marques d'honneur & de distinction que les Rois de Macedoine donnoient à leurs amis, car Eumenes avoit le privilege de distribuer des chapeaux de pourpre à la mode du païs, & des vestes magnifiques, ce qui passe pour le don le plus Royal parmi les Macedoniens.

Antigonus & Antipater font jetter des billets dans le camp d'Eumenes pour porter ses Soldats à le tuer.

a Cent mille écus.

Ordonnance que les Macedoniens font pour la sureté d'Eumenes.

Pas un Officier ne refuse de faire la garde la nuit devant sa tente.

Le don le plus Royal parmi les Macedoniens.

17 La prosperité a cela de propre, qu'elle éleve le courage de ceux qui l'ont naturellement

Le propre de la prosperité, & de l'adversité.

ger qu'il y a de perdre tout, & de se perdre soi-même.] Cette reflexion d'Eumenes est très-sensée. La contestation des Chefs, pour leur avancement particulier, a souvent ruïné les affaires de leur parti, & ils se sont perdus eux-mêmes par cette ambition si deplacée. L'Histoire en fournit plusieurs exemples.

17. *La prosperité a cela de propre, qu'elle éleve le courage de ceux qui l'ont naturellement le plus bas & le plus petit.*] Voici une reflexion très-vraye & très-sensée. La prosperité éleve le courage de ceux qui ont l'ame la plus basse & la plus rampante, & leur donne une grandeur apparente, qui trompe la plûpart des gens. Mais la veritable grandeur d'ame paroît davantage dans l'adversité.

ment le plus bas & le plus petit, de sorte que l'on croit voir en eux quelque sorte de grandeur quand on les regarde dans l'élevation & dans la pompe où la Fortune les a placés. Mais celui qui a l'ame veritablement grande & ferme, paroît infiniment davantage dans les revers & dans les adversités qui lui arrivent, comme Eumenes ; car premierement ayant perdu une grande bataille contre Antigonus dans le païs des Orcyniens en Cappadoce par la trahison d'un de ses Officiers, il ne donna pas le temps à ce traître d'échapper & de se retirer dans l'Armée des Ennemis, il le prit & le fit pendre sur le champ. Après quoi dans sa fuite il tourna tout court, & prenant un chemin tout opposé à celui que les Ennemis tenoient pour le poursuivre, il passa à côté d'eux sans qu'ils s'en apperçussent, & retourna par les derrieres dans le même camp où il avoit été battu. Il s'y logea, & faisant ramasser tous les corps de ses gens qui avoient été tués, il les fit brûler honorablement avec le bois des portes & des fenêtres, qu'il envoya prendre dans tous les Bourgs & Villages des environs. Il fit brûler les Capitaines à part & les Soldats à part, & après leur avoir élevé de grands monceaux de terre pour tombeaux, il decampa & continua sa marche, de sorte qu'Antigonus étant arrivé peu de temps après dans le même camp, ne pouvoit se lasser d'admirer son audace & sa fermeté.

Eumenes batu & mis en fuite retourne dans son même camp pour faire bruler ses gens qui avoient été tués.

Antigonus admire son audace & sa fermeté.

Ensuite ayant rencontré sur son chemin les bagages d'Antigonus, il pouvoit très-facilement & sans coup ferir faire prisonniers un grand nombre de personnes libres, & tous leurs esclaves, & s'emparer de toutes les richesses

chesses qu'Antigonus avoit amassées par tant de guerres & par tant de pillages de Villes. Mais il craignit que ses gens, chargés de tant de butin & de tant de riches dépouilles, n'en devinssent plus pesans pour la fuite, plus mous à supporter la fatigue d'être errans çà & là, & plus incapables par leur impatience d'attendre le benefice du temps, auquel il avoit mis toutes ses esperances, ne doutant point qu'enfin Antigonus, las de le suivre, ne tournât ses pas ailleurs.

Pourquoi Eumenes ne voulut pas prendre les bagages d'Antigonus.

Mais comme il étoit très-difficile de retenir les Macedoniens & de les empêcher de se jetter sur un butin, qui étoit étalé devant eux, & qu'ils n'auroient que la peine de prendre, il commanda à ses troupes de repaître, de faire repaître leurs chevaux, & de marcher ensuite à l'ennemi, & pendant ce temps-là il envoya en secret un exprès à Menandre, qui commandoit l'escorte des bagages d'Antigonus, lui dire *que l'amitié qu'il conservoit pour lui, l'obligeoit de lui donner avis de se mettre en sureté & de quitter au plus vîte la plaine, où il pouvoit être enveloppé dans un moment, & de se retirer au pied de la montagne voisine, d'où la Cavalerie ne pourroit approcher, & où il ne pourroit être pris par ses derrieres.* Menandre comprit d'abord le grand peril où il étoit, & gagna la montagne.

Il envoya avertir secretement celui qui commandoit les bagages de se mettre en sûreté.

Cela étoit à peine executé, qu'Eumenes envoya ouvertement ses coureurs battre l'estrade, & donna l'ordre qu'on prît les armes & qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Sur ces entrefaites les coureurs reviennent, & rapportent que Menandre est hors d'insulte, &

qu'il

qu'il s'est retiré dans des lieux difficiles & avantageux. Eumenes fit semblant d'être au desespoir d'avoir perdu une si belle occasion, & emmena son Armée. On dit que Menandre faisant un jour ce conte à Antigonus, les Macedoniens, qui étoient presens, se mirent à louer Eumenes, & à se prendre d'affection pour lui, de ce que pouvant rendre esclaves leurs enfans, & deshonorer leurs femmes, il leur avoit épargné cet affront, & les avoit laissé échapper. Mais Antigonus prenant la parole, leur dit, *Eh, mes amis, ce qu'Eumenes a fait là, ce n'est point pour l'amour de vous, mais il a craint de se mettre des entraves dans sa fuite.*

Mot d'Antigonus sur cette action d'Eumenes dont il avoit connu le motif.

Comme Eumenes ne faisoit qu'errer çà & là, & fuir toûjours sans avoir ni dessein formé, ni route certaine, il conseilla à la plûpart de ses Soldats de se retirer, soit qu'il eût soin d'eux, soit qu'il ne voulût plus traîner après lui tant de gens, qui étoient en trop petit nombre pour combattre, & en trop grand nombre pour être cachés. Il ne retint que cinq cens chevaux & deux cens hommes de pied, & se retira dans [18] un lieu fort d'assiete, appellé *Nora*, qui est sur les confins de la Lycaonie & de la Cappadoce. [19] Et là encore il donna congé à tous ceux de ses amis, qui ne pouvant supporter les incommodités du lieu & la di-

Eumenes congedie la plus grande partie de ses troupes, & se retire avec peu de monde dans un Fort.

18. *Un lieu fort d'assiete, appellé* Nora.] C'étoit un château sur la pointe d'un rocher, & qu'on avoit encore fortifié. Son enceinte n'étoit que de deux cens cinquante pas. Il y avoit du bled, de l'eau, du sel & du bois en abondance ; mais il manquoit de toutes les autres provisions necessaires à la vie. C'est pourquoi Plutarque dit τὴς δίαιτης τὴν ἀνάγκην ὐ φέροντες. *Ne pouvant supporter la*

disette, où ils étoient, le prierent de les renvoyer. Il les embrassa, leur fit mille caresses, & leur donna la liberté de se retirer.

Il donna congé encore à ceux qui voulurent se retirer.

Peu de jours après Antigonus arriva devant *Nora*, & avant que d'en former le Siege, il envoya proposer à Eumenes une entrevuë, & lui dire qu'il n'avoit qu'à descendre pour lui parler. Eumenes fit réponse qu'Antigonus avoit avec lui plusieurs de ses amis, *qui pourroient prendre sa place s'il venoit à manquer, & commander l'Armée; mais que pour lui, parmi ceux, dont il avoit entrepris la défense, il n'y en avoit pas un seul qui pût le remplacer, & qu'ainsi il n'avoit qu'à lui envoyer des ôtages, s'il vouloit qu'il descendît pour s'aboucher avec lui.* Antigonus insista & lui envoya dire *que c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort. Mais*, répondit Eumenes, *je ne reconnoîtrai jamais d'homme plus fort que moi, pendant que je serai maître de mon épée.* Antigonus fut donc obligé de lui envoyer des ôtages comme il l'avoit demandé; il lui envoya son propre neveu Ptolemée, & il descendit. Ils se saluerent & s'embrasserent avec beaucoup d'amitié, comme se connoissant de longue main, & ayant vécu long-temps ensemble dans une étroite liaison. Leur conversation fut fort longue; Eumenes ne parla jamais ni de sureté pour sa personne, ni d'oubli du passé, mais il de-

Antigonus l'assiege dans le Fort, & lui propose d'en descendre pour une entrevuë.

Réponse d'Eumenes à Antigonus.

Il lui demande des ôtages.

Autre réponse fiere d'Eumenes.

Antigonus lui envoye son neveu Ptolemée pour ôtage.

Entrevuë d'Eumenes & d'Antigonus.

la vie étroite qu'il falloit mener par le défaut de provisions.

19. *Et là encore il donna congé.*] Il y en eut encore une centaine qui se retirerent, il ne resta avec lui qu'environ six cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, mais les plus déterminez, & tous resolus de s'exposer aux plus grands perils, & de mourir avec lui.

20. *Com-*

demanda toûjours qu'on lui conservât ses Gouvernemens & qu'on lui rendît tout ce qui lui avoit été donné. Tous ceux, qui étoient presens, étoient étonnés de sa fermeté, & admiroient sa magnanimité & sa hardiesse.

Pendant l'entrevuë la plûpart des Macedoniens accouroient pour voir quel homme c'étoit qu'Eumenes; car depuis la mort de Cratere il n'y avoit point d'homme dont il fût tant parlé dans l'Armée, & qui eût tant de reputation. Mais Antigonus, craignant qu'on n'en vînt contre lui à quelque violence, se mit à crier qu'on n'approchât point, fit chasser à coups de pierres ceux qui s'avançoient malgré cet ordre; enfin il prit Eumenes entre ses bras, & faisant écarter la foule par ses Gardes, il eut encore beaucoup de peine à ramener Eumenes dans sa Forteresse & à le remettre en sureté.

Antigonus empêche les Macedoniens d'approcher Eumenes de peur de quelque violence.

Il le ramene dans son Fort.

N'y ayant donc plus aucune esperance d'accommodement, Antigonus environna la place de bonnes murailles, laissa des troupes pour continuer le siege, & partit avec le reste de son Armée. Eumenes demeura assiegé dans Nora, qui étoit abondamment pourvuë de bled, d'eau, & de sel, mais qui manquoit de toute autre chose bonne à manger, de sorte qu'il n'avoit que le pain tout sec. Cependant avec ce pain seul il ne laissoit pas de leur faire joyeuse chere, car il les appelloit à sa table tour à tour & assaisonnoit ces repas si maigres de

Il laisse des troupes pour continuer le siege, & part avec le reste de son Armée.

Eumenes n'a que du pain sec pour nourrir sa garnison.

Comment il assaisonne ces repas si maigres.

20. *Comme on peut le voir par les Lettres qui nous restent de lui.*] On avoit donc encore du temps de Plutarque des Lettres d'Eumenes. Je voudrois bien qu'il nous en eût conservé des morceaux. Dans le texte au lieu de *ὡς ἐπὶ τῶν*

de beaucoup de grace & de familiarité en les entretenant de choses agréables & plaisantes. Outre les charmes de sa conversation, il avoit la mine gracieuse & douce, ne ressentoit en rien son Guerrier, qui avoit toûjours eu le harnois sur le dos, & rompu par les travaux & les fatigues de la Guerre, mais il étoit de belle taille, & frais comme un jeune homme, & si bien proportionné, que l'art n'a jamais fait de statuë d'une symmetrie plus parfaite. Il n'étoit pas né fort éloquent, mais il avoit une maniere de parler douce & persuasive, [20] comme on peut le voir par les Lettres qui nous restent de lui.

L'art n'avoit jamais fait de Statuë si bien proportionnée que la taille d'Eumenes.

Il s'apperçut bientôt que rien n'incommodoit tant sa Garnison que le petit espace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maisons serrées & dans un terrein qui en tout n'avoit pas plus de deux stades de circuit, où on ne pouvoit ni se promener, ni faire le moindre exercice, & où leurs chevaux, ne pouvant presque se remuer, devenoient pesans & incapables de servir. Pour dissiper donc cette langueur, où les hommes & les chevaux croupissoient par l'inaction, & afin de les rendre plus dispos & plus legers pour la fuite, si l'occasion s'en presentoit, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maison du lieu, & qui n'avoit en tout que quatorze coudées, il en fit comme une salle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord

Deux cens cinquante pas.

Ce qu'Eumenes imagina pour tenir ses Soldats & ses chevaux en haleine dans un si petit espace.

τῶν ἐπιστολῶν, il faut lire ὡς ἀπὸ τῶν ἐπιστολῶν. Et c'est ainsi que le savant M. Bigot de Rouen l'avoit corrigé à la marge de son Plutarque.

21. Il

d'abord tout doucement, & de doubler ensuite le pas peu à peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Et pour les chevaux, il les suspendoit les uns après les autres avec de grandes sangles qu'il leur mettoit sous le cou, & qu'il passoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie; ensuite par le moyen de quelques poulies il les élevoit en l'air, de maniere qu'ils n'étoient appuiés que sur les pieds de derriere, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince.

Pendant qu'il les tenoit ainsi suspendus de la moitié du corps, les palefreniers venoient les exciter & les irriter avec de grands cris & de grands coups de fouet. Ces chevaux, pleins de fureur & de rage, tiroient de grandes ruades de leurs pieds de derriere, s'agitoient très-violemment, & faisant de grands efforts pour appuyer à plein leurs pieds de devant, & voulant frapper la terre, ils donnoient une si grande extension à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât & qui ne souffrît, & qu'à force de hennir & de se tourmenter ils étoient tout couverts de sueur & d'écume. Après cet exercice, très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine, & à leur rendre les membres souples & dispos, on leur donnoit

21. *Il envoya donc Hieronymus à Eumenes.*] C'est Hieronymus de Cardia, compatriote d'Eumenes, & Historien de reputation. Il avoit fait l'Histoire de ceux qui avoient partagé entre eux les Etats d'Alexandre, & de leurs successeurs.

22. *Au lieu qu'Eumenes dans la correction qu'il fit, nomma la Reine Olympias la premiere avec les Rois ses enfans.*] Voici un grand exemple. Antigonus poussé par son ambi-

noit leur orge bien mondé & pilé, afin qu'ils puſſent le digerer plus promptement & avec moins de peine.

Comme ce ſiege traînoit en longueur, Antigonus eut nouvelles qu'Antipater étoit mort en Macedoine, & que les affaires y étoient fort brouillées par les factions & par les brigues de Caſſandre & de Polyperchon. N'aſpirant donc plus à rien de mediocre, & dévorant déja par ſes eſperances & par ſes deſirs l'Empire entier, il voulut avoir Eumenes pour ami, afin qu'il lui aidât à avancer ſes deſſeins & à les conduire à une heureuſe fin. [21] Il envoya donc Hieronymus à Eumenes lui propoſer des conditions de paix, & lui porter la formule du ſerment qu'il exigeoit de lui. Eumenes y corrigea quelque choſe, & prit les Macedoniens mêmes, qui l'aſſiegeoient, pour Juges, lequel de ces deux ſermens étoit le plus juſte & le plus raiſonnable, ou celui qu'Antigonus lui preſentoit, ou celui qu'il avoit reformé. Car Antigonus parloit bien au commencement de la Maiſon Royale, mais il n'en parloit qu'en paſſant & par maniere d'acquit, pour s'exempter de blâme, & tout le reſte du ſerment ne regardoit que lui, & ne l'attachoit qu'à lui; [22] au lieu qu'Eumenes dans la correction qu'il fit, nomma la Reine O-

La mort d'Antipater change Antigonus & le diſpoſe à vouloir avoir Eumenes pour ami.

Il lui envoye offrir la paix, avec la formule du ferment qu'il exigeoit de lui.

Eumenes corrige cette formule & la rend plus conforme à ſon devoir.

bition aſpiroit à ſe rendre maître de la Macedoine; pour cet effet il vouloit s'attacher Eumenes, qui étoit l'homme du monde le plus capable de le ſervir dans ſes deſſeins. Il lui offre donc la paix, en lui preſentant le modelle du ſerment qu'il exigeoit de lui, & dans lequel il jettoit quelques termes ſpecieux de la Reine & de ſes enfans; mais où veritablement il ſacrifioit leurs interêts aux ſiens. Eumenes, qui n'avoit que ſix cens hommes, &

Grande fidelité d'Eumenes pour la Reine Olympias & pour les Rois ses enfans.

Olympias la premiere avec les Rois ses enfans. Outre cela il jura, non *qu'il serviroit en tout & par-tout Antigonus seul, & que les amis & les ennemis d'Antigonus seroient les siens*, comme cela étoit dans la formule d'Antigonus, mais *qu'il serviroit Olympias & les Rois ses enfans, & qu'il auroit mêmes amis & mêmes ennemis qu'eux.* Cette forme ayant paru la plus équitable, les Macedoniens lui firent prêter ce serment tel qu'il l'avoit dressé, leverent le siege, & envoyerent vers Antigonus pour le porter à prêter le même serment.

Eumenes rassemble promptement un corps de mille chevaux.

Antigonus peu satisfait du serment d'Eumenes, envoye ordre de le rassieger.

Cependant Eumenes rendit tous les ôtages Cappadociens qu'il avoit à Nora, & ceux à qui il les avoit remis, lui donnerent en échange des chevaux, des bêtes de somme, & des pavillons. Cela étant fait, il travailla à rappeller la plus grande partie des Soldats, qui s'en étoient fuis après sa défaite, & qui étoient errans par la campagne. Il en assembla un corps de près de mille chevaux avec lesquels il se retira très-promptement, craignant toûjours Antigonus, & avec très-grande raison; car non seulement Antigonus envoya ordre à ses troupes de le rassieger, & de presser plus vivement le siege; mais il fit encore une réponse très-aigre aux Macedoniens, qui avoient approuvé la correction qu'Eumenes avoit faite au serment qu'il avoit dressé.

Pendant qu'Eumenes fuyoit çà & là, il reçut

& qui étoit fort pressé dans ce Fort, donne un exemple d'une fidelité inviolable, & méprisant cette occasion de se tirer d'affaires & de s'agrandir, il rejette le serment, qu'Antigonus lui proposoit; & en dresse un autre, où, au lieu de jurer qu'il n'aura d'autres amis, ni d'autres en-

çut des Lettres des principaux de la Macedoine, qui craignoient l'agrandissement d'Antigonus; il en reçut aussi de la Reine Olympias, qui l'appelloit, & qui le pressoit de venir prendre la tutelle & la garde du jeune fils d'Alexandre, à qui ses ennemis dressoient des embûches pour le faire perir. Polyperchon & le Roi Philippe lui écrivirent aussi pour lui donner ordre de faire la guerre à Antigonus avec l'Armée qui étoit en Cappadoce, & de prendre dans le Thresor Royal, qui étoit à Cyndes, cinq cens talens pour rétablir ses propres affaires, & d'en prendre pour les frais de la guerre autant qu'il en auroit besoin.* Ils écrivirent aussi conformément à cela à Antigene & à Teutamus, qui commandoient les Argyraspides.

Eumenes reçoit des Lettres d'Olympias, qui l'appelle à la tutelle de son petit-fils.

Philippe Aridée frere d'Alexandre, & qui lui succeda.

Il reçut ordre de faire la guerre à Antigonus.

Cyndes ville de la Carie.

Cinq cens mille écus.

Ces Officiers ayant reçu ces Lettres, firent en apparence un très-bon accueil à Eumenes, mais malgré cette bonne mine, on voyoit manifestement qu'ils étoient pleins d'envie & de jalousie, & qu'ils regardoient comme un affront d'obéir à Eumenes. Pour ce qui est de l'envie, Eumenes la guérit, ou l'adoucit, en ne prenant point l'argent, qu'il avoit ordre de prendre pour lui, & en disant qu'il n'en avoit pas besoin. Mais pour l'ambition & la jalousie, qui les portoient à refuser de lui obéir, quoiqu'ils fussent très-incapables de commander, il n'y fut d'autre remede qu'un esprit de su-

Antigene & Teutamus regardent comme un affront d'obéir à Eumenes.

ennemis, que les amis & les ennemis d'Antigonus, il jure qu'il n'en aura d'autres que ceux de la Reine Olympias & de ses enfans, qu'il servira envers tous & contre tous. Voilà le devoir de tout honnête homme, de tout homme de bien, en quelque état qu'il se trouve.

Moyen dont Eumenes se servit pour les adoucir & les ramener.

Jalousie pour le lieu où l'on tiendroit le Conseil, comment calmée.

ſuperſtition qu'il tâcha de leur inſpirer. Il leur dit qu'Alexandre s'étoit apparu à lui pendant ſon ſommeil, qu'il lui avoit montré une tente royalement parée, dans laquelle il y avoit un thrône, [23] & qu'il lui avoit declaré, que *tant qu'ils tiendroient le Conſeil dans cette tente pour y déliberer de leurs affaires, il y ſeroit; qu'aſſis ſur ce thrône il donneroit ſes ordres à ſes Capitaines, & qu'il les conduiroit dans tous leurs deſſeins & dans toutes leurs entrepriſes, pourvu qu'ils s'adreſſaſſent toûjours à lui.*

Il perſuada facilement cette viſion à Antigene & à Teutamus, [24] qui ne vouloient pas aller tenir le Conſeil chez lui, comme il croyoit auſſi qu'il ſe deshonoreroit ſi on le voyoit aller à la porte des autres. On dreſſa donc d'abord une tente magnifique, on y éleva un thrône, qu'on appella *le thrône d'Alexandre*, & ſur lequel on plaça ſon diademe, ſon ſceptre, & ſes armes, & on s'aſſembla dans cette tente pour y déliberer des affaires les plus importantes & les plus preſſées.

De-là ils s'avancerent vers les hautes Provinces. Sur le chemin Peuceſtas, qui étoit ami particulier d'Eumenes, & les autres Satrapes

23. *Et qu'il lui avoit declaré, que tant qu'ils tiendroient le Conſeil dans cette tente.*] Diodore a detaillé cette particularité, & il ſemble qu'il manque ici quelque choſe au rapport qu'Eumenes fait de la viſion qu'il avoit euë. Car dans Diodore il ajoûte: *Voilà pourquoi je ſuis d'avis que dans les threſors du Roi on prenne de quoi faire un thrône d'or; qu'on mette ſur ce thrône le diademe, le ſceptre, la couronne & tous les autres ornemens royaux de ce Prince; que tous les matins tous les Chefs lui offrent un ſacrifice; qu'ils tiennent le Conſeil près de ce thrône, & qu'on reçoive les ordres au nom du Roi comme vivant encore & prenant ſoin de ſon Royaume.* Mais Plutarque ne fait pas ouvrir cet avis par

pes se joignirent à eux avec toutes leurs troupes, de sorte qu'ils fortifierent considerablement les Macedoniens en nombre d'hommes, & embellirent leur Armée par la magnificence de leur appareil; mais pour eux, comme ils étoient devenu fort mutins & fort intraitables, par la licence où ils avoient vécu depuis la mort d'Alexandre, & très-dissolus dans leurs moeurs & dans leur maniere de vivre, & qu'ils avoient apporté un esprit de tyrannie & un orgueil nourri & enflé par le faste & par la vanité des Barbares, ils furent bientôt à charge les uns aux autres, & ne pouvoient ni s'accorder ni compatir. D'ailleurs ils se mirent à caresser & à flatter sans nulle retenuë les Macedoniens, & à leur fournir de l'argent pour des festins & pour des sacrifices; de sorte qu'en très-peu de temps ils eurent fait de leur camp un lieu de débauche & d'intemperance, & de ces vieilles bandes de Macedoniens, une espece de Peuple libre, dont il falloit briguer & acheter la faveur pour parvenir aux charges & aux emplois, de même que dans une veritable Republique.

Les troupes de Peucestas & des autres Satrapes fort corrompuës par la licence où elles avoient vécu depuis la mort d'Alexandre.

Eumenes voyant donc qu'ils se méprisoient les

par Eumenes, il laisse tirer la consequence à Antigène & à Teutamus. Au reste ce ne fut pas seulement cet esprit de superstition qui calma l'ambition & la jalousie d'Antigene & de Teutamus, ce fut aussi la satisfaction de penser que ce ne seroit pas proprement Eumenes qui donneroit les ordres, & que ce ne seroit qu'à Alexandre qu'ils obéïroient.

24. *Qui ne vouloient pas aller tenir le Conseil chez lui.*] Car le Conseil doit toûjours se tenir chez le principal Officier. De-là sont nées très-souvent des contestations entre les principaux Officiers pour le lieu où le Conseil seroit tenu.

les uns les autres, mais qu'ils le craignoient tous également, & qu'ils n'épioient qu'une occasion favorable pour le tuer, il supposa un grand besoin d'argent, & emprunta de grosses sommes de ceux qui le haïssoient le plus, afin qu'ils missent desormais en lui leur confiance, & qu'ils renonçassent à lui dresser des embûches par la crainte qu'ils auroient de perdre ce qu'ils lui auroient prêté. De sorte qu'il arriva par-là que du bien d'autrui il en fit une garde sûre pour sa personne, & qu'au lieu que les autres donnent leur propre argent pour sauver leur vie, lui au contraire il ne sauva la sienne & ne se mit en sûreté qu'en prenant l'argent des autres.

Eumenes emprunte de l'argent à ses troupes, pour s'assurer d'elles, & pour sauver sa vie. Il emprunta quatre cens mille écus.

Pendant qu'il n'y eut aucun danger du côté des Ennemis, les Macedoniens se livroient à ceux qui leur faisoient des largesses pour les corrompre, & tous les matins ils se trouvoient à leur porte pour leur faire la cour, se rendant comme les gardes & les satellites de ceux qui avoient besoin de leur faveur pour s'élever aux premieres Charges. Mais dès qu'Antigonus fut venu avec toutes ses forces planter son camp près d'eux, & que les affaires criant à haute voix, demanderent un veritable Capitaine, alors non seulement les Soldats n'eurent plus les yeux que sur Eumenes, mais encore tous ces Satrapes, qui, pendant qu'ils étoient tran-

Le danger present change ces troupes & les dispose à lui obéir.

25. *Lors qu'Antigonus tenta le passage du fleuve, appellé Pasitigre.*] On prétend que c'est le Tigre, qui, après avoir reçu dans son cours les eaux de plusieurs rivieres, est appellé Pasitigre. Voici la description que Q. Curse en a faite, Livre V. *De Suse Alexandre arriva en quatre jours à la riviere du Tigre, les habitans du païs l'appellent Pasitigre, Elle prend sa source dans la montagne des Uxiens,* &

tranquilles, & qu'ils vivoient dans le luxe, faisoient tant les Grands, changerent de ton, se soûmirent à ses ordres, & sans repliquer une seule parole, marcherent au poste qui leur fut assigné. Il est vrai aussi que [25] lors qu'Antigonus tenta le passage du fleuve, appellé Pasitigre, aucun de tous ces Satrapes, qu'Eumenes avoit placés en differens lieux pour s'y opposer, n'en eut seulement le vent; Eumenes seul, informé de sa marche, s'y opposa, le combattit, lui tua beaucoup de monde, remplit le fleuve de morts, & fit quatre mille prisonniers.

Eumenes bat Antigonus au passage d'une riviere.

Mais ce fut sur-tout à une maladie d'Eumenes que les Macedoniens firent connoître très-évidemment qu'ils jugeoient tous les autres Satrapes très-propres à donner de magnifiques festins, & à bien ordonner de grandes Fêtes, mais qu'ils estimoient Eumenes seul capable de conduire une Guerre & de bien commander; car Peucestas les ayant traités magnifiquement dans un grand festin qu'il leur fit en Perse, & leur ayant donné à chacun un mouton pour le sacrifice, se flattoit qu'il étoit parvenu par-là à un grand degré de puissance & d'autorité sur les troupes, mais il en fut bientôt desabusé. Peu de jours après comme les Soldats marchoient pour aller chercher l'Ennemi, & qu'Eumenes, tombé dans une maladie

Grande marque que les Macedoniens donnerent de l'estime qu'ils avoient pour lui.

Diodore decrit ce festin dans son XVIII. Liv.

Peucestas desabusé de l'esperance dont il se flattoit.

Eumenes malade se fait porter

& roulant au travers des rochers, elle passe par des lieux pleins de précipices l'espace de cinquante stades, puis elle entre dans les plaines, qui adoucissent l'impetuosité de son cours, & où elle commence à porter batteau, & après avoir traversé six cens stades de ces plaines par un canal uni, elle coule doucement & se décharge dans la mer Persique.

en litiere à la queuë de l'Armée. ladie dangereuse, se faisoit porter en litiere assez loin de l'Armée pour être plus loin du bruit, à cause d'une grande insomnie, dont il étoit travaillé, quand ils eurent fait quelque chemin, ils apperçurent tout à coup que les Ennemis, ayant gagné les hauteurs de quelques côteaux, qui les déroboient à leur vuë, commençoient à descendre dans la plaine. La lueur étincelante de leurs armes dorées, qui éclatoient aux rayons du Soleil, n'eut pas plûtôt brillé à leurs yeux, ils n'eurent pas plûtôt vu la belle ordonnance de leurs troupes, leurs Elephants chargés de leurs tours & les hocquetons de pourpre, que leur Cavalerie portoit sur ses armes, & qui étoient son ornement ordinaire, quand elle alloit au combat, que ceux qui marchoient les premiers s'arrêtant, se mirent à crier *qu'on appellât Eumenes, & qu'ils n'avanceroient point s'il ne venoit à leur tête.*

En même temps ils mirent leurs boucliers à terre, s'entrexhorterent à demeurer là sans bouger, & declarerent à leurs Officiers *qu'ils n'avoient qu'à se tenir en repos, à ne point combattre, & à ne pas exposer les troupes, avant qu'Eumenes fût venu pour les commander.*

Cela étant rapporté à Eumenes, il vint en tou-

26. *Il fit sonner la retraite, & se retira dans son camp.*] Je m'étonne que Plutarque ait oublié ici une particularité rapportée par Diodore, & qui est assez plaisante: après que les deux Armées se furent separées sans combat, elles camperent à trois stades l'une de l'autre, une riviere & des ravins entre deux. Et comme elles souffroient de grandes incommodités, parce que tout le païs étoit mangé, Antigonus envoya des Ambassadeurs aux

toute diligence, hâtant les esclaves qui le portoient, & ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litiere, il tendoit la main aux Soldats, & leur marquoit sa joye & sa reconnoissance. Dès que ses Soldats le virent, ils le saluerent en langage Macedonien, releverent leurs boucliers, & les frappant avec leurs piques, ils se mirent à jetter des cris de victoire, & à défier les ennemis comme ne craignant plus rien puisqu'ils avoient leur Capitaine à leur tête.

Eumenes hâte ses porteurs pour aller à la tête de l'Armée.

D'un autre côté Antigonus ayant appris de quelques prisonniers qu'Eumenes étoit malade, & qu'il étoit même si mal, qu'il se faisoit porter en litiere à la queuë de l'Armée, crut qu'il lui feroit fort aisé de défaire les autres, & que sa maladie les lui livroit entre les mains. Il se hâtoit donc pour les attaquer. Mais lorsque s'étant avancé, pour reconnoître leur posture, il eut vu leur belle contenance, & la disposition de leur Armée, il s'arrêta longtemps fort étonné. Il apperçut ensuite la litiere qu'on portoit d'une aile à l'autre, alors se prenant à rire, selon sa coûtume, avec de grands éclats, il dit à ses amis qui étoient autour de lui : *Voilà cette litiere qui a rangé ces troupes contre nous, & qui va nous combattre*, & sans perdre un moment [26] il fit sonner la retraite, & se retira dans son camp.

Grand avantage qu'Antigonus esperoit tirer de la maladie d'Eumenes.

Grand éloge qu'Antigonus donne à Eumenes porté en litiere à la tête de son Armée.

Les

aux Satrapes & aux Macedoniens de l'Armée d'Eumenes, pour les porter à quitter Eumenes, & à se rendre à lui, leur faisant à tous de grandes promesses. Les Macedoniens rejetterent ses propositions, & menacerent les Ambassadeurs. Eumenes, après les avoir loués de leur fidelité, leur dit cet apologue fort ancien : *Un jour un lion devenu amoureux d'une jeune fille, la demanda en mariage à son pere. Le pere répondit, qu'il tenoit cette alliance à*

Les Macedoniens revenus de leur frayeur par la retraite d'Antigonus retombent dans leur insolence.

Les Macedoniens commençoient à peine à respirer & à revenir de leur frayeur, qu'ils retomberent dans leurs premieres pratiques, & que se moquant de leurs Officiers & les traitant avec la derniere hauteur, ils se remirent à faire les maîtres. Leur insolence alla jusqu'à se disperser dans toute la Province des Gabeniens, & à y prendre des quartiers d'hyver si éloignés l'un de l'autre, qu'il y avoit mille stades entre les premiers & les derniers.

Gabene, Province de Perse.

Quarante lieuës. Diodore met six jours de marche.

Antigonus marche pour les surprendre ainsi éloignés les uns des autres.

Antigonus, informé de cet éloignement de leurs quartiers, fit marcher son Armée sur l'heure même pour les aller attaquer, lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Il retourna donc

grand honneur, & qu'il étoit prêt à lui donner sa fille, mais qu'il craignoit ses grands ongles & ses dents tranchantes, de peur qu'après son mariage, sur la moindre riotte qui surviendroit dans leur menage, il ne les appliquât sur sa fille un peu trop durement. Le lion, qui étoit amoureux, se fit arracher sur l'heure les ongles & les dents, après quoi le pere prit un bâton & se défit de son ennemi. Voilà, ajoûta-t-il, *ce que pretend Antigonus. Il vous fait de grandes promesses pour se rendre maître de toutes vos forces, après quoi il vous fera sentir ses ongles & ses dents.* Voici encore une chose, qui, à mon avis, meritoit d'être recueillie: quelques jours après, des deserteurs d'Antigonus ayant rapporté à Eumenes que ce Général se preparoit à partir la nuit suivante sur la seconde veille, Eumenes se douta d'abord que son dessein étoit de gagner la Province de Gabene, qui étoit un païs gras & capable de nourrir de grosses Armées, & d'ailleurs très-commode & très-sûr pour des troupes, à cause des rivieres & des ravins dont il étoit traversé, c'est pourquoi il resolut de le prévenir. Dans cette vuë il persuada à force d'argent à quelques Soldats étrangers d'aller comme deserteurs dans le camp d'Antigonus, & de dire qu'Eumenes devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même temps il fit partir les bagages, & donna ordre aux troupes de repaître & de se mettre en marche. Antigonus averti par ces deserteurs qu'Eumenes venoit l'attaquer, tint son Armée sous les armes,

ce

donc sur ses pas par un chemin beaucoup plus difficile, plus incommode & sans eau, [27] mais beaucoup plus court, dans l'esperance que s'il pouvoit tomber sur ces quartiers si separés, il seroit bien mal aisé à leurs Officiers de les rassembler assez promptement pour lui faire tête. Il ne fut pas plûtôt entré dans ce païs sauvage & desert, qu'il fut surpris par des vents si froids & par une gelée si forte, que ses troupes, ne pouvant les supporter, furent obligées de s'arrêter, & d'allumer quantité de feux autant la nuit que le jour, elles n'avoient pas d'autre remede. Cela fut cause qu'elles ne purent cacher leur marche, & que les ennemis en

On étoit alors vers le solstice d'hyver.

cependant Eumenes avançoit chemin. Antigonus sut bien-tôt de ses coureurs qu'Eumenes avoit decampé, & connoissant qu'il avoit été surpris par son ennemi, il ne laissa pas de continuer dans son premier dessein, & ayant donné ordre aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence que sa marche paroissoit une poursuite. Mais voyant qu'il étoit impossible qu'avec toute son Armée il joignît Eumenes, qui avoit au moins deux veilles d'avance, il laissa son Infanterie sous les ordres de Pithon, & prenant sa Cavalerie, il marcha à toute bride, de maniere qu'au point du jour il atteignit l'arriere-garde des ennemis qui descendoit une colline. Il s'arrêta sur la hauteur. Eumenes, qui vit cette Cavalerie, ne douta point que toute l'Armée n'y fût, & s'arrêta pour se mettre en bataille. Ainsi Antigonus rendit la pareille à Eumenes, & l'amusa à son tour, car il l'empêcha de continuer sa marche, & donna le temps à son Infanterie d'arriver. Après quoi il se mit en bataille, & il y eut là un grand combat, qui fut remarquable par des évenemens extraordinaires, & qui meritoit d'être décrit, tel que Diodore le rapporte, pag. 685. 686.

27. *Mais beaucoup plus court.*] Dans le texte au lieu de τραχεῖαν, j'ai lu βραχεῖαν. Τραχεῖαν, ne peut avoir lieu ici. Plutarque a déja assez expliqué la difficulté de ce chemin.

Les troupes d'Antigonus découvertes par les feux qu'elles furent obligées de faire.

Peucestas averti de sa marche par des couriers qu'on lui envoye sur des chameaux.

Il est si effrayé qu'il ne pense qu'à prendre la fuite.

Eumenes calme ce trouble & cette frayeur.

en furent avertis, car quelques Barbares, qui habitoient les montagnes voisines, d'où l'on découvroit tout ce desert, étonnés de voir ce grand nombre de feux, [28] envoyerent des messagers sur des chameaux pour en donner avis le jour même à Peucestas.

A cette nouvelle Peucestas fut si effrayé qu'il paroissoit hors du sens, & voyant tous les autres Officiers partager sa frayeur, il prit le parti de la fuite, & entraîna avec lui tous les Soldats des autres quartiers, qu'il trouva sur son chemin. Mais Eumenes calma ce grand trouble & cette grande terreur, en leur promettant qu'il arrêteroit les ennemis dans leur course, de sorte qu'ils arriveroient trois ou quatre jours plus tard qu'on ne les attendoit. Ils ajoûterent foi à ses paroles. En même temps il envoya ordre à tous les Officiers de lever leurs quartiers & de le venir joindre en toute diligence, & montant à cheval.

28. *Envoyerent des messagers sur des chameaux pour en donner avis le jour même à Peucestas.*] Car le chameau ne fait guere moins de quinze cens stades, ou soixante lieuës par jour, selon le rapport de Diodore. Dans le texte de Plutarque il y a un mot que j'avouë que je n'entends point, *ἱππαστρίαις καμήλοις.* Qu'est-ce qu'*ἱππαστρίαις*? ce mot m'est entierement inconnu. Henri-Estienne lisoit *ἱππατρίαις*. Et il a entendu par-là des chameaux dont on se servoit comme de chevaux pour faire de longues traites. Mais je doute qu'il y ait aucun exemple de cette épithete donnée aux chameaux. Ne seroit-ce point une épithete tirée de quelque nom de lieu où les chameaux étoient les plus excellents?

29. *Il ordonne à ses Soldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, ensuite plus petits, selon la difference des veilles.*] J'ai expliqué cet endroit de Plutarque par l'endroit de Diodore, d'où il a été pris, pag. 691. Car Diodore marque expressément qu'Eumenes ordonna à ses

val avec tous les autres Capitaines, qu'il avoit avec lui & qui étoient suivis de leurs Soldats, qui portoient du feu dans plusieurs vaisseaux, il alla reconnoître un lieu fort élevé, qui pouvoit être vû facilement de ceux qui étoient en marche dans le desert, & y mesurant un espace de terrein d'environ soixante-dix stades de circuit, [29] il ordonne à ses Soldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, ensuite plus petits, selon la difference des veilles, afin que ceux qui les verroient de loin, le prissent pour un veritable camp. Ce qu'il fit pour arrêter Antigonus.

Cela étant executé, & Antigonus, ayant vû la nuit ces feux sur la hauteur, en fut fort affligé [30] & tomba dans le decouragement, ne doutant point que les ennemis, avertis de sa marche, n'eussent rassemblé leurs troupes, & qu'ils ne vinssent au-devant de lui. Pour n'être donc pas obligé de combattre las encore & recru, contre des troupes toutes prêtes, & Antigonus trompé par les feux d'Eumenes s'en retourne.

ses Soldats d'allumer la nuit des feux dans le camp. D'en allumer d'abord de fort grands, comme cela se pratique à la premiere veille, les Soldats ne dormant point encore & ne pensant qu'à preparer leur souper ; d'en avoir de moindres la seconde veille, & d'en avoir la troisiéme de plus petits & tout prêts à s'éteindre. Ce passage n'étoit pas intelligible dans les Interprêtes.

30. *Et tomba dans le decouragement.*] Car il avoit bien assez de troupes pour tomber sur des quartiers separés, mais il n'en avoit pas assez pour aller attaquer toutes les troupes d'Eumenes qu'il croyoit rassemblées. D'ailleurs, comme Plutarque le dit fort bien, il y auroit eu de l'imprudence d'aller avec des troupes fatiguées d'une longue marche dans un desert, attaquer des troupes qui s'étoient refraichies dans de bons quartiers, & qui l'attendoient de pied ferme. Mais avant que de s'en retourner, ne devoit-il pas les reconnoître, & voir par lui-même ce qui en étoit?

& qui s'étoient rafraichies dans de bons quartiers, il prit le parti de retourner sur ses pas, non par le plus court chemin par où il étoit venu, mais par le bon païs, qui étoit tout semé de grosses Villes, de bons Bourgs, & de grands Villages, où il pourroit refaire son Armée extrêmement fatiguée de cette longue marche dans le desert. Mais voyant que personne ne se presentoit pour l'inquieter dans sa retraite, comme cela ne manque jamais quand on se retire à la vuë de l'ennemi, & tous les habitans des environs lui disant qu'ils n'avoient point vû d'Armée, & qu'ils avoient seulement vu la montagne pleine de feux, alors il connut que c'étoit un stratageme d'Eumenes, & plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, [31] il tourna bride, resolu d'en venir à une bataille.

Ayant reconnu le stratageme d'Eumenes il remarche contre lui.

Cependant la plupart des troupes d'Eumenes ayant eu le temps de se rassembler auprès de lui, admiroient sa grande prudence & sa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât seul. Les deux Capitaines des bandes des Argyraspides, Antigene & Teutamus, au desespoir de cette distinction, qui lui étoit si glorieuse, resolurent de le faire perir, & ayant en-

Les troupes d'Eumenes rassemblées admirent sa prudence, & ne veulent que lui pour Chef.

Antigene & Teutamus outrés de jalousie, conspirent contre lui.

31. *Il tourna bride, resolu d'en venir à une bataille.*] Comme toutes les actions des grands hommes sont remarquables, je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié ici une particularité, qui me paroît assez curieuse. Pendant qu'Eumenes, après avoir bien fortifié son camp, attendoit que toutes ses troupes l'eussent joint, Antigonus, averti que ses élephans se mettoient en marche pour le joindre, & qu'ils n'étoient pas loin dans le desert, détacha deux mille deux cens chevaux avec son Infanterie legere pour les enlever. Mais Eumenes, qui avoit prévu qu'Antigonus feroit cette manœuvre, avoit fait

entraîné dans cette conjuration la plûpart des Satrapes & des premiers Officiers, ils tinrent Conseil pour deliberer où, quand, & comment ils executeroient leur entreprise. Mais ils furent tous d'avis qu'il falloit se servir de lui pour cette bataille, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudamus, qui commandoit les Elephants, & Phædime allerent sur le champ rapporter à Eumenes cette resolution, non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, ni pour l'obliger, mais uniquement pour la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Eumenes les remercia & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidelité, & rentrant dans sa tente il dit à ses amis, *qu'il n'étoit pas au milieu d'une Armée d'hommes, mais au milieu d'une Armée de bêtes feroces*, fit son testament & déchira & brûla tous ses papiers, & toutes les Lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort ceux qui lui avoient donné des avis secrets fussent exposés aux accusations & aux calomnies.

Avantage qu'Eumenes tira de l'argent qu'il avoit emprunté de ses Officiers.

Ce qu'il dit de son Armée.

Il fait son testament, & brûle ses Lettres & ses Papiers.

Après avoir disposé ainsi de ses affaires,
32 il delibera en lui-même s'il livreroit la victoire à ses ennemis, ou si, traversant la Me-

Etrange deliberation d'Eumenes.

fait aussi de son côté un détachement de quinze cens chevaux & de trois mille hommes de pied pour aller au secours de ses élephans. Ce detachement arriva comme l'escorte étoit attaquée & presque défaite, la tira de ce danger, & sauva les élephans, qui étoient au nombre de cent quatorze.

32. *Il delibera, en lui-même, s'il livreroit la victoire à ses ennemis.*] Que l'homme est bien petit ici ! Les partis les plus extrêmes, disons même les plus indignes, passent dans la tête du plus brave homme, qui se trouve dans l'état où est Eumenes, trahi par les siens, & me-

Medie & l'Armenie, il iroit se jetter dans la Cappadoce. Il ne prit point de resolution fixe pendant que ses amis furent avec lui. Quand il fut seul, après avoir été encore long-temps agité de differentes pensées, que l'état de sa fortune lui inspiroit, & toutes contraires, enfin faisant effort sur lui-même, [33] il mit son Armée en bataille, & exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car pour sa Phalange & ses Bandes des Argyraspides, bien loin qu'elles eussent besoin qu'il les excitât, elles étoient les premieres à l'encourager & à bien esperer de la victoire, l'assurant que les ennemis ne les attendroient point. C'étoient les plus vieilles troupes, qui avoient servi sous Philippe & sous Alexandre, tous vieux athletes de la guerre, qui jusques-là avoient toûjours été invincibles, n'ayant jamais été battus dans aucun combat. La plûpart avoient soixante-dix ans, & le plus jeune en avoit au moins soixante. C'est pourquoi en allant tête baissée charger les troupes d'Antigonus, ils crioient à ces Soldats, *Scelerats que*

L'honneur & la vertu l'emportent sur son esprit.

La Phalange & les Argyraspides jamais battus.

Ce que ces vieux soldats crioient à ceux d'Antigonus.

nacé d'une mort prochaine. C'est un tribut qu'il paye à la pauvre Nature humaine, toûjours foible dans ces premiers assauts; mais enfin la vertu & l'honneur prennent le dessus, & il sacrifie sa vie à sa gloire.

33. *Il mit son Armée en bataille.*] L'ordre de bataille qu'Antigonus & Eumenes suivirent en cette occasion meritoit peut-être d'être rapporté ici, tel que Diodore l'a décrit, pag. 692. & 693. Antigonus avoit vingt-deux mille hommes de pied & neuf mille chevaux, avec quelque Cavalerie Medoise, & soixante cinq élephans. Et Eumenes avoit trente-six mille sept cens hommes de pied, six mille cinquante chevaux, & cent quatorze élephans.

34. *Par la lâcheté de Peucestas, qui combattit très-mal dans cette journée, & qui ne fit le devoir ni de Capitaine ni de Sol-*

que vous êtes, c'est contre vos peres que vous combattez, & se jettant sur eux avec furie, ils enfoncerent cette Infanterie, aucun des bataillons n'ayant pû soûtenir ce choc, & la plus grande partie fut taillée en pieces; Antigonus fut donc entierement défait en cet endroit. Mais d'un autre côté sa Cavalerie eut tout l'avantage [34] par la lâcheté de Peucestas, qui combattit très-mal dans cette journée, & qui ne fit le devoir ni de Capitaine ni de Soldat, de sorte qu'Antigonus se rendit maître de tous les bagages, tant par son bon sens, & par la presence d'esprit qu'il conserva toûjours dans le plus fort du danger, que par l'assiete & la nature du lieu, qui lui étoit très-favorable, car c'étoit une grande campagne rase, dont le terrein n'étoit ni trop ferme ni trop mou, mais sablonneux & tout couvert d'un petit sable menu & sec, qui étant remué par tant de milliers d'hommes & de chevaux, éleva avant le combat une poussiere fine & blanche comme de la chaux, qui blanchissant & épaississant l'air, troubloit & obscurcissoit la vuë, &

Antigonus défait, pendant que d'un autre côté sa Cavalerie est victorieuse.

Peucestas accusé d'avoir mal fait son devoir à cette bataille.

Grand sens & presence d'esprit d'Antigonus.

Soldat.] Est-il possible qu'un grand Capitaine comme Peucestas, qui avoit fait plusieurs belles actions, & qui à l'attaque de la Ville des Oxydraques, Alexandre étant sauté seul dans la Ville, étoit accouru à son secours, avoit forcé ceux qui défendoient la muraille, & s'étant rendu auprès du Roi presque mourant, l'avoit couvert de son bouclier, & quoique percé de trois fléches, n'avoit cessé de le defendre, qu'après que ses forces lui ayant manqué par la quantité de sang qu'il avoit perdu, il fut forcé de l'abandonner; est-il possible, dis-je, qu'un si brave homme ait si mal fait à cette bataille, & qu'il ait pû être accusé de lâcheté? C'est aux Officiers qui ont vu beaucoup de combats & de batailles à dire s'ils ont vu rien de pareil, car il faut l'avoir vû pour le croire.

& à la faveur de laquelle Antigonus enleva les bagages des ennemis sans être apperçu.

Le combat étant fini, Teutamus envoya quelques Officiers de son corps prier Antigonus de leur rendre leurs bagages. Antigonus répondit que non seulement il rendroit tous les bagages aux Argyraspides, mais encore qu'en toute autre chose il les traiteroit avec toute sorte de bonté & d'humanité, pourvu qu'ils lui remissent Eumenes entre les mains. A cette offre, voilà les Argyraspides qui prennent la malheureuse & infame resolution de livrer Eumenes vivant à ses ennemis. D'abord ils s'approchent de lui d'une maniere qui ne pouvoit lui donner aucun soupçon, & comme pour le garder à leur ordinaire. Les uns se mettent à déplorer la perte de leur équipage, les autres à le consoler & à lui dire qu'il n'a que faire de se mettre en peine de rien, puisqu'enfin il a remporté la victoire, & la plûpart à declamer hautement contre les Satrapes & Officiers généraux, qui par leur lâcheté avoient fait en sorte que leur victoire n'avoit pas été complette. Ensuite prenant leur temps ils se jettent sur lui, lui ôtent son épée & avec sa propre ceinture ils lui lient les mains derriere le dos. Nicanor fut envoyé par Antigonus pour le recevoir, & comme on le menoit au travers de la Phalange Macedonienne, qui étoit en armes, il demanda la permission de parler, non pour leur faire aucune

Infame resolution des Argyraspides.

Eumenes arrêté par ses troupes, lié & garotté.

55. *Et étendant ses mains liées.*] Comment pouvoit-il les étendre, puisque Plutarque vient de nous dire qu'on les lui avoit liées derriere le dos? Il manque peut-être quel-

ne priere, ni pour les détourner de leur dessein, mais pour leur dire des choses très-importantes, & qui regardoient leurs interêts.

Sur cela on fait un grand silence, & alors Eumenes montant sur un lieu élevé, [35] & étendant ses mains liées: O *les plus méchans de tous les Macedoniens qui ayent jamais vêcu*, leur dit-il, *jamais Antigonus auroit-il osé se flatter d'élever un aussi grand trophée à sa gloire que celui que vous élevez vous-mêmes à votre honte en livrant votre Général après l'avoir chargé de chaînes! N'étoit-ce pas déja une action assez lâche, après avoir remporté la victoire, de se confesser vaincus pour retirer des bagages, comme si la victoire consistoit dans les biens, & non dans la seule valeur & dans les seules armes? Falloit-il encore, quel comble d'infamie! falloit-il donner pour rançon de ces malheureux bagages votre propre Général? Pour moi, je suis emmené captif, mais invaincu, vainqueur de mes ennemis, & trahi seulement par mes compagnons & par mes troupes. Mais au nom de Jupiter, Dieu des Armées, & au nom de tous les Dieux, qui president aux sermens, tuez-moi ici vous-mêmes, car aussi-bien ma mort sera toûjours votre ouvrage quand Antigonus me fera mourir. Et ne craignez de lui aucun reproche, car il a besoin d'Eumenes mort, & non pas d'Eumenes vivant. Si vous ne voulez pas prêter vos mains à ce ministere, rendez la liberté à une des miennes, elle*

Discours qu'Eumenes fait à ses troupes.

quelque chose au texte. Justin nous dit qu'on avoit lâché ses liens : *Facto silentio, laxatisque vinculis, prolatam, sicuti erat catenatus, manum ostendit*. XIV. 4.

elle suffira pour executer ce que vous me refusez. Que si vous n'osez me confier une épée, jettez-moi aux bêtes lié & garrotté comme je suis; [36]. *si vous me rendez ce dernier office, je vous délivre & vous absous de toutes les peines que vous pouvez craindre de la vengeance des Dieux pour ce crime, & je vous declare les hommes du monde les plus pieux & les plus justes envers votre Général.*

Effet que ce discours produisit sur ces troupes.

Paroles insolentes des Argyraspides contre Eumenes.

Quand Eumenes eut ainsi parlé, toutes les autres troupes furent saisies de douleur, & tout retentit de gemissemens & de plaintes, mais les Argyraspides se mirent à crier, *Qu'on l'emmene, & qu'on ne s'arrête point à ses vains discours & à tous ses contes, car ce n'est pas une chose si horrible qu'un scelerat, un maudit Chersonesien, perisse après avoir travaillé les Macedoniens de tant de guerres; mais c'en est une très-deplorable que les plus braves Soldats d'Alexandre & de Philippe, après tant de combats, de blessures, & de fatigues, soient privés dans leur vieillesse du prix de leurs travaux, & reduits à aller mendier leur vie. Eh! il y a déja trois jours que nos femmes couchent avec nos ennemis.*

Leurs femmes avoient été prises avec leurs enfans & leurs bagages.

Eumenes est mené au camp d'Antigonus.

En finissant ces mots ils l'emmenent & le hâtent de marcher. Toutes les troupes d'Antigonus étoient sorties à sa rencontre, il ne restoit presque personne dans son camp. Antigonus, craignant qu'il ne fût écrasé par cette quantité de gens curieux & avides de le voir,

36. *Si vous me rendez ce dernier office, je vous delivre & je vous absous de toutes les peines que vous pouvez craindre de la vengeance des Dieux.*] Ce sentiment vient de l'erreur où étoient les Payens que quand ceux, qui souffroient l'in-

voir, envoya dix de ses plus forts élephans avec beaucoup de piquiers Medois & Parthyéens pour écarter la foule.

Antigonus n'a pas le courage de le voir.

Quand Eumenes fut arrivé dans le camp, Antigonus n'eut pas le courage de le voir à cause de leur ancienne amitié & de la familiarité avec laquelle ils avoient véçu long-temps ensemble; & comme ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât, *Comme un élephant*, leur dit-il, *ou comme un lion.* Mais quelques jours après, attendri & touché de compassion, il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans, & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir, & il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entieres, & de lui porter tous les rafraichissemens dont il pourroit avoir besoin.

Il lui fait ôter les fers les plus pesans, & permet à ses amis de le voir.

Antigonus passa ainsi plusieurs jours à deliberer ce qu'il en devoit faire, & il écoutoit les prieres & les promesses, que lui faisoient pour lui Nearque le Cretois, & son propre fils Demetrius, qui se faisoient un honneur de le sauver. Mais tous les autres Satrapes & Capitaines s'y opposoient & le pressoient de le faire mourir.

Le fils d'Antigonus s'interesse pour Eumenes, & tâche de le sauver.

On dit qu'un jour Eumenes demanda à Onomarchus qui le gardoit, *D'où vient qu'Antigonus ayant entre ses mains son ennemi, ne le fait pas mourir promptement, ou ne le delivre pas gene-*

Conversation d'Eumenes avec Onomarchus qui le gardoit.

l'injustice, étoient appaisés, & qu'ils pardonnoient à ceux qui l'avoient faite, les Dieux étoient satisfaits & remettoient le crime.

37. Les

genereusement ? Onomarchus lui répondit avec insolence : *Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut tant faire le brave contre la mort ; il falloit le faire dans la bataille. Aussi ai-je fait*, lui repartit brusquement Eumenes, *& demande-le à tous ceux qui ont eu l'audace de me joindre ; je t'assure que je n'en ai point trouvé de plus fort que moi. Eh bien*, reprit Onomarchus, *puisqu'aujourd'hui tu as trouvé plus fort que toi, que n'attends-tu donc tranquillement l'heure qu'il voudra prendre ?*

Antigonus ordonne qu'on ne donne plus à manger à Eumenes.

Quand Antigonus eut enfin pris la resolution de s'en défaire, il ordonna qu'on ne lui donnât plus à manger. Eumenes fut deux ou trois jours sans nourriture tendant à la mort. Mais sur quelque nouvelle imprevuë, qui arriva, Antigonus obligé de lever son camp, envoya un homme pour l'achever, & rendit son corps à ses amis afin qu'ils le brûlassent, & qu'après avoir recueilli ses cendres, ils les missent dans une urne d'argent, & qu'ils l'emportassent avec eux pour la remettre à sa femme & à ses enfans.

Trois jours après il le fait achever, & rend son corps à ses amis.

Eumenes étant mort de cette maniere, les Dieux irrités ne commirent la punition des Officiers & des Soldats, qui avoient executé un si abominable crime, qu'à Antigonus lui-même, qui poursuivant à outrance ces Argyraspides comme des scelerats, des felons, & des impies, [37] les livra à Ibyrtius, Gouverneur

Antigonus fait la punition des Argyraspides.

Ou Sibyrtius.

37. *Les livra à Ibyrtius.*] Il ne remit point à cet Ibyrtius la punition d'Antigene, car il le fit mettre dans une basse fosse & le fit brûler tout vif. Il fit mourir aussi Eudemus, Celbanus & quelques autres. Ainsi la Justice divine voulut que ces scelerats, qui avoient commis un si horrible crime, fussent punis devant les

neur de l'Arachosie, & lui ordonna de les faire tous perir, & de les exterminer jusqu'au dernier, afin qu'il n'y en eût pas un seul qui retournât en Macedoine & qui vît seulement la mer de la Grece. Arachosie; Province des Parthes, voisine de la Bactriane.



LA COMPARAISON

DE SERTORIUS ET D'EUMENES.

VOILA ce que nous avons recueilli de plus digne de remarque dans la Vie d'Eumenes & dans celle de Sertorius. Presentement pour venir à les comparer, nous dirons d'abord qu'ils ont eu cela de commun tous deux, qu'étant étrangers, servant dans des païs éloignés, & bannis de leur patrie, ils ont jusqu'à la mort commandé à plusieurs Nations, & ont été Généraux de plusieurs grandes Armées très-belliqueuses & très-aguerries. Ce que Sertorius & Eumenes ont eu de commun. [1] Mais Sertorius a cela de propre & de singulier, que toûjours ses alliés lui cederent de leur bon gré le commandement, comme à celui qui en étoit le plus digne; au lieu qu'Eumenes eut toûjours plusieurs concurrents qui lui disputoient la premiere place, & qu'il ne put jamais l'obtenir que de ses exploits; de sorte que l'un se vit obéi par des gens, qui l'admi- Premier avantage de Sertorius sur Eumenes.

les troupes mêmes qui l'avoient vu commettre à leurs yeux.

COMP. I. *Mais Sertorius a cela de propre & de singulier, que toûjours ses alliez lui cederent de leur bon gré le commandement.*] Cela ne marque aucune superiorité de merite dans Sertorius, mais seulement un plus grand bonheur, d'avoir

grands de la Macedoine, malgré tous les dangers dont il se voyoit menacé, & auxquels il succomba ; & l'autre au contraire, ne desirant point de se faire des affaires, fut forcé pour la sûreté de sa personne de prendre les armes contre ceux qui ne vouloient pas le laisser vivre en paix. Car Antigonus se seroit très-volontiers servi d'Eumenes, & l'auroit employé avec joye, si Eumenes eût voulu sans contestation lui ceder la premiere place & se contenter du second rang ; au lieu que Pompée ne put jamais souffrir que Sertorius passât sa vie en repos hors du tumulte des affaires. Ainsi l'un fit volontairement la guerre pour parvenir à commander, & l'autre commanda malgré lui, parce qu'on lui faisoit la guerre. Il est donc évident que l'homme qui aime la guerre, c'est celui qui sacrifie sa sûreté à son ambition, [6] & que le veritable homme de guerre

Eumenes fait la guerre pour commander, & Sertorius commande, parce qu'on lui fait la guerre.

Quel est le veritable homme de guerre.

6. *Et que le veritable homme de guerre sait se procurer la sûreté.*] C'est une décision qui part d'un jugement très-profond & très-éclairé. Un ambitieux qui sacrifie son repos & sa sûreté à son ambition, & qui à quelque prix que ce soit veut parvenir à commander, ce n'est pas proprement un homme de guerre, c'est un homme qui aime la guerre. Mais celui qui n'aime que la sûreté & la paix, que les ennemis forcent à faire la guerre malgré lui, & qui par les armes sait se procurer cette sûreté qu'il aime, voilà le veritable homme de guerre, car il fait son asyle de la guerre même qu'il n'aime point. Par ce seul trait Plutarque releve infiniment Sertorius au-dessus d'Eumenes.

7. *La mort arriva à l'un sans qu'il s'y attendit.*] Car Sertorius fut tué par Perpenna au milieu d'un festin auquel il l'avoit prié. Comment pouvoit-il se deffier d'un homme qui l'avoit prié à un festin ?

8. *Car ayant voulu se mettre en état de prendre la fuite, il fut surpris.*] Ce que Plutarque dit ici, porte sur ce qu'il

guerre est celui qui par la guerre sait se procurer la sûreté. [7] La mort arriva à l'un sans qu'il s'y attendît, & à l'autre lorsqu'il l'attendoit à tout moment. A l'un c'est une marque de sa bonté & de sa douceur de ne s'être pas défié de ses amis; & à l'autre c'est une marque de sa timidité & de sa foiblesse, [8] car ayant voulu se mettre en état de prendre la fuite, il fut surpris. La mort ne deshonora point la vie de l'un, quand il souffrit de ses Alliés ce que tous les efforts de ses ennemis n'avoient jamais pû lui faire souffrir; au lieu que l'autre ayant pensé à s'enfuir avant sa prise, & n'ayant pû l'executer, [9] & encore ayant témoigné dans sa prison un grand desir de vivre, ne sut ni sauver honnêtement sa vie, ni supporter courageusement la mort; mais en s'abaissant à des prieres & à des supplications, [10] il fit maître de son ame son ennemi,

Grand avantage de Sertorius sur Eumenes du côté de la mort.

qu'il nous a dit pag. 277. qu'Eumenes délibera en lui-même s'il livreroit la victoire à ses ennemis, ou s'il iroit se jetter dans la Cappadoce. Apparemment après la bataille il pensoit à executer ce dernier dessein de se retirer en Cappadoce, & peut-être auroit-il été necessaire que Plutarque l'eût expliqué plus nettement, car la comparaison ne doit tomber que sur ce que l'on a vu.

9. *Et encore ayant témoigné dans sa prison un grand desir de vivre.*] Mais c'est un desir que Plutarque ne nous a pas exprimé. Au contraire, il paroît qu'Eumenes demandoit qu'Antigonus le fît mourir promptement, ou qu'il le délivrât genereusement. Est-ce-là témoigner un si grand desir de vivre?

10. *Il fit maître de son ame son ennemi, qui jusques-là n'étoit maître que de son corps*] Voilà un sentiment plein de noblesse & de verité. Un homme peut devenir par la force maître de notre corps, mais notre ame est libre pendant qu'elle veut conserver le sceptre que Dieu lui a don-

mi, qui jusques-là n'étoit maître que de son corps.

donné. Si elle s'abaisse aux supplications & aux prieres, alors elle jette ce sceptre, se dépouille de sa liberté, & fait voir qu'elle reconnoît un maître.





AGESILAS.

ARCHIDAMUS, fils de Zeuxidamus, après avoir regné sur les Lacedemoniens avec beaucoup de gloire, laissa deux enfans mâles, l'un nommé Agis, [1] qu'il eut de sa femme Lampito, Dame d'une grande vertu; l'autre, beaucoup plus jeune, nommé Agesilas, qu'il eut d'Eupolia, fille de Melesippidas. Comme par les Loix le Royaume appartenoit à Agis, Agesilas, qui paroissoit devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, fut élevé comme les autres enfans dans la discipline de Lacedemone, qui est très-rude pour la maniere de vivre, & toute pleine d'exercices laborieux, mais aussi qui enseigne parfaitement aux enfans à obeïr; c'est pourquoi on dit que le Poëte Simonide à appellé Sparte *la dompteuse d'hommes*, comme celle de toutes les Villes, qui par l'habitude rend les hommes

Archidamus II.

Naissance d'Agesilas.

Son éducation.

Sparte pourquoi appellée, *la dompteuse d'hommes*. Epithete bien magnifique.

1. *Qu'il eut de sa femme Lampito.*] Il y a dans le texte *Lamprido*, mais mal, il faut lire *Lampido*, ou *Lampito*: car c'est ainsi qu'elle est appellée dans le 1. Alcibiade de Platon. Cette Lampito étoit fille de Leotychidas, & par consequent sœur d'Archidamus, à qui elle fut mariée, mais sœur de pere.

mes plus ſouples & plus ſoumis aux Loix, comme les chevaux que l'on forme, & que l'on dreſſe dès leurs plus jeunes années. [2] La Loi diſpenſe de cette dure neceſſité les enfans qu'on éleve pour le thrône. Ainſi Ageſilas eut cela de particulier, qu'il ne parvint pas à commander ſans avoir auparavant parfaitement appris à obeïr. Voilà pourquoi il fut celui de tous les Rois qui ſut le mieux s'accorder avec ſes Sujets, ayant ajoûté à la grandeur veritablement Royale, & aux nobles inclinations, qu'il tenoit de la nature, la familiarité, la douceur, & l'humanité, qu'il avoit acquiſes par l'éducation.

A Lacedemone les Princes deſtinés au thrône étoient diſpenſés de la ſeverité de la diſcipline.

Pourquoi Ageſilas fut le Roi, qui ſut le mieux s'ajuſter avec ſes Sujets.

Pendant qu'il étoit encore dans les claſſes des enfans qui étoient nourris enſemble, il eut pour amant Lyſandre, qui étoit ſur-tout frappé & enchanté de ſa grande honnêteté & de ſa modeſtie. Car étant naturellement le plus courageux, & le plus opiniâtre de tous ceux de ſon âge, & voulant toûjours être le premier en tout avec une vehemence invincible, & avec une impetuoſité que rien ne pouvoit ni arrêter ni moderer, il étoit cependant d'une douceur & d'une obéïſſance, qui faiſoient voir qu'il n'accordoit rien à la crainte, mais que tout ce qu'on lui ordonnoit, il le faiſoit par raiſon & par honnêteté, & qu'il étoit

Il fut aimé de Lyſandre. V. la Vie de Lycurgue, Tome I. pag. 246 & 247.

Son caractere.

2. *La Loi diſpenſe de cette dure neceſſité les Princes que l'on éleve pour le thrône.*] Il y a donc long-temps que l'on a adouci l'éducation des Princes deſtinés au thrône. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que Sparte en ait donné l'exemple, & qu'une Ville ſi rigide ait relâché la ſeverité de la diſcipline en faveur des Princes, qui devoient regner, & qu'il ſemble qu'elle auroit dû plûtôt y aſſujetir, puiſqu'elle ſavoit par experience que ceux qui en

toit plus piqué du moindre reproche, qu'il ne craignoit les plus grands travaux. Le défaut de sa jambe boiteuse étoit caché par la grace de sa personne, pendant qu'il fut à la fleur de son âge, & la gayeté & la gentillesse avec laquelle il le supportoit, étant toûjours le premier à badiner sur cela, & à en faire des railleries, rendoient moins sensible & moins choquante cette imperfection. Je dirai même que ce défaut mettoit dans un plus grand jour son ambition & son courage, n'y ayant aucun travail, aucune entreprise, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cause de son incommodité.

Il étoit boiteux, & railloit le premier de ce défaut.

Nous n'avons aucun portrait, aucune statuë qui nous marque la forme & les traits de son visage, car il ne voulut jamais permettre qu'on en fît aucun, & en mourant même il défendit très-expressément qu'on fît de lui aucune figure ni moulée, ni peinte. On trouve seulement, qu'il étoit de petite taille, & qu'il n'étoit pas d'une mine fort relevée : mais que sa gayeté & sa vivacité toûjours assaisonnée d'une plaisanterie, qui n'avoit rien de dur ni de fâcheux, ni par le ton, ni par l'air du visage, le rendirent toûjours jusqu'à sa vieillesse plus agréable & plus aimable que les plus beaux. [3] Cependant les Lacedemoniens n'aimoient

On n'a eu de lui aucun portrait ni aucune statuë.

Sa taille & son air.

en avoient subi toute la rigueur, & qui avoient appris à obéir avant que d'être appellés à commander, savoient le mieux s'ajuster avec leurs Sujets, & ajoûtoient aux nobles inclinations, qu'ils tenoient de la nature, la familiarité, la douceur & l'humanité que donne l'éducation. Cela fait voir combien ces têtes sont précieuses, & jusqu'à quel point on est obligé de les menager.

3. *Cependant les Lacedemoniens n'aimoient pas les petites tail-*

moient pas les petites tailles ; car Theophraste assure que les Ephores condamnerent à une amende leur Roi Archidamus, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite, disant *qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois, mais des Roitelets*.

Le Roi Archidamus condamné à l'amende pour avoir épousé une petite femme.

Pendant le regne d'Agis, Alcibiade, banni d'Athenes, vint de Sicile se retirer à Lacedemone, & il n'y eut pas été longtemps, qu'il fut soupçonné d'avoir quelque commerce de galanterie avec la femme d'Agis, nommée Timea. Agis lui-même ne voulut pas reconnoître l'enfant dont elle accoucha, & dit publiquement qu'Alcibiade en étoit le pere. L'Historien Duris écrit que la Reine ne s'en formalisa pas beaucoup, & qu'au contraire quand elle étoit en particulier avec ses femmes, elle appelloit tout bas cet enfant Alcibiade & non Leotychidas. Il ajoûte qu'Alcibiade lui-même disoit assez hautement *qu'il n'avoit pas recherché les faveurs de Timea par aucun esprit de débauche, mais par une honnête ambition de donner aux Spartiates des Rois de son sang*. Cela obligea enfin Alcibiade à quitter Lacedemone, de peur qu'Agis ne se vengeât de cet affront.

Alcibiade soupçonné d'avoir un commerce de galanterie avec la femme du Roi Agis.

Depuis ce temps-là le jeune Leotychidas fut

Agis ne vouloit pas reconnoître le jeune Leotychidas pour son fils.

tailles.] Ce goût n'étoit pas sans quelque fondement. Nous voyons que Dieu même, voulant donner un Roi à son Peuple, choisit dans la Tribu de Benjamin Saül, qui étoit le plus grand & le mieux fait. *Et non erat de filiis Israël melior illo, ab humero & sursum eminebat super omnem populum.* „ Parmi tous les enfans d'Israël il n'y en „ avoit pas de mieux fait que lui ; il surpassoit tous les „ autres de toutes les épaules. 1 Rois IX. 2. & Samuel dit au Peuple : *Certe videtis quem elegit Dominus, quoniam non*

fut toûjours suspect à Agis, qui ne voulut jamais le tenir pour fils legitime. Mais étant tombé dans la maladie dont il mourut, cet enfant alla se jetter à ses pieds, & fondant en larmes, il fit tant qu'il l'obligea de le reconnoître devant tous ceux qui étoient presens. Mais après la mort d'Agis, Lysandre, qui avoit déja défait les Atheniens par mer, & qui avoit plus de credit & d'autorité dans Sparte qu'aucun autre Citoyen, fit monter Agesilas sur le thrône, disant que le Royaume ne pouvoit appartenir à Léotychidas, qui étoit bâtard. La plûpart des Spartiates, charmés de la vertu d'Agesilas, & comptant pour un très-grand avantage d'avoir pour Roi un homme nourri avec eux, & qui comme eux avoit essuyé toute la rigueur de l'éducation Lacedemonienne, lui aiderent de tout leur pouvoir.

Lysandre fait monter Agesilas sur le thrône, à cause de la pretenduë bâtardise de Leotychidas.

Il y avoit pour-lors à Sparte un Devin, nommé Diopithes, homme très-versé dans les anciennes Propheties, & qui passoit pour très-habile & très-profond dans les choses qui regardoient les Dieux. Cet homme dit hautement qu'il n'étoit pas permis qu'un boiteux fût Roi de Lacedemone, & le jour que cette grande affaire fut jugée, [4] il cita cet ancien Ora-

Le Devin Diopithes assure qu'Agesilas, qui étoit boiteux, ne pouvoit pas être Roi de Sparte. Et cite un oracle.

non sit similis in omni populo. „ Vous voyez celui que „ Dieu a choisi, parce que dans tout le Peuple il n'y en „ a pas un seul qui puisse lui être comparé. X. 23. 24.

4. *Il cita cet ancien Oracle : Sparte, quelque fiere & quelque glorieuse que tu sois.*] En effet, voilà un Oracle bien formel & bien sensible pour le fait dont il s'agissoit. Je suis persuadé que dans ces anciens temps il y avoit des recueils d'Oracles, auxquels les Devins en ajoûtoient selon les occurrences, comme on ajoûte aujourd'hui des

racle ; *Sparte, quelque glorieuse, & quelque fiere que tu sois, prends bien garde qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur tes deux pieds,* [5] *il ne naisse de toi un Regne boiteux qui ternira tout ton lustre ; car de-là naîtront des travaux infinis, qui exerceront long-temps ta patience, & des orages de guerres sanglantes, que tu auras bien de la peine à surmonter.*

Lysandre donne à cet oracle une explication toute contraire & favorable à *Agesilas.*

Lysandre répondit à cela, que si les Spartiates craignoient tant cet Oracle, ils devoient sur-tout se donner de garde de Leotychidas, car qu'il y ait sur le thrône de Sparte un Roi boiteux, c'est de quoi Dieu ne se met guere en peine, [6] mais ce qu'il veut empêcher, c'est que le Royaume ne tombe entre les mains d'un

Centuries à celles de Nostradamus. Ce qui leur étoit encore même plus facile qu'à nous.

5. *Il ne naisse de toi un regne boiteux.*] Dans le texte, au lieu de βλάψῃ il faut lire, comme dans quelques MSS. βλάςῃ, *qu'il ne sorte, qu'il ne naisse de toi.* Car βλάψῃ ne peut être construit avec σέθεν, au lieu que βλάςῃ s'y construit fort bien.

6. *Mais ce qu'il veut empêcher, c'est que le Royaume ne tombe entre les mains d'un homme qui ne soit pas legitime.*] Cette explication de Lysandre est très-ingenieuse, & pouvoit paroître très-vraisemblable, mais enfin elle est contraire à la lettre du texte, qui défend formellement un regne boiteux, & Agesilas étoit boiteux. Dans la Comparaison Plutarque fera connoître le jugement qu'il en fait ; mais ce qui m'étonne, c'est que ni les Lacedemoniens, ni Plutarque, n'ayent pas senti que cet Oracle pouvoit avoir un sens tout different de celui que lui donnoient les deux partis, & que M. le Fevre a découvert le premier dans ses notes sur Justin Liv. VI. L'Oracle dit : *Prends bien garde qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur tes deux pieds, il ne naisse de toi un regne boiteux.* Le but de l'Oracle n'étoit point d'exclure du thrône Agesilas, parce qu'il étoit boiteux, ni Leotychidas, parce qu'il passoit pour illegitime. Il vouloit empêcher que les Lacedemoniens ne se laissassent gouverner par un seul Roi. Jus-

d'un homme, qui ne soit pas legitime, & veritablement de la race d'Hercule; car voilà ce qu'il entend par ce *Regne boiteux*. [7] Agesilas ajoûta à cette raison, que le Dieu Neptune lui-même avoit rendu témoignage à la bâtardise de Leotychidas, en chassant Agis de la chambre de sa femme par un grand tremblement de terre, & que Leotychidas n'étoit né que plus de dix mois après cette separation.

Regne boiteux, comment doit être expliqué.

En vertu de ces raisons & de ces moyens, Agesilas fut declaré Roi, & en même temps mis en possession de tous les biens de son frere Agis, dont Leotychidas fut privé comme bâtard. Mais voyant que les parens de ce Prince du côté de sa mere Lampito, tous gens de bien,

Agesilas declaré Roi.

Il partage aux parens de Leotychidas tous les biens de sa succession.

Jusques-là ils avoient toûjours eu deux Rois de la race des Heraclides. Voilà les deux pieds sur lesquels il a été soûtenu. Si au lieu de deux pieds il vient à n'en avoir qu'un, c'est-à-dire, à n'avoir qu'un Roi, il est perdu, car ce seul Roi, réunissant en lui toute la puissance, qui auparavant a été partagée, & par consequent moins redoutable & moins forte, deviendra un Tyran, qui les reduira dans une dure servitude. Voilà pourquoi l'Oracle les avertit de continuer à marcher sur leurs deux pieds. L'Oracle ne doit point être entendu d'un Roi boiteux, ni d'un Roi bâtard; mais d'un regne boiteux, c'est-à-dire du regne d'un seul Roi. Cette explication est très-solide & convient parfaitement.

7. *Agesilas ajoûta à cette raison, que le Dieu Neptune lui-même.*] Tout ceci est pris du III. Liv. de l'Histoire Grecque de Xenophon, qui rapporte qu'Agesilas combattoit les moyens de Leotychidas par trois raisons invincibles. La premiere, *Votre pere Agis a dit que vous n'étiez pas son fils*. La seconde, *Votre mere même, qui le doit mieux savoir, dit encore aujourd'hui qu'Agis n'est pas votre pere.* Et la troisieme, *Neptune témoigne contre vous-même; car un jour ayant chassé Agis du lit de la Reine par un grand tremblement de terre, Agis fut ensuite dix mois sans coucher avec elle, & vous êtes venu au monde après ce temps-là.*

bien, étoient très-pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il herita, & par-là il acquit une grande reputation, & la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie, & de la haine, qu'il se seroit attirées par cette succession.

Par quelles voyes Agesilas parvient à une grande autorité.

Xenophon écrit que ce ne fût qu'en obéïssant en tout à sa Patrie qu'Agesilas acquit une si grande autorité, & une si grande puissance, qu'il faisoit tout ce qu'il vouloit; & voici l'explication de cette espece de paradoxe: [8] Toute la plus grande puissance étoit alors entre les mains des Ephores & du Senat. Les Ephores n'étoient en charge qu'un an, & les Senateurs y étoient toute leur vie. Ils furent établis pour moderer la puissance trop absoluë des Rois, & pour lui servir de barriere, comme nous l'avons écrit dans la Vie de Lycurgue. C'est pourquoi dès les premiers temps les Rois de Sparte eurent toûjours pour ce Corps comme une

Senateurs & Ephores, pourquoi établis.

8. *Toute la plus grande puissance étoit alors entre les mains des Ephores & du Senat.*] Ce fut Lycurgue qui établit le Senat, qu'il composa de vingt huit Senateurs, qui avec les deux Rois faisoient une assemblée de trente Magistrats. Ce Senat étoit comme une forte barriere contre la puissance trop absoluë des Rois; car les vingt-huit Senateurs fortifioient le parti du Peuple, quand les Rois tendoient à la tyrannie, & se rangeoient aussi du côté des Rois, quand le Peuple vouloit se rendre trop puissant; de sorte que ce Corps étoit comme un contre-poids qui maintenoit l'équilibre. Mais dans la suite des temps, la puissance de ces trente parut encore trop emportée & trop furieuse; c'est pourquoi les Spartiates lui donnerent un frein, en lui opposant l'autorité des Ephores environ cent trente ans après Lycurgue. Ainsi le Senat fut établi pour moderer la puissance trop absoluë des Rois, & la trop grande licence du Peuple, & les Ephores le furent ensuite pour refrener la puissance trop furieuse des uns & des

une haine hereditaire, & furent toûjours en querelle & en different avec lui. Mais Agesilas prit un chemin tout contraire; au lieu de leur faire une guerre continuelle, & de heurter toutes leurs volontés, il les menagea en tout, eut toûjours pour eux beaucoup de consideration & de déference, n'entreprit jamais la moindre action sans la leur avoir communiquée, & quand il étoit mandé par eux, il quittoit tout, & y alloit en toute diligence. Toutes les fois qu'il étoit assis sur son thrône à rendre la Justice, quand les Ephores entroient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Et quand quelqu'un venoit à être aggregé dans le Corps des Senateurs, il lui envoyoit toûjours une robe & un bœuf, comme des marques glorieuses de distinction qu'il donnoit à leur vertu. [9] Par toutes ces déferences il paroissoit augmenter la dignité de leurs Charges, mais il augmentoit sa propre puis-

Haine entre les Rois & les Ephores.

Déference d'Agesilas pour les Ephores, & pour le Senat.

des autres. Voyez la Vie de Lycurgue Tom. I. pag. 214. & 218.

9. *Par toutes ces déferences il paroissoit augmenter la dignité de leurs Charges, mais il augmentoit sa propre puissance sans qu'on s'en apperçût.*] Voici une reflexion qui me paroît très-judicieuse & digne d'attention. Plutarque prétend qu'un Roi en augmentant la dignité des Senateurs, augmente sa propre puissance; car outre que l'autorité qu'il leur donne n'est qu'une émanation de la sienne, & qu'il fait honneur à la Justice, il s'attire par-là une bienveillance, qui est le plus ferme & le plus solide appui de la Royauté. On a remarqué dans la Vie de Marc-Antonin, que cet Empereur étoit persuadé, comme Auguste, que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magistrats, releve d'autant sa puissance, & affermit son autorité, qui ne doit & ne peut être fondée que sur la justice.

puissance sans qu'on s'en apperçût, & ajoûtoit à la Royauté une grandeur d'autant plus solide & plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit.

La grandeur n'est jamais si ferme que quand elle est le fruit de l'amour.

Dans sa maniere de vivre avec les autres Citoyens on peut dire qu'il se gouverna mieux envers ses ennemis, qu'envers ses amis, car il ne fit jamais à ses ennemis la moindre injustice, & il viola souvent la justice en faveur de ses amis. Il auroit eu honte de ne pas honorer, & recompenser ses ennemis quand ils avoient bien fait, & il n'avoit pas la force de reprendre ses amis quand ils avoient fait des fautes. Au contraire il se faisoit un honneur de les secourir, de les défendre en tout & partout, & de se rendre en quelque façon leur complice; car il estimoit que dans tous les services que l'on rend à ses amis, il n'y peut jamais avoir rien de honteux. Et quand ses ennemis étoient tombés dans quelque malheur, il étoit le premier à y compatir & à leur marquer la part qu'il y prenoit. Et s'ils le prioient de leur aider, il s'y employoit de toutes ses forces, en quoi faisant, il gagnoit tout le monde, & s'attiroit l'affection de tous ses Citoyens.

Agesilas se gouvernoit mieux envers ses ennemis qu'envers ses amis.

Agesilas soutenoit ses amis en tout & par-tout.

Faux principe. Tout ce qui blesse la justice est honteux.

Les Ephores voyant le grand progrès qu'il fai-

Agesilas condamné à une amende,

10. *Et comme les Physiciens disent, que si la guerre & la discorde étoient bannies du monde, tous les Corps celestes s'arrêteroient.*] Car ce sont les qualités contraires des élemens qui servent comme de contrepoids l'une à l'autre, & qui maintiennent l'équilibre si necessaire à tout; c'est pourquoi un Ancien a appellé la Guerre, *la mere de toutes choses*, *πόλεμος ἁπάντων πατήρ*. Et c'est ce qu'Horace appelle *rerum concordia discors*. Epist. XII. Liv. I.

11. *Car, disent-ils, ce Poëte n'auroit jamais fait Agamemnon si ravi de ce qu'Ulysse & Achille se querellent.*]

C'est

faisoit par ces voyes, & craignant sa trop grande puissance, le condamnerent à une amende, & alleguerent pour toute raison, qu'il s'acqueroit à lui seul les cœurs de tous les Citoyens, qui devoient être partagés. [10] Et comme les Physiciens disent, que si la guerre & la discorde venoient à être bannies du monde, tous les Corps celestes s'arrêteroient, toutes les influences seroient suspenduës, & il n'y auroit plus ni génération, ni mouvement, à cause de cette harmonie trop parfaite; de même le Legislateur de Lacedemone avoit jetté dans le Gouvernement l'ambition & la jalousie, comme des semences de vertu, voulant pour cet effet qu'entre les gens de bien il y eût toûjours des querelles & des dissensions, & qu'ils fussent opposés les uns aux autres. Il prétendoit que cette complaisance mutuelle de se ceder toûjours sans jamais se contredire, étoit une condescendance paresseuse & lâche, qui manquant de cette contrarieté, qui est le grand principe de l'union, est à grand tort appellée concorde. Il y a même des gens qui prétendent qu'Homere a connu cette grande verité, [11] car, disent-ils, ce Poëte n'auroit jamais fait Agamemnon si ravi de ce qu'Ulysse & Achille se querellent & en viennent aux grof-

Parce qu'il gagnoit tous les cœurs.

Les querelles & les dissensions necessaires dans un Etat, comme la guerre & la discorde dans les élemens. Faux principe.

Abus que l'on a fait de l'autorité d'Homere.

C'est dans le VIII. Liv. de l'Odyssée où le Poëte parle de la chanson que Demodocus chanta après le repas devant les Pheaciens, & qui contenoit la celebre dispute qu'Ulysse & Achille eurent ensemble au milieu d'un festin, sur les moyens qu'il falloit prendre pour se rendre maîtres de Troye. Achille vouloit qu'on employât la force, & Ulysse qu'on n'eût recours qu'à la ruse. On peut voir les Remarques sur ce passage qui a été parfaitement éclairci dans la nouvelle Traduction.

grosses paroles, s'il n'avoit été bien persuadé que cette dispute & ce different des deux plus braves hommes de l'Armée étoit pour les affaires générales un très-grand bien. [12] Mais c'est ce qu'on n'accordera pas simplement sans quelque exception: car ces querelles entre les Citoyens, quand elles sont poussées à l'excès, sont toûjours très-dommageables aux Villes, & les précipitent dans de grands dangers.

Querelles entre les Citoyens combien dangereuses quand elles sont trop poussées.

Agesilas avoit à peine pris possession du Royaume, que des gens, qui revenoient d'Asie, rapporterent que le Roi de Perse preparoit une grosse Flotte pour venir ôter aux Lacedemoniens l'empire de la Mer. Et Lysandre, qui souhaitoit d'être encore envoyé en Asie, & d'y aller secourir ses amis, qu'il avoit laissé maîtres & commandans des places, & qui s'étant mal comportés, & ayant commis toutes sortes de violences, avoient été depossedés par les Citoyens, qui en avoient même fait mourir une grande partie; persuada à Agesilas de se charger de cette guerre, [13] & de prévenir ce Roi Barbare, en allant l'attaquer fort loin de la Grece avant qu'il eût achevé ses preparatifs. En même temps il écrivit à ses amis d'Asie qu'ils envoyassent promptement à Sparte de-

Lysandre persuade à Agesilas d'aller faire la guerre au Roi de Perse, & oblige les Grecs d'Asie à le demander pour Général.

12. *Mais c'est ce qu'on n'accordera pas simplement sans quelque exception.*] C'est avec grande raison que Plutarque ajoûte cette clause; car autrement, selon le principe de ceux dont il vient de parler, il faudroit donc dire que la contention & le different d'Agamemnon & d'Achille auroient été un très-grand bien, ce qui seroit absurde. Ce ne sont pas les disputes en général qui sont utiles, mais les disputes faites avec amitié pour le bien public, *discordia concors.*

13. *Et de prévenir ce Roi Barbare.*] J'ai rétabli ici la leçon d'un Ms. qui au lieu de πολεμῆσαι lit προπολεμῆσαι, &

demander Agesilas pour leur Général, ce qu'ils firent. De sorte qu'un jour Agesilas étant venu à l'Assemblée, on lui exposa la demande des Grecs d'Asie, & il se chargea de cette expedition, pourvu qu'on lui donnât trente Capitaines Spartiates pour l'assister, & pour composer son Conseil, [14] deux mille nouveaux Citoyens d'élite tirés des Ilotes, & six mille hommes des troupes des Alliés. Comme Lysandre l'aida de son credit, les Spartiates lui accorderent très-volontiers tout ce qu'il demandoit, & l'envoyerent avec les trente Capitaines, dont Lysandre fut le premier, non seulement à cause de sa grande reputation & de la grande autorité qu'il avoit acquise, mais encore à cause de la grande amitié qu'Agesilas avoit pour lui, car il lui étoit plus obligé de lui avoir procuré le commandement de cette Armée, que de l'avoir fait parvenir à la Royauté.

Agesilas demande trente Capitaines pour composer son Conseil de guerre.

Lysandre mis à la tête de ce corps de trente.

Pendant que les troupes s'assembloient à Gereste, qui étoit leur rendez-vous, il alla avec quelques-uns de ses amis en Aulide, où il coucha. [15] Pendant son sommeil il lui sembla que quelqu'un, s'approchant de son lit, lui dit ces propres paroles : *Roi des Lacedemoniens*,

Au bas de l'Eubée.

Songe qu'Agesilas eut en Aulide.

& cette leçon est confirmée par le MS. de la Bibliotheque de S. Germain.

14. *Deux mille nouveaux citoyens d'élite tirés des Ilotes.*] C'étoit en effet des Ilotes à qui on avoit donné le droit de bourgeoisie, & qu'on appelloit par cette raison *νεοδαμώδεις, nouveaux citoyens.*

15. *Pendant son sommeil, &c.*] Ce songe venoit du desir qu'il avoit de faire en Aulide un sacrifice, comme Agamemnon avoit fait, & cela pour rendre plus éclatant l'honneur qu'il recevoit de la Grece.

niens, tu sais sans doute que jusqu'ici nul homme n'a été declaré Général de toute la Grece, que le seul Agamemnon. Tu reçois après lui le même honneur. Puis donc que tu commandes les mêmes hommes que lui, & que pour cette guerre tu parts des mêmes lieux que lui, il est juste que tu fasses à la Déesse le même sacrifice qu'il lui fit en cet endroit même avant son départ.

Agesilas plus sage qu'Agamemnon.

Agesilas se souvint d'abord du sacrifice d'Iphigenie, que son pere avoit sacrifiée pour obeïr aux Devins. Mais cette vision ne le troubla point, il la raconta le lendemain à ses amis, & leur dit qu'il honoreroit la Déesse d'un sacrifice, qui étoit vrai-semblablement [16] le seul qu'une Divinité pouvoit trouver agréable, & qu'il n'imiteroit pas la folie de son devancier. En même temps il se fit amener une biche, la couronna de guirlandes, & commanda à son Devin de l'immoler, ne voulant point que le Sacrificateur établi à cet effet par les Beotiens, eût l'honneur d'offrir ce sacrifice, comme cela se pratiquoit dans le païs. Les Commandans des Beotiens, en étant informés sur l'heure, entrerent dans une furieuse colere, & envoyerent incontinent leurs Officiers à Agesilas lui défendre de faire ce sacrifice contre les Loix & les coûtumes des Beotiens. Ces Officiers s'acquitterent de leur commission, & trouvant le sacrifice déja fait, ils renverserent, & jetterent à terre les cuis-

Il fait faire par son Devin le sacrifice d'une biche.

Les Beotiens irrités de cet attentat, car le sacrifice devoit être fait par leur Sacrificateur.

Ils envoyent des Officiers qui renversent les cuisses de la victime.

16. *Le seul qu'une Divinité pouvoit trouver agreable, & qu'il n'imiteroit pas la folie de son devancier.*] Agesilas juge fort bien ici, & de la nature de Dieu, & de la folie d'Agamemnon. Dieu ne demande point le sang des hommes,

cuisses de la victime qui étoient sur l'autel. Cela fâcha extrêmement Agesilas, qui partit très-irrité contre les Thebains, & plein de tristes esperances, à cause de cet augure, qu'il regardoit comme très-mauvais, & qui sembloit lui prédire que son expedition seroit malheureuse, & n'auroit pas le succès, qu'il s'en étoit promis.

Agesilas frappé & affligé de cet augure.

Quand il fut arrivé à Ephese il fut très-choqué des honneurs qu'on rendoit à Lysandre comme à celui qui avoit plus de dignité, & plus de puissance, car la foule étoit tous les jours à sa porte, & quand il sortoit, tout le monde s'empressoit pour l'accompagner, regardant Agesilas comme un homme, qui n'avoit que le titre & la figure de Général seulement pour la forme, & parce que les Spartiates l'avoient ainsi ordonné, & Lysandre comme celui en qui seul residoient toute l'autorité, & toute la puissance, & aux ordres duquel on devoit obeïr. Car de tous les Généraux, qu'on avoit envoyés en Asie, il n'y en avoit jamais eu qui y eût acquis une si grande reputation, qui se fût rendu si terrible & si redoutable, & qui eût fait tant de bien à ses amis, & tant de mal à ses ennemis, & comme ces choses étoient encore toutes fraîches, les hommes s'en souvenoient. D'ailleurs ils voyoient qu'Agesilas dans toutes ses façons de faire, & dans sa conversation étoit doux, simple, & populaire ; au lieu que dans Lysandre ils retrouvoient

Agesilas blessé des honneurs qu'on rendoit à Lysandre.

Grande reputation de Lysandre.

mes ». & Agamemnon en immolant sa fille, suivoit de fausses idées, sans distinguer ce qu'il y avoit de criminel d'avec ce qu'il y avoit d'innocent. Horace a admirablement traité cette matiere dans la III. Sat. du Liv. II.

voient la même fierté, la même vehemence, & la même brieveté & force de langage qu'ils y avoient toûjours remarquée; c'est pourquoi negligeant le premier, ils se soumettoient à celui-ci, & ne faisoient que ce qu'il avoit commandé.

Les autres vingt-neuf Capitaines qui composoient son Conseil.

Les autres Spartiates furent les premiers qui le trouverent très-mauvais & qui s'en fâcherent; car il sembloit qu'ils fussent les esclaves de Lysandre, & non ses égaux, & les Conseillers du Roi aussi-bien que lui. Ensuite Agesilas lui-même en fut très-piqué, car quoi qu'il ne fût pas naturellement envieux, & qu'il vît même avec plaisir les honneurs qu'on rendoit au merite, cependant comme il étoit extrêmement ambitieux, avide de gloire, & plein de courage, il craignit que s'il venoit à faire quelques exploits éclatans, on ne les attribuât à Lysandre à cause de sa grande reputation.

Agesilas jaloux de Lysandre.

Parti que prit Agesilas pour diminuer l'autorité de Lysandre.

Voici donc le parti qu'il prit: Premierement il s'opposoit à tout ce que proposoit Lysandre, & refutoit tous ses avis. Si Lysandre disoit qu'il falloit faire une telle entreprise, & qu'il l'eût fort à cœur, c'étoit celle-là qu'il méprisoit & qu'il negligeoit, & il en faisoit une toute contraire. Ensuite de tous ceux qui avoient affaire à lui, & qui lui presentoient des placets & des requêtes, s'il sentoit qu'il y en eût qui s'appuyassent sur le credit de Lysandre, c'étoient ceux-là qu'il renvoyoit sans leur rien accorder. Dans les Jugemens mêmes, ceux à qui Lysandre étoit contraire, avoient

17. *Dans cette charge il pratiqua Spithridate.*] C'est le nom de ce Seigneur de Perse, & non pas Mithridate, com-

voient toûjours gain de cause, & ceux qu'il protegeoit, avoient toûjours tort, & il leur étoit souvent très-difficile de sauver l'amende. Et comme cela n'arrivoit pas une seule fois par hazard, mais continuellement, & qu'on voyoit clairement que c'étoit un dessein formé, Lysandre en connut aussi-tôt la cause, & ne la cacha point à ses amis. Il leur déclara que c'étoit uniquement à cause de lui qu'ils étoient si méprisés & si mal-traités, & les exhorta à aller faire leur cour au Roi & à ceux qui avoient plus de credit que lui. Mais Agesilas, persuadé que par ces discours & par cette conduite il ne cherchoit qu'à lui susciter encore plus la haine de tout le monde, pour le mortifier davantage, le fit Commissaire des vivres, & distributeur des chairs, & ajoûtant la raillerie à l'insulte, il dit en presence de beaucoup de gens : *Qu'on aille presentement faire la cour tant qu'on voudra à mon maître boucher.*

Lysandre s'apperçoit de l'envie & de la jalousie du Roi.

Emploi très-bas qu'Agesilas donne à Lysandre pour le mortifier.

Lysandre très-affligé de cette commission, qui le deshonoroit, dit à Agesilas, *Seigneur, vous savez mieux que personne ravaller vos amis.* Di plûtôt, lui répondit Agesilas, *que je sai connoître mieux que personne ceux qui veulent être plus puissans que moi.* Mais, Seigneur, repartit Lysandre, *peut-être vous en a-t-on plus dit que je n'en ai fait. Donnez-moi donc un lieu & un rang où, sans vous faire le moindre ombrage, je puisse vous rendre quelque service utile.* Agesilas l'envoya son Lieutenant dans l'Hellespont.

Lysandre se plaint à Agesilas. Leur conversation.

Agesilas l'envoye son Lieutenant dans l'Hellespont.

[7] Dans cette charge il pratiqua Spithridate, un

comme il est dans le texte qu'il faut corriger, comme il est dans les mss.

Lysandre lui gagne un des principaux Seigneurs de Perse.

un des principaux Seigneurs de Perse, qui étoit du Gouvernement de Pharnabaze, vaillant homme de sa personne, qui avoit beaucoup de richesses & deux cens chevaux, & l'amena à Agesilas. Il ne renonça pourtant point à son ressentiment, & plein de l'affront

Comment il cherche à se venger de l'affront qu'il a reçu.

qu'il avoit reçu, [18] il chercha les moyens d'ôter aux deux maisons des Eurytionides & des Agides le droit de succeder à la Couronne de Sparte, & de l'étendre à tous les Spartiates qui en seroient dignes. Et il est très-vraisemblable que pour son ressentiment particulier il auroit causé un grand trouble, & un grand changement dans l'Etat, s'il ne fût mort auparavant dans son expedition de la Beotie. Tant

Les ambitieux ne gardent jamais de mesures dans leur politique.

il est vrai que les naturels ambitieux ne savent jamais garder de bornes, & poussant tout à l'excès dans leurs maximes politiques, ils font toûjours beaucoup plus de mal que de bien. Car si Lysandre étoit si violent, comme il l'étoit en effet, & faisoit ainsi éclatter son ambition à contre-temps & hors de propos,

Agesilas & Lysandre également blâmés par Plutarque.

Agesilas de son côté n'ignoroit pas non plus qu'il y avoit des moyens plus doux & moins blâmables pour corriger un homme de me-

18. *Il chercha les moyens d'ôter aux deux maisons des Eurytionides & des Agides le droit de succeder à la Couronne de Sparte.*] Après sa mort on trouva dans son Cabinet les Memoires où ce dessein étoit détaillé, & la harangue qu'il devoit faire pour rendre les Rois électifs, comme Plutarque l'a dit dans la Vie de Lysandre. Il n'y avoit à Sparte que deux Maisons qui eussent droit à la Couronne, celle des Eurytionides & celle des Agides, qui toutes deux descendoient d'Hercule; celle des Eurytionides par Eurytion, fils de Soüs; & celle des Agides par Agis, fils d'Eurysthene.

19. *Dès le commencement de cette guerre Tissapherne, qui crai-*

merite & de reputation, à qui l'ambition avoit fait commettre une faute. Mais tous deux emportés par la même passion, ni l'un ne sut reconnoître le pouvoir legitime de son Superieur, ni l'autre supporter l'imprudence de son ami.

[19] Dès le commencement de cette guerre Tissapherne, qui craignoit Agesilas, fit avec lui une trêve, en lui faisant esperer que le Roi son maître lui abandonneroit les Villes Grecques & les laisseroit en liberté. Mais quelque temps après, persuadé qu'il avoit des forces suffisantes pour lui resister, il lui declara la guerre. [20] Agesilas en fut ravi, car il attendoit de grandes choses de cette expedition, & il regardoit comme un très-grand affront pour lui, que dix mille Grecs sous la conduite de Xenophon fussent venus du fond de l'Asie jusqu'à la mer de Grece, qu'ils eussent battu le Roi de Perse autant de fois qu'ils avoient voulu, & que lui, qui commandoit les Lacedemoniens, dont l'Empire s'étendoit sur la terre & sur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucun exploit éclatant & digne de memoire.

Tissapherne fait une trêve avec Agesilas.

Il la rompt bientôt après.

D'a-

craignoit Agesilas, fit avec lui une trêve.] Tissapherne ne fit cette trêve que pour amuser Agesilas, & pour donner le temps au Roi de lui envoyer des troupes; & il la viola dès qu'il se vit en état de resistet.

20. *Agesilas en fut ravi.*] Tous ses Officiers en furent très-fâchés, ne croyant pas être en état de resister aux grandes forces du Roi de Perse; mais Agesilas en fut ravi, il reçut les Ambassadeurs de Tissapherne avec un visage gai, & leur ordonna de dire à leur Maître, *qu'il lui avoit une très-grande obligation de ce qu'en violant son serment il avoit rendu les Dieux ennemis des Perses & Alliez des Grecs.*

21. Au

Comment Agesilas se vengea de la perfidie de Tissapherne.

D'abord donc pour se venger de la perfidie de Tissapherne par une tromperie juste, il fit semblant de mener son Armée vers la Carie, & dès que le Barbare eut assemblé toutes ses forces de ce côté-là il tourna tout court, & se jetta dans la Phrygie, où il prit plusieurs Villes, & amassa d'immenses richesses, faisant voir à ses amis que de violer un Traité juré, c'est mépriser les Dieux mêmes, & qu'au contraire à tromper ses Ennemis il y a de la justice, de la gloire, & une volupté inexprimable, accompagnée d'un très-grand profit.

C'est mépriser les Dieux que de violer un Traité juré.

Gloire, volupté & profit à tromper ses ennemis.

Mais comme il étoit plus foible en Cavalerie, & que dans un sacrifice le foye des victimes se trouva sans tête, il se retira à Ephese, où il assembla une nombreuse Cavalerie, car il declara aux riches & aux aisés que s'ils vouloient s'exempter de s'enrôller, & de le suivre, ils n'avoient chacun qu'à fournir à leur place un homme & un cheval. Il y en eut un très-grand nombre qui prirent ce parti, de sorte qu'en très-peu de temps Agesilas eut assemblé quantité de fort bons Cavaliers, [21] au lieu de méchans Soldats. Car ceux qui ne vouloient pas servir dans l'Infanterie, achetoient & payoient des hommes, qui s'offroient volontairement, & ceux qui ne vouloient pas en-

Agesilas exempte les riches d'aller à la guerre, à condition qu'ils fournissent un homme & un cheval.

21. *Au lieu de méchans Soldats.*] Il y a dans le texte ἀντὶ ψιλῶν ὁπλιτῶν, & parce que les Grecs appelloient ψιλὰς, les Soldats armés à la legere, Henri-Etienne a cru que ce mot ne pouvoit avoir place ici, & qu'il falloit corriger δειλῶν. Mais cette correction n'est nullement necessaire. Plutarque employe ici ψιλὸς pour *vil, méchant, méprisable.*

22. *En quoi il imita heureusement cette bonne action d'Agamemnon, qui dispensa un homme lâche & riche.*] Plutarque

entrer dans la Cavalerie, achetoient de bons Cavaliers qui valoient mieux qu'eux. [22] En quoi il imita heureusement cette bonne action d'Agamemnon, qui dispensa un homme lâche & riche d'aller à la guerre pour une bonne jument qu'il lui donna. Il imite en cela Agamemnon.

Un jour il ordonna aux Commissaires, qu'il avoit preposés sur le butin, de dépouiller les prisonniers & de les vendre. Il se presentoit beaucoup de gens pour acheter leurs habits, mais pour les corps, on les trouvoit si délicats, si tendres & si blancs, parce qu'ils avoient été toûjours nourris & élevés à l'ombre, qu'ils s'en moquoient, les regardant comme inutiles & de nul prix. Alors Agesilas s'approchant dit à ses Soldats, en leur montrant les hommes, *Voilà ceux contre lesquels vous combattez*; & en leur montrant leurs riches dépouilles, *Voilà ce pourquoi vous combattez*. Il fait dépouiller les prisonniers, & pourquoi. Xenophon ajoûte, & qu'ils alloient toûjours dans des chariots. Mot d'Agesilas sur les corps des prisonniers, & sur leurs dépouilles.

Quand le temps de se remettre en campagne fut venu, Agesilas dit tout haut, qu'il marcheroit en Lydie; & ce n'étoit plus un faux semblant pour tromper Tissapherne, mais Tissapherne se trompa lui-même, en refusant de croire Agesilas, à cause de la premiere supercherie qu'il lui avoit faite. Il crut donc ferme- Agesilas déclare qu'il marche en Lydie, Tissapherne refuse de le croire, & est trompé.

a tiré ceci du XXIII. Liv. de l'Iliade où Homere dit que le Prince Echepolus, fils d'Anchise de Grece, avoit donné à Agamemnon une belle cavale, pour s'exempter d'aller à la guerre & de le suivre à Ilion, & pour avoir la liberté de passer tranquillement ses jours au milieu des plaisirs dans la belle Ville de Sicyone, où Jupiter l'avoit comblé de biens. C'est ainsi qu'Homere note la lâcheté de ce Prince. On peut voir là la Rem. 38. Tom. III. pag. 287. de l'Ed. d'Amst.

23. Il

mement que pour cette fois il vouloit gagner la Carie, à cause que c'étoit un païs rude & difficile pour la Cavalerie dont il manquoit. Mais quand Agesilas fut arrivé dans les plaines de Sardis, comme il l'avoit dit, alors Tissapherne, fort étonné, fut contraint de se hâter pour marcher au secours de cette place. Et en arrivant avec sa Cavalerie il passa au fil de l'épée plusieurs Soldats d'Agesilas, qui s'étoient écartés çà & là en desordre pour piller. Alors Agesilas pensant en lui-même que l'Infanterie des ennemis ne pouvoit pas être encore arrivée, & que lui, il avoit toutes ses troupes, il se hâta de donner la bataille; & sans differer plus long-temps, [23] il mêla avec ses escadrons des pelotons de ses gens de pied armés à la legere, leur ordonna de marcher à l'ennemi, & de commencer la charge, pendant qu'il les suivroit avec son Infanterie pesamment armée. Les Barbares ne soutinrent pas le premier choc, & prirent d'abord la fuite. Les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leur camp, & y firent un grand carnage.

Prudence d'Agesilas qui se hâte de donner la bataille à Tissapherne. Il mêle des pelotons de gens de pied avec ses escadrons.

Tissapherne est battu, & son camp pris.

Depuis ce combat les troupes d'Agesilas eurent une entiere liberté de ravager & de piller tout le païs du Roi sans aucune crainte, & en mê-

23. *Il mêla avec ses escadrons des pelotons de ses gens de pied.*] Ce qu'Agesilas fait ici a été souvent pratiqué depuis avec grand succès. Et pour nous approcher de notre temps, j'ai oui dire à des Officiers qui ont servi dans les guerres du dernier siecle, qu'un des plus grands Capitaines, que la France ait eus, avoit avoué qu'il avoit perdu une grande bataille, parce que son ennemi s'étoit servi contre lui de cette methode, & qu'il en avoit ensuite gagné une autre, parce qu'il avoit profité de cet ex-

même temps la satisfaction de voir la punition exemplaire que ce Prince fit de Tissapherne, qui étoit un très-méchant homme, & le plus dangereux ennemi des Grecs. Car le Roi envoya incontinent à sa place un autre de ses Lieutenans, appellé Tithraustes, qui lui fit trancher la tête, [24] & qui en faisant prier Agesilas d'entendre à un accommodement, & de s'en retourner en Grece, lui envoya de grosses sommes, dont il lui faisoit present. Agesilas répondit que la Paix dépendoit uniquement de Lacedemone, que pour lui il étoit plus aise d'enrichir ses Soldats, que de s'enrichir lui-même; & que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau & honorable, non de recevoir les presens, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant voulant faire en quelque sorte plaisir à Tithraustes, & lui témoigner sa reconnoissance de ce qu'il avoit puni l'ennemi commun des Grecs, il mena son Armée en Phrygie, après avoir reçu de lui trente talens pour les frais de son voyage.

Le Roi de Perse envoye un autre Lieutenant qui fait trancher la tête à Tissapherne.

Tithraustes propose un accommodement à Agesilas, & lui envoye de grosses sommes.

Trente mille écus.

En chemin il reçut une Lettre des Magistrats de Sparte, qui lui ordonnoient de prendre aussi le commandement de l'Armée de mer, honneur que Sparte n'avoit jamais fait qu'à

Les Spartiates donnent aussi à Agesilas le commandement des troupes de mer.

exemple, & l'avoit imité.

24. *Et qui en faisant prier Agesilas d'entendre à un accommodement, & de s'en retourner en Grece.*] Tithraustes envoya à Agesilas des Ambassadeurs, qui lui dirent que le Roi son maître ayant fait punir l'auteur de la guerre, lui accordoit la liberté des Villes d'Asie, moyennant l'ancien tribut qu'elles lui payeroient, & qu'il esperoit qu'à cette condition il voudroit bien accepter la paix & s'en retourner en Grece.

qu'à lui seul. Aussi tout le monde tomboit-il d'accord que c'étoit le plus grand personnage & de la plus haute, & de la plus juste reputation qui fût de son temps, comme Théopompe l'écrit dans quelqu'un de ses ouvrages. Cependant il aimoit mieux tirer toute sa grandeur de sa vertu, que de sa puissance. La premiere chose qu'il fit, [25] ce fut d'établir sur la Flotte Pisandre pour son Lieutenant, ce qui parut une fort grande faute, en ce qu'ayant auprès de lui plusieurs autres Capitaines plus âgés, & plus experimentés, cependant sans aucun égard à ce qui étoit utile à son païs, & pour honorer un allié, & faire plaisir à sa femme, qui étoit sœur de ce Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la Flotte par ces seules considerations. Et pour lui il établit son Armée dans les terres du Gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, & amassa de grosses sommes d'argent.

Agesilas aimoit mieux tirer sa grandeur de sa vertu que de sa puissance.

Grande faute d'Agesilas.

Il ne faut donner les commandemens ni à la faveur, ni à l'alliance.

De là s'avançant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le Roi Cotys, qui souhaita passionnément son amitié, à cause de sa bonne foi & de sa vertu, qui avoient déja obligé Spithridate à quitter le service de Pharnabaze, & à s'aller rendre à lui. Et depuis ce temps-là il ne

Agesilas fait alliance avec le Roi Cotys.

25. *Ce fut d'établir sur la Flotte Pisandre pour son Lieutenant.*] Ce Pisandre étoit frere de sa femme, & Xenophon ajoûte que c'étoit un homme ambitieux & entreprenant, mais incapable de conduire une affaire, & de prendre les mesures necessaires pour en assurer le succès.

26. *Que prenant avec lui le Spartiate Herippidas.*] Cet Herippidas étoit le Chef du nouveau Conseil des Trente, que les Spartiates avoient envoyé à Agesilas la seconde an-

ne l'avoit pas quitté un moment, & l'avoit accompagné dans toutes ses courses, & dans toutes les occasions de cette guerre. Ce Spithridate avoit un fils, qui étoit très-beau, nommé Megabate, dont Agesilas fut fort amoureux, & une fille fort belle en âge d'être mariée, qu'Agesilas fit épouser au Roi Cotys. Après quoi prenant de lui mille chevaux & deux mille hommes de pied armés à la legere, il s'en retourna dans la Phrygie, fit le dégât dans tout le païs de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même à ses Forteresses, mais qui, emportant ce qu'il avoit de plus precieux & de plus cher, se retiroit de par-tout, & fuyoit toûjours devant lui, en changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate l'observa un jour de si près, [26] que prenant avec lui le Spartiate Herippidas avec quelques troupes, il l'attaqua si à propos qu'il se rendit maître de son camp, & de toutes les richesses dont il étoit plein. Mais Herippidas se montra en cette occasion trop rude & trop âpre controlleur de ce qui avoit été soustrait du butin; [27] car il força les Soldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris, & en les visitant, & épluchant tout avec cette severe & trop avare exactitude, il irrita Spithri-

Agesilas amoureux du fils de Spithridate.

Pharnabaze battu par Spithridate.

Ce que fait l'avarice d'un Spartiate.

année de son Généralat, & qui avoient pris la place des trente premiers, à la tête desquels étoit Lysandre, car ce Conseil changeoit tous les ans.

27. *Car il força les Soldats mêmes de Spithridate.*] C'est le même Spithridate, qui à la persuasion de Lysandre s'étoit venu rendre à Agesilas, comme cela paroît par Xenophon. Ceux qui ont voulu changer ce nom pour en faire un autre homme, se sont fort trompés, & ont jetté dans tous ces endroits une obscurité impenetrable.

thridate ; de ſorte qu'il ſe retira d'abord à Sardis avec ſes Paphlagoniens.

On dit que dans toute cette expedition il n'arriva rien à Ageſilas à quoi il fût ſi ſenſible, car outre qu'il étoit très-fâché d'avoir perdu un auſſi brave homme que Spithridate, & les troupes qu'il avoit avec lui, & qui n'étoient pas peu conſiderables, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit lui faire d'une avarice ſordide, & d'une indigne chicheté, à lui qui toute ſa vie s'étoit piqué, non-ſeulement de s'en garantir lui-même, mais d'empêcher encore ſa patrie d'y tomber.

Ageſilas avoit fait tous ſes efforts pour reſiſter à la paſſion qu'il avoit pour Megabate.

Outre ces raiſons, qui ſautent d'abord aux yeux, ce qui l'affligeoit encore davantage, c'étoit l'amour qu'il avoit conçu pour le jeune Megabate, qui étoit empreint bien avant dans ſon cœur, quoique pendant tout le temps qu'il l'eut avec lui, il eût fait tous ſes efforts & ſe fût ſervi de tout ſon courage pour reſiſter vigoureuſement à ſes deſirs, & pour s'empêcher d'être vaincu ; juſques-là qu'un jour Megabate [28] s'étant approché de lui pour le ſaluer d'un baiſer, Ageſilas ſe detourna pour l'éviter. Le jeune homme, tout honteux de ce refus, changea de manieres, & ne le ſalua plus que de loin. Dequoi Ageſilas étant bien fâché, & ſe repentant d'avoir rejetté ce baiſer, fit ſemblant d'être fort ſurpris de ce que Megabate ne venoit plus le baiſer à ſon ordinaire. Alors ſes amis les plus familiers lui dirent : *C'eſt vous-même, Seigneur, qui en êtes cau-*

28. *S'étant approché de lui pour le ſaluër & pour le baiſer.*] Il y a une faute dans le texte. Au lieu de σπασομένου qui ne peut rien ſignifier ici, il faut lire comme dans un Mſ. ἀσ-

cause, vous qui l'autre jour n'attendites point, & qui refusâtes le baiser de ce beau garçon, comme si vous en aviez peur. Il sera aisé de lui persuader d'y revenir, & de vous saluer à l'ordinaire, pourvu qu'il soit assuré que vous ne le fuirez point.

A ces mots Agesilas demeura quelque temps tout pensif & renfermé en lui-même, & enfin rompant le silence il leur répondit, *Il n'est pas besoin que vous lui en parliez, & que vous lui persuadiez d'y revenir. Car je vous declare que ce second combat, que je rends ici contre ce baiser, me fait plus de plaisir que si tout ce que je vois devant moi devenoit or.* Voilà quelle étoit la sagesse d'Agesilas pendant que Megabate étoit avec lui. Mais dès qu'il fut absent son amour se ralluma avec tant de violence, que si ce jeune garçon fût revenu & se fût presenté devant lui, il seroit bien difficile de dire si Agesilas auroit eu assez de force & d'empire sur lui-même pour refuser son baiser.

Quelque temps après, Pharnabaze demanda à avoir avec lui une conference, & un homme de Cyzique, nommé Apollophanes, qui étoit leur hôte commun, les fit aboucher. Agesilas arriva le premier au rendez-vous avec ses amis, & en attendant Pharnabaze, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur l'herbe qui étoit fort haute. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux très douces, & à long poil, & de magnifiques tapis de diverses couleurs; mais voyant Agesilas assis tout simplement

Conference de Pharnabaze avec Agesilas.

Luxe des Perses, & la simplicité des Spartiates.

ἀσπαζομένου, pour le saluer. Cette leçon est confirmée par le Ms. de la Bibliotheque de Saint Germain.

plement à terre ſans autre façon, il eut honte de ſa moleſſe, & s'aſſit comme lui ſur l'herbe nuë, quoi qu'il fût vêtu d'une robe d'une fineſſe admirable & d'une très-riche couleur.

Les raiſons de Pharnabaze touchent les Spartiates.

Quand ils ſe furent ſalués, Pharnabaze, qui après tous les grands ſervices qu'il avoit rendus à Lacedemone dans la guerre contre les Atheniens ne manquoit pas de ſujet legitime de plainte, de voir ſon païs pillé, & fourragé par ceux dont il auroit dû attendre toute ſorte de protection & de reconnoiſſance, parla le premier, [29] & étala ſes raiſons d'une maniere très-ſimple & très-touchante. Ageſilas, voyant que les Spartiates, qu'il avoit avec lui, en étoient frappés, & que de honte ils tenoient les yeux attachés à terre dans un profond ſilence, ne ſachant ce qu'on pouvoit répondre à de ſi grandes verités, car ils voyoient que Pharnabaze étoit traité indignement, prit la parole, & répondit à peu près en ces termes : *Seigneur Pharnabaze, pendant tout le temps*

Réponſe d'Ageſilas aux griefs de Pharnabaze.

29. *Et étala ſes raiſons d'une maniere très-ſimple & très-touchante.*] Xenophon rapporte ſon diſcours dans ſon IV. Livre, pag. 399. & il eſt en effet très-ſimple & très-touchant. La réponſe qu'Ageſilas fait ici, & qui eſt très-belle, n'eſt que le ſens & le precis de celle que rapporte Xenophon.

30. *D'être appellé plûtôt l'ami & l'Allié des Grecs, que l'eſclave du Roi de Perſe.*] Il faut rétablir dans le texte la leçon du Manuſcrit de Saint Germain, & lire λεγέσθαι, au lieu de γενέσθαι.

31. *Si le Roi envoye un autre Général à ma place.*] Cet endroit eſt defectueux dans le texte de Plutarque, c'eſt pourquoi j'ai ſuppléé ces mots, *& qu'il me ſoûmette à ſes ordres*, qui y manquent viſiblement, & que Xenophon n'a pas oubliés ; car Pharnabaze ne ſe contente pas de dire ἐὰν βασιλεὺς ἄλλον μὲν στρατηγὸν πέμπῃ, *Si le Roi envoye un autre Général*, mais il ajoûte, ἐμὲ δὲ ὑπήκοον ἐκείν

temps que nous avons été amis du Roi votre maître, nous l'avons traité en ami; mais presentement que nous sommes devenus ses ennemis, nous lui faisons une guerre ouverte, comme cela est juste. Voyant donc que vous lui appartenez, nous cherchons à lui nuire en vous faisant du mal. Mais dès le jour même que vous vous jugerez digne [30] *d'être appellé plûtôt l'ami & l'allié des Grecs, que l'esclave du Roi de Perse, comptez que cette Armée, que vous voyez devant vos yeux, que toutes ces armes, tous ces vaisseaux, & nous-mêmes, tous tant que nous sommes, que tout cela n'est ici que pour garder vos biens, & pour assurer votre liberté, sans laquelle il n'y a rien de beau ni de desirable dans le monde.*

Il n'y a rien de beau ni de desirable dans le monde sans la liberté.

Après cela Pharnabaze lui declara les sentimens où il étoit, & lui dit: [31] *Si le Roi envoye un autre Général à ma place, & qu'il me soûmette à ses ordres,* [32] *je quitterai son service, & je me joindrai à vous. Mais s'il me continuë le*

ἐκείνῳ τάττῃ, & qu'il me soumette à ses ordres. Car voilà le principal. Ce ne seroit pas une raison suffisante pour un Commandant de quitter le service du Prince, parce qu'il envoyeroit un autre Général, mais d'être degradé & forcé d'obeïr à ce Général, après avoir commandé, voilà la belle couleur que Pharnabaze donne à sa defection.

32. *Je quitterai son service, & je me joindrai à vous. Mais s'il me continuë le commandement, &c.*] Agesilas a beau appeller ces sentimens nobles, il n'y a rien de moins noble, ni de moins juste à un Officier général d'un Prince, que de quitter son service, parce que son Maître envoye un autre Général à sa place, auquel il l'oblige d'obéïr. Peut être est-il pardonnable de quitter le service, mais il ne l'est point de servir contre lui.

le commandement, je continuerai à le servir avec la même affection, & je n'oublierai rien pour repousser vos attaques, & pour vous faire le plus de mal que je pourrai pour ses interêts. A ces mots Agesilas fut ravi, & le prenant par la main, & se relevant avec lui, *Plaise aux Dieux, Seigneur Pharnabaze*, lui dit-il, *qu'avec de si nobles sentimens* [33] *vous soyez plûtôt notre ami, que notre ennemi.*

Le fils de Pharnabaze & Agesilas se font des presens en se separant.

Voilà quelle fut l'issuë de cette conference: S'étant separés, & Pharnabaze étant monté à cheval pour se retirer, son fils, demeuré un peu derriere, courut à Agesilas, & lui dit en souriant, *Seigneur Agesilas, je contracte aujourd'hui avec vous les sacrés nœuds de l'hospitalité*, & pour sceau de cette union, il lui donna un beau dard qu'il avoit à la main. Agesilas le reçut avec joye, & charmé de la beauté, de la gentillesse, & de la générosité de ce jeune Prince, il regarda tout autour de lui pour voir si quelqu'un de ceux qui l'accompagnoient n'auroit pas quelque chose d'assez beau, dont il pût payer son present, [34] & s'étant apperçu que le cheval de son Secretaire, nommé Adeus, avoit un harnois magnifique, il le fit ôter, & le donna à ce jeune homme, si beau & si généreux. Depuis ce moment il ne

33. *Vous soyez plûtôt notre ami, que notre ennemi.*] Agesilas ne se contenta pas de cela, il ajoûta: *Cependant sachez que je sortirai au plûtôt des terres de votre obéïssance, & que dans la suite si nous avons la guerre ensemble, pendant que nous aurons quelqu'autre à poursuivre, nous vous laisserons en repos, & ne toucherons à rien de tout ce qui vous appartient.* Xenoph. Liv. IV. Il me semble que cela ne devoit pas être oublié.

34. *Et s'étant apperçu que le cheval de son Secretaire.*] Il y

ne pouvoit se lasser d'en parler, & dans la suite du temps ce Prince ayant été chassé de la maison de son pere par ses freres, & obligé de se retirer dans le Peloponese, il eut grand soin de lui, le protegea, & le servit même dans ses amours, car il devint amoureux d'un jeune Athlete d'Athenes, & cet Athlete étant devenu grand, [35] & ayant passé l'âge ordinaire des Athletes, fut sur le point d'être refusé, quand il se presenta pour être reçu parmi ceux qui devoient combattre aux Jeux Olympiques. Le jeune Perse eut recours à Agesilas, & le pria de rendre ses bons offices à son Athlete afin qu'il ne reçût pas cet affront. Agesilas, qui vouloit lui faire plaisir, entreprit cette affaire, en fit la sienne, & l'emporta enfin après beaucoup de peines & de sollicitations. Car dans toutes les autres choses il étoit très-exact & très-juste, mais dans tout ce qui regardoit les amis, il tenoit que cette exacte justice n'étoit qu'un vain prétexte dont on couvroit le refus que l'on faisoit de les servir. Et à ce propos l'on rapporte un petit billet qu'il écrivit à Hidriée le Carien en ces termes: *Si Nicias n'a pas commis le crime dont on l'accuse, delivre-le pour la justice; s'il l'a commis, delivre-le pour l'amour de moi. En un mot, délivre-le.*

Les Athletes n'etoient plus reçus aux Jeux Olympiques quand ils avoient atteint un certain âge.

Agesilas n'étoit point esclave de la justice quand il s'agissoit de ses amis.

Billet d'Agesilas qui fait connoître son zele pour ses amis.

Voi-

y a dans le Grec γραφέως que les Interpretes de Xenophon ont expliqué *Peintre*. Mais ce n'étoit pas la coûtume des Spartiates de mener des Peintres; on a mieux fait dans Plutarque de traduire *Secretaire*.

35. *Et ayant passé l'âge ordinaire des Athletes, fut sur le point d'être refusé.*] Car les Athletes après un certain âge ne pouvoient plus être reçus à combattre aux Jeux Olympiques.

Voilà quel étoit Agesilas dans la plûpart des affaires de ses amis. Il y avoit pourtant des occasions où il cedoit au temps pour l'utilité publique ; comme cela parut un jour qu'il fut obligé de decamper à la hâte avec assez de desordre, & de laisser un jeune garçon qu'il aimoit, & qui étoit malade. Comme il se retiroit, ce jeune garçon au desespoir de le voir partir, l'appelloit & le conjuroit par les paroles les plus tendres de ne pas l'abandonner, [36] & Agesilas se retournant dit, *Qu'il est mal-aisé d'accorder toûjours la pitié avec la sagesse !* C'est ainsi que l'écrit le Philosophe Hieronymus.

Mot d'Agesilas.

Il y avoit déja deux ans qu'il étoit à la tête de cette Armée, & on ne parloit que de lui dans les hautes Provinces de l'Asie ; tout y retentissoit du bruit de sa grande sagesse, de son desinteressement, & de sa moderation. Dans ses voyages il ne logeoit jamais dans aucune maison particuliere, mais toûjours dans les plus saints Temples. Et au lieu que nous ne voulons point que les hommes voyent ce que nous faisons dans notre particulier, il vouloit toûjours avoir les Dieux mêmes pour inspecteurs & pour témoins de ses actions les plus secretes. Et de tous ces milliers de Soldats,

Dans ses voyages il logeoit toûjours dans les Temples.

36. *Et Agesilas se retournant dit, qu'il est mal-aisé d'accorder toûjours la pitié avec la sagesse !*] Au lieu de *ἀποστραφεὶς*, qui signifie *se détournant*, il y a dans quelques MSS. *μεταστραφεὶς se retournant*, c'est-à-dire, se tournant du côté de l'objet. Et cette derniere leçon est la meilleure. Du reste je ne reçois point l'autre leçon que presentent les MSS. qui au lieu de φρονεῖν, lisent φιλεῖν *ὡς χαλεπὸν ἐλεεῖν ἅμα καὶ φιλεῖν*, *qu'il est difficile d'accorder la pitié avec l'amour*. Cela fait un sens très-faux. Henri Etienne a beau

dats, qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un ſeul qui eût une paillaſſe plus méchante & plus dure que celle ſur laquelle il couchoit. Il étoit ſi indifferent ſur le froid & ſur le chaud, qu'il paroiſſoit ſeul fait à ſupporter les ſaiſons les plus rigoureuſes, & telles qu'il plaiſoit à Dieu de les donner.

Il couchoit auſſi durement que le dernier Soldat.

Il étoit fait à toutes les rigueurs des ſaiſons.

Le plus agréable de tous les ſpectacles pour les Grecs qui habitoient en Aſie, c'étoit de voir les Lieutenans du Roi, ſes Satrapes, & autres grands Seigneurs, qui étoient autrefois ſi fiers, & ſi inſupportables, & qui nageoient dans les richeſſes, dans les delices, & dans le luxe, obéïr & faire la cour à un homme, qui alloit couvert d'une méchante cape, & ſe reformer, ou plûtôt ſe transformer à une ſeule parole très-courte & très-Laconique, qu'il leur diſoit. De ſorte que la plûpart de ceux qui voyoient cette metamorphoſe appliquoient fort à propos ce paſſage de Timothée,[37] *Mars eſt un Tyran, & la Grece ne craint point l'or.*

Grande ſoumiſſion des Satrapes pour Ageſilas.

Poëte Dithyrambique, il étoit de Milet, & vivoit du temps de Philippe.

Toute l'Aſie étoit déja émuë, & la plûpart des Provinces prêtes à ſe revolter. Ageſilas remit l'ordre & le calme dans toutes les Villes, leur rendit leur franchiſe & leur liberté avec les modifications convenables, non ſeu-

le-

beau l'adoucir par une explication favorable appliquée à la conjoncture, il faut ici une maxime generale. S'il y avoit quelque choſe à changer, il vaudroit encore mieux lire *ὡς χαλεπὸν φιλεῖν ἅμα καὶ φρονεῖν, qu'il eſt difficile d'aimer & d'être ſage.*

37. *Mars eſt un Tyran, & la Grece ne craint point l'or.*] Pour dire, que comme tout plie ſous les Tyrans, les Perſes reconnoiſſoient la Loi d'Ageſilas, malgré leur luxe & leurs richeſſes.

lement sans verser le sang d'un seul homme, mais encore sans en bannir même un seul. Après quoi il resolut de pousser en avant, & de porter la guerre des rives de la mer de Grece dans le cœur du Royaume, d'aller forcer le Roi même à craindre pour sa personne, & pour la felicité dont il jouïssoit dans ses Villes d'Ecbatane, & de Suze, & l'embarrasser de tant d'affaires, qu'il n'eût plus le loisir, assis tranquillement dans sa chaise, comme celui qui donne des prix de Jeux, de proposer des recompenses à tous ceux qui se presenteroient pour faire la guerre aux Grecs, & de corrompre pour cet effet les Orateurs, & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les Villes.

Agesilas pense à aller attaquer le Roi de Perse dans le cœur de ses Etats.

Mais sur ces entrefaites arrive auprès de lui le Spartiate Epicydidas, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, & que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au secours de son païs. *O malheureux Grecs, qui vous faites à vous-mêmes des maux plus que barbares!* Car peut-on appeller autrement cette envie, cette revolte, & ce soûlevement des Grecs contre les Grecs, & cette fureur aveugle qui les porte à arrêter de leurs propres mains la Fortune qui les mene rapidement au comble de la gloire & de la felicité, à tourner contre leur propre corps leurs armes, qui étoient dressées contre les Barbares, & à rappeller dans leur païs la guerre, qui en étoit déja si loin? C'est pourquoi, je

Il est rappellé par les Ephores.

C'est un passage d'un Poëte.

Belle reflexion de Plutarque.

38. *Au contraire, je suis persuadé qu'ils auroient versé des torrens de larmes.*] C'est un grand sentiment. En effet, que n'auroit point fait la Grece, si elle avoit employé contre les Barbares ces belles troupes & ces braves Gec-

je ne saurois être du sentiment de Demaratus de Corinthe, qui disoit *que les Grecs, qui n'avoient pas vu Alexandre assis sur le thrône de Darius, avoient été privés d'une volupté bien grande*; [38] au contraire, je suis persuadé qu'ils auroient versé des torrens de larmes, venant à penser quel grand sujet de gloire & de triomphe ils avoient laissé à cet Alexandre & à ses Macedoniens, en s'amusant par leurs guerres intestines à sacrifier de si belles troupes & de si braves Généraux à Leuctres, à Coronée, à Corinthe, & en Arcadie. Cependant de toutes les actions d'Agesilas, il n'y en a point de plus belle & de plus glorieuse que de s'en être retourné ainsi sur le champ, & il n'y a jamais eu d'autre exemple d'une si parfaite obeïssance, & d'une si grande justice. Car Annibal, déja accablé de malheurs, chassé par-tout de l'Italie, eut pourtant beaucoup de peine à obeïr à ses Citoyens, qui le pressoient de venir les défendre, & soûtenir une guerre qui leur alloit tomber sur les bras dans leur propre païs. Et Alexandre, rappellé de même en Macedoine, non seulement n'y alla point, mais fit encore des plaisanteries de la bataille, que son Lieutenant Antipater avoit donnée à Agis, & dit à ceux qui étoient auprès de lui quand il en reçut la nouvelle, *Mes amis, il me semble que pendant que nous étions occupés ici à défaire le Roi Darius, il y a eu une bataille de rats en Arcadie.* Comment donc ne se-

Pourquoi les exploits d'Alexandre devoient être une source de larmes pour les Grecs.

La grande obeïssance d'Agesilas la plus glorieuse de ses actions.

Obeïssance d'Agesilas relevée par les exemples d'Annibal & d'Alexandre.

Mot d'Alexandre sur la bataille qu'Antipater donna à Agis en Arcadie.

Généraux qu'elle sacrifia à toutes ces batailles qu'elle donna contre elle-meme. Elle n'auroit point laissé de matiere à la gloire & aux triomphes d'Alexandre.

obtenir la permission de passer dans leurs païs avec son Armée, demanderent à Agesilas pour son passage cent talens & autant de femmes. Agesilas ne répondit à cette impertinente demande que par une ironie; Il dit aux Envoyés, en se moquant d'eux, *Que ne sont-ils donc venus avec vous pour les recevoir? Cela en valoit bien la peine.* En même temps il marcha contre les Barbares, qui l'attendoient en bataille, les attaqua, les mit en fuite, & leur tua beaucoup de gens.

Cent mille écus.

Réponse d'Agesilas aux Tralles, qui lui faisoient une demande impertinente.

Il marche contre eux, & les bat.

Il envoya faire la même proposition au Roi de Macedoine. Ce Roi répondit *qu'il verroit.* Cette réponse rapportée à Agesilas, *Eh bien*, dit-il, *qu'il voye tout à son aise, cependant nous allons passer.* Le Roi, rempli d'admiration pour son audace, & saisi de crainte, le pria de passer comme ami. Il ravagea les terres des Thessaliens, parce qu'ils avoient fait alliance avec les Ennemis de Lacedemone, & envoya Xenoclès & Scytha Ambassadeurs à Larisse pour la solliciter de prendre le parti de Lacedemone.

Au Roi Æropus, ou à son fils Pausanias.

Mot très-fier d'Agesilas sur une réponse du Roi de Macedoine.

Les habitans de Larisse retinrent ces Ambassadeurs prisonniers. Les Spartiates, pleins d'indignation, étoient d'avis qu'Agesilas allât mettre le siege devant cette place, mais Agesilas répondit *qu'il ne voudroit pas s'être rendu maître de la Thessalie entiere, & avoir perdu un de ses Ambassadeurs*, & fit tant qu'il les retira par composition. Et ce n'est peut-être pas une chose qu'on doive tant admirer dans Agesilas, puisque quelque temps auparavant ayant

Ambassadeurs d'Agesilas retenus prisonniers à Larisse.

Beau mot qu'il dit sur cela.

42. *Entre le mont Prantes & le mont Narthacium.*] J'ai voulu marquer precisément le lieu où ce trophée fut dressé.

yant reçû la nouvelle qu'il y avoit eu une grande bataille près de Corinthe, où étoient morts une infinité de braves gens, mais où les Ennemis avoient infiniment plus perdu que les Spartiates, non ſeulement ne parut ni joyeux, ni enorgueilli de cette victoire, mais il s'écria avec un ſoupir qui partoit du fond du cœur, *O malheureuſe Grece, qui viens de tuer de tes propres mains tant de braves gens, qui, conſervés, auroient ſuffi pour défaire en bataille tous les Barbares!*

Beau ſentiment d'Ageſilas.

Dans ſa marche les Theſſaliens, & ſur-tout ceux de Pharſale, le ſuivant en queue, le harceloient continuellement, & incommodoient beaucoup ſon Armée. Il ſe mit à la tête de cinq cens chevaux, fondit ſur eux, les mit en fuite, en tua pluſieurs, fit quelques priſonniers, & éleva un trophée de cette défaite [42] entre le mont Prantes & le mont Narthacium, plus charmé de cette victoire que de toutes celles qu'il avoit remportées, en ce qu'avec une ſi petite troupe de gens de cheval, qu'il avoit choiſis & formés lui-même, il avoit défait ceux qui de tout temps ſe glorifioient le plus de leur Cavalerie. Là Diphridas, un des Ephores, vint au-devant de lui pour lui ordonner d'entrer incontinent en armes dans la Beotie. Ageſilas, quoi qu'il eût formé le deſſein de s'y jetter dans la ſuite avec une plus forte Armée, ne voulant pourtant pas deſobeïr aux ordres du Conſeil ſuperieur, ſe tournant vers ceux qui étoient avec lui, leur dit: *Voici venir le grand jour qui nous*

A la tête de cinq cens chevaux il met les Theſſaliens en fuite, & il éleve un trophée de cette défaite.

Car la Cavalerie des Theſſaliens étoit la plus eſtimée.

ar

ſé. Prantes & Narthacium, ou Narthecium, deux montagnes de la Theſſalie dans la Phthiotide.

à obligés de quitter l'Asie, & en même temps il manda deux Compagnies de l'Armée qui étoit campée près de Corinthe. Les Lacedemoniens, qui étoient restés dans la Ville, voulant lui faire honneur à cause de la prompte obeïssance qu'il rendoit à leurs ordres, firent publier à son de trompe que tous les jeunes gens, qui voudroient aller au secours de leur Roi, n'avoient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut pas un seul dans Sparte qui ne vînt se presenter avec joye, & donner son nom. Mais les Ephores en choisirent seulement cinquante des plus dispos & des plus forts, qu'ils lui envoyerent.

Les Ephores lui envoyent cinquante de leurs jeunes gens les plus determinés.

Agesilas ayant passé le pas des Thermopyles, & traversé la Phocide amie & alliée de Sparte, entra dans la Beotie & campa [43] dans la plaine de Cheronée. [44] A peine étoit-il logé qu'il vit le Soleil s'éclipser tout d'un coup & paroître comme la Lune quand elle est dans son croissant, & sur le moment il reçut la nouvelle que Pisandre avoit été défait dans un combat naval près de Cnide par Pharnabaze & par Conon, & qu'il y avoit été tué. Cette nouvelle l'affligea sensiblement, comme on peut le croire, tant à cause de la perte de son beau-frere, qu'à cause du malheur public. Mais de peur qu'un si grand échec, venant à être sû, ne decourageât & n'effrayât ses troupes qui marchoient au combat, il ordonna à tous

Il voit le Soleil s'éclipser, & en même tems il reçoit la nouvelle de la défaite de son beau-frere Pisandre.

43. *Dans la plaine de Cheronée.*] Sur les bords du Cephise. On a souvent confondu cette bataille de Cheronée avec celle de Coronée en Thessalie, qui fut donnée cinquante-trois ans auparavant, c'est-à-dire la II. année de l'Olympiade LXXXIII.

44. *A peine étoit-il logé qu'il vit le Soleil s'éclipser tout d'un coup.*] Les plus savans Astronomes marquent cette éclipse au 29. d'Août la III. année de l'Olympiade XCVI.

392.

tous ceux qui venoient du côté de la mer, de répandre un bruit tout contraire, [45] & de dire que Pisandre avoit gagné une bataille navale avec grande perte des ennemis, & lui-même, paroissant en public couronné d'un chapeau de fleurs, fit un sacrifice d'action de graces pour cette bonne nouvelle, & envoya à ses amis des portions du sacrifice.

Il fait semer un bruit tout contraire, & fait un sacrifice pour rendre graces aux Dieux.

Après qu'il se fut avancé, & qu'arrivé devant Cheronée, il fut en presence des ennemis, il se mit en bataille, donna aux Orchomeniens l'aile gauche, & prit pour lui la droite. Les Thebains se mirent aussi en bataille de leur côté, ils prirent pour eux l'aile droite, & donnerent la gauche aux Argiens. Xenophon écrit que ce fut la plus furieuse de toutes les batailles qui eussent été données de son temps, & il doit en être crû, car il y étoit, & il combattit auprès d'Agesilas, avec lequel il étoit revenu d'Asie.

Bataille de Cheronée.

Dans son IV. Liv. pag. 405.

La premiere charge ne fut ni bien opiniâtre, ni bien longue, car les Thebains mirent d'abord en fuite les Orchomeniens, & Agesilas renversa & mit en déroute les Argiens. Mais les uns & les autres ayant sû que leur aile gauche étoit fort maltraitée, & qu'elle fuyoit, ils tournerent incontinent, Agesilas pour s'opposer aux Thebains, & pour leur ravir la victoire,

Les deux ailes gauches des deux Armées, mises en fuite.

392. avant l'Ere Chrétienne.

45. *Et de dire que Pisandre avoit gagné une bataille navale.*] Xenophon, qui y étoit, ajoûte, *mais qu'il y avoit été tué.* Cette circonstance rend l'action d'Agesilas bien plus grande. Au reste cette dissimulation, de cacher de grandes pertes sous de feints avantages dans des momens critiques, a été souvent employée par les plus grands Generaux.

re, & les Thebains pour ſuivre leur aile gauche qui s'étoit retirée vers l'Helicon. Dans ce moment Ageſilas pouvoit remporter une victoire ſûre ſans coup ferir, s'il avoit voulu laiſſer paſſer les Thebains pour les charger en queue, [46] mais emporté par l'ardeur de ſon courage, & par une ambition opiniâtre de montrer ſa valeur, il voulut s'oppoſer à leur paſſage, & les attaquer de front pour avoir le plaiſir de les renverſer de vive force.

Faute que l'ardeur du courage fit commettre à Ageſilas.

Les Thebains le reçurent ſans s'étonner. La mêlée fut âpre & ſanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans le lieu où Ageſilas combattoit au milieu des cinquante jeunes-hommes que Sparte lui avoit envoyés. La valeur & l'émulation de ces jeunes gens vinrent fort à propos au Roi, & furent cauſe de ſon ſalut, car ils combattirent avec beaucoup d'ardeur, s'expoſant les premiers. Ils ne purent pourtant pas l'empêcher d'être bleſſé, car il reçut au travers de ſes armes pluſieurs coups de pique & d'épée. Mais après de grands efforts ils l'arracherent encore vivant aux ennemis, & lui faiſant un rempart de leurs corps, ils lui immolerent quantité de Thebains, & pluſieurs de ces jeunes gens demeurerent morts ſur la place. Enfin voyant que c'étoit une affaire trop difficile que de renverſer de front les Thebains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avoient refuſé de faire d'abord, ils ouvrirent leur phalange pour leur donner paſſage, & après qu'ils furent paſſés, comme ils marchoient avec plus de deſordre, ils tournerent

La valeur des cinquante jeunes hommes que les Ephores avoient envoyés a Ageſilas.

r Ageſilas bleſſé de pluſieurs coups.

46. *Mais emporté par l'ardeur de ſon courage.*] Xenophon n'a pas manqué de relever cette faute d'Ageſilas, Liv. IV.

rent sur eux, & les attaquerent par les flancs & par la queuë. Ils ne purent pourtant jamais les rompre, ni les mettre en fuite; ces braves Thebains firent leur retraite en combattant toûjours, & gagnerent l'Helicon, bien fiers du succès de ce combat, où de leur côté ils s'étoient toûjours maintenu invincibles.

Glorieuse retraite des Thebains.

Agesilas, quoi que très-affoibli par tant de blessures qu'il avoit reçuës, & par la quantité de sang qu'il avoit perdu, ne voulut pourtant pas se retirer dans sa tente, qu'il ne se fût fait porter au lieu où étoit sa phalange, & qu'il n'eût vu emporter devant lui tous ses morts sur leurs armes mêmes. Là on vint lui dire que plusieurs des ennemis s'étoient refugiés dans le Temple de Minerve Itoniene, qui étoit tout auprès, & lui demander ce qu'il vouloit qu'on en fît. Comme il étoit plein de pieté & de respect pour les Dieux, il ordonna qu'on les laissât aller. Au devant de ce Temple il y avoit un trophée, que les Beotiens y avoient élevé après avoir défait les Atheniens en bataille sous la conduite de Sparton, & tué leur Chef Tolmidas.

Agesilas malgré le sang qu'il perdoit, ne se retire qu'après avoir vu emporter ses morts.

Il y en avoit LXXX.

Il ordonne qu'on laisse aller les Thebains qui s'étoient refugiés dans le Temple de Minerve.

A la bataille de Coronée.

Le lendemain matin Agesilas voulant éprouver si les Thebains auroient le courage de recommencer le combat, commanda à ses troupes de se couronner de chapeaux de fleurs en l'honneur du Dieu, & à ses flûteurs de jouer de la flûte, pendant qu'il feroit dresser & orner un trophée pour monument de sa victoire. Dans ce même moment les ennemis lui envoyerent

Agesilas dresse un trophée de sa victoire.

Les ennemis lui envoyent demander la permission d'enterrer leurs morts.

IV. pag. 405. Ce passage de Plutarque avoit besoin d'être éclairci par celui de Xenophon.

voyerent des herauts pour demander la permission d'enterrer leurs morts. Il la leur accorda avec une trêve, & ayant confirmé sa victoire par cette action de Vainqueur, il se fit porter à Delphes où l'on celebroit les Jeux Pythiques. Là il fit la procession solemnelle, qui fut suivie d'un sacrifice, & consacra au Dieu la dixme du butin qu'il avoit fait en Asie, & qui monta à cent talens.

Il se fait porter à Delphes, où il fait une procession, & consacre la dixme du butin, qui montoit à cent mille écus.

Après la fête il s'en retourna par mer à Sparte. Ses Citoyens le reçurent avec toutes les marques d'une veritable joye, & le regarderent avec admiration voyant ses mœurs simples, & sa vie pleine de frugalité & de temperance. Car il n'étoit pas revenu changé des païs étrangers, comme la plûpart des autres Généraux, il n'avoit en rien pris les mœurs des Barbares, il ne souffroit point avec peine les usages de son païs, il ne les combattoit point. Au contraire, honorant les coûtumes reçuës, s'y soumettant, & les aimant comme les plus simples Citoyens, qui n'avoient jamais passé l'Eurotas, il ne changea la moindre chose ni à ses repas, ni à ses bains, ni à l'équipage de sa femme, ni aux ornemens de ses armes, ni aux meubles & aux ornemens de sa maison, jusques-là qu'il y laissa les mêmes portes, qui y étoient auparavant, [47] & qui étoient si vieilles qu'on croyoit que c'étoient les mêmes qu'Aristodeme y avoit mises. Et Xenophon assure que le coche même de sa fille

Combien Agesilas étoit attaché aux mœurs simples de son païs.

Il laisse à sa maison les mêmes portes qu'il y avoit trouvées, & qui étoient tres-vieilles.

47. *Et qui étoient si vieilles qu'on croyoit que c'étoient les mêmes qu'Aristodeme y avoit mises.*] Cet Aristodeme étoit fils d'Hercule, & celui qui avoit fondé la famille Royale de Sparte l'an 1100. avant notre Seigneur, de sorte que ces portes du Palais d'Agesilas, lors qu'il retourna à Spar-

le n'étoit en rien plus beau, ni plus orné, que ceux de tous les autres. On appelle ce coche *Canatbre*, & c'est une espece de chaise de bois faite en forme de griffons, ou d'autres animaux d'une figure étrange, dans laquelle ils menent les filles aux processions. Xenophon ne nous a pas conservé le nom de cette fille d'Agesilas, & Dicearque s'en prend à lui, & se met veritablement en colere de ce que nous ignorons le nom de cette fille, & celui de la mere d'Epaminondas. Mais dans de vieilles Inscriptions, que nous avons vuës à Sparte, nous avons trouvé que la femme d'Agesilas s'appelloit Cleora, & qu'elle avoit deux filles, l'une appellée *Apolia* & l'autre *Prolyta*.

Canathre; quelle espece de coche.

Les hommes s'en servoient aussi.

Ou *Eupolia*, & l'autre *Proanga*.

On voit encore aujourd'hui à Lacedemone la lance dont il se servoit, qui n'est en rien differente des autres. Comme il voyoit qu'il y avoit quelques Citoyens qui s'enorgueillissoient, & qui s'en faisoient accroire, parce qu'ils nourrissoient beaucoup de chevaux, il persuada à sa sœur, appellée Cynisca, de monter sur un char & d'aller combattre & disputer le prix aux Jeux Olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire, qu'on y remportoit, n'étoit pas le fruit du courage & de la valeur, mais des richesses & de la dépense. Il avoit avec lui le sage Xenophon, qu'il estimoit infiniment, & à qui il faisoit de grands honneurs. Il l'obligea à faire venir ses enfans à

La lance d'Agesilas se voyoit encore du temps de Plutarque.

Les victoires des Jeux Olympiques n'étoient pas le fruit du courage, mais de la dépense.

Xenophon envoye ses fils à Sparte pour y être élevez, car il étoit Athenien.

Sparte après la victoire de Cheronée, avoient sept cens huit ans. Quelle difference de ces mœurs aux nôtres! nos portes, nos cheminées, nos fenêtres changent comme les modes de nos habits.

48. *Mais*

à Sparte, afin qu'ils y fussent élevés, & qu'ils y apprissent la plus belle & la plus grande de toutes les Sciences, celle de commander & d'obeïr.

La Science de commander & d'obeïr la plus grande des Sciences.

Après la mort de Lysandre, il trouva une ligue toute formée contre lui, & que Lysandre avoit ameutée & fomentée. Pour faire donc voir quel homme c'étoit que Lysandre, il fut sur le point de produire une Harangue qu'il avoit laissé écrite de sa main, que Cleon d'Halicarnasse lui avoit composée, & qu'il devoit reciter devant le Peuple, pour établir de grandes nouveautés dans la Ville & y changer le Gouvernement. Mais quelqu'un des Senateurs, homme sage, ayant lû cette harangue, & craignant la force & la vehemence de cette composition, lui conseilla *de ne pas deterrer Lysandre, mais plûtôt d'enterrer son Discours avec lui.* Agesilas le crut, & garda le silence. Et pour ceux qui étoient entrés contre lui dans cette Ligue, & qui étoient ses ennemis declarés, il ne chercha pas ouvertement à leur nuire, [48] mais en contribuant de tout son pouvoir à leur faire toûjours obtenir, ou le commandement des Armées, ou quelque autre emploi considerable, il leur donnoit par-là le moyen de faire éclater leur méchanceté & leur avarice dans ces emplois, & ensuite en les aidant, en les favorisant de son credit, & en sollicitant pour eux quand ils étoient appellés en Justice, il les attiroit à lui, & les rendoit

Cela a été expliqué dans la Vie de Lysandre, Tome IV. pag. 281.

Moyens assez étranges dont Agesilas se servoit pour gagner ses ennemis.

48. *Mais en contribuant de tout son pouvoir à leur faire toûjours obtenir ou le commandement des Armées, ou quelqu'autre emploi considerable.*] Mais est-ce là l'action d'un homme de bien & qui aime sa patrie, de travailler à avan-

doit ses amis, de ses ennemis qu'ils étoient auparavant. De sorte que bientôt il ne trouva plus personne qui resistât à ses volontés & qui voulût lui faire tête. Car l'autre Roi Agesipolis, étant fils d'un banni, & encore en fort bas âge, d'ailleurs d'un naturel doux & modeste, ne se mêloit pas beaucoup du Gouvernement. Encore Agesilas trouva-t-il le moyen de gagner ses bonnes graces. Car les Rois de Sparte, quand ils sont dans la Ville, mangent toûjours ensemble à la même table.

Agesipolis I. fils de Pausanias.

Rois de Sparte mangeoient toûjours ensemble.

Agesilas donc voyant qu'Agesipolis n'étoit pas moins porté à l'amour que lui-même, lui ouvroit toûjours à table quelques propos sur les beaux garçons de la Ville, & excitoit ce jeune homme à en aimer quelqu'un de ceux qu'il aimoit aussi, & le servoit dans sa passion; car à Sparte ces sortes d'amours n'ont rien de honteux, au contraire on y voit éclater toute sorte de pudeur, d'honnêteté, & de continence, & ce n'est qu'une ambition & un ardent desir de rendre ceux qu'on aime, plus aimables & plus vertueux, comme nous l'avons écrit dans la Vie de Lycurgue.

Amour des garçons quel étoit à Sparte.

Par tous ces moyens Agesilas acquit un pouvoir presque absolu dans la Ville, & il s'en servit pour faire declarer Général de la Flotte Teleutias, son frere uterin. Après quoi il partit avec son Armée de terre, alla mettre le siege devant Corinthe, & prit ce qu'on appelloit les longues murailles, pendant que son frere Te-

Il fait declarer Général de la Flotte Teleutias son frere de mere, & va assieger Corinthe.

vancer les méchans, pour se les rendre amis, en les aidant ensuite à se tirer de toutes les affaires qu'ils se sont attirées par leur injustice?

Teleutias l'aſſiegeoit par mer. [49] Les Argiens occupoient alors Corinthe, & celebroient les Jeux Iſthmiques. Ageſilas y arriva dans le moment qu'ils venoient d'achever le ſacrifice, & ſe jettant ſur eux il les chaſſa, & les obligea d'abandonner tout l'appareil de la fête.

Les bannis de Corinthe, qui l'accompagnoient, ſe mirent à le prier de preſider à la ceremonie & de celebrer lui-même les Jeux, mais il les refuſa, & voulut qu'ils le fiſſent eux-mêmes, & qu'ils preſidaſſent, & il ſe tint là pendant que dura la fête, pour leur procurer toute la ſûreté qu'ils pouvoient deſirer. Mais après qu'il fut parti, les Argiens, qui étoient reſtés dans la Ville, ſe mirent à celebrer de nouveau ces mêmes Jeux. [50] Pluſieurs de ceux qui avoient vaincu aux premiers, vainquirent encore aux ſeconds. Mais il y en eut d'autres qui ayant été declaré vainqueurs la premiere fois, furent declaré vaincus la ſeconde. Et ſur cet empreſſement des Argiens, Ageſilas fit voir qu'ils devoient s'accuſer d'une grande lâcheté, en ce qu'eſtimant ſi fort ces Jeux, & regardant comme quelque choſe de grand & de fort reſpectable, le droit d'y préſider, ils n'avoient pourtant pas oſé paroître pour défendre par les armes ce droit qu'ils prétendoient. Pour lui, il eſtimoit qu'il falloit gar-

C'étoit un droit que les Argiens pretendoient avoir ſeuls.

49. *Les Argiens occupoient alors Corinthe.*] Plutarque confond ici deux expeditions d'Ageſilas contre Corinthe, & n'en fait qu'une. Xenophon les a fort bien diſtinguées dans ſon IV. Livre, pag. 410.

50. *Pluſieurs de ceux qui avoient vaincu aux premiers, vainquirent encore aux ſeconds, mais il y en eut d'autres.*] Je croi que Plutarque a cherché ici plus de fineſſe qu'il n'y en a. Xenophon dit : *Ainſi il arriva cette année que dans*

garder un certain milieu dans ces sortes de choses, & n'en être ni trop, ni trop peu curieux. Quand il étoit à Sparte il n'épargnoit rien pour orner & embellir les Choeurs, les Jeux, & les fêtes qu'on y celebroit; il les honoroit de sa presence, il y paroissoit avec tout l'empressement & le zele qu'on eût pû desirer. Il n'y avoit pas un seul des Jeux & des combats des jeunes garçons, & des jeunes filles, auxquels il n'assistât avec joye. Mais il n'avoit nul goût pour tous les autres amusemens, qui occupent les hommes, & qui font leur admiration; & il faisoit semblant de ne pas s'y connoître.

Milieu qu'il faut garder dans le goût pour les Jeux publics.

Agesilas n'avoit nul goût pour les amusemens ordinaires des hommes.

Un jour le Comedien Callipidas, qui étoit un merveilleux Acteur pour le Tragique, & qui par l'excellence de son Art avoit acquis une grande reputation parmi les Grecs, & qui en étoit honoré, l'ayant rencontré, l'aborda le premier, & après l'avoir salué, il se mêla avec beaucoup d'ostentation & de faste parmi ceux qui se promenoient avec lui, se faisant voir, & s'attendant que le Roi lui feroit quelque caresse, qui satisferoit sa vanité. Enfin, comme ce Prince ne le regardoit pas seulement, il lui dit, *Seigneur, est-ce que vous ne me connoissez pas?* A ces mots Agesilas jettant les yeux sur lui, *Mais n'es-tu pas*, lui dit-il, *Cal-*

Comment il rabaissa la sotte vanité d'un Comedien.

dans ces mêmes Jeux plusieurs vainquirent deux fois, & plusieurs furent vaincus deux fois, pour marquer tout simplement comme une chose fort extraordinaire qu'on eût vaincu deux fois, ou qu'on eût été vaincu deux fois aux Jeux d'une même année, ce qui n'avoit jamais été vu, parce qu'il n'étoit jamais arrivé que cette fois-là, qu'ils eussent été celebrez deux fois dans la même année.

Callipidas le farceur ? Une autre fois on le pressoit d'aller entendre un homme, qui contrefaisoit parfaitement le Rossignol, & il le refusa, en disant, *qu'il avoit souvent entendu le Rossignol même.*

Le Medecin Menecrate ayant réussi dans quelques cures desesperées, fut appellé *Jupiter*, & non-seulement il reçut ce grand titre, mais il l'employoit lui-même fort insolemment, jusques-là qu'il eut l'audace d'écrire un jour à Agesilas en ces termes : *Menecrate Jupiter, au Roi Agesilas, salut.* Agesilas pour lui faire sentir sa folie, lui répondit, *Le Roi Agesilas, à Menecrate, santé.*

Comment il reprima la folie d'un Medecin qui se faisoit appeller & qui s'appelloit lui-même Jupiter.

Pendant qu'il étoit dans le territoire de Corinthe où il avoit pris le Temple de Junon, comme il regardoit ses Soldats emmener tous les esclaves qui sortoient de ce Temple, & emporter tout le butin, il arriva auprès de lui des Ambassadeurs de Thebes, pour lui proposer de faire amitié & alliance avec les Thebains. Agesilas, qui de tout temps haïssoit cette Ville, & qui croyoit de plus, qu'en cette occasion il étoit important pour le bien des affaires de lui marquer un grand mépris, fit semblant de ne pas appercevoir ces Ambassadeurs, & de ne pas entendre ce qu'ils lui disoient ; mais sur l'heure même il fut puni de cet

Il marque un grand mépris aux Ambassadeurs de Thebes.

51. *Qu'une des bandes des Lacedemoniens.*] Au lieu de *μόραν*, dans le Ms. de la Bibliotheque de Saint Germain, il y a *μοῖραν*. Mais les Lacedemoniens disoient *μόρα*, pour *μοῖρα*.

52. *Si vous voulez voir vos amis s'enorgueillir de leurs grands succès.*] Cette réponse me paroît mieux dans Xenophon. *Je sai*, leur dit-il en souriant, *que ce n'est pas pour voir vos Soldats que vous demandez à entrer dans Corinthe,*

cet orgueil, comme par un effet de la vengeance Divine. Car avant que les Thebains se fussent retirés, un Courrier vint à toute bride lui apporter la nouvelle, [51] qu'une des bandes des Lacedemoniens, qui étoit dans le Lechée, avoit été taillée en pieces par Iphicrate. C'étoit une des plus grandes pertes que les Lacedemoniens eussent faites depuis long-temps; car ils avoient perdu beaucoup de leurs plus braves Soldats, & à cette perte se joignoit encore la honte, leur Infanterie pesamment armée ayant été défaite par des troupes armées legerement, & les Lacedemoniens par des Soldats mercenaires.

Il est puni de cet orgueil.

C'étoit l'arsenal des Corinthiens.

A cette nouvelle Agesilas se leva & se mit en marche pour aller à leur secours; mais ayant appris en chemin que l'affaire étoit finie, & que les morts avoient été enlevés, il s'en retourna au Temple de Junon, fit appeller les Ambassadeurs des Beotiens, & leur donna audience. Mais ces Ambassadeurs, le traitant à leur tour avec arrogance & avec mépris, ne lui dirent pas un seul mot de paix, & lui demanderent seulement qu'il les laissât entrer dans Corinthe. Cette demande piqua Agesilas, qui plein de dépit & de colere, leur dit: [52] *Si vous voulez voir vos amis s'enorgueillir de leurs grands succès, demain vous*

Les Ambassadeurs de Thebes le traitent à leur tour avec mépris.

Comment il reprime leur arrogance.

rinthe, mais pour être spectateurs du grand succès que vos armes viennent d'avoir. Donnez-vous un moment de patience, je vous conduirai moi-même, & avec moi vous verrez beaucoup mieux quel est ce grand exploit. Et il ne les trompa point, ajoûte Xenophon, car dès le lendemain matin après avoir sacrifié, il mena son Armée vers Corinthe &c.

vous pourrez avoir cette satisfaction tout à votre aise.

Le lendemain il les mena avec lui, fit en leur presence le dégât autour de Corinthe, s'avança jusqu'aux murailles de la Ville, & après avoir fait voir que les Corinthiens n'avoient osé sortir pour défendre leur païs, il renvoya ces Ambassadeurs. Ensuite après avoir recueilli ceux qui étoient échappés de la défaite, il reprit le chemin de Lacedemone, decampant le matin avant le jour, & n'arrivant le soir aux lieux où il vouloit loger qu'après la nuit close, pour empêcher que les Arcadiens, qui les haïssoient & qui leur portoient envie, ne se réjouïssent de leur malheur.

Il ravage l'Acarnanie & bat ses troupes.

[53] Quelque temps après voulant faire plaisir aux Achéens, il passa avec eux en armes dans l'Acarnanie ; d'où il emmena un grand butin, après avoir défait les Acarnaniens dans un grand combat. Comme il vouloit s'en retourner vers le commencement de l'Automne, les Achéens le pressoient d'attendre encore un peu de temps jusqu'à l'arrivée de l'Hyver, pour empêcher les ennemis de faire leurs semailles. Mais il leur répondit qu'il vouloit faire tout le contraire, & partir pour leur donner le temps

53. *Quelque temps après voulant faire plaisir aux Achéens, il passa avec eux en armes dans l'Acarnanie.*] Les Achéens tenoient la Ville de Calydon, qui étoit auparavant de l'Etolie. Les Acarnaniens, aidés par les Atheniens & par les Beotiens, vouloient s'en rendre maîtres & en chasser la garnison des Achéens. Ceux-ci se voyant pressés envoyerent demander du secours à Lacedemone, qui envoya Agesilas avec des troupes. Xenophon a décrit au long cette expedition d'Agesilas dans son IV. Livre.

54. Li-

temps de semer, *car*, ajoûta-t-il, *l'Eté prochain, quand leurs terres seront couvertes d'une riche moisson, ils craindront bien plus la guerre*. Et cela arriva comme il l'avoit dit; l'année suivante il ne fut pas plûtôt repassé dans leur païs avec ses troupes, qu'ils firent la paix avec les Achéens.

Pourquoi Agesilas voulut donner aux ennemis le temps de semer.

Dans ce temps-là Pharnabaze & Conon avec la Flotte du Roi de Perse s'étant rendu maîtres de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie, & les murailles d'Athenes se rebâtissoient de l'argent que Pharnabaze fournissoit aux Atheniens. Cela fit prendre aux Lacedemoniens la resolution de faire la paix avec le Roi. D'abord ils envoyent Antalcidas à Tiribaze; [54] livrant au Roi avec la derniere injustice & avec une extrême lâcheté tous les Grecs établis en Asie, pour la liberté desquels Agesilas avoit si long-temps combattu. Il est vrai qu'Agesilas n'eut aucune part à cette honte, elle doit tomber toute entiere sur Antalcidas, qui étant l'ennemi juré d'Agesilas, hâta cette paix par toutes sortes de voyes, parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire, & la reputation d'Agesilas. Cependant quelqu'un ayant dit en presence d'Agesilas *que les Lacedemoniens Persisoient*, il ne laissa pas de ré-

Paix honteuse que les Lacedemoniens font avec le Roi de Perse.

54. *Livrant au Roi avec la derniere injustice & avec une extrême lâcheté tous les Grecs établis en Asie.*] Antalcidas dit à Tiribaze dans la premiere audience, que les Lacedemoniens ne se mettoient point en peine de défendre contre le Roi la liberté des Villes Grecques d'Asie, qu'il leur suffisoit que les autres Villes & les Isles fussent libres & indépendantes. Xenoph. Liv. IV. pag. 420.

répondre, [55] *Di plûtôt que les Perses Laconisent*. Il fit plus encore, car en faisant de grandes menaces & en declarant la guerre à tous ceux des Grecs, qui refusoient de consentir à cette paix, il les força de s'y soûmettre, & de passer par tout ce que le Roi de Perse voulut.

Politique d'Agesilas quand il obligea les Grecs à se soûmettre à cette paix.

Mais en cela il se conduisit par une grande vuë de politique, car il prit ce parti sur-tout [56] à cause des Thebains, qui étant obligés par un article de cette paix de laisser toute la Beotie libre & independante, en seroient d'autant plus foibles, si elle venoit à s'executer. Et il declara bien manifestement que c'étoit là son intention, par ce qui arriva dans la suite. Car après l'horrible action que commit Phœbidas de s'emparer en pleine paix de la citadelle de Thebes, appellée Cadmée, tous les Grecs en furent très-indignés, mais les Lacedemoniens le supportoient encore plus impatiemment que les autres, sur-tout ceux qui étoient opposés à Agesilas demandoient avec emportement à Phœbidas par quels ordres il avoit executé une si étrange perfidie, ne doutant point que le soupçon ne dût tomber uniquement sur lui.

Phœbidas s'empare en pleine paix de la citadelle de Thebes.

Agesilas ne fit nulle difficulté de soûtenir Phœbidas & de dire hautement & devant tout le

55. *Di plûtôt que les Perses Laconisent.*] Pour dire par-là que tout ce que le Roi de Perse faisoit en cette occasion, tendoit à l'avantage des Lacedemoniens.

56. *A cause des Thebains, qui étant obligés de laisser toute la Beotie libre & indépendante, en seroient d'autant plus foibles.*] Car n'étant plus maîtres de la Beotie, toutes ses Villes pourroient ou demeurer neutres, ou prendre le parti qui conviendroit à leurs interêts, ce qui diminueroit d'autant les forces de Thebes. Xenophon a rapporté les ar-

le monde, *qu'il falloit regarder l'action en elle-même, & voir si elle étoit utile, car tout ce qui étoit expedient pour Lacedemone, il étoit beau de le faire de son propre mouvement sans attendre les ordres de personne.* [57] Cependant dans tous ses discours il soûtenoit toûjours que la Justice étoit la premiere de toutes les vertus, & que sans elle la valeur même n'est jamais utile, car si tous les hommes étoient justes, on n'auroit jamais besoin de la valeur. Et à ceux qui lui disoient, *c'est-là l'intention du grand Roi*, il leur répondit : *Ce Roi, que vous appellez Grand, comment est-il plus grand que moi, à moins qu'il ne soit plus juste?* sentiment très-digne & très-beau, qu'il faut toûjours prendre la Justice pour regle, & s'en servir comme de la mesure Royale pour mesurer la grandeur.

Maxime très-fausse.

La Justice, la premiere de toutes les vertus.

La Justice, la mesure Royale dont on doit mesurer la grandeur.

Après la paix faite, le Roi lui écrivit à lui en particulier des Lettres pour lier amitié & hospitalité avec lui, mais il ne voulut pas les recevoir, disant *que l'amitié publique suffisoit, & que tant que celle-là duroit, on n'avoit pas besoin d'une amitié particuliere.* Mais ces beaux sentimens, qu'il témoignoit dans ses discours, il ne les suivoit pas dans ses actions, au contraire il se laissoit très-souvent emporter

Agesilas démentoit ces beaux sentimens dans la pratique.

articles de cette paix d'Antalcidas dans son V. Liv. pag. 430.

57. *Cependant dans tous ses discours il soûtenoit toûjours que la Justice étoit la premiere de toutes les vertus.*] Agesilas étoit donc persuadé qu'un homme d'Etat doit toûjours vanter la Justice, mais qu'il ne doit perdre aucune occasion de la violer pour l'avantage de son païs. Voilà un étrange principe, un principe bien pernicieux.

ter à son ambition, & à son obstination opiniâtre. Il s'y abandonna sur-tout contre les Thebains, lorsque, non content de sauver Phœbidas, il persuada encore à la Ville de prendre sur elle l'attentat qu'il avoit commis, de retenir la Cadmée, & de mettre à la tête des affaires & du Gouvernement de Thebes, Archidas & Leontidas, par la trahison desquels Phœbidas avoit surpris cette citadelle. Cela ne manqua pas de faire naître d'abord le soupçon que c'étoit Phœbidas qui avoit executé la chose, mais que c'étoit Agesilas qui l'avoit conseillée; & ce qui arriva dans la suite fit bien voir que ce soupçon étoit très-fondé. Car après que les Thebains eurent chassé de la Cadmée la garnison des Lacedemoniens & remis en liberté la Ville de Thebes, Agesilas se plaignant hautement de ce que les Thebains avoient fait mourir Archidas & Leontidas, qu'il appelloit Polemarques ou Gouverneurs, quoi qu'ils fussent en effet de veritables Tyrans, leur declara la guerre. Et le Roi Cleombrotus, qui regnoit alors à la place d'Agesipolis qui venoit de mourir, fut envoyé dans la Beotie avec une Armée. [58] Car Agesilas, qui étoit sorti de l'âge de puberté depuis quarante ans, & qui par les Loix étoit dispensé d'aller à la guerre, étoit bien aise d'éviter cette expedition, ayant honte qu'après avoir fait

Injustice d'Agesilas.

Par le secours des Atheniens.

Il declare la guerre aux Thebains, & en charge le Roi Cleombrotus.

58. *Car Agesilas, qui étoit sorti de l'âge de puberté depuis quarante ans.*] J'ai conservé cette maniere de compter l'âge, parce que c'étoit ainsi que comptoient les Lacedemoniens.

59. *On prétend que ce fut une trame ourdie par Pelopidas & par Gelon, qui étoient Gouverneurs de la Beotie.*] Car les Thebains, craignant qu'ils ne fussent les seuls à faire la guer-

fait la guerre quelque temps auparavant aux Phliasiens pour des bannis, on le vît encore marcher contre les Thebains pour des Tyrans.

Il y avoit alors un Lacedemonien, appellé Sphodrias, qui étoit du parti opposé à Agesilas & que Cleombrotus avoit laissé Gouverneur de la Ville de Thespies, homme qui ne manquoit ni d'audace, ni d'ambition, mais dont la tête étoit toûjours plus remplie de vaines esperances, que de sagesse & de bon sens. Cet homme, desireux de se faire un grand nom, & se persuadant que Phœbidas s'étoit rendu très-illustre & très-celebre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thebes, s'imagina que ce seroit un exploit bien plus glorieux & plus éclatant, si de son pur mouvement il se saisissoit du Port du Pirée, & qu'il ôtât aux Atheniens l'empire de la mer, en les attaquant inopinement du côté de la terre.

Sphodrias opposé à Agesilas.

Caractere de Sphodrias.

[59] On prétend que ce fut une trame ourdie par Pelopidas & par Gelon, qui étoient Gouverneurs de la Beotie. Car ils lui envoyerent secretement des hommes qui faisoient semblant de favoriser le parti des Lacedemoniens, qui louant & exaltant Sphodrias comme le seul homme digne qu'on lui confiât une si haute entreprise, & le seul capable de l'executer, firent tant par leurs louanges qu'ils enflam-

Entreprise que Sphodrias fit par la suggestion de Pelopidas & de Gelon.

guerre aux Lacedemoniens, firent gagner ce Sphodrias Gouverneur de Thespies, pour lui faire commettre cet acte d'hostilité contre les Atheniens, afin de les exciter contre Lacedemone. C'est ce que Xenophon fait fort bien entendre dans son V. Liv. mais il ne nomme ni Pelopidas, ni Gelon. Plutarque a raconté cette histoire dans la Vie de Pelopidas.

flammerent cet esprit ambitieux, & le porterent à se charger de cette commission, qui n'étoit ni moins injuste ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut executée ni avec autant d'audace ni avec le même bonheur; car étant parti la nuit de Thespies dans l'esperance de surprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le surprit dans la plaine de Thriasie, & l'on dit que ses Soldats ayant vu quelques feux paroître sur quelques Temples de la Ville d'Eleusine, furent saisis d'épouvante, qu'une frayeur divine s'empara de leur esprit, & que lui-même se voyant découvert, perdit toute son audace, & s'en retourna honteusement à Thespies, se contentant d'emmener quelque méchant butin.

Troupes de Sphodrias comment saisies d'une frayeur divine.

En même temps les Atheniens envoyerent des Ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacedemone. Ces Ambassadeurs trouverent que les Seigneurs du Conseil n'avoient pas attendu qu'on vînt d'Athenes accuser Sphodrias devant eux, & qu'ils l'avoient déja cité pour lui faire son procès; mais il n'osa comparoître & attendre l'issuë de ce jugement, craignant la fureur de ses Citoyens, qui n'osoient regarder les Atheniens en face, & qui vouloient paroître se ressentir comme eux de cette injustice, de peur d'être soupçonnés d'y avoir trempé.

Le Conseil de Lacedemone appelle Sphodrias en justice pour lui faire son procès.

Ce Sphodrias avoit un fils nommé Cleonyme, jeune, beau, & bien fait. Archidamus, fils du Roi Agesilas, en étoit amoureux, & comme on peut penser il partageoit avec lui toutes les peines & toutes les angoisses que lui causoit le danger où il se voyoit de perdre son pere; mais il n'osoit paroître ouvertement

Archidamus fils d'Agesilas, est amoureux de Cleonyme, fils de Sphodrias.

pour

pour lui, ni solliciter en sa faveur, parce que Sphodrias étoit l'ennemi declaré d'Agesilas. Cependant Cleonyme l'étant allé trouver, & l'ayant conjuré avec larmes de leur rendre son pere favorable, car c'étoit celui qu'ils redoutoient le plus, Archidamus fut trois ou quatre jours sans oser en parler à son pere, qu'il craignoit, mais il le suivoit toûjours dans un profond silence sans le quitter d'un pas. Enfin l'affaire étant sur le point d'être jugée, il s'enhardit & declara à Agesilas que Cleonyme l'avoit prié d'interceder auprès de lui pour son pere. Agesilas, qui connoissoit la passion de son fils, ne travailla point à l'en détourner, car Cleonyme dès son enfance avoit donné de grandes esperances qu'il seroit un jour un des plus honnêtes hommes de Sparte, mais il n'accorda rien non plus à ses prieres, & ne lui dit pas une seule parole qui pût lui faire esperer quelque grace & quelque douceur de sa part. Il lui répondit seulement qu'il aviseroit à ce qu'il seroit honnête & convenable de faire, & le quitta.

Archidamus intercede auprès de son pere pour Sphodrias.

Archidamus, tout honteux, discontinua de voir Cleonyme, quoique jusques-là il eût accoûtumé de le voir plusieurs fois le jour. Cela fit que les amis de Sphodrias desespererent de son affaire, jusqu'à ce qu'un jour un des intimes amis d'Agesilas, nommé Etymocles, leur découvrit dans une conversation le veritable sentiment d'Agesilas. Il leur dit donc qu'Agesilas blâmoit l'action de Sphodrias autant qu'elle le meritoit, mais qu'il tenoit Sphodrias pour un très-brave homme, & qu'il voyoit que Sparte avoit besoin de Soldats tels que lui. Car voilà les discours qu'Agesilas tenoit

Sentiment d'Agesilas adouci par son fils.

noit tous les jours sur cette affaire pour faire plaisir à son fils. De sorte que Cleonyme s'apperçut d'abord de l'empressement qu'Archidamus avoit eu à le servir, & que tous les amis de Sphodrias parurent & solliciterent pour lui avec plus de confiance. Car Agesilas étoit le pere du monde le plus tendre & le plus complaisant pour ses enfans. On dit que pendant qu'ils étoient petits, il jouoit avec eux & se divertissoit à aller à cheval sur un bâton, & qu'ayant été surpris un jour en cet état par un de ses amis, il le pria de n'en rien dire à personne avant qu'il eût lui-même des enfans.

Agesilas le pere du monde le plus tendre & le plus complaisant.

Il va à cheval sur un bâton avec ses enfans.

Sphodrias ayant été absous à pur & à plein, les Atheniens n'eurent pas plûtôt appris ce jugement qu'ils se preparerent à la guerre. Ce qui attira un grand blâme sur Agesilas, car on lui reprochoit que pour satisfaire un desir puerile & insensé de son fils, il avoit empêché qu'on ne rendît un jugement très-juste, & avoit rendu sa Ville coupable envers les Grecs des plus grands forfaits. Alors Agesilas voyant que son Collegue à la Royauté, Cleombrotus, n'étoit pas disposé à marcher contre les Thebains, & renonçant en cette occasion au privilege de la Loi, qui le dispensoit d'aller à la guerre, quoi qu'il s'en fût déja servi, il se mit à la tête des troupes, & se jetta dans la Beotie, où il fit beaucoup de maux aux Thebains, & en souffrit aussi d'eux, de sorte qu'Antalcidas le voyant un jour fort blessé, lui dit, *Seigneur Agesilas, vous recevez aujourd'hui un beau salaire de l'apprentissage que vous*

Sphodrias est absous, & les Atheniens déclarent la guerre à Sparte.

Il se met à la tête des troupes pour marcher contre les Thebains.

Mot d'Antalcidas à Agesilas.

60 *Il fit crier par un Herant, Que tous les Potiers se levent, & ils se leverent.*] Il y a beaucoup d'esprit & de force de sens

vous avez fait faire aux Thebains en leur enseignant à combattre, ce qu'ils ne vouloient, ni ne savoient faire avant vous. En effet on assure que les Thebains se surpasserent en cette rencontre & qu'ils parurent beaucoup plus aguerris qu'ils n'avoient jamais été, comme ayant été exercés & disciplinés par toutes les guerres que les Lacedemoniens leur avoient faites. C'est pourquoi l'ancien Legislateur Lycurgue dans une des trois Ordonnances qu'il avoit faites pour eux, & qu'il appelloit *Rhetres*, leur avoit défendu de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop souvent à se défendre. Et ce fut cela même qui fit encourir à Agesilas la haine de tous les Alliés de Sparte qui se plaignoient hautement, & qui alloient disant, *que ce n'étoit point pour aucune injure publique, mais par un emportement de colere, & par une opiniâtreté obstinée qu'il cherchoit à perdre les Thebains. Qu'ils n'avoient que faire de se ruïner, & de se consumer en marchant tous les ans de côté & d'autre à la suite d'une poignée de Lacedemoniens, eux qui étoient en si grand nombre.*

C'est une grande faute de faire long-temps la guerre contre les mêmes ennemis.

V. la Vie de Lycurgue, Tom. I. pag. 233.

Agesilas, piqué de ce reproche, & voulant rabaisser cette presomption des Alliés, qui se croyoient si considerables, usa, dit-on, de cet artifice, pour leur faire voir combien peu de gens de guerre ils étoient. Il ordonna que tous les Alliés s'assissent d'un côté pêle-mêle, & que les Lacedemoniens s'assissent à part de l'autre côté. Cela étant executé, [60] il fit crier par

De quelle maniere Agesilas rabat la presomption des Alliés de Sparte, qui se croyent très considerables.

sens dans cet artifice d'Agesilas. Il fait voir clairement que toutes les troupes des Alliés n'étoient que des Artisans,

par un Heraut, Que tous les Potiers se levent; & ils se leverent; il fit appeller de même les Forgerons, les Charpentiers, les Massons, & tous les autres Artisans, les uns après les autres. Presque tous les Alliés se leverent, au lieu qu'il ne se leva pas un seul Lacedemonien, car il leur étoit défendu d'apprendre & d'exercer aucun Art mechanique, & alors Agesilas se prenant à rire, *Vous voyez, mes amis*, leur dit-il, *que nous envoyons en campagne bien plus de gens de guerre que vous.*

Il n'y avoit pas un seul Artisan parmi les Lacedemoniens.

A son retour de Thebes étant arrivé à Megare, comme il montoit un jour du Temple de Venus au lieu où s'assembloient les Magistrats dans la citadelle, tout d'un coup il sentit de grandes douleurs & de violentes convulsions de nerfs à sa jambe saine, qui devint en un moment fort enflée avec inflammation. Il parut que ce mal venoit de la grande quantité de sang qui affluoit dans cette partie; c'est pourquoi un Medecin de Syracuse lui ouvrit sur le champ la veine à la cheville du pied. D'a-

Agesilas sent tout d'un coup des convulsions de nerfs & une violente inflammation à sa jambe saine.

Un Medecin lui ouvre la veine à la cheville du pied.

sans, qui ne prenoient les armes que dans la necessité, au lieu que les troupes des Lacedemoniens étoient de veritables Soldats, qui toute leur vie n'apprenoient d'autre métier que celui de la guerre, ce qui est très-different. Agesilas semble en cette rencontre avoir profité d'un artifice presque semblable d'Agamemnon, qui dans le II. Liv. de l'Iliade, pour faire voir combien les Grecs étoient superieurs en nombre aux Troyens, dit, *que si les Troyens se mettoient d'un côté, que de l'autre les Grecs se rangeassent par dixaines, & que l'on prît un Troyen pour verser du vin à chaque dixaine des Grecs, il y auroit beaucoup de dixaines qui manqueroient d'Echanson.* Car par cette image ce Prince ne veut pas seulement relever le nombre des Grecs, mais encore faire voir que les Troyens ne sont auprès d'eux que de vils esclaves, qui ne meritoient que de leur servir d'Echansons, comme cela a été im-

D'abord les douleurs cesserent, mais le sang coula avec tant d'abondance qu'on ne pouvoit l'étancher. Enfin il tomba en défaillance & fut long-temps en grand danger. Mais cette pamoison ayant arrêté le sang, il fut porté à Lacedemone, où il fut long-temps malade & hors d'état de servir.

Il est porté à Lacedemone, où il est long-temps malade.

Pendant sa maladie il arriva de grands échecs aux Spartiates & sur terre & sur mer; [61] le plus considerable fut la perte de la bataille de Leuctres, où ils furent vaincus par les Thebains. [62] Avant ce dernier échec, tous les Grecs] étant d'avis qu'il falloit faire une paix générale, il arriva à Lacedemone de tous les endroits de la Grece des Deputés pour en convenir. Parmi ces Deputés étoit Epaminondas, homme très-célèbre pour sa grande érudition & pour la profonde connoissance qu'il avoit de la Philosophie, mais qui n'avoit encore donné aucune preuve de sa grande capacité pour commander des Armées. Cet homme voyant que tous les autres Députés fléchissoient sous

Lacedemoniens battus à Leuctres par les Thebains.

Epaminondas deputé de Thebes à Sparte.

judicieusement remarqué.

61. *Le plus considerable fut la perte de la Bataille de Leuctres.*] Il y a une diverse leçon qui porte, *le plus considerable fut la perte de la Bataille de Tegyre*, & Palmerius la croit la seule bonne, parcé que la Bataille de Leuctres ne se donna que long-temps après les échecs dont Plutarque parle. Mais par la suite il paroît qu'il ne faut rien changer au texte, & que Plutarque parle de la Bataille de Leuctres qui fut donnée vingt jours après le Traité de paix.

62. *Avant ce dernier échec.*] J'ai ajoûté ces paroles qui sont très-necessaires, pour éviter la confusion, en empêchant qu'on ne croye que la bataille de Leuctres fut donnée avant la conclusion de la paix; car elle fut donnée vingt jours après la paix faite, comme Plutarque le dit plus bas.

ſous Ageſilas par le grand reſpect qu'ils avoient pour lui, il fut le ſeul qui oſa parler avec une audace pleine de franchiſe. Il fit une harangue, non pour les ſeuls Thebains, mais en général pour toute la Grece, faiſant voir que la guerre augmentoit la puiſſance des ſeuls Spartiates, & qu'elle ruïnoit & affoibliſſoit tous les autres Grecs, & leur remontrant [63] la neceſſité qu'il y avoit de fonder la paix ſur l'égalité & ſur la Juſtice, parce qu'il n'y avoit de paix ferme & durable que celle où toutes les parties trouvoient un avantage égal.

Il s'oppoſe ſeul à Ageſilas.

Parce que dans toutes les guerres ils étoient les Chefs des Alliés.

Il n'y a que l'égalité qui rende la paix ferme & durable.

Ageſilas donc voyant que tous les Grecs étoient frappés de ce diſcours & qu'ils étoient prêts à s'y conformer, [64] demanda à Epaminondas, *s'il eſtimoit qu'il fût juſte & raiſonnable de laiſſer la Beotie libre & independante.* Epaminondas tout auſſi-tôt lui demanda à ſon tour avec beaucoup de vivacité & de hardieſſe, *s'il eſtimoit auſſi qu'il fût juſte & raiſonnable de laiſſer la Laconie dans la même indépendance & la même liberté.* Alors Ageſilas ſe levant de ſon ſiege, plein de colere, le preſſa de déclarer nettement *s'il laiſſeroit la Beotie libre.* Et

63. *La neceſſité qu'il y avoit de fonder la paix ſur l'égalité & ſur la juſtice, parce qu'il n'y avoit de paix ferme & durable.*] Voici une grande leçon pour ces politiques aveugles, qui dans les Traités veulent toûjours mettre de leur côté les plus grands avantages, & qui ruïnent parlà l'égalité, ſeule capable de rendre la paix ferme & durable.

64. *Demanda à Epaminondas, s'il eſtimoit qu'il fût juſte & raiſonnable de laiſſer la Beotie libre & indépendante.*] Le nœud de tout ceci, c'eſt que les Thebains vouloient que tous les autres Grecs laiſſaſſent les Villes libres, & tenir cependant la Beotie ſoûmiſe à leurs Loix; & les Lacedemoniens prétendoient de même que la Beotie fût libre,

Et Epaminondas lui fit encore la même question, & lui demanda, *s'il laisseroit de son côté la Laconie libre*. Agesilas en fut si irrité, & il embrassa avec tant de joye ce prétexte de rompre avec Thebes, que sur le champ il effaça du Traité d'alliance le nom des Thebains & leur declara la guerre. Ensuite il ordonna à tous les autres Députés de s'en retourner après qu'ils auroient signé & reglé tous les articles dont on pourroit convenir amiablement, & pour les autres sur lesquels on ne pourroit s'accorder, de les décider par les armes, car il étoit bien difficile de vuider & d'assoupir tous leurs differens.

Agesilas rompt avec les Thebains, & leur declare la guerre.

Il se trouva pendant ce temps-là que Cleombrotus étoit dans la Phocide avec une Armée. Les Ephores lui envoyerent ordre sur l'heure de mener ses troupes contre les Thebains, & sans perdre un moment ils envoyerent par-tout pour assembler les forces de leurs Alliés, qui étoient très-fâchés de cette guerre, & qui n'y marchoient qu'à contre-cœur, mais qui n'osoient encore contredire les Lacedemoniens, ni leur desobéir, [65] quoique cette guerre fût pré-

Cette guerre fut precedée

bre, & être cependant maîtres de la Laconie, ce qui étoit injuste des deux côtez, car il falloit que tout fût égal, autrement celui qui auroit tenu ses Villes dans sa dépendance, auroit eu un grand avantage sur les autres.

65. *Quoique cette guerre fût precedée de beaucoup de signes fâcheux & de très-mauvais presage.*] On rapportoit que tous les Temples de la Beotie s'étoient ouverts d'eux-mêmes; que les Prêtresses avoient declaré qu'une grande victoire se preparoit pour les Beotiens; que toutes les armes avoient disparu du Temple d'Hercule, comme Hercule lui-même étant parti pour le combat. Xenophon ajoûte, que la plûpart étoient persuadés que c'étoient-là des inventions des Chefs.

par beaucoup de signes fâcheux. précedée de beaucoup de signes fâcheux & de très-mauvais presage, comme nous l'avons écrit dans la Vie d'Epaminondas, [66] & que le Spartiate Prothoüs s'y opposât de tout son pouvoir. Agesilas ne voulut jamais y renoncer, & la fit entreprendre de sa propre autorité, esperant bien avoir trouvé le temps favorable pour se venger des Thebains, toute la Grece étant libre & unie, & les Thebains seuls exclus du Traité de paix. Et ce qui marque évidemment que cette guerre fut entreprise plûtôt par un mouvement de colere, que par des motifs de justice & de raison, c'est le temps; car le Traité de paix fut conclu à Lacedemone le quatorze du mois de Juillet; & le cinq d'Août, c'est-à-dire vingt jours après, les Lacedemoniens furent défaits à la bataille de Leuctres, où ils perdirent mille naturels Spartiates tués sur la place, & où leur Roi même Cleombrotus fut tué au milieu de ses plus braves guerriers, qui mordirent tous la poussiere autour de lui. De ce nombre fut le beau Cleonyme, fils de Sphodrias, qui ayant été abbattu trois fois devant le Roi, & s'étant relevé trois fois, fut enfin achevé en combattant genereusement devant son Prince, jusqu'à la derniere goutte de son sang.

Agesilas la fit entreprendre de sa propre autorité.

La 2. année de l'Olymp. CII. 369. ans avant J. C.

Le Roi Cleombrotus tué à la bataille de Leuctres.

Valeur heroïque de Cleonyme fils de Sphodrias.

66. *Et que le Spartiate Prothoüs s'y opposât de tout son pouvoir.*] L'avis de ce Prothoüs étoit fort juste; il conseilloit de congedier les troupes selon leur serment, d'ordonner que toutes les Villes porteroient leur contribution selon leur pouvoir dans le Temple d'Apollon, & que l'on ne feroit la guerre qu'à ceux qui s'opposeroient à la liberté des Villes; car par ce moyen ils auroient les Dieux favorables, & les Villes se joindroient à eux très-volontiers; mais on se moqua de cet avis. *Car*, ajoûte

Ce grand échec étant donc arrivé aux Lacedemoniens contre l'attente de tout le monde, & aux Thebains cet avantage si grand & si glorieux, que jamais Grecs combattant contre des Grecs n'en ont remporté un pareil, il n'y a personne qui n'estime & n'admire autant la magnanimité & le courage de la Ville vaincuë que de celle qui a vaincu. Xenophon dit quelque part que les paroles des gens de bien, même celles qui leur échappent à table dans le vin & au milieu de leurs jeux & de leurs plaisirs, sont toûjours dignes de memoire, & il a raison; mais il n'y a pas moins de plaisir & d'utilité, ou pour mieux dire, [67] il y en a beaucoup davantage à remarquer & à considerer ce que les gens de bien disent & font, & la fiere contenance qu'ils tiennent dans la mauvaise fortune. La Ville de Sparte celebroit alors une grande fête, & elle étoit pleine d'étrangers, que la curiosité y avoit attirés, car les Chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles combattoient tout nuds en plein theatre. Dans ce moment les courriers arriverent de Leuctres avec la terrible nouvelle de cette défaite. Les Ephores, quoi qu'ils eussent bien compris d'abord que leurs affaires étoient entierement ruïnées, & qu'ils avoient absolument

La magnanimité de la Ville vaincuë aussi digne d'admiration que celle de la Ville qui avoit vaincu.

Les paroles des gens de bien toûjours dignes de memoire.

Mais ce qui l'est encore davantage c'est la fiere contenance qu'ils tiennent dans l'adversité.

Grandeur de courage de Sparte à la nouvelle de la defaite de Leuctres.

Xenophon, *il semble que les Dieux poussoient déja les Lacedemoniens à leur ruine.*

67. *Il y en a beaucoup davantage à remarquer, & à considerer ce que les gens de bien disent & font.*] Car ces exemples donnés dans des états si violens, font sur nous une impression très-vive, qui excitant dans notre ame l'admiration pour une si grande vertu, nous rend capables de l'imiter.

68. Com-

ment perdu l'empire de la Grece, ne permirent pourtant ni aux Chœurs de se retirer, ni à la Ville de changer l'appareil & la decoration de la fête, mais ils envoyerent dans toutes les maisons aux parens les noms des morts qui leur appartenoient, & demeurerent au theatre à faire continuër les danses & les jeux jusqu'à la fin.

Le lendemain matin chacun sachant déja tous ceux qui étoient sauvés, & tous ceux qui étoient morts, les peres & tous les parens de ceux qui avoient été tués, s'étant rendus à la Place publique, se saluoient & s'embrassoient les uns les autres avec un visage content, & pleins de magnanimité & de joye. Au lieu que les peres & les parens de ceux qui étoient échappés se tenoient cachés dans leurs maisons comme dans un deuil; & si quelqu'un d'eux étoit forcé de sortir pour ses affaires, il paroissoit avec une figure, une voix & un regard qui marquoient sa tristesse & son abbattement, & marchoit tout en double & courbé comme n'osant lever la tête. Cette difference se remarquoit encore mieux dans les femmes, car celles qui attendoient leurs fils de retour du combat, on les voyoit tristes, abbattuës & dans le silence, & celles dont les fils avoient été tués, on les voyoit courir avec empressement aux Temples pour rendre graces aux Dieux, & se visiter les unes les autres avec beaucoup de gayeté en se felicitant de leur gloire.

Joye de ceux dont les parens avoient été tués à la bataille.

Affliction de ceux dont les parens étoient sauvés.

Cette difference encore plus marquée dans les femmes.

Cependant le Peuple voyant que ses Alliés l'a-

68. *Commença d'rappeller dans sa memoire les anciens Oracles qui lui défendoient de prendre un Roi boiteux.*] Cela est très-ordinaire dans les malheurs publics; le Peuple ne man-

l'abandonnoient & s'attendant bien qu'Epaminondas, après une si grande victoire, qui relevoit ses esperances & enflammoit son ambition, se jetteroit au plûtôt dans le Peloponese, [68] commença à rappeller dans sa memoire les anciens Oracles, qui lui défendoient de prendre un Roi boiteux, comme étoit Agesilas. Il se fait sur cela un scrupule de conscience, qui le jette dans le découragement & dans la frayeur d'avoir offensé les Dieux, comme si leur Ville n'étoit tombée dans ce malheur, que parce que chassant du thrône un Roi entier & ferme sur ses deux pieds, ils y avoient placé un Roi boiteux, ce que les Dieux leur avoient ordonné d'éviter sur toutes choses. Cependant à cause de ses grandes qualités, de sa vertu, & de sa reputation, non-seulement ils l'avoient pris pour leur Roi, & l'avoient mis à la tête de leurs Armées, mais dans toutes les difficultés, qui survenoient dans leurs affaires civiles & dans le gouvernement, ils avoient recours à lui comme à un excellent Medecin, & le prenoient pour arbitre en toutes choses, se rapportant de tout à sa decision. Et c'est ce qu'ils firent encore en cette rencontre, au sujet de ceux qui s'étoient enfuis de la bataille, & qu'on appelle à Sparte *tresantas:* car comme ils étoient en grand nombre, & des plus puissans de la Ville, ils n'osoient leur faire souffrir les peines ordonnées par les Loix, de crainte que le desespoir ne les portât à remuer & à susciter quelques nouveautés dans la Ville.

Scrupule de Sparte sur les anciens Oracles qui défendoient un regne boiteux.

C'est à dire, *ceux qui ont eu peur.*

manque jamais de rechercher ce qui peut les avoir attirés; & la superstition, toûjours timide, le porte très-souvent à les imputer à des causes très-innocentes.

Etat miserable où étoient reduits à Sparte ceux qui avoient fui dans les combats.

le. Car non seulement les fuyards sont exclus de toutes sortes de charges & d'emplois, mais c'est encore une honte horrible de leur donner sa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux. Tous ceux qui les rencontrent sur leur chemin peuvent les frapper, & ils sont forcés de le souffrir. De plus ils sont obligés d'aller dans les ruës vétus pauvrement & salement de méchantes robes toutes rapiecées de lambeaux de diverses couleurs. Il faut qu'ils se fassent raser la moitié de la barbe, & qu'ils nourrissent l'autre moitié. Il y avoit donc un grand danger de souffrir dans Sparte tant de gens si diffamés, & de les y souffrir dans un temps où elle avoit besoin d'un si grand nombre de gens de guerre.

Expedient qu'Agesilas trouva pour conserver à Sparte ses Loix & ses Citoyens.

Dans cet embarras ils choisissent Agesilas pour Legislateur ; & lui sans rien ajoûter aux Loix, & sans en rien retrancher, sans y rien changer, il alla à l'Assemblée des Lacedemoniens, & dit en plein Conseil, [69] que *pour ce jour il falloit laisser dormir les Loix, & après ce jour leur rendre toute leur autorité*. Par ce peu de mots il conserva à Sparte ses Loix entieres, & lui rendit ce grand nombre de Citoyens qu'il empêcha d'être deshonorés. En même temps pour guerir l'abbattement & le de-

69. *Que pour ce jour il falloit laisser dormir les Loix.*] Voilà un avis plein de sagesse, & qui sauva en même temps & les Loix, & les malheureux qui en dévoient être les victimes, & dont la perte auroit affoibli l'Etat. Les Loix qui ne dorment qu'un jour ne sauroient faire de grands maux.

70. *Il y avoit alors six cent ans que les Doriens s'étoient établis à Lacedemone.*] Auparavant Lacedemone étoit habitée par des Peuples ramassés qui avoient suivi les fils d'Her-

decouragement où ces jeunes gens étoient tombés, il entra en armes dans l'Arcadie. Veritablement il eut grand soin d'éviter d'en venir à un combat, il s'attacha seulement à quelque petite place des Mantinéens, qu'il prit, & fit le dégât dans le plat païs, ce qui réjouït un peu Sparte & ranima ses esperances, comme son salut n'étant pas entierement deploré.

Comment il ranime le courage de ses troupes deshonorées & abattuës.

Bientôt après, Epaminondas entra dans la Laconie avec toutes les forces de ses Alliés, qui montoient à quarante mille hommes de pied, sans compter les troupes armées à la legere, & la tourbe de ceux qui suivoient sans armes seulement pour piller. Car tout compté il étoit entré dans la Laconie jusqu'à soixante dix mille hommes. [70] Il y avoit alors six cens ans que les Doriens s'étoient établis à Lacedemone, [71] & depuis tout ce temps-là c'étoit ici la premiere fois qu'ils voyoient les ennemis sur leurs terres : auparavant jamais aucun n'avoit osé y mettre le pied. Les Thebains & leurs Alliés trouvant donc un païs tout neuf & auquel on n'avoit jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le saccagerent, & le pillerent jusqu'à la riviere d'Eurotas, & jusqu'à la Ville, sans que personne sortît pour les en empêcher. Car, comme l'écrit Theopompe,

Epaminondas entre dans la Laconie avec une formidable Armée.

Il y avoit six cens ans que les Spartiates n'avoient vu d'ennemi dans leur païs.

Les Thebains saccagent la Laconie la flamme à la main.

d'Hercule, ses premiers fondateurs.

71. *Et depuis tout ce temps-là, c'étoit ici la premiere fois qu'ils voyoient les ennemis sur leurs terres.*] Voilà un long espace de temps. Il y a peu de Villes considerables dans le monde qui puissent se vanter d'une si longue tranquillité. Cela confirme bien l'éloge que Platon a donné à Sparte, *qu'elle étoit comme le Temple des Furies, dont on n'osoit approcher.*

Agesilas empêche les Lacedemoniens de s'opposer à ce torrent.

pe, Agesilas ne voulut pas que les Lacedemoniens s'opposassent à ce torrent & à ce tourbillon de guerre, mais se contentant de distribuer dans le milieu de la Ville, & dans tous les endroits les plus importants ses meilleures troupes, & de bien assurer tous les postes, il supportoit les menaces & toutes les paroles hautaines & fieres des Thebains, qui le défioient en l'appellant par son nom, & qui le pressoient de se presenter pour défendre son païs, lui qui avoit seul causé tous les maux en allumant cette guerre.

Tout ce qu'Agesilas eut à supporter dans cette occasion.

Mais ce qui affligeoit encore davantage Agesilas, c'étoient les mouvemens tumultueux & les troubles qui s'excitoient dans la Ville, les plaintes & les allées & venuës des vieillards, qui étoient au desespoir de voir ce qu'ils voyoient, & des femmes, qui ne pouvoient demeurer en repos, & qui devenoient entierement forcenées en entendant les cris menaçans des Ennemis, & en voyant les embrasemens qu'ils excitoient aux environs & qui éclairoient jusques dans leurs portes. A cela se joignoit encore la douleur de voir ternir sa reputation, en ce qu'ayant reçu une Ville très-grande & très-puissante, il voyoit toute la gloire & toute la dignité de cette Ville diminuer & déperir entre ses mains; & il avoit encore un secret dépit de voir dementir la vanterie dont il avoit souvent usé lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi.* Aussi dit-on à ce propos, qu'un Athenien disputant un jour contre Antalcidas sur la valeur des deux Peuples, & donnant la preference à son païs, lui dit, *Nous vous avons plusieurs fois chassés des bords du Cephise. Il est vrai*, lui ré-

Belle reponse d'Antalcidas à la vanterie d'un Athenien.

répondit Antalcidas, *mais nous ne vous avons jamais chassés des bords de l'Eurotas.* Un autre Spartiate, mais des plus obscurs, répondit de même à un habitant d'Argos : Celui-ci lui ayant dit, *Plusieurs de vos Spartiates sont enterrés dans les terres d'Argos*, il lui répondit vivement, *Mais aucun de vos Argiens n'est enterré dans les terres de Sparte.*

Autre réponse d'un Spartiate des plus obscurs à un homme d'Argos.

On dit qu'Antalcidas étoit alors Ephore, & qu'il envoya secretement ses enfans à Cythere, dans la crainte que Sparte ne fût prise. Mais Agesilas voyant que les ennemis se mettoient en devoir de passer l'Eurotas, & de penetrer jusques dans la Ville, abandonna tout le reste, & se contentant de défendre le milieu, qui étoit une hauteur, il mit au-devant ses troupes en bataille. Par bonheur l'Eurotas étoit alors fort gros & fort enflé par la fonte des neiges, & les Thebains trouvoient plus de peine & plus de difficulté à le passer tant à cause de la trop grande froideur de ses eaux, qu'à cause de leur rapidité. Comme Epaminondas passoit le premier à la tête de son Infanterie, quelques Spartiates le montrerent à Agesilas, qui, après l'avoir regardé long-temps & l'avoir suivi des yeux, ne dit que ce seul mot, *O l'entreprenant homme !* Toute l'ambition d'Epaminondas étoit de donner un Combat dans la Ville même, & d'y ériger un trophée ; mais n'ayant jamais pû attirer Agesilas, & le faire descendre de ses hauteurs, il prit le parti de se retirer, & fit encore le dégât dans la campagne.

Isle au bas de la Laconie, au dessus de Malée.

Les Thebains passent l'Eurotas.

Ce qu'Agesilas dit d'Epaminondas qui s'avançoit vers Sparte.

Epaminondas ne pouvant faire descendre Agesilas, se retire.

Cependant à Lacedemone environ deux cens mutins, qui couvoient depuis long-temps un mauvais dessein, & qui n'attendoient que l'occasion de faire éclater leur perfidie, s'étant

ligués, se saisirent d'un quartier de la Ville appellé *Issorium*, où étoit le Temple de Diane, & qui étoit un lieu fort d'assiette & difficile à forcer. Les Lacedemoniens vouloient les y aller attaquer à la chaude. Mais Agesilas, qui craignoit que cela ne fît éclorre quelque nouveauté dangereuse, commanda à ses troupes de se tenir en repos, & lui en simple cappe, sans armes, & suivi d'un seul domestique, il alla à eux en criant, [72] *Vous avez entendu mon ordre autrement que je ne l'ai donné, car je ne vous ai pas commandé de vous retirer en cet endroit, ni tous ensemble, mais les uns là, & les autres ici*, en leur montrant differens quartiers de la Ville. Ces mutins, l'entendant parler de la sorte, furent ravis, car ils se persuaderent que leur dessein étoit caché, & se separant en deux bandes, ils allerent se placer dans les lieux qu'Agesilas leur avoit marqués. En même temps Agesilas faisant venir des troupes, fit occuper le poste d'Issorium, & envoya prendre environ quinze de ces mutins, qu'il fit mourir la nuit suivante.

Grande prudence d'Agesilas pour disperser des mutins qui s'étoient emparés d'un bon poste.

Bien-tôt après il découvrit une autre conjuration beaucoup plus grande, & un comploc

Il découvre une grande conjuration dans Sparte.

72. *Vous avez entendu mon ordre autrement que je ne l'ai donné.*] Cette prudence d'Agesilas étoit pleine d'audace, mais elle étoit presque sûre du succès. Des mutins ne sont presque jamais assez ameutés ni assez fermes pour executer leur dessein, dans un moment qu'ils n'attendent point, & surpris d'un côté de la presence de leur Général, & ravis de l'autre d'être ignorés, ils obeïssent & remettent à un autre temps ce qu'ils n'ont pas la force d'executer sur l'heure, parce que cette heure n'est pas là leur. L'Histoire presente des occasions où cela a été imi-

plot de grand nombre de Spartiates, qui s'assembloient toutes les nuits dans une certaine maison pour chercher les moyens de changer le Gouvernement. Il étoit très-difficile de leur faire le procès dans un si grand trouble, & très-dangereux de negliger leur mauvais dessein.

Il fait mourir les coupables sans aucune formalité de Justice: ce qui jusques-là avoit été inouï.

Agesilas, après en avoir communiqué avec les Ephores, [73] les fit mourir sans aucune formalité de Justice, ce qui jusques-là étoit sans exemple à Sparte, où l'on n'avoit jamais fait mourir personne sans lui avoir fait son procès.

Ce qu'Agesilas fit pour empêcher qu'on ne sût le nombre des deserteurs.

Un grand nombre de voisins de Sparte, & quantité d'Ilotes, qu'on avoit enrôlés, desertoient tous les jours & passoient aux Ennemis, ce qui abbattoit extrêmement le courage des autres. Agesilas, pour empêcher ce découragement, ordonna à ses Domestiques d'aller tous les matins avant le point du jour à toutes les paillasses, d'y prendre les armes de ces deserteurs & de les cacher, afin qu'on en ignorât le nombre.

On ne sait pas bien précisément en quel temps les Thebains quitterent la Laconie; les uns disent qu'ils se retirerent quand l'Hyver

imité avec succès.

73. *Les fit mourir sans aucune formalité de Justice.*] On a beaucoup disputé sur ce cas-ci, pour savoir si l'on peut justement faire mourir des conjurés sans aucune formalité de justice. Le salut de l'Etat est la premiere regle & la Loi souveraine. Dans les crimes qui le regardent, quelques-uns croyent qu'on peut se dispenser de ces longues formalités, lors que le temps presse, & qu'il est dangereux de differer; mais cela est sujet à de grands inconveniens.

ver fut venu, & que les Arcadiens, pressés par la mauvaise saison, eurent commencé à décamper & à défiler en desordre. Les autres assurent qu'ils y demeurerent encore trois mois, & qu'ils acheverent de fourrager & de ruïner tout le païs. Theopompe écrit que les Gouverneurs des Beotiens ayant déja donné l'ordre du départ, il arriva dans leur camp un Spartiate, nommé Phryxus, qui leur apportoit de la part d'Agesilas dix talens pour prix de leur retraite. De sorte qu'en executant ce qu'ils avoient resolu, ils reçurent encore de leurs ennemis dix talens pour les frais de leur marche. [74] Mais pour moi, je ne comprends pas comment cette particularité auroit été ignorée de tous les autres Historiens, & sue de Theopompe seul. Ce qu'il y a de certain, & dont tout le monde convient également, c'est qu'Agesilas fut la seule cause du salut de Sparte, parce que renonçant à ses deux passions les plus naturelles & les plus enracinées en lui,

Dix mille écus.

Comment Agesilas fut la seule cause du salut de Sparte.

74. *Mais pour moi, je ne comprends pas comment cette particularité.*] Plutarque s'oppose à cette particularité, rapportée par Theopompe, par la seule raison qu'il n'y a que lui qui en parle; mais il y en a encore une autre plus forte à mon avis. C'est que cette particularité est ridicule en toutes manieres. Agesilas auroit-il envoyé de l'argent aux Thebains pour le prix de leur retraite, lors qu'ils avoient déja donné l'ordre pour leur départ, & qu'on voyoit qu'ils alloient se mettre en marche, & leur auroit-il envoyé dix talens? Le temps & le prix bannissent toute vrai-semblance.

75. *Il arriva à Sparte ce qui arrive à un corps bien sain, qui toute sa vie s'est accoûtumé à un regime très-exact & très compassé, la moindre faute le perd.*] Ceci est tiré des livres d'Hippocrate, qui enseigne qu'il est dangereux pour les corps bien sains de s'accoûtumer à un regime très-exact, & à ne boire par exemple que de l'eau la plus saine, parce que pour peu qu'on s'écarte de ce regime,

lui, à son ambition & à son obstination, il ne chercha que la sûreté dans les affaires, & ne travailla qu'à se maintenir. Veritablement il ne releva pas la puissance, ni la gloire de sa Ville; [75] il arriva à Sparte ce qui arrive à un corps bien sain, qui toute sa vie s'est accoûtumé à un regime très-exact & très-compassé, la moindre faute le perd; de même le plus petit changement suffit pour perdre & ruïner toute la felicité de cette Ville. Et ce n'est point sans raison, car ce Gouvernement ayant toûjours été bien constitué pour la paix, la vertu, & la concorde, dès qu'ils voulurent y ajoûter de nouveaux Etats & des dominations acquises par la force, [76] dont leur Legislateur Lycurgue étoit très-persuadé qu'une Ville, qui veut vivre heureuse, n'a aucun besoin, ils déchurent de leur premiere splendeur & se perdirent.

Sparte comparée à un corps bien sain, & qui étant accoûtumé à un regime très-exact, est ruïné par la moindre faute.

Sparte perit pour avoir voulu conquerir de nouveaux Etats.

En ce temps-là Agesilas avoit entierement renoncé à la guerre à cause de son grand âge. Mais

gime, qu'on ne peut pas toûjours observer, on en reçoit un prejudice considerable.

76. *Dont leur Legislateur Lycurgue étoit très-persuadé qu'une Ville, qui veut vivre heureuse, n'a aucun besoin.*] Plutarque nous a dit lui-même dans la Vie de Lycurgue page 284. que ce Legislateur *persuadé que le bonheur d'une Ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu, regla & compassa la sienne, de maniere qu'elle pût être toûjours libre, toûjours suffisante à elle-même, & toûjours dans les maximes de la vertu*, ce qui vaut mieux que toutes les forces suffisantes pour la rendre maîtresse du Monde entier: principe que Platon a prouvé d'une maniere très-forte & très-solide dans son *premier Alcibiade*, où il fait voir que les Villes, pour être heureuses, n'ont besoin ni de murailles, ni de vaisseaux, ni d'arsenaux, ni de troupes, ni de grandeur, & qu'elles n'ont besoin que d'une seule chose, c'est de vertu, Tome I. pag. 354. de ma 2. edit.

Mais son fils Archidamus ayant reçu un grand secours, que lui envoyoit le Tyran de Sicile, se mit à la tête des troupes, défit les Arcadiens dans une bataille, qui fut appellée *la bataille sans larmes*, car il ne perdit pas un seul homme, & tua beaucoup de monde aux ennemis.

Bataille que gagna le fils d'Agesilas appellée *la bataille sans larmes.*

Cette victoire fit voir plus que toute autre chose la grande foiblesse de Sparte; car auparavant les Spartiates regardoient comme une chose si ordinaire & si sûre pour eux de vaincre leurs ennemis, que dans leurs plus glorieux succès ils ne sacrifioient aux Dieux, pour leur rendre graces de leur victoire, qu'un simple coq; ceux qui avoient combattu, ne se vantoient point & ne se glorifioient point comme d'une chose bien merveilleuse, & ceux qui en apprenoient la nouvelle, ne s'en réjouïssoient point excessivement; car même après le gain de la bataille de Mantinée, que Thucydide a décrite, les Ephores ne firent d'autre present à celui qui en apporta le premier la nouvelle, que de lui envoyer une portion de chair du repas public pour l'en remercier. Mais quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus, & qu'on le vit revenir vainqueur, personne ne put se contenir, ni demeurer dans la Ville. Son pere sortit le premier au-devant de lui, pleurant de joye & de tendresse; il étoit suivi des Officiers & des Magistrats; la foule des vieillards & des femmes descendit jusqu'aux bords de la riviere en tendant les mains au Ciel, & en remerciant les Dieux, comme si ce jour-là Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, & revu pour la premiere fois ses anciens beaux jours;

Moderation des Spartiates dans leurs plus glorieux succès.

Dans le V. liv.

L'excès de leur joye à la nouvelle du gain de cette bataille du fils d'Agesilas.

jours. Car auparavant on dit que les maris mêmes n'osoient regarder leurs femmes en face, à cause de la honte qu'ils avoient de toutes les pertes qu'ils avoient faites. Et quand Epaminondas se mit à rebâtir la Ville de Messene, & que ses anciens habitans y accouroient de tous côtés pour la repeupler, jamais ils n'oserent se presenter en bataille pour l'empêcher, quoiqu'ils en fussent très-fâchés, & qu'ils conservassent un très-grand ressentiment contre Agesilas, de ce qu'après avoir joüi si long-temps d'un païs, qui n'étoit pas de moindre étenduë que toute la Laconie, & qui ne cedoit aux meilleurs endroits de la Grece, ni en bonté, ni en fertilité du terroir, ils l'avoient perdu sous son regne. Voilà pourquoi Agesilas refusa d'accepter la paix, que lui offroient les Thebains, ne voulant pas leur abandonner de parole ce qu'ils occupoient déja de fait. Mais en disputant ainsi contre eux avec opiniâtreté, non-seulement il ne recouvra point ce qu'il vouloit ravoir, mais il pensa perdre Sparte par un stratagême qu'on employa contre lui. Car après que les Mantinéens se furent separés de l'alliance des Thebains, & qu'ils eurent envoyé demander du secours à Lacedemone, Epaminondas, averti qu'Agesilas s'étoit mis en marche avec des troupes, & qu'il s'avançoit vers Mantinée, partit une nuit de Tegée à l'insû des Mantinéens avec son Armée, & marcha droit à Sparte par un chemin different de celui que tenoit Agesilas, de sorte que peu s'en fallut qu'il ne prît d'emblée la Ville, qui étoit vuide & sans défense. Mais un certain Euthynus de Thespies, comme l'écrit Callisthene, ou, comme l'assure Xenophon, un

Abattement des Spartiates avant ce succès.

Epaminondas fait rebâtir la Ville de Messene, sans qu'Agesilas ose s'y opposer.

Mantinée, Ville d'Arcadie.

Tegée, Ville d'Arcadie.

Epaminondas profite de la marche d'Agesilas, & va contre Sparte pour la surprendre.

Xenophon dans son VII. Liv.

Agesilas informé du stratageme d'Epaminondas retourne à Sparte, & s'arrache à l'ennemi.

un certain Cretois, ayant informé en diligence Agesilas de ce qui se passoit, Agesilas envoya sur l'heure un Cavalier avertir la Ville, & il y arriva lui-même bientôt après.

Agesilas ne se ménage pas en cette occasion, & combat en desesperé.

Il y étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thebains passer l'Eurotas, & marcher contre la Ville. Agesilas fit face par-tout, & se défendit avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devoit attendre de son âge. Il vit bien que ce n'étoit pas ici, comme la premiere fois, le temps de se menager, & de se précautionner seulement, mais qu'il falloit payer d'audace, & combattre en desesperé, moyens dont il ne s'étoit jamais servi, & auxquels il n'avoit jamais mis sa confiance, mais qu'il employa alors fort utilement pour repousser ce danger, car par ce desespoir & par cette audace il arracha sa Ville des mains d'Epaminondas. Il éleva un trophée de sa victoire, & fit voir aux enfans & aux femmes [76] les Lacedemoniens qui payoient à leur Patrie un très-beau & très-digne salaire de leur éducation, & à la tête de tous ces braves son fils Archidamus, qui faisoit des merveilles de sa personne, & qui, poussé par son courage & soûtenu par la grande agilité de son corps, prenant de petites ruës détournées, se portoit très-promptement dans tous les endroits où le danger étoit le plus grand, & se presentant par-tout avec une poignée de gens, arrêtoit par-

Exploits de son fils Archidamus dans cette grande journée.

77. *Les Lacedemoniens, qui payoient à leur Patrie un très-beau & très-digne salaire de leur éducation.*] Plutarque entre ici dans les vuës de Platon, qui enseigne que la valeur n'est pas le fruit de la nature seule, & qu'elle est l'effet de l'éducation. Il n'y a jamais eu d'éducation plus

par-tout l'ennemi & lui failoit tête.

Dans cette mêlée Isadas, fils de Phœbidas, fut un spectacle très-beau & très-admirable, non seulement pour ses Citoyens, mais encore pour les ennemis. Il étoit très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, & dans l'âge qui est justement la fleur de la jeunesse, lorsque les hommes passent de l'enfance à l'âge de puberté. Il étoit sans armes, sans habits, tout nud, le corps tout reluisant d'huile, & tenoit d'une main une pique, & de l'autre une épée. En cet état il s'élance impetueusement hors de sa maison, & fendant la presse des Spartiates, qui combattoient, il se jette sur les ennemis, porte par-tout des coups mortels, & renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa furie. Il ne reçut pourtant aucune blessure, soit que Dieu prît plaisir à le préserver à cause de sa grande valeur, soit qu'il eût paru aux ennemis quelque Etre plus grand que l'homme. On dit qu'après le combat les Ephores lui decernerent une couronne pour honorer ses exploits, mais qu'ensuite ils le condamnerent à une amende de mille drachmes, pour avoir osé s'exposer sans armes à un si grand danger.

Spectacle agreable & surprenant qu'Isadas fil de Phœbidas donne à Sparte.

Tout nud une pique à une main & l'epée à l'autre, il fa t des exploits inouïs.

Action remarquable des Ephores.

Cinq cens livres.

Quelques jours après il y eut une seconde bataille devant la Ville de Mantinée, où Epaminondas, après avoir renversé les premiers rangs

Seconde bataille des Lacedemoniens devant Mantinée, où Epaminondas est tué.

plus propre à former de braves gens que celle de Sparte. Plutarque fait voir aussi par ce passage, que la valeur doit être reservée pour le service de la patrie, comme une dette qu'on est obligé de lui payer.

rangs des Lacedemoniens, comme il s'opiniâtroit à les poursuivre, [78] un Spartiate, nommé Anticrates, tournant visage tout à coup, & l'attendant de pied ferme, le perça de sa pique selon Dioscoride, & selon d'autres, de son épée, ce qui paroît plus fondé; car encore aujourd'hui à Sparte les descendans de cet Anticrates sont appellés *Machairionides*, comme ayant veritablement tué Epaminondas avec l'épée. Cette action parut si grande & si merveilleuse à cause de la frayeur qu'on avoit d'Epaminondas, qu'on lui decerna à lui de grands honneurs & de grandes recompenses, & à toute sa race à perpetuité, un affranchissement de tous impôts & de toutes charges publiques, immunité dont jouït encore de notre temps Callicrates, un de ses descendans.

C'est à-dire, *gens de l'épée.*

Toute la posterité de celui qui avoit tué Epaminondas, affranchie de tous impôts.

Près de cinq cens ans après sa concession.

Après cette bataille, & la mort d'Epaminondas, les Grecs ayant fait la paix avec les Lacedemoniens, Agesilas voulut exclurre du Traité les Messeniens & les empêcher de jurer avec les autres cette paix, parce qu'ils n'avoient point de Ville. Mais tous les autres vouloient les y comprendre & recevoir leur

78. *Un Spartiate, nommé Anticrates, tournant visage tout à coup, le perça de sa pique.*] Diodore de Sicile attribuë cet exploit au fils de Xenophon, à Grillus, qui ne jouït pas long-temps de sa victoire, car il fut tué sur le champ; mais le rapport de Plutarque paroît mieux fondé.

79. *Au lieu qu'il devoit bien plûtôt mettre fin à tous ces maux.*] Ce jugement de Plutarque merite l'attention des Princes & des Etats. Il vaut infiniment mieux profiter d'une occasion favorable de faire la paix, que de replonger les Peuples dans des malheurs inévitables pour recouvrer un païs, riche à la verité, mais dont toutes les

leur ferment. C'est pourquoi les Lacedemoniens se separerent des autres Grecs, & furent les seuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'esperance qu'ils recouvreroient bientôt tout le païs de la Messenie. Cela fit regarder Agesilas comme un homme violent, opiniâtre, & insatiable de guerres, en ce que rejettant cette paix générale, & la faisant comme crouler par ses menées, il se précipitoit encore, faute d'argent, dans la necessité de tourmenter ses amis & ses citoyens, d'emprunter de grosses sommes, & de faire de grosses impositions, & de grandes taxes, [79] au lieu qu'il devoit bien plûtôt mettre fin à tous ces maux, puisque le temps en étoit venu, & qu'il en trouvoit une occasion favorable. Cela valoit bien mieux, qu'après avoir perdu une si grande puissance qui étoit devenuë si formidable, & après s'être vu dépouiller de tant de Villes & de l'Empire de la terre & de la mer, de regimber & de se debattre pour se remettre en possession des richesses de Messene & des revenus de tout son païs.

Agesilas blâmé d'avoir voulu continuer la guerre pour recouvrer Messene.

[80] Mais ce qui le décria encore davantage, ce fut de s'être livré à Tachos, Général des Egyp-

Ce qui décria encore davantage Agesilas.

les richesses ne sauroient les dedommager des maux qu'ils auront soufferts par la continuation de la guerre.

80. *Mais ce qui le décria encore davantage, ce fut de s'être livré à Tachos Général des Egyptiens.*] Mais cette action d'Agesilas n'est point du tout blâmable de la maniere dont Xenophon, Auteur contemporain, la raconte. Il dit qu'Agesilas, voyant que Tachos, Roi d'Egypte, avec de grandes forces se preparoit à faire la guerre au Roi de Perse, vit avec plaisir que ce Prince le demandoit pour Général de ses troupes. Car par ce moyen il esperoit qu'il marqueroit au Roi Tachos sa reconnoissance pour tous les services qu'il avoit rendus

Egyptiens; car on regardoit comme une indignité affreuse, qu'un homme, qui passoit pour le plus grand personnage de la Grece, & qui avoit rempli la terre du bruit de son nom,[81] prêtât son corps à un Barbare, qui s'étoit même revolté contre le Roi son maître, & qu'à l'appetit de quelque argent il lui eût soûmis sa gloire & sa reputation, en faisant sous lui la fonction d'Officier mercenaire, & de Capitaine d'Etrangers soudoyés.

Jugement remarquable de Plutarque sur l'ambition deplacée d'Agesilas.

Si à l'âge de quatre-vingts ans, qu'il avoit alors, & le corps tout rompu de blessures, il se fût encore chargé d'une belle & glorieuse expedition pour la liberté de la Grece, cette ambition n'auroit pourtant pas été entierement irreprehensible dans un âge si avancé,[82] car tout ce qui est beau, il faut que ce soit le temps & la saison propre qui le produisent, ou plûtôt les belles choses ne different des laides que par la mediocrité, la vertu consistant toûjours dans un certain milieu éloigné des deux extremités contraires.

Rien n'est beau que ce que le temps & la saison propre produit.

La vertu consiste dans la mediocrité.

Mais Agesilas ne faisoit pas toutes ces reflexions, il ne regardoit comme indigne aucun service que l'on rendît au public, il regardoit plûtôt comme indigne de lui de vivre inutile, sans action, & sans mouvement dans sa Ville, & d'y attendre tranquillement la mort. C'est pourquoi ayant assem-

Agesilas regardoit comme indigne de lui de vivre inutile.

aux Lacedemoniens, qu'il feroit rendre la liberté aux Villes Grecques d'Asie, & qu'il se vengeroit des anciennes injures que le Roi de Perse avoit faites aux Lacedemoniens, & de celle qu'il venoit de leur faire tout fraichement en les forçant d'abandonner Messene, quoiqu'il se dît leur allié. On peut voir la suite dans cet Historien pag. 524. 525.

81. *Prêtât son corps à un Barbare.*] Il y a faute au texte, au lieu de ἀνθρώπων, il faut lire, ἀνθρώπῳ comme dans le

semblé beaucoup de troupes mercenaires avec l'argent que Tachos lui avoit envoyé, & équipé plusieurs vaisseaux, il s'embarqua, ayant avec lui, comme auparavant, trente Spartiates qui composoient son Conseil.

Il s'embarque pour l'Egypte.

Dès qu'il fut abordé en Egypte, les principaux Capitaines du Roi, & les premiers Officiers de sa maison se rendirent à son vaisseau pour le recevoir & pour lui faire la cour. Les autres Egyptiens n'eurent pas moins d'empressement, à cause de la grande attente qu'avoient excitée le nom & la reputation d'Agesilas. Ils accouroient tous en foule sur le rivage pour le voir. Mais lorsqu'ils ne virent aucun éclat, aucune magnificence ni sur sa personne, ni dans son équipage, & qu'ils virent seulement un vieillard couché sans façon sur l'herbe près de la mer, & un vieillard d'une chetive mine, petit de corps, sans aucune apparence, & vêtu d'une méchante robe d'une étoffe fort grossiere, il leur prit une envie demesurée de rire & de se moquer, & ils disoient entre eux, que c'étoit là veritablement ce qu'enseignoit la Fable, *qu'une montagne fut un jour en travail, & qu'après de grandes tranchées elle accoucha d'une souris.*

Les Egyptiens accourent sur le rivage pour le voir.

En le voyant il leur prend envie de rire & de se moquer de lui.

Mais ils furent encore bien plus surpris de sa grossiereté & de son impolitesse, quand on lui

Ils sont surpris de sa grossiereté & de son impolitesse, & pourquoi.

le Mſ. de la Bibliotheque de S. Germain.

82. *Car tout ce qui est beau, il faut que ce soit le temps & la saison propre qui le produisent.*] Cela est vrai en certain sens, mais non pas en tout. Car je ne croi pas que jamais l'âge puisse dispenser un homme d'Etat, un Général d'Armée, de profiter d'une occasion de rendre un grand service à son païs, quand ses forces répondent à un dessein si juste & si louable.

lui apporta les presens & les rafraichissemens qu'on presente d'ordinaire aux Etrangers, qu'on veut honorer, & qu'ils virent qu'il ne prit que les farines, les veaux & les oisons, qu'il refusa les confitures, les patisseries, & les parfums, & que comme on le pressoit, & qu'on le conjuroit de les recevoir, [83] il leur dit *de les porter aux Ilotes ses esclaves*. Theophraste écrit, que de tout ce qu'il vit en Egypte, rien ne lui fit tant de plaisir, que la plante du papier qui est si propre à faire des couronnes, à cause de la finesse & de la souplesse de son écorce dont on fait des bandelettes; & que quand il partit d'Egypte, il en demanda au Roi & en emporta avec lui.

Agesilas renvoye les confitures, & ordonne qu'on les porte à ses esclaves.

Il admire sur toutes choses la plante appellée *papyrus*.

Quand il fut arrivé auprès du Roi Tachos, & qu'il eut joint ses troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas Général de toute cette Armée, comme il s'y étoit attendu, mais seulement des troupes étrangeres; que Chabrias l'Athenien fut fait Général des troupes de mer, & que Tachos se declara Généralissime. Voilà le premier sujet de déplaisir qu'eut Agesilas. Ce déplaisir augmenta infiniment, quand il se vit obligé de supporter la vanité insensée & la folle arrogance de cet Egyptien, & qu'il fallut marcher avec lui contre la Phenicie, cédant & pliant sous ce joug contre sa dignité & con-

Etonnement d'Agesilas quand il vit la maniere dont le Roi d'Egypte le traita.

Son déplaisir de se voir obligé de supporter l'arrogance de Tachos.

83. *Il leur dit de les porter aux Ilotes ses esclaves.*] Ces Egyptiens étoient trop énervés par le luxe & par la mollesse pour sentir la force de ce mot. Il seroit à souhaiter que des Peuples plus aguerris que les Egyptiens la sentissent aujourd'hui, & qu'ils en voulussent profiter.

84. *Mais moi j'ai été donné par ma patrie aux Egyptiens pour leur Général.*] Il a été envoyé pour Général à Tachos.

contre son naturel. Mais bientôt il trouva une occasion de se relever; car Nectanebos, propre neveu de Tachos, & qui commandoit une grande partie de l'Armée, se revolta contre lui, & fut declaré Roi par les Egyptiens.

Nectanebos se revolte contre son oncle Tachos, & est declaré Roi. Selon Diodore, Nectanebos étoit fils de Tachos.

D'abord il envoya des Ambassadeurs à Agesilas pour le prier de venir à son secours; il fit les mêmes semonces à Chabrias, & leur promit à tous deux de grandes récompenses. Tachos en ayant été averti, eut recours aux prieres, & les conjura de ne pas l'abandonner. Chabrias, fléchi, tâchoit encore de retenir Agesilas, & de le porter à demeurer ferme dans le parti de Tachos, en le consolant sur tous ses griefs, & en lui faisant des remontrances. Mais Agesilas lui répondit, *Seigneur Chabrias, comme vous êtes venu ici de votre propre mouvement, vous êtes libre, & vous pouvez prendre le parti qu'il vous plaira;* [84] *mais moi, j'ai été donné par ma patrie aux Egyptiens pour leur Général. Je commettrois donc une action très-mauvaise & très-injuste si j'allois faire la guerre à ceux au service desquels j'ai été envoyé, à moins que ma patrie ne me donne des ordres contraires.* En même temps il envoya de ses Officiers à Sparte avec des instructions pour accuser Tachos, & pour défendre & justifier Nectanebos. Ces deux Rois

Réponse d'Agesilas à Chabrias, qui veut le retenir dans le parti de Tachos.

Il envoye à Sparte demander ses ordres.

chos, mais il employe ce mot d'*Egyptiens* pour deguiser la verité, & pour couvrir sa perfidie, comme si en passant dans le parti de Nectanebos declaré Roi par les Egyptiens, il n'avoit fait que suivre les ordres de Sparte. L'injustice de cette défense saute aux yeux. Tachos n'étoit-il pas aussi à la tête d'une Armée d'Egyptiens?

Rois y envoyent aussi chacun de leur côté des Ambassadeurs pour briguer la faveur & l'appui des Spartiates ; [85] l'un comme leur ancien ami & allié, & l'autre comme un homme déja plein d'affection pour leur Ville, & qui par reconnoissance leur seroit encore à l'avenir plus affectionné.

Les deux Rois y envoyent aussi des Ambassadeurs.

Les Lacedemoniens, après avoir entendu les raisons de part & d'autre, répondirent publiquement aux Ambassadeurs Egyptiens, *qu'Agesilas pourvoiroit à tout.* Et en particulier ils lui écrivirent *de faire tout ce qu'il trouveroit de plus utile & de plus expedient pour Sparte.* Agesilas n'eut pas plûtôt reçu cet ordre, que prenant ces Soldats soudoyés, qu'il avoit amenés de Grece, [86] il quitta Tachos & entra au service de Nectanebos, couvrant cette action si étrange & si horrible du voile de l'utilité publique. Mais que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juste & le seul veritable que l'on puisse donner à cette démarche, c'est celui de trahison. Il est vrai que les Lacedemoniens faisant consister la plus grande partie du beau & de l'honnête dans ce qui est utile à leur païs, ils n'apprennent & ne connoissent d'autre justice que ce qui leur paroît pouvoir servir à augmenter la grandeur de Sparte, & à étendre sa domination.

Réponse des Lacedemoniens à ces Ambassadeurs.

Voilà un ordre très-injuste. Plutarque en porte le jugement qu'il merite.

Agesilas quitte le parti de Tachos, & entre au service de Nectanebos.

Jugement de Plutarque sur cette action.

Malheureuse politique des Lacedemoniens.

Le

85. *L'un comme leur ancien ami & leur allié, & l'autre comme un homme déja plein d'affection.*] Tachos comme ami & allié de Sparte, & Nectanebos, comme celui qui vouloit le devenir. Mais cela étoit-il égal?

86. *Il quitta Tachos & entra au service de Nectanebos, couvrant cette action si étrange & si horrible du voile de l'utilité publique.*] Voilà donc Agesilas qui abandonne le Roi au

Le Roi Tachos se voyant donc abandonné par ces troupes étrangeres, prit la fuite, mais en même temps il s'éleva de la Ville de Mendes un autre Prince, qui s'étant revolté contre Nectanebos, se fit déclarer Roi; & ayant assemblé une Armée de cent mille hommes, il marcha contre lui. Nectanebos, pour rassurer Agesilas, lui disoit que veritablement les ennemis étoient en très-grand nombre, mais que c'étoient des troupes ramassées, & la plûpart gens de mêtier, qui n'ayant aucune connoissance de l'art de la guerre, étoient très-méprisables, & ne meritoient pas seulement d'être comptés. *Mais ce n'est pas leur nombre que je crains*, lui répondit Agesilas, *je crains leur peu d'experience & leur ignorance, comme celle qu'on ne peut tromper. Car les tromperies à la guerre ne réussissent que contre ceux qui en soupçonnant quelque chose, & en imaginant quelque autre pour se défendre ou se precautionner, tombent dans le piege qu'ils n'attendoient point. Mais celui qui ne soupçonne rien, qui n'imagine rien, ne donne point de prise à celui qui cherche à le surprendre, comme à la lutte celui qui ne fait aucun mouvement, ne donne nul moyen à son adversaire d'employer aucun des tours qu'il a appris.*

Il s'éleve un autre Prince contre Nectanebos.

L'ignorance & l'inexperience des ennemis souvent plus à craindre que leur nombre.

Tromperies à la guerre réussissent difficilement contre les fous.

Peu de temps après, le Mendesien envoya des gens à Agesilas pour tâcher de le gagner. Nec-

au secours duquel il étoit allé, & qui entre au service du rebelle son ennemi. Plutarque a raison de trouver cette action horrible. Et je m'étonne que Xenophon ait cherché à la pallier, en disant qu'Agesilas suivit le parti de celui des deux Rois qui lui parut le plus affectionné à la Grece.

Agesilas devient suspect à Nectanebos, sur ce qu'il lui conseille d'en venir à une bataille.

Nectanebos entra d'abord dans quelque soupçon, & dans quelque crainte, & comme Agesilas lui conseilla d'en venir promptement à une bataille, & de ne pas traîner la guerre en longueur contre des troupes sans discipline, & qui ne savoient ce que c'étoit que de combattre, mais qui par leur grand nombre pouvoient les envelopper, les environner de tranchées, couper leurs vivres & leurs convois, & les prévenir en toutes choses, cela augmenta encore ses frayeurs & ses défiances; il se retira dans une Ville fermée de bonnes murailles, & qui avoit une grande enceinte. Agesilas fut irrité de ce qu'on se défioit de lui, & le supportoit avec beaucoup d'impatience, mais ayant également honte de changer encore de parti & de s'en retourner sans rien faire, il le suivit & s'enferma avec lui dans cette grande Ville.

Le soupçon de Nectanebos augmente, sur ce qu'Agesilas l'empêche d'en venir à un combat.

Les ennemis les y suivirent & commencerent d'abord leurs tranchées pour les enfermer. L'Egyptien craignant le succès du siége, changea d'avis, & vouloit combattre, à quoi tous les autres Grecs étoient disposés, d'autant plus qu'il y avoit peu de bled dans la place. Mais Agesilas, bien loin d'y consentir, s'y opposa de toutes ses forces, ce qui le rendit encore plus suspect aux Egyptiens, qui l'appelloient publiquement traître au Roi. Il supportoit alors plus doucement ces reproches & ces calomnies en attendant l'occasion d'executer un stratageme qu'il avoit imaginé, & que voici:

Les ennemis, comme je viens de le dire, avoient commencé à ouvrir une tranchée fort profonde autour de la place, pour l'envelopper

per & l'enfermer. Quand cette tranchée eut été conduite tout autour, que les deux bouts furent prêts de se joindre, & qu'il n'y eut plus qu'un petit espace entre deux, Agesilas, en attendant que la nuit fût venue, ordonne à ses Grecs de prendre les armes, & allant trouver le Roi Nectanebos, il lui dit, *Seigneur, voici l'occasion favorable pour vous sauver; je n'ai pas voulu vous la découvrir avant qu'elle fût arrivée, de peur de la perdre en la divulgant. Mais puisque les ennemis ont travaillé de leurs propres mains à nous retrancher, & à nous couvrir contre eux en ouvrant entre eux & nous cette large tranchée, dont la partie, qui est déja faite, nous garantira, & nous mettra à couvert de leur multitude, & le peu qui reste encore à faire, nous donnera le moyen de combattre contre eux à nombre égal, & avec un égal avantage, allons, prenez la résolution de vous montrer homme de cœur, suivez-nous & sauvez-vous de vitesse avec votre Armée, les ennemis n'auront pas l'audace de nous attendre de front, & nos flancs sont assez assurés par leur tranchée.* Alors Nectanebos, admirant le grand sens & la grande capacité d'Agesilas, & s'abandonnant à sa conduite, se mit au milieu de ses Grecs, & donnant tête baissée contre les ennemis, il renversa tout ce qui osa s'oppposer à son passage.

Stratageme d'Agesilas.

Discours plein de sens qu'Agesilas tient à Nectanebos, pour le porter à sortir les armes à la main.

Agesilas ayant ainsi gagné la confiance de Nectanebos, & l'ayant disposé à le croire, abusa encore les ennemis par un stratageme tout pareil, comme un lutteur qui employe souvent contre son ennemi le même tour de lutte. Car tantôt faisant semblant de fuir & les attirant après lui, & tantôt faisant face, & les tour-

Agesilas regagne ainsi la confiance de Nectanebos.

Autre stratageme d'Agesilas.

tournant, il les poussa enfin dans un lieu étroit comme une espece de chaussée, qui avoit des deux côtés deux fossés pleins d'eau. Quand il les vit bien engagés, il occupa toute la largeur de la chaussée avec son Infanterie, dont il rendit par ce moyen le front égal à celui des ennemis qui pouvoient combattre, & qui n'avoient point d'espace pour caracoller à droit & à gauche, & pour les envelopper. C'est pourquoi ils ne firent pas une longue resistance, & commencerent bien-tôt à plier. Il y en eut un grand nombre de tués, les autres échapperent par la fuite, & se disperserent çà & là.

Nectanebos rétabli dans la paisible possession de son Royaume.

Dès ce moment les affaires de Nectanebos changerent de face, & il se trouva en pleine & assurée possession de ses Etats, ce qui lui donna une affection singuliere pour Agesilas. Il lui faisoit toutes sortes de caresses, & le conjuroit de demeurer encore avec lui & d'y passer l'Hyver. Mais il se hâta de partir à cause de la guerre, qui étoit dans son païs, sachant bien que sa Ville avoit besoin d'argent, & qu'elle soudoyoit des troupes étrangeres. Nectanebos le renvoya donc très-honorablement, & avec beaucoup de generosité & de magnificence, car il le combla d'honneurs & de presens, & lui donna deux cents trente talens, pour

Agesilas s'en retourne à Sparte comblé d'honneurs & de presens.

Deux cens trente mille écus.

87. *N'ayant point de miel.*] C'étoit la maniere dont les Spartiates embaumoient les corps, ils les couvroient tout entiers de miel, comme cela paroît par quelque passage de Xenophon.

88. *Qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cinquiéme Roi de cette famille de pere en fils.*] Voici cette Genealogie.

AGE-

pour la guerre que son païs avoit à soûtenir. Mais Agesilas, accueilli d'une violente tempête qu'excita l'approche de l'Hyver, fut obligé de regagner la terre avec ses vaisseaux, & ayant été poussé par les vents dans un lieu desert, appellé le port de Menelas, au dessus de la Libye, il y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il en avoit regné quarante-un à Sparte, & de ces quarante-un il en avoit passé plus de trente dans la reputation du plus grand & du plus puissant de tous les Grecs, & été regardé comme le Chef & le Roi de presque toute la Grece, jusqu'à la bataille de Leuctres. Comme c'est la coûtume des Lacedemoniens que tous ceux de leur païs, qui meurent dans une terre étrangere, ils les ensevelissent & les enterrent dans le lieu même où ils sont morts, mais pour les corps de leurs Rois, ils les emportent toûjours à Sparte, les Spartiates, qui se trouverent auprès d'Agesilas, [87] n'ayant point de miel, firent fondre sur son corps de la cire dont ils le couvrirent tout entier & l'emporterent en cet état à Lacedemone. Son fils Archidamus lui succeda au thrône, [88] qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cinquiéme Roi de cette famille de pere en fils depuis Agesilas, & que Pelopidas fit mourir, parce qu'il tâchoit de

Il est accueilli d'une violente tempête.

Il meurt dans un lieu desert appellé le Port de Menelas.

Comment les Spartiates embaumerent le corps d'Agesilas pour le porter à Lacedemone.

Le thrône demeura dans sa maison jusqu'à son cinquiéme descendant.

AGESILAS.
|
ARCHIDAMUS.
|
AGIS II. & EUDAMIDAS.

Agis étant mort sans enfans, son frere Eudamidas succe-

de retablir l'ancien Gouvernement de Lacedemone.

ceda au thrône, & eut un fils nommé Archidamus IV.

ARCHIDAMUS IV.
|
EUDAMIDAS II.
|
AGIS III.



POM-



POMPÉE.





POMPÉE.



LE Peuple Romain paroît avoir eu pour Pompée dès le commencement les mêmes ſentimens que Promethée a pour Hercule [1] dans la piece d'Eſchyle, lorsqu'après avoir été delié par lui, il dit, *Le fils m'eſt auſſi cher, que le pere m'eſt odieux*, car jamais les Romains n'ont eu pour aucun autre Capitaine une haine ſi violente ni ſi âpre que celle qu'ils eurent pour Strabon, pere de Pompée. Il eſt vrai qu'ils redouterent ſa puiſſance dans les armes & ſon grand courage pendant qu'il fut vivant, car c'étoit un grand homme de guerre; mais après qu'il fut mort frappé de la foudre, comme on le portoit ſur le bucher, ils arracherent ſon corps de ſon lit, & lui firent toutes ſortes d'outrages. Grande haine que les Romains avoient pour Strabon pere de Pompée.

Au

1. *Dans la piece d'Eſchyle, lorsqu'après avoir été delié par lui.*] Eſchyle avoit fait deux Tragedies, l'une Προμηθεὺς δεσμώτης, *Promethée lié*, & l'autre, Προμηθεὺς λυόμενος, *Promethée delié*. Cette derniere eſt perduë, il ne nous en reſte que quelques fragmens. C'eſt de la derniere que Plutarque a tiré ce vers où Promethée dit à Hercule, *qu'il lui eſt auſſi agreable, que ſon pere Jupiter lui eſt odieux*. Car Jupiter l'avoit fait attacher aux roches du Caucaſe, & Hercule venoit de le delier.

Bienveillance des mêmes Romains pour Pompée.

Au contraire, jamais personne n'a éprouvé de ces mêmes Romains une bienveillance si forte, qui ait commencé de meilleure heure, qui ait plus duré pendant sa prosperité, & qui ait perseveré plus constante & plus ferme dans son adversité, que Pompée. La seule cause de l'aversion qu'on eut pour le pere, ce fut son avarice insatiable, & il y eut plusieurs causes de l'amour qu'on eut pour le fils, [2] sa temperance dans sa maniere de vivre, son application à tous les exercices de la guerre, son éloquence pleine de persuasion, la fermeté & la constance de ses mœurs, sa bonne foi & la fidelité dans ses paroles, la facilité de son abord ouvert à tout le monde, & le gracieux accueil qu'on en recevoit. Car il n'y avoit point d'homme plus reservé que lui à demander des services, ni plus prompt à en rendre à ceux qui lui en demandoient. Quand il donnoit, c'étoit sans arrogance, & quand il recevoit, c'étoit avec dignité.

Avarice insatiable de Strabon.

Grandes qualités de Pompée. On disoit de lui qu'il auroit été exempt de tous les vices, s'il n'avoit eu celui de ne point souffrir un égal.

La douceur de son visage prévenoit en sa faveur.

Dès ses premieres années la douceur de son visage ne lui aida pas peu à gagner d'abord les bon-

2. *Sa temperance dans sa maniere de vivre.*] Velleïus Paterculus a fait de lui un portrait qui est admirable. *Formâ excellens*, dit-il, *non ea quâ flos commendatur ætatis, sed ex dignitate constante, quæ in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus, ad ultimum vitæ comitata est diem. Innocentiâ eximius, sanctitate præcipuus, eloquentiâ medius, potentiæ quæ honoris caussa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus; dux bello peritissimus, civis in toga, nisi ubi vereretur ne quem haberet parem, modestissimus. Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconciliandâ gratiâ fidelissimus, &c.* & il ajoûte, qu'il auroit été exempt de tous les vices, s'il n'avoit eu celui de ne pouvoir souffrir un égal.

3. *Et beaucoup de feu dans les yeux.*] L'expression Grecque est remarquable. *καὶ τῶν περὶ τὰ ὄμματα ῥυθμῶν ὑγρό-τητος,*

bonnes graces de tous ceux qui l'approchoient, car il prevenoit en sa faveur avant qu'il eût parlé, l'agrément qui y étoit répandu étant accompagné d'une certaine gravité douce & humaine; & dans sa jeunesse, à travers cette fleur, on voyoit éclater un air de dignité & de majesté, qui marquoit la noblesse de ses moeurs, & qui lui attiroit le respect de tout le monde. Il avoit les cheveux un peu relevés, [3] & beaucoup de feu dans les yeux, ce qui produisoit cette ressemblance qu'on lui trouvoit avec Alexandre le Grand, & que l'on disoit encore plus grande qu'elle ne paroissoit dans les Statuës, qui restent de ce dernier; de sorte que pendant que les uns lui donnoient serieusement ce nom, dont il n'étoit pas fâché, les autres ne le nommoient ainsi qu'en se moquant & par raillerie. Et l'on rapporte qu'un jour [4] Philippe, homme Consulaire, plaidant pour lui, dit [5] *qu'il ne faisoit rien de bien étonnant, ni de bien extraordinaire, si étant Philippe il aimoit Alexandre.*

Son air plein de dignité & de majesté, dans la fleur même de la jeunesse.

On lui trouvoit beaucoup d'air d'Alexandre.

[6] La courtisane Flore étant déja vieille, pre-

vis, mot à mot, *& humiditas quædam motuum circa oculos.* C'est pour dire qu'il avoit le regard fin, & beaucoup de grace & de feu dans les yeux.

4. *Philippe, homme Consulaire plaidant pour lui.*] C'est L. Martius Philippus, un des grands Orateurs de son temps. Il fut beau-pere d'Auguste, dont il avoit épousé la mere Attia. Horace en parle dans l'Epitre VII. du Livre I.

5. *Qu'il ne faisoit rien de bien étonnant ni de bien extraordinaire, si étant Philippe, il aimoit Alexandre.*] Malgré la grande reputation de Philippe, je prendrai la liberté de dire, que ce jeu de mots sur les noms de Philippe & d'Alexandre me paroît assez froid.

6. *La courtisane Flore étant déja vieille.*] Le texte ajoûte *comme vrai-semblablement, comme on peut penser.* Mais ce

prenoit encore plaisir à se souvenir du commerce qu'elle avoit eu avec Pompée, & elle disoit que quand elle couchoit avec lui, elle ne pouvoit jamais le quitter sans le mordre. Elle racontoit qu'un des plus intimes amis de Pompée, nommé Geminius, étant devenu passionnément amoureux d'elle, la poursuivoit continuellement, & l'importunoit sans cesse pour obtenir ses faveurs; qu'enfin elle lui dit franchement qu'elle ne pouvoit les lui accorder à cause de Pompée; que Geminius s'adressa à Pompée lui-même, le conjurant de l'aider dans sa passion; que Pompée voulut bien lui faire ce plaisir, mais que depuis ce moment-là il n'eut plus aucun commerce avec elle, & ne voulut plus la voir, quoi qu'il parût toûjours l'aimer. Elle ajoûtoit qu'elle ne supporta pas cette privation comme les Courtisanes font d'ordinaire, mais qu'elle fut longtemps malade de douleur & de regret. Cette Flore étoit pourtant alors si celebre pour sa beauté & sa bonne grace, que Cecilius Metellus, voulant orner le Temple de Castor & de Pollux des plus belles Statuës, & des plus beaux Tableaux, y plaça le portrait de Flore au naturel, à cause de son excellente beauté.

La passion que la courtisane Flore avoit pour lui.

Portrait de Flore placé dans le Temple de Castor & de Pollux.

Mais la sagesse de Pompée parut encore avec plus d'éclat dans le traitement qu'il fit à la femme de Demetrius, son affranchi, qui avoit beaucoup de credit auprès de lui, & qui après

mot ne m'a pas paru necessaire, sur-tout Plutarque ne marquant point le temps où Flore tenoit ce discours. D'ailleurs, *déja vieille*, dit tout, car [illegible] est un terme qui a des significations differentes, selon les endroits

après sa mort laissa quatre mille talens de bien. Il traita cette femme avec plus de dureté & de grossiereté que ne portoit son naturel doux & poli, parce qu'il craignoit sa beauté, qui étoit si grande, qu'elle triomphoit des cœurs les plus insensibles, & qu'il étoit en garde contre elle, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il lui étoit soûmis. Mais quoi qu'il se précautionât, & qu'il prît ainsi ses mesures de loin pour s'empêcher de tomber dans ses pieges, il ne put pourtant éviter sur cela les reproches de ses ennemis, qui le calomnierent beaucoup sur ses amours avec des femmes mariées, & qui l'accuserent de leur avoir abandonné au pillage le bien public pour prix de leurs débauches, & d'avoir fermé les yeux à toute cette dissipation. Douze millions.

Pour ce qui est de la facilité & de la simplicité dont il étoit pour sa bouche, on rapporte de lui un mot bien digne d'être conservé. Dans une grande maladie qu'il eut, & qui étoit accompagnée d'un grand dégoût, son Medecin, pour le ragoûter, lui ordonna de manger une grive; ceux qui en allerent chercher, n'en trouverent pas une seule à vendre, car la saison en étoit passée, mais quelqu'un leur dit qu'ils en trouveroient chez Lucullus, qui en nourrissoit toute l'année. Cela étant rapporté à Pompée, *Eh quoi*, dit-il, *est-ce que si Lucullus n'étoit friand, Pompée ne sauroit vivre?* Il ne voulut pas qu'on allât chez lui, Simplicité de Pompee dans son manger. Mot de Pompée sur la friandise de Lucullus.

droits où il est placé, quelquefois il se prend pour *beaucoup*, *valde*, & quelquefois pour *honnêtement*, *assez*, *satis*.

lui, & se moquant de l'ordonnance du Medecin, il mangea de la viande la plus commune, & la plus aisée à trouver. Mais cela n'arriva que long-temps après.

Particularité remarquable de Pompée, lorsque tout jeune encore il servoit sous son pere contre Cinna. C'étoit l'an de Rome 666. l'an 85. avant J. C.

Pour revenir à ses commencemens, pendant qu'il étoit encore tout jeune, & qu'il servoit sous son pere, qui faisoit la guerre à Cinna, il avoit un ami & un compagnon d'armes appellé Lucius Terentius, avec lequel il partageoit sa tente. Ce Terentius, gagné par l'argent de Cinna, s'étoit chargé d'assassiner la nuit Pompée, tandis que les autres conjurés mettroient le feu à la tente du Général. Pompée ayant eu avis de cette conjuration pendant son souper, ne s'étonna point, mais but encore plus gayement, & fit plus de caresses que jamais à Terentius. Le souper fini, chacun se retira pour se coucher; mais Pompée se déroba tout doucement de sa tente, alla mettre une bonne garde autour du quartier de son pere, & se tint en repos. Terentius, lors qu'il crut que l'heure étoit venuë d'executer son dessein, se leva l'épée à la main, & s'approchant de la paillasse, où il croyoit que Pompée étoit couché, il donna plusieurs coups dans les couvertures.

Grande prudence de Pompée.

En même temps voilà une grande émeute dans le camp par la haine qu'on a pour le Général. Tous les Soldats courent pour aller se rendre à l'Ennemi; ils plient leurs tentes & prennent leurs armes. Le Général ne sort point

7. *Il fut accusé en son nom d'avoir eu des filets de chasse & quelques Livres.*] Qui croiroit que le fils du Général eût eu à répondre à une accusation pour avoir retenu si peu de chose du butin d'une Ville prise? Mais ce peu de cho-

point de sa tente n'osant s'exposer à ce tumulte. Mais Pompée se jette au milieu de ces troupes mutinées, les conjure en pleurant de ne pas faire cet outrage à leur Capitaine, & ne pouvant rien gagner, il se jette enfin le visage contre terre au travers de la porte du camp, & leur commande de passer sur son corps, s'ils ont tant d'envie de se retirer. A ces mots, saisis de honte, ils s'en retournent tous, & changeant de volonté, ils se reconcilient avec leur Capitaine, excepté environ huit cens, qui persisterent dans leur revolte, & allerent joindre Cinna.

Hardiesse & fermeté de Pompée.

Après la mort de Strabon, Pompée, comme son heritier, eut à soûtenir pour lui un grand procès pour crime de peculat, & après bien des recherches il trouva qu'un certain Alexandre, un des affranchis de son pere, avoit détourné la plus grande partie des deniers publics, & il le défera à ses Juges. Et pour lui [7] il fut accusé en son nom d'avoir eu des filets de chasse & quelques Livres qui avoient été pris à Asculum, & il étoit vrai que son pere les lui avoit donnés à la prise de cette place, mais il les avoit perdus depuis, lorsque Cinna étant retourné à Rome, ses Satellites entrerent dans sa maison & la pillerent.

Strabon accusé de peculat après sa mort, est defendu par son fils.

Il découvre l'auteur du vol, & le défere.

Accusé d'avoir pris des filets de chasse & des Livres.

Avant le jugement de ce procès, Pompée eut à soûtenir de grands combats & à faire de grandes plaidoiries pour répondre à son accusateur. Dans toutes ces actions il fit paroître une

Grandes plaidoiries que Pompée fut obligé de faire dans ce procès, &

[7] chose fait voir jusqu'à quel point les Romains vouloient que leurs Généraux mêmes portassent le desinteressement & la fidelité à l'égard du butin fait sur les ennemis.

qui lui procurerent un grand mariage.

une vivacité, une force, & une solidité d'éloquence, & en même temps une fermeté si fort au dessus de son âge, qu'il en acquit beaucoup de reputation & de credit, jusques-là qu'Antistius, qui étoit Préteur, & qui présidoit à ce jugement, conçut beaucoup d'estime & d'affection pour lui, resolut de lui offrir sa fille en mariage, & en fit faire la proposition par ses amis. Pompée l'accepta avec beaucoup de joye; le mariage fut conclu très-secretement, mais il ne laissa pas d'éclater, à cause du grand empressement qu'Antistius témoigna à servir Pompée; & à la fin, lorsqu'il prononça la sentence, par laquelle Strabon étoit absous à pur & à plein, tout le Peuple se mit à crier tout d'une voix comme de concert, [8] *à Talassius*, *à Talassius*, qui est le mot que l'on crie de toute ancienneté à Rome à toutes les nôces; & voici l'origine de cette coûtume.

Antistius lui fait offrir sa fille.

Plaisanterie du Peuple sur la Sentence prononcée par Antistius, pour l'absolution de Strabon.

Lorsque les Romains des plus nobles Maisons ravirent les filles des Sabins, qui étoient venuës à Rome pour voir les Jeux que Romulus celebroit, il y eut quelques pâtres & quelques bouviers qui enleverent une fille d'une beauté & d'une taille au-dessus de toutes les autres, & de peur que quelqu'un des nobles ne la leur ôtât, ils alloient criant *à Talassius*. C'étoit le nom d'un homme des plus connus & des plus distingués, de sorte que ceux qui l'entendirent, se mirent à battre des mains & à crier eux-mêmes *à Talassius*, pour marquer leur

Origine du cri nuptial *à Talassius*.

8. *A Talassius*, *à Talassius*.] C'étoit pour dire que cette Sentence si favorable au pere de Pompée étoit le prix du mariage de Pompée avec Antistia. Sur ce cri *à Talassius*

leur satisfaction par leurs applaudissemens & par leurs louanges. Comme ce mariage fut fort heureux pour Talassius, depuis ce temps-là on repete cette acclamation par maniere de jeu en faveur de tous ceux qui se marient. Et voilà ce qui me paroît de plus vrai-semblable de tout ce qui a été dit sur ce cri nuptial *à Talassius*.

Quelques jours après la Sentence renduë, Pompée épousa Antistia, & se rendit ensuite au camp auprès de Cinna, où il fut d'abord en butte à la calomnie; c'est pourquoi croyant avoir tout à craindre d'un Général comme celui-là, il se deroba secretement. Comme on ne le vit plus paroître, il se répandit aussi-tôt un bruit dans l'Armée que Cinna l'avoit fait tuer; & sur le moment ceux qui haïssoient Cinna, & qui ne pouvoient le supporter, allerent pour se jetter sur lui. Il prit la fuite, & ayant été atteint par un Capitaine, il se jetta d'abord à ses genoux, & lui presenta son anneau, qui lui servoit de cachet, & qui étoit d'un fort grand prix. Le Capitaine lui répondit avec insolence, *Mais je ne viens pas pour sceller un contract, je viens pour punir un Tyran injuste & impie*, & le tua.

Cinna accusé d'avoir fait tuer Pompée.

Cinna tué dans sa fuite par un Officier.

Cinna étant mort de cette maniere, Carbon, Tyran encore plus violent & plus emporté, lui succeda, & prit le maniement des affaires. Bientôt après Sylla revint en Italie, desiré de la plûpart des Romains, qui, à cause des maux qu'ils souffroient, regardoient comme

Carbon succede à Cinna.

L'année suivante.

sius, on peut voir ce que Plutarque en a écrit dans la Vie de Romulus, vol. 1. pag. 145.

me un grand bien de changer de maître. L'excès de ces calamités avoit reduit Rome à ce point, que deſeſperant de recouvrer jamais ſa liberté, elle ne cherchoit qu'une plus douce ſervitude.

C'eſt la Marche d'Ancone.

La plûpart des Romains ſe retirent dans le camp de Sylla.

Pompée veut y aller auſſi, mais à la tête d'une Armée.

Mot de Vindius qui lui coûte la vie.

Pompée étoit alors dans cette contrée de l'Italie, qu'on appelle *Picenum*, parce qu'il y avoit des terres, & plus encore, parce qu'il ſe plaiſoit dans ce païs-là, à cauſe de l'affection que toutes ſes Villes avoient pour ſa famille de pere en fils. Voyant donc que les plus conſiderables Citoyens & les plus gens de bien de Rome quittoient tous leurs maiſons, & que de tous côtés ils ſe retiroient dans le camp de Sylla, comme dans un port de ſalut, il ne trouva pas digne de lui d'y aller les mains vuides & comme un fugitif qui avoit beſoin de ſecours, mais il voulut commencer par obliger Sylla, & lui rendre le premier un grand ſervice en arrivant honorablement dans ſon camp à la tête d'une Armée. Pour cet effet il commença à tâter les Piceniens & à les ſolliciter de prendre les armes & de le ſuivre. Les Piceniens prêterent volontiers l'oreille à ſes diſcours, & refuſerent d'écouter les émiſſaires de Carbon, ſur quoi un de ces émiſſaires, nommé Vindius, leur ayant dit: *Oh que cela eſt beau! Pompée ſorti fraichement de l'école, eſt devenu tout d'un coup votre Orateur & votre Capitaine*, ils entrerent dans une ſi furieuſe colere qu'ils ſe jetterent ſur lui & le tuerent ſur le champ.

Il étoit né l'an de Rome 647.

Audace de Pompée, qui ſe fait Géné-

Peu de jours après Pompée, qui n'avoit que vingt-trois ans, ſans attendre que perſonne lui donnât le pouvoir de commander une Armée, mais s'attribuant de lui-même cette au-

autorité, fit dresser un Tribunal au milieu de la Place d'Auximum, grande & puissante Ville des Piceniens; & là il fit commandement aux Ventidiens, qui étoient deux freres, les premiers & les plus considerables du païs, & qui tenoient le parti de Carbon, de sortir incessamment de la Ville, & se mit à lever des gens de guerre, & à établir des Capitaines, des Sergens de bandes, & des Centurions, & à regler & ordonner tous les differens états de la milice. Il en fit autant dans toutes les autres Villes qu'il parcourut. Tous les partisans de Carbon se retiroient devant lui & lui cedoient la place, & les autres se rangeoient sous ses enseignes avec un très-grand plaisir, de sorte qu'en très-peu de temps il eut formé trois Legions entieres, & assemblé les vivres, les bagages, les bêtes de somme, & les chariots necessaires pour voiturer tout cet attirail.

tal de sa pro: pro autoritá.

Il assemble trois Legions, & se met en marche pour aller joindre Sylla.

En cet équipage il se mit en chemin pour aller joindre Sylla, & bien loin de hâter sa marche, de chercher à la cacher, il s'arrêtoit par-tout sur sa route pour endommager les ennemis, & pour exciter toutes les Villes où il passoit, à se revolter contre Carbon. Enfin trois des Capitaines du parti contraire, Carinnas, Cœlius, & Brutus marcherent en même temps contre lui, non pour l'attaquer de front, & tous ensemble, mais pour l'envelopper, en l'attaquant par trois differens endroits avec trois Armées, dans l'esperance qu'ils l'enleveroient facilement.

En chemin il bat trois Lieutenans de Carbon.

Pompée ne s'étonna point, mais rassemblant toutes ses forces il alla d'abord tomber sur l'Armée de Brutus, à la tête de sa Cavale-

rie, qu'il fit donner la premiere. La Cavalerie des ennemis, qui étoit Gauloise, soûtint le premier choc. Mais Pompée s'attachant à celui qui la commandoit, & qui paroissoit le plus brave & le plus fort de la troupe, il le prevint si heureusement, qu'il le perça de sa lance & le jetta à bas de son cheval. Tous les autres tournent bride, & se renversent sur l'Infanterie, qu'ils mettent en si grand desordre, que tout prend la fuite. Cela jetta la dissension parmi ces trois Généraux, qui ne pouvant s'accorder, se retirerent chacun de leur côté comme ils purent. En même temps les Villes venoient se rendre à Pompée, voyant que la terreur avoit dispersé tous ses ennemis.

Il tuë celui qui commandoit la Cavalerie des ennemis.

La même année le Consul Scipion vint aussi pour lui donner bataille. Mais quand les deux Armées furent en presence, avant que l'Infanterie des deux côtés en fût venuë à lancer le javelot, les soldats de Scipion ayant salué ceux de Pompée, passerent de leur côté, & Scipion abandonné fut contraint de prendre la fuite. Enfin Carbon ayant envoyé contre lui quelques compagnies de gens de cheval près de la riviere d'Arsis, Pompée les reçut courageusement, les renversa, & les poursuivant l'épée dans les reins, il les poussa dans des lieux difficiles, où la Cavalerie ne pouvoit se remuer. Cette Cavalerie voyant donc qu'il n'y avoit aucune esperance de se sauver, se rendit avec ses armes & ses chevaux.

C'est L. Cornelius Scipio Asiaticus, qui étoit Consul avec C. Norbanus.

L'Armée de Scipion, au lieu de combattre, se joint à celle de Pompée.

Il force un corps de Cavalerie de Carbon à se rendre à lui.

Sylla n'avoit encore rien appris de tous ces heureux combats, mais au premier bruit qui s'en répandit, & aux premieres nouvelles qu'il en eut, craignant pour Pompée, qu'il voyoit engagé au milieu de tant d'ennemis, & de Géné-

néraux si redoutables, il se hâta de marcher à lui pour le secourir. Quand Pompée sut qu'il approchoit, il commanda à tous les Capitaines de faire prendre les armes à leurs Soldats, & de les mettre en bataille afin que leur Général en arrivant trouvât l'Armée très-belle, & en très-bon état. Car il esperoit de lui de grands honneurs, & il en reçut de plus grands encore. En effet lorsque Sylla le vit qui s'avançoit au-devant de lui, & qu'il apperçut son Armée en si bel ordre, toute composée de très-beaux hommes, & dont la bonne mine étoit encore relevée par la fierté que leur donnoient tant de glorieux succès, ravi il descendit de cheval, & Pompée l'ayant approché & salué du titre d'IMPERATOR, il le salua du même titre, au grand étonnement de tout le monde, qui ne s'attendoit pas que Sylla communiqueroit à un si jeune homme, & qui n'étoit pas encore de l'ordre du Senat, ce grand titre pour lequel il faisoit la guerre aux Scipions & aux Marius.

Sylla se met en marche pour aller au secours de Pompée.

Pompée à l'approche de Sylla met son Armée en bataille, pour lui faire voir la beauté de ses troupes.

Pompée, à l'âge de XXIII. ans, salué du titre d'*Imperator* par Sylla.

La maniere dont il vécut avec lui dans la suite, & les traitemens qu'il lui fit, répondirent à ce premier accueil, & à ces premieres caresses; car lorsque Pompée arrivoit aux lieux où il étoit, il se levoit au-devant de lui, & ôtoit de dessus sa tête le pan de sa robe dont il se couvroit, ce qu'il ne faisoit pas facilement pour aucun autre, quoi qu'il eût autour de lui beaucoup d'Officiers aussi considerables par leur valeur, que distingués par leur noblesse.

Honneurs que Sylla faisoit à Pompée.

Pompée ne s'enorgueillit point de tous ces honneurs, au contraire, Sylla ayant voulu l'envoyer en Gaule pour y commander à la

place de Metellus qui y étoit, & qui paroissoit n'y avoir fait aucun exploit digne des grandes forces qu'il avoit à ses ordres, [9] il lui répondit *qu'il n'étoit ni honnête ni juste qu'il allât ôter le commandement de l'Armée à un Capitaine plus vieux que lui, & d'une plus grande reputation. Mais que si Metellus le vouloit, & qu'il le priât d'aller lui aider à conduire cette guerre, il iroit très-volontiers.* Metellus ayant agréé sa proposition, & lui ayant écrit de venir, il entra dans la Gaule où il fit en son particulier des actions admirables de valeur & de conduite, & par sa presence il ranima & réchauffa la valeur & l'audace de Metellus, que l'âge avoit presque éteintes, comme on dit que le fer embrasé & fondu, versé sur celui qui est froid & dur, l'amolit & le fond plus promptement que le feu même. Mais comme lors qu'un Athlete est parvenu à primer dans les Jeux & les Assemblées, & qu'il a vaincu dans tous les grands combats de la Grece, on ne fait plus aucun cas des victoires qu'il a remportées dans son enfance, & on ne les met pas en ligne de compte, j'ai fait de même des grands faits d'armes que Pompée executa alors, quelque grands & admirables qu'ils soient par eux-mêmes, parce qu'ils sont enterrés & ensevelis sous le nombre & la grandeur des derniers; & j'ai évité d'y toucher, de peur que si je m'arrêtois à décrire en détail ses premie-

Grande moderation de Pompée.

Il fait dans la Gaule des actions admirables, & ranime l'audace de Metellus.

Le fer embrasé & fondu, fond mieux le fer froid, que le feu même.

Avec quel art & quelle noblesse Plutarque releve les exploits de l'enfance de Pompée, qu'il supprime.

Pourquoi Plutarque a passé les grands faits d'armes de la jeunesse de Pompée.

9. *Il lui répondit qu'il n'étoit ni honnête ni juste, qu'il allât ôter le commandement de l'Armée à un Capitaine plus vieux que lui, & d'une plus grande reputation.*] Voilà la réponse d'un grand personnage. Je ne sai si on trouveroit beaucoup d'Officiers, qui dans une occasion semblable au-

mieres actions, je ne fusse obligé de passer legerement sur les autres, qui sont très-grandes & sur tous les accidens de sa vie, qui marquent le mieux les moeurs de ce personnage, & qui font le mieux connoître son naturel.

Après donc que Sylla se fut rendu maître de l'Italie, & qu'il eut été declaré Dictateur, il recompensa tous les autres Capitaines & Généraux, en les comblant de richesses, en les avançant aux plus grands honneurs, & aux premieres dignités, & en leur accordant à tous liberalement & avec joye tout ce qu'ils lui demandoient. Mais pour Pompée, comme il admiroit particulierement sa vertu & ses grandes qualités, & qu'il le croyoit un grand appui & un puissant secours pour ses desseins, & pour la sureté de ses affaires, il resolut à quelque prix que ce fût d'en faire son allié. Sa femme Metella entre dans ses vuës, & tous deux ensemble, ils persuadent à Pompée de repudier sa femme Antistia & d'épouser Emilie, petite-fille de Sylla, née du mariage de sa fille Metella avec Scaurus, qui vivoit actuellement avec son mari, & qui étoit grosse.

Ce fut l'an de Rome 675. 80. ans avant J. C.

Sylla oblige Pompée à repudier Antistia, & à épouser sa petite-fille Emilie, qui avoit son mari.

[10] Cette nôce fut très-tyrannique, & plus convenable aux temps malheureux de Sylla, que seante aux moeurs & à la vie de Pompée. Car quel spectacle plus horrible que de voir Emilie traînée enceinte de la maison de son pre-

Cette nôce blâmée par Plutarque comme tyrannique.

auroient une pareille modération.

10. *Cette nôce fut très-tyrannique.*] Il manque au texte un mot qui est suppléé par un MS. Il faut lire, ἦν ἐν τυραννικὰ τὰ τῦ γάμυ.

premier mari, vivant encore, dans celle du second, & Antistia chassée honteusement & impitoyablement, comme privée d'un pere qui venoit d'être tué, même pour ce mari, qui la repudioit d'une maniere si indigne. Car Antistius fut tué dans le Senat, parce qu'on crut qu'il tenoit le parti de Sylla, à cause de Pompée son gendre. Sa mere ne pouvant supporter un si grand affront, se fit mourir elle-même, & cette mort fut comme un épisode de la tragedie de ces malheureuses nôces, aussi bien que celle d'Emilie, qui mourut bientôt après chez Pompée en travail d'enfant.

Antistius tué dans le Senat.

Sa femme se fait mourir elle-même.

Emilie meurt en couches dans la maison de Pompée.

Environ dans ce temps-là on reçut nouvelles à Rome que Perpenna s'étoit emparé de la Sicile, qu'il s'y fortifioit, & qu'il vouloit faire de cette Isle la retraite & l'asyle de tous ceux qui restoient du parti opposé à Sylla; que Carbon croisoit tout autour avec une puissante Flotte; que Domitius étoit passé en Afrique, & que tous les plus illustres personnages, qui avoient pû échapper aux proscriptions, chassés de Rome & fugitifs, s'étoient jettés de ce côté-là. Pompée fut envoyé contre eux avec une grosse Armée.

La même année.

Pompée envoyé en Sicile contre Perpenna.

A son arrivée Perpenna abandonna la Sicile, & d'abord Pompée soulagea les Villes, qui avoient été extrêmement foulées, & il les traita toutes avec beaucoup d'humanité, excepté les Mamertins, qui habitoient la Ville de

11. *Caius Oppius, ami de Cesar.*] C'est celui qui a écrit la guerre d'Espagne. Il avoit fait aussi d'autres Ouvrages, entre autres des Vies des Hommes illustres: car on cite de lui la Vie de Cassius, celle du premier Scipion l'Afriquain, & celle de Marius. Suetone le compte parmi

de Messine, & qui refusoient de comparoître devant son Tribunal & de reconnoître sa jurisdiction, alleguant que c'étoit un de leurs anciens privileges qui leur avoit été accordé par les Romains, à quoi il leur répondit, *Ne cesserez-vous point de nous alleguer vos Loix & vos privileges, à nous qui avons l'épée au côté?* Il parut aussi qu'il insulta trop inhumainement aux malheurs de Carbon; car si c'étoit une necessité, comme ce l'étoit peut-être, de le faire mourir, il falloit le faire dès qu'il l'eut pris, & toute la haine de l'action seroit tombée sur celui qui en avoit donné l'ordre, au lieu qu'il fit amener devant lui chargé de chaînes un des Romains les plus illustres, qui avoit eu trois fois les honneurs du Consulat, & qu'assis sur son Tribunal il le jugea lui-même malgré la douleur & le dépit qui éclatoient sur le visage de tous les assistans, & ordonna ensuite qu'on l'emmenât pour l'executer. Quand on l'eut conduit, & qu'il vit l'épée degaînée pour lui trancher la tête, on dit qu'il demanda un moment & un lieu retiré, parce qu'il fut surpris d'un flux de ventre qui le pressoit.

Mot de Pompée aux Mamertins, qui lui alleguoient leurs privileges.

Sur Sylla.

Pompée blâmé d'avoir fait mourir Carbon.

[11] Caïus Oppius, ami de Cesar, écrit que Pompée traita aussi fort inhumainement Quintus Valerius; car ayant sû qu'il étoit homme de Lettres, & que peu de gens pouvoient lui être comparés pour la profondeur & l'étenduë

Caïus Oppius accuse Pompée d'avoir traité trop inhumainement Valerius.

mi les principaux amis de Cesar, & pour marquer combien il étoit porté pour lui, il dit, qu'il avoit composé un Traité, pour prouver *non esse Cæsaris filium quem Cleopatra dicat : Que Cesarion n'étoit pas fils de Cesar, comme Cleopatre l'assuroit.*

duë du savoir, quand il fut amené en sa presence, il le tira en particulier, se promena long-temps avec lui, & après qu'il l'eut bien questionné, & qu'il eut apris tout ce qu'il vouloit savoir, il commanda à ses satellites de l'emmener & de le faire mourir. [12] Mais tout ce qu'Oppius écrit des amis ou des ennemis de Cesar, il faut le recevoir avec grande défiance, & ne le croire qu'avec beaucoup de circonspection. Il est certan que Pompée fut forcé de punir tous ceux des ennemis de Sylla qui se trouverent les plus apparens & les plus connus, & qui furent pris au vu & au su de tout le monde. Mais tous ceux qui purent se cacher, il fit semblant de ne les pas voir, & n'en fit aucune recherche; il y en eut même qu'il renvoya, ou qu'il laissa échapper. Mais ayant resolu de châtier la Ville des Himeréens, qui avoit embrassé le parti de ses ennemis, Sthenis, un des Orateurs d'Himera, lui demanda la permission de parler, & lui dit, *qu'il feroit une chose très-injuste, si laissant le coupable, il faisoit perir les innocens.* Pompée lui demanda qui étoit ce coupable, dont il vouloit parler. *C'est moi*, lui répondit Sthenis, *moi, qui ayant gagné mes amis par la persuasion, & employé contre mes ennemis la force, les ai portés à faire ce qu'ils ont fait.* Pompée ravi de la franche liberté, de l'audace, & de la magnanimité de cet homme, lui pardonna son

Oppius doit être suspect dans tout ce qu'il écrit des amis & des ennemis de Cesar.

Pompée forcé d'user de cruauté pour obeïr à Sylla.

Il usoit de douceur quand il le pouvoit sans se commettre.

Audace & magnanimité de Sthenis.

12. *Mais tout ce qu'Oppius écrit des amis ou des ennemis de Cesar, il faut le recevoir avec grande défiance.*] Ce jugement que Plutarque fait d'Oppius est remarquable. Cet Historien étoit si porté pour Cesar, qu'il n'étoit pas croyable sur ce qu'il disoit des amis, & des ennemis de ce grand homme.

son crime à lui le premier, & le remit ensuite, en sa faveur, à tous les autres. Ayant été informé que ses Soldats commettoient beaucoup de desordres dans leur marche, [13] il scella leurs épées de son cachet, & tous ceux qui ne conserverent pas ce cachet entier, furent punis.

Pompée cachete les épées de ses Soldats dans leur fourreau.

Pendant qu'il executoit toutes ces choses en Sicile, & qu'il y faisoit ces reglemens, il reçut un Decret du Senat, & des Lettres de Sylla, qui lui ordonnoient de passer en Afrique pour faire la guerre avec toutes ses forces à Domitius, qui avoit assemblé une Armée beaucoup plus puissante que celle qu'avoit Marius, lorsqu'il passa d'Afrique en Italie, & qu'il se rendit maître des affaires des Romains, devenu de fugitif, tyran insupportable. Pompée ayant donc preparé très-promptement tout ce qui étoit necessaire pour cette guerre, & ses équipages, laissa en Sicile Memmius, mari de sa sœur, pour y commander, & partit avec six-vingts vaisseaux de guerre, & quatre-vingts vaisseaux de charge, qui portoient ses provisions de bouche, ses armes, son argent, ses machines, & tous ses bagages. Dès que sa Flotte fut abordée partie à Utique, & partie à Carthage, sept mille des ennemis vinrent se rendre à lui, & il avoit alors six Legions entieres.

Il reçoit ordre du Senat de passer en Afrique contre Domitius.

Il laisse en Sicile Memmius, mari de sa sœur, & part avec six-vingts vaisseaux de guerre.

On raconte qu'il lui arriva là une avanture fort

13. *Il scella leurs épées de son cachet.*] Voilà un expedient dont on ne s'étoit pas avisé avant Pompée, & que personne n'a imité après lui. Au moins je ne me souviens pas d'en avoir vu aucun exemple. Il étoit bon du temps des Romains, mais il seroit inutile aujourd'hui.

Plaisante avanture arrivée à Pompée.

fort risible. Quelques-uns de ses Soldats trouverent, dit-on, un thresor qu'ils partagerent, & ils eurent chacun une grosse somme. Le bruit s'en étant répandu, tous les autres Soldats crurent que ce lieu-là étoit plein de richesses, que les Carthaginois y avoient autrefois enterrées dans le temps de leurs malheurs. Il ne fut pas au pouvoir de Pompée de se servir de ses Soldats pendant plusieurs jours, ils étoient tous occupés à chercher des thresors; de sorte que lui-même en se promenant ne faisoit que rire & se moquer de voir tous ces milliers d'hommes travailler sans relâche à fouiller ces champs & les renverser de fond en comble, jusqu'à ce qu'enfin lassés de ce travail inutile, ils lui dirent, *qu'il les menât où il voudroit, qu'ils avoient assez porté la peine de leur sottise.*

Tous ses Soldats occupés à chercher des thresors.

Domitius marche à sa rencontre, se met en bataille devant lui, & se retire enfin.

Domitius vint à sa rencontre, & se mit en bataille devant lui, mais comme il étoit separé des ennemis par une grande fondriere très-escarpée & très-difficile à passer, & que dès le matin il tomba une grosse pluye accompagnée d'un vent fort violent, il crut que pour ce jour-là il seroit impossible de combattre, & ordonna qu'on pliât bagage, & qu'on se retirât. Mais Pompée au contraire tirant de ce temps-là une occasion favorable pour lui, le suivit vivement & passa la fondriere. Les Soldats de Domitius dans le desordre & dans la confusion où ils se trouvoient, n'étant ni tous ensemble, ni bien rangés, soûtinrent pourtant ce choc, quoique le vent leur poussât la pluye contre le visage. Cet orage ne laissoit pas d'incommoder aussi beaucoup les Romains, qui ne pouvoient ni se bien voir, ni s'entre-recon-

Pompée le suit, & l'attaque dans le desordre de sa retraite.

noî-

noître, de sorte que Pompée lui-même pensa être tué, parce qu'il ne répondoit pas assez promptement à un Soldat, qui, ne le reconnoissant point, lui demandoit le mot. Enfin Pompée renversa les ennemis avec grand meurtre, car il ne s'en sauva que trois mille de vingt mille qu'ils étoient. Ses Soldats le saluerent du titre d'IMPERATOR. Mais il leur dit qu'il n'accepteroit pas cet honneur, tandis que le camp des ennemis seroit debout, & que s'ils vouloient l'honorer de ce titre, il falloit auparavant abbattre ces retranchemens.

Pompée remporte une grande victoire, & est salué du titre d'*Imperator.*

Il ne veut accepter ce titre qu'après que ses Soldats auront forcé le camp de Domitius.

En même temps voilà tous ses Soldats qui se jettent en foule sur cette clôture. Pompée combattoit la tête nuë sans casque, de peur d'un accident pareil à celui qu'il venoit d'éviter. Le camp des ennemis est forcé & pris, & Domitius lui-même y est tué. D'abord la plûpart des Villes ouvrent leurs portes, & celles qui voulurent se défendre furent prises d'assaut. Il fit aussi prisonnier le Roi Jarbas, qui avoit embrassé le parti de Domitius, & il donna son Royaume à Hiempsal. Mais voulant encore mieux profiter de sa fortune, & de la valeur & de la bonne volonté de ses troupes, il entra dans la Numidie, où il avança plusieurs journées, domptant & assujettissant tout ce qui étoit sur son passage, & rendant encore la puissance des Romains terrible & redoutable à ces Barbares, qui commençoient à la mépriser. Il disoit même qu'il ne falloit pas laisser les bêtes sauvages, répanduës dans ces vastes deserts de l'Afrique, sans leur faire éprouver la force & la fortune des Romains. Pour cet effet il passa quelques jours à la chasse des lions & des éléphans. Et il ne fut en tout que qua-

Le camp forcé & pris, & Domitius y est tué.

Pompée fait prisonnier le Roi Jarbas, & donne son Royaume à Hiempsal.

Il entre dans la Numidie.

Il fait même la guerre aux bêtes sauvages de ces vastes deserts.

rante jours à défaire les ennemis, à reconquerir l'Afrique, & à regler tout ce qui regardoit les Rois du païs, quoi qu'il n'eût alors que vingt-quatre ans.

Il reçoit ordre de Sylla de congedier son Armée, & d'attendre le successeur qu'on lui envoyoit.

Quand il fut de retour à Utique, il reçut des Lettres de Sylla, qui lui ordonnoit de congedier son Armée, & d'attendre là avec une seule Legion le Capitaine qu'on lui envoyoit pour lui succeder. Ces Lettres le piquerent sensiblement, & il supportoit cet affront avec grande impatience sans en rien témoigner; mais ses troupes firent hautement éclater leur indignation, jusques-là que Pompée les priant de se retirer & de s'embarquer pour l'Italie, elles se mirent à dire des injures à Sylla, & à protester qu'ils ne l'abandonneroient jamais, & qu'ils ne souffriroient point qu'il se fiât à un Tyran.

Indignation de l'Armée sur cet ordre.

D'abord Pompée tâcha de les adoucir & de les ramener, mais ne pouvant y réussir, il descendit de son Tribunal, & se retira dans sa tente, fondant en larmes. Ses Soldats allerent incontinent le reprendre, & le rapporterent sur son Tribunal, où ils passerent la plus grande partie du jour, eux à le presser de rester, & de ne pas quitter le commandement, & lui à les conjurer d'obéir, & de ne pas exciter de revolte. Enfin voyant qu'ils ne cessoient de le supplier & de crier contre lui, [14] il leur dit d'un ton ferme, *que s'ils pensoient le forcer, il se tueroit lui-même*; & avec cette menace il eut encore beaucoup de peine à les appaiser. La

Grand exemple de fidelité & d'obeïssance dans Pompée.

14. *Il leur dit d'un ton ferme, que s'ils pensoient le forcer, il se tueroit lui même.*] Il n'y a point d'exemple d'une plus grande fidelité & d'une obeïssance plus entiere. Tout

La premiere nouvelle que Sylla reçut, fut que Pompée s'étoit revolté contre lui, sur quoi il dit à ses amis qui étoient presens : *C'est donc ma destinée d'avoir sur mes vieux jours à combattre contre des enfans*, ce qu'il disoit à cause de Marius, qui encore tout jeune lui avoit donné beaucoup d'affaires & l'avoit reduit à courir de très-grands dangers. Mais ayant été informé de la verité, & averti d'ailleurs que tout le Peuple recevoit Pompée avec de grands honneurs, & alloit au devant de lui pour l'accompagner avec toutes les marques de la plus grande bienveillance, il se piqua d'encherir sur tous les autres, & allant à sa rencontre, il l'embrassa avec tous les témoignages d'une veritable affection, le salua tout haut du surnom de *Grand*, & voulut que tous ceux qui l'accompagnoient, le saluassent de même. D'autres disent que ce surnom lui avoit déja été donné en Afrique par toute l'Armée, mais qu'il ne fut reçu generalement, & n'eut force & vigueur que quand il fut autorisé par Sylla. Il est certain que pour lui il fut le dernier à le prendre, & qu'il ne le prit que long-temps après, lorsqu'il fut envoyé Proconsul en Espagne contre Sertorius. Car ce fut alors seulement qu'il commença à mettre à la tête de toutes ses Lettres, & de toutes ses Ordonnances, *Pompée le Grand*, ce titre ne pouvant plus animer contre lui l'envie, parce qu'on y étoit accoûtumé.

Fausse nouvelle que Sylla reçoit de la revolte de Pompée.

Mot de Sylla sur cette nouvelle.

Sylla donne le surnom de Grand à Pompée, qui n'avoit pas encore XXV. ans.

Pompée ne prit ce surnom que long-temps après.

Et sur cela il est juste de louer & d'admirer les

Tout autre que Pompée & à son âge auroit pu se laisser tenter par une chose aussi flateuse, sur-tout voyant Sylla déja vieux; car il mourut deux ans après.

les anciens Romains qui n'honoroient pas de ces grands surnoms & de ces titres magnifiques les vertus guerrieres seulement, mais aussi les vertus civiles & politiques, car il y eut deux hommes que le Peuple honora de ce grand surnom de *Maximus*, c'est-à-dire *très-grand.* [15] L'un fut Valerius, pour avoir rétabli l'union & la concorde entre le Senat & lui; [16] & l'autre Fabius Rullus, [17] pour avoir chassé du Senat quelques fils d'affranchis, qui par leurs grandes richesses s'étoient fait élire Senateurs.

Ceux qui se distinguoient par les vertus civiles & politiques, étoient honorés aussi du surnom de *Grand.*

Marcus Valerius frere de Publicola.

Dès que Pompée fut arrivé à Rome, il demanda le triomphe; [18] mais Sylla s'y opposa, alleguant que la Loi n'accordoit cet honneur qu'à celui qui étoit Preteur ou Consul. Voilà pourquoi le premier Scipion, après avoir défait les Carthaginois en Espagne dans plusieurs batailles plus glorieuses, ne demanda pourtant pas les honneurs du triomphe, parce qu'il n'étoit ni Consul ni Preteur. Il ajoûta que si Pompée, qui n'avoit pas encore de barbe, & qui à cause de sa jeunesse n'étoit pas encore reçu dans le Senat, entroit triomphant dans

Pompée demande le triomphe, Sylla s'y oppose, ses raisons.

Il falloit être Consul ou Preteur pour demander le triomphe.

15. *L'un fut Valerius.*] C'est M. Valerius, frere de M. Valerius Publicola, qui étoit Dictateur. Cela arriva l'an de Rome 260. quatre cens douze ans avant ces exploits de Pompée en Afrique.

16. *Et l'autre Fabius Rullus, pour avoir chassé du Senat.*] Dans la Vie de Fabius il a écrit que ce furent les grands exploits de ce Fabius Rullus qui lui firent donner le surnom de *Grand*, & ici il dit qu'il l'eut pour avoir chassé du Senat quelques fils d'affranchis. Mais ce fut une autre raison qui porta le Peuple à lui faire cet honneur. On peut voir la remarque 6. sur cet endroit de la Vie de Fabius. Vol. 2. pag. 186.

17. *Pour avoir chassé du Senat quelques fils d'affranchis* qui

dans la Ville, cela rendroit sa puissance odieuse & suspecte, & attireroit sur Pompée une envie furieuse pour un honneur si prématuré & si excessif. Voilà les raisons dont Sylla se servoit contre Pompée, témoignant ouvertement qu'il ne souffriroit jamais qu'il triomphât, qu'il s'y opposeroit de toutes ses forces, & qu'il reprimeroit cette ambition si déplacée, s'il s'y opiniâtroit.

Mais Pompée ne s'étonna ni de ses raisons, ni de ses menaces, il le pria seulement de considerer que *beaucoup plus de gens adorent le Soleil levant, que le Soleil couchant*, pour faire entendre que sa puissance ne faisoit que croître & augmenter tous les jours, au lieu que celle de Sylla alloit toûjours diminuant & déperissant.

Hardie repartie de Pompee à Sylla qui s'opposoit à son triomphe.

Sylla n'entendit pas bien ce qu'il avoit dit, mais voyant au visage & aux gestes de ceux qui l'avoient entendu, qu'ils étoient dans l'admiration, il demanda ce que c'étoit que Pompée avoit dit, & l'ayant entendu, étonné de la grande audace de ce jeune homme, il s'écria par deux fois, *Qu'il triomphe, qu'il triomphe.*

qui par leurs grandes richesses s'étoient fait élire Senateurs.] C'étoit une bonne & belle action à Fabius Rullus, d'avoir chassé du Senat ces fils d'affranchis. Mais elle ne suffisoit pas pour faire donner ce glorieux surnom de *très-Grand.*

18. *Mais Sylla s'y opposa, allegnant que la Loi n'accordoit cet honneur qu'à celui qui étoit Preteur ou Consul.*] C'est là ce que Tite-Live dit en termes exprès, Liv. XXXI. en parlant de L. Cornelius Lentulus. *L. Cornelio Lentulo triumphus negatus est: Res triumpho dignas esse censebat Senatus, sed exemplum à majoribus non accepisse, ut qui neque Dictator, neque Consul, neque Prætor rem gessisset, triumpharet*, comme Xilander & Cruserius l'ont remarqué.

phe. Et comme la plûpart en étoient irrités & indignés par une noire jalousie, Pompée, pour leur faire plus de dépit, resolut de triompher sur un char traîné par quatre élephans, car il en avoit amené plusieurs d'Afrique qu'il avoit pris sur les Rois vaincus. Mais la porte s'étant trouvé trop étroite, il y renonça, & entra sur un char traîné par quatre chevaux.

Pompée vouloit triompher sur un char traîné par quatre élephans. Ce qui l'en empêcha.

Ses Soldats, qui n'avoient pas obtenu tout ce qu'ils avoient esperé, voulurent lui faire de la peine & troubler son triomphe, mais il dit qu'il ne s'en soucioit pas, & qu'il y renonceroit plûtôt que de s'abaisser à les flater. Sur quoi Servilius, un des plus considerables personnages de Rome, & un de ceux qui s'étoient le plus opposés à son triomphe, dit publiquement, *Je reconnois à cette heure que Pompée est veritablement grand & digne du triomphe*.

Pompée dit, qu'il renonceroit plûtôt au triomphe, que de s'abaisser à flater ses Soldats.

C'est P. Servilius Vatia Isauricus, qui fut Consul deux ans après.

Mot de Servilius sur cette fierté de Pompée.

Il étoit évident que s'il eût voulu alors, il eût été facilement admis dans l'Ordre des Senateurs, mais il ne témoigna nul empressement pour cela par un raffinement d'ambition, car on dit qu'il cherchoit la gloire dans ce qu'il y avoit de plus extraordinaire & de plus inouï. Il n'auroit été ni bien extraordinaire ni bien surprenant que Pompée eût été Senateur avant l'âge, mais il étoit fort étrange, & par consequent fort glorieux, qu'il triomphât avant que

Pompée neglige d'être Senateur par un raffinement d'ambition.

19. *Pompée eut fait parvenir un Lepidus au Consulat.*] M. Emilius Lepidus, qu'il fit nommer Consul avec Q. Lutatius Catulus pour l'an de Rome 675. Ce Lepidus étoit un esprit très-seditieux & le plus méchant de tous les hommes, comme Sylla va le dire à Pompée, & comme la suite le fit bientôt voir.

20. *C'est aussi un grand & bel exploit.*] Le texte est corrom-

que d'être Senateur. Ce triomphe même ne lui servit pas peu à gagner de plus en plus l'affection du Peuple ; car tous les Romains furent ravis de voir qu'après un si grand honneur il ne dédaignoit pas de comparoître avec les autres Chevaliers aux revuës, & de subir l'inspection des Censeurs.

Après son triomphe il ne laissa pas de paroitre à la revuë des Chevaliers.

Sylla au contraire étoit très-fâché & avoit un secret dépit de voir ce haut degré de gloire & de puissance où il s'élevoit ; mais la honte l'empêchant de s'y opposer, il se tint en repos, jusqu'à ce que par force & malgré lui [19] Pompée eut fait parvenir un Lepidus au Consulat, en l'aidant de ses brigues, & en lui procurant la faveur du Peuple par son grand credit. Alors il ne put plus se contenir, & le voyant passer comme il s'en retournoit de l'élection au travers de la Place, suivi d'une foule de gens, qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, il lui adressa la parole & lui dit : *Jeune homme, je vois que tu ès tout fier de ta victoire ;* [20] *c'est aussi un grand & bel exploit d'avoir fait que Lepidus, le plus méchant de tous les hommes, par le support que tu lui as donné auprès du Peuple, ait été nommé Consul avant Catulus, qui est le plus honnête homme, & le plus homme de bien de Rome. Je t'avertis qu'il n'est plus temps pour toi de dormir, ni de te reposer, mais de bien penser à tes affaires,*

Par ses brigues il procure le Consulat à Lepidus, qui étoit le plus méchant de tous les hommes.

Prediction que Sylla fait sur cela à Pompée.

rompu & mal ponctué en cet endroit. Le mot ἐνταῦθα ne signifie rien ici, & ne peut avoir lieu ; & il faut un point interrogant après ἔχῃ. A mon avis il faut lire & ponctuer ainsi tout le passage : πῶς γὰρ ἔχῃς γενναῖα ταῦτα καὶ καλά. *Comment ne le serois-tu pas ? c'est un grand & bel exploit, &c.*

res, car tu t'ès attiré un adversaire beaucoup plus fort que toi.

Mais en quoi Sylla témoigna principalement la mauvaise volonté qu'il avoit pour Pompée, ce fut dans son testament, car il y fit des legs à tous ses amis, il y nomma des tuteurs pour son fils, & il ne dit pas un seul mot de Pompée, ce que celui-ci supporta pourtant avec beaucoup de douceur & de patience, jusques-là que Lepidus & quelques autres ayant voulu empêcher qu'il ne fût enterré dans le champ de Mars, & que son convoi ne se fît publiquement avec les ceremonies accoûtumées, il accourut au secours du defunt, & procura à ses funerailles la gloire & la sûreté.

La mauvaise volonté de Sylla pour Pompée, parut surtout dans son testament.

Pompée procure aux funerailles de Sylla la gloire & la sûreté.

Incontinent après la mort de Sylla, on vit l'effet de ses predictions; car Lepidus voulut s'emparer de toute sa puissance, non point en cachette & par des détours, mais en prenant ouvertement les armes, & en rallumant les restes des anciennes factions de Marius, que Sylla n'avoit pû entierement éteindre, & dont il se fortifia. Catulus, son Collegue au Consulat, qui avoit pour lui la meilleure & la plus saine partie du Senat & du Peuple, étoit veritablement dans une grande estime pour sa sagesse & pour sa justice, & passoit pour le plus grand des Romains, mais il paroissoit plus propre au Gouvernement civil, qu'à être à la tête des Armées, & à conduire des guerres; & les affaires demandoient Pompée. C'est pourquoi

Lepidus prend les armes, & rallume les anciennes factions de Marius.

Caractere de Catulus.

21. *Mais ce fils fut bien different du pere : car il sut faire la guerre avec plus de courage, & mourir plus genereusement.*] Brutus le pere se défendit très-lâchement, & se rendit enfin à son ennemi pour sauver sa vie; au lieu que Brutus

quoi celui-ci ne delibera pas long-temps quel parti il devoit suivre ; abandonnant Lepidus, il se jetta du côté des gens de bien, & fut d'abord nommé Général de l'Armée, qu'on envoyoit contre Lepidus ; qui avoit déja subjugué une grande partie de l'Italie, & qui tenoit toute la Gaule en deçà des Alpes avec l'Armée de Brutus.

Pompée nommé Général de l'Armée contre Lepidus.

Dès que Pompée se fut mis en campagne, il vainquit facilement tout ce qui se presenta, mais il fut long-temps devant Mutine, que Brutus défendoit. Cependant Lepidus se coula secretement vers Rome, & campé devant ses murailles il demandoit un second Consulat, en effrayant ceux qui étoient dans la Ville, avec une troupe de gens qu'il avoit ramassés de tous côtés. Mais cette frayeur fut bientôt dissipée par des Lettres qu'on reçut de Pompée, qui mandoit qu'il avoit terminé cette guerre sans combat. Car Brutus, soit qu'il eût trahi son Armée, ou que son Armée l'eût trahi, se rendit à Pompée, qui lui donna une escorte de Cavalerie pour le mener à une petite Ville près du Po ; & qui le lendemain envoya Geminius, avec ordre de le tuer, ce qu'il fit, action dont Pompée fut très-blâmé ; car d'abord après ce changement si peu attendu, il écrivit au Senat que Brutus se rendoit volontairement à lui, & le surlendemain il écrivit d'autres Lettres pour charger Brutus, qu'il avoit fait tuer. Ce Brutus étoit pere de celui, qui avec Cassius tua Cesar ; [a] mais ce fils fut bien

Il assiege Mutine, que Brutus defendoit.

Brutus se rend à Pompée.

Pompée donne ordre de tuer Brutus.

Brutus le fils, fort different du pere.

[a] Brutus le fils, après avoir soûtenu la guerre avec beaucoup de courage, se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi. C'est cette mort que Plutarque appelle genereuse, par un aveuglement trop Payen.

bien different du pere; car il ſut faire la guerre avec plus de courage, & mourir plus genereuſement, comme nous l'avons écrit dans ſa Vie. Lepidus donc, forcé d'abord d'abandonner l'Italie, ſe retira dans l'Iſle de Sardaigne, où il mourut d'une maladie cauſée par la douleur, non de voir la ruïne de ſes affaires & de ſa fortune, mais d'avoir appris par une Lettre, qui tomba entre ſes mains, que ſa femme s'étoit deshonorée par un adultere.

Lepidus retiré en Sardaigne, y meurt de douleur des débauches de ſa femme.

Dans ce temps-là Sertorius, qui étoit un autre Capitaine que Lepidus, avoit occupé l'Eſpagne, & s'étoit rendu terrible aux Romains, qu'il menaçoit de la derniere ruïne, car tous les reſtes des guerres civiles s'étoient retirés autour de lui, comme autant de fluxions, qui ſe jettent toutes ſur une partie, forment une maladie très-dangereuſe. Il avoit déja défait pluſieurs Capitaines, qui n'étoient pas des plus habiles, ni des plus experimentés, & il étoit alors aux priſes avec Metellus Pius, homme de grande reputation, grand Capitaine, & brave de ſa perſonne, mais qui à cauſe de ſon grand âge paroiſſoit trop lent pour ſaiſir les momens favorables que la guerre preſente, & hors d'état de profiter des occaſions. Sertorius par ſa vivacité & par ſa vîteſſe les lui raviſſoit toûjours d'entre les mains, en ſe preſentant à tous momens devant lui avec la derniere audace, lorſqu'il s'y attendoit le moins, en l'attaquant plûtôt en Capitaine de bandits, qu'en Général d'Armée, & en troublant par des embûches frequentes, par des allarmes continuelles, & par des courſes ſoudaines & imprévues ce bon homme, qui étoit com-

Sertorius plus grand Capitaine que Lepidus, occupe l'Eſpagne.

Q. Cæcilius Metellus Pius.

comme un Athlete, accoûtumé à des combats reglés, & qui ne savoit mener que des troupes pesamment armées, ni combattre que de pied ferme en bataille rangée & à jour assigné.

Dans cette conjoncture, Pompée qui avoit encore toute son Armée ensemble & à sa disposition, voulut en profiter, & se mit à faire ses menées & ses pratiques, pour obtenir qu'on l'envoyât en Espagne au secours de Metellus. Catulus eut beau lui ordonner de licencier ses troupes, il refusa d'obéir, & se tint en armes autour de la Ville, trouvant toûjours de nouveaux prétextes pour demeurer armé, jusqu'à ce qu'on lui eut donné le commandement qu'il demandoit; ce fut Philippe qui en ouvrit le premier l'avis, & l'on dit que sur cette proposition faite dans le Senat, un des Senateurs lui demanda tout étonné s'il pensoit bien serieusement qu'il fallût envoyer Pompée en Espagne pour le Consul. *Non-seulement pour le Consul*, repartit brusquement Philippe, mais *pour les Consuls.* Voulant faire entendre par-là que les deux Consuls étoient gens de nulle valeur, & incapables de conduire cette guerre.

Pompée s'opiniâtre à retenir ses troupes jusqu'à ce qu'on l'ait nommé pour aller au secours de Metellus.

Il parloit de Lepidus & de Catulus.

Dès que Pompée fut arrivé en Espagne, voilà d'abord tous les esprits, qui flatés par de nouvelles esperances, comme cela ne manque jamais à la venuë d'un nouveau Général de reputation, changent en sa faveur, & il fait revolter tous les Peuples, qui n'étoient pas fort attachés aux interêts de Sertorius.

Celui-ci, piqué des progrès de ce jeune homme, s'emporta contre lui à des paroles fieres & insolentes, & dit *qu'il n'employeroit que les verges & la ferule contre cet enfant, s'il ne*

Parole insolente de Sertorius contre Pompée.

ne craignoit cette vieille, voulant parler de Metellus. Cependant la crainte qu'il avoit de Pompée, l'obligea à se tenir mieux sur ses gardes, & à faire la guerre avec plus de précaution. Car Metellus, ce qu'on n'auroit jamais crû, menoit une vie fort desordonnée, s'étant abandonné à toutes sortes de delices & de voluptés. Tout d'un coup [22] il s'étoit fait en lui un changement épouvantable, sa premiere simplicité & son ancienne frugalité ayant degeneré subitement en un luxe prodigieux & en une dépense excessive. De sorte que ces desordres de Metellus attirerent à Pompée l'amour & la bienveillance de tout le monde, & augmenterent la bonne opinion qu'on avoit de lui. On voyoit que quoi qu'il fût déja fort temperant dans sa maniere de vivre ordinaire, qui n'avoit pas besoin de beaucoup de préparatifs, il ne laissoit pas d'en retrancher tous les jours encore tout ce qui lui paroissoit superflu, car naturellement il étoit d'une temperance & d'une sagesse fort grande, & très-reglé dans tous ses desirs.

Metellus se deshonore sur ses vieux jours par une vie desordonnée.

Temperance & sagesse de Pompée.

Cette guerre eut diverses faces, & éprouva bien des changemens, mais de tous les échecs qui arriverent à Pompée, aucun ne l'affligea si sensiblement que la prise de la Ville de Lauron, dont Sertorius se rendit maître à sa vuë. Pompée croyoit le tenir enfermé, & sur cela il lui étoit même échappé de dire quelques paroles de vanité, lorsque tout d'un coup il se trou-

Ville de l'Espagne Tarraconoise.

22. *Il s'étoit fait en lui un changement épouvantable, sa premiere simplicité & son ancienne frugalité ayant degeneré subitement en un luxe prodigieux.*] On avoit fait ici une faute horrible, en donnant à ce passage un sens très contrai-

trouva enveloppé lui-même, & n'osant remuer de sa place, il eut le déplaisir de voir brûler la Ville en sa presence sans pouvoir la secourir. Mais bientôt après il eut sa revanche, car il défit en bataille rangée, près de Valence, Herennius & Perpenna, tous deux grands Capitaines, qui s'étoient retirés auprès de Sertorius, & qui lui servoient de Lieutenans, & il leur tua dix mille hommes.

Echec qui arriva à Pompée.

Il gagne une grande bataille contre deux Lieutenans de Sertorius.

Enflé de ce succès, & ne formant plus que de grands projets, il se hâta de marcher à Sertorius, afin que Metellus ne pût avoir part à sa victoire. Les deux Armées en vinrent aux mains près de la riviere de Sucron, comme le jour étoit près de finir. Car l'un & l'autre se pressoient également d'en venir à une bataille, de peur que Metellus ne survînt, Pompée pour combattre seul, & Sertorius pour combattre contre un seul. L'avantage de ce combat demeura douteux entre les deux partis, car des deux côtés il y eut une aile victorieuse. Mais des Généraux, Sertorius fut celui qui remporta le plus d'honneur. Car à la tête de l'aile qu'il commandoit, il renversa tout ce qui se trouva devant lui. Quant à Pompée, un Cavalier démonté, homme d'une taille avantageuse, s'étant attaché à lui, ils se chargerent tous deux avec furie, & se porterent de grands coups. Enfin leurs épées croisées glisserent sur leurs mains avec un succès très-different; l'épée du Barbare ne fit qu'effleurer la main de Pom-

Riviere de l'Espagne Tarraconoise, Xucar.

Bataille de Pompée contre Sertorius, où l'avantage fut douteux.

Combat de Pompée contre un Cavalier demonté, qui s'attachoit à lui.

mier, comme si Metellus eût changé de mal en bien, & qu'il eût quitté le luxe pour embrasser une vie simple & frugale, ce qui corrompt tout ce que Plutarque dit ici.

Pompée, & celle de Pompée abattit la main de son ennemi. En même temps Pompée se trouva enveloppé d'une foule de Barbares, tout ce qu'il avoit autour de lui ayant pris la fuite. Mais il se sauva de ce danger contre toute esperance, en abandonnant aux ennemis son cheval, qui avoit un harnois d'or, & qui étoit couvert d'ornemens de très-grand prix. Car, pendant que les Barbares partageoient ce riche butin, & qu'ils se battoient entre eux pour en avoir la meilleure part, il leur échappa.

Pompée enveloppé par les Barbares, comment se tira de ce danger.

Le lendemain dès la pointe du jour, ils se remirent tous deux en bataille pour assurer la victoire que l'un & l'autre prétendoient avoir remportée. Le combat étant déja engagé, Metellus arrive, ce qui oblige Sertorius à se retirer à la débandade, car son Armée étoit accoûtumée à se dissiper ainsi dans un moment, & à se rassembler de même; de sorte que Sertorius se trouvoit souvent seul, errant dans la campagne, & un moment après il reparoissoit avec cent cinquante mille combattans, comme un torrent, qui, après avoir été à sec, se retrouve grossi tout d'un coup par les pluyes, ou par une fonte soudaine de neiges.

La bataille recommence le lendemain.

L'Armée de Metellus oblige Sertorius à se retirer.

L'Armée de Sertorius se dissipoit en un moment, & se rassembloit de même.

Après le combat si heureusement fini par la retraite de Sertorius, Pompée va au-devant de Metellus. Quand il fut assez près de lui, il ordonna à ses Licteurs de baisser les faisceaux, pour faire honneur à celui qui étoit superieur en dignité, ce que Metellus ne voulut jamais permettre, & dans tout le reste il le traita avec toute sorte de politesse & d'honnêteté, ne s'arrogeant aucune distinction, ni comme Consulaire, ni comme son ancien. Le seul privilege qu'il conserva, ce fut de donner le mot

Honneur que Pompée veut faire à Metellus, & que Metellus refuse.

quand

quand ils campoient ensemble, mais le plus souvent ils avoient des camps separés; car leur ennemi, qui étoit vif & remuant, & qui ne se tenoit pas long-temps en même place, mais qui en un moment se faisoit voir en differens lieux, & qui les attiroit incessamment d'une affaire dans une autre, les obligeoit de se separer, & de diviser leurs forces. Enfin en leur coupant les vivres, en fourrageant toute la campagne, & en se rendant maître de la mer, il les chassa tous deux de leurs Gouvernemens, & les força à se retirer dans d'autres Provinces pour y trouver des subsistances.

Sertorius chasse Pompée & Metellus de leurs Gouvernemens.

Cependant Pompée, qui avoit employé & consumé pour cette guerre la plus grande partie de son bien, écrivit au Senat de lui envoyer de l'argent pour payer ses troupes, sinon qu'il s'en retourneroit en Italie avec son Armée. Lucullus, qui étoit alors Consul, quoi qu'il fût ennemi declaré de Pompée, cependant parce qu'il briguoit le commandement de l'Armée, qu'on envoyoit contre Mithridate, il pressa qu'on lui fît tenir cet argent, de crainte qu'en le refusant il ne fournît un pretexte à Pompée de laisser là Sertorius, & de tourner toute son ambition contre Mithridate, dont la défaite lui seroit plus glorieuse & paroissoit moins difficile.

Pompée demande de l'argent au Senat pour payer ses troupes.

Lucullus, quoique son ennemi, lui en fait envoyer, & pourquoi.

Sur ces entrefaites Sertorius est tué en trahison par ses Officiers même, à la tête desquels étoit Perpenna, qui après sa mort voulut remplir sa place, & faire comme lui, parce qu'il avoit la même Armée, les mêmes moyens, & le même équipage de guerre,

Il ne fut tué que trois ans après le Consulat de Lucullus.

Grande difference de Perpenna à Sertorius. 23 mais il n'avoit pas le même entendement pour les mettre en œuvre. D'abord donc Pompée se met en campagne, & ayant été informé que Perpenna étoit fort embarrassé, & ne savoit où il en étoit, pour l'attirer au combat, il jetta devant lui une amorce de dix Cohortes, auxquelles il ordonna de s'étendre dans la campagne, & de se disperser le plus qu'elles pourroient. Perpenna ne manqua pas d'aller sur le champ charger ces troupes dispersées, & de les poursuivre; & alors Pompée, qui l'attendoit en bataille, s'étant montré tout à coup, l'attaqua, le mit en desordre, & le défit entierement. La plûpart de ses Capitaines & Officiers furent tués sur la place, Perpenna même fut pris & mené à Pompée, qui le fit mourir. Et en cela il ne faut pas l'accuser d'avoir manqué de reconnoissance, & d'avoir oublié tous les grands services qu'il avoit reçus de lui en Sicile, comme beaucoup de gens le lui reprochent; mais au contraire, il faut le louer de n'avoir écouté en cette rencontre que sa magnanimité, & d'avoir suivi un conseil, qui fut le salut de la Republique. Car Perpenna ayant en son pouvoir tous les papiers de Sertorius, faisoit voir des Lettres des premiers & des plus puissans de Rome, qui ne cherchant qu'à remuer dans l'Etat, & à changer la forme du Gouvernement, appelloient Sertorius en Italie. Pompée craignant donc

Amorce dont Pompée se servit pour attirer Perpenna au combat.

Perpenna battu & pris.

Pompée loué d'avoir fait mourir Perpenna.

23. *Mais il n'avoit pas le même entendement.*] Sans cet entendement les mêmes moyens ne sont plus les mêmes. Combien d'experiences, même de nos jours, ont prouvé cette verité ?

24. *Mais que lui, il avoit arraché jusqu'à la derniere racine de cette guerre.*] Je m'étonne que Pompée, après les grands

donc que ces Lettres venant à être publiques, n'allumassent des guerres plus grandes encore que celles qu'on venoit d'éteindre, fit mourir Perpenna sur le champ, & brûla ces Lettres sans les lire. Cela étant executé, il fit encore quelque séjour en Espagne, jusques à ce qu'il eût achevé d'appaiser les troubles, & de calmer & de dissiper les émotions qui auroient pû rallumer la guerre, après quoi il ramena son Armée en Italie, où il arriva justement comme la guerre des Esclaves étoit dans sa plus grande force.

Pompée fait brûler les Lettres de Perpenna.

Pompée ramene son Armée en Italie dans le temps de la guerre des Esclaves.

A l'approche de Pompée, Crassus, à qui on avoit donné la conduite de cette guerre, se hâta de donner la bataille très-hazardeusement, & avec plus d'ambition que de prudence. Ce qui lui réussit, car il tua douze mille trois cens de ces Esclaves; mais malgré sa prévoyance & sa diligence, la Fortune voulut que Pompée eût part à la gloire de ce grand succès. Elle fit que cinq mille de ces Esclaves, échappés du combat, tomberent entre ses mains; il les tailla tous en pieces; & sur le champ, pour prévenir Crassus, il écrivit au Senat, *que veritablement Crassus avoit défait en bataille rangée les Gladiateurs*; [24] *mais que lui, il avoit arraché jusqu'à la derniere racine de cette guerre*; ce que les Romains prenoient très-grand plaisir à entendre, & à dire eux-mêmes, à cause de l'amour & de la bienveillance qu'ils avoient

Il eut part à la gloire de Crassus.

Lettre qu'il écrit au Senat.

grands exploits qu'il avoit executés, comptât pour beaucoup d'avoir défait cinq mille Esclaves déja battus & échappés de la bataille, où leur Armée entiere avoit été taillée en pieces par Crassus. Mais les ambitieux mettent tout en ligne de compte, & Pompée ne se trouva pas mal de cette petite vanité.

voient pour lui, & qui étoit si grande, que même sur tout ce qui s'étoit passé en Espagne, & sur la défaite de Sertorius, il n'y avoit personne qui osât dire, fût-ce en jouant & en badinant, que tout autre que Pompée avoit mis la main à ce grand ouvrage.

Cependant malgré cette haute estime, qu'on avoit pour lui, & cette grande attente, qu'il avoit excitée de lui-même, on ne laissoit pas d'avoir quelque soupçon & quelque crainte qu'il ne refusât de licencier ses troupes, & qu'il ne retînt son Armée pour s'élever hautement par les armes à la souveraine puissance, [25] & pour usurper une domination pareille à celle de Sylla. C'est pourquoi ceux qui par crainte alloient au-devant de lui sur les chemins pour le saluer & pour le feliciter de son heureux retour, n'étoient pas en moins grand nombre que ceux qui y alloient par affection.

On craint qu'il ne refuse de licencier ses troupes.

Mais après qu'il eut dissipé ce soupçon, en declarant que d'abord après son triomphe il congedieroit son Armée, ses envieux n'eurent d'autre prétexte pour le calomnier, que de dire qu'il étoit plus porté pour le Peuple, que pour le Senat, & qu'après que Sylla avoit abat-

Il dissipe ce soupçon.

Pompée plus porté pour le Peuple que pour le Senat.

25. *Et pour usurper une domination pareille à celle de Sylla.*] On ne doutoit point que ce ne fût là le but de Pompée; c'est pourquoi Ciceron écrivant à Atticus, dit dans la VII. Epître du Liv. IX. *Mirandum enim in modum Cnaus noster Syllani regni similitudinem concupivit.* εἰδώς σοι λέγω, *nihil ille unquam minus obscure tulit.* „ Notre Pompée a „ desiré d'une maniere étonnante d'usurper une domina„ tion pareille à celle de Sylla. Je vous le dis le sachant „ fort bien, il n'y a rien dont il se soit moins caché „; & dans l'Epître X. du Livre IX. *Hoc turpe Cnaus noster biennio ante cogitavit, ita Syllaturit animus ejus, & proscri-*

ptur-

battu & ruiné toute l'autorité & la puissance des Tribuns, il avoit resolu de les relever, & de les rétablir pour faire plaisir au Peuple, & pour gagner par-là sa faveur. Et cela étoit vrai; car il n'y avoit rien que le Peuple Romain aimât avec tant de fureur, ni qu'il desirât avec tant d'impatience que de voir rétablir l'autorité du Tribunat. De sorte que Pompée regardoit comme une très-grande fortune pour lui d'avoir trouvé le temps favorable d'executer ce dessein, persuadé que jamais il ne trouveroit une autre grace si grande à faire aux Romains pour reconnoître l'affection dont ils lui donnoient tant de marques, si quelqu'autre le prévenoit à leur faire ce plaisir.

Il fait dessein de rétablir la puissance du Tribunat.

26 Ce second triomphe lui ayant donc été accordé avec le Consulat, ces deux grands honneurs ensemble ne le firent pas regarder comme plus grand, ni plus admirable; mais ce qu'on prit pour le plus grand indice de sa gloire & de sa grandeur, fut que Crassus, qui étoit le plus riche de tous ceux qui s'entremettoient du Gouvernement, le plus éloquent & le plus grand personnage, & qui au prix de lui, méprisoit Pompée, & tous les plus grands de la Republique, n'osa pourtant jamais briguer

Second triomphe accordé à Pompée avec le Consulat.

La plus grande marque de la gloire & de la grandeur de Pompée.

pturit. „ Il y a deux ans que notre Pompée a pensé cette „ infamie, tant son ame est enflammée du desir d'imiter „ Sylla, & de faire des proscriptions.

26. *Ce second triomphe lui ayant donc été accordé avec le Consulat.*] Il triompha sur la fin de l'an de Rome 682. & dans le même temps il fut designé Consul pour l'année suivante. Honneur bien singulier, d'être fait Consul avant que d'avoir eu aucune autre Magistrature. Mais deux triomphes peuvent bien servir d'excuse à cette singularité.

Ville, comme ils l'ont été à l'Armée, & les gens de robe, qui n'ont pas joué un grand rolle à l'Armée, ne pouvant supporter de ne pas tenir au moins dans la Ville le premier rang. Voilà pourquoi quand ces derniers tiennent dans les assemblées un homme celebre par ses victoires, & par ses triomphes, qui veut faire le fier, ils cherchent à le ravaler, & à l'humilier, au lieu que quand l'homme d'épée leur cede dans la Ville le premier rang & le premier degré d'autorité & de puissance, ils ne portent point d'envie à la gloire qu'il s'est acquise par les armes, & lui rendent volontiers tout ce qui lui est dû. Et c'est ce que les affaires, qui arriverent bientôt après, firent assez connoître.

Origine de la guerre des Pirates. La puissance des Pirates commença à se former en Cilicie. [32] Son origine fut d'autant plus dangereuse, qu'elle fut long-temps cachée. Le courage & l'audace de ces Corsaires augmenterent considerablement pendant la guerre de Mithridate, par quelques services qu'ils rendirent à ce Prince. Ensuite les Romains étant engagés dans leurs guerres Civiles, & livrant entre eux de sanglans combats aux portes mêmes de Rome, la mer, qui se trouva deserte & sans gardes, les attira peu à peu, & leur fit naître l'envie de s'avancer plus qu'ils n'avoient encore fait, de sorte qu'ils ne se contenterent plus d'enlever seulement ceux qui navigeoient, mais ils attaquoient

32. *Son origine fut d'autant plus dangereuse, qu'elle fut long-temps cachée.*] Les Romains ne commencerent à donner leur attention à cette guerre que l'an de Rome 674. neuf ans avant ce Consulat de Pompée; mais elle-

quoient les Isles & les Villes maritimes. Ils avoient fait un si grand progrès, que déja les plus riches, les plus nobles, & ceux qui passoient pour plus sensés que les autres, montoient sur des vaisseaux Corsaires, & se joignoient à eux, comme si ce mêtier fût devenu honorable, & digne de remplir l'ambition d'un Romain.

Ils avoient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports, & des tours à donner les signaux, toutes bien fortifiées. Par-tout on voyoit leurs Escadres, non seulement remplies de bons rameurs, conduites par d'habiles Pilotes, & fournies de vaisseaux d'une vîtesse & d'une legereté qui les rendoit propres à faire très-agilement toutes les manœuvres dans les occasions, mais encore si magnifiquement ornées qu'on étoit plus affligé de leur magnificence, qu'effrayé de leur appareil. Les poupes de leurs Galeres étoient toutes dorées, leurs tapis, de la plus belle pourpre, & leurs rames argentées, comme s'ils eussent fait parade de leur brigandage. On ne voyoit sur toutes les côtes que des tables dressées, & des gens qui banquetoient & qui yvrognoient; tout y retentissoit du bruit des flûtes, & des chansons; là c'étoient des Officiers principaux faits prisonniers, & ici des Villes captives, qui comptoient leur rançon, & tout cela à la grande honte de la puissance Romaine. Leurs Galeres montoient à plus de mille, & les Villes qu'ils avoient prises, à quatre cens.

Grandes forces des Pirates.

Magnificence de leurs Galeres.

Leur

elle avoit fait déja de grands desordres, auxquels les Romains, engagés dans leurs guerres civiles & étrangeres, n'avoient pu remedier. V. Florus Livre III. chap. VI.

93. Celui

Leur audace ſacrilege n'épargnoit pas même les Temples, qui juſques-là avoient été inviolables & ſacrés. Ils ruinerent & pillerent [33] celui d'Apollon Didyméen à Claros, celui des Cabires à Samothrace, [34] celui de Cerès dans la Ville d'Hermione, celui d'Eſculape à Epidaure, celui de Neptune dans l'Iſthme, à Tenare, & dans l'Iſle de Calaurie, celui d'Apollon dans Actium, & dans l'Iſle de Leucade, & celui de Junon à Samos, à Argos, & à *Leucanie*. [35] Ils firent auſſi les ſacrifices barbares qu'on fait à Olympe, & ils pratiquerent certaines ceremonies très-myſterieuſes & très-ſecretes, [36] entre leſquelles étoient celles du Dieu Mithres, que l'on a conſervées juſqu'à aujourd'hui, & dont ils ont apporté les premiers

Il n'y a point de Ville appellée *Leucanie*. Il faut lire Lucanium, Ville de la Lucanie.

Sacrifices barbares faits dans la Ville d'Olympe.

Ceremonies du Dieu Mithres.

33. *Celui d'Apollon Didyméen à Claros.*] Dans le territoire de Milet il y avoit un lieu appellé Didymes, où Apollon avoit un Temple & un Oracle, & de là ce Dieu fut appellé *Apollon Didyméen*. Pauſanias dit, que ce Temple eſt plus ancien que la Migrahon Ionique. Plutarque le met dans l'Iſle de Claros, & peut-être ce Dieu y étoit-il adoré ſous ce nom. Amiot a mal traduit *celui de Caſtor & de Pollux*. Il a été trompé par le mot *Didymoi*, Gemini, les Jumeaux, comme on a appellé ces deux Dieux.

34. *Celui de Cerès dans la Ville d'Hermione.*] Amiot & ceux qui ont cité ce paſſage de Plutarque, ont mal traduit *celui de la Terre.* Il n'y avoit point de Temple de la Terre dans la Ville d'Hermione, mais il y en avoit un de Cerès qui étoit très-célèbre. *Chthonia* eſt ici Cerès, & en voici la preuve, tirée d'un paſſage de Pauſanias dans ſes Corinthiaques : *Les Argiens racontent que la fille de Colontas, appellée Chthonia, ayant été ſauvée d'un embraſement par Cerès, & tranſportée à Hermione, y bâtit un Temple à cette Déeſſe, qui fut appellée Chthonia, & ſa fête eut le même nom. Et ils en diſent toute la ceremonie.* Et dans les Laconiques il écrit : *On dit que les Lacedemoniens honorent Cerès ſous le nom de Chthonia, dont Orphée leur enſeigna le culte. Mais à mon avis les Lacedemoniens ont pris ce culte de*

miers l'exemple. Et après avoir ainsi insulté les Romains par mer avec le dernier mépris, ils eurent encore l'audace de descendre à terre, & d'infester les grands chemins, où ils commettoient mille pilleries, & mille meurtres, & ruïnoient & détruisoient les maisons de plaisance. Ils enleverent deux Préteurs, Sextilius & Bellinus, vétus de leurs grandes robes de pourpre, avec leurs domestiques & les Licteurs, qui portoient les faisceaux devant eux, & les emmenerent tous prisonniers. 37 Ils prirent aussi la fille d'Antonius, qui avoit eu les honneurs du triomphe, comme elle alloit à sa maison de campagne, & elle fut obligée de donner une grosse somme pour sa rançon.

Ils descendent à terre, & y commettent de grands desordres.

Leur

de la Ville d'Hermione, où Cerès a un Temple sous ce nom.

35. *Ils firent aussi les sacrifices barbares qu'on fait à Olympe.*] Ce n'est pas au Mont Olympe, comme on a mal traduit, mais dans la Ville d'Olympe, qui étoit une Ville de la Pamphylie près de Phaselis, & une des retraites de ces Corsaires. Je ne sai point quels sacrifices on y faisoit.

36. *Entre lesquelles étoient celles du Dieu Mithres.*] Herodote écrit que les Perses adoroient la Déesse Venus sous le nom de *Mithres*. Mais l'opinion la plus commune est que Mithres n'étoit autre que le Soleil : car en Persan *Mithri*, *Mithir*, ou *Mithra* signifie *Seigneur*.

37. *Ils prirent aussi la fille d'Antonius, qui avoit eu les honneurs du triomphe, comme elle alloit à sa maison de campagne.*] La fille de l'Orateur M. Antonius, qui fut envoyé Proconsul en Cilicie l'an de Rome DLI. & qui fut Consul trois ans après avec L. Posthumius Albinus. C'étoit l'ayeul de Marc-Antoine le Triumvir. Sa maison étoit à Misene, comme cela paroît par un endroit de Ciceron, *pro lege Manilia*. A n *ignoratis ex Miseno ejus ipsius libros, quo cum prædonibus antea ibi bellum gesserat, à prædonibus esse sublatos?* „ Ignorez-vous que ses livres ont été „ enlevés par les Corsaires de sa maison de Misene, où „ il avoit fait la guerre contre eux?

38. *Toute*

Honneurs que lui firent les Atheniens.

41 En sortant il remarqua quelques inscriptions qu'on avoit faites en son honneur, & qui n'étoient chacune que d'un seul vers. Il y en avoit une au-dedans de la porte qui disoit, 42 *Plus vous vous reconnoissez homme, plus vous ressemblez à Dieu.* Et l'autre en dehors qui portoit : *Nous vous attendions, nous vous avons rendu nos hommages, nous vous voyons, nous vous reconduisons avec la derniere veneration.*

La plûpart de ces Corsaires se rendent à lui.

De tous les Pirates qui restoient & qui couroient encore la mer, il y en eut quelques-uns qui eurent recours aux prieres ; & comme il les reçut humainement, & qu'il les traita avec beaucoup de douceur, après qu'il les eut en son pouvoir eux & leurs vaisseaux, il y en eut plusieurs qui dans l'esperance d'un traitement semblable chercherent à éviter ses Lieutenans & vinrent se rendre à lui avec leurs enfans & leurs femmes. Pompée leur pardonna à tous, & par leur moyen il suivit à la piste tous les autres, qui se sentant coupables de crimes irremissibles, se tenoient cachés, & il en prit une partie. Les plus opiniâtres & les plus puissans ayant mis en sûreté leurs familles, leurs richesses, & toute la tourbe inutile dans des Châteaux & des Forteresses du mont Taurus, s'embarquerent sur leurs vaisseaux devant le Fort de Coracesie, à l'entrée de la Cilicie. Là ils attendirent Pompée qui alloit à

Premier Château de la Cilicie, sur un roc fort escarpé.

41. *En sortant il remarqua quelques inscriptions qu'on avoit faites en son honneur.*] Il ne les remarqua qu'en sortant, parce qu'elles n'avoient été faites qu'après son entrée dans la Ville, & pendant le sejour qu'il y avoit fait.

42. *Plus*

à eux, & ayant été défaits dans une grande bataille, ils se retirerent dans le Fort. Pompée les y assiegea, bientôt ils envoyerent prier qu'on les reçût à merci, se rendirent, & rendirent les Villes, & les Isles dont ils s'étoient emparés, & qu'ils avoient si bien fortifiées, qu'elles étoient non seulement difficiles à prendre de force, mais encore très-mal aisées à approcher. Ainsi cette guerre fut heureusement terminée, tous ces Pirates chassés de la Mer, & tous leurs brigandages cessés dans l'espace de trois mois au plus. Il prit un nombre infini de vaisseaux, & entre autres quatre-vingt-dix Galeres armées d'éperons d'airain, & ses prisonniers montoient à vingt mille.

Toute cette guerre terminée en trois mois.

Il ne voulut pas les faire mourir, parce qu'il leur avoit donné sa parole; mais aussi il ne crut pas qu'il fût sagement fait de congedier un si grand nombre d'hommes aguerris & pressés de la pauvreté, & de leur laisser la liberté de s'écarter, ou de se rassembler, s'il leur en prenoit envie. Faisant donc reflexion en lui-même que l'homme n'est point naturellement un animal indomptable, ni farouche; que quand il le devient, c'est par le vice où il tombe contre son naturel; qu'il s'adoucit par le changement de vie & de lieux, & que les bêtes mêmes les plus feroces, venant à être nourries & élevées dans une vie plus douce, s'apprivoisent peu à peu, & dépouillent toute

Grande prudence de Pompée.

L'homme n'est pas un animal si farouche qu'il ne puisse s'adoucir.

42. *Plus vous vous reconnoissez homme, plus vous ressemblez à Dieu.*] Il y a dans le Grec *plus vous êtes Dieu.* C'est un beau mot, c'est à peu près dans le même sens qu'Horace dit depuis au Peuple Romain & par lui à Auguste, *Diis te minorem quod geris, imperas.*

soriers & les Receveurs tout l'argent dont il auroit besoin, & de former une Flotte de deux cens Galeres, avec le pouvoir absolu de lever autant de gens de guerre, de matelots, & de rameurs qu'il voudroit.

Les plus gens de bien s'opposent à ce Decret, mais inutilement.

Ce Decret ayant été lû publiquement, le Peuple l'approuva, & le ratifia avec une merveilleuse affection; mais les plus gens de bien, & les plus puissans du Senat, trouvant que cette puissance infinie & presque sans bornes étoit veritablement au-dessus de l'envie, mais pourtant suspecte & digne d'inspirer quelque crainte, s'opposerent à ce Decret. Il n'y eut que Cesar seul qui y donna son consentement, non pour obliger Pompée, mais pour s'insinuer par-là dès le commencement dans les bonnes graces du Peuple, & pour se l'acquerir. Mais tous les autres s'éleverent hautement contre Pompée, & le reprirent aigrèment. Et l'un des Consuls ayant osé lui dire, *qu'en imitant l'ambition de Romulus, il auroit aussi sa fin malheureuse*, il fut en danger d'être dechiré par le Peuple.

Les Consuls de cette année-là étoient L. Calpurnius Piso, & Man. Acilius Glabrio.

Catulus s'étant levé pour parler contre ce Decret, le Peuple, qui l'honoroit & le respectoit, lui prêta une paisible audience. Après qu'il eut dit beaucoup de choses à l'honneur de Pompée sans aucune marque d'envie, il voulut leur conseiller de l'épargner, & de ne pas l'exposer à tant de perils*, & à tant de guerres les unes après les autres; *Car*, leur dit-il, *si vous veniez à le perdre, quel autre Capitaine*

40. *En fut étourdi.*] Il y a dans le Grec τυφλωθῆναι, *en fut aveuglé*, ce qui ne signifie ici qu'*étourdi*, & cet usage est remarquable. Plutarque a déja parlé de cette chute d'oi-

pitaine trouveriez-vous? Alors ils se mirent à crier tout d'une voix, *vous-même*. Catulus voyant donc qu'il ne pouvoit venir à bout de dissuader le Peuple, se retira. Témoignage bien honorable rendu à Catulus par tout le Peuple.

Roscius se leva après lui pour combattre aussi ce Decret, & personne ne daigna l'entendre; mais sans se rebuter, il fit signe par ses doigts que Pompée ne devoit pas être nommé seul, & qu'il falloit le mettre seulement en second. Le Peuple, irrité de cette audace, jetta tout ensemble un cri si haut & si fort, qu'un corbeau qui voloit par hazard au dessus de l'Assemblée, [40] en fut étourdi, & tomba au milieu de la place; d'où l'on peut conjecturer que les oiseaux, qui tombent à terre tout d'un coup dans ces occasions, n'y tombent pas, parce que l'air en se fendant & se separant par cette violente agitation, laisse un grand vuide, mais parce qu'ils sont frappés du coup de ce cri comme d'un trait, lorsque partant avec effort & vehemence il excite dans l'air une agitation violente & un furieux ébranlement. Cri si fort, qu'un corbeau en est étourdi, & tombe à terre. La veritable cause de ce violent effet de l'air.

Le Peuple se separa ce jour-là sans rien resoudre. Mais le jour qu'on devoit donner les suffrages, Pompée se deroba secretement, & se retira à la campagne. Et dès qu'il eut appris que le Decret étoit passé, il rentra dans la Ville de nuit, pour éviter l'envie, qu'auroit excitée contre lui le concours du Peuple qui lui seroit venu au-devant pour l'accompagner.

Le

d'oiseaux par la violence de l'air dans la Vie de Flaminius.

Action d'Achille, qui défend à ses troupes de tirer sur Hector, traitee de puerile.

fait pas l'action d'un homme, mais d'un jeune enfant étourdi & follement avide de gloire, lorsqu'il fait signe à ses troupes pour leur défendre de tirer sur Hector, *de peur*, dit-il, *que quelqu'un ne le blesse le premier, & ne ternisse par-là sa victoire.* Mais ce que Pompée fit en cette occasion, est plus horrible encore; car il combattit pour sauver les ennemis communs du Genre-humain, afin de priver des honneurs du triomphe un Preteur, qui avoit essuyé de grands travaux pour les détruire.

Action de Pompée traitée d'horrible.

Fermeté de Metellus.

Metellus ne se rebuta pourtant point pour toutes les défenses de Pompée, & pour tous les efforts d'Octavius, mais poursuivant ardemment son entreprise, il prit d'assaut ces Corsaires, les fit tous mourir; & après avoir fort maltraité de paroles Octavius au milieu du Camp, & lui avoir reproché son infamie, il le renvoya.

Decret du Tribun Manilius en faveur de Pompée.

Quand on eut à Rome la nouvelle que cette guerre des Pirates étoit finie, & que Pompée n'ayant plus rien à faire, amusoit son loisir à visiter les Villes, un des Tribuns, nommé Manilius, dressa un Decret, qui portoit, *que Pompée prenant le commandement de toutes les forces & de toutes les Provinces, qui étoient sous la charge de Lucullus, & y ajoûtant la Bithynie, où commandoit Glabrion, iroit faire la guerre aux Rois Mithridate, & Tigrane; bien entendu qu'il retiendroit toutes les forces maritimes, & qu'il commanderoit toûjours sur la mer aux mêmes conditions & prerogatives qu'on lui avoit accordées pour la guerre contre les Pirates*, ce qui n'étoit rien moins qu'assujettir à un seul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les

Tout l'Empire Romain assujetti à Pompée par ce Decret.

Pro-

Provinces, qui ne lui étoient pas accordées par le premier Decret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Armenie, elles lui étoient toutes attribuées par ce second Decret qui lui donnoit toutes les Armées & toutes les forces avec lesquelles Lucullus avoit défait les deux Rois, Mithridate & Tigrane.

La consideration de Lucullus, qu'on privoit de la gloire de ses grands exploits, & à qui on donnoit un Successeur pour succeder bien plus aux honneurs de son triomphe, qu'au commandement de ses Armées, n'étoit pourtant pas ce qui occupoit le plus les Nobles & les Senateurs; ils étoient bien persuadés qu'on lui faisoit un très-grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoissance que meritoient ses services; mais ce qui leur faisoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient supporter, c'étoit ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déja formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'opposer à ce Decret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante. Mais le jour étant venu, où ce Decret devoit être proposé, toutes ces belles resolutions s'évanouïrent; ils eurent si grand' peur du Peuple, qu'ils perdirent entierement courage, & n'oserent pas dire une seule parole contre le Decret. Catulus fut le seul, qui, après l'avoir combattu de toute sa force, voyant qu'il ne ramenoit aucun du Peuple, se mit à crier plusieurs fois de la Tribune, en adressant la parole aux Sena-

Combien ce Decret etoit injurieux à Lucullus.

Les Nobles & les Senateurs veulent s'opposer à ce Decret, mais ils n'osent.

Catulus fut le seul qui s'y opposa, mais en vain.

Mot remarquable qu'il dit aux Senateurs.

teurs, [45] *qu'ils cherchassent donc quelque montagne, comme leurs ancêtres, ou quelque roche pour s'y retirer, & pour conserver leur liberté, qui leur alloit être ravie.* Malgré tous ses efforts & tous ses cris, le Decret fut autorisé par les suffrages de toutes les Tribus, comme ils parlent, & Pompée absent fut declaré Maître absolu de presque tout ce que Sylla avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Quand il reçut les Lettres, qui lui apprenoient cette nouvelle, & qu'il sut tout ce que le Peuple avoit ordonné en sa faveur, comme ses amis, qui étoient présens, s'en rejouïssoient, & l'en felicitoient, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frappa sa cuisse, & s'écria, comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement, *O Dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire? Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois sur le dos? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persecute, & vivre doucement à la campagne, avec ma femme & mes enfans?*

Dissimulation de Pompée.

Tous ceux qui l'entendirent, ses amis même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation, car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander, rallumées encore par le different qu'il avoit avec Lucullus, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite

45. *Qu'ils cherchassent donc quelque montagne comme leurs ancêtres.*] Il a égard à ce qu'avoit fait le Peuple Romain quatre cens vingt & sept ans auparavant, lorsque pour s'em-

faite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Auſſi, bien-tôt ſes actions le demaſquerent & découvrirent ſes veritables ſentimens. Car faiſant afficher partout des placards, & envoyant par-tout ſes mandemens, il rappelloit à lui tous les gens de guerre, & ordonnoit à tous les Princes & Rois, qui étoient dans l'étenduë de ſa commiſſion, de ſe rendre inceſſamment auprès de lui, & dans ſa marche il ne laiſſa rien de tout ce que Lucullus avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles Lucullus les avoit condamnés; il ôta aux autres les recompenſes qu'il leur avoit accordées, enfin en toutes choſes, par une contention opiniâtre & pleine de jalouſie, il n'eut en vuë que de faire voir aux partiſans de Lucullus, qu'ils ſuivoient & admiroient un homme, qui n'avoit nulle autorité, ni le moindre pouvoir.

Ses actions le demaſquent.

Il annulle & caſſe tout ce que Lucullus avoit ordonné.

Lucullus en ayant porté ſes plaintes, leurs amis communs furent d'avis qu'ils devoient avoir enſemble une conference. Ils s'aboucherent donc dans la Galatie. Comme c'étoient deux grands Généraux, qui avoient fait de belles actions, & remporté de grandes victoires, leurs Licteurs marchoient devant avec les faiſceaux entortillés de branches de laurier, & ſe rencontrerent les premiers; mais Lucullus venoit de lieux frais tout couverts d'arbres & de verdure, & Pompée avoit traverſé des païs arides & ſecs où l'on ne trouvoit pas un ſeul arbre, ni le moindre ombrage.

Lucullus ſe plaint de ce procedé.

Leurs amis les font aboucher en Galatie.

s'empêcher d'aller à la guerre, où on vouloit le mener malgré lui, il ſe retira en armes ſur le Mont ſacré.

Les Licteurs de Lucullus font part à ceux de Pompée de leurs lauriers verds.

ge. Les Licteurs de Lucullus voyant donc que les lauriers des Licteurs de Pompée étoient entierement secs & flêtris, leur en donnerent des leurs qui venoient d'être cueillis tout fraîchement, & dont ils ornerent & couronnerent leurs faisceaux, ce qui fut pris pour un presage que Pompée emporteroit le prix, qui étoit dû aux victoires & à la gloire de Lucullus. Lucullus avoit sur Pompée l'avantage d'avoir été Consul avant lui, & d'être son ancien. Mais Pompée avoit de son côté deux triomphes, qui relevoient extrêmement sa dignité.

Présage que l'on en tira.

Leur entrevuë d'abord pleine de politesse, & ensuite d'emportement.

Leur entrevuë se passa d'abord avec toute la politesse possible, & avec toutes les marques reciproques d'estime & d'amitié. Ils exalterent beaucoup les exploits l'un de l'autre, & se témoignerent la satisfaction qu'ils avoient de leurs grands succès. Mais dans la conversation qui suivit ce premier abord, il n'y eut plus ni modestie, ni honnêteté, ni politesse, ils en vinrent aux injures; Pompée reprocha à Lucullus son avarice, & Lucullus reprocha à Pompée son ambition; de sorte que leurs amis eurent beaucoup de peine à les faire retirer. Lucullus de son côté distribua à ses amis les terres de la Galatie, comme des terres qu'il avoit conquises, & fit d'autres presens à qui il voulut, & Pompée, qui s'étoit campé assez près de lui, défendoit par ses mandemens qu'on lui obeït dans la moindre chose, & lui débaucha tous ses Soldats, excepté seize cens, dont il ne se mit pas fort en

Lucullus distribuë à ses amis les terres de la Galatie.

Pompée defend par ses mandemens de lui obeïr.

46. *Accoûtumé qu'il étoit à se jetter sur les corps morts qu'il n'avoit pas tués, comme un oiseau lâche & timide*]. Voilà une satire des plus fortes, & d'autant plus amere,

en peine, trouvant qu'il n'en pourroit tirer aucun service, à cause de leur arrogance & de leur mutinerie, & que d'ailleurs ils n'étoient pas même fort portés pour Lucullus. De plus, il décrioit ouvertement sa conduite, & ravaloit tous ses exploits, disant que Lucullus n'avoit combattu que contre la pompe & la vaine representation de ces deux Rois, & qu'il lui avoit laissé à combattre leur veritable puissance, & leur puissance instruite & aguerrie par leurs mauvais succès, Mithridate ayant eu enfin recours aux épées & aux boucliers, & ayant appris à se servir de sa Cavalerie.

Ce que Pompée disoit contre Lucullus.

Lucullus de son côté, pour repousser ces injures, disoit, *Que Pompée alloit toûjours combattant contre un fantôme & contre une ombre de guerre*, [46] *accoûtumé qu'il étoit à se jetter sur les corps morts qu'il n'avoit pas tués, comme un oiseau lâche & timide, & à dechirer & dissiper des restes de guerres, comme des cadavres déja tout rongés. Que c'étoit par ces beaux moyens qu'il s'étoit arrogé la défaite de Sertorius, celle de Lepidus, & celle de Spartacus, qui étoient uniquement duës à Crassus, à Metellus, & à Catulus. Et qu'ainsi il ne s'étonnoit point s'il venoit encore s'attribuer la gloire d'avoir terminé les guerres d'Armenie & de Pont, qu'on pouvoit compter comme finies, lui qui, à quelque prix que ce fût, avoit trouvé le moyen de s'ingerer dans le triomphe de la guerre des Esclaves fugitifs.*

Reproches que Lucullus faisoit à Pompée.

Peu

re, qu'elle est fondée sur des actions qui lui donnent quelque couleur.

Peu de jours après, Lucullus partit pour Rome, & Pompée ayant distribué sa Flotte en differents endroits pour garder toute la Mer, qui est entre la Phenicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore ensemble trente mille hommes de pied & deux mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très-forte, & où il ne pouvoit être forcé, mais il l'abandonna à son approche, comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, [47] & conjecturant par la nature des plantes & par les crevasses qui paroissoient en plusieurs endroits qu'il devoit y avoir beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par-tout des puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance, de sorte que Pompée ne pouvoit assez s'étonner que Mithridate eût ignoré cela si long-temps.

Pompée marche contre Mithridate.

Pompée trouve beaucoup de sources dans une montagne que Mithridate abandonnoit, parce qu'elle manquoit d'eau.

Bien-tôt après il le suivit, campa autour de lui & l'enferma dans son camp avec de bonnes murailles qu'il éleva tout autour. Mais ce Prince, après avoir été assiegé quarante-cinq jours, se sauva une nuit sans être apperçu avec l'élite de son Armée, ayant fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles, & tous les malades. Pompée se mit incontinent à

Pompée enferme Mithridate dans son camp.

Mithridate se sauve une nuit.

Pompée le suit, & l'at-

47. *Et conjecturant par la nature des plantes, & par les crevasses qui paroissoient en plusieurs endroits.*] Car outre qu'il y a des plantes qui ne viennent que dans les lieux où il y a de l'eau, la fraîcheur & la verdure des arbres en général est un indice sûr de quelque humidité qui les entretient, & les crevasses, car c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut expliquer *συγκλινίας*; ne se forment que par l'humidité, qui faisant élever la terre, la détrem-

à ses trousses, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & craignant que pour lui échapper il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses retranchemens, & fit marcher son Armée en bataille sur le minuit, qui étoit justement le temps où l'on dit que Mithridate eut pendant son sommeil une vision qui l'avertissoit de ce qui lui devoit arriver: *Il lui sembla que navigeant sur la mer de Pont avec un vent favorable, il voyoit déja le Bosphore, & qu'il s'en rejouïssoit avec ceux qui étoient dans son vaisseau, comme un homme qui voyoit son salut assuré, & qui se croyoit dans le port. Mais un moment après, destitué de tout secours, il se vit le jouët des vents & des flots sur une petite planche du debris de son naufrage.* Comme il étoit dans la violente agitation que lui causoit ce songe, ses amis arriverent dans sa tente, & le reveillerent, en lui disant que Pompée venoit à lui. C'étoit donc une necessité indispensable de combattre pour défendre son camp. Ses Lieutenans font promptement prendre les armes à leurs troupes & les rangent en bataille.

teint près de l'Euphrate.

Il marche à lui en bataille sur le minuit.

Songe de Mithridate dans ce moment-là.

Pompée, averti que les ennemis étoient en état de le recevoir, balançoit à exposer ses gens à un si grand danger pendant les tenebres, & étoit d'avis qu'il valloit mieux les enve-

Pompée est d'avis d'attendre le jour.

trempe, & cette terre ainsi élevée & détrempée s'affaisse ensuite par la secheresse de l'air exterieur. Au reste Pompée pouvoit fort bien avoir fait cette conjecture de lui-même, mais il pouvoit aussi fort bien avoir lu dans l'Histoire, ou entendu raconter ce qui étoit arrivé à Paul Emile quatre vingts ans auparavant, lorsqu'il faisoit la guerre en Macedoine contre Persée. Voyez sa Vie Tom. III. pag. 104.

velopper pour les empêcher de s'enfuir, & le lendemain à la pointe du jour les attaquer, d'autant plus que ses troupes étoient beaucoup meilleures. Mais tout ce qu'il avoit de plus vieux Officiers & Chefs de bandes, [48] firent tant par leurs prieres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminerent à combattre sans attendre le jour; car la nuit n'étoit pas fort obscure, & la Lune, qui étoit fort basse, donnoit assez de lumiere pour distinguer les objets & s'entre-reconnoître. Et ce fut là ce qui trompa le plus les troupes du Roi. Car les Romains en les attaquant avoient la Lune derriere leur dos, & comme elle panchoit vers son coucher, elle jettoit les ombres des corps si loin devant eux, qu'elles donnoient sur les ennemis, qui ne pouvant pas bien discerner l'intervalle, qui les separoit des troupes de Pompée, & croyant que ces ombres étoient les hommes mêmes qui étoient près d'eux, lançoient contre elles leurs traits & leurs javelots, & ne blessoient personne.

Ses Officiers le determinent à combattre la nuit.

Grand avantage que le clair de la Lune donna aux Romains.

Les Romains, s'étant apperçus de leur méprise, coururent les charger avec de grands cris; & comme ces Barbares n'oserent les attendre, & que saisis de frayeur, ils se mirent d'abord en fuite, les Romains en firent un grand

48. *Firent tant par leurs prieres & par leurs remontrances.*] Il y a dans le texte, *δεόμενοι καὶ παρακολουθοῦντες*, mais ce dernier mot est contraire même au sens. Il faut lire comme dans le Mf. de la Bibliotheque de S. Germain, *καὶ παρακαλοῦντες, & lui remontrant, l'exhortant.*

49. *Jusqu'à ce qu'ils arriverent à une forteresse appellée Isora.*] Entre la grande & la petite Armenie. Strabon liv. XII. écrit que Mithridate voulut si fort s'assurer de ces

grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, & tout le camp fut pris. Mithridate dès le commencement du combat avec huit cens chevaux s'ouvrit un chemin l'épée à la main au travers de l'Armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se debanderent & se dissiperent bientôt, & il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia sa concubine, femme d'un courage mâle, & d'une audace guerriere, de sorte que le Roi l'appelloit *Hypsicrate*. Ce jour-là elle montoit un cheval de Perse, & avoit l'habit d'un homme d'armes de la même Nation. Elle suivit toûjours le Roi, resistant à toutes les fatigues de ses longues courses, & ne se lassant jamais de le servir, & de panser elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'ils arriverent à une forteresse appellée Inora, où étoient l'or & l'argent du Roi, & ses plus précieux meubles. Là Mithridate prenant les robes les plus magnifiques, les distribua à ceux qui se rassemblerent autour de lui, & fit present à chacun de ses amis d'un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir de ses ennemis. De là il continua sa route pour aller trouver le Roi Tigrane en Armenie. Mais Tigrane refusant de le recevoir, & ayant mis même

L'Armée de Mithridate battuë.

Mithridate à la tête de 800. chevaux se fait jour l'épée à la main.

Il est abandonné & laissé seul avec deux de ses gens & sa concubine.

Services que rendoit à Mithridate Hypsicratie, sa concubine.

Mithridate fait present à ses amis d'un poison très-prompt.

Qui étoit son gendre. Tigrane refuse de recevoir Mithridate.

ces lieux, qu'il y fit bâtir soixante & quinze Châteaux, pour y mettre en sureté toutes ses richesses, & il en nomme les principaux, *Hydara*, *Basgoedarixa*, *Sineria*, qu'il place sur les frontieres de la grande Armenie, ce qui lui fit même donner ce nom. C'est donc avec beaucoup de raison que le P. Lubin a cru qu'ici, au lieu d'*Inora*, il falloit lire *Sinoria*.

& met sa tête à prix. Cent mille écus. même sa tête à prix, car il fit publier qu'il donneroit cent talens à celui qui le tueroit, il alla passer l'Euphrate au lieu où ce Fleuve prend sa source, & se sauva par la Colchide.

Le jeune Tigrane quitte le parti de son pere, & se joint à Pompée. Cependant Pompée entra dans l'Armenie appellé par le jeune Tigrane, qui avoit déja quitté le parti de son Pere, & qui alla au devant de lui jusqu'au fleuve de l'Araxe, qui *La source & le cours de l'Araxe.* prend sa source dans les mêmes lieux que l'Euphrate, & tournant son cours vers le Levant, va se jetter dans la Mer Caspienne. Ces deux Princes s'étant joints, marcherent long-temps ensemble recevant les Villes, qui se rendoient à eux. *Le vieux Tigrane reçoit garnison Romaine dans sa Capitale, & va se mettre à la merci de Pompée.* Le vieux Tigrane, qui venoit d'être défait par Lucullus, ayant été informé que Pompée étoit d'un naturel doux & humain, reçut garnison Romaine dans sa Capitale, & prenant avec lui ses amis & ses parens, il se mit en marche pour aller se mettre à la merci de Pompée.

Arrivée de Tigrane dans le camp de Pompée. Quand il fut arrivé à cheval près de la clôture du camp, deux Huissiers de Pompée sortirent au-devant de lui, & lui ordonnerent de descendre, & d'entrer à pied, lui disant que jamais *Jamais étranger n'a passé à cheval dans un camp Romain.* encore on n'avoit vu d'étranger passer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit, & ôtant même son épée il la donna à ces Huissiers; & enfin quand il fut assez près de *Soumission de Tigrane, qui veut se jetter aux pieds de Pompée.* Pompée, prenant son diadême il voulut le mettre à ses pieds, & se prosternant honteusement à terre lui embrasser les genoux. Mais *Pompée l'en empêche, & lui fait de grands honneurs.* Pompée courut à lui pour l'en empêcher, & le prenant par la main il le mena dans sa tente, le fit asseoir près de lui à sa droite, & son fils, le jeune Tigrane, à sa gauche, & lui adressant

la parole : *Tigrane*, lui dit-il, *quant aux autres grandes pertes que vous avez faites, vous devez vous en prendre à Lucullus, car c'est lui qui vous a dépouillé de la Syrie, de la Phenicie, de la Cilicie, de la Galatie, & de la Sophene. Mais pour tout ce que vous avez conservé jusqu'à mon temps, je vous le laisse, à condition que vous payerez aux Romains six mille talens pour les tours que vous leur avez faits. Et je donne à votre fils le Royaume de la Sophene.*

Discours de Pompée a Tigrane.

Dix-huit millions.

Pompée donne au jeune Tigrane le Royaume de Sophene.

Tigrane en fut très-content, & ayant sur l'heure même été salué Roi par les Romains, il en eut tant de joye qu'il promit de donner à chaque Soldat une demi mine, dix mines à chaque Centurion, & un talent à chaque Tribun. Mais son fils en fut très-mal satisfait, & Pompée l'ayant prié à souper, il dit tout haut, *qu'il n'avoit que faire de Pompée, qui ne savoit lui faire que des honneurs trop cherement vendus, & qu'il trouveroit quelque autre Romain qui lui en feroit à meilleur marché de plus considerables.*

Vingt-cinq livres.
Cinq cens livres.
Mille écus.

Le jeune Tigrane se plaint de ces liberalités que son pere fait aux Romains.

Ce mot piqua Pompée, qui le fit charger de chaines, voulant le garder pour son triomphe. Mais peu de temps après Phraate, Roi des Parthes, envoya lui redemander ce jeune Prince, qui étoit son gendre, & lui representer qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse, *que le jeune Tigrane touchoit de plus près à son Pere qu'à son beau-pere, & que pour ses conquêtes il leur donneroit les bornes que la raison & la justice leur prescriroient.* Après quoi laissant Afranius pour la garde de l'Armenie, il dressa son chemin au travers des Nations qui habitent au-

Pompée piqué, le fait charger de chaines.

Phraate lui envoye redemander ce jeune Prince, qui étoit son gendre. Réponse de Pompée.

Il se met à la poursuite de Mithridate.

autour du mont Caucase, par où il falloit necessairement passer pour suivre Mithridate.

Les plus considerables de ces Nations sont les Albaniens & les Iberiens. Les Iberiens s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques & au Royaume de Pont; & les Albaniens sont plus à l'Orient & touchent à la Mer Caspienne. Ces derniers donnerent passage sur leurs terres à Pompée dès la premiere demande qu'il leur en fit. Mais l'Hyver ayant surpris son Armée dans leur païs, & la fête des Saturnales, que les Romains chomment fort religieusement, étant échuë dans ce temps-là, ces Barbares s'assemblerent au nombre de quarante mille hommes, resolus de les attaquer.

Riviere du Cyrnus, ou Cyrus. Sa source, son cours.

50 Pour cet effet ils passent la riviere du Cyrnus, qui prenant sa source dans les montagnes d'Iberie, & recevant dans son sein l'Araxe, qui descend de l'Armenie, va se jetter dans la Mer Caspienne par douze embouchures. 51 D'autres disent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe, mais qu'il coule seul, & va se jetter dans la même Mer assez près des embouchures de l'autre.

Pompée laisse passer la riviere aux Albaniens, & les défait.

Pompée, quoiqu'il pût facilement s'opposer au passage de ces Barbares, les laissa passer tran-

50. *Pour cet effet ils passent la riviere du Cyrnus.*] Le fleuve, que Plutarque appelle ici Cyrnus, est appellé Cyrus par Strabon & par Pline, qu'il vaut mieux suivre; Strabon l'a parfaitement décrit dans son XI. liv. *Au Levant*, dit-il, *vers la Mer Caspienne entre l'Albanie & l'Armenie, coulent le Cyrus & l'Araxe. Celui-ci par l'Armenie, & le Cyrus par l'Albanie & l'Iberie.* Et ensuite, *Entre l'Albanie & la Colchide est une grande plaine arrosée de plusieurs fleuves, dont le plus grand est le Cyrus. Il étoit an-cien-*

tranquillement sans les inquieter, & quand ils furent passés il les attaqua, les mit en fuite, & en tua la plus grande partie. Leur Roi eut recours aux prieres, & envoya des Ambassadeurs lui crier merci. Pompée lui pardonna son injustice, lui accorda la paix, & marcha contre les Iberiens, qui étoient en moins grand nombre, mais beaucoup plus aguerris, & qui souhaitoient avec beaucoup d'ardeur de rendre à Mithridate quelque service signalé, & de repousser Pompée. Ces Iberiens ne furent jamais assujettis ni aux Medes, ni aux Perses; ils avoient même évité de reconnoître l'Empire des Macedoniens, Alexandre ayant été obligé de quitter trop promptement l'Hyrcanie. Cependant malgré leur valeur, & la fierté que leur donnoit leur indépendance, Pompée les défit dans un grand combat, où il leur tua neuf mille hommes, & fit plus de dix mille prisonniers.

Il accorde la paix à leur Roi.

Iberiens, Peuples qui avoient été toûjours libres.

Pompée les défait dans un grand combat.

De-là il se jetta dans la Colchide. Servilius vint le joindre à l'embouchure du Phase, avec les vaisseaux qu'on lui avoit donnés pour la garde du Pont-Euxin. Mais de poursuivre Mithridate, qui s'étoit allé cacher au fond du Bosphore Cimmerien, & des Palus Meotides, c'étoit une entreprise qui avoit de grandes difficul-

Il se jette dans la Colchide.

ciennement appellé Corus. On prétend que Cyrus changea son nom & lui donna le sien. Dans nos Cartes il est fort bien marqué *Cyrus*, & non pas *Cyrnus*.

51. *D'autres disent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe.*] C'est le sentiment de Strabon, qui marque les deux differentes embouchures de ces deux fleuves. Et c'est celui que nos Geographes modernes ont suivi dans leurs Cartes.

ficultés. Il lui vint même sur ce moment des nouvelles que les Albaniens s'étoient encore revoltés, & avoient repris les armes. La colere & le desir de vengeance le porterent à tourner contre eux. Il repassa donc le Cyrnus avec de grandes peines & d'extrêmes dangers, car les Barbares avoient fortifié la rive qui étoit de leur côté avec des palissades & des troncs d'arbres ; & le fleuve passé, [52] il avoit encore à traverser un grand païs aride, où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau, & à faire un chemin très-long & très-penible. Il fit remplir d'eau dix mille outres, & avec cette provision il continua sa route pour aller chercher les ennemis, qu'il trouva en bataille [53] sur le bord du fleuve de l'Abas, [54] au nombre de soixante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, mais mal armés, car ils n'étoient couverts la plûpart que de peaux de bêtes.

Il retourne contre les Albaniens qui s'étoient revoltés.

Moyen dont Pompée se sert pour traverser un païs aride.

Toute cette Armée étoit commandée par le frere du Roi, qui s'appelloit Cosis. Ce Prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'atta-cha

Combat de Pompée contre Cosis, frere du Roi des Albaniens, & Général de l'Armée.

52. *Il avoit encore à traverser un grand païs aride, où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau.*] C'est ce que Strabon n'a pas oublié de marquer. *Pour aller de l'Iberie dans l'Albanie*, dit-il, Liv. XI. *il faut passer par la Cambysene, qui est un païs sans eau, & très-difficile jusqu'au fleuve d'Alazonius.*

53. *Sur le bord du fleuve de l'Abas.*] C'est un fleuve qui coule des montagnes d'Albanie, & se jette dans la mer Caspienne ; c'est le même que Ptolemée appelle *Albanus:* & nos Cartes le marquent sous ce nom.

54. *Au nombre de soixante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, mais mal armés.*] Strabon, en parlant des forces des Peuples de l'Albanie, dit qu'ils peuvent mettre sur pied plus de troupes que les Iberiens: car ils arment jusqu'à soixante mille hommes de pied & douze mille chevaux, & il fait entendre que ces troupes sont mal

cha à Pompée, & courant sur lui, il lui lança son javelot, qui donna justement au défaut de la cuirasse ; mais Pompée l'ayant joint, lui appuya sa javeline avec tant de roideur qu'il le perça d'outre en outre, & le jetta mort aux pieds de son cheval. On dit que les Amazones combattirent à cette bataille pour les Barbares, étant descenduës des montagnes qui sont près du fleuve du Thermodon : car après le combat les Romains dépouillant les morts, trouverent des boucliers & des brodequins tels que les portoient les Amazones ; mais on ne trouva pas un seul corps de femme. Elles habitent la partie du Caucase qui aboutit à la Mer d'Hyrcanie, & elles ne sont pas limitrophes des Albaniens, [55] car elles en sont separées par les Geles & les Leges, avec lesquels elles vont passer deux mois toutes les années sur les bords du Thermodon, après quoi elles se retirent dans leur païs, où elles vivent à part sans la compagnie d'aucun homme.

Pompée le perce de sa javeline.

Amazones à cette bataille.

Grande preuve de la fausseté de cette histoire des Amazones.

[56] Après le combat, Pompée voulut passer en

mal disciplinées. Ils se servent de dards & de fleches, ils ont des cuirasses & des boucliers, & des casques faits de peaux de bêtes.

55. *Car elles en sont separées par les Geles & les Leges.*] Plutarque a pris ceci de Theophane de Mitylene, qui avoit suivi Pompée à cette expedition, & qui avoit fait une relation de tout ce qui s'y étoit passé. C'est dans cette relation qu'il disoit que les Amazones étoient separées des Albaniens par les Geles & les Leges, Peuples Scythiques. Strabon, Livre XI.

56. *Après le combat, Pompée voulut passer en Hyrcanie, & penetrer jusqu'à la Mer Caspienne.*] Mais pour penetrer jusqu'à cette Mer, il n'avoit que faire de passer en Hyrcanie ; car étant en Albanie, il étoit très-voisin de la Mer Caspienne. Il y a ici quelque chose de defectueux. Plutarque doit avoir voulu dire que Pompée voulut passer en

en Hyrcanie, & penetrer jusqu'à la Mer Caspienne ; [57] mais il trouva une si grande quantité de serpens venimeux, dont la moindre piqûre étoit mortelle, qu'il fut obligé de s'en retourner, quoi qu'il n'en fût plus qu'à trois journées. Il se retira dans la petite Armenie, où il reçut des Ambassadeurs, [58] des Rois des Elymiens & des Medes, & il leur écrivit très-gracieusement. Le Roi des Parthes étant entré dans la Gordyene, où il ruïnoit les Sujets du Roi Tigrane, il envoya contre lui Afranius qui le chassa, & qui le poursuivit jusqu'à l'Arbelitide.

Des serpens venimeux empêchent Pompée de passer en Hyrcanie.

Pompée reçoit des Ambassadeurs des Rois des Elymiens & des Medes.

C'est le païs dont Arbelles étoit la capitale.

De toutes les concubines de Mithridate, qui furent prises & qu'on lui amena, il n'en vit aucune, & il les renvoya toutes à leurs parens ou à leurs maris, car elles étoient la plûpart filles, ou femmes des premiers Capitaines, des Satrapes & principaux Seigneurs de la Cour. Il y en avoit une, nommée Stratonice ; c'étoit la plus considerable, celle qui avoit le plus de credit auprès du Prince, & à qui il avoit confié la garde de la Forteresse, où il avoit mis la plus grande partie de son or & de son argent ; elle étoit fille d'un certain Musicien

Il renvoye toutes les concubines de Mithridate sans les voir.

en Hyrcanie ; & penetrer jusqu'à l'autre bout de cette Mer.

57. *Mais il trouva une si grande quantité de serpens venimeux.*] Strabon marque que ce païs-là produit quantité de bêtes venimeuses dont la piqûre est mortelle, & des scorpions.

58. *Des Rois des Elymiens.*] Les Elymiens ou *Elyméens* étoient des Peuples d'une Province de l'Assyrie, & voisins des Medes. Strabon marque trois Provinces des Elyméens, la Gabiene, la Massabatique & la Corbiane. Il dit que le plat païs ne nourrit que des laboureurs, & que les montagnes portent de bons soldats, dont la plû-

part

cien fort pauvre & fort vieux. Un soir elle chanta à table avec tant de grace qu'elle charma le Roi, qui en devint si passionément amoureux, qu'il voulut l'avoir la nuit même, dont le pere sortit très-mécontent, parce que le Prince ne lui avoit fait aucune honnêteté, ni dit la moindre parole gracieuse. Mais le lendemain matin, lors qu'à son réveil il vit chez lui des tables couvertes de vaisselle d'or & d'argent, une foule de domestiques pour le servir, des Eunuques & des Favoris du Roi, qui lui apportoient des habits magnifiques, [59] & devant sa porte un cheval richement harnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du Prince, alors croyant que c'étoit un jeu & une moquerie, il voulut sortir de sa maison & prendre la fuite, mais ses domestiques se mettant au devant l'en empêcherent, & lui dirent que c'étoit la maison d'un homme fort riche, qui venoit de mourir, que le Roi lui avoit donnée, & que ce qu'il voyoit là, n'étoit qu'une petite montre & un leger échantillon des grands biens & des grandes richesses que lui apportoit cette succession. A ces mots se laissant persuader, quoi qu'à peine, il se revêtit

Histoire de Stratonice, une des concubines de Mithridate.

La magnificence des presens de Mithridate console ce pere infame.

part sont archers, & en si grand nombre que leur Roi se confiant en ses forces refuse d'obéir au Roi des Parthes, & dédaigne de suivre l'exemple de ses voisins. Strabon, Livre XVI.

59. *Et devant sa porte un cheval richement harnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du Prince.*] C'étoit la coutume de ces Princes d'Orient de donner à leurs amis, qu'ils vouloient honorer, un cheval de leur écurie, harnaché comme ceux qu'ils montoient eux-mêmes. C'est ainsi qu'Assuerus honora Mardochée. Esth. VI. 8, 10 & 11.

tit de la robe de pourpre, monta à cheval; & traversa la Ville en criant, *Tous ces biens sont à moi, tous ces biens sont à moi*; & à ceux qui rioient & qui se moquoient de lui, il leur disoit *qu'il ne falloit pas être surpris de toutes les extravagances qu'il faisoit, mais que ce qui devoit surprendre, c'étoit que dans l'excès de sa joye, qui le rendoit fou, il ne jettât pas des pierres à tous les passans.* [60] Voilà de quelle famille & de quel sang étoit issuë Stratonice. Elle remit à Pompée le Fort où étoient toutes les richesses de Mithridate, & lui fit de grands presens. Pompée ne prit que ce qui pouvoit servir à decorer les Temples & à orner son triomphe, & lui donna tout le reste, voulant qu'elle le gardât pour elle. Le Roi des Iberiens lui envoya un lit, une table, & un thrône, tous d'or massif, le priant de les recevoir pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des Thresoriers pour le Thresor public.

Pompée ne prend des richesses de Mithridate que ce qui pouvoit decorer les Temples & orner son triomphe.

Usage que Pompée fait des riches presens du Roi des Iberiens.

Dans un autre château, appellé *Cainon*, il trouva quelques papiers secrets de Mithridate, qu'il parcourut avec un très-grand plaisir, parce

Comme nous dirions, *le château neuf*.

60. *Voilà de quelle famille & de quel sang étoit issuë Stratonice.*] Plutarque dans cette expression serieuse & magnifique ταύτης μὲν ἦν καὶ γονῆς καὶ αἵματος ἡ Στρατονίκη, emprunte les termes mêmes dont Homere se sert en faisant parler ses Heros,

Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὔχομαι εἶναι.

Et cela est plaisamment appliqué à cette vile courtisane, qui avoit un pere si infame.

61. *Car c'étoient des memoires par lesquels il paroissoit qu'il avoit empoisonné beaucoup de gens.*] C'étoit la coûtume de ces Princes d'Orient de tenir des Regîtres exacts de tout ce qui se passoit à la Cour. Nous en voyons des preuves par l'histoire d'Esther dans l'Ecriture sainte.

62. Et

ce qu'il y trouvoit des marques & des témoignages sensibles des mœurs & du naturel de ce Roi; [61] car c'étoient des Memoires par lesquels il paroissoit qu'il avoit empoisonné beaucoup de gens; entre autres son propre fils Ariarathes, & Alcée de Sardis, parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Il y avoit aussi plusieurs explications de songes, que lui ou ses femmes avoient faits. Il y trouva encore des Lettres lascives que Monime lui écrivoit & qu'il écrivoit à Monime. Theophane ajoûte qu'il y trouva de plus un Discours de Rutilius, par lequel il excitoit Mithridate à faire mourir tous les Romains qui étoient en Asie. Mais la plûpart croyent avec raison que c'est une malice noire, [62] & une calomnie de ce Theophane, qui haïssoit Rutilius, peut-être parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Il est aussi très-vrai-semblable que Theophane avoit inventé ce mensonge pour faire sa cour à Pompée, dont Rutilius avoit fort noirci le pere dans ses Histoires, en le peignant comme le plus méchant de tous les hommes. De

Memoires de Mithridate, qui marquoient ses mœurs & son naturel.

Remplis d'explications de songes.

Lettres lascives de Mithridate & de Monime.

Calomnie de Theophane contre Rutilius.

62. *Et une calomnie de ce Theophane, qui haïssoit Rutilius, peut-être parce qu'il ne lui ressembloit en rien.*] C'est Pub. Rutilius Rufus, qui avoit été Consul l'an de Rome 649. Ciceron lui donne ce grand éloge, *neque in urbe alter eo sanctior vel integrior.* C'est pourquoi Plutarque dit ici que Theophane le haïssoit, parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Rutilius étoit un grand Historien, il avoit écrit en Grec l'Histoire Romaine, & Appien s'en est beaucoup aidé. Il fut exilé en Asie, & Sylla l'ayant rappellé, il ne voulut pas revenir; sur quoi Seneque dit fort bien, *Æquiore animo passus est se patriæ eripi, quam sibi exilium.* Il y a bien de l'apparence qu'un homme de cette vertu n'avoit rien écrit de Strabon, pere de Pompée, qui ne fût exactement vrai.

De la petite Armenie, Pompée marcha vers la Ville d'Amisus dans la Galatie. Là par une juste punition des Dieux son ambition lui fit commettre des actions qui lui attirerent le blâme de tout le monde. Il avoit dechiré la reputation de Lucullus sur ce que la guerre étant encore allumée il avoit disposé des Provinces, fait des presens, decerné des honneurs, & fait tout ce que les Vainqueurs n'ont accoûtumé de faire qu'après la guerre entierement terminée & finie; & lui, il tombe dans le même inconvenient, car lors que Mithridate étoit encore très-puissant dans le Bosphore, & qu'il y avoit assemblé des forces capables de lui tenir tête, cependant comme si tout eût été fini, & qu'il n'eût eu plus rien à craindre, il disposa des Gouvernemens, & fit de grandes largesses. Plusieurs Princes, Seigneurs, & Capitaines, & entre autres douze Rois Barbares s'étant rendus auprès de lui, ce fut pour faire plaisir à ces Princes qu'en récrivant au Roi des Parthes, il ne le traita pas comme les autres dans la suscription de ses Lettres de Roi des Rois.

L'ambition lui fit commettre à Pompée des actions qui le firent blâmer de tout le monde.

Il tombe dans les mêmes fautes qu'il reprochoit à Lucullus.

Pendant qu'il étoit dans la Galatie il se sentit enflammé d'un violent desir de recouvrer la Syrie, & passant par l'Arabie, de penetrer jusqu'à la Mer Rouge, pour avoir l'honneur d'avoir poussé de tous côtés ses conquêtes jusqu'à l'Ocean, qui environne la Terre; car en Afrique il étoit le premier qui eût porté ses victoires jusques sur les bords de la grande Mer; & en Espagne il avoit étendu les bornes

Pompée se propose de recouvrer la Syrie, & de penetrer jusqu'à la Mer rouge.

63. *Il trouva sur son chemin les corps de ceux, qui sous la conduite de Triarius, ayant malheureusement combattu.*] Cette grande défaite de Triarius par Mithridate étoit arrivée

nes de l'Empire Romain jusqu'à la Mer Atlantique; & depuis peu encore en poursuivant les Albaniens, il s'en étoit bien peu fallu qu'il n'eût arboré ses enseignes victorieuses sur le rivage de la Mer d'Hyrcanie. Il se mit donc en marche pour faire faire à son Armée le tour de la Mer Rouge, d'autant plus même qu'il voyoit que Mithridate étoit difficile à relancer à main armée, & plus dangereux en fuyant, qu'en combattant, c'est pourquoi il dit *qu'il laisseroit à ses trousses un ennemi plus redoutable que les Romains*, c'étoit la famine. En effet il laissa plusieurs vaisseaux pour croiser sur le Pont-Euxin, & pour empêcher les Marchands de porter aucunes provisions dans le Bosphore, & ordonna la peine de mort contre tous ceux qui seroient pris.

Jusqu'où Pompée avoit poussé ses conquêtes.

Pompée travaille à couper les vivres à Mithridate.

Comme il marchoit avec la meilleure partie de son Armée, [a] il trouva sur son chemin les corps de ceux qui sous la conduite de Triarius ayant malheureusement combattu contre Mithridate, & ayant été tués, n'avoient pas reçu la sepulture. Il les enterra tous honorablement & magnifiquement. Et il semble que ce devoir de pieté negligé par Lucullus, ne fut pas une des moindres causes de la haine qui s'éleva contre lui.

Cette défaite de Triarius par Mithridate étoit arrivée trois ans avant que Pompée passât en Syrie.

Il fait enterrer les Soldats de Triarius.

Après que Pompée eut subjugué par son Lieutenant Afranius les Arabes, qui habitent autour du mont Amanus, il descendit dans la Syrie, dont il fit une Province du Peuple Romain, parce qu'elle n'avoit point de Roi legitime.

Il fait de la Syrie une Province Romaine.

vée trois ans avant que Pompée passât en Syrie. Triarius perdit là 23. Tribuns, cent cinquante Centurions, & son camp fut pris.

Il soumet la Judée, & fait prisonnier le Roi Aristobule.

time. [64] Il soûmit la Judée, où il prit le Roi Aristobule prisonnier. Il fonda là quelques Villes & en affranchit d'autres, en punissant les Tyrans qui les avoit assujetties. Mais sa plus grande occupation étoit de rendre la Justice & de terminer les differens des Villes & des Rois. Et s'il ne pouvoit aller lui-même, il envoyoit ses amis avec ses pouvoirs, comme il fit pour les Armeniens & les Parthes, qui étant en different pour quelque païs qu'ils prétendoient chacun leur appartenir, & s'en étant remis à sa decision, il leur envoya trois arbitres pour Juges. Car si la reputation de sa puissance étoit grande, celle de sa vertu, de sa bonté, & de sa justice, ne l'étoit pas moins.

Sa principale occupation est de rendre la Justice, & de terminer les differens des Villes.

De quelle utilité il est aux Princes & aux Généraux d'être bons & justes.

C'étoit par-là qu'il couvroit la plus grande partie des fautes que commettoient ses amis & ceux qu'il honoroit de sa confiance, car ne pouvant les empêcher de les commettre, ni se resoudre à les punir, il recevoit avec tant de douceur & d'humanité ceux qui venoient lui porter leurs plaintes, qu'ils sortoient d'auprès de lui très-satisfaits, & qu'ils supportoient patiemment l'avarice & les duretés de ses ministres.

Douceur & humanité de Pompée.

Celui de ses domestiques qui avoit le plus de credit auprès de lui, c'étoit son Affranchi Demetrius, jeune homme, qui ne manquoit ni d'esprit, ni de sens, mais qui abusoit insolemment de sa fortune. On raconte à ce propos

Demetrius, affranchi de Pompée, son grand credit.

64. *Il soûmit la Judée, où il prit le Roi Aristobule prisonnier.*] Plutarque passe ceci legerement, & il ne dit pas un mot du Temple de Jerusalem qui fut forcé, & où l'on tua plus de 12000. Juifs. Pompée entra dans le Temple, & eut la moderation de ne toucher à aucune des choses qui servoient au culte ordinaire, ni à ses tresors.

pos qu'un jour Caton le Philosophe étant encore jeune, mais déja d'une grande reputation & d'un courage fort élevé, alla à Antioche pour voir la Ville pendant que Pompée n'y étoit point. Il marchoit à pied selon sa coûtume, & tous ceux qui l'accompagnoient étoient à cheval. Quand il fut près de la Ville il apperçut devant la porte une foule de gens vêtus de robes blanches, & sur le chemin il vit d'un côté de jeunes gens, & de l'autre des enfans tous bien rangés en haye. Cette vuë le fâcha, car il pensoit que toute cette pompe se faisoit à son intention, & que tous ces gens étoient sortis pour le recevoir, & lui faire leur cour, ce qu'il ne vouloit en aucune maniere. Il ordonna donc à ceux qui le suivoient de descendre de cheval & de marcher à pied avec lui. Dès qu'ils furent assez près, le Heraut, qui regloit toute la cérémonie, & qui avoit placé tous ses gens, vint au devant d'eux une verge à la main, & une couronne sur la tête; & leur demanda, *où ils avoient laissé Demetrius, & à quelle heure il arriveroit.* Voilà les amis de Caton à rire à gorge déployée, mais Caton s'écria, *O la malheureuse Ville!* & passa outre sans dire un seul mot de plus. Il est vrai que Pompée lui-même étoit cause qu'on haïssoit beaucoup moins son Affranchi, car on voyoit que ce miserable se moquoit de lui & l'insultoit avec insolence, & qu'il ne se fâchoit

Avanture arrivée à Caton d'Utique.

Beau mot de Caton sur une Ville prostituée à une flaterie indigne.

L'insolence de cet Affranchi, qui se moquoit même de son maître.

sors. Il auroit pu parler aussi de la vigne d'or qu'Aristobule envoya à Pompée, qui étoit estimée cinq cens talens, cinq cens mille écus. Strabon écrit qu'il l'avoit vûë à Rome dans le Temple de Jupiter Capitolin, où elle fut consacrée.

choit point. Jusques-là qu'il arrivoit très-souvent que Pompée ayant prié plusieurs personnes à souper, pendant qu'il attendoit sa compagnie pour la recevoir, Demetrius étoit déja assis à table [65] la tête orgueilleusement couverte de son bonnet enfoncé jusqu'au dessous des oreilles. Avant qu'il fût arrivé en Italie, il avoit déja acquis les plus belles maisons de plaisance qui fussent autour de Rome, & les plus beaux parcs pour les exercices de la jeunesse. Il avoit aussi des jardins magnifiques, qu'on appelloit les jardins de Demetrius. Cependant Pompée lui-même jusqu'à son troisieme triomphe, n'habitoit qu'une maison simple & modeste. Mais depuis ce temps-là ayant bâti à Rome ce theatre si célèbre & si magnifique, qu'on appelle *le theatre de Pompée*, il bâtit tout auprès, comme une espece d'appentis, une maison, plus honorable que la premiere, mais qui n'avoit rien de trop marqué, ni qui pût lui attirer l'envie. Car même celui qui en devint le maître après Pompée, la premiere fois qu'il y entra, fut tout étonné, & demanda, *Où étoit donc la salle à manger de Pompée?* c'est ainsi qu'on le rapporte.

Ses maisons de plaisance, ses parcs.

Il louoit ses parcs, & en tiroit un gros revenu.

Modestie de Pompée dans son logement.

Le Roi des Arabes, qui habitent aux environs de la Forteresse appellée *Petra*, n'avoit pas fait jusques-là grand compte de la puissance des Romains, mais il commença à la craindre furieusement à l'approche de Pompée. C'est pourquoi il lui écrivit des Lettres fort humbles, qu'il étoit prêt à se soûmettre, & à faire tout ce qu'il ordonneroit. Pompée voulant

Le Roi des Arabes écrit des Lettres fort soumises à Pompée.

65. *La tête orgueilleusement couverte de son bonnet enfoncé jusqu'au dessous des oreilles.*] C'est ce que signifie ici [illegible]

sent s'assurer davantage de ses sentimens, mena son Armée contre la Forteresse de Petra, & cette expedition fut blâmée de beaucoup de gens, car on s'imaginoit qu'elle n'étoit entreprise que pour éviter de poursuivre Mithridate, contre lequel on prétendoit qu'il devoit tourner toutes ses forces, comme contre l'ancien ennemi des Romains, & un ennemi qui rallumoit la guerre, & qui selon les nouvelles qu'on avoit du Bosphore, se preparoit à traverser la Scythie & la Peonie, & à mener une puissante Armée dans le cœur de l'Italie. Mais Pompée, persuadé qu'il étoit beaucoup plus aisé de ruiner les forces de ce Prince quand il prendroit le parti de faire la guerre, qu'il ne l'étoit de le prendre au corps, quand il prendroit celui de fuir, ne voulut pas s'amuser inutilement à le poursuivre, & chercha à faire entre deux quelques expeditions pour couler le temps, & ne pas demeurer cependant sans rien faire.

Pompée marche pour aller assieger la Forteresse de Petra, & est blâmé.

Peonie, partie de la Macedoine.

La Fortune le tira de cet embarras, car n'ayant pas encore beaucoup de chemin à faire pour arriver à Petra, & étant déja campé pour ce jour-là, comme il s'exerçoit hors de son camp à manier un cheval, on découvrit de loin des courriers qui venoient du côté du Pont, & qui apportoient de bonnes nouvelles, comme on le connut d'abord aux pointes de leurs Javelines, qui selon la coûtume étoient environnées de lauriers. Les Soldats, les ayant apperçus, accoururent autour de Pompée, qui avant que de parler aux courriers

Coûtume des courriers qui portoient de bonnes nouvelles.

voir, un Bonnet, & non les pans de la robe. On sait que le bonnet étoit la marque des Affranchis.

riers vouloit achever son exercice, mais ils se mirent à crier, & à le prier de lire ses Lettres. Il descendit donc de cheval, & prenant ses dépêches il entra dans le camp.

Tribunaux que l'on dressoit à la guerre pour les Commandans.

Il n'y avoit point encore de Tribunal dressé, & les Soldats n'avoient pas la patience d'en élever un, ce qu'ils font en coupant des mottes de terre fort épaisses & couvertes de gazon qu'ils entassent les unes sur les autres; mais par le grand empressement & la grande envie qu'ils avoient de savoir ces nouvelles, ils porterent les bâts des bêtes de somme, & les entassant ils en composerent un Tribunal, sur lequel Pompée étant monté, il leur apprit que *Mithridate étoit mort; qu'il s'étoit tué lui-même, sur ce que son fils Pharnace s'étoit revolté contre lui; que ce fils s'étoit emparé de tout ce que possedoit le pere, & qu'il lui écrivoit lui-même qu'il en avoit pris possession pour lui & pour les Romains.*

Pompée apprend à ses troupes la nouvelle de la mort de Mithridate.

A cette nouvelle toute l'Armée s'abandonnant à la joye, comme on peut penser, se mit à faire des sacrifices, & à célébrer des festins, comme si un nombre infini d'ennemis étoient morts dans la personne seule de Mithridate.

Pompée donc ayant mis à ses exploits & à ses campagnes une fin si heureuse & si peu attenduë, partit sur l'heure même de l'Arabie, & traversant rapidement les Provinces qui la separoient de la Galatie, il arriva à la Ville d'Amisus, où il trouva beaucoup de magnifiques presens que Pharnace lui avoit envoyés, 66 &

Pompée retourne à la Ville d'Amisus. Ce qu'il y trouve.

66. *Et plusieurs corps morts des Princes du Sang Royal, parmi lesquels étoit celui de Mithridate.*] Pharnace avoit envoyé tous ces corps morts à Pompée, pour le rassurer da-

» & plusieurs corps morts des Princes du sang Royal, parmi lesquels étoit celui de Mithridate, qu'on ne pouvoit pas bien reconnoître à son visage, parce que ses serviteurs, qui l'avoient embaumé, avoient oublié de faire écouler la cervelle, dont la corruption l'avoit defiguré. Ceux qui furent curieux de voir ce spectacle, ne laisserent pas de le reconnoître à certaines cicatrices qu'il avoit au visage. Mais Pompée ne voulut pas le voir, & pour détourner de dessus lui la vengeance des Dieux, il l'envoya à Sinope. Il admira seulement la magnificence de son habit, & la grandeur & la richesse de ses armes. Car un certain Publius ayant volé le foureau de son épée, qui avoit coûté quatre cens talens, il le vendit à Ariarathes. Et un certain Caïus, qui avoit été nourri dès son enfance avec Mithridate, ayant pris son diademe, qui étoit d'un ouvrage exquis, il le donna depuis secretement à Faustus, fils de Sylla, qui le lui demanda avec de grandes instances. Pompée ne sut rien alors de ces deux vols. Mais Pharnace les ayant découverts ensuite, fit punir les voleurs.

Pompée renvoye le corps de Mithridate à Sinope.

Quatre cens mille écus.

Pompée, après avoir reglé & assuré toutes les affaires de ces Provinces, partit pour s'en retourner à petites journées en célébrant sur sa route des fêtes & des rejouïssances. Etant arrivé à Mitylene, il affranchit la Ville, à cause de Theophane qui l'avoit suivi, & qui en étoit, & il assista au combat des Poëtes, qui tous les ans disputoient le prix de la Poësie

Pompée retourne en Italie, en célébrant des fêtes par le chemin.

Il affranchit Mitylene, & assiste aux disputes des Poëtes.

davantage; & pour lui faire voir qu'il n'avoit plus rien à craindre de la maison de Mithridate.

sie en recitant leurs ouvrages, & qui en cette occasion n'avoient pris que ses exploits pour le sujet de leurs compositions. Il fut si charmé de leur theatre, qu'il en prit le plan pour en faire à Rome un tout pareil, mais plus grand & plus superbe. En passant à Rhodes il entendit les déclamations des Sophistes, & leur fit present à chacun d'un talent. Posidonius a laissé par écrit le Discours qu'il prononça en sa presence [67] contre Hermagoras le Rheteur, pour refuter son opinion sur l'invention en général. A Athenes il exerça sa liberalité envers les Philosophes avec la même magnificence, & donna de plus à la Ville cinquante talens pour la faire reparer.

A Rhodes il assiste aux déclamations des Sophistes, & leur donne à chacun mille écus.

Cinquante mille écus.

Il se flatoit qu'il arriveroit en Italie le plus glorieux de tous les hommes, & que dans sa maison on l'attendoit avec autant d'impatience qu'il en avoit d'y arriver; mais le Demon, qui a soin de corrompre les plus grands biens, & les plus éclatantes faveurs de la Fortune, & qui ne manque jamais d'y mêler une portion de maux suffisante pour les gâter, lui preparoit depuis long-temps un retour très-desagreable & très-triste. [68] Car sa femme Mucia avoit

Demon malfaisant, son occupation.

Triste retour de Pompée dans sa maison.

67. *Contre Hermagoras le Rheteur, pour refuter son opinion sur l'invention en général.*] C'est à mon avis le sens de ces paroles περὶ τῆς καθ' ὅλου ζητήσεως. Cet Hermagoras avoit écrit du fond de la Rhetorique, & il avoit voulu reduire *l'invention* à quelques chefs généraux, ce que Posidonius n'approuvoit point, non plus que Ciceron, qui dans son 1. Liv. *de inventione Rhetorica*, écrit, *nam Hermagoras quidem, nec quid dicat attendere, nec quid pollicatur intelligere videtur, qui Oratoris materiam in causam & in quaestionem dividat.* Ce Posidonius étoit d'Apamée. il fut maître de Ciceron. Il ne faut pas le confondre avec Posidonius d'Alexandrie, qui avoit été disciple de Zenon, & qui étoit

avoit toûjours vécu dans le desordre depuis son départ. Pendant qu'il fut éloigné il méprisa tous les rapports qu'on lui en fit, mais à son retour, comme il fut sur le point d'entrer en Italie, ayant réfléchi plus mûrement sur tout ce qu'on lui avoit mandé, il lui envoya la Lettre de divorce, sans expliquer, ni alors, ni depuis, les raisons pour lesquelles il la repudioit, mais la veritable cause en est assez expliquée dans les Lettres de Ciceron.

Quels desordres de sa femme Mucia.

Il la repudie.

Il se répandoit alors à Rome des bruits fort divers sur l'arrivée de Pompée, & il s'y émut d'abord un grand tumulte, sur ce qu'on croyoit qu'il meneroit tout droit son Armée dans la Ville, & qu'il s'en serviroit pour l'assujettir, & pour se rendre maître de l'Empire. Crassus, prenant ses enfans & tout ce qu'il avoit de plus precieux, en sortit à la derobée, soit qu'il eût peur veritablement, ou plûtôt, comme il y a plus d'apparence, qu'il voulût par sa fuite donner plus de vraisemblance à la calomnie, & rendre Pompée plus suspect & plus odieux. Mais Pompée n'eut pas plûtôt mis le pied en Italie, qu'appellant tous ses Soldats à une assemblée, il leur fit une harangue con-

Frayeur de Rome à l'arrivée de Pompée.

Fuite de Crassus, pour rendre Pompée plus suspect.

étoit mort long-temps auparavant.

68. *Car sa femme Mucia avoit toûjours vécu dans le desordre.*] Cette Mucia, femme de Pompée, étoit sœur de Q. Metellus Celer & de Q. Metellus Nepos. Cesar l'avoit débauchée. C'est pourquoi quand Pompée eut épousé la fille de ce corrupteur de sa femme, on lui reprocha, *qu'après en avoir eu trois enfans, il l'avoit chassée, & que l'ambition de dominer l'avoit porté à épouser la fille de celui qu'il appelloit en soupirant son Egisthe.* Il falloit que la débauche de Mucia fût bien publique, puisque Ciceron écrivant à Atticus, dit, *Divortium Muciæ vehementer probatur.* Lib. I. Epist. XII.

convenable au temps, & après les avoir remerciés de leurs services il les congedia, & leur ordonna de se disperser dans les Villes, & de s'en retourner chacun chez eux, pourvu qu'ils se ressouvinssent de se rendre tous auprès de lui pour le jour de son Triomphe.

Pompée congedie son Armée dès qu'il arrive en Italie.

Son Armée s'étant ainsi separée, dès que cette nouvelle fut répanduë par-tout, il arriva une chose merveilleuse, car toutes les Villes par où il passoit, voyant le Grand Pompée marcher sans armes, & accompagné seulement d'un petit nombre de ses amis & de ses domestiques, comme s'il revenoit d'un simple voyage de plaisir, sortoient au devant de lui, par la grande affection qu'elles lui portoient, & l'accompagnoient jusqu'à Rome avec de si grandes forces, que s'il avoit voulu remuer & exciter des nouveautés, il n'auroit pas eu besoin des troupes qu'il avoit congediées.

Toutes les Villes sortent au devant de Pompée.

Comme la Loi ne lui permettoit pas d'entrer dans la Ville avant son Triomphe, il envoya au Senat pour le prier de remettre l'élection des Consuls, & d'avoir pour l'amour de lui cette complaisance, [69] afin que le jour de cette élection il pût être à Rome, & solliciter pour Pison. Mais Caton s'étant opposé à sa requête, il n'obtint pas cette faveur. Pompée, étonné de sa liberté & de la roideur avec laquelle il se portoit ouvertement à tout ce qui étoit

Il demande qu'on differe l'élection des Consuls jusqu'après son triomphe.

Caton s'y opposé.

69. *Afin que le jour de cette élection il pût être à Rome, & solliciter pour Pison.*] On lui refusa cette faveur. Ainsi il ne put être à Rome sur la fin de cette année-là, qui étoit l'an de Rome 691. Il n'y entra qu'au commencement de l'année suivante.

70. *Dans ce même temps, Pompée voulant faire nommer Con-*

étoit juste, desira passionnément de gagner & d'acquerir cet homme à quelque prix que ce fût. Et comme Caton avoit deux nieces, il resolut d'épouser l'une, & de faire épouser l'autre à son fils. Mais Caton, qui regardoit sa poursuite comme un moyen qu'il avoit imaginé pour le corrompre, & pour l'attirer dans ses interêts en faveur de cette alliance, le refusa; sa sœur & sa femme supportoient avec peine qu'il refusât le grand Pompée pour son allié.

Pompée demande à Caton ses deux nieces, l'une pour lui, & l'autre pour son fils.

7° Dans ce même temps Pompée voulant faire nommer Consul Afranius, répandit quelque argent dans les Tribus pour gagner les suffrages, & cet argent fut distribué dans les jardins même de Pompée. Cela fut su tout aussi-tôt dans la Ville, & Pompée fut fort décrié & fort blâmé de ce qu'une charge, qu'il avoit obtenuë comme la plus grande recompense de ses hauts faits, il la rendoit venale, afin que l'argent la donnât à ceux qui ne pouvoient y parvenir par leur vertu. Alors Caton ne manqua pas de dire à sa femme & à sa sœur, *Voilà des reproches que nous aurions partagés avec Pompée le Grand, si nous avions accepté son alliance.* Et elles avouerent qu'il avoit beaucoup mieux raisonné qu'elles, & mieux connu ce qui étoit honnête & decent.

Pompée répand de l'argent dans les Tribus pour faire nommer Afranius Consul pour l'année suivante, qui étoit l'an de Rome 693.

Blâme que cette action lui attire.

Beau mot de Caton pour justifier son refus.

Son Triomphe fut si grand & si pompeux, que quoi qu'il fût partagé en deux jours, ce temps

Magnificence du triomphe de Pompée.

Consul Afranius.] L'année même du Consulat de Pison, qui fut l'année de son triomphe, il vouloit assurer le Consulat à Afranius pour l'année suivante, qui étoit l'an de Rome 693. Et en effet il fut le Collegue de Metellus Celer.

temps ne suffit pas pour étaler toute sa magnificence, il y eut une si grande quantité de choses qu'on avoit preparées qui ne purent passer en revuë, qu'il y en auroit eu suffisamment pour embellir & orner un autre Triomphe. A la tête de toute la pompe on portoit les titres des Nations vaincuës. On lisoit dans des écriteaux separés, le Pont, l'Armenie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Medie, la Colchide, les Iberiens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mesopotamie, la Phenicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie, les Pirates défaits sur terre & sur mer. On voyoit que dans tous ces païs il avoit forcé mille Forteresses, pris près de neuf cens Villes, enlevé aux Pirates huit cens Galeres, & qu'il avoit repeuplé trente-neuf Villes abandonnées par leurs habitans. Outre cela on lisoit dans ces écriteaux qu'avant lui les revenus publics ne montoient par an qu'à cinq mille myriades, ou cinquante millions de drachmes, [71] & que du revenu de ses conquêtes les Romains en tiroient huit mille cinq cens myriades, ou quatre-vingt un million cinq cens mille drachmes, & qu'il avoit porté au Thresor public, tant en argent monnoyé qu'en meubles d'or & d'argent, vingt mille talens, sans compter ce qu'il avoit donné aux Soldats, dont celui qui avoit eu le moins, avoit reçu quinze cens drachmes. Les prisonniers, qui furent menés parmi la pompe de

Nations vaincuës.

Forteresses, Villes, & Galeres prises.

Villes repeuplées.

Vingt-cinq millions de livres.

Revenus des Romains, combien augmentés par les conquêtes de Pompée.

Quarante millions sept cens cinquante mille livres.

Soixante millions.

Sept cens cinquante livres.

71. *Et que du revenu de ses conquêtes les Romains en tiroient huit mille cinq cens Myriades.*] Ce passage est considerable. On voit par-là que le revenu de la Republique n'étoit avant Pompée que de vingt-cinq millions de livres, & que celui de ses conquêtes seules monta à quarante millions sept cens cinquante mille livres. La Repu-

de ce Triomphe, outre les Capitaines des Pirates, furent le fils de Tigrane, Roi d'Armenie, avec sa femme & sa fille, la Reine Zozime, femme de Tigrane même, Aristobule, Roi des Juifs, la sœur de Mithridate avec cinq de ses enfans, plusieurs femmes de la Scythie, les ôtages des Iberiens, des Albaniens, & ceux du Roi de Commagene. On portoit aussi quantité de trophées, autant qu'il avoit gagné de batailles sous ses auspices, ou par ses Lieutenans.

Femme de Tigrane le pere.

Mais ce qui relevoit le plus sa reputation & sa gloire, & ce qui n'étoit jamais arrivé à aucun autre Romain, c'est que dans ce troisieme Triomphe, il triomphoit de la troisieme partie du Monde entier, après avoir déja triomphé des deux autres. Avant lui il y avoit eu d'autres Romains, qui avoient triomphé trois fois. Mais lui, après avoir triomphé la premiere fois de l'Afrique, & la seconde fois de l'Europe, dans ce troisieme Triomphe il triomphoit de l'Asie; & ainsi il achevoit en quelque façon de triompher de la Terre entiere. Il étoit pourtant encore fort jeune, car ceux qui le comparent à Alexandre, & qui à quelque prix que ce soit, veulent le faire ressembler à ce Roi de Macedoine, prétendent qu'il n'avoit pas encore trente-quatre ans; [72] mais dans la verité il en avoit quarante-

Pompée triomphe de la troisieme partie du Monde, après avoir triomphé des deux autres.

cinq,

publique eut donc plus de 65. millions & demi de revenu.

72. *Mais dans la verité il en avoit quarante-cinq accomplis, & il entroit ce jour-là même dans sa quarante-sixieme année.*] J'ai corrigé ici le texte qui est manifestement corrompu. *Il touchoit à sa quarantieme année*; cela est faux; il

Veritable âge de Pompée à ce troisieme triomphe.

Pompée malheureux d'avoir vécu long-temps.

cinq, & il entroit ce jour-là même dans sa quarante-sixieme année. Et il auroit été bien-heureux s'il eût terminé là sa vie, & qu'il n'eût vécu qu'autant que lui dura la fortune d'Alexandre. Car tout le temps qu'il vécut de plus, ne lui apporta que des prosperités qui lui attirerent l'envie & la haine de ses Citoyens, ou des adversités insupportables & sans remede. Car en employant pour les autres contre toute sorte de justice l'autorité qu'il avoit acquise par ses grandes qualités, il diminua autant sa reputation & sa gloire qu'il augmenta la puissance de ceux qu'il servoit, & sans qu'il s'en apperçût, il se trouva enfin que sa force & sa grandeur furent les seules causes de sa ruïne.

La grandeur & la force de Pompée, la seule cause de sa ruïne.

Belle comparaison.

Comme il arrive aux places de guerre, que les endroits & les quartiers les plus forts, quand une fois ils ont reçu les ennemis, leur prêtent leurs propres forces, & leur aident à ruïner tous les autres endroits, & à s'en rendre les maîtres, de même Cesar agrandi & fortifié par la puissance de Pompée, se servit contre lui des forces & des armes qu'il lui avoit données contre ses Citoyens, & cela arriva de cette maniere:

Lucullus mieux voulu des Romains après le retour de Pompée.

Lucullus à son retour d'Asie, où Pompée l'avoit traité d'une maniere si indigne, fut très-honorablement reçu du Senat, qui lui donna encore de plus grandes marques de son affection & de son estime après que Pompée fut arrivé. Car il n'oublia rien pour reveiller son am-

il faut lire, *il touchoit à sa quarante-sixieme année*: car il étoit né au commencement d'Août de l'an de Rome 647. la treizieme année de l'Olymp. CLXVIII. l'an 104. avant N. S. & il fit ce troisieme Triomphe au commence-

ambition, & pour le porter à se mêler du Gouvernement. Mais le courage de Lucullus étoit déja presque émoussé & amorti, & toute la vigueur & l'activité, qu'il avoit auparavant pour les affaires, étoient presque éteintes, car il s'étoit entierement livré à l'oisiveté, & abandonné aux delices & au plaisir de jouïr de ses richesses. Cependant d'abord après le retour de Pompée il se ranima, s'éleva contre lui, & s'y attacha si fortement pour faire revivre ses Ordonnances, que Pompée avoit cassées, qu'il prenoit déja le dessus, & l'emportoit de beaucoup dans le Senat par l'aide & par le support que lui donnoit Caton.

Lucullus livré à l'oisiveté & aux delices.

Il se ranime & s'éleve contre Pompée.

Pompée voyant donc qu'il ne pouvoit tenir contre lui, & qu'il étoit repoussé par-tout, fut forcé d'avoir recours aux Tribuns du Peuple, & à s'accoster des jeunes gens seditieux & hardis, dont le plus scelerat, le plus audacieux, & le plus temeraire étoit Clodius, qui se saisissant de lui, le jettoit à la tête du Peuple, & le traînant par-tout après lui dans les Assemblées contre sa dignité, le prostituoit, en s'en servant à tout propos à lui faire approuver & confirmer tout ce qu'il faisoit, & tout ce qu'il proposoit pour flater le Peuple, & pour s'insinuer dans ses bonnes graces. Il fit plus encore, comme s'il ne l'avoit pas deshonoré, mais plûtôt qu'il lui eût rendu de grands services, il eut l'insolence de lui demander pour salaire d'abandonner Ciceron son meilleur ami, & celui qui

Pompée pour lui resister a recours aux Tribuns.

Il s'accoste de Clodius, grand scelerat.

Indignité que Clodius lui fait commettre.

Il l'oblige d'abandonner Ciceron

dans

tement d'Août l'an de Rome 692. la quatrieme année de l'Olymp. CLXXIX. l'an 59. avant N. S. d'où il s'ensuit manifestement qu'il avoit quarante-cinq ans accomplis, & qu'il entroit dans sa quarante-sixième année.

73. Quel-

dans son ministere avoit toûjours paru pour lui, & l'avoit soûtenu & protegé en toutes rencontres; & ce salaire il l'obtint. Car lorsque Ciceron appellé en Justice se vit en grand danger, & qu'il eut besoin de secours, non seulement Pompée n'eut pas l'honnêteté de le voir, mais encore il fit fermer la porte de sa cour à ceux qui venoient de sa part, & sortit par la porte de derriere. C'est pourquoi Ciceron craignant l'issuë de ce jugement, sortit secretement de Rome, & alla volontairement en exil.

Maniere dont Pompée en usa avec Ciceron.

[73] Quelque tems auparavant Cesar, de retour de sa Preture d'Espagne, entreprit une affaire qui lui acquit d'abord une merveilleuse faveur du Peuple, dans la suite une très-grande puissance, mais qui nuisit extrêmement à Pompée, & fit un très-grand tort à la Ville. Il briguoit alors son premier Consulat, & voyant que Crassus & Pompée étoient fort brouillés, & qu'en s'attachant à l'un, il auroit immanquablement l'autre pour ennemi, il prit le parti de les reconcilier, action qui paroissoit d'abord très-belle & entreprise pour le bien public, mais qui étoit faite à mauvaise intention & très-insidieusement, avec grande finesse, & grande habileté. Car cette puissance, qui partagée en deux maintenoit Rome dans l'équilibre, comme un vaisseau qu'une charge également distribuée empêche de pencher

Cesar reconcilie Crassus & Pompée. Ses vuës politiques en cela.

73. *Quelque temps auparavant Cesar de retour de sa Preture d'Espagne.*] C'est ainsi que cet endroit doit être traduit; si on traduisoit *dans ce même temps-là*, le Lecteur seroit trompé: car il croiroit que ce qu'il va lire est posterieur à l'exil volontaire de Ciceron, & à ce qu'il vient

cher plus d'un côté que d'autre, venant à être réunie, & à ne porter que ſur un ſeul endroit, fit un poids ſi fort que rien ne put le contrebalancer, & qui entraînant tout, renverſa la Republique de fond en comble. C'eſt pourquoi Caton répondit fort bien à ceux qui diſoient que les differens ſurvenus dans la ſuite entre Pompée & Ceſar avoient ruïné la Ville; *Vous vous trompez infiniment*, leur dit-il, *d'accuſer ce qui vient d'arriver en dernier lieu; ce n'eſt nullement l'inimitié, & la discorde de Ceſar & de Pompée qui ont été la premiere & la plus grande cauſe de nos malheurs, c'eſt leur amitié & leur concorde.* En effet ce fut par elle que Ceſar obtint le Conſulat, & l'ayant obtenu il ſe mit d'abord à careſſer, & à flater la populace, les pauvres & les indigens, & à propoſer des Loix pour l'envoi des Colonies & pour le partage des terres, ravalant ainſi la dignité de ſa charge, & faiſant en quelque façon de ſon Conſulat une charge de Tribun. Et comme ſon Collegue Bibulus s'oppoſoit à lui de toute ſa force, & que Caton ſe preparoit à ſoûtenir Bibulus, Ceſar prenant Pompée, l'amena ſur la Tribune, & là devant toute l'Aſſemblée du Peuple lui demanda tout haut, *s'il n'approuvoit pas ſes Loix.* Pompée ayant répondu, *qu'il les approuvoit*, Ceſar reprit, *Si quelqu'un donc entreprend de s'y oppoſer & d'empêcher qu'elles*

L'amitié & la concorde de Ceſar & de Pompée, la plus grande cauſe de la ruïne de Rome.

Ceſar ravale ſa dignité de Conſul pour aller à ſes fins.

ne

vient de dire de l'ingratitude de Pompée, ce qui n'eſt pas. Ceſar revint de ſa Preture d'Eſpagne l'an de Rome 693. il fut Conſul l'annee ſuivante 694. & Ciceron ſortit de Rome l'an 695. ſous le Conſulat de Calpurnius Piſo & d'Aulus Gabinius.

74. Bi-

ne soient autorisées, ne viendrez-vous pas vous ranger auprès du Peuple pour l'appuyer & le soutenir ? Oui sans doute, j'y viendrai, répondit Pompée, *& contre ceux qui menacent de l'épée, je viendrai avec l'épée & le bouclier.*

Engagement temeraire & violent de Pompée.

Il parut à tout le monde que jamais jusqu'à ce jour Pompée n'avoit rien fait ni rien dit de si fort ni de si violent. Aussi ses amis, pour l'excuser, prirent le parti de dire que c'étoit une parole qui lui étoit échappée sur le champ & sans reflexion. Cependant par toutes les choses qu'il fit dans la suite, on connut évidemment qu'il s'étoit livré à Cesar pour obéir aveuglément à toutes ses volontés. Car bientôt après contre l'attente de tout le monde il épousa sa fille Julie, qui étoit fiancée à Cæpion, & dont les nôces étoient sur le point d'être célèbrées. Et pour adoucir le ressentiment de Cæpion il lui donna sa fille, qui avoit été promise à Faustus, fils de Sylla; & Cesar épousa Calpurnie, fille de Pison.

Les amis de Pompée veulent l'excuser.

Pompée épouse Julie, fille de Cesar, & fiancée à Cæpion, & donne sa fille à ce dernier.

Cesar épouse Calpurnie, fille de Pison.

Alors Pompée remplissant la Ville de troupes, se rendit à force ouverte maître de toutes les affaires; car le Consul Bibulus s'étant rendu à la Place accompagné de Lucullus & de Caton, les Soldats de Pompée se jetterent sur lui, briserent ses faisceaux, & quelqu'un d'eux eut l'insolence de jetter sur lui un panier de fumier, dont il le couvrit depuis la tête jusqu'aux pieds, & deux Tribuns du Peuple, qui l'accompagnoient, furent blessés. Par

Violence des Soldats de Pompée contre le Consul Bibulus.

[74. *Bibulus se renferma dans sa maison, & passa ces huit derniers mois de son Consulat sans en sortir.*] Sur cela les plaisans de Rome, pour marquer quelque évenement de cette année-là, au lieu de dire *sous le Consulat de Cesar & de*

Par ce moyen ceux qui resistoient à Cesar & à Pompée ayant été chassés de la Place, ils firent autoriser par le Peuple la Loi de la distribution des terres, & le Peuple leurré par cet appât, se rendit traitable & facile pour tout ce qu'ils voulurent, sans s'ingerer d'y former aucune opposition, & donnant sans mot dire son suffrage à tout ce qu'il leur plut de proposer. Toutes les Ordonnances de Pompée, que Lucullus attaquoit, furent donc confirmées; on donna à Cesar le Gouvernement des deux Gaules en deçà & en delà des Alpes, & de tout le païs de l'Illyrie pour cinq ans, avec quatre Legions entieres; on designa Consuls pour l'année suivante Pison, beaupere de Cesar, & Gabinius, le plus outré de tous les flateurs de Pompée.

La Loi de la distribution des terres autorisée par le Peuple.

Ordonnances de Pompée confirmées.

Le Gouvernement des Gaules donné à Cesar, avec l'Illyrie, & quatre Legions.

Ces choses s'étant passées de cette maniere, 74 Bibulus se renferma dans sa maison, & passa les huit derniers mois de son Consulat sans en sortir pour faire les fonctions de sa Charge, & se contentoit d'envoyer afficher des placards remplis d'invectives & d'accusations contre Cesar & Pompée. D'un autre côté Caton, comme s'il eût été saisi de l'esprit prophetique, & divinement inspiré, annonçoit en plein Senat les maux qui devoient arriver à la Ville, & à Pompée lui-même. Pour Lucullus, renonçant à toutes les affaires il se tenoit en repos, comme n'étant plus propre au Gouvernement à cause de son grand âge,

Bibulus se renferme dans sa maison pendant les huit derniers mois de son Consulat.

Caton predit les malheurs qui doivent arriver à la Ville & à Pompée lui-même.

de Bibulus, disoient sous le Consulat de Jule & de Cesar, faisant deux Consuls d'un seul homme, en separant son nom & son surnom.

âge, & ce fut alors que Pompée lui dit ce mot si remarquable, *qu'il étoit plus hors de saison pour un vieillard de vivre dans le luxe & dans les delices, que de se mêler du Gouvernement.* Mais malgré cette belle sentence il se laissa lui-même bientôt amollir par l'amour qu'il avoit pour sa jeune femme, car il faisoit tout pour lui plaire, il ne pouvoit la quitter, passoit la plûpart du temps avec elle dans ses maisons de campagne, & dans ses jardins, & ne pensoit plus aux affaires publiques; de sorte que Clodius, qui étoit alors Tribun du Peuple, vint à s'en mépriser, & à entreprendre des choses très-insolentes & très-seditieuses. Car après qu'il eut chassé Ciceron, qu'il eut comme exilé Caton en Cypre, sous prétexte d'une commission qu'il lui donna d'aller commander dans cette Isle confisquée au Peuple Romain, que Cesar fut parti pour les Gaules, & qu'il vit que le Peuple étoit entierement à sa devotion, parce que dans tout ce qui dépendoit de sa charge, il ne cherchoit qu'à lui plaire & à le flater, il entreprit d'abord de casser & d'annuller quelques-unes des Ordonnances de Pompée, & ayant enlevé le jeune Tigrane son prisonnier, il le tint avec lui, & suscita des procès à tous ses amis, pour éprouver par-là jusqu'où pourroient aller le credit & la puissance de Pompée.

Beau mot de Pompée à Lucullus.

Pompée se laisse amollir par l'amour qu'il à pour sa femme.

Entreprises insolentes de Clodius contre Pompée.

Enfin un jour que Pompée assistoit au jugement d'un de ces procès, [75] Clodius ayant au-

75. *Clodius ayant autour de lui une troupe de gens pleins d'audace & d'insolence, monta sur un lieu élevé.*] Ce que Plutarque dit ici se passa sous le Consulat de Philippus & de Marcellinus l'an de Rome 697. comme cela paroît par

autour de lui une troupe de gens pleins d'audace & d'insolence, monta sur un lieu élevé, d'où il pouvoit être vû de tout le monde, & fit à haute voix cet interrogatoire : *Qui est le Souverain de cette Ville si intemperant ? Qui est l'homme qui cherche un homme ? Qui est celui qui se grate la tête du bout du doigt ?* Et à chacune de ces questions ses satellites, comme un Choeur qui répond, ne manquoient pas de répondre tout haut à chaque fois qu'il secouoit sa robe, *C'est Pompée.*

Jusqu'à quel excès Clodius poussa son audace contre lui.

V. les Remarques sur la Vie de Caton d'Utique.

Cela causoit un grand déplaisir à Pompée, qui n'étoit pas accoûtumé à entendre ces invectives atroces, & qui étoit très-novice à ces sortes de combats. Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de sentir que le Senat prenoit plaisir à le voir outragé & baffoué avec cette infamie, & qu'il regardoit ce traitement si indigne, comme une punition très-juste de ce qu'il avoit abandonné Ciceron. Mais après que dans cette Assemblée on en fut venu aux mains, qu'il y eut eu des gens blessés de part & d'autre, & qu'un domestique de Clodius, s'étant glissé dans la foule, eut été surpris un poignard à la main près de lui, alors se servant de ce prétexte, & craignant d'ailleurs l'impudence de Clodius, & ses calomnies, il ne parut pas une seule fois à la Place pendant tout le temps que dura son Tribunat ; mais se renfermant dans sa maison, il cherchoit avec ses amis les moyens d'appaiser la co-

Le Senat prend plaisir à voir Pompée, outragé & baffoué, & pourquoi.

Un domestique de Clodius surpris avec un poignard à la main près de Pompée.

Pompée se renferme dans sa maison pendant le Tribunat de Clodius.

par le rapport de Dion Liv. XXXIX. c'est-à-dire deux ans après ce qu'il va raconter du domestique de Clodius surpris avec un poignard. Plutarque ne suit pas bien ici l'ordre des temps.

colere du Senat, & des gens de bien, qui étoit allumée contre lui.

Conseil que lui donnoit Culleon.

Culleon lui conseilloit de repudier sa femme Julie, & de se réunir avec le Senat, en renonçant à l'amitié & à l'alliance de Cesar, & il ne voulut pas l'entendre. [76] Mais il écouta & suivit l'avis de ceux qui lui conseillerent de rappeller Ciceron, qui étoit l'ennemi juré de Clodius, & très-aimé du Senat. Il mena donc lui-même le frere de Ciceron sur la Place pour demander ce rappel au Peuple. Il y eut beaucoup de coups donnés, & quelques gens tués de part & d'autre, mais enfin Pompée l'emporta sur Clodius, & Ciceron, rappellé par un Decret du Peuple, ne fut pas plûtôt arrivé à Rome, qu'il remit Pompée dans les bonnes graces du Senat, & appuyant la Loi, qu'on avoit proposée pour donner à Pompée la commission de faire venir des bleds, [77] il la fit passer, & [78] par ce moyen il le rendit encore une fois maître de tout l'Empire tant

Pompée fait rappeller Ciceron de son exil.

Ciceron rappellé, remet Pompée dans les bonnes graces du Senat.

Commission de faire venir des bleds, donnée à Pompée. Importance de cette commission.

76. *Mais il écouta & suivit l'avis de ceux qui lui conseillerent de rappeller Ciceron, qui étoit l'ennemi juré de Clodius.*] Voilà un changement bien singulier, Pompée avoit chassé Ciceron pour l'amour de Clodius, & il le rappelle aujourd'hui contre ce même Clodius. Sur quoi Dion fait cette reflexion très-sage & très-vraye; *L'esprit de l'homme est si muable, qu'il arrive très-souvent, que ceux de qui on attendoit beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, entrent tout d'un coup dans des dispositions toutes contraires, & qu'on en reçoit tout autre chose que ce que l'on en avoit attendu.* Mais alors, si on y prend bien garde, ce n'est pas l'esprit qui change, ce sont les interêts.

77. *Il la fit passer.*] Cette Loi contenoit un autre Article qui meritoit d'être compté, c'est qu'elle accordoit à Pompée toute l'autorité de Proconsul pour cinq ans au-dedans & au-dehors de l'Italie. Dion. liv. XXXIX.

78. *Par ce moyen il le rendit encore une fois maître de tout*

tant par mer que par terre; car par cette Loi tous les ports, tous les marchés, toutes les expositions des denrées, en un mot tout le commerce des Marchands, qui trafiquoient par mer, & tout celui des Laboûreurs, qui cultivoient la terre, dependoient de lui.

Clodius crioit hautement: *que ce Decret n'avoit pas été donné à cause de la disette des bleds, mais que la disette des bleds avoit été trouvée pour faire donner ce Decret, afin que par cette nouvelle commission Pompée pût ranimer & remettre sur pied sa puissance, qui étoit bien languissante, & dans une espece de pâmoison.* D'autres disent que ce fut une ruse du Consul Spinther, qui voulut comme renfermer Pompée dans un plus grand emploi, afin que pendant qu'il l'exerceroit, [79] il pût lui de son côté être envoyé au secours du Roi Ptolemée, pour le rétablir dans ses Etats.

Clodius crie contre ce Decret.

Politique de Spinther, qui fut Consul avec Q. Cæcilius Metellus Nepos, l'an de Rome 696.

Cependant [80] le Tribun Canidius proposa par

Autre Decret que propose le Tribun Canidius.

tout l'Empire.] Il dit *encore une fois*, parce que Ciceron l'avoit déja rendu une fois maître de l'Empire, en contribuant à faire autoriser la Loi Manilia, ou simplement, comme Dion l'explique, *encore une fois*, c'est-à-dire, comme il l'avoit déja été dans la guerre contre les Pirates.

79. *Il pût lui de son côté être envoyé au secours du Roi Ptolemée, pour le rétablir dans ses Etats.*] Le Roi Ptolemée Auletes, fils de Ptolemée Lathurus, mortellement haï de ses Sujets, s'étoit sauvé d'Egypte, & étoit allé à Rome demander que le Consul Spinther, à qui on avoit decerné la Cilicie, vînt le rétablir dans son Royaume. Dion a fort bien détaillé toute cette histoire liv. XXXIX.

80. *Le Tribun Canidius proposa par un autre Decret d'envoyer Pompée sans troupes avec deux Huissiers seulement.*] Il fit ce Decret à l'instigation de Caton, & en vertu d'un

par un autre Decret d'envoyer Pompée sans troupes avec deux Licteurs seulement, qui porteroient devant lui les faisceaux, pour moyenner la paix entre le Roi & le Peuple d'Alexandrie. Il paroissoit que Pompée n'étoit pas fâché de ce Decret, mais le Senat le rejetta honnêtement, sous prétexte qu'il craignoit pour la personne de Pompée, qui seroit trop exposé. Malgré cela on trouvoit tous les jours des billets, qu'on semoit dans la Place, & devant la porte du lieu où se tenoit le Senat, & qui portoient que Ptolemée lui-même demandoit qu'on lui donnât pour Général Pompée au lieu de Spinther. Timagene ajoute que Ptolemée quitta l'Egypte, & vint à Rome sans aucune necessité, porté à cela par Theophane, qui menageoit à Pompée des occasions de s'enrichir, & un nouveau prétexte de commander encore une Armée. Mais la malignité de Theophane n'a pû rendre ce conte si vrai-semblable, que le naturel de Pompée l'a fait tenir pour incroyable, & pour absolument faux, parce que Pompée n'avoit en lui aucune sorte de méchanceté,

Malignité de Theophane refutée par le bon naturel de Pompée.

d'un prétendu Oracle des Sibylles qui fut produit & semé dans le public traduit en Latin, qui disoit : *Si le Roi d'Egypte ayant besoin de secours vient à vous, ne lui refusez pas votre amitié, mais ne le secourez d'aucunes troupes. Si vous faites autrement, vous aurez de grands travaux à soutenir, & vous vous jetterez dans de grands dangers.*] Voilà un Oracle bien clair & bien formel. Qui doutera qu'il ne fût supposé ?

81. *Il est necessaire que j'aille, mais il n'est pas necessaire que je vive.*] J'ai vû des Critiques malheureusement difficiles & délicats, qui ont voulu condamner ce mot de Pompée, & y trouver une sorte de contradiction, parce qu'il ne peut pas aller s'il ne vit. Mais outre que ces mots,

té, & que son ambition n'avoit rien de bas ni d'indigne.

Pompée ayant donc eu l'intendance des bleds, envoya d'abord par-tout ses Lieutenans & ses amis, & il alla en personne en Sicile, en Sardaigne, & en Afrique, où il en amassa quantité. Dans le moment qu'il alloit s'embarquer, il s'éleva un vent si impetueux, que ses Pilotes faisoient difficulté de partir. Mais se jettant le premier dans son vaisseau, il commanda qu'on levât les ancres, & cria, [81] *Il est necessaire que j'aille, mais il n'est pas necessaire que je vive.* La Fortune favorisa cette audace, & cette bonne volonté; il arriva heureusement, remplit de bled tous les marchés de Rome, & couvrit la mer de vaisseaux. De sorte que le superflu de cette abondance se répandant par-tout aux environs, suffit à nourrir tous les Peuples voisins, & fut comme un ruisseau qui coulant d'une source feconde & intarissable, porte par-tout le secours de ses eaux.

Beau mot de Pompée, qui s'embarque pendant une furieuse tempête.

Pompée procure l'abondance à Rome, & à tous ses voisins.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, les guerres des Gaules cimentoient la gran-

Les guerres des Gaules cimentent la grandeur de Cesar.

mots, que la passion dicte, ne doivent pas être examinés à la rigueur, & avec cette précision, il est certain que celui-ci est plein de force & de sens. Entre deux necessités, l'une de conserver notre vie, & l'autre d'aller où le devoir de notre charge, ou des affaires pressantes & indispensables nous appellent, il ne faut pas balancer, il faut sacrifier la premiere à l'autre, parce que ce n'est pas une necessité de vivre, mais que c'en est une de faire notre devoir. Ce mot doit être employé dans toutes les occasions où nous sommes appellés à faire quelque chose de necessaire & d'honnête, mais qui est accompagné de quelque grand danger, qui menace notre vie.

grandeur & l'élevation de Cesar; car lorsqu'il paroissoit le plus loin de Rome, & attaché à combattre les Belges, les Sueves, & les Bretons, c'étoit dans ce même temps-là que sans qu'on s'en apperçût, par sa grande habileté & par ses pratiques secretes au milieu du Peuple même & dans les principales affaires du Goùvernement, il minoit & ruïnoit peu à peu la grande puissance de Pompée. En effet, faisant de son Armée comme son propre corps, il ne l'employoit pas proprement contre les Barbares, mais des combats qu'il donnoit contre ces Barbares, il s'en servoit comme d'autant de grandes chasses par le moyen desquelles il l'exerçoit & l'endurcissoit au travail & aux fatigues, pour le rendre par-là plus terrible & plus invincible dans les occasions serieuses qu'il lui preparoit.

Les Païs-Bas, les Peuples de la Suaube, & ceux de la grande Bretagne.

Cesar fait de son Armée comme son propre corps qu'il exerce.

Combats de Cesar comme autant de chasses.

D'un autre côté tout l'or & l'argent, toutes les dépouilles & autres richesses qu'il gagnoit sur ce grand nombre d'ennemis, il les envoyoit à Rome pour tâcher de gagner & de corrompre les plus puissans; & en faisant de riches presens à tous ceux qui étoient nommés Ediles, Preteurs, & Consuls, & à leurs femmes mêmes, il acqueroit un grand nombre de partisans. De sorte qu'ayant repassé les Alpes sans retourner à Rome, comme il hyvernoit à Lucques, il s'y rendit une foule innombrable d'hommes & de femmes de toutes conditions, qui accouroient à l'envi pour le voir, & entre autres deux cens Senateurs, du nom-

Cesar employe l'or & l'argent des ennemis à gagner les Citoyens.

Cour nombreuse que Cesar avoit à Lucques.

82. *Que pour lui il le poursuivroit peut-être.*] Dion lui attribuë une réponse, qui me paroit plus digne de lui. *Je n'ai besoin*, dit-il, *d'aucune Magistrature pour les gens*

nombre desquels étoient Crassus & Pompée même, & que l'on voyoit tous les jours à la porte de Cesar jusqu'à six-vingt faisceaux de Proconsuls & de Preteurs. Il renvoya tous ces gens-là comblés de riches presens, & remplis de grandes esperances, & il fit avec Pompée & Crassus un Traité secret, par lequel il fut convenu qu'eux deux ensemble demanderoient une seconde fois le Consulat pour l'année suivante, que Cesar les y serviroit en envoyant à Rome une grande partie de ses gens de guerre pour donner leurs suffrages en leur faveur, & que dès qu'ils seroient élûs, ils se feroient decerner le Gouvernement des Provinces, & le commandement des Armées, & feroient continuer Cesar pour cinq ans encore dans ceux qu'il avoit déja.

Traité secret conclu à Lucques entre Pompee, Cesar & Crassus.

Ces secretes pratiques ayant éclaté, & le bruit s'en étant répandu à Rome, les principaux en furent fort indignés, jusques-là, que le Consul Marcellinus s'étant levé, leur demanda à tous deux devant tout le Peuple, *s'ils poursuivroient le Consulat*, & le Peuple leur ayant commandé de répondre, Pompée prit le premier la parole, & dit, [82] *que pour lui il le poursuivroit peut-être, & que peut-être aussi il ne le poursuivroit pas*. Mais Crassus, en plus fin politique, répondit, *qu'il feroit ce qu'il jugeroit le plus expedient & le plus utile pour la Republique*. Marcellinus s'attacha donc à Pompée, & s'emporta contre lui avec tant de violence, que Pompée tout en co-

Les Romains indignés de ces pratiques.

Le Consul Marcellinus interroge Pompée & Crassus devant le Peuple.

Crassus plus fin politique que Pompée dans ses réponses.

gens de bien; mais je demande le Consulat contre les méchans & les seditieux.

Reproches que Pompée fait à Marcellinus.

colere lui reprocha, *qu'il étoit le plus injuste & le plus ingrat de tous les hommes, de ne pas se souvenir, que par son moyen de muet il étoit devenu éloquent, & d'affamé, si saoul, qu'il étoit souvent obligé de rendre gorge.*

Caton persuade à Domitius de continuer sa brigue pour le Consulat.

Cependant tous les autres s'étant déportés de briguer le Consulat, Lucius Domitius fut le seul à qui Caton persuada de pousser sa pointe, & qu'il encouragea à ne pas se rebuter; *car*, lui dit il, *dans ce combat, ce n'est pas du Consulat qu'il s'agit, il s'agit de défendre contre deux Tyrans la Liberté publique.* C'est pourquoi Pompée & ses adherants, redoutant la roideur & la vehemence de Caton, & craignant que comme il avoit déja le Senat à sa devotion, il ne fit changer & n'entraînât la plus saine partie du Peuple, prirent le parti d'empêcher que Domitius ne descendît à la Place pour faire sa brigue. Pour cet effet ils envoyerent des hommes armés, qui se jettant sur lui comme il étoit en chemin, [83] tuerent d'abord l'esclave qui portoit un flambeau devant lui, & mirent en fuite tous les autres. Caton se retira le dernier après avoir été blessé au coude du bras droit, en défendant Domitius.

Parti très-violent que prend Pompée, pour empêcher Domitius d'aller à la Place.

Crassus & Pompée faits Consuls.

Etant donc parvenus au Consulat par ces voyes

83. *Tuerent d'abord l'esclave qui portoit un flambeau devant lui.*] Il y a dans le texte ἀπέκτειναν Μίλιτον, *ils tuerent Melitus*, comme si l'esclave eût été appellé *Melitus*. Mais Xylander a fort bien vu que μέλιτον est corrompu, & que Plutarque avoit écrit ἀπέκτειναν μὲν &c. comme le δὲ qui suit le prouve manifestement, ἐτρέψαντο δέ.

84. *Sous prétexte, disoit-il, qu'il avoit observé au Ciel quelques oiseaux de mauvais augure.*] Toutes les fois que le

voyes si violentes, ils ne se gouvernerent pas dans la suite avec plus de moderation; car premierement lorsque le Peuple étoit sur le point d'élire Caton Preteur, & qu'il alloit donner les suffrages, Pompée rompit l'Assemblée, [84] sous prétexte, disoit-il, qu'il avoit observé au Ciel quelques oiseaux de mauvais augure. Et après avoir corrompu les Tribuns par argent, ils firent nommer Préteurs Antias & Vatinius. Ensuite ils firent proposer par Trebonius, Tribun du Peuple, des Decrets qui, comme on en étoit convenu, continuoient à Cesar pour autres cinq ans les Gouvernemens & le commandement qu'il avoit déja, donnoient à Crassus la Syrie, & la conduite de la guerre contre les Parthes, & decernoient à Pompée toute l'Afrique, les deux Espagnes, avec quatre Legions, dont il en prêta deux à Cesar, qui les lui demanda pour la guerre des Gaules.

Pompée empêche Caton d'être élu Preteur.

Antias paroît un nom corrompu.

Decrets qu'ils firent proposer par le Tribun Trebonius.

Crassus, l'année de son second Consulat finie, partit d'abord pour son Gouvernement. Et Pompée resté à Rome pour la dedicace de son Theatre, & voulant honorer cette consecration, celebra des Jeux Gymniques, & des Jeux de Musique, donna des combats de bêtes, où il y eut plus de cinq cens lions de tués,

Jeux magnifiques que Pompée donne pour la dedicace de son Theatre.

[84] Le Peuple étoit assemblé pour donner ses suffrages sur quelque chose, il suffisoit que le Consul ou un autre Magistrat dît qu'il avoit vu au Ciel quelque oiseau de mauvais augure; l'Assemblée étoit rompuë sur le champ. Ainsi on avoit toûjours un prétexte sûr pour empêcher tout ce qui déplaisoit. C'est pourquoi Clodius, pour prévenir un semblable inconvenient, avoit fait une Loi, *qu'aucun Magistrat n'observeroit les signes du Ciel quand le Peuple seroit assemblé.*

tués, & pour couronner la fête, il la termina par le plus étonnant de tous les spectacles, [85] par un combat d'élephans. Ces magnificences lui attirerent l'admiration & la bienveillance du Peuple, mais en même temps il s'attira pour la seconde fois une envie aussi forte de ce qu'abandonnant ses Gouvernemens & ses Armées à ses Lieutenans qu'il affectionnoit le plus, il alloit se promener par toute l'Italie dans les plus belles maisons de plaisance, & se divertir avec sa femme, soit qu'il fût amoureux d'elle, ou que charmé de l'amour qu'elle avoit pour lui, il ne pût se resoudre à la quitter. Car on allegue aussi cette derniere raison, & l'on ne parloit par-tout que de la grande passion que Julie avoit pour son mari, quoique Pompée ne fût plus en âge d'être fort aimé, mais la cause du violent amour de cette jeune femme c'étoit la grande sagesse de son mari, qui n'avoit point de maîtresse, & qui n'aimoit qu'elle & les charmes de son entretien, qui, malgré sa gravité naturelle, n'avoit rien que d'agreable & d'insinuant, & qui étoit sur-tout très-propre à gagner les femmes, à moins qu'on ne veuille accuser la courtisane Flore d'avoir menti, quand elle lui a rendu ce grand témoignage.

Combat d'élephans.

Pompee se promene par toute l'Italie avec sa femme.

Mais s'il n'avoit été lui-même fort amoureux, l'amour de sa femme ne l'auroit pas engagé à toutes ces promenades.

Grande sagesse de Pompee.

Pompée très-propre à gagner les femmes.

Cette grande passion de Julie pour Pompée parut sur-tout avec éclat un jour que le Peuple étoit assemblé pour l'élection des Ediles. Car

Occasion où la passion de Julie pour Pompée parut avec éclat.

85. *Par un combat d'élephans.*] Dion ajoûte, *contre des hommes armés.* Et il dit qu'il y eut dix-huit élephans qui combattirent. Il raconte même que quelques-uns de ces élephans étant blessés, semblerent demander quartier aux Romains, & se plaindre de l'injustice qu'on leur avoit faite. Car en les embarquant en Afrique, on leur avoit juré

Car la dispute s'étant échauffée, on en vint aux mains, il y eut beaucoup de gens tués autour de Pompée, & il fut tout couvert de sang, de sorte qu'il fut obligé de changer d'habit. Voilà donc une grande émeute & un grand concours de monde dans sa maison, quand ses domestiques y porterent ses habits pour en prendre d'autres, Julie qui étoit grosse, ayant vu malheureusement la robe de son mari toute ensanglantée, tomba en défaillance, & elle ne revint qu'avec beaucoup de peine, mais le trouble & la frayeur, où cette vuë l'avoit jettée, lui causerent une si grande émotion, qu'elle se blessa. Cela fit que ceux même qui étoient le plus acharnés à condamner l'amitié que Pompée avoit pour Cesar, ne pouvoient blâmer l'amour qu'il avoit pour sa femme. Elle devint grosse une seconde fois, & accoucha d'une fille, mais elle mourut en travail, & l'enfant ne survêcut pas long-temps à la mere. Mais comme Pompée se disposoit à l'aller enterrer dans une de ses terres près d'Albe, le Peuple lui faisant violence, porta le corps dans le Champ de Mars, plûtôt par la pitié & par la compassion qu'il avoit de cette jeune femme, que par aucune envie qu'il eût de faire plaisir ni à Pompée ni à Cesar. Et encore dans tous les honneurs que le Peuple rendoit à Julie, il paroissoit qu'il en faisoit beaucoup plus pour l'amour de Cesar ab-

Combat à Rome pour l'élection des Ediles.

L'alarme de Julie lui cause une défaillance, & la fait blesser.

Julie accouche d'une fille, & meurt en travail.

Le Peuple fait enterrer Julie dans le Champ de Mars.

juré qu'on ne leur feroit aucun mal. Les Romains touchés de pitié les sauverent. Chose assez singuliere, un serment prêté à des élephans, & des élephans qui s'en contentent & qui s'embarquent sur la foi de ce serment.

absent, que pour l'amour de Pompée même present.

Julie, le noeud de l'alliance de Cesar & de Pompée.

Dès que l'alliance, dont Julie étoit le noeud, & qui couvroit bien plus leur furieuse cupidité de dominer, qu'elle ne la refrenoit, fut éteinte par sa mort, voilà Rome assaillie d'une violente tempête; toutes les affaires y furent d'abord dans une terrible agitation, & l'on ne parloit plus que de division & de rupture; pour surcroît de malheur on apprit bientôt après, la nouvelle que Crassus avoit été défait & tué par les Parthes. Ainsi le plus fort rempart, qui restoit encore contre la guerre civile, fut emporté, car comme ils craignoient tous deux ce tiers, ils gardoient plus de mesures l'un avec l'autre, & suivoient en quelque sorte un peu plus la justice, & la raison. Mais la Fortune ayant emporté ce champion, qui pouvoit entrer en lice avec celui des deux qui seroit demeuré vainqueur, alors on put fort bien appliquer ce mot du Poëte comique: *Ils se preparent l'un contre l'autre, ils frottent tous deux leur corps d'huile, & répandent la poussiere sur leurs bras.* Tant il est vrai que la Fortune même la plus grande est peu de chose contre la nature, dont elle ne peut jamais remplir les cupidités, puisqu'un commandement si étendu & une domination si vaste n'étoient

Julie & Crassus moururent la même année, l'an de Rome 692. 52. ans avant J. C.

Crassus, le plus fort rempart contre la guerre civile.

La Fortune impuissante pour remplir l'avidité de la nature.

86. *Bien qu'ils eussent souvent entendu dire, & qu'ils eussent eux-mêmes lu que l'Empire de l'Univers avoit été partagé en trois lots par les Dieux.*] Plutarque rapporte ici une partie d'un passage du XV. Livre de l'Iliade, où Neptune dit, *Nous sommes trois freres, tous trois fils de Saturne & de Rhea, Jupiter le premier, moi, le second, & Pluton, le troisieme. L'Empire fut partagé, on en fit trois lots, qui ne furent point donnés par rapport à l'ordre de la naissance. Nous ti-*

roient pas suffisans pour assouvir l'ambition de deux hommes seuls. [86] Bien qu'ils eussent souvent entendu dire, & qu'ils eussent eux-mêmes lu que l'Empire de l'Univers avoit été partagé en trois lots par les Dieux, & que chacun avoit été content de celui qui lui étoit échu par le sort, ils ne croyoient pourtant pas que tout l'Empire Romain leur pût suffire, quoi qu'ils ne fussent que deux à le partager. Cependant Pompée dans une Harangue qu'il fit alors au Peuple, dit expressément, *que tous les commandemens, qu'on lui avoit donnés, il les avoit eus plûtôt qu'il n'avoit esperé, & aussi qu'il les avoit quittés plûtôt qu'on ne s'y étoit attendu.*

Beau trait dont Plutarque caracterise l'ambition excessive de Cesar & de Pompée.

Mot d'une harangue de Pompée.

En effet, il avoit pour témoins de cette verité, toutes les Armées qu'il avoit toûjours congediées d'abord après ses expeditions. Mais alors, voyant que Cesar ne se disposoit pas à licencier la sienne, il chercha à se fortifier contre lui par les principales charges, & par les premiers emplois de la Ville, sans remuer autrement & sans introduire aucune nouveauté dans l'Etat, car il ne vouloit pas paroître se défier de lui, au contraire, il faisoit semblant de le mépriser, & de n'en faire aucun compte. Mais quand il vit que les charges ne se distribuoient pas comme il l'avoit pensé, les Ci-

Pompée veut paroître ne pas se défier de Cesar, & le mépriser.

tinuames au sort, & la fortune décida de notre partage, &c. Et il en fait une heureuse application, pour faire voir l'avidité de la nature; les trois plus puissans Dieux partagent entre eux l'Univers, & ils sont contens, & deux hommes partagent l'Empire Romain, c'est-à dire la Terre presque entiere, & leur ambition n'est pas encore satisfaite.

Citoyens étant corrompus par argent, il trouva qu'il lui étoit plus expedient que l'Anarchie regnât dans la Ville, & il y travailla de tout son pouvoir.

Le Tribun Lucilius propose de nommer Pompée Dictateur.

D'abord il se répandit un bruit qu'il falloit élire un Dictateur, & ce fut le Tribun *Lucilius* qui osa en parler le premier, & qui proposa au Peuple de nommer Pompée à cette Charge. Caton l'entreprit vivement sur cela, & le Tribun fut sur le point d'être deposé. Alors les amis de Pompée, de peur que cela ne lui fît tort, s'avancerent & firent leurs efforts pour l'excuser, en disant qu'il n'avoit jamais demandé cette Charge, & qu'il ne la vouloit point. Sur cela Caton se mit à louer hautement Pompée, & à l'exhorter à faire ensorte que tout se passât dans l'ordre selon la coûtume & les Loix; & Pompée, qui avoit honte de ne pas se rendre à un sentiment si raisonnable, y tint si bien la main, que Domitius Calvinus, & Valerius Messala furent élus Consuls.

L'an de Rome 700. 51. an avant J. C.

Mais bientôt après, les choses étant retombées dans la même confusion, & la même Anarchie, & la plûpart remettant en avant avec plus d'audace & d'insolence le premier propos d'élire un Dictateur, alors Caton craignant d'être forcé, prit le parti de jetter à la tête de Pompée quelque Charge considerable, dont l'autorité fût limitée par les Loix, pour l'éloigner par ce moyen de celle qui n'avoit point de bornes, & qui étoit toute tyrannique. Bibulus, ennemi declaré de Pompée, ouvrit le premier l'avis en plein Senat de l'élire seul Consul, *car par-là*, dit-il, *ou la Ville sortira du trouble & du desordre où elle se trouve*, ou,

On remet en avant la proposition d'elire un Dictateur.

Comment Caton éluda cette proposition.

Bibulus propose d'elire Pompée seul Consul.

si

si elle doit tomber en servitude, elle sera soûmise à celui qui vaut le mieux.

Cet avis ayant surpris tout le monde à cause de celui qui en étoit l'auteur, Caton se leva. D'abord chacun s'attendit qu'il alloit combattre le sentiment de Bibulus, & il se fit tout d'un coup un grand silence. Caton prenant la parole dit, *que pour lui il n'auroit jamais ouvert cet avis, mais puisqu'il étoit ouvert par un autre, son opinion étoit qu'on le suivît*, & il ajoûta, *qu'il préferoit un Magistrat quel qu'il fût, à l'Anarchie, & qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit personne plus capable que Pompée de gouverner dans de si grands desordres & dans une si grande confusion.* Le Senat embrassa cette opinion, & ordonna que Pompée seroit élû Consul tout seul, & que s'il venoit à avoir besoin d'un Collegue, il pourroit choisir lui-même celui qu'il voudroit, mais seulement après deux mois.

Caton appuye l'avis de Bibulus.

Un Magistrat, quel qu'il soit, vaut mieux que l'Anarchie.

Pompée nommé seul Consul, l'an de Rome 701.

Pompée ayant donc été ainsi élu & declaré seul Consul par Sulpitius, qui presidoit à son tour en qualité de Roi pendant l'Interregne, alla d'abord embrasser Caton, avec toutes les marques d'une veritable amitié, *confessant qu'il lui avoit toute l'obligation de l'honneur qu'il recevoit, & le conjurant de l'assister en particulier de ses conseils dans les fonctions de sa Charge.* Caton répondit, que *Pompée ne lui avoit aucune obligation; que ce qu'il avoit dit, il ne l'avoit nullement dit pour l'amour de lui, mais uniquement pour l'amour de la Republique; qu'il l'aideroit volontiers de ses conseils en particulier, quand il l'en requerroit; & que quand il ne l'en requerroit pas, il diroit toûjours en pleine Assemblée du Peuple ce qui lui paroîtroit le plus*

Sulpitius Rufus qui fut Consul l'année suivante avec Marcellus.

Généreuse réponse de Caton à Pompée.

plus expedient & le plus convenable. Et voilà quel étoit Caton en tout & par-tout.

Pompée épouse Cornelie, fille de Metellus, & veuve du jeune Crassus.

Pompée étant entré dans la Ville, épousa Cornelie, [87] fille de Metellus Scipion, qui venoit tout recemment d'être laissée veuve par Publius, fils de Crassus, à qui elle avoit été mariée fort jeune, & qui avoit été tué par les Parthes avec son pere. C'étoit une personne pleine de charmes, sans compter ceux de sa beauté; car elle étoit très-savante dans les Belles-Lettres, elle jouoit fort bien de la Lyre, elle étoit habile en Geometrie, [88] elle lisoit utilement les préceptes des Philosophes, [89] & ce qui est encore plus estimable, ses moeurs étoient fort éloignées de ces airs méprisans & de ces affectations ambitieuses, que donnent ordinairement aux jeunes personnes ces grandes Sciences & ces belles qualités. D'ailleurs elle étoit fille d'un pere, que sa naissance & sa reputation égaloient à ce qu'il y avoit de plus grand.

Beau portrait de Cornelie, fille de Metellus Scipion.

Mariage de Pompée avec Cornelie blâmé, & pourquoi.

Cependant ce mariage déplaisoit à la plûpart des gens, à cause de la disproportion d'âge; car on disoit que Cornelie à cause de sa gran-

87. *Fille de Metellus Scipion*] Ce Scipion étoit fils de Scipion, dit Nasica, mais il passa par adoption dans la famille des Metellus, & fut appellé Metellus Scipion.

88. *Elle lisoit utilement les préceptes des Philosophes.*] Il ne dit pas *elle lisoit les préceptes des Philosophes*, mais *elle lisoit utilement*, &c. Combien de personnes les lisent par curiosité, & qui n'en deviennent pas plus sages?

89. *Et ce qui est encore plus estimable, ses moeurs étoient fort éloignées de ces airs méprisans & de ces affectations ambitieuses.*] Voilà un grand éloge. Une jeune femme modeste avec tant de charmes & tant de perfections, dont une petite partie suffit souvent pour donner beaucoup de vanité. Je dois être plus persuadé qu'un autre que l'éloge, que

grande jeunesse auroit mieux convenu à son fils. Les plus graves & les plus gens de bien ajoûtoient à cela, que Pompée en cette occasion avoit foulé aux pieds les interêts de sa patrie, qui, se trouvant dans un état très-déplorable, l'avoit choisi pour son Medecin, & s'étoit abandonné entierement à sa conduite, & lui cependant couronné de fleurs il célèbroit des nôces & faisoit des sacrifices, [90] au lieu qu'il devoit regarder comme une calamité publique ce Consulat confié à lui seul; car il étoit bien sûr qu'il ne lui auroit pas été donné ainsi contre les Loix & contre les coûtumes reçuës, si la Ville eût été florissante & dans le cours ordinaire de ses prosperités.

Pompée devoit regarder comme une calamité publique le Consulat donné à lui seul.

D'abord il s'attacha à regler les poursuites & les procedures que l'on devoit faire contre ceux, qui par des presens & des largesses achetoient les suffrages & s'élevoient aux dignités, & fit des Loix pour regler ces jugemens. Il se conduisit très-dignement & avec toute l'integrité possible dans tout le reste, & rétablit dans les Assemblées la fureté, l'ordre, & la tranquillité, en y presidant lui-même avec des gens ar-

Pompée regle les procedures qu'on devoit faire contre ceux qui achetent les suffrages.

que Plutarque donne ici à Cornelie, peut n'être point flatté. J'ai un exemple domestique, qui prouve que beaucoup d'esprit & de savoir, & de grands talens peuvent se trouver dans une femme, & être accompagnés d'une modestie aussi grande & plus estimable encore que ses talens.

90. *Au lieu qu'il devoit regarder comme une calamité publique ce Consulat confié à lui seul.*] Cette reflexion de Plutarque est pleine de sens, & renferme un grand précepte. Les plus grandes dignités, où l'on monte par le renversement des Loix, & par le desordre de toutes les parties de l'Etat ne sont pas des dignités, ce sont des malheurs & des disgraces terribles.

91. Lors

armés. Mais son beau-pere Scipion ayant été appellé en justice pour ces mêmes faits, alors il oublia ses beaux Reglemens, & envoya querir les trois cens soixante Juges qu'il pria de le favoriser. Mais l'accusateur, voyant Scipion reconduit par tous ses Juges de la Place jusques chez lui avec beaucoup d'honneur, se déporta de sa poursuite.

Il oublie les Reglemens quand il s'agit de son beau-pere.

Cela fit donc encore mal parler de Pompée, mais on en parla encore plus mal, [91] lors qu'après avoir défendu par une Loi expresse les louanges que l'on donnoit aux accusés en plaidant pour eux, [92] il se presenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus le jour même qu'on le jugeoit. Caton, qui se trouvoit un des Juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, disant, *qu'il ne lui étoit pas permis d'entendre des louanges, qu'on donnoit contre la Loi à un accusé.* Cela donna lieu de recuser Caton, mais il n'empêcha pas que Plancus ne fût condamné unanimement par tous les suffrages, à la grande confusion de Pompée son protecteur.

Il défend par une Loi de louer les accusés en plaidant pour eux, & il contrevient à sa Loi.

Peu de jours après, il arriva qu'Hypseus, hom-

Plautius Hypseus, accusé d'avoir

91. *Lors qu'après avoir défendu par une Loi expresse les louanges que l'on donnoit aux accusés.*] Pompée ayant remarqué souvent que les louanges que l'on donnoit aux accusés en plaidant pour eux, en déroboient plusieurs à la justice, voulut reformer cet abus par une Loi.

92. *Il se presenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus.*] De T. Munatius Plancus Bursa, qui étoit accusé par Ciceron, & qui fut condamné malgré la protection de Pompée & les grands éloges qu'il lui avoit donnés de vive voix & par écrit. Ciceron fut si charmé de ce grand succès, qu'il en témoigne sa joye à Marius dans la seconde Lettre du Liv. VII.

93. *Et qui donnoit tant de combats pour la liberté de Rome.*]

homme Conſulaire, pourſuivi criminellement, obſerva ſi bien Pompée, que ſe preſentant à lui comme il ſortoit du bain pour aller ſe mettre à table, il embraſſa ſes genoux & le ſupplia de le ſecourir; mais Pompée paſſa outre avec une fierté pleine de mépris, en lui diſant pour toute réponſe, *que tout ce qu'il avançoit par ſes importunités, c'étoit de faire gâter ſon ſouper.* Cette bizarrerie & cette inégalité de favoriſer les uns & de rebuter les autres lui attirerent le blâme de tous les honnêtes gens. Mais dans tout le reſte il ſe comporta avec tant de ſageſſe, qu'il rétablit l'ordre partout, & qu'il choiſit pour ſon Collegue ſon beau-pere pour les cinq derniers mois de ſon Conſulat. Alors on lui continua pour autres quatre années ſes Gouvernemens, avec la permiſſion de prendre dans le Threſor mille talens par an pour entretenir & ſoudoyer ſes troupes.

brigué le Conſulat, en diſtribuant de l'argent pour acheter les ſuffrages.

Réponſe fort dure de Pompee à un Conſulaire qui le ſollicitoit.

Pompée choiſit pour Collegue ſon beau-pere Scipion, pour les cinq derniers mois de ſon Conſulat.

Trois millions.

Les amis de Ceſar prenant pied ſur cela, prétendirent qu'on devoit auſſi avoir des égards pour lui, qui faiſoit des guerres ſi difficiles, [93] & qui donnoit tant de combats pour la

me.] Ce paſſage eſt important. Il y a dans le texte *ἀγωνιζομένου τοσούτους ἀγῶνας ὑπὲρ τῆς ἡγεμονίας.* Et on a cru que ce mot *ἡγεμονία* ne pouvoit ſignifier ici que *la Republique.* Mais j'avouë que je ne l'ai jamais vu dans cette ſignification. Plutarque s'en eſt ſervi dans la Vie de Ceſar, pour dire le Gouvernement de Ceſar, c'eſt-à-dire, ſon Gouvernement des Gaules & de l'Illyrie. Il faudroit donc l'expliquer ici dans ce ſens-là. Mais comme ce n'eſt pas là ce que les amis de Ceſar doivent dire, je croi qu'il faut rétablir ici le mot du MS. de la Bibliotheque de S. Germain, où on lit *ἀγωνιζομένου τοσούτους ἀγῶνας ὑπὲρ ἐλευθερίας. Il donnoit tant de combats pour la liberté de Rome.* En effet, Ceſar vouloit faire croire qu'il

la Liberté de Rome, & qu'il étoit juste, ou qu'il obtînt un second Consulat, ou qu'on lui continuât son Gouvernement encore quelques années, pendant lesquelles un successeur ne viendroit pas lui enlever le fruit de ses travaux, & il commanderoit seul dans ses conquêtes, & jouiroit en repos des honneurs merités par ses exploits.

Pompée s'employe pour faire obtenir à Cesar la permission de demander le Consulat, quoi qu'absent.

Sur cela une grande dispute s'étant émue, Pompée, comme pour détourner par amitié la haine & l'envie que cette demande pouvoit exciter contre Cesar, dit qu'il avoit des Lettres de lui par lesquelles il demandoit un successeur, & prioit qu'on le déchargeât du soin de cette guerre, [94] mais que pour le Consulat, il étoit bien juste & raisonnable de lui accorder la permission de le demander quoiqu'absent.

Caton s'y oppose, & Pompée se retire comme vaincu.

Caton s'opposa à cela de tout son pouvoir, voulant absolument que Cesar, après avoir posé les armes, revînt comme simple particulier, & qu'en cet état il demandât à ses Citoyens la récompense de ses services. Pompée ne contesta pas davantage, mais se tut comme vaincu, ce qui fit soupçonner qu'il n'avoit pas si bonne opinion des intentions de Cesar, & qu'il n'étoit pas si porté pour lui, d'autant plus même qu'il lui envoya redemander les deux Legions qu'il lui avoit prêtées, prétextant sa demande sur la guerre des Parthes, dont

Pompée redemande à Cesar les deux Legions qu'il lui avoit prêtées.

ne prenoit les armes que pour remettre les Romains en liberté, car il demandoit que toute l'Italie mît bas les armes, qu'on delivrât Rome de la crainte où elle étoit, & qu'on laissât la Republique comme auparavant à la disposition du Senat & du Peuple.

94. *Mais que pour le Consulat, il étoit bien juste & raisonnable de lui accorder la permission de le demander quoi qu'absent.*]

dont il étoit chargé. Cesar, quoi qu'il comprît bien à quel dessein & dans quelles vuës on lui redemandoit ces troupes, ne laissa pas de les renvoyer, après leur avoir fait de riches presens.

Peu de temps après Pompée tomba malade à Naples d'une maladie très-dangereuse, dont il guerit pourtant enfin. Les Napolitains, à la persuasion d'un des principaux habitans, nommé Praxagoras, offrirent des sacrifices pour remercier les Dieux de sa guerison. Leurs voisins firent de même, & de proche en proche cet exemple gagna toute l'Italie, de sorte qu'il n'y eut Ville ni petite ni grande, où l'on ne celebrât des fêtes pendant plusieurs jours. Il n'y avoit point de lieux assez grands pour recevoir l'affluence du Peuple, qui accouroit de tous côtés au devant de lui. Tous les chemins, tous les Bourgs, tous les Ports, toutes les Côtes, en un mot toute la campagne étoit pleine de gens qui faisoient des sacrifices & de grandes rejouïssances, pour marquer leur joye du retour de sa santé. Il y en avoit même plusieurs, qui, couronnés de chapeaux de fleurs, alloient le recevoir avec des flambeaux & l'accompagnoient ainsi par tout le chemin; de maniere que son retour avec ce grand cortege faisoit un des plus beaux & des plus magnifiques spectacles qu'on eût pû voir. Aussi dit-on que ce

Sacrifices offerts aux Dieux, & fêtes celebrées par toute l'Italie, pour la guerison de Pompée.

sent.] Il y avoit une Loi qui défendoit aux absens, de demander le Consulat. Pompée fit ajoûter à cette Loi cette queuë, *excepté à ceux à qui on le permettroit nommément.* Ce qui n'étoit autre chose que détruire la Loi & la rendre entierement inutile. Car ceux qui étoient puissans & qui avoient des troupes, ne manqueroient gueres de se faire donner cette permission.

95. Ceso

ce ne fut pas une des moindres causes de la guerre civile. Car la joye excessive qu'il eût de tous ces honneurs, lui remplit la tête d'une presomption demesurée, qui renversa tous les raisonnemens qu'il auroit dû tirer des affaires presentes, & qui lui faisant abandonner la prévoyance & la précaution, dont il avoit toûjours usé jusques-là pour assurer ses grandes prosperités, & le succès de ses grandes actions, le jetta dans une audace sans bornes, & dans un mépris insensé de la grande puissance de Cesar; jusques-là qu'il disoit publiquement, *qu'il n'avoit besoin contre lui ni d'armes, ni d'aucune diligence penible & laborieuse, & qu'il le détruiroit beaucoup plus facilement, qu'il ne l'avoit élevé.*

Ces honneurs excessifs renversent la tête de Pompée.

Mépris insensé que Pompée avoit pour la puissance de Cesar.

Presomption impertinente de Pompée.

A cela se joignit encore l'arrivée d'Appius, qui lui ramena des Gaules les troupes qu'il avoit prêtées à Cesar, & qui dans tous ses discours ravala extrêmement toutes les grandes actions qui s'étoient passées dans ce païs-là, & sema par-tout des propos très-injurieux à Cesar, disant hautement *que Pompée ne connoissoit pas ses propres forces, ni la grandeur de sa reputation, de chercher à se fortifier par d'autres troupes contre Cesar; qu'il le déferoit avec celles qu'il amenoit lui-même dès qu'il paroîtroit devant lui, tant les Soldats avoient de haine pour Cesar, & d'affection pour Pompée, qu'ils mouroient d'impatience de revoir.*

Flateries d'Appius.

Tous ces discours enflerent tellement Pompée,

95. *Cesar au contraire s'appliquoit fortement à ses affaires, & redoubloit sa vigilance & son attention.*] On ne sauroit mettre dans un plus grand jour ce que produisent la nonchalance & l'aveugle confiance d'un Capitaine corrom-

pée, & le plongerent dans une si grande nonchalance, par l'excessive confiance qu'ils lui inspirerent, qu'il se moquoit ouvertement de ceux qui craignoient la guerre, & que quand on lui disoit, que si Cesar revenoit à Rome avec son Armée, on ne voyoit pas avec quelles forces il pourroit s'opposer à lui, il répondoit en riant, & avec un visage ouvert, où la joye & l'assurance paroissoient peintes, *qu'on ne se mît point en peine : car*, ajoûtoit-il, *en quelque endroit de l'Italie que je frappe du pied, il en sortira des Legions qui obéiront à mes ordres.*

Mot de Pompée qui marque une assurance trop presomptueuse.

55 Cesar au contraire s'appliquoit fortement à ses affaires, & redoubloit sa vigilance & son attention; car il s'approchoit à grandes journées de l'Italie, & chemin faisant, il envoyoit tous les jours à Rome de ses Soldats pour assister aux élections; & par ses largesses il gagnoit & corrompoit sous main plusieurs de ceux qui étoient dans les principales Charges. De ce nombre furent le Consul Æmilius Paulus, qu'il fit changer pour quinze cens talens qu'il lui donna, Curion Tribun du Peuple, pour lequel il acquitta de grandes sommes qu'il devoit, & Marc-Antoine, qui par la grande amitié qu'il avoit pour Curion, s'étoit engagé conjointement avec lui pour les mêmes sommes.

Vigilance & attention de Cesar.

Largesses de Cesar pour gagner les principaux.

Il étoit Consul avec C. Claudius Metellus, l'an de Rome 701.

Quinze cens mille écus.

On dit alors qu'un des Capitaines, que Cesar avoit envoyés à Rome, s'étant tenu longtemps

rompu par une vanité insensée, & les bons effets de l'attention & de la prevoyance d'un Capitaine sage & prudent.

temps à la porte du Senat ; & ayant ouï dire enfin que le Conseil refusoit à César la prolongation de son Gouvernement, frappa de la main le pommeau de son épée, & dit tout haut : *Mais celle-ci la lui donnera.*

Mot hardi d'un Officier de César.

Toutes les actions de Cesar, tous ses grands preparatifs, & toutes ses vuës ne tendoient qu'à cette unique fin. Cependant toutes les demandes & les instances, que Curion faisoit pour lui, paroissoient plus moderées & plus populaires ; car il demandoit de deux choses l'une, ou que Pompée congediât son Armée, ou que Cesar retînt aussi la sienne, *car ayant mis bas les armes, & étant devenu tous deux simples particuliers, ils en viendroient à des conditions justes & raisonnables, ou demeurant armés ils se contenteroient de ce qu'ils avoient, & se tiendroient en repos, par la peur qu'ils auroient l'un de l'autre ; au lieu que, qui affoibliroit l'un sans affoiblir l'autre, augmenteroit de moitié la puissance qu'il redoutoit.*

Demandes de Curion pour César.

Sur cela le Consul Marcellus appella Cesar brigand, & dit qu'on devoit le declarer ennemi de la patrie, s'il ne posoit les armes. Mais Curion, appuyé par Antoine & par Pison, vint à bout de faire passer la chose par les suffrages du Senat ; car il proposa que tous ceux qui vouloient que Cesar seul mît bas les armes, & que Pompée retînt les siennes, passassent d'un côté ; en même temps la plûpart passerent. Ensuite il ordonna que ceux qui vouloient que l'un & l'autre les posassent, & qu'au-

Marcellus appelle Cesar brigand, & veut le faire declarer ennemi de la patrie.

Maniere dont on opina dans le Senat.

56. *Il n'y en eut que vingt-deux qui demeurerent fidelles à Pompée.*] Dion assure pourtant tout le contraire. Car il écrit qu'il ne se trouva personne qui voulût que Pompée po-

qu'aucun des deux ne demeurât armé, passassent encore d'un côté : [96] il n'y en eut que vingt-deux qui demeurerent fidelles à Pompée, tous les autres se rangerent du côté de Curion, qui, fier de sa victoire, & transporté de la joye qui le possedoit, descendit incontinent à la Place vers le Peuple, qui le reçut avec de grands cris & de grands battemens de mains, & avec quantité de bouquets, & de chapeaux de fleurs qu'il jetta sur sa tête.

Pompée n'étoit pas present à cette deliberation du Senat, car il est défendu à ceux qui reviennent à la tête des Armées d'entrer dans la Ville, mais le Consul Marcellus se levant de sa place, dit *qu'il ne demeureroit point assis à écouter tranquillement des disputes, lorsqu'il avoit des avis certains que l'on voyoit déja sur les sommets des Alpes dix Legions qui s'avançoient contre eux, & qu'il alloit leur opposer un homme, qui sauroit leur tenir tête, & défendre la patrie dans un si grand danger.*

Il étoit hors de la Ville avec son Armée.

Discours du Consul Marcellus, en faveur de Pompée.

Dès ce moment on changea de robe à Rome comme dans un deuil public ; & Marcellus traversant la Place suivi de tout le Senat, sortit de la Ville pour aller trouver Pompée. Quand il fut arrivé en sa presence, il s'arrêta vis-à-vis de lui, & lui dit, *Pompée, je vous ordonne de secourir votre patrie, & pour cet effet de vous servir des troupes que vous avez déja, & d'en lever de nouvelles.* Lentulus, un de ceux qui étoient designés Consuls pour l'année suivante, lui dit la même chose. Mais ayant

On prend à Rome la robe de deuil.

Ordre que Marcellus donne à Pompée.

posât les armes, & qu'il n'y eut pour Cesar que deux hommes seuls ; un certain Marcus Cæcilius & Curion, celui qui avoit apporté des Lettres de Cesar.

ayant voulu commencer à enroller des Soldats, les uns n'obéïssoient point à ses mandemens, les autres ne venoient se presenter qu'en petit nombre, & avec très-mauvaise volonté, & la plûpart, au lieu de donner leurs noms, crioient *la paix, la paix*. Car Antoine avoit lû au Peuple malgré le Senat, une Lettre de Cesar, qui contenoit des propositions très-propres à gagner la multitude. En effet il proposoit que Pompée & lui quittant leurs Gouvernemens, & congediant leurs Armées, vinssent devant le Peuple, & que là ils rendissent compte de leurs actions.

Lettre de Cesar luë au Peuple, malgré le Senat.

Lentulus, qui étoit déja entré en charge, n'assembloit point le Senat, car Ciceron revenu depuis peu de jours de son Gouvernement de la Cilicie, menageoit un accommodement; il proposoit que Cesar quittant les Gaules, congedieroit toute son Armée, excepté deux Legions qu'il retiendroit, & qu'avec ces deux Legions & le Gouvernement d'Illyrie, il attendroit son second Consulat. Cet expedient déplut extrêmement à Pompée, de sorte que les amis de Cesar se laisserent persuader qu'il devoit congedier encore une de ces deux Legions. Mais Lentulus s'y oppusant, & Caton criant que Pompée faisoit une grande faute, & qu'il se laissoit tromper, l'accommodement fut rompu.

Il étoit alors Consul avec C. Claudius Marcellus, l'an de Rome 704.

Proposition que Ciceron faisoit pour moyenner un accommodement.

Dans le même temps on reçoit des nouvelles que Cesar s'étoit emparé d'Ariminum, bonne & grande Ville d'Italie, & qu'il s'avançoit à grandes journées vers Rome avec toutes ses forces. Mais cette derniere circonstance étoit fausse, car il ne menoit avec lui que trois cens chevaux & cinq mille hommes de pied,

Cesar s'empare d'Ariminum.

Il s'avance vers Rome avec peu de forces.

pied, n'ayant pas voulu attendre le reste de son Armée, qui étoit encore au-delà des monts, parce qu'il aimoit mieux, avec ce peu de troupes, tomber à l'improviste sur des gens troublés & surpris, que pour arriver plus fort, leur donner le temps de se remettre, & ne les combattre que preparés. Car même étant arrivé sur le bord du Rubicon, qui faisoit les bornes de son Gouvernement, il s'arrêta & demeura long-temps plongé dans un profond silence, differant de passer, & pensant en lui-même à la grandeur & à la temerité de cette entreprise; puis tout d'un coup, comme ceux qui se précipitent du haut d'un rocher dans un abîme d'une profondeur infinie, faisant taire sa Raison, & fermant les yeux au danger, il s'écria en langage Grec, *Le sort en est jetté*, & passa avec son Armée.

Il veut mieux tomber avec peu de troupes sur des gens surpris, qu'avec beaucoup sur des gens preparés.

Mot de Cesar sur le bord du Rubicon.

Dès que le bruit en fut porté à Rome, voilà toute la Ville saisie d'étonnement, de frayeur & de trouble, jamais on n'avoit vu un pareil effroi. Tout le Senat court d'abord vers Pompée, tous les Magistrats sortent aussi en foule, & se retirent auprès de lui. Là Tullus lui demande tout haut, *quelles forces, & quelle Armée il avoit pour les défendre?* Pompée est long-temps à répondre, & ne répond que d'un ton mal assuré, *qu'il avoit toutes prêtes les deux Legions que Cesar lui avoit renvoyées, & que des troupes, qu'il avoit enrôlées depuis peu, il pourroit en assembler très-promptement jusqu'à trente mille hommes.* Sur cela Tullus se mit à crier, *Pompée, vous nous avez trompés*, & conseilla sur l'heure que sans differer on envoyât des Ambassadeurs à Cesar. Un certain Favonius, qui n'étoit pas d'ailleurs un méchant

Grand effroi dans Rome.

Caractere de Favonius.

chant homme, mais qui par une opiniâtreté obstinée & par une brusquerie insolente & brutale croyoit imiter la franchise & la liberté de Caton, dit à Pompée, *qu'il frappât donc la terre du pied pour en faire sortir les Legions qu'il leur avoit promises.*

Raillerie importune & brutale de Favonius.

Pompée supporta fort doucement cette raillerie très-importune, & Caton l'ayant fait ressouvenir de tout ce qu'il lui avoit prédit de Cesar dès le commencement, il lui répondit, *Dans tout ce que vous m'en avez prédit, vous avez deviné plus veritablement & en plus grand prophete; & dans tout ce que j'ai fait, j'ai agi plus gracieusement & plus en homme de bien.* En même temps Caton proposa de nommer Pompée Général avec une autorité souveraine, ajoûtant, *que ceux qui ont fait les plus grands maux, sont ceux qui savent aussi le mieux y apporter les remedes.* Et tout aussi-tôt il partit pour la Sicile, dont le Gouvernement lui étoit échu par le sort, & tous les autres Magistrats allerent de même aux Gouvernemens qui leur étoient tombés en partage.

Belle réponse de Pompée à Caton.

Maxime de Caton, qui n'est pas toûjours vraye.

L'Italie étant donc ainsi presque toute soulevée, on ne savoit quel parti prendre, ni à quoi se déterminer. Ceux qui étoient dehors, prenant la fuite, accouroient de tous côtés à Rome, & ceux qui étoient à Rome, en sortoient & l'abandonnoient, voyant que dans une si furieuse tempête, & dans un si grand effroi, tout ce qui auroit pû rendre quelque service, y étoit foible; & au contraire tout ce qui pouvoit nuire & qu'on avoit le plus à craindre, y étoit fort & violent, & difficile à reduire par ceux qui avoient le pouvoir de commander. Car il étoit impossible de calmer la

fra-

frayeur qui s'étoit emparée de tous les esprits, & on ne laissoit pas même à Pompée la liberté de se servir de son jugement pour remedier à un si grand desordre; mais chacun, selon qu'il étoit agité de crainte, de tristesse, ou de doute & d'incertitude, cherchoit à l'entraîner dans sa même passion, de sorte qu'il arrivoit souvent que dans le même jour il prenoit des resolutions toutes contraires. D'ailleurs il n'avoit aucunes nouvelles certaines des ennemis; car les uns lui rapportoient une chose, & les autres une autre toute opposée, & s'il refusoit de les croire, ils se fâchoient tous également contre lui. Enfin après avoir declaré qu'il ne voyoit dans la Ville qu'un trouble & une confusion sans remede, après avoir ordonné aux Senateurs de le suivre, & protesté que tous ceux qui resteroient dans Rome, il les tiendroit pour partisans de Cesar, il sortit de la Ville le soir sur la brune. Les Consuls prirent aussi la fuite sans avoir fait les sacrifices que l'on a accoutumé de faire avant que de partir pour quelque guerre que ce soit.

Pompée sort de Rome, ordonne aux Senateurs de le suivre, & declare qu'il regarde comme ennemis ceux qui y restent. Les Consuls prennent aussi la fuite.

Dans cette affreuse extremité, Pompée ne laissoit pas de pouvoir se dire heureux, & digne même d'envie, à cause de cette grande affection que tout le monde lui témoignoit; car bien que la plûpart blâmassent & detestassent cette guerre, il n'y en avoit pas un seul qui blâmât, ni qui haït celui qui la conduisoit; & ceux qui le suivoient pour l'amour de lui, sans pouvoir se resoudre à le quitter, étoient infiniment en plus grand nombre que ceux qui le suivoient pour l'amour de la liberté.

Avantage de Pompée dans cette extremité.

Peu de jours après Cesar arriva à Rome, & s'étant saisi de la Ville, il traita très-humaine-

ment tous ceux qui y étoient restés, & calma leurs craintes. Mais Metellus, l'un des Tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent du Thresor public, il le menaça qu'il le tuëroit; & à cette terrible menace, il ajoûta ce mot plus terrible encore, *qu'il lui étoit plus difficile de le dire, que de le faire.* Ayant donc écarté Metellus par ce moyen, & pris tout l'argent qui lui étoit necessaire, il se mit à poursuivre Pompée, se hâtant de le chasser de l'Italie avant qu'il eût pû recevoir les forces qui lui venoient d'Espagne.

Mot terrible de Cesar au Tribun Metellus.

Mais Pompée s'étant emparé de Brunduse, & ayant ramassé quantité de Galeres, fit embarquer sur l'heure les Consuls, & les envoya devant à Dyrrachium avec trente Cohortes. En même temps il depêcha en Syrie Scipion, son beau-pere, & son fils Cneus, pour lui assembler des Navires & des Matelots. [97] Et après avoir bien bouché & barricadé toutes les portes, fait de lieu à autre des Forts & des Places d'armes, garni les murailles & les tours de

Pompée s'empare de Brunduse, & s'y fortifie.

97. *Et après avoir bien bouché & barricadé toutes les portes.*] Plutarque passe ici sous silence tout ce qui se passa au siege de Brunduse pendant neuf jours. Cela meritoit pourtant d'être rapporté comme Cesar l'écrit dans le I. Livre de la guerre Civile.

98. *Il creusa devant toutes les rues.*] Tout cet endroit est obscur & brouillé même dans le Grec. Je l'ai éclairci par le texte même de Cesar, qui dans le premier Liv. de la guerre Civile écrit : *Quo facilius impetum Cæsaris tardaret, ne sub ipsa profectione milites oppidum irrumperent, portas obstruit, vicos plateasque inædificat, fossas transversas viis praducit, atque ibi sudes stipitesque præacutos defigit, hæc levibus cratibus terraque inæquat. Aditus autem atque itinera duo, quæ extra murum ad portum ferebant, maximis defixis trabibus, atque eis præacutis præsepit.* „ Pour retar„ der plus facilement les efforts de Cesar, & pour em„ pê-

de ce qu'il avoit de plus leger & de plus dispos dans ses frondeurs & ses gens de trait, & ordonné à tous les Brundusiens de se tenir tranquillement dans leurs maisons sans en sortir, [98] il creusa devant toutes les ruës de la Ville, de grandes traverses, qu'il remplit de pieux fort pointus, & qu'il couvrit de clayes avec de la terre, en les égalant par dessus. Il ne reserva que deux ruës qui conduisoient par dehors sur le port, & il les palissada avec de grosses pieces de bois fort pointuës. Le troisieme jour d'après, toutes ses autres troupes [99] se trouverent embarquées sans aucun trouble. Cela fait, il éléva tout d'un coup un signal à celles qui gardoient les murailles; elles accoururent à lui très-promptement, & les ayant recueillies dans ses vaisseaux il traversa la mer.

César voyant les murailles abandonnées, se douta d'abord que Pompée prenoit la fuite; c'est pourquoi faisant promptement prendre les armes à ses gens pour l'en empêcher, il escalada la Ville, & peu s'en fallut qu'il ne tombât

Pompée s'embarque avec ses troupes.

„ pêcher que sur le moment de sa retraite ses Soldats ne „ forcent la place, il ferme & barricade les portes, fait „ de lieu à autre des Forts & des Places d'armes, creuse „ à la tête de toutes les ruës de grandes traverses qu'il „ remplit de pieux fort pointus, & qu'il couvre de clayes avec de la terre, en les égalant pardessus. Il ne se „ reserva que deux portes & deux ruës qui conduisoient „ au port, & il les palissada avec de grosses pieces de „ bois fort pointues ". On voit par-là que Pompée palissada les deux ruës qu'il s'étoit reservées. Et la raison le vouloit, afin qu'en cas d'attaque il pût faire sa retraite avec plus de sureté.

99. *Se trouverent embarquées sans aucun trouble.*] Ils s'embarquerent sur les mêmes vaisseaux, qui avoient mené les Consuls à Dyrrachium, & que les Consuls avoient renvoyés.

bât dans les pieges qu'on lui avoit tendus, en s'enferrant lui-même dans les pieux de ces traverses ; mais en ayant été averti assez tôt par les habitans, il n'eut garde de passer au travers de la Ville, & prenant un grand détour, il arriva au port, où il trouva que toute la Flotte étoit partie, excepté deux Navires chargés de quelques Soldats, qui ayant échoué contre la digue, qu'il avoit faite, furent pris par des chaloupes qu'il envoya.

Cet embarquement de Pompée regardé comme une ruse de guerre très-admirable.

La plûpart des gens comptent cet embarquement de Pompée parmi les meilleures ruses de guerre dont il se soit jamais servi. Mais Cesar s'étonna comment ayant une Ville très-forte, & attendant l'Armée qui lui venoit d'Espagne, & étant encore maître de la Mer, il abandonnoit & livroit toute l'Italie ; [100] & Ciceron même lui fait un grand reproche de ce qu'il aima mieux imiter la conduite de Themistocle, que celle de Periclès, vu que les affaires qu'il avoit ressembloient plûtôt à celles de ce dernier, qu'à celles de l'autre. D'un autre côté Cesar lui-même fit bien voir par des effets

Cesar en juge tout autrement.

Ciceron lui en fait un reproche.

100. *Et Ciceron même lui fait un grand reproche de ce qu'il aima mieux imiter la conduite de Themistocle, que celle de Periclès.*] Le passage de Ciceron, que Plutarque a ici en vuë, est dans la Lettre XI. du VII. Liv. à Atticus. Je l'ai rapporté ailleurs. Pompée y est fort blâmé d'avoir abandonné Brundise. Themistocle avoit autrefois abandonné Athenes, & l'avoit confiée à ses vaisseaux ; mais cet exemple de Themistocle ne fait rien pour Pompée ; car Themistocle ne pouvoit pas combattre seul par terre contre tant de milliers de Barbares, & le seul parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de s'embarquer. Cette action de Pompée est de plus condamnée par l'exemple de Periclès, qui cinquante ans après, les Lacedemoniens & leurs alliés étant entrés en armes dans l'Attique, & s'étant avancés jusqu'aux portes d'Athenes, bien loin de for-

effets qu'il craignoit la longueur du temps; 101 car ayant pris Numerius, ami de Pompée, il l'envoya à Brunduse avec ordre de declarer de sa part à Pompée, qu'il ne demandoit pas mieux que d'en venir à un accommodement, à des conditions justes & raisonnables. Mais Numerius, au lieu de revenir, fit voile avec Pompée.

Cesar se rend maître de l'Italie, en soixante jours, sans verser une goutte de sang.

Cesar s'étant donc ainsi rendu Maître de toute l'Italie en soixante jours, sans verser une goutte de sang, vouloit d'abord poursuivre Pompée, mais il n'avoit pas des vaisseaux tout prêts; car Pompée les avoit tous pris pour lui en ôter les moyens. Renonçant donc à ce dessein, il tire en diligence vers l'Espagne, pour tâcher de gagner l'Armée qui y étoit.

Grandes forces que Pompée rassemble par terre & par mer. Il eut une année entiere pour faire tous ces preparatifs.

Pendant ce temps-là, Pompée assemble de grandes forces tant de terre que de mer; il avoit une Flotte invincible, car elle étoit composée de cinq cens vaisseaux de guerre, & d'un plus grand nombre encore de flûtes legeres & de brigantins. Dans son Armée de terre 102 il

sortir de sa Ville, prit le parti de s'y défendre, & la situation de Pompée alors étoit plus semblable à celle de Periclès, qu'à celle de Themistocle. Elle est encore condamnée par l'exemple des Romains, qui, les Gaulois s'étant rendu maîtres de la Ville se retirerent dans le Capitole, & s'y défendirent courageusement. Voilà ce que Pompée devoit imiter.

101. *Car ayant pris Numerius ami de Pompée.*] C'est celui que Cesar appelle CN. Magius, qui étoit *præfectus fabrûm CN. Pompeii.* Xylander a cru qu'il pouvoit s'appeller *Numerius Magius*, & que le surnom Numerius étant écrit par une seule N, ceux qui n'avoient pas entendu ce que cette lettre signifioit, avoient écrit CN. c'est-à-dire *Cneus.*

[102] il avoit une Cavalerie, qui étoit la fleur des Chevaliers de Rome, & de toute l'Italie, au nombre de sept mille, tous des plus nobles Maisons, de la premiere richesse, & du courage le plus élevé, & une Infanterie nombreuse, mais ramassée de tous côtés, & qui demandoit beaucoup de soin pour être aguerrie & disciplinée. Aussi l'exerça-t-il continuellement pendant le séjour qu'il fit à Beroé, où il ne demeuroit pas lui-même oisif, mais faisoit les mêmes exercices que ses Soldats, comme s'il avoit été à la fleur de son âge, ce qui ne contribuoit pas peu à rassurer & à encourager les troupes, de voir le Grand Pompée à l'âge de cinquante-huit ans s'exercer encore à pied tout armé, monter ensuite à cheval, [103] tirer l'épée facilement en courant à toute bride, & la remettre avec la même aisance dans le fourreau, & lancer le javelot, non seulement avec plus d'adresse & plus de justesse que les autres, mais avec plus de force, en le poussant à une distance, dont les plus jeunes & les plus vigoureux pouvoient à peine approcher.

Pompée exerce continuellement son Infanterie à Beroé. Il fait les mêmes exercices que ses Soldats.

L'an de Rome 705. Pompée entroit dans sa 58. année.

Il

102. *Il avoit une Cavalerie, qui étoit la fleur des Chevaliers de Rome & de toute l'Italie, au nombre de sept mille.*] Mais Cesar dit lui-même, que cette Cavalerie d'élite étoit presque toute composée d'étrangers. Il y en avoit, dit il, six cens de la Galatie, cinq cens de la Cappadocée, autant de la Thrace, deux cens de la Macedoine, cinq cens Gaulois ou Germains, huit cens qu'il avoit levés dans ses terres ou qui étoient de sa suite, & ainsi des autres dont il nomme les païs.

103. *Tirer l'épée facilement en courant à toute bride.*] Au lieu de θέοντι τῷ ἵππῳ, qui est dans le texte, il faut corriger, comme dans un MS. θέοντος τοῦ ἵππου. *Le cheval courant à toute bride.*

104. Lin-

Il avoit avec lui plusieurs Rois, & plusieurs grands Seigneurs du païs, qui venoient lui faire leurs soûmissions, & un si grand nombre de Capitaines Romains qui avoient commandé des Armées, qu'il en auroit pû faire un Senat complet. [104] Labienus, l'intime ami de Cesar, & qui l'avoit accompagné dans toutes ses guerres des Gaules, alla se rendre à lui. Brutus même, le fils de celui qui avoit été tué par Geminius dans une petite Bourgade près du Po, homme d'un grand courage, & qui jamais auparavant n'avoit daigné parler à Pompée, ni le saluer, le regardant comme le meurtrier de son pere, alla aussi se soumettre à lui, comme à celui qui combattoit pour la Liberté de Rome. Et Ciceron, quoi qu'il eût écrit tout autrement, & donné des conseils tout contraires, eut honte de ne pas être du nombre de ceux qui s'exposoient généreusement pour la patrie. Tidius Sextius, quoique dans une extrême vieillesse, & boiteux d'une jambe, alla aussi le trouver jusques dans la Macedoine. Tous ceux de la Cour de Pompée le voyant arriver, se mirent à rire & à se mo-

Labienus va se rendre à Pompée.

Le jeune Brutus va se soûmettre à lui.

Tidius Sextius, quoique fort vieux, fait de même.

104. *Labienus, l'intime ami de Cesar, & qui l'avoit accompagné dans toutes ses guerres des Gaules, alla se rendre à lui.*] Il paroît fort étonnant, dit Dion, que Labienus eût pu quitter le parti de Cesar, qui l'avoit comblé d'honneurs, & qui lui avoit donné le commandement de toutes les troupes qu'il avoit au-delà des Alpes pendant qu'il étoit à Rome. Et il en donne la raison: *Labienus*, dit il, *se voyant comblé d'honneurs & de richesses, s'oublia jusqu'à prendre des airs qui ne lui convenoient point. Cesar voyant qu'il vouloit s'égaler à lui, le traita plus froidement, ce que Labienus ne put supporter, & alla se rendre à Pompée.*

moquer, mais Pompée se levant de sa place courut au-devant de lui, prenant pour une grande marque de la justice de sa cause, que des gens d'un âge si avancé fissent plus que leurs forces ne pouvoient permettre, & préferassent d'être en danger avec lui, à être en sûreté avec les autres.

Pompée tient un grand Conseil de guerre. Resolution qui y fut prise.

Mais après que dans un grand Conseil, qui fut tenu, on eût arrêté sur la proposition de Caton qu'on n'ôteroit la vie à aucun Citoyen Romain que dans le combat, & qu'on ne saccageroit ni ne pilleroit aucune Ville soûmise à l'Empire, le parti de Pompée fut encore plus aimé & plus suivi. Car ceux qui ne se mêloient en aucune façon de cette guerre à cause de leur grand éloignement, ou qui n'y entroient point à cause de leur foiblesse, qui empêchoit de les rechercher, s'y interessoient par leurs souhaits, & combattoient par leurs discours pour la Justice, persuadés que celui qui ne souhaitoit pas que Pompée demeurât vainqueur, étoit ennemi des Dieux & des hommes.

Ce n'est pas que Cesar ne se montrât très-doux & très-gracieux dans sa victoire, car en Espagne ayant défait l'Armée de Pompée, & l'a-

105. *Il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de sable & des rochers.*] C'est ainsi qu'il faut traduire cet endroit; car il est faux que Cesar eût pris terre à Oricum, puisque ce poste étoit occupé par une Escadre de la Flotte de Pompée. Il n'entra à Oricum que le soir, Torquatus, qui y commandoit pour Pompée, ayant obligé la garnison à lui ouvrir les portes. Cés. Liv. III.

106. *D'où il dépêcha Vibullius Rufus.*] Il y a dans le texte, *d'où il dépêcha Vibius*, mais c'est une faute; il faut lire comme j'ai corrigé, *Vibullius*. C'est L. Vibullius Rufus. Voici comme en parle Cesar, Liv. III. *Nous avons dit que Vibullius Rufus, l'un des Intendans des machines de Pom-*

l'ayant toute prise, il renvoya les Capitaines & retînt les Soldats dans ses troupes. Ensuite ayant repassé les Alpes & traversé toute l'Italie, il arriva à Brunduse, vers le Solstice d'Hyver, & s'étant embarqué peu de jours après, [105] il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de sable & des rochers, [106] d'où il dépêcha Vibullius Rufus, ami particulier de Pompée, & l'un des Intendans de ses machines, qu'il avoit pris pour la seconde fois prisonnier en Espagne, & qu'il menoit avec lui. Il le chargea d'aller trouver Pompée & de lui proposer de sa part qu'ils se trouvassent tous deux ensemble, qu'ils convinssent de congedier tous deux leurs Armées en trois jours, & qu'étant devenus amis, & ayant confirmé leur amitié par les sermens accoûtumés, ils s'en retournassent en Italie.

Cesar se rend maître de l'Armée de Pompée en Espagne, & renvoye tous les Officiers. Il repasse les Alpes, arrive à Brunduse; s'embarque & prend terre près d'Oricum.

Cesar envoye faire des propositions d'accommodement à Pompée.

[107] Pompée prit encore ces offres pour de nouvelles embûches qu'on lui dressoit, & descendit promptement vers la mer, où il se saisit de tous les postes & de tous les lieux forts d'assiete, & propres à loger une Armée de terre, de tous les ports & de toutes les rades commodes pour les vaisseaux, de sorte que tous

Pompée, fut pris deux fois par Cesar, l'une à Corfinium, & l'autre en Espagne, & qu'il l'avoit déja renvoyé une fois. Cesar crut donc qu'à cause de cette faveur il seroit très-propre à porter quelque parole d'accommodement, d'autant plus même qu'il avoit beaucoup de credit auprès de son Maître. Il le dépêche donc avec charge de lui dire de sa part, &c.

107. *Pompée prit encore ces offres pour de nouvelles embûches.*] Plutarque ne dit pas où Vibullius trouva Pompée. Et c'est ce que Cesar n'a pas oublié: car il dit qu'il le trouva dans la Candavie, comme il venoit de la Macedoine, pour mettre ses troupes en quartier d'hyver à Dyrrachium & à Apollonie.

Pompée poste très-commodément, & Cesar au contraire.

tous les vents étoient bons pour porter à Pompée des vivres, des troupes, & de l'argent. Cesar au contraire étoit reduit si à l'étroit & par terre & par mer, qu'il étoit forcé de chercher à combattre; pour cet effet il attaquoit tous les jours Pompée dans ses retranchemens, & le défioit de sortir en pleine campagne.

Cesar forcé de chercher à combattre.

Ces sortes d'attaques & d'escarmouches lui réussissoient ordinairement, mais une fois il faillit à perdre toute son Armée; car Pompée combattit avec tant de courage & d'opiniâtreté, qu'il fit enfin tourner le dos à ses troupes, après lui avoir tué deux mille hommes sur la place, & il l'auroit entierement défait s'il avoit pû, ou plûtôt s'il avoit osé le poursuivre, & entrer dans son camp pêle-mêle avec les fuyards. Aussi Cesar dit le soir à ses amis: *Aujourd'hui nos ennemis remportoient une victoire complette, s'ils avoient eu un Chef qui eût sû vaincre.*

Cesar battu par Pompée, qui l'auroit entierement défait s'il avoit profité de son avantage.

Mot de Cesar sur la faute de Pompée.

Ce succès enfla tellement le courage des troupes de Pompée, qu'elles se hâtoient d'en venir à une derniere décision par une bataille. Pompée écrivit même aux Rois, aux Capitaines, & aux Villes de son parti, comme s'il avoit déja tout vaincu, mais en lui-même il redoutoit extrêmement l'issuë de ce combat; persuadé qu'il devoit plûtôt miner & ruïner par la longueur du temps, par la disette, & par les fatigues, des hommes invincibles dans les armes, & accoûtumés de longue main à vaincre toûjours quand ils combattoient ensemble, mais qui à cause de leur vieillesse ne pouvoit plus fournir à toutes les autres penibles fonctions de la guerre, comme à faire

Parti très-prudent que Pompée vouloit suivre.

des

de longues & frequentes traites, à décamper tous les jours, à creuser des tranchées, & à bâtir des Forts, & qui, pour mettre fin à tous ces travaux, ne demandoient qu'à en venir à une bataille. Avec toutes ces raisons Pompée ne laissa pas d'avoir d'abord beaucoup de peine à persuader à ses gens d'attendre, & de se tenir en repos. Il en vint pourtant à bout.

Mais après que Cesar, reduit par cet échec à une extrême disette de vivres, eut levé son camp pour gagner la Thessalie au travers du païs des Athamanes, il n'y eut plus moyen de contenir la fierté & l'insolence de ces Soldats, qui croyant que Cesar prenoit la fuite, vouloient les uns, qu'on le poursuivît sur l'heure, & les autres, qu'on repassât en Italie sans differer. Il y en eut même qui envoyerent devant de leurs amis, ou de leurs domestiques à Rome pour leur retenir des maisons près de la Place, comme devant briguer les premieres charges, dès qu'ils y seroient arrivés. Plusieurs autres s'embarquerent d'eux-mêmes sur le champ pour aller porter à Cornelie, que Pompée avoit fait retirer dans l'Isle de Lesbos, l'agréable nouvelle que la guerre étoit entierement finie.

Cesar decampe faute de vivres.

Entre l'Epire & la Thessalie.

Fierté & insolence des troupes de Pompée, sur le decampement de Cesar.

Pompée ayant assemblé le Conseil pour décider du parti qu'on avoit à prendre, Afranius, qui parla le premier, fut d'avis qu'on devoit gagner promptement l'Italie, puisqu'elle étoit le plus grand prix qu'on s'étoit proposé dans cette guerre, & que ceux qui en seroient maîtres, auroient à leur devotion la Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Espagne, & la Gaule entiere. Et ce qui touchoit encore plus Pompée que tout le reste, il ajoûta que puisque

Pompée assemble le Conseil sur le parti qu'il devoit prendre. Avis d'Afranius.

que sa patrie lui tendoit les mains de si près, il n'étoit ni beau, ni honnête de l'abandonner aux indignités & aux outrages qu'elle souffroit, & de la laisser ainsi livrée à la triste servitude, où l'avoient reduite les esclaves & les flateurs des Tyrans. Mais Pompée trouvoit qu'il n'étoit ni honorable pour sa reputation de fuir Cesar pour la seconde fois, & de s'en voir poursuivi, lorsque la Fortune le mettoit en état de le poursuivre lui-même, ni pieux ni juste d'abandonner son beau-pere Scipion, & tant de personnages Consulaires, qui étoient dans la Grece & dans la Thessalie, & qui ne manqueroient pas de tomber d'abord au pouvoir de Cesar avec tous leurs thresors, & toutes les troupes qu'ils commandoient, qui étoient très-considerables. Il trouvoit d'ailleurs que c'étoit le mieux servir Rome & avoir d'elle le plus grand soin, que de combattre pour elle le plus loin qu'il étoit possible, afin que sans avoir aucune part aux maux de la guerre, & sans en entendre même le bruit, elle attendît tranquillement le vainqueur.

Ce qui empêche Pompée de suivre cet avis.

Cet avis ayant passé, il se mit aux trousses de Cesar dans la résolution de n'en point venir à une bataille, mais de l'assieger par-tout & de le ruiner par la disette, en étant toûjours sur lui. Car outre qu'il étoit persuadé que c'étoit là le meilleur parti, il lui étoit revenu quelque discours qui avoit été tenu parmi les Che-

Pompée se met aux trousses de Cesar.

108. *Domitius Enobarbus en l'appellant toûjours Agamemnon, & Roi des Rois.*] Comme nous voyons dans l'Iliade qu'Agamemnon est appellé *Roi des Rois*, parce qu'il étoit le Général de tous les Princes qui le suivirent au siege de Troye.

Chevaliers, *qu'après qu'ils se seroient défaits de Cesar, il falloit aussi très-promptement se défaire de lui.* Et l'on prétend que cela fut cause que dans cette guerre Pompée ne se servit jamais de Caton en aucune chose de consequence, & qu'en marchant contre Cesar, il le laissa sur la côte pour avoir soin des bagages, dans la crainte que dès que Cesar seroit ruiné & détruit, il le contraindroit aussi lui-même de quitter sa charge & toute son autorité.

Discours des Chevaliers de Pompée.

Pourquoi Pompée ne se servit jamais de Caton, en aucune chose considerable.

Ainsi Pompée n'eut pas plûtôt commencé à se mettre aux trousses des ennemis, que l'on commença à crier contre lui & à l'accuser de faire la guerre, non à Cesar, mais au Senat & à sa patrie, afin de commander toûjours seul, & de ne cesser jamais d'avoir autour de lui pour ses Gardes & ses satellites ceux qui se croyoient dignes de commander à tout l'Univers. Aussi [108] Domitius Enobarbus, en l'appellant toûjours *Agamemnon & Roi des Rois*, lui attiroit la haine & l'envie de tout le monde. Et Favonius ne le piquoit pas moins par ses plaisanteries, que les autres par leur trop grande liberté; car il alloit criant, *Mes amis, ne vous attendez par pour cette année d'aller manger des figues de Tusculum.* [109] Et Lucius Afranius, celui qui avoit perdu l'Armée d'Espagne, & qui étoit accusé de trahison, voyant alors Pompée éviter le combat, dit *qu'il étoit fort*

Pompée accusé de continuer la guerre, afin de commander toûjours.

Appellé Agamemnon & Roi des Rois.

Plaisanterie de Favonius.

109. *Et Lucius Afranius, celui qui avoit perdu l'Armée d'Espagne, & qui étoit accusé de trahison.*] *Actius Rufus accusa même Afranius de trahison pour la perte de l'Armée d'Espagne.* C'est ainsi qu'en parle Cesar Liv. III.

110. Et

fort surpris comment ceux qui l'accusoient, n'avoient pas le courage de s'avancer & de combattre celui qu'ils appelloient marchand & trafiqueur de Provinces & d'Armées.

Par ces discours & autres semblables, ils forcerent enfin Pompée, qui étoit jaloux de sa reputation jusqu'à la petitesse, & à qui une mauvaise honte ôtoit la force de resister à ses amis, ils le forcerent, dis-je, à suivre leurs esperances & leurs mouvemens, & à renoncer aux reflexions & aux raisonnemens les plus sages, ce qui n'auroit pas été pardonnable même à un simple Pilote de vaisseau, bien loin de l'être à un Capitaine général de tant de Nations & de tant d'Armées si nombreuses. Et lui, qui même avoit accoûtumé de louer les Medecins, qui n'accordoient rien aux appetits desordonnés de leurs malades, il se laissa aller à complaire à la partie la plus mal-saine de son Armée, de peur de leur paroître trop fâcheux & trop rude, où il s'agissoit de leur vie & de leur salut. Car comment pourroit-on croire bien sains ces hommes, dont les uns, en se promenant dans leur camp, briguoient déja les Consulats & les Pretures; [110] & les autres, comme Spinther, Domitius, & Scipion s'entre-

Pompée jaloux de sa reputation, jusqu'à la petitesse.

Mauvaise honte de Pompée, la cause de sa perte.

Présomption insensée des troupes de Pompée.

110. *Et les autres comme Spinther, Domitius & Scipion s'entrebattoient déja.*] Cesar a mis cette folie des Officiers de Pompée dans tout son jour, Liv. III. Ils disputoient déja des récompenses & des sacerdoces. Déja les uns designoient les Consuls pour les années suivantes, les autres demandoient la confiscation de ceux qui suivoient le parti de Cesar. Et il y eut une grande contestation en plein Conseil, si l'on auroit égard à Hirtius dans la prochaine élection des Preteurs, sur ce qu'il étoit absent, Pompée l'ayant dépêché vers les Parthes, les amis & les parens d'Hirtius s'empressant auprès de Pompée pour le por-

trebattoient déja, & faisoient des menées & des cabales pour la charge de Souverain-Pontife, dont Cesar étoit revêtu, & cela comme s'ils n'avoient eu à combattre qu'un Tigrane, Roi d'Armenie, ou qu'un Roi des Nabatéens, & qu'ils n'eussent pas eu affaire à Cesar & à son Armée, qui avoit forcé mille Villes, dompté trois cens Nations, gagné contre les Germains & les Gaulois des batailles sans nombre, fait un million de prisonniers, & taillé en pieces un million d'hommes en bataille rangée. Malgré tout cela, criant toûjours après lui, & lui rompant continuellement la tête, ils ne furent pas plûtôt descendus dans la plaine de Pharsale, qu'ils l'obligerent à tenir un Conseil, dans lequel Labienus, qui commandoit la Cavalerie, se levant le premier, jura *qu'il ne se retireroit du combat qu'après avoir mis les ennemis en fuite.* Tous les autres firent après lui le même serment.

Nabatéens, Peuples de l'Arabie.

Beau sommaire des exploits de Cesar.

La nuit suivante Pompée fit ce songe : Il lui sembla, *que comme il entroit dans le theatre, tout le Peuple le reçut avec de grands battemens de mains, & que lui il se mit à orner de quantité de riches dépouilles la Chapelle de Venus appellée Nicephore.* III Cette vision le rassu-

Songe remarquable de Pompée.

C'est-à-dire, la victorieuse.

porter à tenir la parole qu'il avoit donnée à Hirtius, & à ne pas donner lieu de croire qu'il avoit été abusé par ses promesses. Déja Domitius, Lentulus & Scipion en étoient souvent venus aux grosses paroles pour la charge de Souverain-Pontife. Lentulus la prétendoit par le privilege de son âge, Domitius par son credit & par sa dignité, & Scipion, par l'alliance de Pompée, qui étoit son gendre.

III. *Cette vision le rassuroit bien d'un côté, mais elle le troubloit aussi de l'autre.*] Car quel plus heureux augure pour Pompée, que d'orner de riches dépouilles la Chapele

étoit opposée à Antoine, qui commandoit l'aile gauche de Cesar. Il donna le corps de bataille à son beau-pere Scipion, qui devoit avoir en tête Lucius Albinus, & plaça Lucius Domitius à l'aile gauche, qui étoit fortifiée par toute la Cavalerie; car le flanc de la droite étant couvert par un ruisseau, dont les bords étoient fort escarpés, presque tous les Chevaliers Romains avoient pris poste à cette aile gauche, comme devant forcer par-là Cesar, & tailler en pieces la dixieme Legion, qui passoit pour la plus brave & la plus aguerrie, & à la tête de laquelle Cesar avoit accoûtumé de combattre. Mais Cesar, voyant cette aile gauche des ennemis défenduë par une si nombreuse Cavalerie, & craignant l'éclat de leurs armes, qui étinceloient comme le feu, fit venir du corps de reserve six Cohortes qu'il plaça derriere cette dixieme Legion, leur ordonnant de ne bouger & de se tenir en repos afin qu'ils ne fussent pas apperçus des ennemis; & que quand leur Cavalerie s'ébranleroit pour donner, alors ils s'avançassent aux premiers rangs, & qu'ils se gardassent bien surtout de lancer leurs javelots de loin, comme ont

Ordre que Cesar donne à six Cohortes qu'il a fait venir du corps de reserve.

rie. La Legion de Cilicie & les Cohortes d'Espagne qu'Afranius avoit ramenées, étoient à l'aile droite. Cette aile droite avoit le flanc couvert d'un ruisseau de difficile accès. C'est pourquoi Pompée avoit rejetté toute sa Cavalerie, les archers & les frondeurs à son aile gauche. Cela faisoit en tout 45. ou 46. mille hommes en cent dix Cohortes, qui n'étoient pas complettes. L'Armée de Cesar étoit dans cet ordre; il n'avoit que vingt-deux mille hommes. Il plaça la dixieme Legion à l'aile droite, selon la coûtume, & à la gauche il mit la neuvieme; mais comme elle étoit fort affoiblie par les combats de Dyrrachium, il lui donna pour renfort la huitieme

ont accoûtumé de faire les troupes les plus braves pour en venir plûtôt aux coups de main, mais que les portant droit à la visiere, ils tâchassent de donner dans les yeux & dans le visage des ennemis; *car*, dit-il, *ces beaux danseurs si mignons & si fleuris, pour conserver leur beauté, n'auront pas le courage de soûtenir l'éclat du fer de ces javelots qu'on fera briller si près de leurs yeux.*

Mot de Cesar sur les Chevaliers qui étoient dans l'Armée de Pompée.

Pendant que Cesar donnoit ses ordres, Pompée à cheval consideroit l'ordonnance des deux batailles, & voyant que les ennemis attendoient de pied ferme, & sans faire aucun mouvement, le signal de charger, & que la plus grande partie de ses gens au contraire, au lieu de garder leurs rangs sans impatience, branloient & s'agitoient, flottant çà & là dans un grand desordre faute d'experience de l'art de la guerre, il craignit qu'ils ne se rompissent dès le commencement du combat. C'est pourquoi il envoya ordre aux premiers rangs qu'ils demeurassent fermes dans leur poste, & que bien serrés, & s'appuyant les uns les autres ils soûtinssent le choc de l'ennemi. 114 Cesar blâme fort cet ordre. Car par-là il ra-

Ordre que Pompée donne à ses troupes.

Il est blâmé par Cesar & pourquoi.

me. Le reste remplissoit l'espace entre les deux ailes. Antoine commandoit la gauche, Sylla la droite, & Domitius le corps de bataille. Et pour lui il se plaça à la droite vis-à-vis de Pompée. Appien conte encore la chose differemment. Est-il possible que la bataille de Pharsale, qui décida du sort du Monde entier, ait été si differemment écrite? ou plûtôt est-il possible que ce que Cesar en dit lui-même ait été si contredit? Il me semble qu'il merite plus d'en être cru que les autres.

114. *Cesar blâme fort cet ordre.*] C'est dans le III. Livre de la guerre Civile. Je vais traduire le passage entier tel qu'il est, car M. d'Ablancourt n'en a pris que le sens, &

ralentit la vigueur & la force, que l'impetuosité de la courſe donne aux coups, & en éteignant le mouvement qui remplit le plus d'un certain enthouſiasme ou d'une fureur martiale l'ame des combattans, lors que de roideur ils vont choquer l'ennemi, & augmente le plus leur courage en l'allumant toujours davantage par la courſe & par les cris, il refroidit & glaça pour ainſi dire ſes troupes.

Le mouvement enflamme l'ame des combattans.

Ceſar avoit environ vingt-deux mille hommes, & Pompée en avoit un peu plus du double. Dès que le Signal fut donné de part & d'autre, & que les trompettes eurent ſonné, chacun ne penſa qu'à ſon affaire particuliere. Mais un petit nombre de Romains, les plus gens de bien, & quelques Grecs des plus ſages, qui ſe trouvoient hors du peril, voyant approcher le terrible moment de cette affreuſe mêlée, [115] conſideroient à quelle extrêmité l'avarice inſatiable & l'ambition desordonnée de deux hommes avoient reduit l'Empire Romain.

Sages reflexions de quelques Romains, & de quelques Grecs ſur cette bataille.

& encore fort imparfaitement ; & tout ce que dit un grand homme comme Ceſar, doit être conſervé à la lettre. *Il n'y avoit entre les deux Armées qu'autant d'eſpace qu'il en falloit pour charger. Mais Pompée avoit ordonné à ſes troupes de ſoûtenir le choc de l'ennemi ſans branler, & de laiſſer l'Armée de Ceſar s'étendre & rompre ſes rangs par la courſe ; & l'on dit que ce fut par le conſeil de Triarius, afin que la premiere impetuoſité & la force de ces troupes, fuſſent émouſſées & affoiblies par cette courſe, & que leurs rangs ſe rompiſſent en s'étendant, & qu'eux fermes dans leur poſte les attaquaſſent après qu'ils ſeroient ainſi diſperſés. D'ailleurs il eſperoit que leurs javelots porteroient plus de coup, quand ils les attendroient dans leur poſte, que s'ils alloient eux-mêmes au devant, & qu'il arriveroit même que les Soldats de Ceſar épuiſés par cette double carriere, qu'ils auroient franchie ſeuls, perdroient haleine & arriveroient tout recrus. Ce qui me paroît avoir été fait par Pompée ſans aucune ſorte de raiſon ; car* il

main. Car c'étoient mêmes armes, même ordonnance de bataille, mêmes enseignes, même nombreuse élite de Citoyens d'une seule & même Ville, enfin une seule & même puissance, qui alloit se tourner contre elle-même, montrant par ce grand exemple combien la Nature humaine, quand elle s'abandonne à sa passion, est aveugle & forcenée. Car s'ils eussent voulu se contenter de commander en repos & de jouïr tranquillement de leurs grands exploits, la plus grande & la meilleure partie du Monde entier, & par terre & par mer, leur étoit soûmise. Ou, s'ils eussent voulu accorder quelque chose à cet ardent desir de trophées & de triomphes, & étancher leur soif de guerres & de batailles, ils avoient encore à dompter les Parthes & les Germains, la Scythie entiere leur offroit ses vastes solitudes, & l'Inde, tous ses thresors. Encore auroient-ils eu un prétexte honnête & plausible pour couvrir leur insatiable cupidité, [116] le des-

Combien la Nature humaine abandonnée à sa passion, est aveugle & forcenée.

Ce que les Romains auroient pu faire avec ces deux Armées qui alloient se détruire.

il y a dans notre ame une impetuosité & une certaine ardeur naturelle, qui s'enflame par l'impatience du combat, & les Généraux, au lieu de la diminuer, doivent l'augmenter. Et ce n'est pas en vain que de toute ancienneté nos ancêtres ont fait sonner les trompettes, & jetter de grands cris avant le combat, persuadés que par toutes ces choses leurs troupes étoient animées, & les ennemis étonnés.

115. *Consideroient à quelle extremité l'avarice insatiable & l'ambition desordonnée de deux hommes avoient reduit l'Empire Romain.*] Les reflexions que Plutarque rapporte de ces hommes sages, & celles qu'il y ajoute, sont pleines de force & de sens. Combien de grands hommes les ont luës sans en profiter! combien de guerres civiles ont encore desolé les Etats! l'avarice & l'ambition écoutent-elles les conseils de la sagesse?

116. *Le dessein de polir & de civiliser ces Nations Barbares.*] Voilà un plaisant motif pour aller porter la guerre ju-

dessein de polir & de civiliser ces Nations Barbares. Car quelle Cavalerie des Scythes, quels arcs des Parthes, quelles richesses des Indiens auroient pû resister à soixante-dix mille Romains qui seroient entrés dans leur païs, & sous la conduite de deux Généraux, comme Cesar & Pompée, dont ces Nations étrangeres avoient connu le nom avant que d'avoir même entendu parler de celui des Romains, si loin ces deux grands Capitaines avoient porté leurs armes victorieuses, & tant ils avoient dompté de differens Peuples sauvages, farouches, & brutaux ? Et alors ils étoient en bataille l'un contre l'autre, tout prêts à se charger [117] sans avoir pitié au moins de leur propre gloire, dont ils étoient si jaloux, qu'ils lui immoloient leur patrie, & qu'ils alloient pourtant flêtrir en perdant l'un ou l'autre le titre d'Invincible, qu'ils avoient conservé jusqu'à ce jour. Car l'alliance qu'ils avoient contractée, les attraits de Julie, & ces nôces avoient été plûtôt des gages suspects, & des arrhes trompeuses d'une societé contractée pour leur utilité particuliere, que le noeud d'une veritable amitié.

Quand donc la plaine de Pharsale fut toute cou-

jusqu'aux bouts du Monde. Plutarque étoit dans ce principe, que la guerre pouvoit être entreprise à cette fin, & c'est même-là le but qu'il donne à Alexandre: car dans son *Traité de la fortune de ce Prince*, il le represente comme un Philosophe, ou plûtôt comme un Missionaire, qui parcourt toute la Terre pour enseigner aux Nations les plus Barbares à adorer les Dieux de la Grece; & pour les polir & les civiliser en les retirant de leur vie sauvage & brutale.

117. *Sans avoir pitié au moins de leur propre gloire.*] Cette idée est noble & forte, & elle jette un grand ridicule sur

couverte d'armes, d'hommes, & de chevaux, & que de part & d'autre on eut ſonné la charge; le premier, qui s'avança de l'Armée de Ceſar pour fondre ſur l'ennemi, ce fut Caius Craſſianus, qui [118] à la tête de ſix-vingts hommes voulut tenir la grande promeſſe qu'il avoit faite le jour même à ſon Général. Car Ceſar l'ayant rencontré le premier le matin en ſortant de ſon camp, & l'ayant arrêté, & ſalué par ſon nom, il lui avoit demandé ce qu'il penſoit de la bataille, & il lui avoit répondu en lui tendant la main, *Vous la gagnerez glorieuſement, Ceſar, & aujourd'hui vous me louerez ou mort ou vif.* Se ſouvenant donc de cette grande parole, il s'élança le premier, entraîna avec lui pluſieurs Soldats de la premiere compagnie, & ſe jetta tête baiſſée au milieu des ennemis. On en vint bientôt aux épées & aux coups de main avec grand meurtre; & comme Craſſianus pouſſoit toûjours en avant, renverſant tout ce qui oſoit lui faire tête, un Soldat de Pompée l'attendant de pied ferme, lui porta un ſi grand coup d'épée dans la bouche, qu'il le perça d'outre en outre, & que la pointe ſortit derriere la nuque du cou. Craſſianus étant tombé mort, le combat ſe ſoû-

Mot de Craſſianus ou Craſtinus à Ceſar avant la bataille.

ſur ces deux Chefs. Ils font tout pour la gloire, & cependant ils vont flêtrir cette gloire, à laquelle ils ſacrifient tout comme à leur idole.

118. *A la tête de ſix vingts hommes.*] C'eſt le ſens de ce mot, ἀνδρῶν ἑκατὸν εἴκοσι λοχαγῶν. Car Craſtinus n'étoit pas leur Capitaine; c'étoit un Veteran volontaire, qui avoit commandé la premiere Compagnie de la dixieme Legion, & alors ſix-vingts Soldats de ceux qu'il avoit commandés autrefois, ſe joignirent volontairement à lui.

soûtint en cet endroit avec un égal avantage.

Faute de Pompée qui perdit un temps très-precieux.

Pompée ne mena pas à la charge son aile droite assez promptement, mais jettant la vûë de côté & d'autre, il attendoit ce que feroit sa Cavalerie, ce qui lui fit perdre un temps très-precieux. Déja cette Cavalerie avoit étendu ses escadrons pour envelopper Cesar, & pour repousser jusques dans son bataillon, la Cavalerie ennemie qui étoit en petit nombre, lorsque Cesar levant le signal, qu'il avoit promis, tout d'un coup sa Cavalerie s'entr'ouvrit, & les six Cohortes, qu'il avoit placées derriere sa dixieme Legion, & qui faisoient trois mille hommes, s'ébranlerent pour aller au devant de la Cavalerie de Pompée & pour l'empêcher de les tourner; & l'ayant jointe très-brusquement, ils dresserent la pointe de leurs javelots, selon l'ordre qui leur avoit été donné, & viserent droit au visage. Cette jeune Cavalerie, qui étoit novice à toute sorte de combats, & encore moins faite à cette sorte d'escrime, à laquelle elle ne s'attendoit point, n'eut le courage ni de parer, ni de soûtenir les coups qu'on lui portoit ainsi aux yeux, mais detournant la tête, ou se couvrant le visage avec les mains, elle plia d'abord & prit honteusement la fuite. Les gens de Cesar lui voyant tourner le dos, ne daignerent pas prendre la peine de la poursuivre, mais se jetterent sur l'Infanterie de cette aile, qui denuée de sa Cavalerie, pouvoit être aisément enveloppée.

Signal de Cesar donné à propos.

La jeune Cavalerie de Pompée prend la fuite, comme Cesar l'avoit prévu.

L'Infanterie de l'aile gauche de Pompée denuée de sa Cavalerie, est mise en fuite.

119. *Representant parfaitement ce qu'Homere dit dans ce passage.*] C'est un passage du XI Livre de l'Iliade, où Homere parle noblement de la fuite d'Ajax devant Hector.

Plu-

loppée. Ces Cohortes la prennent donc par les flancs pendant que la dixieme Legion la choquoit de front ; elle ne fit pas une longue resistance, & se mit à fuir à vauderoute, voyant qu'au lieu d'envelopper les ennemis, comme elle l'avoit esperé, elle se trouvoit elle-même enveloppée.

Cette aile ainsi rompuë, Pompée voyant une grande poussiere s'élever, conjectura tout aussi-tôt ce qui étoit arrivé à sa Cavalerie. Il seroit difficile de dire ce qui lui passa dans l'esprit en ce moment. Tout d'un coup il ressembla à un homme étonné qui a perdu le sens ; car sans se souvenir qu'il étoit le grand Pompée, il quitta la partie, se retira à petits pas dans son camp, [19] representant parfaitement ce qu'Homere dit dans ce passage: *Mais dans ce moment Jupiter du haut des Cieux verse la terreur dans le cœur d'Ajax. Il s'arrête tout étonné, & rejettant son bouclier sur ses épaules, & regardant tout autour de lui, il se retire à pas lents, non en fuiant, mais en tournant souvent la tête.* Tel Pompée entra dans sa tente, & s'assit sans dire une seule parole jusqu'à ce que les ennemis, qui poursuivoient les fuyards, étant arrivés à ses retranchemens, il s'écria, *Quoi jusques dans mon camp?* & sans proferer une seule parole de plus, il se leva, prit une robe convenable à l'état present de sa fortune, & se déroba secretement. Toutes ses autres Legions prirent aussi la fuite, & l'on fit grand meurtre des valets & de ceux qui

Etat de Pompée, quand il vit la deroute de son aile gauche.

Pompée, se retirant, comparé à l'Ajax d'Homere qui se retire devant les Troyens.

Pompée change d'habit & se dérobe secretement.

Plutarque l'applique heureusement à Pompée, qui se retire devant Cesar, & par-là il ennoblit en quelque façon sa fuite.

qui avoient été laissés pour la garde du Camp. Car de troupes reglées, Pollion, qui se trouva à cette bataille, & qui étoit du parti de Cesar, assure qu'il n'y fut tué que six mille hommes.

Cesar en met quinze mille & vingt-quatre mille prisonniers.

La folie & la vanité des troupes de Pompée paroissent à leurs tentes.

120 Quand le Camp eut été forcé, on vit la folie & la vanité des troupes de Pompée; 121 car il n'y avoit pas une seule tente qui ne fût couronnée de branches de myrte, ornée de gazons & de lits de fleurs, & remplie de tables dressées, & de buffets couverts de vaisselle d'argent. On y voyoit par-tout des urnes remplies de vin, & tout l'appareil & toutes les marques de gens qui ont fait un sacrifice, & qui songent bien plus à célébrer une fête, & à se réjouïr, qu'à s'armer & à se preparer à une bataille, tant ils étoient seduits & corrompus par leurs vaines esperances, & remplis d'une folle temerité en entreprenant cette guerre.

Tristes reflexions de Pompée après sa défaite.

Quand Pompée fut un peu éloigné du camp, il laissa son cheval, n'ayant que peu de ses gens auprès de lui; & comme il vit que personne ne le poursuivoit, il marcha tout doucement, plongé dans les pensées qui devoient occuper un personnage, accoûtumé pendant trente-quatre ans à tout vaincre & à tout forcer, qui dans sa vieillesse commençoit à éprouver ce que c'étoit que la défaite & que la fui-

120. *Quand le Camp eut été forcé.*] Car après la bataille gagnée, Cesar, pour ne pas donner le temps à Pompée de se rassurer, alla attaquer ses retranchemens, & fit donner un grand assaut. Les Cohortes laissées pour la garde du Camp, se défendirent courageusement, mais enfin le Camp fut forcé.

121. *Car il n'y avoit pas une seule tente qui ne fût couron-*

fuite. Il faisoit en lui-même ces reflexions, comment il avoit pû se faire, qu'en une heure de temps il eût perdu toute la gloire qu'il avoit acquise & augmentée par tant de guerres & tant de batailles, & que dépouillé de cette grande puissance, qui, si peu de momens auparavant, lui fournissoit tant de milliers d'hommes de pied, tant de milliers de chevaux, & ces nombreuses Flottes, dont il étoit appuyé & fortifié, il fût devenu si petit, & qu'il marchât ainsi en si chetif équipage, que ses ennemis mêmes, qui le poursuivoient, ne pouvoient le reconnoître.

Il passa à Larisse sans s'y arrêter, & étant arrivé à Tempé, brûlant de soif, il se jetta à terre sur le visage, but dans la riviere & s'étant relevé, il traversa la vallée, & arriva sur le rivage de la mer. Là il passa la nuit dans une miserable cabane de pêcheur; à la pointe du jour il se jetta dans un bateau de riviere, & parmi ceux qui le suivoient, il choisit ceux qui étoient de condition libre pour les mener avec lui, & renvoya les esclaves, leur ordonnant d'aller hardiment trouver Cesar & de n'avoir aucune crainte.

Pompée passe la nuit dans une cabane de pêcheurs.

Comme il côtoyoit le rivage il apperçut à la rade un grand vaisseau de charge, qui étoit prêt à faire voile, & dont le Patron étoit un Romain, qui n'avoit jamais eu de com-

ronnée de branches de myrte.] Voici comme César en parle. *Le camp ayant été forcé, on vit en entrant les tables dressées avec de magnifiques buffets de vaisselle d'argent, les tentes accommodées de gazons tout frais, & quelques-unes, comme celle de Lentulus, couvertes de lierre, avec plusieurs autres choses, qui marquoient un peu trop de luxe & de mollesse, & une trop grande assurance de la victoire.*

commerce avec lui, & qui ne le connoissoit que de vûë. Ce Patron s'appelloit Peticius. La nuit precedente il avoit vu en songe Pompée, non tel qu'il l'avoit souvent vu autrefois, mais dans un état d'humiliation & de bassesse, & qui s'entretenoit avec lui. Et il racontoit ce songe à ceux qui étoient dans son vaisseau, comme il arrive d'ordinaire aux gens qui ont beaucoup de loisir de s'entretenir de ces sortes de choses, sur-tout quand elles sont si considerables. Dans le moment qu'il achevoit d'en parler, tout d'un coup un des Matelots cria qu'il voyoit un bateau de riviere, qui s'éloignoit de la terre faisant force de rames pour s'approcher d'eux, & dans ce bateau quelques hommes, qui faisoient signe avec leurs habits, & qui tendoient les mains de leur côté, comme pour demander du secours.

Songe d'un Patron de vaisseau de charge que Pompée vit à la rade.

A ces mots Peticius se leve & jette les yeux du côté de la barque; il reconnoît d'abord Pompée, tel qu'il l'avoit vu en songe, & se frappant la tête de douleur, il commande à ses Matelots de descendre l'esquif, tend la main à Pompée, & lui fait signe d'approcher, conjecturant dès ce moment à son habit & à sa figure l'échec qui lui étoit arrivé, & ce grand changement de fortune. C'est pourquoi sans attendre qu'il le priât, ni même qu'il lui parlât, il le reçut dans son vaisseau, & avec

Ce Patron reçoit dans son vaisseau, Pompée & ceux de sa suite.

122. *Et Favonius, voyant que Pompée, faute de valets, commençoit à se deshabiller lui-même.*] Il y a dans le texte une faute qu'on trouve corrigée dans le MS. de la Bibliotheque de S. Germain, car au lieu de *ἀρχόμενον αὐτὸν ἀπολούειν, commençant à se baigner lui-même*, on lit, ἀρχό-μενον

avec lui tous ceux qu'il voulut, comme les deux Lentulus & Favonius, & continua sa route.

Quelques momens après ils virent sur le rivage le Roi Dejotarus, qui se tourmentoit à leur faire signe; ils approcherent de la terre & le recueillirent. L'heure de manger étant venuë, le Patron du vaisseau leur apprêta lui-même à souper de ce qu'il avoit, [112] & Favonius, voyant que Pompée, faute de valets, commençoit à se deshabiller lui-même pour se baigner, courut à lui, le deshabilla, le baigna, & le frotta d'huile, & depuis ce moment il continua d'avoir soin de lui, & de le servir comme les valets servent leurs maîtres, jusqu'à lui laver les pieds & à lui preparer ses repas; de sorte que quelqu'un voyant avec quelle noblesse, & quelle simplicité, sans aucune affectation il lui rendoit tous ces services, s'écria, *Oh que tout sied bien aux généreux courages!*

Le Roi Dejotarus paroit sur le rivage, fait signe, & le vaisseau approche & le reçoit.

Favonius sert de valet à Pompée.

Pompée passa en cet état près d'Amphipolis, où n'ayant été qu'une nuit à l'ancre, il cingla vers l'Isle de Lesbos pour y prendre sa femme Cornelie & son fils, qui étoient dans la Ville de Mitylene. Quand il fut abordé, & qu'il eut jetté l'ancre sur le rivage, il envoya à sa femme un courrier, non tel qu'elle l'attendoit, car sur les nouvelles qu'on lui avoit annoncées, ou qu'on lui avoit écrites pour

Pompée passe à Lesbos pour prendre sa femme Cornelie & son fils.

Il envoya un courrier à sa femme à Mitylene.

μενον αὐτὸν ὑπολύειν, *commençant à se déchausser lui-même.* Et dans la ligne suivante, il faut lire *ὑπέλυσε*, *il le déchaussa.* Dans la traduction j'ai mis *deshabiller*, au lieu de *déchausser*, car ce mot comprend tout.

pour la feliciter, elle se flatoit que la guerre avoit été entierement finie par le combat de Dyrrachium, & qu'il ne restoit à Pompée d'autre affaire que de poursuivre Cesar. Le courrier l'ayant trouvée dans cette confiance, n'eut pas la force de la saluer, & lui ayant fait entendre la plûpart de ses malheurs, & les plus grands, plus par ses larmes que par ses paroles, il la pressa de se hâter si elle vouloit voir Pompée sur un seul vaisseau, & qui n'étoit pas même à lui.

L'état où le courrier la trouva.

A cette triste nouvelle Cornelie se jetta à terre où elle demeura long-temps l'esprit égaré, & sans proferer une seule parole. Enfin étant revenuë à elle à grand' peine, & pensant que ce n'étoit pas là le temps de s'amuser à verser des larmes & à pousser des regrets, elle se leva, traversa rapidement la Ville, & courut au rivage. Pompée alla au-devant d'elle, & la reçut entre ses bras comme elle alloit tomber de foiblesse. En se laissant aller sur lui, elle lui dit d'une voix foible & le visage baigné de larmes: *Mon cher mari, helas! que l'état où je te vois, est bien l'ouvrage de ma fortune, & non de la tienne! Te voilà reduit à un seul pauvre petit vaisseau, & même à un vaisseau d'emprunt, toi qui avant ton mariage avec Cornelie as navigé sur cette mer avec cinq cens voiles! Pourquoi ès-tu venu me voir? Et que ne m'as-tu abandonnée à mon malheureux Destin, moi qui ne t'ai apporté que malheurs & que miseres? Que j'aurois été heureuse*

Surprise de Cornelie qui croyoit Pompée vainqueur.

Discours de Cornelie à son mari.

123. *Il se plaignit un peu de la Providence.*] Car c'est la folie des hommes, ils doutent de la Providence dès qu'el-

reuse si je fusse morte avant que d'apprendre la mort de Publius Crassus mon premier mari, que les Parthes m'ont tué ! ou que j'aurois été sage, si après sa mort je l'avois suivi dans le tombeau, comme j'en avois le dessein ! Je n'ai donc conservé ma vie que pour faire le malheur du Grand Pompée !

On assure que Cornelie dit à Pompée ces mêmes paroles, & que Pompée lui répondit : *Cornelie, tu n'as connu jusqu'ici que la bonne fortune, & c'est cela même qui t'a trompée, parce qu'elle a été avec moi plus long-temps qu'elle n'a accoûtumé d'être avec ses favoris. Mais il faut supporter ses revers puisque nous sommes nés hommes, & la tenter encore, car il ne faut pas desesperer que de la bassesse, où je suis reduit, je ne puisse encore m'élever à ma grandeur passée, comme de ma grandeur passée je suis tombé dans la bassesse où tu me vois.* Réponse de Pompée au discours de Cornelie.

Cornelie fit venir de la Ville tout ce qu'elle avoit de plus précieux & tous ses domestiques. Les Mityleniens vinrent saluer Pompée & le prier de vouloir entrer dans leur Ville, mais il les refusa & leur dit qu'ils devoient obéir au vainqueur, & se rassurer ; *car*, ajoûta-t-il, *Cesar est bon & clement.* Et se tournant en même temps vers Cratippe le Philosophe, qui étoit aussi descendu de la Ville pour le voir, [123] il se plaignit un peu de la Providence, & voulut former quelques doutes sur elle. Cratippe faisoit semblant par com- Pompée conseille aux Mityleniens d'obéir à Cesar. Pompée veut douter de la Providence devant le Philosophe Cratippe.

qu'elle cesse de les favoriser, comme si elle ne devoit être occupée que de leur fortune.

complaisance de ceder à ses raisons, & tâchoit tout doucement de le porter à avoir de meilleures esperances, pour ne pas lui paroître trop dur & trop importun en lui resistant si mal à propos, car à tout ce que Pompée objectoit contre la Providence, Cratippe pouvoit fort bien répondre, & démontrer qu'à cause du grand desordre qui regnoit dans toutes les parties de l'Empire, les affaires avoient besoin de tomber entre les mains d'un Monarque, qui les gouvernât. Et pour le mieux convaincre, [124] il pouvoit lui faire cette question, qui paroît sans replique: *Pompée, comment croyez-vous, & quelle si grande preuve nous donnez-vous que si vous aviez remporté la victoire, vous auriez mieux usé de votre fortune, que Cesar?* Mais il faut laisser là toutes ces sortes de disputes, comme tout ce qui appartient aux Dieux.

Maniere douce dont Cratippe tâche de le ramener.

Moyens très-sages que Plutarque suggere, & dont Cratippe auroit pu se servir.

Car tout cela est trop élevé au dessus des hommes pour être sondé par une Intelligence aussi bornée que la leur.

Pompée, ayant embarqué sa femme & ses amis, fit voile sans s'arrêter en nul endroit que dans les ports où la necessité le forçoit de relâcher pour faire de l'eau, ou pour avoir des vivres. La premiere ville où il s'arrêta, fut Attalie dans la Pamphylie. Là il fut joint par

Ville maritime de la Pamphylie.

124. *Il pouvoit lui faire cette question, qui paroît sans replique: Pompée, comment croyez-vous &c.*] En effet, cet argument est très-fort, & il reduit à l'absurde. Pompée dit: *il n'y a point de Providence, parce que Cesar a vaincu*; & Cratippe pouvoit répondre, *mais y en auroit-il eu davantage, si vous eussiez vaincu vous-même?* Ce n'est donc pas par ce qui nous regarde en particulier, qu'il faut toûjours juger de la Providence, il en faut juger par ce qui précede & par ce qui suit, en un mot, par les desseins de Dieu sur les hommes. Si l'on y prend bien garde, ce qui nous fait douter de la Providence, est ce qui la

par quelques Galeres de Cilicie, & il assembla quelques troupes; environ soixante Senateurs se rendirent auprès de lui, & ayant reçu des nouvelles que sa Flotte étoit encore entiere, & que Caton, après avoir recueilli beaucoup de Soldats de sa défaite, étoit passé en Afrique, il se plaignit amerement de son sort à ses amis. Sur-tout il se blâma fort lui-même de s'être laissé forcer à combattre avec son Armée de terre, [125] sans faire aucun usage de ses forces maritimes, dans lesquelles il étoit sans contredit le plus fort, & de ne s'être pas approché de sa Flotte, afin que s'il eût reçu un échec par terre, il eût eu au moins sur la mer une autre Armée toute prête & capable de faire encore tête à l'ennemi. Et il faut avouër que jamais ni Pompée ne fit une si grande faute, que d'avoir donné la bataille si loin du secours de ses forces de mer, ni Cesar n'imagina une ruse si profonde que de l'avoir ainsi éloigné de sa Flotte.

Pompée se blâme d'avoir combattu si loin de sa Flotte.

Grande faute de Pompée & grande habileté de Cesar.

Cependant Pompée, forcé d'entreprendre, & de tenter quelque chose avec le peu de moyens qui lui restoient, [126] envoyoit dans plusieurs Villes, & alloit lui-même en d'autres

tres

la prouve invinciblement. On ne peut à mon avis douter que ce ne soit le veritable sens de tout ce passage qu'on a voulu changer très-mal à propos.

125. *Sans faire aucun usage de ses forces maritimes.*] Au lieu de *ἀποκρίσασθαι*, il faut lire *ἀποχρήσασθαι*, comme dans le Mſ. de la Bibliotheque de S. Germain.

126. *Envoyoit dans plusieurs Villes.*] Il y a dans le texte ἐπὶ τὰς πόλεις παρεπέμπε. Il faut lire ἐπὶ τὰς πόλεις περιέπεμπε, comme dans le Mſ. de la Bibliotheque de S. Germain.

tres demander de l'argent, & travailler à équiper des vaisseaux. Mais connoissant la vivacité & la diligence de son ennemi, & craignant que par son arrivée soudaine il n'interrompît & n'interceptât même tous ses preparatifs, il examinoit en lui-même quel asyle & quelle retraite sûre il pourroit avoir dans l'état où il se trouvoit.

Pompée assemble un Conseil pour déliberer quelle retraite il choisira.

Après avoir tenu sur cela un Conseil, on trouva qu'il n'y avoit ni Province, ni Gouvernement dans l'Empire où ils pussent être en sûreté. Et pour ce qui est des Royaumes étrangers, il proposa lui-même celui des Parthes, & dit que celui-là lui paroissoit le plus propre pour le present à les recevoir & à les proteger foibles comme ils étoient, & ensuite à les appuyer & à les renvoyer avec des forces suffisantes pour les rétablir. Presque tous les autres, qui étoient de ce Conseil, jettoient les yeux sur l'Afrique & sur le Roi Juba.

Il propose la Cour du Roi des Parthes.

Theophane propose l'Egypte, & combat les autres avis.

Mais Theophane de Lesbos dit, qu'il trouvoit très-insensé, premierement, de laisser là l'Egypte, qui n'étoit qu'à trois journées de navigation, [127] & son Roi Ptolemée, qui ne venoit veritablement que d'entrer dans l'âge de puberté, mais qui étoit engagé à Pompée par toutes les obligations que son pere lui avoit des grands services qu'il en avoit reçus, pour aller se jetter entre les mains des Parthes,

127. *Et son Roi Ptolemée, qui ne venoit que d'entrer dans l'âge de puberté.*] C'est Ptolemée, surnommé Dionysius, fils de Ptolemée Auletes, qui étoit mort l'année d'auparavant, c'est-à-dire, l'an de Rome 704. & cette bataille de Pharsale fut donnée l'an 705. après laquelle Pompée se retira en Egypte. Ptolemée étoit dans sa qua-

thes, la plus infidelle de toutes les Nations. En second lieu il representa à Pompée qu'il avoit très-grand tort, de peur d'être le second après un Romain, qui étoit même son beau-pere, de refuser d'être après lui le premier de tous les autres hommes, & de ne vouloir pas éprouver sa moderation, [128] pour aller rendre maître de sa personne un Arsace, qui n'avoit pû se rendre maître de celle de Crassus vivant. Et enfin, que rien n'étoit plus mal pensé que de mener une jeune femme de la maison de Scipion parmi des Bàrbares, qui ne mesuroient leur pouvoir qu'à la licence de commettre toutes sortes d'insolences & d'infamies. Car quand même elle ne souffriroit rien de leur brutalité, cependant le seul soupçon qu'elle auroit pû en souffrir, parce qu'elle auroit été avec des gens capables de tout entreprendre, & qui en avoient le pouvoir, étoit une affreuse indignité. On prétend que cette derniere consideration fut la seule qui rompit le voyage de l'Euphrate, s'il est vrai que ce fut le raisonnement de Pompée, & non pas plûtôt sa mauvaise fortune, qui lui fit prendre cet autre chemin.

Quand l'avis de s'enfuir en Egypte l'eut emporté, il fit voile de l'Isle de Cypre sur une Galere de Seleûcie avec sa femme; tous les autres de sa suite étoient les uns sur des vaisseaux longs, & les autres sur des vaisseaux mar-

L'avis de se retirer en Egypte l'emporte.

quatorzieme année.

128. *Pour aller rendre maître de sa personne un Arsace.*] Mais alors il n'y avoit point de Prince de ce nom sur le thrône des Parthes, & jamais Crassus n'eut à combattre contre Arsace. Apparemment Theophane met ici *un Arsace* pour *un des descendans d'Arsace.*

marchands, & il traversa ainsi la mer heureusement sans aucun danger. Ayant appris que le Roi Ptolemée étoit avec son Armée à Peluse, où il faisoit la guerre à sa Sœur Cleopatre, il prit cette route, & envoya devant un de ses amis pour apprendre au Roi son arrivée, & pour le prier de le recevoir.

Pompée prend la route de Peluse où est le Roi Ptolemée. Il envoye au Roi un de ses amis lui apprendre son arrivée.

Ptolemée étoit fort jeune, mais celui qui gouvernoit toutes ses affaires, nommé Pothin, assembla sur l'heure un Conseil des principaux de la Cour, & des plus habiles Ministres, qui tous n'avoient qu'autant de credit & d'autorité qu'il vouloit bien leur en communiquer, & leur commanda au nom de son Maître de dire chacun leur avis. C'étoit déja une chose bien étrange & bien indigne de voir décider de la fortune du Grand Pompée, un Pothin, valet de chambre du Roi, un Theodote de Chio, qui étoit aux gages du Prince pour lui enseigner la Rhetorique, & un Achillas Egyptien. Car parmi tous ces valets de chambre du Roi, & ceux qui l'avoient élevé, ces trois personnages étoient les principaux Conseillers dont il suivoit les avis en toutes cho-

Cesar l'appelle Pothin. Pothin, premier Ministre du Roi, assemble un Conseil sur cela.

Le sort du grand Pompée decidé entre trois personnages indignes.

129. *Lui qui regardoit comme indigne de sa grandeur, d'avoir l'obligation de son salut à Cesar son beau-pere.*] Cette reflexion de Plutarque est très sage. L'aveuglement, où l'orgueil & la haine précipitent les hommes, ne se comprend point. Pompée aime mieux s'exposer à être le jouët de trois indignes personnages qui gouvernoient le Prince, que de devoir son salut à Cesar, qui étoit son beau-pere, & le plus grand des Romains.

130. *Mais Theodote déployant toute son éloquence, & voulant montrer toute son habileté.*] Voilà une malheureuse éloquence, & une habileté bien pernicieuse. Ce Theodote dit des choses specieuses, mais très-mauvaises. Un homme veritablement eloquent & homme de bien, auroit

choses. Cependant Pompée attendoit à l'ancre assez loin de la côte le resultat de ce beau Conseil, [129] lui qui regardoit comme indigne de sa grandeur, d'avoir l'obligation de son salut à Cesar son beau-pere.

Sage reflexion de Plutarque.

Les avis furent directement opposés, les uns voulant qu'on reçût Pompée, & les autres qu'on le renvoyât. [130] Mais Theodote déployant toute son éloquence, & voulant montrer toute son habileté dans son art, dit, *que ni l'un ni l'autre de ces deux partis n'étoient sûrs. Car s'ils recevoient Pompée, ils auroient Cesar pour ennemi, & Pompée pour maître; & s'ils le renvoyoient, ils avoient à craindre que Pompée ne se vengeât un jour de ce qu'ils l'avoient chassé, & Cesar, de ce qu'ils ne l'avoient pas retenu; & qu'ainsi le meilleur & le plus sûr étoit de le recevoir pour le faire mourir, parce que par ce moyen ils feroient plaisir à César, & n'auroient point à craindre le ressentiment de Pompée, car*, ajoûta-t-il en souriant, *un mort ne mord point.*

Les avis sont opposés.

Celui de Theodote l'emporte.

Proverbe fort ancien, & qui s'est conservé parmi nous.

Cet avis ayant passé, Achillas fut chargé de l'execution; il prit donc avec lui un certain Septi-

roit dit tout le contraire. Il auroit conseillé de recevoir Pompée, parce qu'outre que c'étoit un acte, que l'humanité demandoit, & que c'étoit un crime atroce que de tuer un suppliant, le jeune Roi avoit là une grande occasion de faire une action très-louable, & d'acquerir en même temps deux grands amis, en moyennant entre le beau-pere & le gendre une paix, qui auroit réjouï l'Empire, & qui lui auroit fait à lui-même un très-grand honneur. Cela ne pouvoit avoir que des suites heureuses, ou glorieuses. Au lieu que le conseil de Theodote fut funeste à celui qui le donna, à ceux qui l'executerent, & au Roi même qui eut la foiblesse d'y consentir.

Achillas chargé d'aller recevoir Pompée, & de le tuer.

Septimius, qui avoit été autrefois Chef de bandes ſous Pompée, & un certain Salvius, qui avoit été auſſi ſous lui Capitaine de cent hommes, & trois ou quatre ſatellites ſes valets, & montant ſur une barque, il ſe fit mener au vaiſſeau de Pompée, où les principaux perſonnages de ſa ſuite s'étoient rendus des autres vaiſſeaux pour voir ce qui arriveroit.

Quand ils virent cette maniere de reception qui n'avoit rien de Royal, ni de magnifique, ni qui répondît aux grandes eſperances que Theophanes avoit voulu leur donner, & qu'ils n'apperçurent que ſix ou ſept hommes, qui venoient à eux dans un chetif bateau de pêcheurs, ils commencerent à avoir pour ſuſpect ce peu de compte qu'on faiſoit d'eux, & à craindre les ſuites, c'eſt pourquoi ils conſeilloient à Pompée de s'élargir & de gagner la haute Mer pendant qu'ils étoient encore hors de la portée du trait.

La barque d'Achillas joint la Galere de Pompée.

Il le ſaluë, & l'invite à entrer dans ſa barque.

Cependant la barque s'étant approchée, Septimius fut le premier qui ſe leva, & ſaluant Pompée, il l'appella en langage Romain *Imperator*. Achillas le ſalua en langage Grec, & l'invita à paſſer dans ſa barque, parce que le long de la côte il y avoit beaucoup de vaſe, & que la Mer y êtant pleine de bancs de ſable, n'avoit pas aſſez d'eau pour ſa Galere. En même temps on voyoit pluſieurs vaiſſeaux du Roi, qu'on armoit en diligence, & tout le rivage couvert de Soldats; de ſorte que quand Pompée auroit voulu changer d'avis, il n'y avoit plus moyen de prendre la fuite, & d'ailleurs témoigner de la defiance, c'étoit donner à ſes meurtriers un prétexte pour excuſer leur injuſtice.

Em-

Embraſſant donc Cornelie, qui déja par avance pleuroit ſa mort, il ordonna à deux Capitaines de ſa ſuite, à un de ſes Affranchis, nommé Philippe, & à un Eſclave, qu'on appelloit Scynes, de paſſer dans la barque avant lui, & comme Achillas lui tendoit la main de deſſus la barque pour lui aider à paſſer, il ſe tourna du côté de ſa femme & de ſon fils, & leur dit ces vers de Sophocle: *Tout homme qui entre à la Cour d'un Tyran, devient ſon eſclave, quoiqu'il y ſoit entré libre.* Voilà les dernieres paroles qu'il dit à ſa femme & à ſon fils, & il paſſa ainſi dans la barque.

Pompée embraſſe Cornelie, & paſſe dans la barque d'Achillas.

Vers de Sophocle que Pompée dit à Cornelie & à ſon fils en les quittant.

Il y avoit aſſez loin de ſa Galere juſqu'au rivage; voyant donc que dans ce trajet aucun de ceux qui étoient avec lui ne lui faiſoit honnêteté, & ne lui adreſſoit pas même la parole, il jetta la vuë ſur Septimius, & ſe remettant ſon viſage, *Mon ami*, lui dit-il, *ne te reconnois-je point pour un homme qui as fait autrefois la guerre avec moi?* Septimius lui fit ſigne de la tête ſeulement que cela étoit vrai, ſans lui dire une ſeule parole, & ſans lui faire la moindre civilité. Il ſe fait encore un grand ſilence, & Pompée prenant un papier, où il avoit écrit une harangué Grecque, qu'il devoit faire à Ptolemée en l'abordant, il ſe met à la relire.

Pompée dans la barque d'Achillas, reconnoît Septimius, qui avoit ſervi ſous lui.

Septimius ne lui fait pas la moindre civilité.

Pompée relit une harangue Grecque qu'il avoit préparée pour Ptolemée.

Comme ils approchoient de la terre, Cornelie, pleine d'inquietude, regardoit avec ſes amis de deſſus ſa Galere ce qui arriveroit, & elle reprenoit quelque courage en voyant pluſieurs Seigneurs de la Cour ſe preſenter à la deſcente de Pompée comme pour le recevoir & lui faire honneur. Dans ce moment, comme Pompée prenoit la main de ſon Affranchi

Inquietude de Cornelie, qui de ſa Galere regardoit ce qui ſe paſſoit.

en lui-même, *Qui est celui qui est venu se reposer ici de ses travaux, & y finir sa destinée?* Et un moment après, jettant un profond soupir, *Helas*, dit-il, *peut-être est-ce toi, Grand Pompée!* Et bientôt après il descendit à terre, où il fut pris & tué. Telle fut la fin de Pompée le Grand.

Cesar écrit qu'on l'arrêta, & qu'on le fit mourir en prison.

Cesar refuse de voir la tête de Pompée.

Cesar ne tarda pas à arriver en Egypte, qu'il trouva toute étonnée & pleine de trouble. A son arrivée on lui presenta la tête de Pompée, mais il détourna la vuë pour ne la pas voir, & regarda avec horreur celui qui la lui presentoit, comme un scelerat, maudit des Dieux & des hommes. On lui remit entre les mains son cachet, dont la gravûre étoit un Lion armé d'une épée, & en le recevant il se mit à pleurer. Il fit mourir Achillas & Pothin. Le Roi ayant été défait dans un combat, qui fut donné près du Nil, disparut de maniere qu'on n'en eut jamais depuis aucunes nouvelles. Theodote le Sophiste échappa à la vengeance de Cesar, car s'étant enfui d'Egypte, il fut long-temps errant dans la derniere misere, & l'horreur de tout le monde. Mais quelque temps après Brutus ayant tué Cesar, & étant devenu le maître en Asie, y trouva par hazard ce malheureux, lui fit souffrir tous les tourmens imaginables, & le fit enfin mourir.

Il pleure en recevant son cachet. Quel étoit ce cachet.

Il fait mourir Achillas & Pothin.

Theodote échappé à la vengeance de Cesar, & puni par Brutus.

Les cendres de Pompée furent portées à Cornelie, qui les déposa dans le tombeau, qu'il avoit à sa terre d'Albe.

Les cendres de Pompée portées à Cornelie qui les déposa dans son tombeau d'Albe.

LA COMPARAISON D'AGESILAS ET DE POMPE'E.

APRE'S avoir écrit les Vies de ces deux grands hommes, opposons-les l'une à l'autre, & parcourons briévement les differences qui s'y rencontrent, & qui sont telles : [1] premierement, Pompée s'éleva à une grande puissance & à une grande reputation par des voyes très-justes, s'étant excité & poussé de lui-même, & ayant rendu plusieurs grands & signalés services à Sylla, pour lui aider à délivrer l'Italie de tous ses tyrans ; au lieu qu'Agesilas parvint à la Royauté par une conduite, qui ne peut être excusée ni devant les Dieux ni devant les hommes, ayant declaré bâtard le jeune Leotychidas, que son frere avoit reconnu pour son fils legitime, [2] & ayant tourné en plaisanterie l'Oracle sur le Roi boiteux.

Premier avantage de Pompée, sur Agesilas, la justice des voyes.

En

1. *Premierement, Pompée s'éleva à une grande puissance par des voyes très-justes.*] Car, lorsqu'il s'agit de la fortune & de l'élevation des hommes, il faut toujours examiner les voyes. Celui qui n'en a suivi que de justes, est infiniment preferable à celui qui en a suivi de mauvaises. Epictete dit fort bien à un homme qui se vantoit d'être Préteur en Grece, *Je vous demande seulement, par quelles voyes vous avez obtenu votre charge.*

2. *Et ayant tourné en plaisanterie l'Oracle sur le Roi boiteux.*] Agesilas étoit boiteux, & son frere aîné passoit pour bâtard. Il y avoit un Oracle formel qui defendoit aux Spartiates de prendre un Roi boiteux, & qui, s'ils desobéissoient, les menaçoit de grandes guerres & de grands

Second avantage de Pompée, la reconnoissance.

En second lieu, Pompée continua toûjours d'honorer Sylla pendant sa vie, & après sa mort il s'opposa à Lepidus & à son parti, & malgré eux il l'enterra honorablement & magnifiquement, & donna à son fils Faustus Sylla sa fille en mariage; au lieu qu'Agesilas sur le moindre petit prétexte, qu'il put trouver, rompit avec Lysandre & le traita avec la derniere indignité. Cependant les services que Sylla avoit reçus de Pompée n'étoient pas moins grands que ceux que Pompée avoit reçus de lui. Et au contraire c'étoit Lysandre qui avoit fait Agesilas, Roi de Sparte, & Capitaine Général de toute la Grece.

Troisieme avantage de Pompée dans ses fautes mêmes.

En troisieme lieu, toutes les fautes qu'ils firent l'un & l'autre en violant la justice dans le gouvernement, Pompée les fit en faveur des alliances qu'il avoit contractées; car dans la plûpart il eut en vuë de servir Cesar & Scipion, qui étoient ses beau-peres, [3] & quand Agesilas sauva la vie à Sphodrias, qui avoit me-

grands malheurs. Agesilas, appuyé de Lysandre, pour se maintenir sur le thrône, & pour en exclure son frere, soutenoit que cet Oracle ne devoit pas être expliqué à la lettre, Dieu se mettant fort peu en peine qu'un Roi fût boiteux, mais qu'il devoit être pris figurément, & expliqué de la bâtardise. Et c'est cette explication que Plutarque traite de plaisanterie. Par-là on voit qu'il croyoit qu'on devoit le prendre dans le sens literal. En effet, on pouvoit fort bien croire que c'étoit le sens le plus naturel de l'Oracle; car ses menaces furent accomplies. Sparte fut tourmentée par de grands orages de guerre, & eut à soutenir des travaux infinis. Mais dans les Remarques sur la Vie d'Agesilas, on a vu que cet Oracle pouvoit avoir un autre sens, que l'évenement justifioit de même.

3. *Et quand Agesilas sauva la vie à Sphodrias, qui avoit merité la mort par tout ce qu'il avoit fait contre les Atheniens.*] Sphodrias avoit entrepris de surprendre le Pirée en

merité la mort par tout ce qu'il avoit fait contre les Atheniens, ce fut pour servir la violente passion de son fils. [4] Et s'il soûtint si hautement & avec tant de zele Phoibidas dans l'horrible action qu'il avoit commise en violant le Traité de paix fait avec les Thebains, il parut manifestement qu'il ne le fit qu'en faveur du crime même. En un mot tous les maux que Pompée fit aux Romains par ignorance, ou par une mauvaise honte, pour n'oser rien refuser à ses amis, Agesilas les fit aux Lacedemoniens par une obstinée opiniâtreté & par un excès de colere, qui le porterent à allumer la guerre contre les Beotiens.

Que s'il faut imputer à une certaine Fortune les fautes de l'un & de l'autre, il est certain que les Romains ne pouvoient pas prévoir celle de Pompée, ni se précautionner contre elle; [5] au lieu que les Lacedemoniens savoient fort bien tous les maux dont les menaçoit ce Regne boiteux, & cependant Agesilas

en pleine paix, & d'ôter aux Atheniens l'empire de la mer. Il fut cité en justice. Mais Archidamus, fils d'Agesilas, étant éperdument amoureux de Cleonyme, fils de Sphodrias, obligea son pere à le proteger, de maniere qu'il fut absous. Plutarque a grande raison de condamner cette conduite d'Agesilas, qui par complaisance pour la passion de son fils commet la plus grande de toutes les injustices.

4. *Et s'il soûtint si hautement & avec tant de zele Phoibidas dans l'horrible action qu'il avoit commise en violant le Traité de paix.*] Ce Phoibidas s'étoit emparé en pleine paix de la Citadelle de Thebes. Agesilas le protegea & l'empêcha d'être puni. Plutarque dit fort bien que c'étoit proteger le crime pour le crime même.

5. *Au lieu que les Lacedemoniens savoient fort bien tous les maux dont les menaçoit ce Regne boiteux.*] Ceci marque encore que Plutarque étoit persuadé que l'Oracle du Regne boiteux devoit être pris au pied de la lettre.

silas les empêcha de les éviter, comme ils pouvoient fort bien le faire. [6] Car quand même Leotychidas auroit été mille fois plus étranger & plus bâtard qu'il n'étoit, cela empêchoit-il que la famille des Eurytionides n'eût pû donner à Sparte un Roi legitime, & ferme sur ses deux pieds, si Lysandre pour l'amour d'Agesilas n'eût jetté une grande obscurité dans le sens de l'Oracle?

Avantage considerable d'Agesilas sur Pompée du côté de la Politique.

Pour ce qui est de l'invention qu'Agesilas donna à sa patrie, lors qu'après la perte de la bataille de Leuctres elle ne savoit quelle punition elle devoit ordonner contre les fuyards, [7] en leur conseillant de laisser dormir les Loix pour ce jour-là, il faut avouer qu'il n'y a jamais eu de ruse de Politique qui lui soit com-

6. *Car quand même Leotychidas auroit été mille fois plus étranger & plus bâtard qu'il n'étoit.*] Voici le raisonnement de Plutarque : on dispute du sens de l'Oracle ; les uns prétendent qu'il doit être expliqué à la lettre d'un Roi veritablement boiteux ; les autres prétendent qu'il doit être pris figurément, & qu'il veut parler d'un Roi bâtard. Dans cette incertitude, pourquoi ne pas chercher à se mettre à couvert des malheurs dont on étoit menacé, en cherchant dans la famille Royale des Eurytionides un Prince qui ne fût ni bâtard, ni boiteux?

7, *En leur conseillant de laisser dormir les Loix pour ce jour-là.*] Plutarque a grande raison de louer cette politique d'Agesilas, qui par ce peu de mots conserva à *Sparte* ses Loix, & lui rendit un grand nombre de Citoyens, qui alloient être deshonnorés. Il y a des occasions où cet expedient d'Agesilas pourroit avoir lieu ; mais on ne doit y recourir que pour de grandes choses, & dans un besoin pressant de l'Etat.

8. *L'action incomparable qu'il fit, lors qu'ayant reçu la Lettre des Ephores, il abandonna sur l'heure même l'Asie.*] En effet, on n'a jamais vu un exemple d'une obéissance plus parfaite. Agesilas marqua par cette action qu'il étoit persuadé qu'il vaut mieux obéir à sa Patrie & à ses Superieurs, que de faire les plus grandes conquêtes. On

comparable, & que nous n'avons rien de Pompée qu'on puisse lui opposer. Au contraire il ne crut pas devoir observer les Loix qu'il avoit faites lui-même & il les viola, pour montrer à ses amis toute l'étenduë de son pouvoir. Au lieu qu'Agesilas, reduit à la necessité de violer les Loix pour sauver ses Citoyens, trouva un temperament, qui sauva en même temps & les Loix & les coupables.

Je compte aussi parmi les actions qui montrent la grande habileté d'Agesilas dans la Politique, [8] l'action incomparable qu'il fit, lors qu'ayant reçu la Lettre des Ephores, il abandonna sur l'heure même l'Asie, & renonça à toutes les grandes conquêtes qu'il avoit faites. [9] Car il ne fit pas comme Pompée, qui en La Scytale.

On trouve bien des gens qui sont ravis d'être utiles à leur païs, en travaillant à leur propre grandeur, mais il est rare d'en trouver qui renoncent volontiers à leur propre grandeur pour servir leur patrie, comme elle le veut.

9. *Car il ne fit pas comme Pompée.*] Mais de ce côté-là Pompée le dispute à Agesilas. Je suis surpris que Plutarque n'ait pas trouvé dans la Vie de Pompée quelque action du même genre qui pût être comparée à celle d'Agesilas. Il me semble qu'il y en a une toute pareille, qui pourroit fort bien entrer en comparaison. C'est ce qu'il fit en Afrique, lorsqu'il reçut les Lettres de Sylla, qui lui ordonnoit de congedier son Armée, & d'attendre le successeur qu'on lui envoyoit. Après les grands exploits, qu'il venoit de faire, malgré la grande victoire qu'il venoit de remporter sur Domitius, & qui fut suivie de la prise de plusieurs Villes, & de celle du Roi Jarbas même, dont il donna le Royaume à Hiempsal, & ce qui est encore plus fort, malgré le refus que faisoient ses troupes de l'abandonner, il obéit, menaçant qu'il se tueroit lui-même, si l'on s'opiniâtroit à le retenir. Voilà une obéissance aussi parfaite aux ordres de Sylla, que celle d'Agesilas à ceux des Ephores.

en travaillant à sa propre grandeur, fut utile à son païs, mais au contraire uniquement attentif à la grandeur de sa patrie, il renonça pour elle à une si grande puissance & à une si grande gloire, que jamais personne ni avant lui ni après lui n'en eut de pareille, si on excepte Alexandre le Grand.

Quatrième avantage de Pompée du côté des exploits de guerre.

Que s'il faut prendre ce sujet par un autre endroit, qui est celui de leurs expeditions, & de leurs exploits de guerre, je suis persuadé que ni quant au nombre des trophées que Pompée a érigés, ni quant à la grandeur des Armées qu'il a conduites, ni à la quantité des batailles rangées qu'il a gagnées, Xenophon lui-même n'oseroit mettre en comparaison les victoires d'Agesilas, quoi qu'à cause des autres grandes vertus & des belles qualités de cet Historien, [10] on lui ait accordé comme un privilege special, de dire & d'écrire tout ce qu'il a voulu de ce Roi de Lacedemone.

Bel éloge de Xenophon.

Je

10 *On lui ait accordé comme un privilege special, de dire & d'écrire tout ce qu'il a voulu de ce Roi de Lacedemone.*] Plutarque dit cela à cause du Traité que Xenophon a fait, qui est l'éloge du Roi Agesilas, où il veut le faire passer pour le plus grand de tous les hommes, dans la guerre même. C'est un bel éloge de cet Historien, mais en même temps il est taxé fort poliment d'avoir un peu exageré le merite d'Agesilas sur le fait de la guerre; ce qui doit faire voir aux Historiens & aux Panegyristes que la posterité n'est pas la duppe des éloges qu'ils donnent à leurs Heros, & qu'elle n'admet que ceux qui sont fondés sur des actions qui les justifient.

11. *Il aima mieux en faire l'Allié du Peuple Romain.*] Il lui laissa tout ce qu'il possedoit, & donna à son fils, au jeune Tigrane, le Royaume de Sophene. Mais s'il ne mena pas Tigrane le pere après son char à son entrée triomphale, il y mena Tigrane le fils avec sa femme & sa fille, & il y mena la Reine Zosime, femme de Tigrane le pere.

12. Qu'il

Je suis persuadé encore qu'il y a une grande difference entre ces deux personnages du côté de la bonté & de la générosité pour leurs ennemis. Car Agesilas voulant asservir Thebes & détruire & exterminer Messene, dont celle-ci étoit une des principales Villes de son païs, & l'autre la Metropole de la Beotie, peu s'en fallut qu'il ne perdît Sparte. Au moins perdit-il la superiorité & le commandement qu'elle avoit sur le reste de la Grece; & Pompée au contraire après avoir défait les Pirates, accorda des Villes à ceux qui voulurent changer de vie & de profession, & ayant en sa puissance Tigrane, Roi d'Armenie, & pouvant le mener captif derriere son char à son triomphe, [11] il aima mieux en faire l'Allié du Peuple Romain, & dit en cette occasion ce beau mot, [12] *qu'il préferoit à la gloire d'un jour, la gloire de tous les siecles.* — Cinquième avantage de Pompée, du côté de la bonté & de la générosité envers les ennemis. — Beau mot de Pompée.

[13] Que s'il faut adjuger le prix de la vertu guerriere du Général qui a fait les plus grands & — Second avantage d'Agesilas sur Pompée, la grandeur des exploits.

12. *Qu'il préferoit à la gloire d'un jour, la gloire de tous les siecles.*] Voilà un grand principe, & qu'on peut, ou plûtôt qu'on doit étendre à des choses plus importantes que la gloire qui vient des armes.

13. *Que s'il faut adjuger le prix de la vertu guerriere au Général qui a fait les plus grands & les plus importants exploits.*] Nous venons de voir que Plutarque a donné à Pompée l'avantage sur Agesilas du côté du nombre des trophées, de la grandeur des Armées, & de la quantité de batailles gagnées; & ici il donne à Agesilas sur Pompée l'avantage du côté de la grandeur & de l'importance des exploits. En effet, il n'y a rien dans Pompee qui puisse égaler la grande action d'Agesilas, qui défendit sa Ville avec peu de troupes contre soixante-dix mille combattants; au lieu que Pompée abandonna Rome à l'approche de Cesar, qui venoit avec cinq mille trois cens hommes.

& les plus importants exploits d'armes & donné les conseils les plus profonds, les plus glorieux & les plus solides, il est certain que le Lacedemonien laisse ici le Romain bien loin derriere lui. Premierement il ne livra ni n'abandonna sa Ville, quoiqu'il se vît attaqué par une Armée de soixante-dix mille combattants, & qu'il n'eût avec lui qu'une poignée de troupes, & de troupes même qui venoient d'être battues à la journée de Leuctres. Et Pompée n'eut pas plûtôt appris que Cesar avec cinq mille trois cens hommes seulement avoit pris une petite Ville d'Italie, qu'il s'enfuit de Rome, saisi de frayeur, ne pouvant se laver du reproche, ou d'avoir honteusement cedé à ce petit nombre, ou de l'avoir faussement crû beaucoup plus grand. Et dans sa fuite il emmena avec lui sa femme & ses enfans, abandonnant les femmes & les enfans des autres sans secours & sans défense; au lieu qu'il devoit ou vaincre en combattant pour sa patrie, ou recevoir les conditions du vainqueur, qui étoit son Citoyen & son Allié. Qu'arriva-t-il aussi de cette lâche desertion? Il en arriva que celui à qui il trouvoit insupportable de prolonger le temps de son Gouvernement, & de lui faire accorder le Consulat, se vit par la prise de Rome en état & en droit de dire à Metellus qu'il le tenoit son prisonnier de guerre, & lui, & tous les autres qui étoient avec lui.

Agesilas loué de n'avoir pas abandonné Sparte à l'approche des ennemis.

Pompée blâmé d'avoir quitté Rome à l'approche de Cesar.

Ce qui est donc le principal dans un Général d'Armée, de savoir forcer ses ennemis à combattre quand il est le plus fort, & s'empêcher d'y être forcé quand il est le plus foible, c'est ce qu'Agesilas sut parfaitement prati-

Ce qui est le principal dans un Général.

Troisiéme avantage d'Agesilas sur Pompée, de savoir s'empêcher d'être forcé de combattre.

tiquer, & par-là il se maintint toûjours invincible. Cesar de même sut fort bien s'empêcher de se commettre contre Pompée avec des forces inferieures aux siennes, de peur d'un échec qu'il voyoit infaillible; mais quand il l'eut éloigné de sa Flotte, alors se sentant le plus fort, il sut le forcer à combattre avec son Armée de terre, & à mettre toute sa fortune au hazard d'une bataille, où il fut défait, & qui dans le moment même mit Cèsar en possession de son argent, de ses vivres, & de la mer, dont il pouvoit demeurer maître sans aucun risque s'il avoit sû éviter le combat.

Grande prudence de Cesar.

Grande faute de Pompée.

Tout ce qu'on allegue pour justifier cette action, c'est cela même qui l'aggrave & qui forme un très-grand reproche contre un Général de cette reputation. Car qu'un jeune Général sans experience, troublé par les murmures & par les criailleries d'une Armée, qui l'accuse de mollesse & de lâcheté, se laisse entraîner à quitter le parti le plus sûr & le conseil le plus sage, cela peut fort bien arriver, & est même pardonnable; mais que Pompée le Grand, dont les Romains appelloient le camp *leur patrie*, & la tente *leur Senat*, & qui regardoient comme traîtres & deserteurs ceux qui étoient restés dans Rome, tant les Preteurs que les Consuls, ce Pompée, à qui jamais ils n'avoient donné de Superieur pour le commander, & qui avoit fait toutes ses campagnes & toutes ses expeditions sous lui-même avec une souveraine autorité, & en qualité de Généralissime, & avoit toûjours réussi, qui est-ce qui peut souffrir que par les brocards d'un Favonius & d'un Domitius, & de peur d'être appellé Agamemnon, il se laisse

Il n'y a qu'un jeune Général sans experience, qui soit pardonnable de se laisser vaincre par les brocards jusqu'à combattre malgré lui.

Camp de Pompée appellé *la patrie des Romains*, & sa tente *leur Senat*.

Sages reflexions de Plutarque.

ſe forcer à mettre au hazard d'une bataille l'Empire & la Liberté ? [14] car s'il ne regardoit qu'à la honte & à l'infamie preſente, il devoit dès le commencement combattre pour les murailles de Rome, ou, après s'être tant vanté que par ſa fuite il avoit imité la ruſe de Themiſtocle, il ne devoit pas après cela dans la Theſſalie regarder comme ſi honteux ou ſi infame le refus, ou le ſimple retardement du combat. [15] Car la plaine de Pharſale n'étoit pas un theatre ni un ſtade que les Dieux leur euſſent ouvert afin qu'il y vînt combattre au cri d'un Heraut, ou qu'il quittât la couronne à un autre, mais il avoit pluſieurs autres plaines, pluſieurs milliers de Villes & la Terre entiere, dont l'empire qu'il avoit ſur la Mer lui donnoit le choix, s'il avoit voulu imiter Fabius Maximus, & Marius & Lucullus, & Ageſilas lui-même. Ce dernier n'eut pas à Sparte de moindres murmures à ſouffrir quand les Thebains l'appelloient au combat pour la défenſe de ſon païs qu'ils ravageoient à ſa vuë, ni de moindres reproches & de moindres calomnies à ſoûtenir en Egypte par la folie du Roi, ſur ce qu'il lui conſeilloit de prendre patience, & de ſe tenir en repos. Auſſi en ſuivant toûjours les

14. *Car s'il ne regardoit qu'à la honte & à l'infamie preſente, il devoit dès le commencement combattre pour les murailles de Rome.*] Ce raiſonnement de Plutarque eſt d'un très-grand ſens. Pompée devoit regarder comme honteux & infame d'abandonner Rome, qu'il devoit défendre, & nullement de refuſer dans la Theſſalie un combat qui ne lui convenoit point, & qu'il devoit refuſer. Mais rien n'eſt plus ordinaire aux hommes que de placer la honte où elle n'eſt point.

15. *Car la plaine de Pharſale n'étoit pas un theatre ni un ſtade que les Dieux leur euſſent ouvert.*] Cette idée eſt gran-

les conseils les meilleurs & les plus sages, comme il l'avoit resolu dès le commencement, sans se laisser jamais ébranler, non seulement il sauva les Egyptiens malgré eux, & conserva seul Sparte debout & en son entier au milieu de tous ces mouvemens, & pour ainsi dire de toutes ces secousses & de tous ces tremblemens dont elle étoit agitée, mais encore il éleva dans sa Ville un trophée de la défaite des Thebains, en donnant à ses Citoyens le moyen de vaincre une seconde fois, parce qu'il ne se laissa pas forcer par eux à se perdre & à les perdre tous avec lui. C'est pourquoi Agesilas dans la suite fut loué de tous ceux qu'il avoit sauvés par la violence qu'il leur avoit faite, & Pompée au contraire fut blâmé de ceux dont il n'avoit fait que suivre les conseils, & qui l'avoient porté à commettre les fautes qui le perdirent. Il est vrai qu'on dit qu'il fut trompé par son beau-pere Scipion, qui voulant sauver les grandes richesses, qu'il avoit apportées d'Asie, & se les approprier, & qui les ayant cachées, le pressa de donner la bataille, comme n'y ayant plus d'argent s'il la differoit. Mais quand cela seroit vrai, un Général comme lui ne devoit pas tomber dans cet

Les grandes choses que fit Agesilas en souffrant patiemment les murmures, les reproches & les calomnies.

Agesilas loué de ceux qu'il avoit sauvés malgré eux.

Pompée au contraire blâmé de ceux dont les conseils l'avoient perdu.

Pompée trompé par son beau-pere Scipion.

Mais cela ne le justifie point.

grande & noble. Les lieux pour les Jeux publics & pour les combats sont marqués & ouverts par les Dieux mêmes, & il ne dépend des Athletes, ni de les changer ni de refuser de combattre; il faut qu'ils entrent dans cette lice, ou qu'ils cedent aux autres la Couronne, qu'ils n'ont pas le courage de disputer. Mais une plaine n'est pas un lieu designé aux Généraux, où il faille necessairement qu'ils combattent; c'est à eux à choisir leur champ de bataille, & à chercher tous les avantages qui peuvent leur assurer la victoire, qui est le prix de leurs travaux.

16. Et

cet inconvenient, ni après s'être laissé si facilement surprendre, se hâter de hazarder ainsi sa fortune, & de mettre le tout pour le tout. A ces traits nous pouvons suffisamment connoître l'un & l'autre de ces caracteres.

Dernier avantage de Pompée sur Agesilas du côté du voyage d'Egypte.

Quant à leur voyage en Egypte, l'un y alla par necessité pour se sauver, & l'autre y alla volontairement, sans necessité & avec peu d'honneur, seulement pour amasser de l'argent, afin d'avoir de quoi faire la guerre aux Grecs de ce qu'il auroit gagné à servir les Barbares. [16] Et enfin les reproches que nous faisons aux Egyptiens au sujet de Pompée, les Egyptiens les font à Agesilas, pour le vilain tour qu'il leur joua, car si Pompée fut trompé pour s'être fié aux Egyptiens, les Egyptiens furent trompés pour s'être fiés à Agesilas, qui changea de parti, & qui prit les armes contre ceux au secours desquels il étoit venu.

16. *Et enfin les reproches que nous faisons aux Egyptiens au sujet de Pompée.*] Car si les Egyptiens trahirent & assassinerent Pompée, Agesilas trahit les Egyptiens en quittant le parti de Tachos, qu'il étoit allé secourir, & en s'attachant à son ennemi Nectanebos contre lequel il devoit employer ses armes.

FIN DU TOME CINQUIE'ME.

